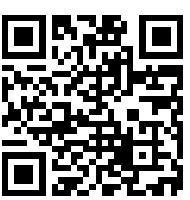
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

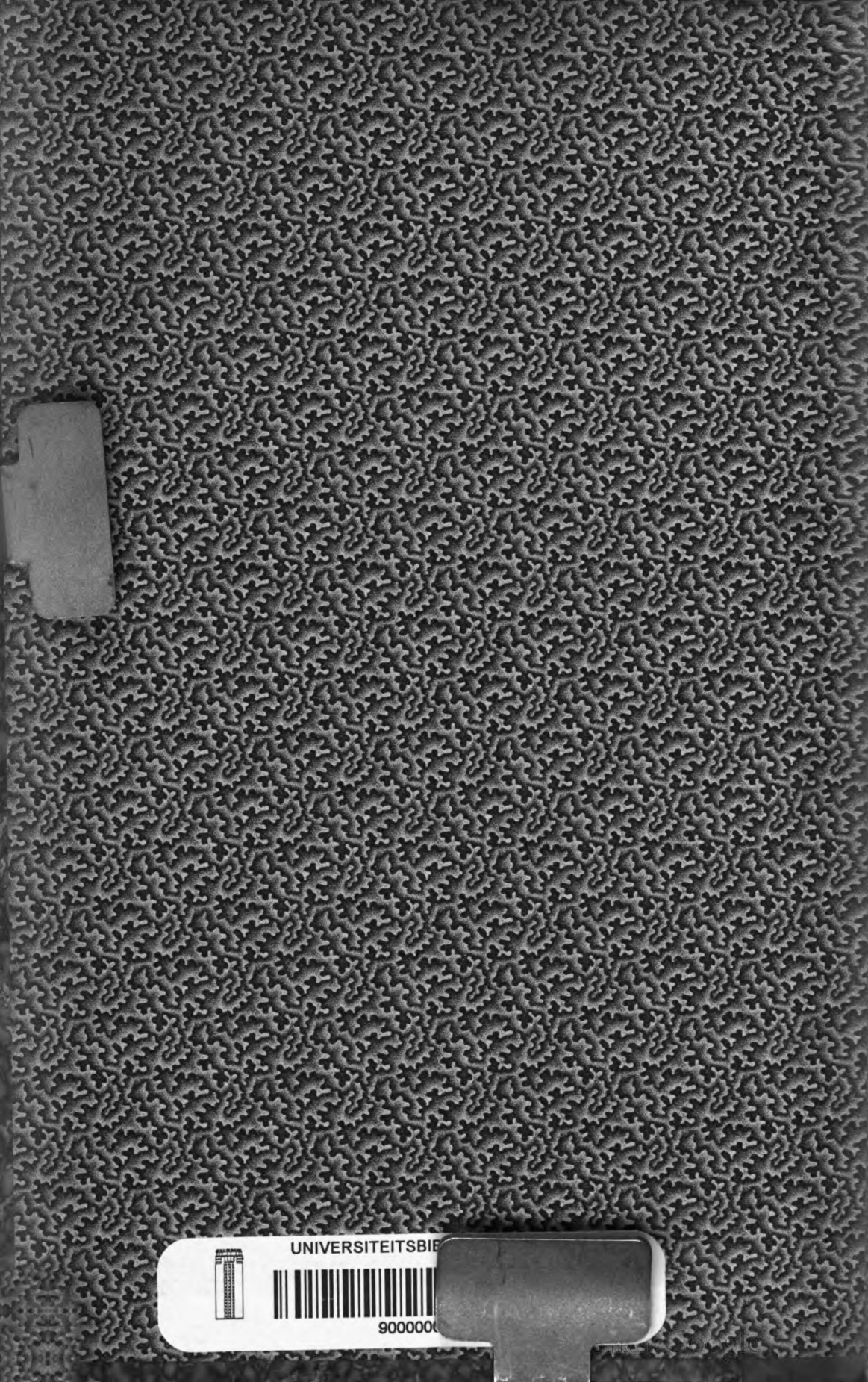
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google


UNIVERSITEITSBIE
9000000

Digitized by Google

Hist. 8653

la livraison du huitième manque

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DÉPOSÉ. — LA REPRODUCTION DES ARTICLES EST INTERDITE.

REVUE DE BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

.... La Muse aime la Jeunesse,
Elle peut venir parmi nous.

2me ANNÉE.

7me LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1847.

SOMMAIRE.

pages.

Essais sur l'Histoire des Européens. P. A. F. GÉRARD. . . 5
Études sur les Écrivains modernes. — IV. Les Poëtes-Ouvriers de la France. (Suite.) ALEX. WAUQUIER. 19
Un suicide. A Mme Aimée R. de S. par RENÉ DE SOLRES. . 30
Ode à Godefroid de Bouillon. J. J RADOUX. 41
Lettre à M. Borgnet, de l'Académie royale de Belgique. G. NOLÉ. 47
Des visions de l'Enfer et du Purgatoire. au moyen-âge. O. DELEPIERRE. 57
Histoire du Hainaut. — L'abbé Hossart et son Histoire ecclésiastique et profane. L. FUMIÈRE. 69
De la Navigation aérienne. J. HANNON. 73
Nuit d'Été. Poésie. ÈDOUARD V. D. CORPUT. 82
Chronique musicale et dramatique. — Le Roi Léar de M. Gevaert et l'Académie royale des Beaux-Arts. — M. Lac et M. Verner. — M. Alberti. — Mlle. Delille. — Mlle Corès et Mlle Désirée Mayer. — Mme Larcher. — Le Prado de M. Duprez. — Robert Bruce et les critiques consciencieux. — Le Chevalier de Maison Rouge. — M. Raucourt. TH. J. 84
Salon de Gand. (2me article.) T. DECAMPS. 93
Théâtre des Nouveautés et du Vaudeville. Le fils du Diable; Les trois hommes rouges, etc. 101
Un exploit phénoménal. 104
M. Morren et la moëlle végétale. 108
Correspondance.

BRUXELLES,
AU BUREAU DE LA REVUE DE BELGIQUE,
RUE DES MINIMES, 25.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE,

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

.... La Muse aime la Jeunesse,
Elle peut venir parmi nous.

2me ANNÉE.

TOME V

BRUXELLES,
ÉMILE LELONG ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
RUE DES MINIMES, 25.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE
DE L'UNIVERSITÉ
DE GAND

Digitized by Google

ESSAIS

SUR

L'HISTOIRE DES EUROPÉENS,

PAR P. A. F. GÉRARD.

EXTRAIT DE L'INTRODUCTION.

....Il n'est personne qui n'ait remarqué, et l'influence que la civilisation antique exerce encore dans la société actuelle, et l'opiniâtreté avec laquelle les représentants de cette civilisation s'efforcent, après tant de siècles, de faire prédominer le principe d'*autorité* qui en était la base. En méditant sur cet éternel sujet de luttes sociales, je remarquai que l'ancien monde civilisé était presque entièrement oriental, et que l'autorité, dans le sens de *contrainte*, y avait été apportée d'Asie et d'Afrique. Admirant, d'autre part, la marche lente, mais sûre, imposante, progressive, de la civilisation moderne, je me demandai si cette civilisation, qui est fondée sur le principe de *liberté*, principe inconnu de l'Orient, n'a pas sa source dans une création européenne ?

La liberté, abstraction faite des formes gouvernementales, et non comme on l'entendait à Rome, mais telle qu'elle se pratique dans quelques États modernes, a évidemment été importée par les Barbares, lesquels ne se mêlèrent aux autres populations de l'Europe que depuis la chute de l'empire romain. En étudiant les effets de ce mélange et en cherchant à remonter des effets aux causes, je fus conduit à penser que les vieilles races pourraient bien insensiblement se voir absorbées par les nouvelles ; que, dès à présent peut-être, ce travail d'absorption est ce qui règle la marche du progrès social, et que le triomphe de la civilisation moderne en sera probablement le résultat définitif.

Mais il importait d'abord de savoir si, parmi les races venues du Nord, il s'en trouve réellement qui soient aborigènes d'Europe. La

Digitized by Google

solution ne pouvait se trouver qu'en remontant aux sources de l'espèce humaine. Il fallait étudier les phénomènes de la formation successive des êtres organisés ; assister, pour ainsi dire, à la naissance des premières races d'hommes ; s'assurer de la possibilité d'une formation plus récente, dans les contrées qui ne devinrent habitables qu'après l'époque diluvienne ; il fallait rechercher si l'Europe se trouve au nombre de ces contrées ; depuis quelle époque elle a pu être habitée ; s'il est possible que des races humaines y aient pris naissance, et si, dans ce cas, les races aborigènes de cette partie du globe, ne sont pas nécessairement douées d'un organisme supérieur à celui des races antédiluviennes. Il fallait enfin, après avoir porté sur chacune de ces questions les lumières de la science, vérifier leur solution théorique par l'observation des faits, et demander à l'histoire s'il est vrai que les races d'Europe, qui semblent être autochthones, justifient cette origine par une supériorité réelle.

Ce sont ces études que j'ai résumées le plus succinctement possible, afin qu'on pût aisément en embrasser l'ensemble. J'ai pensé que leur publication aurait quelqu'intérêt d'actualité, à une époque où la France cherche à renouer la trame du passé, à reconstituer la société antique, en s'alliant à l'Espagne, à l'Italie, en étendant son influence sur l'Egypte, sur le nord de l'Afrique, et en se séparant de tous les États où règne exclusivement l'élément barbare... Quels seront dans l'avenir les fruits de cette politique surannée ? D'après mon système, ils dépendront absolument du degré de force que l'esprit européen peut avoir acquis dans les contrées méridionales et des chances du combat qu'il aura à soutenir contre l'esprit asiatique. Si la prédominance reste à l'Europe, la France aura élargi les limites de la civilisation moderne ; si l'Orient l'emporte, elle-même retombera infailliblement dans une période de décadence.

L'enjeu est considérable, comme l'on voit, et la partie intéresse le monde civilisé tout entier. Mais je me borne à constater le fait et je laisse à d'autres le soin d'en prédire les résultats. Ce genre d'appréciation appartient au domaine de la politique, et c'est d'histoire seule qu'il s'agit dans cet ouvrage.

Digitized by Google

PREMIER ESSAI.

De la formation possible de races européennes.

Révolutions de la surface du globe. — Apparition du genre humain. — Situation géologique de l'Europe. — Diversité des races. — Effet des croisements.

Pour peu qu'on ait étudié les révolutions de la surface du globe, on sait que les êtres les plus simples, les moins parfaits précédèrent de longtemps les animaux complexes. La terre s'était formée par le refroidissement de la température et par la condensation successive des corps qui originairement étaient à l'état gazeux. La chaleur interne, produite par le mélange d'éléments à peine condensés, avait dégagé les parties ignées des parties volatiles, et les autres substances s'étaient fondues dans l'ordre de leurs affinités chimiques. Et puis, peu à peu il s'était formé autour de ce noyau une croûte sur laquelle une partie notable de l'atmosphère était encore venue se condenser, sous la forme d'eau. Les premiers dépôts neptuniens avaient dû nécessairement occasionner de violentes commotions; mais enfin, lorsque l'écorce du globe eut acquis assez de consistance pour résister aux mouvements de l'intérieur, ce fut dans l'eau que se manifestèrent les premiers produits de la vie. Les terrains marécageux se couvrirent de plantes gigantesques; le règne animal s'annonça avec plus de modestie: des Zoophites, des Mollusques, certains Crustacés furent les premiers symptômes de son apparition. Avant qu'un quadrupède, même ovipare, pût exister, il fallait que l'atmosphère eût été purgée de son excès d'acide carbonique, par les végétaux qui devaient se l'assimiler et le faire passer à l'état solide [1].

1 Cette théorie a été savamment développée par M. Adolphe Brongniart, dans un mémoire lu à l'Académie des sciences de Paris, le 8 décembre 1828, et intitulé : *Considérations générales sur la nature de la végétation qui couvrait la surface de la terre aux diverses périodes de la formation de son écorce.* (Annales des sciences naturelles, t. XIV.)

Digitized by Google

Quand la végétation primitive fut détruite et qu'une masse de carbone eut été déposée avec elle, sous la forme de houille, de lignite et de bitume, alors seulement parurent les animaux à respiration aérienne. Ce furent d'abord des êtres à sang froid, d'un organisme grossier, capables de supporter une température excessivement élevée, et qui, par la nature de leur respiration, pouvaient vivre dans un air peu oxigéné. La classe des reptiles même ne prit tous ses développements, ne déploya ses formes variées, qu'après que la surface de la terre eût été une deuxième fois renouvelée. Ce fut alors qu'au milieu d'une végétation moins exubérante, mais qui indique encore une température supérieure à celle de nos contrées équatoriales, naquirent cette multitude de quadrupèdes ovipares, de toutes les formes et de toutes les dimensions, ces crocodiles, ces tortues, ces reptiles volants, ces immenses Mégalosaures, ces monstrueux Plésiosaures, dont Sömmering [1] et Cuvier [2] nous ont fait l'effrayante description.

Enfin un troisième et dernier bouleversement général revêtit la surface du globe d'une nouvelle enveloppe et fit disparaître sous la craie tout ce que la période précédente avait vu naître. Au-dessus de la craie se superposèrent des couches d'argile, de calcaire, etc.; la végétation prit alors des formes nouvelles, à peu près semblables à celles que nous lui voyons dans nos climats les plus chauds. Ce fut l'époque de la formation des Mammifères. Mais depuis la naissance du premier mammifère marin ou terrestre, jusqu'à l'apparition du genre humain, il s'écoula bien des siècles encore; il se fit à la surface du globe bien des révolutions qui, sans en changer entièrement l'aspect, comme avaient fait les révolutions précédentes, modifièrent cependant la végétation et firent disparaître plusieurs genres d'animaux, auxquels d'autres genres succédèrent. Aussi les naturalistes ont-ils encore divisé cet espace de temps en deux âges, l'un et l'autre antérieurs à la formation de l'homme : c'est d'abord l'âge des Paleotherium, genre de pachidermes qui manque entièrement parmi les quadrupèdes de notre temps; c'est ensuite l'âge des Mammouth, des Mastodontes et des Megaterium, animaux énormes

[1] *Voyez :* les Mémoires de l'Académie des sciences de Munich, *Denkich. der Bayer. Akad. der Wissensch.*

[2] *Discours sur les révolutions de la surface du globe et sur les changements qu'elles ont produits dans le règne animal.* Paris, 1825.

Digitized by Google

qui périrent, pour ne plus reparaître, dans les derniers cataclysmes, et dont on a retrouvé des milliers de cadavres, aussi bien dans l'Amérique du Nord que dans l'Europe septentrionale et occidentale.

Les géologues ont, en effet, constaté qu'à une époque qui doit se rapprocher beaucoup de celle où les livres saints placent la création du monde, des révolutions successives firent disparaître à plusieurs reprises sous les eaux de la mer, presque tous les pays aujourd'hui habités. On a donné le nom de *Diluvium* [1] aux traces de ces immersions, c'est-à-dire aux bancs de limons et de sables argileux qui recouvrent partout les grandes plaines, qui remplissent les cavernes et qui obstruent les fentes des rochers. Cuvier, en parlant des animaux dont les restes ont été recueillis dans le *diluvium*, s'exprime ainsi : « Ils formaient incontestablement la population des continents à l'époque de la grande catastrophe qui a détruit leurs races, et qui a préparé le sol sur lequel subsistent les animaux d'aujourd'hui. Ce qui étonne, ajoute-t-il, c'est que parmi tous ces mammifères, dont la plupart ont aujourd'hui leurs congénères dans les pays chauds, il n'y ait pas un seul quadrumane ; que l'on n'ait pas recueilli un seul os, une seule dent de singe, ne fut-ce que des os et des dents de singes d'espèces perdues. *Il n'y a non plus aucun homme :* tous les os de notre espèce qu'on a recueillis, avec ceux dont nous venons de parler, s'y trouvaient accidentellement, et leur nombre est d'ailleurs infiniment petit ; ce qui ne serait certainement pas, si les hommes eussent fait alors des établissements sur les pays qu'habitaient ces animaux [1]. »

Où était donc alors le genre humain ? s'écrie Cuvier. On n'en sait rien, vraiment ; mais ce qui résulte à l'évidence de ce rapide examen des révolutions de la surface du globe, c'est la formation spontanée de toutes les espèces d'animaux et de végétaux qui couvrent cette surface. Il semble que chaque combinaison chimique de l'atmosphère ait exigé l'assistance de certains agents qui servirent à préparer une combinaison nouvelle. Ainsi les premiers végétaux

1 Les couches qui composent le *diluvium* ont été particulièrement décrites, sous ce nom, par le professeur Buckland, dans son ouvrage intitulé : *Reliquiæ diluvianæ, or observations ont the organic remains, contained in caves, fissures and diluvial gravel, and on other geological phenomena attesting the action of an universal deluge.* London, 1824.

1 *Discours sur les révolutions de la surface du globe*, déjà cité.

Digitized by Google

furent destinés à absorber une partie de l'acide carbonique répandu dans l'air en immense quantité. C'est un fait qu'on a pu constater aisément, parce que le carbone passé à l'état solide s'est retrouvé dans les dépôts de houilles. On sait aussi que les végétaux en général exhalent de l'oxigène, tandis que les animaux absorbent de l'oxigène et exhalent de l'acide carbonique. On ne connaît pas aussi bien, jusqu'à présent, la destination particulière des différents genres d'animaux qui se sont succédés ; mais il est certain que tous furent également créés pour agir de manière ou d'autre dans la grande opération chimique qui modifie constamment l'atmosphère. Cela explique comment il se fait qu'aussitôt qu'une espèce existe à la surface du globe, et qu'elle se reproduit, il n'y ait plus de formation spontanée de cette même espèce : le vœu de la nature étant accompli, par la présence de l'agent nécessaire à ses combinaisons, et cet agent pouvant se reproduire et se multiplier, la formation spontanée de ses semblables n'est plus possible, parce qu'elle n'est plus un besoin de la situation.

Dans un milieu atmosphérique donné, le genre humain a dû, comme tous les autres, se produire partout où il n'existait pas ; mais la complication et la délicatesse de son organisme exigeant des conditions particulières d'existence, il a dû nécessairement attendre, pour se produire, que ces conditions fussent accomplies. C'est par cette raison que de tous les animaux l'homme est venu le dernier. L'atmosphère a dû se modifier considérablement, avant qu'il fût propre à la vie humaine, et cette modification n'a pu s'opérer d'une manière égale sur tous les points du globe en même temps. Dans les grandes îles et sur les côtes de la zône équatoriale, par exemple, où une température très-élevée et l'influence de la mer produisent encore aujourd'hui une végétation analogue à celle des périodes antérieures, il est impossible que la composition de l'atmosphère ne se soit pas opposée à l'existence des hommes longtemps après que d'autres climats en avaient vu naître.

D'autre part, toutes les races d'hommes ne sont pas nées dans une atmosphère également purifiée, et sous ce rapport, les dernières venues d'entre elles ont chance d'être nées plus parfaites que les premières. Il en est du genre humain comme des autres genres, dont les espèces n'ont pas été créées simultanément, mais progressivement. Ainsi, par exemple, si la surface de la terre a été couverte

Digitized by Google

d'eau, les oiseaux palmipèdes doivent avoir été créés les premiers ; les rapaces, fixés sur le sommet des montagnes, vivant de proies et de cadavres rejetés par les flots, n'apparurent que lorsque la terre commença à se dégager du sein des mers ; ensuite vinrent les échassiers, qui se disséminèrent sur les grèves, et enfin les oiseaux omnivores se montrèrent sans doute les derniers, lorsque la végétation fut développée. Il doit s'être passé quelque chose d'analogue dans la formation successive des races humaines. Les nègres, les Papous n'ont pas reçu la même destination que les hommes blancs ; les peuples nomades n'ont pas été créés dans le même but que les peuples agricoles et industriels.

Il est vrai que, si la composition de l'atmosphère s'est améliorée successivement, jusqu'à ce qu'elle fût propre à la vie humaine, les différentes races d'hommes ont dû se produire, dans les diverses régions de la terre, à mesure que les conditions atmosphériques y permirent leur existence, et qu'ainsi ces conditions peuvent avoir été les mêmes pour toutes indistinctement, quelle que fût l'époque de leur formation. Mais il est démontré que certaines régions furent longtemps inhabitables pour les hommes, et l'on conçoit, dès lors, que l'espèce humaine ne s'y soit pas produite aussitôt que la composition de l'atmosphère fut rigoureusement propre à son existence ; que, venant plus tard, elle ait pu s'y former sous des conditions plus favorables au perfectionnement de l'organisme.

L'Europe entière paraît n'avoir été habitable qu'après les dernières commotions diluviennes. Le nord et l'est de l'Europe ne le furent que dans un temps bien postérieur. On s'accorde assez généralement à croire que les flots de la mer Caspienne, de la mer Noire et de la Baltique restèrent longtemps confondus, et qu'ils couvrirent une immense étendue de terres maintenant habitées. La Suède méridionale, le Danemarck, tous les pays qui entourent la Baltique, les plaines sablonneuses de la Westphalie, du Hanovre, du Holstein, du Mecklembourg, de la Prusse, de la Pologne, de la Russie, depuis Saint-Pétersbourg jusqu'à Moscou et jusqu'aux Karpathes ; la plaine de Yorkshire en Angleterre et toute la partie orientale de ce pays ; la Frise, les côtes de Hollande, jusqu'aux rives de l'Escaut, et une partie de la Belgique ont conservé des traces visibles de leur situation, non-seulement après le déluge mosaïque, mais depuis une époque beaucoup plus récente et probablement jusqu'à des temps infiniment moins anciens.

Digitized by Google

M. Forckhamer, dans un rapport présenté à l'Académie des sciences de Copenhague [1], a démontré que la formation du terrain erratique, qui couvre nos contrées, a exigé une durée de temps très-considérable. Or, ce terrain, qui se compose de sable, de marne, d'argile bleue et jaune, n'a pu se former que sous les eaux. La première formation seule, qui doit être très-ancienne puisqu'elle repose sur la craie, contient des fossiles d'animaux d'eau douce. Les fossiles qu'on rencontre dans la deuxième formation et dans la troisième, prouvent qu'elles n'ont pu s'opérer que sous les flots de la mer. Il y a toute probabilité que ces flots étaient en communication, par le nord de la Baltique, avec ceux de la mer Blanche et de l'Océan arctique. Delà sans doute descendaient d'énormes glaçons, transportant ces fragments détachés de rocs qu'on retrouve aujourd'hui dans le terrain erratique et auxquels les géologues ont également donné le nom de blocs erratiques.

La plus grande partie de la plaine orientale de l'Europe, et jusqu'en Asie, était encore couverte par la mer, à une époque géologique non éloignée de nous et même dans les temps historiques. Hérodote, qui vivait au cinquième siècle avant Jésus-Christ, parle de lieux marécageux et pleins de fange, situés au nord de la mer Caspienne, où l'on prétend, dit-il, qu'habitent des hommes qui vivent de poisson cru et sont dans l'usage de s'habiller de peaux de phoques [2]. Strabon lui-même, le plus grand géographe de son temps, Strabon, qui ne vivait que peu de temps avant Jésus-Christ, croyait que la mer Noire communiquait encore à l'Océan, et que la moitié de l'espace où se trouve aujourd'hui la Russie était sous les eaux.

D'un autre côté, le centre et le midi de l'Europe témoignent de nombreux bouleversements, qui doivent y avoir rendu, pendant longtemps aussi, toute habitation humaine impossible. Tandis que la partie nord-est paraît s'être affaissée, la partie sud-ouest semble au contraire s'être violemment soulevée. La région de la Méditerranée surtout porte des traces de soulèvements très-irréguliers. L'observation des lieux a fait reconnaître une ancienne communication entre la Méditerranée et l'Océan, par les bassins actuels de l'Aude et de la Garonne ; tandis qu'une antique tradition a conservé

[1] Rapport inséré dans le journal *Dansk Ugeschrift*, du 9 décembre 1842.
[2] Clio, L. 1, 202.

Digitized by Google

le souvenir de la jonction des monts Calpé et Abyla. Ils furent séparés, disent les récits mythologiques, par le bras puissant d'Hercule. Ce déchirement dut coïncider avec l'ouverture du détroit de Gallipoli, qui réunit la mer Noire à la Méditerranée, et avec la retraite des eaux qui couvraient autrefois les plaines situées entre la Baltique, la mer Caspienne et la mer Noire.

D'après l'ingénieux système de M. Elie de Beaumont, les montagnes qui longent la côte orientale de l'Espagne doivent être de la même époque que les montagnes de la Scandinavie ; et la formation de la chaîne principale des Alpes, depuis le Valais jusqu'en Autriche, est probablement contemporaine du transport des blocs erratiques qu'on trouve épars dans les pays d'alluvion.

Tous les faits connus se réunirent donc pour démontrer que l'Europe fut, de toutes les parties du globe, la dernière qui devint habitable. Aussi Cuvier n'a-t-il pas hésité à affirmer « que l'espèce humaine est postérieure, non-seulement aux révolutions qui ont enfoui les os trouvés dans le *diluvium*, mais encore à celles qui ont mis à découvert les couches qui les enveloppent, et qui sont les dernières que le monde a subies. » En s'exprimant ainsi, Cuvier n'a sans doute entendu parler que de l'Europe et des contrées où, parmi tant de fossiles de l'époque diluvienne, on a vainement cherché la moindre relique d'homme. Si postérieurement à cette époque des races humaines ont été formées en Europe, elles l'ont été, sans aucun doute, dans des conditions atmosphériques beaucoup plus favorables que celles dont la formation est antérieure au déluge Mosaïque ; elles doivent par conséquent être supérieures à celles-ci.

Un philosophe danois, M. Frédérik Klutt, est arrivé aux mêmes conséquences par des raisons métaphysiques. : « Il me paraît contraire à la loi du perfectionnement progressif, dit-il, d'admettre que la nature ait produit la race caucasienne avant les races humaines dont le développement intellectuel est moins parfait, et qui, par leur organisation, ont plus de rapport avec le règne animal..... Quelle que soit la théorie qu'on adopte quant à la création, il me semble que les lois naturelles du développement progressif de toutes choses exigent que la race humaine, de même que celle des animaux, se soit développée graduellement ; que du moins plusieurs races humaines moins nobles aient existé avant la

Digitized by Google

race caucasienne, pour préparer le chemin à cette race plus parfaite [1]. »

Cette hypothèse est confirmée par le fait de l'existence de plusieurs races humaines, fait depuis longtemps constaté. Moïse, le plus ancien des naturalistes, distinguait déjà trois races, issues, l'une de Japhet, l'autre de Sem et la troisième de Cham. Ephore de Cumes divisait le genre humain, les Grecs exceptés, en quatre grandes races : les Indiens, au Levant d'hiver ; les Éthiopiens, au Couchant d'hiver ; les Celtes, au Couchant d'été ; les Scythes, au Levant d'été. Depuis lors il s'en est formé ou il s'en est découvert bien d'autres. Blumenbach [2] a reconnu cinq races, qu'il appelle Caucasienne, Mongolique, Éthiopienne, Américaine et Malaise. Duméril [3] en admet six, et les nomme Caucasique, ou Arabe-européenne, Hyperboréenne, Mongole, Malaise, Nègre et Américaine. Virey [4] distingue deux espèces et six races : la première espèce comprend la race blanche, la race basanée et la race cuivreuse ; la seconde espèce renferme la race brune-foncée, la race noire et la race noirâtre. Desmoulin [5] et Bory de Saint-Vincent [6] divisent le genre humain, le premier en seize espèces et le second en quinze espèces, toutes autochthones ou aborigènes. M. Lenon [7], qui n'admet que six races, les a divisées en dix-neuf rameaux et trente trois familles. Enfin le professeur Retzins [8], de Stockholm, a distingué toutes les races humaines en dolichocéphales orthognathes ou prognathes, et en brachicéphales orthognathes ou prognathes.

Sans vouloir rechercher laquelle de ces classifications est la plus exacte, qu'ils nous suffise de faire remarquer que toutes également tendent à faire considérer certaines races comme supérieures à d'autres. Ainsi, la dernière des trois races d'hommes que Moïse a connues, la race de Cham, souche de la race de Canaan, est traitée par tous les écrivains hébreux comme une race maudite, indigne de

1 *Le déluge, considérations géologiques et historiques sur les derniers cataclysmes du globe.* Paris, 1847.

2 *De generis humani varietate nativâ.* Gottingœ, 1795.

3 *Zoologie analytique, ou méthode naturelle de classification des animaux.* Paris, 1806.

4 *Histoire naturelle du genre humain.* Paris, 1824.

5 *Histoire naturelle des races humaines.* Paris, 1826.

6 *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, t. VIII, article *Homme*, Paris, 1822.

7 *Species des mammifères bimanes et quadrumanes.* Paris, 1840.

8 *Om formen of Nordboernes Cranier.* Stockholm, 1843.

Digitized by Google

rivaliser avec les peuples sémitiques. En remontant, dans les livres saints, à une époque voisine de la création, on trouve une distinction de races bien plus tranchée encore entre les fils des dieux et les fils des hommes. Cette distinction est consacrée par la Bible, aussi bien que par les mythologies des Grecs, des Égyptiens, des Persans et des Indiens. La Génèse nous apprend que les fils de Dieu, ou *des Dieux*, suivant le texte hébreux, voyant que les filles des hommes étaient belles, les prirent pour femmes. Elle dit aussi qu'en ce temps-là il y avait des géants sur la terre. On sait du reste qu'en Asie, certaines races avaient la prétention de descendre des dieux, d'autres des géants, et que les races considérées comme inférieures portaient seules le nom d'hommes. Cela venait de ce que les premiers dieux furent véritablement des hommes, habitants de la terre. Les mythes des Indiens, ceux des Chinois et une partie de ceux des Persans s'accordent à placer la première demeure des dieux sur les montagnes de l'Himalaïa ; ce qui indique sans doute que, dans les temps primitifs, ces montagnes furent habitées par une race humaine qu'on croyait supérieure aux autres, et qui probablement était plus ancienne que celle d'Adam.

Quant aux naturalistes modernes, ils reconnaissent unanimement qu'il existe des inégalités organiques entre les diverses races d'hommes. Les caractères qui les distinguent n'ont pas encore été parfaitement définis; mais on a cependant déjà déterminé ceux qui marquent l'infériorité relative de certaines races. C'est ainsi que Virey a fondé sa division du genre humain, en deux espèces, sur l'ouverture à différents degrés de l'angle facial. Il a placé dans la première espèce toutes les races qui ont l'angle facial ouvert de 85 à 90 degrés, et dans la deuxième espèce celles qui ne l'ont que de 75 à 82 degrés. On a remarqué aussi, relativement à la forme du crâne, trois types généraux, nettement prononcés, auxquels Prichard [1] a donné les noms de forme ovale, forme prognathe et forme pyramidale. Ces types paraissent appartenir à des races qui, dans l'ordre intellectuel, occupent des rangs bien distincts. La forme pyramidale est en même temps celle de la race mongolienne et de la race américaine.

La classification du docteur Retzins, dont nous avons déjà parlé, est fondée sur la longueur ou la brièveté du crâne, sur la rectitude

[1] *Researches in to the physical history of Mankind.*

Digitized by Google

ou l'inclinaison antérieure de la face. Les races qu'il appelle *brachicéphales* sont celles qui ont la tête courte, et les races *dolichocéphales*, celles qui ont la tête longue. Il a subdivisé les unes et les autres en orthognathes, ayant les machoires droites, et en *prognathes*, ayant les machoires saillantes. Plusieurs peuples de l'Asie et presque tous les peuples de la mer du Sud, de l'Afrique et de l'Amérique se distinguent par un développement de l'appareil maxillaire, qui forme une proéminence, soit en avant, soit latéralement. Ce caractère est étranger aux peuples qui habitent l'Europe. Cependant les Groenlandais sont dolichocéphales prognathes; mais leur crâne a une forme toute particulière qui indique une origine américaine.

Le mode de classification inventé par Retzins est peut-être le plus propre à déterminer l'ordre intellectuel des races. De tout temps, le volume de certaines parties du cerveau a été considéré comme un indice de supériorité. Aristote enseignait déjà que l'homme l'emporte en intelligence sur les autres animaux, parce qu'il a la tête plus grande, relativement au corps. D'après Gall, les facultés sont en rapport direct avec le volume de l'encéphale. Il est vrai que, chez le fœtus, le volume de la masse encéphalique est proportionnellement plus gros que dans les autres âges; mais cet excès porte spécialement sur la partie supérieure, ce qui ne suppose pas un développement proportionnel et correspondant des facultés intellectuelles. Les crétins ont la tête saillante en haut et aplatie transversalement. Pinel a observé que, chez les idiots, le diamètre perpendiculaire prédominait sur les autres et surtout sur le transversal [1].

Il est un caractère physiologique à l'aide duquel on peut suivre l'échelle des mammifères, depuis le pachyderme jusqu'à l'homme, et qui servira peut-être aussi au classement des diverses races humaines, lorsque les observations seront complètes. C'est la situation et la forme du trou occipital, lequel est placé beaucoup plus haut chez le nègre que chez le blanc et se trouve occuper, dans la race éthiopienne, une position intermédiaire entre celles qu'il occupe dans la race dite caucasienne et dans le singe. D'après la règle de Sommering, l'ampleur du trou occipital, qui distingue les nègres, est également un signe d'infériorité. La race éthiopienne présente encore cette particularité, qu'elle a les dents incisives supérieures

[1] *Anatomie médico-chirurgicale et topographique*, par Petrequin.

Digitized by Google

placées obliquement ; tandis que la race blanche a les dents incisives des deux mâchoires placées perpendiculairement.

Ces caractères, de même que la couleur de la peau, la nature des cheveux, la saillie des pommettes, la forme et la direction des cavités orbitaires, résistent aux croisements : car les races humaines qui diffèrent le plus entre elles, et dont l'alliance produit des métis, finissent toujours, au bout de quelques générations, par reprendre le type primitif de l'une ou de l'autre race [1]. Un belge qui a beaucoup voyagé, M. Blondeel van Cudebroek, a fait à ce sujet une observation fort curieuse : « Il est heureux de reconnaître, dit-il, que les croisements, dans leur ensemble, sont un progrès, — jamais un recul pour l'humanité : leur résultat est toujours l'absorption d'une race par une race supérieure. Dans la reproduction humaine, la puissance progressive et transmissible semble appartenir à l'homme, par extension du principe naturel que la force absorbe la faiblesse, que l'homme commande à la femme, comme la race blanche commande à la noire. Pour que ce phénomène logique ne soit arrêté dans aucune de ses manifestations, c'est par une loi providentielle, sans doute, que la nature répugne à l'union d'une femme blanche avec un homme rouge ou noir ; tandis que l'union dans le sens inverse est, non-seulement plus sympathique et plus fréquente, mais infiniment plus productive [2]. »

L'effet des croisements et l'absorption des races subalternes par les races supérieures prouvent à l'évidence que l'Europe a été le théâtre d'une formation d'hommes postérieure aux dernières commotions diluviennes : car ce phénomène seul peut expliquer la révolution qui s'est opérée dans le mouvement humanitaire. Autrefois les sources les plus abondantes du genre humain jaillissaient de l'Orient ; c'est de l'Occident que coulent aujourd'hui les flots d'hommes qui se répandent sur les deux hémisphères. L'Europe ne suffit plus à l'extrême développement de la population. Déjà l'Amérique se couvre de son trop-plein ; les côtes de l'Afrique, l'Inde et l'Océanie reçoivent incessamment de nouvelles colonies européennes ; les effets de ce débordement s'étendent jusqu'en Chine.

D'autre part, tout ce qui des vieilles races est resté pur semble

[1] M. Edwards, *Des caractères physiologiques des races humaines, considérées dans leurs rapports avec l'histoire.* Paris, 1829.

[2] *Colonie de Santo-Thomas, suite de l'enquête, etc.* Bruxelles, 1846.

Digitized by Google

avoir une tendance à disparaître de la surface du globe. Que sont devenus les Celtes, qui avaient fondé des établissements dans tout le midi et le centre de l'Europe ? A peine en trouve-t-on de rares exemplaires parmi les Bas-Bretons de la vieille Armorique : ce sont les derniers défenseurs de l'ancien régime, ceux qui s'illustrèrent sous le nom de Chouans. Quelques Basques, partisans aussi des institutions surannées, représentent en Europe la grande famille des Ibères, dont l'existence remonte à une si haute antiquité. Enfin ces nombreuses populations asiatiques qui eurent jadis leur époque d'expansion, qui inondèrent l'Égypte, qui envahirent l'Europe, ne sont-elles pas réduites à un état qui suffirait seul pour démontrer leur infériorité de race ? Le foyer de la civilisation orientale est devenu le séjour des Turcs, destinés eux-mêmes peut-être à céder un jour la place à quelque colonie européenne.

Cette révolution ne peut être que l'effet du croisement de quelque race moins ancienne et par conséquent plus parfaite avec les races antédiluviennes, croisement qui doit avoir produit l'absorption de celles-ci. Or, où serait-elle née, cette race nouvelle, qui n'a point d'égale parmi celles de l'antiquité et parmi les races vivantes des autres parties du globe ; où serait-elle née, si ce n'est dans les lieux témoins de son développement ; si ce n'est en Europe, dont l'état géologique ne permit point de formation ancienne, et où toute race autochthone ne peut avoir été formée que dans des conditions atmosphériques essentiellement favorables ? Et pourquoi n'existerait-il point de race autochthone d'Europe ? Lorsque les dernières commotions diluviennes eurent lieu, le genre humain pouvait exister depuis environ deux mille ans ; toutes les régions du globe n'avaient pas été en même temps propres à son habitation ; il devait donc avoir pris naissance dans certaines régions depuis un temps beaucoup moins éloigné que dans d'autres : pourquoi ne serait-il pas possible que, dans les pays qui ne devinrent habitables qu'après ces commotions, il eût encore été formé de nouvelles races d'hommes ?

Cependant les historiens, qui ne se sont jamais fait ces questions, pensent généralement, et sans exception, que tous les habitants de l'Europe sont originaires d'Asie. Il faut donc nécessairement reprendre en sous-œuvre l'histoire ancienne ; vérifier les faits sur lesquels est fondée cette opinion, et s'assurer s'ils n'ont pas été mal vus ou mal appréciés.

Digitized by Google

ÉTUDES SUR LES ÉCRIVAINS MODERNES.

IV.

LES POÈTES OUVRIERS DE LA FRANCE [1].

CHARLES PONCY.

Il semble que chaque métier doive concourir à former la brillante pléïade des poëtes-ouvriers. Déjà nous avons donné des éloges mérités à un boulanger, à un correcteur d'imprimerie ; voici un maçon qui tout jeune encore, àvingt-et-un ans, vient, ses œuvres à la main, réclamer aussi la palme poétique. Charles Poncy, l'enfant de Toulon, s'est épris de la mer. Quand l'heure du travail cesse, quand le dimanche lui accorde quelque loisir, il vient s'asseoir sur le rivage et s'inspire au sublime spectacle de l'Océan. C'est là qu'il trouve ses plus beaux tableaux. L'onde calme et tranquille, dorée par le soleil levant ou berçant, aux pâles rayons de la lune, la yole solitaire ; les flots irrités ballottant la barque du pêcheur et la brisant contre les rochers blanchis d'écume : voilà ce que notre jeune écrivain réussit à peindre. Mais quels que soient les divers aspects offerts par le liquide élément, quelle que soit l'habileté du poëte à les reproduire, on conçoit que ces tableaux ayant toujours le même fond, la mer, doivent fatiguer à la longue. C'est ce qui arrive aux *Marines* de Charles Poncy. Bien peu les liront tout d'une haleine. Rien ne lasse vite comme le genre descriptif. Les descriptions (et nous n'avons trouvé que cela dans le volume) ont quelque chose de froid qui glace le cœur, si le sentiment ne vient leur donner la vie, et le sentiment fait souvent défaut au poëte maçon. Il est vrai qu'il est encore tout neuf dans la vie, à peine il a vu le monde et le malheur ne l'a point éprouvé. De la mer, de son

[1] Suite. Voyez 1re année, vol. III, p. 151, et 2me année, vol IV, p. 60 et 434.

Digitized by Google

amie et de sa pipe (ce sont là ses trois grandes affections), aucune ne l'a trahi. Il n'a point encore fixé son regard pensif sur ce qui l'entoure, il n'a point senti son cœur se fendre à la vue des souffrances de ses frères... Excusons-le; l'âge et l'expérience lui donneront ce qui lui manque aujourd'hui. La sensibilité chez lui n'est qu'en germe, ils la développeront.

A neuf ans déjà Charles Poncy était dévolu au travail et gagnait son pain de chaque jour au service des maçons. Avant cette époque, il avait vecu comme tous les enfants de familles pauvres, abandonné à lui-même, passant son temps en vrai lazzarone, sur les places publiques ou sur les quais. Au temps de la communion, comme il montrait un vif désir de sortir de l'ignorance où on l'avait laissé, ses parents lui permirent de fréquenter les Écoles Gardiennes. On sait à quoi se borne l'enseignement donné par les Frères de la Doctrine. Poncy resta un an chez eux et, la nécessité l'exigeant, il reprit le tablier et se remit à gâcher le plâtre. L'instruction qu'il montre dans ses vers, c'est donc à lui seul qu'il la doit. Il est vrai de dire que le jeune maçon ne perdait pas l'occasion d'acquérir des connaissances littéraires. Ses rares instants de loisir, il les partageait entre la mer et la lecture. La libéralité du maître lui permettait-elle de rassembler quelques sous, vite il courait sur les ponts acheter, à la librairie du pauvre, quelque livre dépareillé. Une vieille grammaire, acquise ainsi, lui donna les règles de la poésie; un volume des œuvres de Racine lui fournit un modèle à imiter. Il se laissa aller à la tentation; une secrète voix lui disait aussi qu'il était poëte. Depuis longtemps déjà il se livrait au travail des vers, que personne n'en savait rien; le hasard le trahit et révéla son talent. Le docteur qui soignait son père malade, ayant besoin de papier pour griffonner une ordonnance, on courut en chercher dans le pupitre du jeune Charles. Le médecin remarqua que le revers de la page qu'on lui apporta, était écrit; il lut : c'était la dernière inspiration du poëte ouvrier. L'auteur fut mandé, il arriva. En voyant ses vers aux mains du docteur, il s'attendait à quelque réprimande, à maintes plaisanteries, mais il ne rencontra que bienveillance et encouragements. Dès ce moment, sa bibliothèque ne se borna plus à quelques volumes du *Magasin pittoresque;* les œuvres des bons poëtes anciens et modernes la garnirent bientôt; une caisse de livres, choisis de main de maître, vint la compléter : M. Villemain

Digitized by Google

alors ministre de l'instruction publique, ayant lu des poésies de Charles Poncy, lui envoyait, avec des éloges, tous ces auteurs aimés que le pauvre ouvrier s'affligeait de ne pouvoir réunir autour de lui.... Le jeune homme se met à travailler avec une ardeur nouvelle, et bientôt quelques amis le forçant à sortir de son obscurité, rassemblent ses poésies et les annoncent sous le titre de *Marines*. Les souscripteurs ne manquèrent point à cette publication. Les *Marines* parurent et obtinrent un brillant succès. En effet, après la lecture de maintes pièces de vers de Poncy, quand on se prend à songer qu'on les doit à un ouvrier maçon, aux mains blanchies et brulées par la chaux, on s'étonne et on ne peut lui refuser des éloges.

Les premières pages du volume nous ont semblé assez pâles. On voit que la plume du poëte n'est pas encore bien ferme et qu'il compose sans plan arrêté. Il manque d'art et se laisse trop aller à l'inspiration. *Le Chant à la mer* a quelques bonnes strophes parmi d'autres qui ne sont pas à citer. *La harpe d'Ossian* est un morceau que les uns appelleront bizarre, les autres original; en somme cela est fort inégal comme toutes les productions de Poncy. On lui préfèrera certainement l'*Apparition* où il y a plus de sentiment, de calme et de correction; et *les Souvenirs maritimes* où se trouvent de jolies strophes; en voici quelques-unes :

Charmants petits poissons dont les nageoires bleues
Découpent leur azur sur l'argent de vos queues :
Sables étincelants
Que rougit, le matin, l'astre-roi qui se lève
Et dont les cailloux d'or illuminent la grève
Comme des diamants ;

Large rade, forêts flottantes de navires
Qui croisez en tous sens les humides empires;
Chênes aux sombres fronts,
Arrachés, pour nos ports, à vos *natals* rivages,
Et qui, mâts de vaisseaux, revêtez de feuillages
De brillants pavillons :

Vos beautés à mes yeux n'avaient point de rivales,
Mais j'en rencontre ici qui marchent vos égales ;
Si moins vastes que vous,
Belles plaines des mers, dans l'infini perdues,
Ces plaines ont des monts bornant leurs étendues,
Leur aspect est plus doux.

Digitized by Google

On ne les voit jamais, comme un abîme sombre,
Béer, puis s'élever en collines sans nombre,
S'enfler en monts mouvants.
Mais on voit les blés murs, au fond des lointains vagues,
Ondulant comme vous, bercer leurs jaunes vagues,
Sous les baisers des vents.

Il y a une belle antithèse d'idées dans *le Vaisseau en démolition*. Nous ne dirons rien des *Vers à Fréjus*, vers assez froids; de *la Promenade*, réflexions philosophiques dans lesquelles le poëte ne s'élève pas très-haut, ne se montre pas bien neuf; du *Sinistre*, qui ne manque ni de mouvement ni d'intérêt; ce sont les meilleures pièces cependant, mais elles ne sont pas irréprochables et les bons vers y font passer les mauvais. Le *Chant au grand chêne* mérite de nous arrêter un moment : il y a là de la poésie et de l'éclat. Le souvenir de son amour mêlé aux éloges que l'auteur adresse à l'arbre colosse, prouve que le cœur trouve, sans s'en douter, ces effets que l'art cherche longtemps et parfois en vain. Cette pièce est empreinte d'un charme un peu rude peut-être mais auquel on se laisse bientôt entraîner. Quelques passages ne sont pas exempts d'enflure et nous n'aimons pas ce bel enthousiasme qui fait dire au poëte :

Demain sur ton sommet, marchepied solennel
Qu'illumine la foudre et que bat la tempête,
J'irai m'agenouiller et prosterner ma tête :
Là je serai plus près du ciel.

Nous indiquerons encore quelques pièces qui ne méritent pas d'être passées sous silence : *Rends-moi ton amour*, le *Remercîment à Mme Lonclas*, la *Méditation sur les toits*, le *Chœur des flots*, *La barque à sec*, jolie description qui finit d'une manière saisissante par un rapprochement philosophique; *Le calme* et *La trombe*, tableau tout neuf dont nous ne pouvons nous empêcher de citer quelques passages :

. . . . . Voyez quelle immense colonne
Monte en élargissant sa tête qui bouillonne,
Et marche, noir Titan, subitement éclos,
Le front dans la tempête et les pieds dans les flots!
Les hurlements du gouffre où sa base s'appuie,
Les tourbillons de l'air traversés par la pluie,
Les masses d'eau que bat l'aile de l'albatros
Comme les hiboux noirs battent nos vieux vitraux,
Le fracas de la mer qui se creuse et se bombe,
Tout se perd dans ce cri de terreur : « Une trombe! »

Digitized by Google

Les flots sont submergés par l'écume des flots!
« Une trombe! » L'effroi glace les matelots
Devant cet ennemi qu'il faut soudain combattre,
Et qui traîne après lui des cascades d'albâtre.
On dirait que la mer pour menacer les cieux,
A travers l'ouragan lève un bras monstrueux. . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Elle fuit : son sommet brûle au loin comme un phare.
Aux sifflements du vent, maritime fanfare,
Rapide, elle revient dans son berceau qui bout.
Le navire ébranlé sur sa quille chancelle.
A cent pas de sa proue un torrent d'eau ruisselle,
La mer va s'entr'ouvrir... « Canonniers, feu partout! » ...
Entendez-vous là-bas ces clameurs de victoire?
Le météore atteint en son vol giratoire,
Dans les airs fracassé, se rompt par le milieu.
L'équipage sauvé tressaille d'allégresse.
La masse gigantesque au fond des mers s'affaisse,
Comme un char dont la foudre aurait brisé l'essieu.
Son panache d'éclairs disparaît dans les nues;
Et son corps, englouti dans les ondes émues,
Fait bondir après lui les flots longtemps étreints :
Comme un coursier blessé qui, fuyant le carnage,
Expire dans le lac qu'il passait à la nage,
Tandis qu'à la surface on voit flotter ses crins...

En finissant son livre, l'auteur s'adresse à M. Arago qui a encouragé, soutenu ses efforts. Il lui promet qu'un vaisseau mieux construit suivra le premier.... Puisse Charles Poncy écouter la voix de la critique bienveillante; puisse-t-il se tenir en garde contre de brillants défauts! Qu'il évite la déclamation et l'enflure, qu'il mette plus de son cœur dans son livre, et nous lui garantissons un succès durable. Il y a de l'étoffe et de l'avenir en lui. Le jeune arbre qui, plein de sève, pousse un feuillage luxuriant, mais stérile, donnera des fruits savoureux dès qu'une main habile l'aura sagement émondé.

— Depuis longtemps nous avions écrit ces lignes, quand parurent les dernières poésies de Charles Poncy, *Le chantier*. Nous avons voulu voir si notre prédiction s'était accomplie, et nous nous sommes mis à la recherche de pièces dictées par le cœur. Elle sont rares dans le volume.

Apparent rari nantes in gurgite vasto,

dirions-nous, s'il n'était pas de mauvais ton de citer Virgile. La

Digitized by Google

sensibilité n'a pas fait de progrès chez notre jeune auteur; *Ma mère et mon enfant*, tirade assez froide, finissant par ces vers assez secs:

De la bonté de Dieu j'avais trop présumé!
Il vient de me ravir mon enfant bien aimé.
La mort, pour revenir, n'attend pas qu'on l'oublie,
Et toujours un malheur à cent malheurs se lie.
Hier, l'horrible mort *dont rien ne nous défend.*
Aujourd'hui, par la mort de mon premier enfant,
Elle vient déchirer mes entrailles de père.

15 *juillet* 1843.

Un passage de *La mort d'un forçat*, une pièce adressée à Désirée, voilà à peu près tout ce qui a trait au sentiment dans les 280 pages dont se compose le livre; et nous nous sommes dit en le fermant: Que Poncy chante la mer et les grands spectacles de la nature, mais qu'il ne scrute pas les passions humaines! Il pourra plaire à l'esprit par la pompe des descriptions, par l'éclat des images, par la force de la pensée philosophique, mais il touchera rarement le cœur. C'est le poëte brillant du Midi: il a de l'entrain, de la verve; son vers est sonore, coloré, mais sa voix paraît toute factice. Il n'a pas, comme le poëte du Nord, ces traits soudains, ces accents de l'âme qui remuent le lecteur et désarment le critique.

Du reste son lot est assez beau. Ses nombreuses qualités sauront (peut-être) faire oublier celle qui lui manque. Il y a de grandes pensées dans sa pièce intitulée *l'Océan;* de l'élan, des comparaisons neuves et frappantes dans *l'Union;* de la pompe, de l'éclat dans *le Lever du Soleil.* Veut-on une forme ingénieuse et délicate, on la trouvera dans *Les trésors;* des vers énergiques et pleins de mouvement, on lira *Les ruines de l'Averne* et cette pensée détachée:

Les hommes font les rois, le ciel fait les poëtes.
Ceux dont un peuple entier reçoit et suit les lois,
Ceux qui d'un joyau d'or, aimant de nos tempêtes,
Sur un trône sans base osent ceindre leurs têtes,
Ceux-là sont rois!

Ceux qui, pour rétablir les lois seules divines,
Les traduisent au monde en vers mélodieux,
Qui portent l'avenir dans leurs fortes poitrines,
Ceux-là, comme le Christ, sont couronnés d'épines:
Ceux-là sont dieux!

L'ange et le poëte, Un soir de fête, le Rossignol, aux Maçons, ont

Digitized by Google

déjà été signalés par George Sand. N'en est-ce pas assez pour assurer le succès des nouvelles poésies du chantre de Toulon ?

Voici les pièces de sentiment dont nous avons parlé :

. . . . . .

La nuit il s'éveilla pour faire sa prière.
« O ma mère, dit-il, ma bonne et sainte mère,
« Toi qui séchais mes pleurs et soutenais mes pas ;
« Ange qui ne voulais à ma tête enfantine
« Donner pour oreiller que ta blanche poitrine,
« Pour berceau que tes bras ;

« Qui, devançant le jour, bien loin de la chaumière,
« Dans les champs du labeur te rendais la première,
« Afin que ton enfant ne connût pas la faim ;
« Et, rapportant le soir des fagots de ramée,
« Réchauffais mes pieds nus à la tourbe enflammée,
« Et mon front dans ton sein ;

« Qui, seule, me prêchas l'exemple du courage,
« Après que j'eus perdu, dans un même naufrage,
« La femme que j'aimais, la liberté, l'honneur,
« Et qu'hélas ! je couvris d'opprobre et de détresse
« Au lieu d'envelopper ta précoce vieillesse
« D'amour et de bonheur.

« Oh ! si Dieu dans son ciel a rappelé ton âme,
« A l'heure où de la vie en moi s'éteint la flamme,
« Où mon cœur croit ouïr la harpe des élus,
« Et voir à l'horizon un nouveau soleil poindre,
« Prie, afin que ton fils aille au ciel te rejoindre,
« Et ne te quitte plus !

« Ou si la douce mort, dont je sens le vertige,
« De tes amers vieux jours n'a pas fauché la tige,
« Si tu traînes encor ton solitaire ennui
« Sur nos sommets *natals*, purs du souffle des hommes,
« Au bord de ce torrent, tout embaumé d'arômes,
« Qui mugissait la nuit,

« Oh ! du haut de ces monts que le nuage effleure,
« Envoie à ton enfant, qui mourra dans une heure,
« Un long baiser d'amour, de pardon et d'adieu !
« Mon âme, par les maux pendant vingt ans étreinte,
« Pure et blanche aujourd'hui, peut paraître sans crainte
« Au tribunal de Dieu ! »

Digitized by Google

RÊVE DE BONHEUR.

Le jour je suis maçon, le soir je suis poëte.
Mes jours sont au travail, et mes soirs sont à vous.
Ouvrier, tout le jour ma pensée est muette ;
Poëte, tout le soir je chante à vos genoux.

Les champs humains sont noirs de futures tempêtes,
Et le trépas y fauche, éternel moissonneur !
Mais sur mes jours, mêlés de travail et de fêtes,
Le Ciel, à pleine coupe, épanche le bonheur.

C'est que j'ai rencontré sur le seuil de ma vie,
Une femme aussi pauvre et plus pure que moi ;
C'est qu'aux festins du cœur sa beauté me convie,
C'est que le Ciel lui-même a béni notre foi.

Elle ne naquit pas dans ces nobles familles
Où dès qu'il point, l'orgueil tue un amour fervent ;
Elle ne naquit pas parmi ces pauvres filles
Qu'une mère cupide à l'or du riche vend.

Le Ciel entre mes mains la remit orpheline.
Depuis mon cœur l'adore et mon bras la défend :
Et c'est pourquoi mon front, que la pensée incline,
Passe, au milieu de vous, serein et triomphant.

Cet ange, c'était vous et c'est à vous qu'on pense
Quand mon vers prend l'essor, tout palpitant d'espoir ;
C'est de vous que j'obtiens la sainte récompense
De mon labeur du jour et de mes chants du soir.

. . . . . .
. . . . . .

PAUL GERMIGNY.

Tandis que de braves ouvriers entrent d'un pied ferme au chemin de la célébrité, d'autres, moins heureux, suivent timidement une étoile incertaine, trébuchent et tombent sans même emporter un regret. Paul Germigny est de ce nombre. Né à Châteauneuf-sur-Loire, — à la rigueur on peut naître à Châteauneuf et avoir une âme de poëte, — il exerce l'humble état que le célèbre Poultier, son

Digitized by Google

compatriote, quitta pour la scène. Les succès littéraires de Reboul, de Moreau, de Poncy, l'empêchent de dormir et le voilà rimant du soir au matin et accouchant à grand'peine d'une vingtaine de pièces de vers, qu'il publie sous le titre d'*une lyre à l'atelier*. Pauvre chantre, pauvre lyre ! Qu'il serait bien plus sage si, la fin de sa journée venue, il admirait sans chercher à la peindre, cette belle nature qui l'entoure : le soleil disparaissant derrière les grands arbres du parc de Châteauneuf et laissant à leurs sommets arrondis comme des dômes, des reflets de pourpre et d'or. — Ou bien, quand l'hiver a dépouillé de verdure les rives ombreuses de la Loire, que ne goûte-t-il le doux repos réclamé par son rude travail, assis au coin du foyer, au milieu de sa famille joyeuse, regardant s'élever en spirales la fumée capricieuse de sa pipe, sans songer à la gloire, cette autre fumée ?... Mais non ; à peine a-t-il déposé les insignes de sa profession, le tablier de cuir et le marteau à bec tranchant, qu'il fuit vers la solitude ou s'exile dans les combles, appelant l'inspiration qui ne vient pas, suant sang et eau pour mener la strophe à bon port. Il pourrait être heureux, il se crée des douleurs pour les chanter : tout jeune encore, son front se penche et se ride, et sa Loïza, à qui il adresse des vers, soupire et aimerait bien mieux qu'il lui consacrât ses loisirs et la fît danser aux jours de fête....

Paul Germigny dont le livre est imprimé à Orléans, se présente seul dans le monde littéraire. Il n'est point entouré de ces hauts protecteurs qui sont de moitié dans le bruit que font les chantres populaires. S'il avait bien cherché cependant, il eût certainement trouvé parmi les feld-maréchaux de la littérature moderne quelque bonne âme qui aurait consenti à le chaperonner. Car c'est de mode aujourd'hui : tout littérateur, un peu jaloux de sa réputation, a derrière lui son poëte-ouvrier... Le pauvre tonnelier se présente donc en tremblant et réclame, avec des larmes dans la voix, l'indulgence dont il a bon besoin. Son recueil est bien mince, (130 pages), mais il a dû réduire ses poésies à leur plus simple expression pour ménager le brave éditeur qui s'engageait avec lui dans une entreprise bien périlleuse. S'il ennuie, le recueil ne sera que trop épais ; s'il amuse, il fera désirer un autre volume. Car Paul Germigny lance celui-ci comme ballon d'essai ; si le succès répond à son attente, (et trompe la nôtre), il publiera d'autres

Digitized by Google

productions de même genre, et ainsi de suite, jusqu'à complet épuisement de sa verve.

Nous devons supposer que le public n'a pas fait grand accueil à l'écrivain, car nous avons vainement cherché, chez les libraires, de nouvelles poésies de Paul Germigny. Nous en félicitons le public et le poëte tonnelier : l'un s'est montré bon juge cette fois, l'autre perdra une trompeuse illusion qui n'eût fait que troubler sa vie paisible. Nous y avons mis toute la bonne volonté désirable, et nous n'avons pu découvrir dans le volume aucun de ces traits qui signalent ou promettent un poëte. Le vers se traîne sans force et sans chaleur ; rien de frappant à la chute des strophes, pas d'instinct du cœur qui supplée à l'art ou à l'étude. Lors même qu'il s'adresse à l'objet aimé, Paul Germigny ne s'élève ni ne s'anime :

Pour mériter, Loïza, ta tendresse
Je n'ai rang, trésor ni beauté,
Je n'ai qu'un cœur qui se fond en ivresse
Au contact de la volupté,
Cœur de poëte, avide de délire,
Qui vole aux champs rêver à tes appas,
Et frémit au bruit de tes pas
Comme à ta voix vibre une douce lyre.

Attendrie à mes vers faits tout de sentiment,
Tu tresses des fleurs pour ma tête ;
O bonheur ! quand ta main ceint le front du poëte,
C'est d'une couronne d'amant.

Puis je possède une harpe qu'inspirent
Ces voix de Dieu que nous aimons,
Les flots bruyants, les roseaux qui soupirent,
L'Autan qui gronde sur les monts ;
Sa molle corde à leurs accords unie
Vibrant au gré de mes doigts frémissants,
Sait dérober quelques accents
A leur sublime et puissante harmonie.

Et je sais dire à l'âme curieuse
Qui va du soir ouïr les bruits :
Tous ces accents, rumeur mystérieuse
Qui s'exhale au calme des nuits,
Tous ces concerts de la terre et de l'onde
Sont le sourire et les gémissements
Qu'en ses secrets enchantements
Laisse échapper la nature féconde,
etc., etc.

Digitized by Google

Il faut de la poésie dans les vers ; l'auteur à l'air de ne pas s'en douter. Quant il sort de la route battue, il tombe bien vite dans le ridicule.

Comme sur le granit qu'un statuaire taille,
Déjà de l'homme en moi se dessinait la taille :
La poitrine élargie et les reins musculeux,
Les bras où serpentait la veine aux reflets bleus,
Faisaient le buste un tronc aux deux robustes branches,
Qui, comme d'un rocher, s'élançait sur les hanches.
Les jarrets par la course et les jeux assouplis,
Ignorant la fatigue et de vigueur remplis,
Dans leurs rapides bonds semblaient, rompant la règle,
Non marcher, mais glisser comme des ailes d'aigle.
La tête que portait un cou souple et nerveux
Et qu'ombrageaient des flots d'épais et noirs cheveux
Avançait, comme un roc qui s'échappe de l'herbe,
Le contour lisse et blanc d'un front large et superbe.
Interprète d'un cœur de tendresse rempli,
La bouche du sourire avait gardé le pli ;
Et sous l'arche de jais par les sourcils tracée
Dans les yeux ruisselait en flamme la pensée.
— Depuis longtemps déjà dans mon sein orageux
S'était évanoui le goût des premiers jeux.
Parfois à flots pressés inondant ma narine
Une haleine brûlante oppressait ma poitrine.
etc., etc., etc.

On ne peut aller loin, quand on débute ainsi. Mais épargnons l'homme qui s'est trompé et qui ne persévère pas dans l'erreur. Sans doute Paul Germigny s'est aperçu de sa faiblesse en avançant vers le but, et il a renoncé à fournir la carrière où d'imprudents amis l'avaient poussé.

ALEX. WAUQUIER.

Digitized by Google

UN SUICIDE.

Pierre Moreau et sa femme
sont morts âgés de vingt-cinq ans.
Gazette du Village.

A MADAME AIMÉE R. DE S.

Grand Dieu ! cousine, êtes-vous heureuse d'être charmante ! — Moi qui meurs d'envie de vous faire une bonne querelle, et bon gré mal gré devoir y renoncer ! — Il le faut ; la prudence, le bon sens l'exigent. Vouloir lutter avec vous serait folie ; vous avez de trop beaux yeux, et vous le savez — mieux que personne, cousine ! — Et cependant, daignez en juger, est-ce raisonnable à vous ? — A peine suis-je de retour de la Suisse : « Vite, vite, je l'ai décidé, des « *Impressions de voyage !* de grâce ne me faîtes pas attendre ; encore « une fois je l'ai décidé, je prie... je veux... j'ordonne ! » — Oh ! ne vous fâchez pas, cousine. Vous commandez ? On obéira, à peu près.

Mais y avez-vous bien songé ? — C'est du despotisme, c'est abuser de vos vingt ans. Et puis, c'est jouer gros jeu : des *Impressions de voyage !* Jamais denrée littéraire ne fut si dépréciée. Les courtiers en lettres les plus adroits n'en placent pas même au-dessous du pair. A quel ennui vous vous exposez, ma pauvre Aimée ! Vous avez donc oublié les tribulations de l'infortuné marquis de la Pailleterie ? Ne vous souvient-il plus de l'avoir entendu, à son retour d'Espagne, s'écrier en plein tribunal qu'il était prêt à fournir, en deux fois vingt-quatre heures, au gérant de *la Presse* « *deux volumes d'Impressions, les plus amusants qui aient jamais été écrits ?* » N'avez-vous pas été des premières à menacer M. de Girardin de votre désabonnement s'il continuait la publication d'*Espagne et Afrique ?* — Et votre pli musqué n'a-t-il pas été le bien venu, lui et quelques milliers d'épîtres non moins mécontentes ? Et le très-intelligent

Digitized by Google

organe de messieurs les conservateurs-progressistes (pardon, cousine, pour cet affreux galimatias) ne s'est-il pas empressé de faire droit à des réclamations d'un si puissant intérêt pour sa caisse, et un seul être au monde s'est-il avisé d'exiger la fin de ces fameux feuilletons *les plus amusants qui aient jamais été écrits?* — Personne, en vérité. Pas même le marquis. Au contraire; il eût fallu commander cette fin à messieurs ses collaborateurs anonymes, puis se donner la peine de copier de sa plus belle écriture les manuscrits, etc., etc. Ne valait-il pas mieux consentir à ne pas continuer l'ouvrage, en échange bien entendu de quelques *bank notes* pour dommages et intérêts, car on ne se résigne pas ainsi gratis à priver le public *de deux volumes, les plus amusants, etc.* — Ces pas de clerc — fort heureusement — ne se comptent point par douzaine; aussi en garde-t-on longtemps la mémoire. Il y a de quoi dégoûter à jamais des souvenirs de touriste, et c'est peu charitable à vous, cousine, de vous jouer à ce point de mes cinquante-cinq respectables hivers. Non certes, je ne vous raconterai point mon séjour en Suisse; bien que je me fasse vieux, je n'ai point dit adieu à l'amour-propre, je tiens à vous ennuyer le moins possible. Si j'avais vingt ans de moins, je me dispenserais de tout étalage de modestie, j'irais étourdiment en avant, trop heureux de vous obéir; un secret espoir m'enhardirait, j'oserais peut-être rêver le succès et ..... et je me tais bien vite, car je vous vois d'ici, belle rieuse, entr'ouvrir vos lèvres à ce retour de jeunesse, et sourire de votre sourire le plus méchant, le plus perfide.

Aujourd'hui, hélas! madame, tout ce que je puis pour vous satisfaire, c'est de vous raconter une lugubre histoire, un triste événement dont Lucerne a été le théâtre, il y a quelques mois à peine. C'est tout au plus vous obéir à demi, mais je compte sur votre indulgence et ma tête grisonnante implore votre pardon. Vous ferez grâce et daignerez oublier mon manque de galanterie, en songeant que chaque jour, cousine, vous laissez soupirer à vos pieds une véritable armée d'Amadis éplorés qui tous s'estimeraient heureux de risquer de se casser bras et jambes pour accomplir la moindre de vos fantaisies. Vous préférez vous attaquer à nous; en nous imposant vos charmants caprices, vous croyez presque avoir fait l'impossible pour avoir ranimé le feu qui dormait sous la cendre. Vraiment, c'est à nous rendre fats. Mais, j'y mettrai de la franchise, cousine. Nous autres vieux garçons, nous sommes de grands enfants, et rien

Digitized by Google

de plus. Que si parfois nous avons l'air de nous entêter, de résister, de dire nenni, ah! cousine, cousine! serions-nous joués si l'on s'avisait de prendre notre vertueuse résistance au sérieux, et que vous vous amuseriez de nous voir remuer ciel et terre pour faire agréer ces services dont nous paraissions si avares deux ou trois secondes auparavant!

Dans le village de T., à deux lieues de Lucerne, vivait un pauvre menuisier nommé Jacques. Etant, après quinze ans de travail sans relâche, parvenu à réunir quelques économies, il épousa une belle fille du canton de Genève, et loua un petit morceau de terre qui s'étendait derrière sa demeure.

J'oubliais de vous dire que Jeanne était protestante et Jacques catholique.

Pendant les cinq premières années de leur mariage, ils ne connurent que la joie. Le maître de Jacques le regardait comme son meilleur ouvrier et en faisait le plus grand cas; Jeanne allait vendre à la ville les produits du petit champ, et chaque jour ajoutait à l'aisance de l'heureux ménage qu'embellissait la présence de deux charmants enfants.

Vers le commencement de la sixième année, se firent sentir les premiers effets de la tourmente à laquelle la Suisse est aujourd'hui en proie, tourmente qui menace d'anéantir ses libertés. La ligue ultramontaine se forma. Jacques à qui la politique avait toujours été étrangère, vit à regret la désunion se répandre parmi ses compatriotes; mais il garda pour lui ses réflexions et se contenta de redoubler d'ardeur au travail, afin de ne point laisser le moindre doute sur son intention formelle de ne prendre aucune part aux dissensions intestines de sa patrie.

Il était donc parfaitement tranquille et ne croyait pas qu'on pût s'occuper de lui, lorsqu'un soir, en rentrant dans son châlet, il trouva assis sur le pas de la porte, le vieux curé de T. causant avec Jeanne et caressant l'aîné des enfants qui se suspendait à la jambe du vénérable pasteur et essayait de grimper sur ses genoux, tandis que sa petite sœur s'endormait bercée entre les bras maternels.

Jacques s'approcha en saluant avec respect, car M. Mayer était un digne prêtre pour lequel catholiques et protestants professaient une égale estime.

Digitized by Google

— Jacques, mon ami, dit le vieillard après avoir serré la main de l'homme du peuple, tout fier de cet honneur, — Jacques, je suis aise de vous voir. Si Jeanne veut bien le permettre, pendant qu'elle mettra ses enfants au lit, nous causerons un instant ensemble.

Ils restèrent seuls.

M. Mayer alors, d'une voix plus rapide qu'on eût dû l'attendre d'un homme de son âge, parla à l'ouvrier de la triste situation des esprits, lui dit qu'un soulèvement était imminent dans le canton et lui exposa que les protestants avaient tout à craindre des colères populaires. A mesure que le prêtre avançait dans son discours, sa parole devenait de plus en plus précipitée, on eût dit qu'agissant contre sa volonté, contre ses sentiments personnels, il avait hâte d'en finir ; l'entretien semblait lui être à charge. Tout-à-coup il s'interrompit, regarda Jacques à la dérobée, le menuisier était impassible ; le prêtre rougit, sa contenance était évidemment embarrassée; il chercha en vain à reprendre le fil de ses idées, il se troubla davantage, et ses lèvres tremblantes balbutièrent le nom de Jeanne et le mot abjuration.

L'ouvrier tressaillit, un éclair traversa son regard, mais il se contint.

— Continuez, M. Mayer. Je vous écoute, dit-il froidement.

Ce calme inattendu acheva de déconcerter le pasteur. Je l'ai dit, c'était un de ces prêtres, trop rares en tout temps, qui remplissent dignement leur ministère et croient qu'une religion pour être respectée doit avoir des représentants respectables. Au lieu de chercher à s'enrichir aux dépens de ses paroissiens, le curé de T. partageait son faible revenu avec les pauvres sans distinction de parti, de secte; il se souvenait du Christ et du Samaritain, et tout malheureux avait droit à ses secours. Sa vie était une œuvre conciliatrice, une œuvre d'abnégation. La simplicité étant le signe distinctif de la grandeur, son église n'était pas surchargée d'inutiles et lourds ornements comme nos temples, les murs presque nus avaient une majesté indicible et révélaient la demeure consacrée au Très-Haut. Là, point de ces ex-voto absurdes, car le Ciel ne peut nous être rendu plus favorable par l'offrande d'une jambe d'argent, d'un bras de vermeil ou d'une figurine de cire ; si Dieu s'occupe de l'homme, c'est pour le juger selon ses mérites et non en raison de son or ; si Dieu daigne parfois prêter attention à nos plaintes, c'est pour

Digitized by Google

n'écouter ensuite que la voix de la suprême justice et ne pas s'inquiéter de nos pauvres richesses qui ne sont pour lui que misère et vanité ; — là point de troncs pour les frais du culte, pour les âmes du purgatoire, pour les trépassés et pour tous ces êtres humains à qui dans notre orgueil insensé nous osons élever des autels, que nous ne craignons pas de qualifier de saints et de saintes et de placer de notre propre chef à la droite du Christ. M. Mayer croyait que l'argent employé de la sorte était dérobé aux pauvres, les premiers de nous tous aux yeux du Seigneur. Là point de trafiquants de côtes, de tibias, d'images, de chapelets plus ou moins bénits ; — un seul tableau ornait le chœur : il représentait les marchands chassés du temple.

La mission dont le pasteur de T. était chargé auprès de Jacques, n'était donc point faite pour lui plaire ; elle lui répugnait souverainement ; deux chances en effet se présentaient seules à lui : ou il se retirera après avoir essuyé une défaite, — et malgré ce qu'il devait alors nécessairement perdre de considération dans l'esprit de l'ouvrier, le vieillard l'espérait ; — ou Jacques cédera et la désunion frappera cette famille si unie. — De toute façon ce rôle était honteux pour lui. Il le comprit et voyant que le menuisier attendait une explication positive, il lui déclara sans hésiter qu'en agissant ainsi qu'il venait de le faire, il avait été obligé de céder à des ordres supérieurs arrivés de Lucerne. La première pensée du vieillard avait été de se démettre de son ministère, mais il avait réfléchi et avait préféré obéir plutôt que d'abandonner peut-être ses ouailles à d'indignes mains.

Jacques avait écouté M. Mayer avec recueillement ; deux larmes coulaient le long de ses joues, il comprenait les souffrances de ce noble cœur ; à son tour il saisit les mains du prêtre, et après l'avoir remercié avec effusion de sa confiance :

— M. Mayer, dit-il, vous ne m'avez rien caché et je ne saurais vous témoigner combien grande est ma reconnaissance. Vous venez d'agir envers moi, comme vous avez constamment agi envers nous tous dont vous êtes le véritable père. Permettez-moi à mon tour de vous parler avec franchise, de vous répondre en honnête homme.

Le jour où je me décidai à demander Jeanne, je voulus consulter l'homme qui m'a toujours inspiré un respect sans bornes, je vins vous trouver. Elle était protestante, je n'en ai point fait mystère.

Digitized by Google

Vous la connaissiez. « Jacques, me dites-vous, je ne puis qu'applaudir à votre choix. Jeanne a toujours honoré ses vieux parents ; grâce à elle leurs derniers jours ont été heureux ; depuis qu'elle est orpheline, depuis qu'elle habite notre canton, elle est pour la sœur de sa mère ce qu'elle fut pour sa mère elle-même. On la cite à nos enfants comme un modèle. Elle est protestante ? Qu'importe, mon ami, si sa foi est sincère ! Souvenez-vous de la parole de Dieu : tous les hommes sont frères, tous sont ses enfants. Il appartient à lui seul de juger de leurs croyances, et, je ne crains pas de l'affirmer, il est trop juste pour repousser un de ses serviteurs qui aurait suivi tel rite de préférence à tel autre. » Voilà ce que vous m'avez dit, monsieur le curé.

Aujourd'hui, il va y avoir six ans que Jeanne est ma femme ; jamais un seul instant nous n'avons été désunis. Chacun de nous respecte la croyance de l'autre ; la pensée d'une abjuration souillerait notre esprit. Un renégat, M. Mayer, est toujours méprisable. Nous travaillons et nous sommes heureux. Dieu a béni notre toit. Si quelque malheur nous menace, si notre bonheur doit être troublé, nous attendrons l'épreuve avec calme, nous la subirons avec résignation ; notre conscience n'a rien à se reprocher.

— Dieu vous garde, mon fils ! dit le vieillard d'une voix émue. Vous êtes un homme de bien, Jacques.

Et ils se séparèrent après s'être promis de garder le silence sur ce pénible entretien.

Le menuisier ne chercha pas à se faire illusion sur les difficultés de sa situation. Toutes les chances étaient pour ainsi dire contre lui ; il ne pouvait se dissimuler la puissance de ses adversaires ; un geste leur suffisait pour le perdre. Le salut des siens, — si toutefois il était possible de détourner l'orage, — dépendait de la conduite de l'ouvrier. Jacques le comprit et grâce à son activité infatigable, à sa vive intelligence, il se rendit chaque jour de plus en plus indispensable à son patron.

Cependant l'espérance qui lui revenait peu à peu devait bientôt s'évanouir ; l'appui qu'il avait acquis à force de travail, la faveur sans égale dont il jouissait dans l'atelier, ne firent que hâter sa ruine. On excita contre lui la jalousie de ses compagnons, et, comme ceux-ci eussent vainement essayé d'attaquer l'ouvrier dont ils avouaient eux-mêmes l'incontestable supériorité, ils se rejetèrent

Digitized by Google

sur le chef de famille. On commença par la plaisanterie : il eut le bon esprit d'être le premier à en rire. Une conduite aussi sensée excita davantage les envieux ; on recourut aux sarcasmes les plus amers, et bientôt leur haine ne craignit pas d'employer des moyens honteux. L'atelier devint un enfer; l'autorité du maître qui voulut faire un exemple et renvoya deux ouvriers, perdit son prestige; les mécontents la méconnurent ouvertement. Jacques dévorait ses affronts en silence; sa femme et ses enfants occupaient sans cesse sa pensée, et la crainte de les voir partager son supplice lui donnait une force, un courage vraiment surhumains.

Cela dura un long mois.

Un soir, on venait de distribuer la paie ; dans un instant l'atelier allait être désert. Jacques seul travaillait encore pendant que ses compagnons rangeaient leurs outils. Tout-à-coup le nom de Jeanne retentit à son oreille, accompagné de la plus grossière insulte. Jusqu'alors les allusions n'avaient pas manqué, mais personne au moins n'avait eu l'audace de désigner directement sa femme et de la souiller par des propos infâmes. Jacques avait reconnu la voix ; d'un bond il fut auprès du coupable. L'expression de son visage était terrible, et étreignant d'une main de fer le poignet du lâche qui avait mis en doute l'honneur de sa compagne : « A genoux, misérable ! A genoux ! » s'écria-t-il d'une voix tonnante. Des cris confus s'élevèrent, une lutte semblait inévitable.

Jacques se précipita sur une barre de fer qui était à sa portée et décrivant un moulinet rapide : « Silence ! le premier de vous qui avance d'un pas, est un homme mort ! » Son accent ne laissait aucun doute, et le vide se fit comme par enchantement autour de lui.

« A genoux ! » répéta-t-il, et le coupable tremblant crut entendre son arrêt de mort, et se laissa tomber à terre en demandant grâce.

Le menuisier ne daigna pas même répondre, et brandissant toujours son arme vengeresse, il traversa l'atelier au milieu d'un silence funèbre. Au moment de sortir, il se retourna vers la foule interdite : « Malheur à qui l'imitera ! » dit-il en désignant d'un geste de mépris sa première victime encore agenouillée. Puis il s'élança dans la rue, et, dévoré par la fièvre, assailli de sombres pensées, la tête en feu, le regard égaré, les vêtements en désordre, il courut sans s'arrêter jusqu'à sa demeure.

Pour la première fois depuis leur mariage, Jeanne ne vint pas

Digitized by Google

au devant de lui. Il ouvrit violemment la porte. Sa femme était assise, les joues sillonnées de larmes; au mouvement de ses lèvres on voyait qu'elle s'efforçait de prier, et ses petits enfants, le visage attristé, partageaient sans la comprendre, la douleur de leur mère.

Jeanne, à la vue de son mari, se précipita dans ses bras et ses pleurs redoublèrent.

Une lettre jetée sur la table près d'une Bible entr'ouverte, expliquait le deuil de la pauvre famille. Le propriétaire écrivait que des circonstances imprévues ne lui permettaient pas de consentir, comme il en avait d'abord manifesté l'intention formelle, à renouveler le bail de la maison et du petit champ; en conséquence l'habitation devait être libre dans un mois.

Le coup était d'autant plus terrible que Jeanne allait être mère pour la troisième fois. Aussi l'ouvrier retrouva-t-il le calme, le sang-froid habituels pour ne songer qu'à consoler sa compagne, et à lui faire accepter cet événement comme très-naturel; mais sa parole fut sans effet réel, elle prouva simplement que Jacques n'était pas le moins cruellement frappé, que ses pensées intérieures démentaient son discours. Dans les grandes afflictions, les femmes ont je ne sais quel admirable instinct qui leur fait lire dans notre âme; en vain dressons-nous les plans les plus habiles pour leur inspirer une confiance que nous ne partageons pas; nos ruses échouent contre leur pénétration, et c'est surtout lorsque nous croyons avoir atteint notre but, lorsque nous pensons avoir chassé tout soupçon, toute crainte, de leur esprit, que leur cœur est en proie à ces tortures dont nous nous flattions de les préserver. Nous voulons les tromper, et nous seuls sommes trompés. Pauvres comédiens! nous dépensons si bien toute notre adresse à nous composer un masque menteur, qu'il ne nous reste pas même assez de perspicacité pour nous reconnaître joués! Nous ne savons pas cacher nos douleurs; presque toujours nous livrons nous-mêmes nos secrets, les précautions dont nous usons servent précisément à les trahir plus vite. Cela fut toujours ainsi, et nous sommes encore assez naïfs pour nous étonner de trouver nos maîtres en mille circonstances où nous nous étions un peu trop empressés de chanter victoire.

C'est précisément ce qui résulta des consolations prodiguées à Jeanne par son mari. Elle découvrit de suite que son calme n'était pas naturel; il n'avait pas achevé de parler qu'elle était certaine

Digitized by Google

d'avoir bientôt à pleurer de nouvelles infortunes ; cependant elle se montra rassurée et ses traits reprirent leur sérénité habituelle.

Le lendemain, le menuisier partit de grand matin pour le travail.

Le patron consterné l'attendait dans l'atelier désert. Les ouvriers s'étaient mis en grève; cette résolution avait été prise la veille même, et ils avaient immédiatement posé leur ultimatum : il fallait choisir. Entre la ruine de son maître et la sienne, Jacques n'avait pas à hésiter; lui-même consomma le sacrifice. Il avait prêté une oreille attentive au récit du patron qui n'avait pas eu le courage de lui signifier son renvoi ; il se chargea de prononcer leur séparation. Il venait, dit-il, retirer ses outils et remercier son maître de sa constante protection, sa position n'était plus supportable, et sa retraite, ajouta-t-il, était un projet arrêté depuis longtemps.

A partir de ce moment, le malheur appesantit chaque jour sa terrible main sur la famille de l'infortuné. Aucun atelier ne voulut le recevoir, et il trouvait difficilement de l'ouvrage chez des particuliers. Le terme fatal arriva; il fallut abandonner le toit, témoin de son bonheur. Il loua une chambre et à peine y était-il installé que Jeanne dont la grossesse donnait depuis quelque temps de vives inquiétudes, tomba dangereusement malade. Elle était presque constamment en proie à un délire effrayant, et le médecin ne tarda pas à reconnaître des symptômes de fièvre typhoïde.

A cette affreuse nouvelle, M. Mayer s'empressa de recueillir les enfants à la cure, mais déjà il était trop tard pour l'un d'eux, le typhus enleva la petite fille en moins de quinze jours.

Je n'essaierai pas de peindre les tortures de ce père obligé d'imposer silence à sa douleur et de jouer une horrible comédie auprès de sa femme dont la jeunesse triomphait du mal. Les mots sont impuissants dans certaines circonstances.

Jeanne ne devait pas mourir encore; elle était destinée à vivre, mais d'une vie à faire préférer la mort.

Jacques sortit un matin pour chercher un médicament à Lucerne; pendant son absence une pauvresse à laquelle il avait autrefois fait quelque bien, consentit à surveiller la convalescente. Celle-ci, aussitôt après le départ de son mari, se mit à demander avec instance ses enfants; — la mendiante, prise à l'improviste, perdit la tête, s'embrouilla dans des réponses confuses et finit par révéler la vérité. Une crise épouvantable s'ensuivit, et Jeanne accoucha d'un enfant

Digitized by Google

mort. L'ouvrier retrouva la malade tombée en léthargie; au bout de trois jours, lorsqu'on la vit pour ainsi dire s'arracher des bras de la mort, elle était folle.

L'hiver était arrivé et, avec lui, cette disette qui ravagea l'Europe entière. M. Mayer, en voyant la famine décimer ses paroissiens, se souvint que le Christ se contentait d'une robe de lin, et il vendit ses ornements sacerdotaux les moins humbles et les chandeliers d'argent du maître-autel que remplacèrent des chandeliers de bois doré; l'église en un mot se dépouilla des rares richesses qu'elle possédait. Le prix de la vente fut remis aux nécessiteux avec la presque totalité du revenu du pasteur. Il ne conserva que le strict nécessaire, ses repas furent restreints à un seul, et souvent il le partageait avec quelque malheureux. Le nom de M. Mayer était béni par tous les habitants de T.— On trouva moyen à Lucerne d'élever contre lui une accusation de trafic sacrilége; il ne lui fut pas même permis de se défendre; on déclara sa justification impossible, il fut cassé et remplacé à T. par un affilié à la très-sainte compagnie de Jésus. Un ami vint officieusement le prévenir qu'il agirait sagement en quittant le pays; ses persécuteurs n'étaient pas gens à s'arrêter dans leur vengeance.

Jacques, réduit à la dernière misère par la maladie de la pauvre idiote, n'avait point — on le pense bien — été oublié dans les bienfaits du bon prêtre. Avant de s'exiler, M. Mayer alla trouver le menuisier, lui remit quelques outils — depuis longtemps les siens étaient vendus — l'engagea à se rendre chez un des principaux charpentiers de Lucerne qui demandait des ouvriers, et laissa sur le grabat de Jeanne une bourse contenant trente francs, juste ce qui restait au vieillard lui-même pour fuir sa patrie.

Une semaine s'écoula avant de pouvoir mettre à exécution le conseil du pasteur; l'état de Jeanne ne permettait pas de la quitter, et il fut impossible de songer plus tôt à la transporter à la ville.

En arrivant à Lucerne, ils s'installèrent dans un grenier ouvert à tous les vents et dont ils furent obligés de payer le loyer d'avance.

Au chantier, Jacques apprit qu'il était trop tard: les ateliers étaient encombrés, la veille dix ouvriers s'étaient présentés et avaient été refusés; il n'y avait pas moyen de faire une exception.

Partout où il offrit son travail, le menuisier fut repoussé. Bientôt

Digitized by Google

il ne lui resta d'autre ressource que d'engager un à un les outils donnés par M. Mayer. Les propriétaires de son bouge étaient des êtres sans pitié ; ils ne donnaient rien pour rien.

Le malheureux était destiné à vider la coupe jusqu'à la lie.

Deux jours s'étaient passés, et pas de pain !...

Il y allait de l'existence de son fils, de sa femme. Il se résigna, le désespoir dans l'âme, la honte au front, à tendre la main.

Mendier n'est pas facile, c'est toute une science, un métier au long apprentissage. Jacques, lui, ne songea pas même à se cacher ; on l'arrêta. C'en était trop. Il retrouva sa vigueur, renversa les gens de police et rentra éperdu dans son taudis. La nuit était venue ; les rayons blafards de la lune éclairaient le grenier ; la folle riait d'un rire affreux, tandis que l'enfant à l'agonie, râlait étendu sur le plancher. La lame d'un ciseau de menuisier brillait oubliée dans un coin ; l'ouvrier se précipita avec rage sur l'instrument de mort.

On entendit un bruit sourd, semblable à la chute d'un corps, puis plus rien, si ce n'est de temps en temps le rire strident de l'idiote.

Le dimanche suivant, le successeur de M. Mayer, le disciple de saint Ignace, édifia, du haut de la chaire de vérité, les fidèles de T. par un superbe sermon sur le suicide. Il cita l'exemple de Jacques et prouva que la lèpre du protestantisme était la cause de sa fin impie. Au sortir de l'église, les habitants de T. étaient convaincus que le menuisier n'avait jamais été catholique, apostolique et romain ; les plus sages le regardèrent comme un renégat.

René de Solres.

Digitized by Google

ODE A GODEFROID DE BOUILLON.

De l'aurore à la nuit, de la nuit à l'aurore,
Sans pouvoir arrêter le mal qui te dévore,
Tu gémis, Godefroid, sous ta honte accablé;
Le remords, augmentant la fièvre qui t'accable,
Ronge ton cœur coupable
Dans ton morne donjon, sur ton roc isolé.

Tes jours sont maintenant pareils à ces nuages
Qui passent tour à tour, vains débris des orages
Que le vent à son gré disperse dans les airs,
Et dont les flots noircis en fuyant sur nos têtes
N'ont gardé des tempêtes
Ni les bruyants échos, ni les sanglants éclairs.

Ils ne sont plus ces jours où ta main criminelle
Terrassait les guerriers de la ville éternelle,
Et sur ses murs bénits, objets d'un saint amour,
Du Souverain-Pontife étouffant le tonnerre,
Aux regards de la terre
Arbora l'étendard aux têtes de vautour!

Tu trembles maintenant comme la feuille morte
Que le vent de l'automne en murmurant emporte
Loin des rameaux flétris du géant des forêts.
On dirait que la mort de son aile fatale
A touché ton front pâle,
Et que tu vas tomber sous le poids des regrets.

Digitized by Google

Il est temps, il est temps d'élever tes pensées
Vers le ciel outragé par tes fautes passées,
Car la main du Seigneur s'appesantit sur toi.
Pareil au roi David, courbe-toi sous la cendre;
Et tu verras descendre
Le céleste pardon, si ton cœur a la foi.

Il faut bien, tôt ou tard, que le crime s'expie.
Si tu ne veux mourir de la mort de l'impie,
Si tu ne veux descendre au séjour de l'horreur,
Prosterne-toi, chargé du poids de l'anathème,
Sinistre diadême
Qui te brûle le front, qui te flétrit le cœur.

Peut-être alors, prenant en pitié ton jeune âge,
Le Seigneur te rendra la force et le courage:
Il n'est point de forfait que Dieu n'ait pardonné.
Quelquefois le méchant est choisi pour apôtre,
Et d'une vie à l'autre
Passe comme saint Paul de rayons couronné!

Saint Paul a, comme toi, d'une main sacrilége
Dans les cœurs des Chrétiens que l'humble foi protége
Plongé le glaive impie en blasphémant le ciel;
Mais un bruit tout à coup descendit de la nue,
Et son âme éperdue
Reconnut dans ce bruit la voix de l'Éternel.

L'apôtre se leva; sa parole enflammée
Sur les fronts de la foule à sa perte animée
Fit briller les éclairs du glaive de l'esprit;
Nouveau soldat du Christ, il doubla ses conquêtes;
Le signe des prophètes
Aux yeux de l'Éternel sur son front resplendit.

Digitized by Google

Eh bien ! fais comme lui ; lève-toi ! voici l'heure
De la sainte clémence ; et Jérusalem pleure ;
La terre tremble au loin ; et le ciel d'Orient,
Coloré d'une teinte étrangère aux nuages,
Aux bruits sourds des orages
Mêle une voix qui meurt en se multipliant !

Le barbare Ottoman triomphe en Palestine,
Et du sang des chrétiens de la cité divine
Inonde les débris des temples renversés !
De la tombe du Christ que le derviche abhorre
Aux rives du Bosphore
Il pousse avec ardeur ses guerriers courroucés !

Lève-toi, Godefroid ! l'heure de la clémence
Que le pape proclame, est l'heure de vengeance :
Les peuples indignés répondent à sa voix.
La voix sainte du peuple est la voix de Dieu même ;
La colère suprême
S'apprête à foudroyer l'ennemi de la Croix.

Des apprêts belliqueux déjà retentissantes,
Les antiques cités et les villes naissantes,
Les villages, les bourgs, les châteaux, tout s'émeut ;
Au fond des noirs vallons où croissent les grands chênes,
Sur les monts, dans les plaines,
On n'entend plus qu'un cri : Dieu le veut ! Dieu le veut !

Vends tes biens : que ton or amasse des armées !
Depuis ton vœu sacré tes forces ranimées
Augmentent chaque jour ; et tes pieux soldats
Sur les degrés du temple où s'aiguisent leurs armes,
Laissent tomber des larmes
Aux enivrants tableaux de leurs futurs combats.

Digitized by Google

Sous le souffle des airs les étendards frémissent ;
A l'appel du clairon les destriers hennissent ;
La voix du guerrier tonne et l'armure bruit.
Le bouclier pesant résonne sur le glaive,
Et le soleil se lève
Chassant vers l'Occident les ombres de la nuit.

Lève-toi, Godefroid, lève-toi dans ta force !
Ton bras peut maintenant briser comme l'écorce
Les boucliers de fer et les casques d'airain.
Un sourire a passé dans ton regard farouche ;
Ton front que ta main touche
Par ce signe de croix reçoit le sceau divin !

Tels on vit les Hébreux sur les pas de Moïse
S'avancer pleins d'espoir vers la terre promise :
Ainsi tes légions, vers le sacré tombeau,
En invoquant le Dieu qui donne la victoire,
S'avancent, et la gloire
T'a déjà couronné de son royal bandeau.

Trois cent mille Ottomans du sommeil des ténèbres
Dorment dans les vallons et les plaines funèbres
Où l'horrible chacal appelle les vautours ;
L'Émir Kilig-Arslan qui défendait Nicée,
Dans sa rage insensée,
A vu briser l'orgueil de ses quatre cents tours !

Le sultan de Moussoul, près des murs d'Antioche,
Voyant ses légions se fondre à ton approche,
A fui loin de l'Oronte où roulait leur turban ;
Les Imans ont pleuré la gloire du Prophète,
Et la voix du poëte
Murmure un chant de deuil écrit avec du sang !

Digitized by Google

Des vieux Egyptiens la formidable armée
Aux plaines d'Ascalon tout entière semée,
Attire encor le sacre [1] autrefois adoré,
Qui revole au sommet des vieilles pyramides
Où ses serres humides
Souillent du sang des morts le faîte préféré!

Après quatre cents ans d'un cruel esclavage,
Jérusalem est libre et c'est par ton courage!
Et du monde chrétien le phare éblouissant
Vers lequel tous les yeux se tournaient pleins de larmes,
Est gardé par tes armes
Dont l'immortel éclat fait pâlir le croissant.

Jérusalem est libre! et son regard se lève
Vers le Dieu d'Israël qui t'arma de son glaive.
Jérusalem est libre! et comme un chant pieux
Dont l'écho solennel vole de cime en cime,
D'une lyre sublime
S'exhalent des accords qui ravissent les cieux.

C'est le Tasse qui chante! et sa gloire est la tienne,
O noble défenseur de la cause chrétienne!
Vos noms sont salués comme des noms de roi:
Tu fus roi par le glaive, et lui par l'harmonie;
L'éclat de son génie
Te couronne à ton tour, ô géant de la foi!

Qu'est-ce donc, ô mon Dieu, que la raison humaine
Pour varier ainsi de l'amour à la haine
Selon le lieu, le temps? Ainsi qu'un lourd vaisseau,
L'homme traîne sa vie en butte au sombre orage;
Même après le naufrage
La tempête l'agite au fond de son tombeau!

[1] Oiseau de proie.

Digitized by Google

Lève-toi, Godefroid ! que ton âme irritée
Retire ton corps saint de sa tombe insultée ;
Quitte Jérusalem au temple désolé ;
Traverse dans ton vol les champs de la Syrie,
Et viens dans ta patrie
Animer ton image, ô sublime exilé !

Salut ! trois fois salut, ô brillante épopée
Que consacre la paix aux gloires de l'épée,
Ame de Simonis, ombre de Godefroid !
Monument immortel que le génie anime,
Et que la voix sublime
D'un peuple entier salue en criant : Gloire à toi !

Ton bronze souverain d'une splendeur nouvelle
Fera bientôt briller la couronne immortelle
De ce jeune royaume à ta garde commis :
La gloire d'un guerrier écarte des murailles
Le glaive des batailles,
Et peut glacer d'effroi des hordes d'ennemis.

J. J. Radoux.

Digitized by Google

A Monsieur BORGNET, de l'Académie royale de Belgique.

J'assistais à la séance académique du 19 mai, séance si dignement ouverte par le discours du directeur de la classe des lettres, si noblement terminée par les belles strophes de M. Weustenraad. Il y avait pour moi dans le discours de M. le baron de Stassart plusieurs passages d'un grand intérêt, et j'étais loin de m'attendre à l'accueil que lui réservaient les journaux. Le pays depuis quinze ans est affligé d'une véritable maladie; nous avons la monomanie des grands hommes; nous la poussons dans ses dernières limites. Pour la première fois, on ose protester publiquement contre cette faiblesse [1]. L'épidémie a été assez longue pour qu'on en soit fatigué; il était donc très-naturel d'espérer que le bon sens public reprendrait enfin ses droits et que les paroles pleines de sagesse du directeur de l'Académie recevraient une approbation presque générale [2]. Mon étonnement fut extrême en lisant la polémique violente de quelques journaux. Toutes ces déclamations ont eu pour résultat de ne laisser aucun doute sur cette vérité : « *Ce qui nous manque, c'est le creuset* « *d'une critique éclairée : on se trouve presque toujours entre la mal-* « *veillance dénigrante, disposée à flétrir toutes les palmes, et la* « *louange exagérée dont les parfums enivrent le talent, souvent même* « *le font avorter* [3]. »

[1] Bulletin de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique. N° 5. Tome XIV, page 503. Bruxelles, M. Hayez.

[2] Le discours de M. de Stassart nous a appris qu'Olivier Le Daim, « l'infâme agent des intrigues de Louis XI, » comme l'a dit l'orateur, est devenu un de nos hommes illustres: on a baptisé de son nom une des locomotives des chemins de fer de l'État! Le gouvernement, lui aussi, a cédé à la contagion.—Tout ce qui concerne Godefroid de Bouillon, les princes flamands, empereurs de Constantinople, Clovis, Suger, Charles Martel, Charlemagne, etc., est extrêmement sensé. Qu'on se donne la peine de feuilleter *le Plutarque Français*, et l'on verra que nos voisins prétendent avec raison partager avec nous la gloire des Suger, des Charles Martel, des Godefroid, des Clovis, des Charlemagne, des Grétry, etc. Leurs biographies sont signées par MM. De Vaublanc, A. Langlois, de l'Institut, Pitre Chevalier, Paulin Paris, de l'Institut, C. Cayx, député et inspecteur de l'Académie de Paris et par Mme De Bawr.

[3] Bulletin de l'Académie déjà cité; page 509. Discours de M. de Stassart.

Digitized by Google

On ne s'est occupé de la séance du 19 mai, que pour écrire des articles bien impolis, ou pour présenter comme des arguments sans réplique, des vieilleries, des fables historiques, dont les ignorants seuls s'émerveillent. On n'a pas eu un mot de remercîment à adresser à M. Quetelet pour le courage avec lequel il a fait la leçon à ses propres collègues [1]. M. Weustenraad avait électrisé son auditoire ; donc il fallait garder le plus profond silence sur son *Hymne au siècle!* Pardon, je me trompe : un journal s'est chargé d'insulter le poëte.

Un capitaine du régiment d'élite consacre ses loisirs à d'importants travaux historiques. Le mémoire de M. Guillaume est couronné par l'Académie ; c'est absolument comme s'il n'existait pas. Ah ! si l'auteur payait des réclames, cela changerait la question : on ne saurait assez s'occuper de son livre.

Chose étrange ! de tous les morceaux lus à la séance publique annuelle de la classe des lettres, celui de M. Borgnet était peut-être le moins à l'abri de la critique, et il n'a soulevé aucun débat ; les singulières doctrines de l'auteur ont passé inaperçues ; personne ne s'en est inquiété [2]. M. Borgnet a de la science et du talent. Sa position est brillante ; il est professeur à l'Université de Liége et académicien. On peut donc en conclure que sa parole a une certaine

[1] V. Bulletin déjà cité, pages 514 et suiv. « L'ère nouvelle dans laquelle la nation est « entrée lui a fait sentir, avant tout, l'impérieux besoin de s'occuper de son histoire et « d'en vérifier les sources. De là, le zèle avec lequel ont été examinés nos bibliothèques, « nos manuscrits, nos archives ; tout a été remué, tout a été compulsé ; on a interrogé « jusqu'aux couvertures de nos anciens livres. Cette battue générale, exécutée avec des « soins si minutieux, a mis au jour bien des documents précieux ; bien des faits historiques « ont été rétablis, des préjugés détruits.

« *Mais, comme il arrive d'ailleurs toujours, un mal s'est placé à côté du bien. Près « de ceux qui travaillaient avec discernement se sont rangés des* COLLECTEURS MALADROITS « *qui ont* ENTASSÉ PÊLE MÊLE *ce qui leur tombait sous les mains. Il est très-difficile, en « effet, de savoir où il convient de s'arrêter en butinant de la sorte ;* IL FAUT DU TACT « *pour discerner le vrai du faux, pour reconnaître les documents historiques de quelque « valeur, pour apprécier ce qui mérite d'être conservé sous le rapport des mœurs ou « des formes du langage. On court souvent risque d'entasser à grands frais dans le « chemin des travailleurs.* DES MATÉRIAUX GROSSIERS QUI LES GÊNENT ET QUI COMPRO- « METTENT L'ÉDIFICE A LA CONSTRUCTION DUQUEL ON LES FAIT SERVIR. » — Qu'en pensent MM. de la Commission royale d'histoire ?

[2] Cet article était écrit lorsque j'ai reçu un excellent travail de M. l'avocat Gislain, de Namur. C'est une brochure de huit pages, intitulée : MM. Nothomb et Borgnet. Il serait à désirer que la critique littéraire fut toujours aussi digne, aussi convenable. Cet essai a paru dans la *Revue de Namur.*

Digitized by Google

autorité; et, par cette raison même, ses principes doivent être jugés sévèrement, et ses erreurs promptement relevées. M. Borgnet a voulu exposer *les causes et les résultats de l'absence d'unité nationale en Belgique pendant le XVII^e siècle*, et, selon lui, tous nos malheurs ont pour origine l'absence *d'une dynastie nationale*. Sans partager cette opinion, j'admets la possibilité de son développement; mais je ne me serais jamais douté que ce système pût amener un historien belge à écrire les phrases suivantes : « La centralisation eût évidem-« ment empêché le développement des libertés locales, qui exerça, « pendant une période donnée, une grande et salutaire influence, « et procura à nos industrieuses cités une prospérité qui devint « proverbiale en Europe. *Nous croyons* NÉANMOINS *que la Belgique* « *paya cher ce résultat et que* MIEUX EÛT VALU POUR ELLE UN PEU « DE DESPOTISME AU MOYEN-AGE, *s'il lui eût procuré plus tard la* « *force avec l'unité* [1]. »

Ainsi pour M. Borgnet, l'unité est tout, et cette conviction est chez lui si forte qu'elle aboutit simplement à la fameuse maxime : « *La fin justifie les moyens.* »

Ces phrases, M. Borgnet ne les a point écrites avec légèreté. Il traite une question de principe et, il en sait si bien la gravité qu'il s'empresse d'ajouter : « Ce n'est pas pour nous un motif de flétrir « les généreux efforts des gens des communes; ils défendaient une « position garantie par des traités, dont l'expérience leur montrait « les avantages, et, l'*avenir ne leur étant pas accessible*, ils ne durent « voir dans la perte de leurs priviléges que l'établissement d'un « système illibéral. » Et c'est là le seul éloge qu'il puisse accorder à nos grands citoyens, car ce sont pour lui des hommes incapables de comprendre autre chose que le *statu quo*, de juger possible - le progrès, et préférable - une situation différente. Ce sont des individus à vues étroites; l'avenir n'est rien pour eux. M. Borgnet aimerait-il

1 Bulletin cité. Page 534. —

Les comtes de Flandre depuis Thierry d'Alsace jusqu'à Gui de Dampierre avaient admirablement combiné l'action du pouvoir central avec le mouvement indépendant des communes. C'était là un modèle à suivre, et c'était ainsi que la maison de Bourgogne aurait dû centraliser; une commune sans liberté n'est plus une commune; et M. Borgnet a tort d'applaudir à l'œuvre destructrice des princes étrangers.

« Pour les dynastiques, dit avec infiniment de raison M. l'avocat Gislain, la com-« mune est un étrange problème, une question insoluble. Au lieu de la regarder comme « *la loi normale*, comme le *trait caractéristique du génie belge*, ils ne la considèrent « que comme *une anomalie, un obstacle, une déviation anti-sociale fort regrettable.* »

Digitized by Google

mieux voir le pays ne former qu'un seul tout, dût le gouvernement être confié au plus impitoyable des despotes? L'académicien se met volontairement dans l'imposibilité de défendre jamais, sans restriction, un acte émanant du peuple.

Voici ce que je lis à la fin de ce travail : « Ce résultat, que nous « déplorions pour notre pays : l'absence de centralisation et de vie « politique au XVII[e] siècle, la nation n'a pas à en supporter la « responsabilité. Son attitude fut commandée par les circonstances, « et tout autre peuple à sa place eût agi de même. On n'a pas plus « le droit de reprocher aux Belges de ces temps malheureux le « défaut d'unité nationale, qu'on ne l'aurait de faire aux Français « un mérite de l'avoir obtenue. *Ce sont là des faits tout providentiels* [1]. »

Il serait temps de s'expliquer sur le rôle que l'on veut faire jouer à la Providence, et chaque écrivain devrait se donner la peine de nous dire ce qu'il entend par ce mot : la Providence.

Le bien, le bien d'une manière absolue, voilà son attribut, du moins la majorité est de cet avis. Comment alors le professeur de l'Université de Liége prétend-il rendre la Providence responsable d'un fait mauvais, car il le déplore, lui? — Comment cette Providence permet-elle l'existence de temps malheureux? — Et enfin que devient, au milieu d'un pareil chaos, notre libre arbitre?

J'arrive à la partie la plus délicate de cet article. Je respecte toutes les opinions du moment où elles sont sincères, et celles de M. Borgnet sont de ce nombre; comme on a pu en juger, elles sont exprimées d'une manière trop formelle pour laisser subsister un doute à cet égard; aussi me suis-je contenté d'en indiquer légèrement l'erreur. Ici le cas devient plus grave, car je me vois dans la nécessité regrettable d'accuser l'historien de manquer de bienveillance envers les débutants littéraires. Je veux parler des deux rapports concernant le mémoire de M. le capitaine Guillaume [2].

[1] Bulletin cité. Page 541. —

[2] *Histoire de l'organisation militaire en Belgique, depuis Philippe-le-Hardi jusqu'à l'avénement de Charles-Quint, en temps de guerre comme en temps de paix.* — Les commissaires étaient MM. de Stassart, Gachard et Borgnet. En 1846, M. de Stassart disait : « Si tout le mémoire était écrit comme la péroraison où peu de tâches se font « remarquer ; si les diverses parties dont se compose cet ouvrage présentaient un « ensemble satisfaisant, je n'hésiterais pas à vous proposer en sa faveur, la médaille « d'or ; mais tel qu'il est, je ne pense point qu'on puisse aller au delà de la médaille « d'encouragement. »

Digitized by Google

Il est surtout fâcheux que M. Borgnet, en *démontrant,* comme il le dit lui-même, les erreurs de M. Gustave Guillaume, arrive à en commettre lui-même, et celles-ci sont souvent fort importantes. Dès le début, le rapporteur accuse M. Guillaume de « *trancher « d'une manière un peu leste la question, si* CONTROVERSÉE *encore, « de l'existence des forestiers et de leurs attributions, et d'étendre à la « Belgique entière une institution propre à la Flandre seule.* » L'observation a lieu de me surprendre; en Allemagne en effet tout étudiant sait parfaitement que le système germanique entier reposait sur la division en *marches* des pays conquis, et que dans ces *marches* il y avait en premier lieu l'*inforestation* des bois. Le mot *forestier* n'a rien qui puisse effaroucher; c'est une simple dénomination locale appliquée aux comtes et aux marquis des Carolingiens, dont le district et la juridiction comprenaient des forêts en immense majorité. Or, comme à cette époque et même dans le XVI[e] siècle, plusieurs parties de la Belgique étaient couvertes de bois [1], l'institu-

M. Gachard : « Des encouragements me paraissent être dus à l'auteur du mémoire, « pour une tentative qui annonce un esprit sérieux et investigateur. Par ces motifs, je lui « vote la médaille d'argent. »

M. Borgnet : « Le travail est incomplet, et ne répond qu'à une partie de la question, « telle qu'elle était posée. D'un autre côté, on ne doit pas se le dissimuler, la difficulté « était grande; il s'agissait d'éclaircir un point important de notre histoire, qui n'a pas « encore été traité, et il faut savoir gré à l'auteur non-seulement d'avoir entrepris une « tâche épineuse, mais de l'avoir convenablement remplie, en ce qui concerne le règne « de Charles-le-Téméraire. Cela suffit-il pour mériter la médaille d'argent que propose « de décerner mon savant confrère M. Gachard? Je ne le crois pas, et je me réserve « toutefois de modifier mes conclusions, quand je connaîtrai mieux les précédents de « l'Académie. » BULLETIN cité, tome XIII, n° 6.

En 1847, M. De Stassart s'exprime ainsi : « En résumé, Messieurs, le mémoire que « nous examinons me paraît, sous tous les rapports, très-digne de figurer dans le recueil « de nos mémoires couronnés, et je crois devoir proposer que la médaille d'or soit accordée « à l'auteur. »

M. Borgnet : « Je regarde la partie essentielle du mémoire comme bonne. Mais l'intro- « duction ne peut en être disjointe. Or, sur les onze paragraphes qui la composent, j'en « trouve quatre au moins qui laissent beaucoup à désirer. D'un autre côté, même avec « ces imperfections, ce travail me paraît infiniment supérieur à celui qui, l'année der- « nière, a obtenu la médaille d'argent. Faut-il lui accorder la médaille d'or, ainsi que « le proposent vos deux autres rapporteurs? Je désire, avant de me prononcer, entendre « les observations que pourra soulever mon rapport. »

M. Gachard : « J'estime, comme notre honorable confrère, M. le baron De Stassart, « que le mémoire sur l'organisation militaire est digne de la médaille d'or. »

1 La Flandre principalement.

Digitized by Google

tion ne s'étend pas seulement à la Flandre. Enfin, si la question a été ou est controversée, elle ne peut l'être que par des savants dont la science ne comprend pas la géographie de notre pays. L'étude de sa situation met fin à toutes ces prétendues difficultés.

Rien ne prouve que M. Guillaume ait tort dans son appréciation de la Flandre sous Louis de Crécy et sous Louis de Male, et les renseignements que lui eussent fournis, selon M. Borgnet, « les « monographies et les articles publiés par M. le professeur Lenz, « dans les *Nouvelles archives historiques, philosophiques et littéraires,* » ne démontrent nullement la fausseté du jugement du lauréat. M. Lenz a commencé un travail sur les Artevelde; mais il y traite seulement des débuts de Jacques, par conséquent il ne jette aucune lumière sur l'organisation de la commune soit par Jacques, soit par Philippe. M. Lenz a reçu, dit-on, un très-beau subside; espérons donc des documents précieux, mais attendons leur apparition avant de blâmer M. Guillaume.

Quant à Zannekin, l'histoire est pour ainsi dire muette à son égard, et elle ne le montre réellement qu'agissant sur le champ de bataille.

J'aurais encore plus d'une faute à relever; mais je préfère passer au second rapport.

M. Borgnet « ne croit pas que Gand, Bruges et Arras fussent, à « l'époque de Baudouin Bras-de-Fer, des *cités remarquables par « leur population et leurs ressources.* » Qu'il veuille ouvrir l'histoire de la ville de Gand de M. Warnkœnig, traduite par M. Gheldolf (page 5). M. Warnkœnig est une autorité ; il fait, si je ne me trompe, partie de notre Académie, en qualité de correspondant ou d'associé; c'est incontestablement un juge compétent, et il est loin d'être de l'avis de son confrère. Arras est une cité romaine, dont la prospérité était déjà grande sous la domination des conquérants du monde; Gand et Bruges avaient reçu la confirmation de leurs libertés communales, et, — M. Borgnet sait cela parfaitement, — on n'accordait, et surtout on ne confirmait ces libertés que lorsqu'il s'agissait de villes assez puissantes pour aider le souverain de leur argent ou de leurs forces militaires.

« Je ne saisis pas le sens de ce passage, dit le rapport : « *Bau- « douin fut nommé par Charles-le-Chauve, non pas comte de Flandre, « mais simplement comte du Royaume, avec la mission d'organiser*

Digitized by Google

« *dans le pays qu'il reçut en bénéfice dotal, des moyens de résistance* « *contre les envahissements successifs des Danois et autres barbares du* « *Nord.* » Quelle induction tirer de là, et que signifient les expres- « sions : *simplement comte du royaume*[1] ? — » Mais Charles-le-Chauve n'a-t-il pas continué le système de Charlemagne, qui consistait à organiser des marquisats pour défendre l'empire contre l'invasion des Normands ? — Charles-le-Chauve, l'un des successeurs de Charlemagne, ne pouvait mieux faire que de protéger le royaume contre ces mêmes attaques ; dès-lors qu'y a-t-il d'étonnant à voir le marquis de Flandre, comte de l'empire de Charles-le-Chauve, et, du moment où se dernier a le droit de nomination, n'est-il pas évidemment comte du royaume ? — M. Guillaume se montre en cela très-ingénieux, car il veut nous apprendre qu'à cette époque la Flandre n'était point indépendante, l'opinion contraire étant simplement un préjugé qu'un amour-propre national, très-mal placé, s'obstine à répandre.

L'auteur du mémoire se sert des expressions *civilisation franque et civilisation germanique*, et M. Borgnet s'écrie : « *La civilisation* « *franque, si toutefois civilisation il y a,* FUT BIEN *une civilisation* « *germanique. Quel sens dès lors attacher à ces deux expressions ?* » Ceci est inconcevable. La civilisation germanique est tout entière dans Tacite, c'est-à-dire qu'elle reposait sur la plus grande simplicité des mœurs, sur la liberté, sur l'égalité sociale la plus complète, (duces ex virtute summunt, reges ex nobilitate), tandis que la civilisation franque était déjà un décalque du système romain ; les inégalités royale, nobiliaire et autres y sont empruntées au monde romain de la décadence. On ne peut donc nier l'existence d'une civilisation franque bien distincte de la civilisation germanique.

Je m'arrête dans le relevé de ces hérésies historiques, pour passer à des remarques d'un autre genre.

« Au lieu de s'engager dans l'examen de ces questions ardues « qu'il ne faut aborder qu'à bon escient, M. Guillaume eût dû se « renfermer dans quelques faits constatés[2] et en tirer les inductions « nécessaires à son sujet. Ces discussions sur l'origine des institutions

[1] « Dignité dont le nom m'est aussi inconnu que la dénomination même, » dit plus bas M. Borgnet.

[2] C'est-à-dire que pour être officier, on est incapable d'ajouter à nos richesses historiques.

Digitized by Google

« exigent des études toutes spéciales et ne lui étaient pas *accessi-*
« *bles* [1]. Je ne dis pas que je ferai la critique de son système ; cela
« supposerait que j'ai compris, tandis que je n'ai trouvé là, je suis
« bien forcé de le dire, que des faits inexacts et des idées confuses
« dont il ne m'a pas été donné de suivre la liaison. »

Que dirait M. Borgnet si l'on s'avisait de substituer son nom à celui du capitaine du régiment d'élite ? Serait-il très-édifié d'un pareil langage [2] ?

Une remarque concernant le style est vraiment singulière :

« Il y a parfois aussi des expressions peu exactes, ou qui ne ren-
« dent pas la pensée de l'auteur. Je citerai comme exemple ce pas-
« sage final où, après avoir rappelé l'idée patriotique qui l'a guidé,
« l'auteur ajoute : « Loin de nous la pensée de porter atteinte à la
« renommée militaire de nos *glorieux* voisins ; car nous portons
« haut dans notre cœur l'admiration pour tous les guerriers célèbres
« que la France a produits. » *Appliqué aux personnes, l'adjectif glo-*
« *rieux n'emporte pas l'idée d'un éloge, et il n'y a rien dans la phrase*
« *qui fasse supposer l'intention de dire une chose désagréable à nos*
« *voisins.* » — Décidément, c'est sérieux ! Est-ce que par hasard le dictionnaire de l'Académie française serait supprimé, et aurions-nous un dictionnaire de l'Académie... de Belgique ?

Au lieu d'orner son rapport de réflexions et de critiques d'un goût et d'un style parfois étranges, M. Borgnet aurait sagement fait d'expliquer à M. Guillaume les questions ardues, mais il n'eût pas fallu le faire à la légère comme je ne l'ai malheureusement que trop souvent signalé. De cette façon M. Guillaume et moi nous eussions appris à connaître une foule d'institutions que le rapport de M. Borgnet ne nous rend pas encore *accessibles*.

Puisque cet article est consacré à la séance du 19 mai, je ne le terminerai pas sans dire quelques mots sur la littérature flamande dont il a été question dans le discours du directeur. M. de Stassart a très-spirituellement engagé ses confrères des Flandres à traduire

[1] Ne seraient-elles donc *accessibles* qu'à Messieurs de l'Académie ?

[2] M. Borgnet tient à ses appréciations. Je lis quelques pages plus loin : « Je suis tout « disposé à admettre que la connaissance exacte des institutions du moyen-âge *est difficile* « *à acquérir pour des militaires, les seuls hommes cependant qui puissent traiter avec* « *succès la question* posée par l'Académie. » Cette fois la remarque a du moins le mérite de la naïveté.

Digitized by Google

leurs anciens chefs-d'œuvre en français. Puissent-ils profiter du conseil et se dispenser pendant ce temps de nous donner de nouvelles élucubrations écrites dans leur langue anti-élégante. Pour ma part, je ne comprends pas l'enthousiasme factice de ces messieurs ; l'expérience est cependant un grand maître, et elle les a éclairés depuis longtemps. N'importe ! ils persévèrent et inventent bon an mal an, avec une constance digne d'un meilleur sort, un ou deux grands hommes d'un mérite très-contestable. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est l'impossibilité où se trouve un écrivain flamand, s'il veut donner un cours public, de réunir vingt personnes pour tout auditoire; en désespoir de cause il se résigne à s'exprimer en français, comme l'a fait à Gand M. Lebrocquy. Que si vous avez le malheur de vouloir discuter sérieusement la possibilité de cette infortunée littérature, vous ameutez contre vous les journaux populaires petits et grands, et l'on décide sans appel que vous êtes vendu à la France ; l'article se termine d'ordinaire par de gros mots à l'adresse de nos voisins. A ces insensés, je répondrai avec un homme de grand talent : « Malheureux ! quand on prononce le nom de la France, vous devriez mettre chapeau bas ! Vous tous qui voulez la liberté, oubliez-vous à qui vous la devez ? » A vous tous qui réclamez des libertés nouvelles, je dirai : lisez le passage où Lamartine raconte les travaux de la Convention après la Fête de l'Être Suprême, et ne blasphémez plus en parlant de la France !

« Ne pouvant pas établir violemment l'égalité démocratique par la destruction et le nivellement de la propriété, elle tendit à la créer par la charité publique. Elle fit de l'État ce qu'il doit être : la providence visible du peuple.

« Elle emprunta au superflu de la richesse ce qu'il fallait d'impôts et de subsides pour secourir, alimenter et instruire l'indigence.

« Elle réalisa en fraternité pratique la fraternité théorique de son principe ; elle fit une seule famille de la nation.

« Elle déclara que la mendicité était une accusation contre l'égoïsme de la propriété et contre l'imprévoyance de l'État.

« Elle créa dans l'école de Mars une institution à la fois démocratique et militaire, où l'armée devait recruter également ses officiers parmi tous les enfants de la nation.

« Elle honora dans ses décrets le travail. Elle accueillit l'enfance.

Digitized by Google

Elle éleva la jeunesse. Elle nourrit la vieillesse. Elle soulagea l'infirme aux frais du trésor. Elle abolit la misère.

« Elle distribua les propriétés nationales en lots accessibles aux plus petits capitaux, pour encourager à la propriété et à la culture du sol. Elle classa la population. Elle déclara sacrés les malheureux. Elle ouvrit des asiles aux femmes enceintes. Elle alloua des secours à celles qui allaitaient leurs enfants, des subsides aux familles nombreuses que le travail du père ne pouvait nourrir. Elle régularisa la taxe des pauvres et en fit un devoir de la propriété.

« Elle s'efforça de créer le seul communisme vrai et compatible avec la propriété, cet instinct vital de la famille, en soutirant par l'impôt le superflu du propriétaire à larges doses, et en le distribuant en larges salaires aux prolétaires par la main de l'État. Elle créa des ateliers pour les ouvriers manquant d'ouvrage.

« Elle adopta les enfants sans père. Elle décerna des pensions et des honneurs aux femmes, aux mères, aux filles des défenseurs de la patrie morts ou blessés pour la nation.

« Elle ordonna des défrichements. Elle favorisa les campagnes aux dépens des villes, réceptacles d'oisiveté, de luxe et de vices qu'elle voulait atteindre.

« Elle encouragea les arts et les sciences utiles. Elle ouvrit un grand livre de la bienfaisance nationale et créa des inscriptions productives de revenus à distribuer entre les cultivateurs invalides. Elle changea la bienfaisance en devoir et la charité en institution [1]. »

G. Nolé.

[1] Alphonse de Lamartine. *Histoire des Girondins*. Tome VIII.

Digitized by Google

DES VISIONS

DE L'ENFER ET DU PURGATOIRE

AU MOYEN AGE.

(SUITE [1].)

A l'article VI intitulé : *De diversitate et varietate tormentorum Inferni*, Denys-le-Chartreux dit que le premier genre de torture est le feu. Dans divers lieux de l'enfer, ajoute-t-il, il y a des feux différents en degré de chaleur. Les plus grands péchés seront punis par les feux les plus ardents.

Le second genre de torture est un froid aigu et pénétrant. C'est surtout la punition infligée à la paresse, comme le feu est surtout destiné à la concupiscence.

Le troisième genre est la morsure de serpents et d'autres bêtes voraces; *morsus et horror vermium edacissimorum*. Selon la prophétie d'Isaïe : *vermis eorum non moritur*.

Les uns entendent ce passage comme s'il s'agissait de serpents véritables, d'autres disent qu'il faut l'expliquer dans le sens spirituel.

Le quatrième genre est une puanteur des plus infectes.

Le cinquième genre est la vue horrible des démons et de tous les damnés.

Le sixième genre est une faim inextinguible et insatiable. Ce tourment est surtout réservé à la gourmandise et a l'intempérance.

Le septième genre est une soif ardente.

Le huitième genre de torture est d'avoir les membres liés très étroitement, conformément à ce qui est dit dans l'Évangile : *Ligatis manibus et pedibus projicite eum in tenebras exteriores.*

Le neuvième genre est une obscurité des plus profondes, dont la figure nous est montrée par une des plaies de l'Égypte [2].

[1] Voir page 495, 4e volume. (Livraison du 15 septembre 1847.)

[2] Ici il se rencontre une légère difficulté : au milieu de ces ténèbres, comment les damnés peuvent-ils être effrayés de l'horrible aspect des démons?

Digitized by Google

Le dixième genre est la nature horrible de l'enfer, auquel on ne peut comparer rien de ce que nous connaissons de plus affreux : *Turpissima, horribilissima et fœdissima dispositio loci.*

La onzième peine est la privation de tout espoir de salut, l'abandon complet, le désespoir. Les damnés haïront Dieu et envieront sa béatitude et celle des élus.

A l'article IX Dionysius parle du lieu où se trouve l'Enfer. Selon la doctrine des Saints Pères, dit-il, il est situé au centre de la terre.

Hugo le définit ainsi : *Infernus locus est sine mensura profundus, sine fondo, plenus ardore incomparabili, dolore innumerabili, ac pœna incomparabili.*

Article XIV. — Des peines dans le Purgatoire de Saint Patrice.

Ce saint prêchait dans l'Hibernie. Ni les miracles, ni les menaces des punitions divines, ni les promesses des joies célestes ne pouvaient convertir les habitants; ils disaient qu'ils ne croiraient jamais, à moins que quelqu'un d'entr'eux ne vît les tourments des impies et les joies des élus. C'est pourquoi le Seigneur cédant aux prières de S^{t} Patrice, lui montra une fosse ou un puits (fossam seu puteum) par lequel on pouvait pénétrer dans un certain Purgatoire (Purgatorium quoddam) ou quelques-uns entrèrent, mais ils ne revinrent pas au jour; d'autres qui étaient demeurés constants dans leur foi, au milieu des tentations et des peines qu'ils subirent, furent plus heureux.

Comme cette histoire du Purgatoire de S$_{t}$ Patrice est connue, je ne me propose pas de m'étendre longuement sur ce sujet. Les faits sont semblables à ceux que nous avons déjà racontés et aussi à ce que rapporte la Légende Dorée des Saints.

Qu'il me suffise de dire que, du temps même de S^{t} Patrice, un grand nombre d'individus entrèrent dans ce Purgatoire, et revenus sur la terre, attestèrent qu'ils avaient vu et supporté les plus horribles tourments. L'un d'eux fut un militaire nommé Egneus, qui, jeté d'abord par les démons dans un feu des plus violents, en fut arraché soudain, dès qu'il eut invoqué le nom de Jesus-Christ. De là les démons l'entraînèrent dans un vaste champ, plein de douleurs et de misères, où se trouvait une innombrable quantité de personnes des deux sexes, et de tout âge, étendues à terre et fixées au sol par des chevilles de fer incandescent.

Digitized by Google

Des démons les foulaient aux pieds et déchiraient ces malheureux à coup de fouet. Comme ils essayaient de faire souffrir la même torture au militaire, il leur échappa en invoquant le nom du Christ, mais ils l'emportèrent dans un autre champ encore plus étendu où il y avait, comme dans le précédent, une foule de personnes gisantes. Des dragons de feu les dévoraient. D'autres avaient le col, les bras ou le corps entier entortillés de serpents qui, imprimant leurs gueules sur la poitrine de ces coupables, lançaient leur dard de feu jusqu'au cœur. Des griffons d'une taille énorme, et flamboyants étaient fixés sur la poitrine de quelques autres, et de leurs becs affreux cherchaient à leur arracher les entrailles, tandis que les démons ne cessaient de faire siffler leurs fouets sur les membres déchirés. On fit alors passer le militaire dans un troisième champ où se trouvait une quantité d'hommes et de femmes, le corps tellement percé de clous, qu'il n'y avait aucune place qui n'en eût, depuis les pieds jusqu'à la tête. A peine leurs cris, semblables à ceux des agonisants, pouvaient-ils s'échapper de leur gosier. Ils étaient en outre torturés par les flagellations des démons et par un vent terrible, alternativement glacé et brûlant.

Enfin le militaire fut transporté dans un quatrième champ rempli de flammes et de toute espèce de supplices. Les uns étaient suspendus par les pieds à des chaînes brûlantes, les autres par les mains, ou par les cheveux, et ainsi ils étaient plongés dans des flammes de soufre, la tête la première. Quelques-uns pendaient au-dessus du feu, ayant les yeux, les oreilles, les narines, la gorge, les mamelles, traversés par des crochets de fer. On en voyait brûler dans des fournaises de soufre, ou roussir sur des charbons ardents, ou rôtir embrochés, en un mot, tous les genres de tortures imaginables étaient réunis là. Les clameurs, les cris, les rugissements qu'il entendit ne peuvent être exprimés par aucune langue, ni même conçus par aucun mortel.

Enfin il arriva dans une grande et large maison, lançant des tourbillons de fumée, et dont le pavement était semé de fosses rondes où l'on voyait bouillir différents métaux. Une multitude d'hommes y était plongée. En sortant de cette demeure, on parvenait à un pont qui joignait les deux rives, et qui était si étroit, si glissant et si élevé, que la vue seulement faisait frisonner d'horreur. Le militaire ayant invoqué le Christ, se mit à le traverser, et plus il

Digitized by Google

avançait, plus le pont s'élargissait. Les démons, s'apercevant qu'il marchait librement, jetèrent des clameurs à ébranler la terre, et qui parurent plus horribles au voyageur que tous les supplices dont il avait été témoin.

Au terme de sa course, il découvrit la gloire des bienheureux, et lavé de ses péchés par ses épreuves, il retourna vers les hommes.

Article XV. — Même sujet, d'après la vision de Tondal.

Nota. L'auteur ne fait qu'abréger en deux pages le récit de cette vision d'après la version que j'en ai publiée.

Article XVI. — Même sujet, d'après le livre : De vitâ Christinæ Mirabilis.

Un moine, de noble origine, versé dans les lettres et de l'ordre des Frères prêcheurs ou Dominicains, qui publia un livre communément appelé *liber apum*, écrivit la vie admirable de la vierge Christine. Elle était née dans la ville de St-Trond, ou, comme quelques-uns le soutiennent, dans le village nommé *Brusten*, situé près de cette ville. Je me rappelle que dans mon enfance, ayant été placé dans une des écoles de cet endroit, j'entendis souvent faire mention de l'admirable Christine, (ainsi qu'on la désignait), et quelques personnes vivaient alors à St-Trond, qui avaient connu des gens ayant vu cette femme glorieuse durant sa vie. Elle était morte encore toute jeune ; comme on célébrait une messe pour elle, tout-à-coup elle se souleva de son cercueil, se mit sur son séant, glissa comme un oiseau le long d'une poutre de l'église, et demeura au haut de la voûte jusqu'à la fin du service, tandis que tous les assistants s'étaient enfuis de l'église. La messe finie, les prêtres l'adjurèrent de descendre de la poutre, ce qu'elle fit, et interrogée par ses amis sur ce qui lui était arrivé, voici ce qu'elle raconta : Aussitôt que je fus morte, des anges conduisirent mon âme vers un lieu ténébreux et horrible, plein d'âmes humaines. Les tourments que j'y vis étaient si cruels et si atroces, qu'aucune bouche ne pourrait les exprimer. Comme je croyais que c'était l'Enfer, les anges me dirent que ce n'était que le Purgatoire, ensuite ils me menèrent vers la géhenne éternelle. Dans l'un et l'autre endroit j'aperçus beaucoup de personnes que j'avais connues. Après cela je fus conduite au Paradis, au pied du trône de la Majesté divine. Lorsque j'entendis le Seigneur me féliciter sur mon arrivée, je fus remplie

Digitized by Google

d'une joie ineffable, espérant que j'allais pouvoir rester là à jamais. Dieu dit : Celle-ci est vraiment ma fille bien aimée. Maintenant je te donne l'option ou de demeurer avec moi, ou de retourner vers la terre, et, de nouveau revêtue de ton corps, de satisfaire par des œuvres de pénitence, pour toutes les âmes que tu as vues dans le Purgatoire, et d'édifier par là ceux qui jouissent encore de la vie. Après, tu reviendras vers moi doublement chargée de mérites.

« Je répondis aussitôt que pour un tel motif, je consentais à reprendre ma dépouille mortelle. Le Seigneur approuvant ma résolution, me rendit à mon corps. Ne soyez donc plus étonnés des choses miraculeuses que vous m'avez vu faire. »

Dès ce moment la jeune fille commença à fuir la présence des hommes, surtout parce qu'elle redoutait l'odeur fétide qu'exhalaient les méchants. Souvent elle s'élevait en volant au sommet des plus grands arbres, au haut des églises et des tours. Ses parents croyant qu'elle était possédée, s'en emparèrent et lui refusèrent toute nourriture ; mais elle priait le Seigneur de la soutenir, et aussitôt de ses mamelles vierges coulait un lait abondant dont elle restaurait ses forces.

Elle commença ensuite à se jeter dans des fournaises ardentes, où elle se lamentait horriblement par la véhémence des douleurs, et cependant, à la sortie, il ne paraissait pas que son corps eût la moindre blessure. Souvent elle se lançait dans le feu, ou y tenait ses mains ou ses pieds assez longtemps pour qu'ils eussent dû être reduits en cendre, selon les lois ordinaires de la nature.

D'autres fois elle se mettait dans l'eau bouillante jusqu'à la poitrine, et jetait des cris comme une femme en mal d'enfant (*parturiens*).

Enfin il n'est pas de genre de tourment qu'elle ne s'infligeât pour racheter d'autres âmes du Purgatoire, jusqu'à ce que cette sainte et innocente fille retournât vers le ciel, conservant sur la terre le nom de l'admirable Christine.

Article XVIII. — Que les mauvais chrétiens sont plus cruellement tourmentés en Enfer que les infidèles.

On lit dans le quatrième livre de la vie des pères, que S[t] Macaire, se promenant un jour dans le désert, rencontra une tête à terre et lui dit : — Qui es-tu? Je fus un prêtre des gentils, répondit-elle, et toi, tu es l'abbé Macaire, l'ami de Dieu, et tu possèdes l'esprit

Digitized by Google

saint. Sous nos pieds et au-dessus de nos têtes, le feu est à la même distance que le ciel est de la terre. Placés comme nous le sommes, au milieu des flammes, l'un ne voit pas l'autre. Le vieillard s'écria en versant des larmes : Malheur à l'homme qui a transgressé les lois de Dieu ! Et il demanda à la tête : Y a-t-il en Enfer d'autres punitions plus sévères ? Au-dessous de nous il y a de terribles tourments, répondit la tête. Qui se trouve là, dit le vieillard. Nous gentils, répliqua la tête, qui avons ignoré la loi de Dieu; il nous est accordé à nous quelque miséricorde. Ceux au contraire qui ont eu la connaissance du vrai Dieu et qui n'ont pas vécu selon ses préceptes, sont très-sévèrement punis dans les lieux au-dessous de nous.

Après cet entretien, le vieillard ensevelit la tête.

Article XIX. — De la sévérité des peines du Purgatoire et de l'Enfer, selon saint Jerôme.

L'évêque S[t] Cyrille, dans une lettre qu'il écrit à S[t] Augustin au sujet des miracles de S[t] Jérome, rapporte comment par les mérites de ce dernier trois hommes furent ressuscités, lesquels commencèrent aussitôt à proclamer publiquement les joies des âmes bienheureuses au Ciel, et les tourments des pêcheurs dans le Purgatoire et dans l'Enfer; car S[t] Jerôme les avait conduits dans ces trois lieux afin que ce qui s'y passait, fût découvert au monde. Dans sa lettre S[t] Cyrille raconte le fait de la manière suivante : Un jour j'allai voir l'un des trois individus, et le trouvant baigné de larmes, je lui demandai pourquoi il pleurait ainsi. Mais se refusant à toute parole de consolation, il ne voulut point me répondre. Je répétai plusieurs fois ma demande, et enfin vaincu par mon importunité, il dit : Si vous saviez ce que j'ai éprouvé, vous pleureriez avec moi. Quels châtiments croyez-vous qui soient préparés non-seulement pour les damnés, mais encore pour les âmes du Purgatoire ? Je crois, répondis-je, qu'ils sont plus terribles que ceux de ce monde. Et lui : Si toutes les peines et les afflictions, tous les tourments et les supplices de la terre, étaient comparés à la plus petite de ces tortures, ils paraîtraient comme des consolations. Celui d'entre les mortels qui aurait eu l'expérience du Purgatoire ou de l'Enfer, préférerait subir tous les tourments de la terre, à la fois, jusqu'à la fin des siècles, que de souffrir pendant un seul jour la moindre des peines de l'autre monde. La cause de mes larmes est la terreur que m'ins-

Digitized by Google

pirent les châtiments qui sont réservés justement aux pécheurs. Je sais que j'ai péché envers Dieu, qui est la justice même. Ne vous étonnez donc point si je pleure, mais plutôt admirez comment les hommes, qui reconnaissent qu'ils sont mortels, puissent vivre dans une aussi profonde sécurité, sans redouter ces supplices, ni rien faire pour les éviter. En outre, c'est un si terrible tourment de voir les démons, que l'on se lançerait plutôt au milieu des flammes que de jeter un coup d'œil sur ces formes effroyables qui surpassent tout ce que l'on peut s'imaginer de plus terrible.

Nous pouvons, par ce récit, nous convaincre de la vérité des avis que donnaient au peuple les trois individus, revenus du séjour de la mort.

Article XX. — De l'action des choses matérielles sur celles qui sont immatérielles.

Après avoir lu ce que j'ai rapporté de la vision de Tondal, du moine anglais, et des autres personnes, il se pourrait que quelque sage de ce siècle fût plus enclin à railler qu'à croire, parce que ces personnes affirment avoir vu les âmes des décédés, torturées dans le feu, embrochées, écorchées, coupées enmorceaux, décapitées, etc. tandis que l'âme est une substance incorporelle, un pur esprit, n'ayant de sa nature ni peau, ni chair, ni os. S^{t} Thomas réfute l'opinion de ceux qui ont pensé de cette façon, et explique, ou cherche à expliquer ce mystère. Cependant Denys le Chartreux n'est pas satisfait du système de S^{t} Thomas, et, après l'avoir réfuté, il finit par dire qu'il ne faut pas trop chercher de preuves sur cette matière, non plus qu'en bien d'autres que nous croyons. (Quemadmodum nec in aliis multis quæ credimus).

Nota. Notre auteur termine par ce chapitre la troisième partie de son livre, laquelle est intitulée : *De Pœnis Inferni.* La quatrième et dernière traite des joies du ciel : *De gaudiis Cœlorum.*

Après le *Liber de quatuor Novissimis*, vient un autre ouvrage qui a pour titre : *Colloquium sive dialogus de particulari judicio animarum post mortem.*

Nous allons en extraire ce qui concerne notre sujet. Le but de Denys paraît être de donner les preuves de ce qu'il n'a fait que raconter dans le *Liber de quatuor Novissimis.*

Digitized by Google

Article XXI. — Opinion touchant la vision du chevalier Tondal. Eut-elle lieu pendant que son âme était unie à son corps, ou bien lorsqu'il était véritablement mort[1].

LE MOINE.

Le chevalier Irlandais Tondal, revenu à la vie après sa vision, raconta ce qui suit : Lorsque mon âme eut quitté mon corps, elle commença à avoir la conscience de ses fautes et eut peur. Elle voulut rentrer dans son enveloppe mortelle, mais ne put y parvenir. Elle vit alors approcher une multitude innombrable d'esprits immondes qui grinçaient des dents et, de fureur, se déchiraient les joues de leurs propres ongles. Dieu envoya alors au secours de mon âme un ange qu'elle aperçut de loin et qui lui dit : Sois tranquille, la miséricorde de Dieu ne t'abandonnera point. Tu ne souffriras qu'un petit nombre des tourments que tu as mérités. Suis-moi, et retiens bien tout ce que je te montrerai, car tu dois retourner dans ton corps.

Ayant fait une longue route ensemble, ils parvinrent enfin à une vallée profonde, terrible, ténébreuse et remplie de charbons ardents. Elle avait un couvercle de fer de six coudées d'épaisseur, dont la chaleur surpassait encore celle des charbons ardents, et dont l'infection parut plus insupportable à l'âme que tout le reste. Une multitude d'âmes descendait le long de ces lames de fer et brûlait jusqu'à ce que chacune fut reduite à l'état liquide. Pour surcroit de tourment, elles se collaient au fer comme la cire s'attache au drap, et le charbon leur réservait des tortures toujours renouvelées.

Ensuite l'âme, en compagnie de l'ange, arriva en présence d'une bête d'une incroyable grandeur, dont la gueule paraissait pouvoir contenir neuf mille hommes armés. Les deux sexes y étaient confondus, et y souffraient horriblement. L'ange disparaissant alors, les démons entraînèrent l'âme dans le ventre de la bête. Elle y endura d'ineffables tourments, les morsures de chiens, d'ours, de lions, de serpents et d'autres animaux monstrueux, les coups des démons, l'ardeur du feu, le froid le plus intense, la puanteur du soufre. Il ne régnait en ce lieu que ténèbres, lamentations et grincements de dents.

Bientôt, par je ne sais quel moyen, l'âme fut délivrée du ventre

1 Ce chapitre, ainsi que tous les autres, est en forme de dialogue entre Denys le Chartreux et un autre moine qui, avant d'exposer ses doutes, raconte la vision avec quelques variantes.

Digitized by Google

de la bête, et comme elle gisait sans force à terre, en ouvrant les yeux elle vit l'ange debout à côté d'elle. Après l'avoir consolée, il la conduisit à un étang immense et plein de tempêtes, au milieu desquelles mugissaient de terribles monstres ne demandant qu'à dévorer des âmes. Au-dessus de ce lac, il y avait un pont de deux milles de longueur et d'une palme de largeur. Il formait une planche percé de clous très-aigus. Toutes les bêtes s'amassaient autour du pont, afin d'y trouver leur nourriture, les âmes étant incapables de le traverser, comme vous pouvez bien vous l'imaginer, et tombant alors dans le lac [1]...

DENYS.

Vous avez très-succintement raconté cette histoire; maintenant exposez les doutes que vous avez sur ce sujet.

LE MOINE.

D'abord je ne sais si l'âme de Tondal était vraiment séparée de son corps, quoique l'auteur de la vision affirme que Tondal, durant les trois jours que son âme fut témoin de toutes ces choses, fut réellement mort. Plusieurs points cependant semblent impliquer contradiction. Il ne se peut qu'une âme détachée du corps voie des démons d'une forme corporelle, marche réellement sur ses pieds, les déchire et les ensanglante.

L'Enfer et le Purgatoire ne peuvent réellement et en substance renfermer des animaux. Des âmes séparées du corps ne peuvent être écorchées, décapitées, coupées en morceaux, ou liquéfiées. Dans les tourments de l'autre monde, il n'y a ni chiens, ni lions, ni ours, ni serpents. Une âme ne saurait conduire une vache sur un pont.

En outre, selon la doctrine des saints pères, toutes les âmes, dès qu'elles sont suffisamment corrigées par le feu du Purgatoire, s'envolent vers le royaume céleste, et, quoiqu'il y ait dans l'Enfer différentes sortes de supplices, il n'y a que celui du feu dans le Purgatoire. Les mêmes docteurs disent aussi que les âmes dans le Purgatoire ne sont pas tourmentées par des démons.

Quelques-uns des morts, dont les âmes sont revenues vers leur corps, rapportent qu'ils ont été battus par la pluie et les vents, ce qui ne paraît pas être un supplice surpassant ceux de la terre.

[1] Le reste du récit étant en tout point conforme à la version qui en a été publiée en français, il a paru inutile d'en faire la traduction.

Digitized by Google

D'autre part, selon la vérité de la foi, les bienheureux sont tous réunis dans un seul Paradis céleste, et non dans des prairies verdoyantes. Dans le ciel il n'y a pas, pour les justes, des demeures entourées de murailles d'or ou d'argent, des tentes ni des pavillons. Donc, aucune de ces choses n'a été montrée aux âmes en vérité et en réalité, mais seulement d'après une représentation imaginaire.

C'est pourquoi il paraît dans toute cette vision de Tondal, que son âme était restée dans son corps, qu'elle fut seulement en extase.

DENYS.

Tu as touché là bien des questions profondes et ardues; mais comme elles pourront t'être utiles pour l'explication d'autres visions, au sujet desquelles tu m'a dit que tu désires m'interroger, propose-moi de suite les objections que tu as à faire, afin que je te réponde et te satisfasse en une seule fois.

LE MOINE.

La vision anglaise me semble offrir sur les peines de l'Enfer et du Purgatoire les mêmes motifs de doute, ainsi que la description de S^{t} Patrice; car toutes représentent plus ou moins les mêmes idées.

DENYS.

Selon S^{t} Augustin, il y a trois genres de vision. La première est extérieure, et apporte à l'œil une image sensible et matérielle. C'est ainsi que la vierge eut la vision de l'ange Gabriel.

La seconde est une vision imaginaire, c'est-à-dire celle qui par la force de l'imagination, fait voir, dans le sens intérieur, des images formées à la ressemblances des objets extérieurs. C'est à cette classe que l'on rapporte ordinairement les visions des prophètes. Ces sortes de visions apparaissent quelquefois en songe, quelquefois elles ont lieu, lorsqu'une personne est éveillée, mais alors toute action est ôtée à ses sens extérieurs.

La troisième espèce de vision est intellectuelle et anagogique. Elle arrive lorsque quelque chose est montré à l'homme par suite d'une illumination mentale.

S^{t} Augustin dit au sujet des âmes qui, selon plusieurs récits, ont été séparées du corps, et dans cet état furent témoins des tourments infligés en Enfer et au Purgatoire, qu'elles n'avaient pas entièrement quitté le corps; seulement celui-ci était privé de l'exercice de ses sens extérieurs.

Digitized by Google

C'est pourquoi, ce que virent ces âmes n'était point réellement des choses matérielles, mais des apparences.

(L'auteur, après de longs développements sur ces explications, et après avoir passé en revue toutes les visions dont nous avons rapporté les détails ci-dessus, conclut en disant qu'il est probable que les supplices décrits ne furent que des représentations immatérielles, formées par l'imagination, et par un état extatique.

Visions rapportées par César Heisterbach, religieux de l'ordre de Cîteaux.

Au temps qu'Olivier de Cologne prêchait la Croisade dans le diocèse d'Utrecht, un nommé Godeschale, usurier de profession, refusa de payer la taxe que le pape Innocent avait fixée pour le rachat de la Terre-Sainte. Pour ce péché Dieu le livra à Satan, et il eut une terrible vision. Une nuit qu'il reposait avec sa femme, il entendit comme le bruit d'une roue de moulin. Appelant aussitôt un de ses enfants, il lui dit: Va voir ce que c'est! — Bientôt l'enfant revint pâle de terreur: Ce que j'ai vu m'a tellement effrayé, dit-il, que je me suis enfui. Le père se levant s'écria: Quand même ce serait le diable, j'irai, moi, et je verrai! Il mit ses chausses, sortit et aperçut près de sa porte deux chevaux complétement noirs, et un homme difforme, et noir aussi, qui les tenait par la bride: Hâte-toi, dit celui-ci à Godeschale, monte l'un de ces chevaux, amenés exprès pour toi. L'usurier eut peur, trembla, et, comme il faisait mine de s'en retourner chez lui: Que tardes-tu? répéta l'homme noir, d'une voix de tonnerre. Entraîné par une force invincible, il fut obligé d'obéir. Le désespoir dans le cœur, il se mit à cheval, et son compagnon ayant fait de même, ils partirent avec une vitesse incroyable, et arrivèrent après une course étourdissante, aux lieux où souffrent les âmes damnées. Il y aperçut son père, sa mère et beaucoup de personnes dont il ignorait la mort. Entr'autres un chevalier nommé Hely, qui était assis sur une vache furieuse, le dos tourné vers les cornes de l'animal qui le blessait cruellement: Pourquoi cette peine vous est-elle infligée, demanda l'usurier? Parce que j'ai pris sans miséricorde la vache d'une pauvre veuve, répondit le chevalier, et je suis puni par où j'ai péché. Le démon lui montra alors un siége brûlant et l'avertit qu'après sa mort, c'était la place qui lui était destinée pour l'éternité. Plus loin se

Digitized by Google

trouvait un puits profond, recouvert d'un couvercle de fer rouge, sur lequel était assis le prince des ténèbres, auquel on ne cessait d'amener des âmes. Après que les démons leur avaient fait boire du soufre bouillant dans des calices de feu, on découvrait le puits, et elles y étaient précipitées. On n'entendait que des cris, des gémissements et des plaintes. Une jeune femme surtout paraissait livrée à un supplice plus cruel que les autres. Les cheveux échevelés, les yeux égarés, elle courait de tous côtés, avec d'horribles contorsions, portant un enfant dans ses bras et criant : Je brûle ! je brûle ! Quoique religieuse, j'ai mis au monde cet enfant, et, pour cacher ma faute, je lui ai donné la mort ; maintenant il est devenu de fer brûlant, et je suis condamnée à le porter à jamais dans mes bras !

Le démon qui servait de guide à l'usurier le conduisit alors vers une île ceinte d'une double mer, la première composée d'un feu si pénétrant qu'il était plus douloureux de le supporter pendant une heure, que de rester jusqu'au jour du jugement dans un bûcher composé de tous les arbres de la terre ; l'autre d'une eau si glacée, que l'on souhaitait de retourner dans le feu. Notre pécheur fut obligé de subir ces deux tourments, et, arrivé au milieu de l'île, il y aperçut une immense fosse d'où sortaient des flammes et une épaisse fumée. Il se disposait à demander s'il devait encore endurer ce supplice, lorsqu'il fut poussé dans la fosse, où il lui sembla qu'il continua à rouler pendant un temps infini, au milieu des plus épouvantables monstres qui se jetaient sur lui et le déchiraient. Enfin il se retrouva tout-à-coup sur sa couche, dans sa demeure. Il fit aussitôt appeler un prêtre, lui raconta sa vision, fit de larges aumônes, et partit pour la Terre-Sainte où il mourut.

O. Delepierre.

Digitized by Google

HISTOIRE DU HAINAUT.

L'abbé Hossart et son Histoire ecclésiastique et profane.

Un grand historien moderne, M. Augustin Thierry, a dit : « L'histoire de la contrée, de la province, de la ville natale, est la « seule où notre âme s'attache par un intérêt patriotique. »

Nous possédons les œuvres de De Guise, de Vinchant, de Delewarde, de Hossart et d'autres écrivains recommandables sous divers rapports ; cependant l'histoire du Hainaut est incomplète.

Vouloir aujourd'hui tracer un cadre à notre histoire, connaître ce qui doit y entrer, c'est vouloir bâtir un édifice avant que les matériaux soient extraits de la carrière. Écrire une histoire d'après les historiens, c'est recommencer le travail de Millot, de Velly et de beaucoup d'autres ; c'est mettre une compilation à la place d'une compilation, c'est faire du style et non de l'histoire. Une histoire de cette espèce pourrait être entreprise par quelqu'un qui a de la couleur dans le style ; il suffirait de rajeunir, d'embellir l'abbé Hossart. Cet auteur a tiré un assez bon parti de De Guise, de Vinchant et de Delewarde, ses devanciers ; il a classé les faits avec assez de méthode et de clarté, et à tout prendre, il a bien autant de mérite que certains écrivains à qui l'on a fait une réputation d'historien.

L'abbé Hossart a publié son *Histoire ecclésiastique et profane du Hainaut* en 1792, à une époque où l'histoire du passé était absorbée dans celle du présent, où le passé était tombé dans le mépris et où l'avenir était tout de poésie. En ce temps là le monde n'avait réellement commencé à exister qu'avec l'ère nouvelle, l'ère de la réforme des institutions politiques ; on ne s'occupait plus de la vieille histoire du pays, de ce moyen-âge qui fait les délices du XIX^e^ siècle ; on ne regardait plus le passé que dans la république romaine et ses révolutions, ou dans les utopies de quelques philosophes de l'ancienne Grèce, à côté desquels on plaçait Rousseau et son *Contrat social*.

Digitized by Google

Que manque-t-il à l'abbé Hossart? Plus de portée d'esprit, un style plus élevé. Son style est celui de son époque, du moins chez nous; mais c'est un écrivain sage qui connaissait l'histoire du moyen-âge tout aussi bien qu'on la connaissait en France, où Mably [1] était peu lu, peu étudié, parce qu'il parlait d'une période qu'on qualifiait de barbare, pour laquelle on avait un profond dégoût, une période de passage de la civilisation romaine à la civilisation française, que des philosophes civilisateurs auraient voulu biffer des annales du pays.

Hossart a voulu nous donner l'Histoire ecclésiastique du Hainaut, et l'on peut dire que sous ce rapport son livre est précieux. Il ne court pas, comme Delewarde, hors des limites de son sujet; il n'écrit pas comme lui en style boursoufflé et pédantesque les choses les plus simples et les plus naturelles; il n'a donc pas non plus l'audace, l'imagination épique de Jacques De Guise, qui écrivait dans un siècle où l'imagination jouait un grand rôle. Hossart a écrit avec les idées qui régissaient notre société avant 1789; il mérite d'être lu; mais il manque à son ouvrage une table analytique; elle faciliterait la recherche des faits [2].

Il est, chez nous, des hommes versés dans l'histoire qui ignorent l'existence de l'œuvre de l'abbé Hossart. Pourquoi cela? C'est que l'œuvre a vu le jour dans un temps malheureux pour les productions de l'espèce. Elle est restée enfouie dans le magasin de son éditeur, connue seulement de quelques érudits. Voilà le motif pour lequel M. Leglay, auteur de l'excellent programme que la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut a adopté pour le concours permanent d'histoire, ne l'a pas indiquée. Nous nous faisons un devoir de combler cette lacune, persuadé que les amis des lettres et de la science historique nous en sauront gré.

Hossart est mort peu de temps après la publication de son livre [3]. A sa dernière heure, il chargea son frère de faire hommage d'un exemplaire de cet ouvrage aux États du Hainaut. Il n'est peut-être

[1] Il est maintenant démontré que Mably a souvent erré en parlant de la France du moyen-âge; mais ses erreurs n'ont été signalées que de nos jours. (Voyez Guizot, Essais sur l'histoire de France.)

[2] Celui qui entreprendrait ce travail rendrait un véritable service aux personnes qui s'occupent de l'histoire du Hainaut.

[3] Deux volumes in 8°, Mons, imprimerie de Lelong. — 1792.

Digitized by Google

pas sans intérêt de reproduire ici la lettre de remercîment que M. le Conseiller pensionnaire Gendebien écrivit au nom des trois ordres.

Mons, le 18 octobre 1792.

A Mr Hossart,

Monsieur, les États du pays et comté de Hainaut, en leur assemblée générale dernière, m'ont chargé de vous exprimer de leur part leurs remercîments, pour l'ouvrage que feu votre frère a composé sur l'histoire du Hainaut, et dont vous leur avez présenté un exemplaire, qu'ils ont accueilli et déposé dans leurs archives.

En consacrant sa vie à l'étude de l'histoire de son pays, Mr votre frère a donné une preuve de son attachement au bien général, et les traits d'histoire qu'il a recueillis témoignent de son discernement. Ils ne peuvent que contribuer à ranimer le bon esprit public qui a caractérisé dans tous les temps le Comté de Hainaut. Notre sainte religion, nos mœurs simples et pures, l'attachement inviolable à la constitution et aux lois du pays, l'amour et le respect pour nos princes souverains, ont été dans tous les temps les vertus des Hennuyers. Feu Mr l'abbé Hossart les a connus et les a peints sous ces traits. Ceux qui liront son ouvrage seront convaincus qu'il possédait lui-même toutes ces vertus dans un haut degré.

Je me félicite, Monsieur, d'être chargé de vous transmettre ces sentiments. Recevez-en le tribut, ainsi que la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc. [1]

Voulons-nous une histoire du pays pendant la domination romaine et celle qui a précédé le démembrement de l'empire de Charlemagne? Elle est toute faite dans plusieurs savants écrits des historiens modernes. Il importe peu, du reste, de s'en occuper, car notre contrée n'était en ce dernier temps, comme durant la période latine, qu'un petit point d'un grand empire, et, pendant l'intervalle qui sépare ces deux époques, c'est-à-dire jusqu'au rétablissement de l'empire d'occident, qu'une contrée désolée, théâtre de guerre et de dévastation, une contrée perdue dans les États francs. Mais il est une histoire qui doit attirer notre attention, c'est celle du *Hainaut*

[1] Cette curieuse lettre où se trouve l'éloge de l'ouvrage et de l'auteur, marque le degré de l'estime que l'on portait à l'abbé Hossart. Elle m'a été communiquée par l'obligeant collègue et ami M. Lacroix, archiviste de l'état et de la ville de Mons.

Digitized by Google

souverain jusqu'au jour où il disparut pour entrer dans l'empire de Charles-Quint.

Si nous nous arrêtons à cette époque, c'est parce que la physionomie des provinces s'efface à mesure que les grands empires se consolident. La réunion politique des provinces belgiques les soumit à des réglements généraux qui tendaient à l'uniformité. L'action du pouvoir gouvernant, n'émanant plus du chef-lieu provincial, ne porta plus le caractère du peuple qui la subit. Si ces provinces conservaient certains priviléges, certaines chartes, l'influence de leur application ne s'étendait guère sur les masses, et ces priviléges étaient souvent peu respectés par des souverains accoutumés à parler en maîtres, et qui avaient la prétention de gouverner l'Europe.

A partir du règne de Charles-Quint, il ne peut donc plus s'agir de l'histoire d'une province, mais de l'histoire de la Belgique tout entière. Les chefs-lieux de provinces sont insensiblement effacés par la capitale du pays, et les hommes célèbres du temps, quelle que soit la localité qui les a vus naître, deviennent les enfants de la Belgique.

L'histoire du comté de Hainaut n'est qu'ébauchée par nos écrivains; c'est notre *histoire provinciale*, si nous pouvons nous exprimer ainsi, de laquelle nous ne connaissons que les principaux événements et un certain nombre de faits particuliers. Les grands seigneurs, les hommes d'armes, les évêques, les moines y ont une large place, mais il n'en est pas de même du peuple, des communes. Citons une époque : l'affranchissement de celles-ci au XII[e] siècle, après une lutte longue et persévérante qui s'est étendue dans toute l'Europe occidentale contre la tyrannie féodale, et la naissance des Chartes, cette espèce de traités de paix entre les parties belligérantes.

L'histoire du peuple se trouve encore dans les dépôts d'archives, dans ces poudreux trésors que nos archivistes mettent successivement au jour,[1] et dont nous attendons les inventaires.

Quelqu'un entreprendra-t-il de mettre tous ces matériaux en œuvre pour les combiner et en former une histoire intéressante? Ce travail est, dit-on, commencé sur l'histoire de la ville de Mons; sera-t-il continué sur le reste de la province? Nous le désirons vivement. Dieu aidera les hommes courageux.

L. Fumière.

[1] Sans sortir de la ville de Mons, l'on peut citer les intéressantes et utiles publications de M. Lacroix.

Digitized by Google

DE LA NAVIGATION AÉRIENNE.

Où vais-je, où suis-je?
ALFRED DE MUSSET.

L'homme a pour se transporter d'un lieu dans un autre deux voies fort commodes : la terre et l'eau. Mais ces deux voies sont loin de le satisfaire. Il voit les oiseaux et les insectes ailés fendre les airs, il voudrait pouvoir les imiter et s'approprier cette locomotion dangereuse pour lui. Il est vrai que le moyen trouvé, il ne s'en servira pas; mais n'importe, il le cherche, — tel est l'homme.

Dans l'antiquité la plus reculée, nous voyons les poëtes et les physiciens imaginer des moyens de se diriger dans les airs.

Tantôt ce sont des Dieux qui vont du ciel à la terre, et viennent glisser à la surface du sol. Tantôt ces mêmes Dieux visitent la demeure des hommes, portés sur des nuages, environnés de tonnerre et de flammes.

Tels sont les deux moyens trouvés jadis par les poëtes. Le premier serait bien incontestablement la manière la plus simple de voyager. Il ne nous manque pour cela que le pouvoir des Dieux. Il leur suffisait de vouloir traverser l'espace, et ils arrivaient, frais et dispos, sur la terre, pour punir ou récompenser les mortels.

Le second moyen demandait plus d'observation de la part des poëtes; le premier avait paru invraisemblable, ce qui força de penser au second que nul ne contesta. Pour le découvrir, il fallut interroger la nature. Le poëte vit dans l'air de gros nuages d'où tombaient parfois la foudre et des torrents de pluie ; ces mêmes nuages descendaient sur la terre, y formaient des brouillards; ceux-ci s'élevaient puis se convertissaient en nuages, s'élevaient encore et se confondaient avec ce qu'on prenait pour le ciel. Et le poëte s'écria : « Je l'ai trouvé! voilà un moyen à la fois sûr et majestueux, et surtout vraisemblable. » Le ciel est la demeure des Dieux. Le nuage sur lequel ils s'asseyent,

Digitized by Google

descend sur la terre ; s'il a la forme d'un brouillard, le Dieu reste invisible ; le brouillard en se dissipant le laisse voir tout radieux, et la Divinité remonte sur la première vapeur terrestre, quand elle a terminé sa mission.

Mais le nuage n'était bon que dans les circonstances exigeant de la majesté. Il ne pouvait se concilier avec une extrême rapidité, et toute hirondelle aurait devancé de cinq cents stades à l'heure, le Dieu le plus puissant. Or, cela ne se conciliait pas avec l'idée qu'on se fait de l'amour, par exemple : aussi lui mit-on des ailes. Il en fut de même du messager des Dieux, — lequel, devant aller plus vite encore, reçut trois paires d'ailes. Ceci me donne occasion de faire une remarque d'iconographie poétique assez singulière, c'est que le mythologue grec était loin d'avoir l'esprit d'observation de l'auteur de la Genèse. Chez Mercure et chez l'Amour les ailes ne sont nullement en rapport avec la masse du corps, tandis que nul ne doute en voyant un ange, un chérubin, qu'ils ne sachent voler. Leurs ailes, loin d'être insuffisantes, sont proportionnées à leur taille, et je ne connais rien de poétique comme la description du chérubin de l'Exode.

Revenons-en à nos Payens. Jupiter se faisait aussi transporter par son aigle, quand lui-même ne se métamorphosait pas en cygne ou en pluie d'or. Junon montait un char conduit par deux paons ; Vénus traversait les airs, entraînée par de blanches colombes, tandis qu'Iris descendait du ciel sur la terre le long de la courbe formée par l'arc-en-ciel.

Si des Dieux nous passons aux Magiciens, aux Sorciers, nous trouvons de nouveaux moyens de franchir l'espace.

L'épouvantable Médée fuit à travers les airs sur un char traîné par des dragons ailés, et la tendre Armide use du même mode de locomotion. Ce procédé n'était pas neuf ; entourez le char de rayons ou de flammes, et vous aurez le *système de navigation aérienne* du bel Apollon et du prophète Élie.

Les sorciers se frottent de pommade magique, prononcent quelques paroles cabalistiques qui les font changer de forme, montent à cheval sur un manche à balai, et s'en vont par la cheminée. Simon le magicien était plus fort, il pouvait s'élever de lui-même à une très-grande hauteur, sans manche à balai, par la seule puissance de ses paroles. Un jour qu'il s'enlevait ainsi devant S^{t}-Pierre, celui-ci prononça des formules plus puissantes que celles de Simon, paraît-il,

Digitized by Google

car Simon retomba et vint se fracasser la tête sur le pavé de Rome.

On doit aux poëtes de plus gracieuses inventions. Le Raphaël de Milton descend sur terre en glissant le long d'un rayon de soleil et se sert du même procédé pour remonter au ciel. Micromégas est plus savant. Il ne se borne pas à imiter Raphaël, il s'abandonne aussi aux seules forces de la gravitation; ou bien il a recours à une comète sur laquelle il s'élançe, comme il s'élança de Saturne sur son anneau. La Fontaine plus ingénieux, fait traverser l'espace à Psychée dans les bras de Zéphyr, tandis que l'Arioste emprunte Pégase et le transforme en Hippogriffe.

Avant de quitter ces rêves de poëte, disons un mot du procédé de Cyrano De Bergerac, dans lequel on trouve le germe de nos ballons modernes. Il essaie d'abord d'arriver à la lune au moyen de fioles remplies de rosée sur lesquelles le soleil darde ses rayons. Mais il s'élève si haut qu'au lieu de se rapprocher de la lune, il paraît s'en éloigner. Il brise alors quelques fioles afin de redescendre, et il tombe au Canada. Là Bergerac revient de plus belle à l'idée de monter à la lune : il s'enferme dans les bois pour rêver à son entreprise, puis s'en va tout seul sur une montagne, où il s'assied dans une machine de son invention, et se précipite à tout hasard du haut d'une roche. Mais il est jeté rudement dans la vallée. Il finit cependant par parvenir à son but en se relançant sur son *Rock* de nouvelle espèce. A cet endroit du récit de Bergerac se trouve un point des plus remarquables. L'idée du ballon moderne et celle du parachute sont toutes deux renfermées au complet dans l'anecdote du descendant de Prométhée qui monte à la lune, après avoir rempli de fumée deux grands vases lutés hermétiquement : *la fumée qui tendait à s'élever poussa les vases en haut,* et, de la sorte, ils enlevèrent avec eux ce grand homme. Quand il fut monté jusqu'à quatre toises au-dessus de la lune, il délia promptement les vaisseaux qu'il avait ceints comme des ailes autour de ses épaules, et se laissa choir doucement jusqu'à la terre *au moyen du grand tour de sa robe où le vent s'engouffra.*

Je dis ce point remarquable, car ces lignes furent écrites au milieu du XVII^e^ siècle ; or le *ballon* et le *parachute* qui s'y trouvent si ingénieusement pressentis, ne furent découverts que vers la fin du XVIII^e^ siècle.

Swift, qui prit dans Bergerac son idée de Gulliver, imagina un

Digitized by Google

moyen de locomotion aérienne plus incroyable. L'Ile de Laputa, résidence du roi des Balnibarbes, se meut tout entière au-dessus de son royaume. Le fond de cette île est composé d'un seul diamant au centre duquel est une grande salle contenant une pierre d'aimant tournant sur un essieu. Si l'on veut que l'île descende, on dispose le bout attractif de la pierre vers la terre; si l'on veut qu'elle remonte, on présente à la terre l'extrémité répulsive. La pierre d'aimant restant horizontale, l'île ne monte ni ne descend. Ceci me rappelle je ne sais quel Andaloux se servant d'un moyen analogue. Il se plaçait dans un fauteuil de fer et, muni de deux forts aimants, il les lançait alternativement en l'air; le fauteuil était attiré vers l'aimant et l'Andaloux montait ainsi aussi haut qu'il le voulait. Je ne saurais vous dire comment il redescendait.

Voilà ce que l'imagination des romanciers et des poëtes trouva de plus ingénieux. Voyons les essais plus sérieux tentés par les savants pour s'élever dans les airs.

La première entreprise est celle de Dédale et d'Icare. Pour fuir l'île de Crète, ils s'attachèrent des plumes aux bras et voulurent imiter le vol des oiseaux. Mais le soleil fit fondre la cire qui servait à fixer les plumes, et Dédale et son fils retombèrent, l'un dans le golfe qui prit le nom d'Icare, l'autre sur les bords de la mer.

Archytas, ami de Platon, construisit si artistement une colombe à ressorts, qu'elle volait durant fort longtemps avec la légèreté d'une colombe vivante.

Après eux, il faut attendre jusqu'à la fin du XII^e^ siècle pour trouver de nouveaux essais. Un magicien sarrasin s'élança à Constantinople du haut de la tour de l'Hippodrome. Il s'était fabriqué des ailes de toile soutenues par des baguettes d'osier. Après avoir plané quelques instants, il vint se briser les os sur la place publique.

Au XV^e^ siècle, un mathématicien, Jean-Baptiste Dante, crut avoir découvert le secret de voler dans l'air. Souvent il avait franchi l'espace, sans accident, quand un jour il se cassa la cuisse en tombant sur l'église de Notre-Dame de Pérouse.

Un danseur de corde, sous Louis XIV, fut plus malheureux; il s'éleva dans les airs à S^t^ Germain, devant la cour assemblée, mais il vint se briser au pied de la terrasse d'où il était parti.

Tel est en général le résultat de tous ces essais mécaniques. Ces expériences toujours si malheureuses firent chercher d'autres moyens—

Digitized by Google

François Lana, jésuite très-savant du XVII^e^ siècle, imagina un appareil composé d'une nacelle soutenue par quatre globes où il faisait le vide. Ces globes, moins lourds que le volume d'air qu'ils déplaçaient, étaient destinés à s'élever et à entraîner la nacelle. Une voile servant à diriger l'aérostat, dominait le tout. Mais ces deux idées n'étaient qu'illusions. Car en supposant que les ballons eussent été assez légers pour s'enlever, il est évident que la pression atmosphérique extérieure eût suffi pour les aplatir. Quant à la voile, dont Lana comptait tirer un si grand parti, tout l'appareil étant plongé dans l'air, la force du courant atmosphérique l'aurait toujours entraîné dans sa direction. Je reviendrai plus loin, et plus à propos, sur cette inutilité des voiles appliquées aux ballons pour les diriger.

Au XVIII^e^ siècle, on reprit les essais purement mécaniques. Desforges inventa sa voiture volante, et Blanchard son vaisseau aërien.

Toutes ces machines n'avaient qu'un défaut ; c'était de ne pouvoir s'élever. — Hélas ! il en fut ainsi de tous ceux qui n'employèrent que les seules forces de la mécanique. Nous avons vu Bergerac et Lana faire dans leurs rêves l'application d'un principe bien connu en physique [1]. Or c'est ce principe constamment négligé qui faisait échouer toutes les tentatives de nos mécaniciens.

Les choses en étaient là, quand, en 1783, les frères Montgolfier, manufacturiers d'Annonay, levèrent la difficulté. Ils construisirent une vaste enveloppe sphérique de 110 pieds de circonférence. Elle était de toile et doublée de papier. A la partie inférieure était ménagée une large ouverture sous laquelle on brûlait de la paille ; de l'air échauffé, et par conséquent beaucoup plus léger que l'air ambiant, s'introduisait dans l'enveloppe, et le ballon s'enlevait majestueusement.

Les frères Montgolfier, Pilâtre des Rosiers, le marquis d'Arlande, furent les premiers qui s'élevèrent ainsi dans les airs au moyen d'une nacelle suspendue au-dessous du ballon.

Mais les dangers de pareilles ascensions devinrent bientôt évidents. Le 15 juin 1785, Pilâtre des Rosiers et Romain, voulant traverser la Manche, leur aérostat fut incendié et les hardis voyageurs précipités sur les rochers.

1 Toutes les fois qu'un corps quelconque est placé dans une fluide plus pesant que lui, ce corps surnage.

Digitized by Google

Charles eut l'heureuse idée de remplacer l'air chaud par de *l'hydrogène*. L'expérience réussit. Dès lors le danger des ascensions disparaissait presqu'entièrement. Les ballons de Charles présentaient en outre ce grand avantage, d'être d'une dimension infiniment moindre que les Montgolfières.

Guyton-Morveau, Blanchard, Jefferies, Testu, Gay-Lussac et Green firent par ce moyen les plus remarquables ascensions. Gay-Lussac s'éleva à une hauteur de 7000 mètres.

On avait donc trouvé un infaillible moyen de s'élever dans l'air. Il semblait qu'il n'y avait plus qu'à diriger l'appareil, et l'on se mit à l'œuvre. La noble ambition d'atteindre le premier le but fit rêver tous les savants : les uns étudièrent l'art maritime, les autres le vol des oiseaux ; une foule de projets, la plupart absurdes, furent successivement examinés, puis rejetés. Les sages de l'époque prononcèrent hardiment que la solution du problème excédait la puissance de l'homme.

En 1783, néanmoins, l'Académie de Paris fit un rapport favorable à la direction des ballons.

Avant de discuter jusqu'à quel point la question peut être résolue, il est nécessaire de se fixer sur ce que l'on entend par *diriger un ballon*. Si l'on entend par là aller directement d'un lieu à un autre en tous temps, malgré le vent et la tempête, le problème ainsi posé n'est ni plus ni moins qu'une absurdité. La navigation maritime elle-même n'a point encore cette précision. Profiter des vents favorables, les neutraliser quand ils sont contraires, c'est tout ce qu'il faut rechercher en aérostation.

Nous verrons tout à l'heure ce que MM. Van Hecke et Van Esschen ont fait pour arriver à ce but. Les difficultés sont immenses.

Chaque rumb de la rose des vents occupant 11° ¼ représentés par 3000 mètres à une distance de trois lieues, il n'y a pas de vent qui mène inévitablement à un point désigné d'avance. C'est en outre une erreur de penser que l'on puisse, comme sur mer, *dériver* ou remonter jusqu'à un certain point contre le vent. Pour *dériver* en mer, on présente au vent une voile orientée obliquement à la quille. Or, ceux qui ont appliqué ce moyen à la navigation aérienne, n'ont pas fait attention que la direction imprimée au navire dans ces circonstances, n'était pas due seulement à la propriété de fendre plus facilement le fluide par la proue que par le flanc, mais

Digitized by Google

encore à la résistance bien plus grande que lui opposait l'eau d'où naît une force résultant de deux puissannces : celle du milieu dans lequel le navire est plongé en partie, et celle du vent agissant contre la voile, ce qui détermine le navire à suivre une ligne moyenne. Dans la navigation aérienne, il manque une de ces deux forces. Le navigateur sera donc emporté dans la ligne du vent, quelle que soit l'étendue ou l'obliquité de sa voile. C'est là le plus grand obstacle à la direction des ballons.

Ce qu'il y a d'étrange dans la question, c'est que, avant les Montgolfières, le seul point insoluble était de s'élever de terre ; — la direction n'embarrassait personne. Aujourd'hui l'on s'élève à volonté, mais on a perdu le secret d'arriver où l'on veut.

On avait d'abord pensé qu'en faisant la synthèse des instruments mécaniques primitifs et des ballons modernes, on pourrait diriger avec certitude le nouvel appareil ; mais on fut bientôt détrompé.

La résistance de l'air et du vent agit avec trop de puissance sur la grande surface des aérostats. La rapidité avec laquelle il faudrait faire mouvoir les ailes ou les rames dont on a voulu se servir pour vaincre cet obstacle, est hors de tout rapport avec les forces musculaires humaines employées à les manœuvrer. Si l'on recourait à la force des machines, à celle des machines à vapeur par exemple, les difficultés iraient croissant. Les dimensions des ballons devant s'accroître considérablement pour enlever l'appareil, la force des courants atmosphériques redeviendrait de nouveau supérieure à celle qu'on employerait pour le diriger.

Voici comme on avait tenté la solution du problème. Il fallait, croyait-on, donner à l'aérostat une forme qui tendît à conserver la direction reçue ; disposer des machines dont les leviers, prenant point d'appui sur le fluide où il est plongé, pussent changer à volonté cette direction. Pour cela on devait changer la forme sphérique si commode des ballons ordinaires. Cette forme en effet est la moins propre à la direction de l'aérostat, la sphère présentant de tous côtés au fluide environnant une résistance égale. Or, pour diriger un corps dans un fluide, deux choses sont essentielles : que le corps destiné à recevoir et à conserver le mouvement dans une ligne donnée, déplace dans cette ligne le moindre volume possible du milieu qui lui fait obstacle. La seconde condition est que le corps que l'on veut diriger dans un fluide, éprouve, par sa forme

Digitized by Google

même, plus de résistance sur les flancs, que dans la partie antérieure. Il était encore nécessaire pour assurer la direction, de pouvoir imprimer à volonté un mouvement capable de changer la position du ballon, et même de le porter en avant sur la ligne donnée.

On chercha longtemps de la sorte ; on fit mille essais; — le vent emportait tous ces ballons absolument comme les ballons ordinaires. Il n'était pas possible de donner tout à la fois aux pales des aérostats la forme, l'amplitude de surface, la solidité, et la vitesse qu'exigeait leur diamètre pour résister au choc du vent, sans excéder le poids que peuvent supporter les aérostats, en conservant une force d'ascension suffisante.

Pour espérer donc un résultat plus favorable, il fallait oublier tout ce qui avait été fait. Les voiles, les rames, la forme du vaisseau, n'ayant conduit à rien, on dut essayer autre chose.

MM. Van Hecke et Van Esschen en revinrent aux ballons sphériques. C'est en effet la forme la plus avantageuse. Elle déplace un plus grand volume sous une moindre surface, elle offre plus de solidité pour la suspension de la nacelle. C'est tout ce qu'il fallait à MM. Van Hecke et Van Esschen. Ils n'avaient point dans leurs recherches perdu de vue tout le parti que l'on peut tirer des divers courants qui existent à différentes hauteurs. Ceci est un point hors de doute. Que de fois chacun n'a-t-il pas vu de légers nuages grisâtres parcourir sur la voûte du ciel des directions opposées ; ces mouvements dépendent uniquement des couches d'air dans lesquelles ces nuages se trouvent. Placez des ballons à ces différentes hauteurs, et chaque ballon, suivant la couche où il se trouve, aura sa direction spéciale. Élevez-vous encore, et vous rencontrerez un courant aliséen allant constamment du pôle à l'équateur.

Le tout est donc de pouvoir se placer à ces diverses hauteurs, comme on le veut et quand on le veut.

Avant MM. Van Hecke et Van Esschen, on s'élevait en jetant du lest, on descendait en ouvrant la soupape du ballon ; les inventeurs belges retranchèrent lest et soupape.

Voici en essence leur système. Ils remplissent l'aérostat de telle sorte, que le navigateur aérien étant dans sa nacelle, l'ensemble de l'appareil ne soit que de peu de chose inférieur en poids au volume d'air déplacé. Cela étant, le ballon reste à peu près immobile. Le navigateur fait mouvoir des roues à pales. Si ces pales frappent l'air

Digitized by Google

de haut en bas, le ballon s'élève, le point d'appui étant pris au-dessous de lui. Si elles frappent l'air de bas en haut, le ballon s'abaisse. Le lest et la soupape deviennent donc inutiles. Profitez après cela des vents favorables, — orientez-vous, et vous parviendrez à vous diriger — si vous êtes assez habile pour tirer parti des courants que vous devez rencontrer.

Mais de nouveaux obstacles se présentent ici. Si le vent dont vous avez besoin est supérieur à la couche des nuages, comment savoir la quantité de chemin que vous avez à parcourir. Dans le courant le plus rapide, le ballon semble au navigateur parfaitement immobile. Tout ce qui l'entoure étant emporté dans le même mouvement que lui, il ne peut apprécier la vitesse de sa marche : vient-il à descendre, il est tout étonné de se trouver à vingt lieues de son point de départ. C'est ce qui est arrivé à M. Van Hecke qui se croyait encore au-dessus de l'un de nos faubourgs, et qui était à Charleroy.

Aux difficultés que j'ai signalées, il s'en joint bien d'autres encore. Il arrive souvent qu'emporté par le courant, l'aérostat se met à tourner sur lui-même sans que le voyageur puisse s'en apercevoir. Le secours de la boussole devient alors inutile. L'aiguille aimantée, constamment contrariée, est dans une agitation perpétuelle.

En traversant une épaisse couche de nuages, il arrive encore que les cordes de l'appareil imprégnées d'humidité se contractent, et il devient très-difficile, parfois même impossible de faire fonctionner l'appareil.

Que de dangers offre donc cette façon de voyager ! M. Van Hecke s'élève ou s'abaisse à volonté, c'est vrai : il prend le courant qui lui convient ; mais avant qu'il l'ait trouvé, il marche, marche toujours, et se trouve enfin perdu dans l'espace au moment où il présume avoir rencontré le courant désiré.

Le système de M. Van Esschen a de plus que celui de M. Van Hecke un appareil destiné, croit-il, à imprimer au ballon le mouvement et la direction qui lui conviennent. Comme jusqu'ici M. Van Esschen n'a point encore fait d'expériences qui soient venues démontrer la supériorité de son procédé, nous nous abstiendrons de l'apprécier.

Et, jusqu'à preuve du contraire, nous répéterons : — le problème n'est pas encore résolu.

J. Hannon.

Digitized by Google

NUIT D'ÉTÉ.

Voici l'instant où dans l'ombre
Du bois sombre
L'air se remplit de fraîcheur;
Les fleurs ouvrent leur pétale
D'où s'exhale
Un parfum plein de langueur;

C'est l'heure où dans la nature
Tout murmure
Dans des étreintes d'amour;
Le papillon sur la rose
Demi-close
Cherche le repos du jour;

L'heure où nul bruit ne s'élève
De la grève
Vers le nuage qui dort,
Que le soupir lent et vague
De la vague
Qui vient embrasser le bord.

Oh! laisse encor dans la brise
Qui les brise,
Flotter les sons de ta voix
Dont l'harmonie enivrante
Vient, errante,
Mourir dans l'écho des bois!

Digitized by Google

Sur ton épaule arrondie
Et polie
Épanche tes cheveux noirs
Et livre leurs molles tresses
Aux caresses
Du souffle embaumé des soirs.

Laisse sur ton cou d'albâtre,
Ma folâtre,
L'amant prendre un long baiser,
Et sur mon sein qui soupire
D'un sourire,
Viens doucement reposer.

Cependant que la jeunesse
Qui nous presse
T'invite à jouir du temps,
Avant qu'un jour il n'effeuille
Feuille à feuille
Les roses de ton printemps,

Cède au plaisir éphémère
De la terre
Qui fait palpiter ton cœur;
Ne redoute plus ce charme
Qui t'alarme,
Et pardonne à mon bonheur!

Édouard V. D. Corput.

Digitized by Google

CHRONIQUE MUSICALE ET DRAMATIQUE.

Le Roi Léar de M. Gevaert et l'Académie royale des Beaux-Arts. — M. Lac et M. Verner. — M. Albertini. — M^lle^ Delille. — M^lle^ Corès et M^lle^ Désirée Mayer. — M^me^ Larcher. — *Le Prado* de M. Duprez. — *Robert Bruce* et les critiques consciencieux. — *Le Chevalier de Maison Rouge.* — M. Raucourt.

Le Conservatoire de Gand devait avoir son grand prix de composition musicale. Bruxelles avait couronné M. Samuel; Liége et M. Soubre avaient brillamment inauguré la création des concours; le tour de M. Mengal était donc venu, et son élève, M. Gevaert, vient de recevoir à dix-neuf ans la plus grande récompense que notre pays puisse donner au premier de ses musiciens. Sans doute, M. Gevaert a été supérieur à ses concurrents; — jamais nous ne suspecterons la conscience d'un Jury national. — Mais M. Gevaert a-t-il dans sa cantate montré la maturité du talent, les qualités brillantes qui peuvent justifier une récompense aussi éclatante? Voilà ce que nous pouvons contester, et ce que nous discuterions complétement si les bornes resserrées de cette chronique nous le permettaient. Nous dirons cependant quelques mots à ce sujet, car il est trop grave et trop important pour passer inaperçu.

Certes, le concours musical est une institution excellente et fertile en bons résultats; mais il faut que ce concours soit sérieux; il faut que le prix ne soit pas décerné au moins faible, mais au plus digne. Si la faiblesse des concurrents est manifeste, gardez vos couronnes et vos encouragements pour des circonstances meilleures. Faute d'un grand prix la musique ne mourra pas, et vous releverez une institution que vos actes tendent singulièrement à rabaisser.

M. Gevaert n'a aucune idée de cette chaleur passionnée, de cette marche nerveuse et serrée qui caractérise les musiciens dramatiques. Sa mélodie est quelquefois heureuse, mais d'un rythme très-flasque

Digitized by Google

et souvent commun. Son harmonie est pâle, terre-à-terre; — une fois établi dans une tonalité, notre jeune auteur la parcourt de long en large, hasarde par fois et bien timidement — un pas dont l'audace semble l'effrayer, car il reprend bientôt sa promenade tranquille et monotone. Si nous n'aimons pas les harmonistes vagabonds, nous ne saurions applaudir à une sagesse qui nous fatigue et nous endort. Cette somnolence, tous les auditeurs du *Roi Léar* l'ont ressentie; un instant nous avons cru que l'instrumentation travaillée avec assez de soin viendrait secouer la torpeur qui nous glaçait; nous avons été bien vite détrompé. Le système instrumental de M. Gevaert se contente d'un seul procédé, tout comme son harmonie sait se renfermer dans une seule tonalité. Le dessin instrumental est-il bien établi, M. Gevaert le renvoie alternativement à ses flûtes, à ses haut-bois, à ses cors, à ses bassons, à ses violons, à ses violoncelles et surtout à la clarinette que l'auteur affectionne tout particulièrement. C'est une balle que chaque instrument se renvoie avec une régularité si parfaite, qu'au *numéro trois* de l'œuvre nous pouvions déjà faire notre partie dans ce jeu de paume musical et fredonner avec l'orchestre les détails d'une composition que nous entendions cependant pour la première fois.

La phrase mélodique de l'introduction rappelle beaucoup trop l'*Andante* de la *Symphonie héroïque;* ce morceau est d'ailleurs bien instrumenté, mais toujours dans le système dont nous venons de parler. Les récitatifs sont tout simplement mauvais; M. Gevaert n'a nullement compris cette partie du drame lyrique. L'*Andante* de la romance : *Tristes Échos*, a de la grâce et de la fraîcheur; le mouvement décidé qui le suit n'est qu'une série de lieux communs usés et rebattus. L'entrée du Roi, annoncée par les fanfares, est tapageuse et triviale. Que dire du Duo chanté par le vieux Lear et par sa fille? Le contre-point est une belle chose dont nous ne voulons pas médire, mais nous croyons que ces formes sèches et classiques peuvent être mieux placées dans un *Gloria in excelsis* que dans un Duo dramatique. Laissons à la musique sacrée, — si M. Henry, l'auguste maître de chapelle, veut bien nous en laisser une; — laissons à la musique sacrée ses procédés et ses moyens, et ne portons pas plus l'église au théâtre, que le théâtre à l'église. Nous dirons à M. Gevaert, faites des Messes, faites beaucoup de Messes, et attendez pour aborder la musique dramatique qu'un nouveau sens vous soit né, sinon vos

Digitized by Google

travaux et vos efforts n'aboutiront qu'à des essais pâles et infructueux, peut-être même à un échec complet et fatal. La sévérité de nos critiques s'adresse surtout à ceux qui ont compromis un brillant avenir, en brisant avant son entier développement l'œuf d'où aurait pu s'échapper un aiglon fier et superbe, et qui aujourd'hui étale à nos yeux désappointés une organisation incomplète, hâtivement et imprudemment poussée en serre chaude.

Il faudra bien des soins et du travail pour effacer les traces d'un empressement malheureux. M. Gevaert a deux années devant lui avant d'entreprendre son voyage artistique; nous espérons que la distinction dont il a été prématurément honoré, ne l'aveuglera point; il comprendra notre conseil, acquerra tout ce qui lui manque encore, et nous signalerons bientôt, et avec joie, des progrès marqués et des succès plus légitimes.

C'est la Classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique qui a couronné le lauréat : si nous ne pouvons blâmer ce passe-temps inoffensif, nous devons renouveler ici les justes critiques adressées par la *Revue de Belgique* aux tendances manifestées dernièrement par l'honorable corporation artistique. Nous voulons parler de la proposition de M. Fétis qui réclame l'abolition des jurys spéciaux et temporaires, et demande que toute la Classe des Beaux-Arts soit constituée en jury permanent. Or, dans le cas du concours musical, savez-vous quel serait ce jury? — Il renfermerait *cinq* musiciens et *vingt-cinq* peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, etc. M. Fétis appuie sa demande sur l'existence d'institutions semblables établies en France et en Prusse, et M. Fétis oublie que chaque année tout le monde fait des gorges chaudes de ce vieil abus, condamné et sacrifié peut-être à l'heure même où nos Académiciens veulent nous en doter. J'en suis fâché pour Messieurs de l'Académie en général et pour M. Fétis en particulier, mais je doute fort que leur proposition ait la moindre chance d'être favorablement accueillie. N'envions pas à nos voisins quelques priviléges ridicules et surannés; nous sommes bien assez riches de notre propre fonds, sans aller quêter à l'étranger une pâture aux railleries et aux brocards qu'un laurier immortel et glorieux n'écarte pas toujours des fronts académiques.

Dans sa dernière chronique du mois, un de nos collaborateurs à bien voulu, en notre absence, tracer brièvement l'histoire dramati-

Digitized by Google

que de nos théâtres, en la reprenant au point où notre livraison d'août l'avait laissée. Nous n'avons donc plus à raconter le départ de M. Henri Alix et l'arrivée de Mlle Bouvard et de Mlle Julienne. Ces deux artistes ont été reçues avec faveur, Mlle Julienne surtout, qui pourra rendre de grands services au répertoire si fâcheusement entravé dans sa marche. Quant à Mlle Bouvard, la nécessité de son engagement est au moins contestable : mais enfin, si l'administration se sent assez riche pour nous donner ce luxe de chanteuses, nous ne pouvons pas nous récrier contre une prodigalité qui pourrait cependant être appliquée à des points plus importants. M. Lac nous reste en qualité de ténor d'opéra-comique. Notre collaborateur, — dans un grand accès d'indulgence — a émis sur le compte de cet artiste une opinion que nous ne pouvons partager complétement. M. Lac a de la voix, mais elle manque de sonorité et surtout de chaleur; il chante en véritable écolier et compromet, par la faiblesse et par l'incertitude de sa méthode, des effets que cette voix, bien dirigée et bien conduite, parviendrait à produire sans causer une fatigue cruelle et pour le chanteur et pour le public. M. Lac réussit parfois à se faire applaudir dans *l'andante* et le *cantabile;* malheureusement son débit est lourd, pesant, empâté; et la prose, qu'il psalmodie en accusant prétentieusement chaque syllabe, finit par agacer prodigieusement les tempéraments les moins nerveux et les moins irritables. M. Lac aura certainement peu de succès, et si nous avons un vœu à formuler, nous souhaiterons qu'il reste autant que possible à l'écart; M. Lac est un de ces somnifères que l'on peut administrer à petites doses sans danger pour l'économie ; il faut dans leur emploi beaucoup de prudence et de circonspection, si on ne veut apporter dans l'organisation des troubles sérieux et des agitations menaçantes.

M. Verner, qui aspire à remplacer M. Henri Alix dans l'emploi des *basses d'opéra-comique*, a préludé à ses débuts réguliers par quelques essais tentés au théâtre des Galeries dans le *Domino noir* et dans *Le postillon de Longjumeau*. M. Verner vaut mieux que M. Alix : ce n'est pas même dire qu'il est passable. C'est au public à voir si, à cette époque de l'année, il lui convient ou non d'accepter le pis-aller qu'on lui offre. Le premier début de M. Verner a donné lieu à des manifestations hostiles; nous attendrons ses dernières épreuves.

M. Albertini se rétablit difficilement de la maladie assez grave

Digitized by Google

qui l'a assailli dès son arrivée. Sa voix est loin d'avoir repris la fermeté d'attaque et le timbre vigoureux que le public avait su apprécier et applaudir. De la prudence et de grands ménagements, voilà ce que nous conseillerons à M. Albertini dont la vive intelligence et le talent remarquable ont conquis toutes les sympathies. C'est aussi ce que nous répéterons à Mme Laborde. Notre prima-dona commence à regagner le brillant et l'éclat qui s'étaient un peu effacés dans ces derniers temps : une rechute serait très-dangereuse. Il faut qu'un repos absolu vienne rétablir au plus vite les désastres qu'une indisposition opiniâtre a causés à sa voix si vibrante et si pure. L'arrivée de Mlle Delille viendra d'ailleurs secourir Mme Laborde qui jusqu'à ce jour a porté seule le fardeau de l'emploi.

Nous avons envoyé à Paris Mlle Charton, et la gracieuse artiste n'obtient pas à l'Opéra-Comique tout le succès qu'elle ambitionnait. A son tour, M. Basset nous adresse Mlle Delille qui a été pendant quelques années attachée à son théâtre. Cet échange de bons procédés et de jolies femmes est sans doute fort touchant; cependant nous demanderions volontiers la résiliation des deux contrats. Sans être enthousiaste du talent bien incomplet de Mlle Charton et sans fermer les yeux sur des défauts que nous avons signalés plus d'une fois, nous préférons — qualités et défauts compensés — notre ancienne pensionnaire à la charmante transfuge dont Paris vient de nous gratifier. La voix de la débutante est très-inégale, trop souvent aigre, chevrottante et nasillarde ; Mlle Delille semble parfois chanter avec des bésicles. Sa méthode est incomplète et manque d'unité. Tantôt elle empâte et traîne les ports de voix, tantôt elle saccade et hache les phrases mélodiques jusqu'à leur faire perdre leur caractère et leur couleur. Quant aux vocalises, Mlle Delille n'a ni l'agilité ni la souplesse nécessaires pour aborder les rôles brillants du répertoire. Mlle Delille est belle et jolie, — très-intelligente, et son jeu, sans être très-fin ni très-gracieux, accuse au moins de l'esprit et de la verve.

Des circonstances exceptionnelles avaient favorisé à Paris les débuts de Mlle Delille. Aujourd'hui, le talent plus mûr et plus sérieux de Mlles Lavoye, Grimm, Lemercier, Levasseur et Darcier, a montré tout ce que la jeune chanteuse avait d'incomplet. Il y a là une brillante revanche à prendre et Bruxelles peut fournir à la joûteuse toutes les armes qui lui manquent encore.

Digitized by Google

Mlle Petieux est engagée pour débarasser Mme Guichard de quelques petits rôles de *Dugazon*. — L'intention est excellente.

La Comédie-Vaudeville a acquis deux charmants sujets, Mlle Corès et Mlle Désirée Mayer qui se partagent l'emploi des jeunes premières, des amoureuses-ingénuités et des *Déjazet*. Leur grâce, leur intelligence et leur esprit créent chaque soir — aux Galeries — des succès que les débuts ne peuvent manquer de sanctionner.

Il y a des gens qui croient encore aux Célimène et aux Elmire. C'est pour eux que l'on a fait venir Mlle Larcher; ne troublons pas leur bonheur.

A la fin de l'année on aura massacré, à tour de rôle, Tartufe, le Misanthrope, Valérie et les Jeux de l'Amour et du Hasard, puis le public se fâchera contre la psalmodie de Mlle Larcher, comme il s'est fâché contre le plain-chant de Mlle Restout, qui était cependant une superbe femme. Puis il *châtera* Mlle Larcher dans la comédie où elle est mauvaise, puis il la sifflera dans le drame où elle sera détestable, — et en ceci, *Une Chaîne* nous est un sûr garant de la vérité de notre prédiction. — Et alors pour contenter les grenouilles du parterre, qui demanderont à grands cris une autre souveraine, Jupiter nous enverra un troisième soliveau, bien bâti, bien équarri, bien uni, bien poli, bien arrondi aux angles et aux arêtes, et les grenouilles se remettront à coasser de plus belle. Ma foi, — moi aussi — je demande autre chose; dussé-je m'en repentir, dût Jupin nous envoyer la grue fabuleuse qui nous croque et nous gobe à son bon plaisir : au moins c'est une émotion, et nous en aurons besoin après les huit mois de sommeil hibernant que les pavots de la grande coquette vont secouer sur nos paupières appesanties.

Le Prado, vaudeville en trois actes — c'est trop de deux — a complétement réussi au théâtre des Galeries. M. Duprez n'a pas eu la prétention de faire autre chose qu'une farce, une bluette de circonstance. Sauf M. Lemaire qui est faux et impossible, les artistes ont une grande part à revendiquer dans le succès. Seulement quelques excentricités chorégraphiques nous paraissent très-déplacées sur une scène où plus d'un père de famille ne s'attendait pas à un pareil guet-apens. Laissons aux folies du Carvaval ses priviléges, voire même ses licences tolérées, et ne marchons pas sur les traces de M. David de *Baigneuse et plastique mémoire*.

Notre chronique joue vraiment de malheur quant à l'actualité, à

Digitized by Google

l'à-propos de son compte-rendu : *Le chevalier de Maison-Rouge* faisait son apparition au moment même où nous paraissions, le mois dernier, et voici que *Robert Bruce* nous annonce son arrivée pour l'époque où cette livraison sera sous presse. Force nous est donc de demander un ajournement dûment motivé, car nous ne voulons pas imiter un confrère de la grande presse parisienne, qui publia naguère l'analyse et le compte-rendu de la première représentation dudit *Robert Bruce*, et ce — le lendemain du jour où la première représentation n'avait pu avoir lieu, grâce aux vapeurs despotiques de Mme Stoltz. Le judicieux critique n'hésitait pas à déclarer, la main sur la conscience, que le poëme était admirable, la musique digne de *Guillaume Tell*, Mme Stoltz sublime, Mlle Nau charmante, Baroilhet superbe, Anconi magnifique, Bettini délicieux, le ballet ravissant, la mise en scène fastueuse et le succès prodigieux.

Nous n'avons plus rien à dire du *Chevalier de Maison-Rouge*. Tous les critiques ont décrit jusqu'aux derniers détails du nouveau tour de force de cet adroit prestidigitateur, de ce génie désordonné et toujours admirable, même dans ses écarts les plus fâcheux, de ce spirituel et charmant hâbleur qui sait même se faire pardonner un marquisat ridicule accolé au nom si justement populaire d'Alexandre Dumas.

Le drame monstre a été monté avec beaucoup de soin; nous n'avons, sur ce point, que des éloges à donner à l'administration. Chaque artiste a concouru, dans la limite de ses moyens, à l'ensemble de la manœuvre exigée par le tactitien dramatique le plus rusé et le plus fertile en ressources et en combinaisons imprévues. M. Alexandre-*Lorin* a été porté par son rôle, bien qu'il ait souvent été audessous de la création dont il était chargé. Ceci est peut-être un parodoxe, mais c'est certainement une vérité. *Maurice Linday* n'ajoutera pas un seul fleuron à la couronne de M. Verdellet; M. Léon a été aussi pâle que la figure de *Maison-Rouge*, et M. Quélus, en voulant se faire trop sombre et trop noir, a parfois manqué de relief et de couleur dans un rôle assez accusé pour comporter un peu d'effet. Mlle Thuillier a suppléé à la force et à l'énergie qui lui manquent, par la grâce noble et touchante qui ne lui fait jamais défaut. Les deux créations les plus brillantes apppartiennent, sans contredit, à Mme Doligny et à M. Baron : la femme *Tison* et *Rocher* le Jacobin ont été compris par ces deux artistes avec un talent remarquable.

Digitized by Google

Les personnages épisodiques ont été convenablement interprétés: nous signalerons M. Duprez et Mlle Corés, mais nous ferons une exception bien triste pour Mlle Lopez qui a été d'une insignifiance extrême dans un petit rôle spirituellement esquissé. Mlle Lopez nous abandonne et vogue en ce moment vers les parages déserts et mystérieux de l'Odéon, où elle va rejoindre Mme Martelleur, notre premier rôle tombé. L'Odéon serait-il devenu l'asile des grandes infortunes? — Nous tiendrons à la disposition de M. Vizentini, Mlle Larcher, digne de partager avec Mme Martelleur l'éventail des grandes coquettes, et nous y joindrons — comme appoint — M. Darmy qui saurait, nous n'en doutons pas, se faire applaudir dans les Damis et les Valère du Quartier-Latin.

Le succès du *Chevalier de Maison-Rouge* a été complet, mais il n'a pas été de longue durée. Dix représentations ont même suffi pour épuiser la curiosité de la Province, attirée dans nos murs par les fêtes nationales. On songe aujourd'hui à transférer les Girondins aux Galeries St Hubert. Nous pensons qu'il aurait fallu débuter par cette mesure sage et habile. Trente représentations fructueuses auraient ceint les flancs du Passage des replis tortueux de cette fameuse *queue La Vaubalière*, — que *Napoléon* Harel sut pendant un an fixer autour de la Porte St Martin.

Nous l'avons revue, cette touchante *Duchesse de la Vaubalière*, mais, hélas! — bien déchue de son antique splendeur. Le genre a vieilli, et la poétique de M. de Rougemont appartient désormais à ces catacombes poudreuses, où elle a suivi le mélodrame de M. Guilbert de Pixérécourt, et précédé le drame bourru et bourré de M. Joseph Bouchardy.

C'est à M. Raucourt que nous devons cette pieuse exhumation. M. Raucourt a eu du succès dans le rôle de *Morisseau*, le notaire providentiel, adoré et vénéré des *titis* de l'Amphithéâtre. Pourquoi M. Raucourt ne s'est-il pas arrêté à ce premier succès? Pourquoi ce triste et malencontreux *Perruquier de l'Empereur*? M. Raucourt manque de souplesse, son allure est monotone; il pose devant un public qu'il croit voir devant lui tout yeux et tout oreilles, et lui cligne de l'œil avec un aplomb surprenant; il jette entre ses phrases des *silences*, des *temps* insupportables, et raconte le monologue avec une prétention boursouflée d'importance. On admet ces excentricités, une fois; puis à la seconde, on se fâche et on laisse M. Raucourt,

Digitized by Google

— premier sujet du théâtre de la Porte St-Martin, — débiter ses tirades ronflantes dans une salle morne et déserte. Quant aux vaudevilles et aux farces grotesques que M. Raucourt a voulu nous faire goûter, nous n'aurions jamais voulu croire, si nous n'en avions été témoin, au triste spectacle de *Jonas*, de la *Lettre de Dumanet*, de *l'Enfer* et du *Paysan Picard*. Des sifflets vigoureux et unanimes ont donné à M. Raucourt une leçon dont il pourra tirer un parti salutaire.

Si M. Raucourt est une étoile prématurément tombée du firmament dramatique, M. Eugène Hugo, *son élève*, ne nous paraît guère destiné à se hisser jusqu'à cet empyrée du boulevard du Crime. M. Hugo semble se vouer à l'emploi des grands scélérats. Pauvre jeune homme ! — Empoisonnez donc quelqu'un avec de la pâte de guimauve ; c'est de l'orgeat et non du sang qu'il faut à ce grand innocent. Que M. Raucourt prenne des nourissons, — nous n'avons rien à y voir, — mais qu'il aille les sevrer et leur apprendre à marcher ailleurs. Choisissez entre la salle Chantereine, Belleville et Mont-Parnasse ; mais, pour Dieu ! laissez nos planches en repos. Le terrain où vos conseils et vos enseignements sont tombés, n'était guère fertile, j'en conviens, mais abstenez-vous alors d'exposer au grand jour des produits aussi pauvres et aussi chétifs. A l'impossible nul n'est tenu. Tout le monde peut faire de mauvais élèves dramatiques, et certes pour ma part,

J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants,
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

Th. J.

Digitized by Google

SALON DE GAND.

(SECOND ET DERNIER ARTICLE.)

M. Louis Van Roy a, dans son dernier article, examiné rapidement les titres des candidats à la succession de M. Vanderhaert; nous pouvons annoncer aujourd'hui à nos lecteurs la nomination de M. Portaels; le talent du jeune artiste est incontestable, ce choix est donc à l'abri de la critique. Nous devons en féliciter l'Académie de Gand; grâce à elle, les craintes manifestées par notre confrère ne se réaliseront pas, le pays ne se verra point enlever par l'étranger un des peintres qui lui feront le plus d'honneur. M. Portaels aura à cœur de se montrer digne de la confiance de ses compatriotes, il ne se laissera pas éblouir par sa rapide fortune [1]. Il est jeune, il est instruit, il a beaucoup vu, il est par conséquent, plus que personne, à même de diriger nos académies dans cette voie de progrès si nécessaire à notre avenir artistique.

Sans vouloir en aucune façon mettre le talent de M. Van Ysendyck sur la même ligne que celui de M. Portaels, nous reconnaissons que le directeur de l'Académie de Mons était le seul concurrent sérieux du peintre de *la Sulamite* et du *Souvenir du Caire*. Quant à M. De Block, comme l'a très-bien dit M. Van Roy, il était impossible. Ce qui a ruiné la candidature de M. Van Ysendyck, c'est M. Van Ysendyck lui-même. Homme de mérite, il a envoyé à Gand un tableau religieux indigne de lui. Il semble avoir voulu lui-même prendre à tâche de mettre en doute la légitimité de sa réputation. En peignant *le Christ entre les deux larrons*, ce sujet mille fois traité, l'artiste s'en est tenu entièrement aux données de ses prédécesseurs; cependant, le désir d'être original le poursuivait, et a fait naître en lui la plus malheureuse inspiration. Ne parvenant pas à comprendre l'ensemble de son sujet d'une manière neuve, M. Van Ysendyck

[1] Il y a cinq ans seulement, en 1842, M. Portaels a remporté à Anvers le grand prix de peinture.

Digitized by Google

s'est rejeté sur les accessoires. C'est là seulement que nous le trouvons créateur. Dans un coin du tableau, des soldats assemblés pour jouer aux dés la robe du Christ, aperçoivent un serpent monstrueux qui fuit et qui ne peut être là que pour représenter le péché vaincu par la mort du rédempteur. Un valeureux guerrier se couvre de son bouclier et menace d'un air tragi-comique la queue du malheureux reptile; les autres, saisis d'épouvante, abandonnent les dés, et tous attendent avec anxiété le départ..... *de l'allégorie qui les trouble.*

Tout cela est ridicule, et ce n'est pas ainsi qu'on nous décrit la mort de l'Homme-Dieu : le voile du temple se déchire, le soleil s'obscurcit, les éléments sont confondus, en un mot, un événement horrible s'accomplit, et la nature entière doit paraître le dire. La toile de M. Van Ysendyck est d'un calme dont rien n'approche. La couleur est propre, claire, harmonieuse, mais froide; l'ensemble est d'un aspect glacial. Nous ne pouvons louer l'ordonnance : le Christ est sur un troisième plan; les figures du groupe de droite semblent avoir d'abord appartenu à un tableau plus grand, et sont coupées par la bordure. Enfin nous avons à signaler une faute qui heureusement n'est pas habituelle au directeur de l'Académie de Mons : les règles de la perpective sont singulièrement violées, et plusieurs personnages ne sont à leur plan ni comme vigueur, ni comme grandeur. Notre jugement n'est pas trop sévère: M. Van Ysendyck a du talent, et il faut l'empêcher de s'égarer de nouveau.

A entendre certaines gens, *le couronnement de Baudouin de Constantinople*, par M. Louis Gallait, était pour ainsi dire le seul tableau du Salon de Gand. Dans l'intérêt du peintre lui-même qui n'a pas besoin de réclames, on eût sagement fait en ne présentant pas cette œuvre comme un événement extraordinaire. Cette toile ne diminuera point la réputation de Gallait, mais — il est, nous en sommes certain, le premier à en convenir, — elle n'ajoutera rien à sa renommée. Nous ne nous attendions pas à un pendant à l'*Abdication de Charles-Quint*, d'abord parce que nous savions que le nouveau tableau, destiné aux galeries de Versailles, n'a pas été, comme *l'Abdication*, l'objet de longues méditations, d'études de chaque jour [1]; ensuite parce qu'on ne fait pas si aisément un second

1 *L'Abdication de Charles-Quint* a été peinte deux fois, l'artiste n'ayant pas été satisfait de sa première inspiration.

Digitized by Google

Charles-Quint, c'est-à-dire un des meilleurs tableaux modernes, et assurément l'œuvre la plus remarquable qu'ait créée le pinceau d'un Belge. Comme peinture, *le couronnement de Baudouin* est d'un faire admirable ; c'est une toile brossée avec une vigueur, une puissance étonnantes. Nous n'aimons pas l'aspect un peu jaune de l'ensemble. La pensée, voilà la partie faible de l'œuvre ; hâtons-nous de déclarer que le sujet n'est pas de nature à donner de brillantes inspirations. On reste froid devant cette composition, malgré l'animation parfois un peu forcée que l'artiste a donnée à la plupart des acteurs de cette scène. L'enthousiasme pouvait être très-grand, mais nous doutons qu'il ait approché de celui de certains personnages. Quant à Baudouin, l'expression de ses traits est des plus insignifiantes, toute sa personne est un peu raide, et son regard fixe ne laisse pas deviner la moindre émotion. L'empereur n'a pas davantage l'air majestueux, et il ne semble nullement avoir la conscience du grand événement dont il est le héros. Les proportions que M. Gallait a dû donner à ses personnages, sont très-défavorables ; il s'en est tiré avec honneur, et il eût été impossible de triompher plus habilement de cette difficulté. A la gauche du spectateur, près du trône, le peintre a placé un moine qui semble veiller sur deux enfants debout devant lui ; les deux enfants sont le duc de Brabant et le comte de Flandre ; sous le capuchon du moine, on reconnaît la mâle figure du lieutenant-colonel Hallart, l'ancien gouverneur de nos princes, et l'ami de l'artiste qui a eu le noble courage de protester ainsi publiquement contre une disgrace sans motifs.

Si par hasard on voulait profiter de nos observations pour attaquer Gallait, nous renverrions ses détracteurs au *Moine en prière* exposé sous le n° 375. Le critique le plus malveillant chercherait en vain une tache à signaler. Cela est plein de vérité et de noblesse ; c'est une œuvre parfaite. Ce *Moine*, *Les deux jeunes filles* de M. Wiertz et le *Souvenir du Caire*, dont la Revue s'est déjà occupée, sont les ouvrages les plus remarquables du Salon. M. Wiertz cependant, n'a pas complétement réussi ; il n'est point parvenu à traduire convenablement sa pensée. Dans un atelier, une jeune femme servant de modèle, contemple un affreux squelette sur la tête duquel est placé un écriteau avec cette inscription : *La belle Rosine*. « — Voilà donc « ce que je deviendrai un jour, moi qui suis belle entre toutes ! » devrait paraître se dire le modèle ; mais sa physionomie ne reflète

Digitized by Google

point cette pensée. Cette jolie figure est insignifiante. Le cou est positivement trop long et cette fois la comparaison avec un cou de cygne ne serait pas absurde. Comme nous le faisait observer un statuaire éminent, si l'on supprimait la tête de cette superbe créature, on aurait un chef-d'œuvre. Le corps est modelé avec le pinceau de manière à rivaliser avec le ciseau du sculpteur le plus habile. La couleur est magnifique de transparence et de fermeté.

M. Lugardon, de Genève, a exposé un panneau de petite dimension, qui annonce un artiste supérieur. Voici le sujet ; il est tiré de l'*Histoire des Suisses*, par J. de Müller : « Dès la pre-« mière heure de l'an 1308, une jeune fille du château de « Rotzberg introduisit dans sa chambre, au moyen d'une corde, « un jeune homme d'Unterwalden, du nombre de ceux qui avaient « juré l'affranchissement des Waldstaettes; celui-ci fit monter « de la même manière, vingt amis du pays; ces jeunes gens « firent prisonniers le bailly et ses gardes, en s'emparant du châ-« teau. » En contemplant cette scène, on tremble pour les habitants de la forteresse. L'effet en est saisissant, les traits de chaque personne éclairés par les rayons blafards de la lune, ont une grande variété d'expression ; la tête de la jeune fille qui se traîne aux pieds de son amant, est sublime de terreur. Le dessin est parfait ; l'œuvre entière, du style le plus élevé. La Suisse peut à juste titre s'enorgueillir des succès d'une école qui compte parmi ses chefs MM. Calame, Diday et Lugardon.

La conversation vénitienne de De Caisne est élégante, mais un peu fade. Cela manque de vigueur ; nous préférons infiniment sa *Jeune femme lisant une lettre*, lettre de déception qui arrache à deux beaux yeux des larmes de regret. C'est tout un mystère d'amour trompé, d'espérances anéanties, d'illusions détruites. — M. Rahoult a envoyé de Rome, un moine de l'ordre des capucins. C'est une étude très-vigoureuse, trop vigoureuse, dirons-nous. Cette manière a réussi à Decamps; ce n'est pas un motif pour que tous les artistes français l'imitent. La prétention de peindre comme Decamps conduit tout droit à l'abus dans lequel tombe M. Rahoult : les couleurs ne paraissent plus appliquées sur la toile avec un pinceau, mais bien avec une truelle.

Henriette de France au château d'Holdemby est loin d'être une œuvre irréprochable. L'expression de la reine est bien sentie, les

Digitized by Google

étoffes sont habilement rendues; mais M. Claudius Jacquand a fait du cornette Joyce, une véritable caricature. L'ensemble de la composition est froid.

Le Savetier et le Financier de M. Ange François figuraient au Louvre. Si l'artiste a voulu rivaliser avec les peintres sur porcelaine, nous n'avons rien à dire: il a réussi au-delà des ses désirs. — *Une famille asiatique au Harem* est la propriété de M. Nolet de Brauwere van Steeland, poëte flamand, si nous ne nous trompons. Nous en félicitons sincèrement M. Nolet, nous serions désolé de contrarier son goût pour les pachas à tête impossible, surmontée de montagnes de cachemires, et puisque M. Eug. Van Maldeghem a eu le bonheur de découvrir un amateur de ce genre de monstres, nous l'engageons à continuer à confectionner des sectateurs de Mahomet, qui, si l'on reprenait au théâtre des Nouveautés *la Corde de pendu*, figureraient avantageusement dans le *ballet final des Grosses Têtes*.

MM. E. Verboeckhoven et Jones ont peint avec leur talent habituel des *paysages avec animaux*. Un élève de M. Robbe, M. Woutermaertens, qui, au dernier Salon de Bruxelles, avait aisément éclipsé son maître, promet de devenir un de nos meilleurs peintres d'animaux. — Le *Roland de Lattre* de M. Canneel est plus qu'un souvenir de la célèbre lithographie de De Lemud : *Maître Wolframg*. — Le *Saint François* de M^me^ Calamatta est exécuté dans cette déplorable manière qui nous a déjà valu *la Jeune fille de Pompéi* et une *Sainte Cécile* de verdâtre mémoire. — Il y a de la noblesse dans le *Sommeil de Jésus*, par M. E. Devau. La couleur est harmonieuse, mais la touche n'est pas très-ferme.

M. Ch. Wauters a exposé, sous le n° 371, une bonne toile ; il est fâcheux que la jambe droite d'une de ses figures ne *s'emmanche* pas. — Un M. Dobbelaere, de Bruges, a sans doute pris pour modèle de sa *Charité romaine* l'élégant bas-relief qui n'orne pas la porte du beffroi de Gand. — M. Jean Van de Kerckhove a probablement cru atteindre les dernières limites de l'horrible ; nous regrettons de venir troubler son triomphe. Un peintre lyonnais, homme de talent, qui avait la passion du laid, a traduit avant lui la terrible scène du Dante avec des détails bien autrement affreux. Soulary s'était chargé de nous représenter Ugolin occupé à manger ses enfants. Dans un coin de la toile, on pouvait admirer un des infortunés à moitié dévoré par monsieur son père. Soulary ne comprenait pas qu'un

Digitized by Google

artiste se permît jamais de ne point peindre d'après nature. Il poussait ce principe un peu loin, comme on va le voir. Ayant à représenter dans tous ses tableaux la douleur, l'effroi, etc., il avait soin de ne jamais laisser passer une exécution sans y assister. Il étudiait là les diverses sensations de ses voisins, et, en rentrant dans l'atelier, il reproduisait sur la toile les traits qui l'avaient le plus frappé. Un jour, une jeune fille qui ignorait l'affreux spectacle dont la place des Terreaux allait être témoin, se perdit dans la foule, et lorsqu'elle aperçut l'instrument du supplice, il était trop tard pour retourner sur ses pas. Le hasard l'avait conduite auprès de Soulary. L'artiste ne la perdit pas un seul instant de vue ; les terreurs de la jeune fille lui inspirèrent, grâce à sa manie des études sur nature, une idée tout au moins barbare et que notre original, qui, en réalité, avait le meilleur cœur du monde, trouva des plus simples. Il se plaça derrière la pauvre enfant, et, à l'instant même où le couteau mettait fin aux jours du coupable, la main glacée de Soulary s'abaissa rapidement sur le cou de sa voisine, qui s'évanouit entre les bras de l'artiste. Alors seulement, il comprit la portée de ce qu'il regardait un moment auparavant comme une innocente plaisanterie. Désespéré, il se mit à prodiguer les soins les plus empressés à sa victime, qui fort heureusement revint à elle et eut la bonté de lui pardonner cette impardonnable folie. On crut un instant que cette aventure guérirait Soulary de ses expériences sur nature, mais il n'en fut rien ; au bout de quelques mois, l'amour de l'art, comme il le disait, l'emporta. Soulary, trouvera-t-on, était peut-être quelque chose de plus qu'un original.

— Mais nous voilà assez loin du Salon de Gand. Hâtons-nous d'y revenir. — Nous n'avons vu qu'un seul portrait à l'huile traité d'une manière supérieure. Nous voulons parler de l'œuvre de M. J. B. Guignet, un des bons disciples de M. Ingres ; une grande correction de dessin et beaucoup de distinction, telles sont les qualités par lesquelles brille M. Guignet. Son coloris, il est inutile de le dire, est d'un aspect grisâtre. — Il ne faut pas apprécier d'après le portrait de M. J. Van Crombrugghe, le talent de M. Vanderhaert, l'ancien directeur de l'Académie de Gand. Nous ne prétendons point qu'on ait eu tort d'exposer cette dernière œuvre du maître ; nous disons seulement qu'on doit la juger comme une esquisse assez avancée, et non comme un tableau terminé. — M. Oscar Dehaes a reproduit avec

Digitized by Google

habileté les traits de Vanderhaert. — Nous engageons M. Picqué à tendre la main à M. Delanghe, et réciproquement. L'aspirant de marine du dernier a surtout un certain petit air qui fait plaisir à voir. On dirait qu'il a appartenu au cabinet de figures de cire de quelque Curtius forain. — Si nous n'avons point parlé du *Templier* de M. Etienne Wauquier, dont la Revue s'est déjà occupée en rendant compte de l'Exposition de Mons, c'est que nous partageons sans réserve l'opinion de notre confrère : tout le monde admire la pureté du dessin et la puissance du coloris de ce portrait; nos lecteurs savent que le *Templier* n'est autre que l'artiste lui-même.

Le *béguinage de Courtrai*, par M. Depratere, se distingue par une grande vérité. Nous ne pouvons en dire autant de la *Vue de la grue d'Andernach*, par M. Van Moer. — *La forteresse de Ronda* est un tableau très-bien exécuté ; la couleur qui est brillante, est malheureusement monochrome dans les ombres. M. Bossuet se montre toujours homme de goût, mais il devrait bien se décider à varier ses sujets; nous le retrouvons partout avec son éternelle porte moresque.

Ne quittons pas la peinture sans adresser nos félicitations à M. Robie pour l'excellente ordonnance de son tableau. Cela est d'une élégance exquisse. Nous voilà enfin delivrés de la console classique surmontée d'un vase non moins classique que remplit un monstrueux bouquet ! M. Robie a jeté sur le gazon, avec une négligence de petite maîtresse, un éventail, des gants, une mantille de dentelle noire, un chapeau de paille d'où s'échappent d'admirables fleurs. On aperçoit à demi-caché sous les fleurs... *Jocelyn*, le noble livre du divin poëte. Avions-nous tort de vous dire que cela était d'un goût infini ?

La gravure en médailles n'est représentée que par MM. Wiener frères. Nous ne citerons que la médaille en l'honneur de feu M. Willems, l'académicien ; elle se distingue par de bonnes qualités de modelé. — Les beaux portraits de M. Schubert nous empêchent seuls de dire que la lithographie est nulle. — Quant à la peinture sur verre, M. De Keuckelaere ne peut avoir la prétention de la représenter. — Les deux gravures de M. Michel Verzwyvel rappellent trop les vignettes anglaises. Le burin de M. Erin Corr est sec. Il y a de l'avenir dans la planche exposée par M. J. B. Michiels. — Au moins le concours d'architecture ne nous offre point, comme celui d'Anvers, des palais des *mille et une nuits*, de véritables décora-

Digitized by Google

tions d'opéra. C'est un progrès que nous sommes heureux de signaler ; les concurrents ont sagement pensé que leurs projets d'hôpitaux devaient être réalisables. — Les gravures sur bois de M. H. Brown seraient dignes de tous nos éloges si quelques parties n'étaient très-dures. Il y a un progrès réel dans la taille. Quant à l'École royale de Bruxelles, mieux vaut n'en point parler. — Si l'an dernier la sculpture était fort pauvre à Anvers, elle ne l'est pas moins à Gand. Le mouvement de l'*Enfant jouant aux billes* par M. Frison, est naturel, mais ce plâtre dénote une absence presque complète de science anatomique. Il faut espérer que les bustes de MM. Parmentier et De Vigne-Quyo ont le mérite de la ressemblance.

M. J. Geefs, homme d'un talent moins contestable, a exposé deux statues, la première est cette *fille du pêcheur* que tout le monde a vue à Bruxelles, en 1842. La seconde a la singulière prétention de représenter *la Malice*, *figure couchée*, comme dit le catalogue, de peur qu'on ne s'y trompe sans doute. Le même catalogue nous apprend que cette statue, peinte en vert, est en pierre de France. Nous sommes encore à nous demander comment une femme étendue sur des coussins,

« . . . . . Dans le simple appareil
D'une jeune beauté qu'on arrache au sommeil, »

comment cette femme qui a un air très-ennuyé, peut vouloir passer pour *la Malice*. Empressons-nous d'ajouter que la dame tient en main une sorte de sceptre sur lequel est posé un papillon. Encore une fois, nous ne comprenons pas, et nous serions enchanté d'apprendre le mot de ce logogriphe en pierre de France. — M. Janssens ayant travesti en *Johan* son prénom (Jean), M. Geefs a cru nécessaire d'orthographier le sien de cette manière : *Jozef*. Que M. Janssens cherche à attirer l'attention, fût-ce par ses ridicules, nous le trouvons tout simple ; M. Janssens (*Johan*) n'a pas de talent. Mais de la part de M. Joseph Geefs, ce genre d'amusement est de fort mauvais goût. Si ce sculpteur s'est, comme on nous l'assure, pris de belle passion pour la langue et la littérature flamandes, il ferait bien de ne pas imposer cet amour malheureux au public et de se rappeler que le livret est rédigé, ou du moins passe pour être rédigé en français.

T. Decamps.

Digitized by Google

THÉATRES DES NOUVEAUTÉS ET DU VAUDEVILLE.

LE FILS DU DIABLE, *drame en* 6 *actes ! et* 12 *tableaux !! dont un prologue :* LES TROIS HOMMES ROUGES !!! *tiré du roman de M. Paul Féval,* par MM. Paul Féval et Saint-Yves !!!! — Ce titre infernal figure depuis trois semaines en lettres gigantesques sur l'affiche des deux théâtres, et après chaque représentation, le public se retire, en se disant que ce n'est pas le cas de s'écrier : « tel père, tel fils ! » Et avec sa logique habituelle, le public a grand soin le lendemain d'accourir de plus belle. Lecteur, n'attendez pas de moi une analyse; à l'impossible nul n'est tenu. Pour vous donner une idée d'un pareil mélodrame, il serait au moins utile de l'avoir compris, et, je l'avoue bien humblement, je ne me reconnais pas l'intelligence nécessaire pour débrouiller ce chaos orné de rondes, de poignards, de ballades, de duels et légèrement aussi de cachucha peu sentimentale. La seule chose qui soit en mon pouvoir, c'est de vous offrir un rapide aperçu des moyens extrêmement neufs employés dans ce chef-d'œuvre. Les fabricants de mélodrame doivent être stupéfaits de la découverte.

Séductions.	1
Naissances légitimes.	1
Bâtards.	4
Baptêmes.	0
Tentatives de meurtre et d'empoisonnement.	7
Assassinats.	5
Duels.	3
Soufflets.	2
Coups de pied et coups de poing, (approximativement)	100
Coups de fusil.	1
Manteaux rouges.	3
Banquiers-galériens.	1
Usuriers-barons.	1
Médecins-empoisonneurs.	1
Gendarmes.	0
Chanceliers.	1
Geôliers.	3
Commissaires de police.	2
Huissiers.	2
Évasions.	5
Mariages.	1
Triomphes de la vertu.	1
Orgues de Barbarie.	1

Digitized by Google

Faites l'addition et vous trouverez la somme des plaisirs qui vous attendent.

J'ai négligé d'énumérer les entremetteuses, les débardeurs, les titis et une foule d'autres objets dont l'inventaire serait trop long à dresser.

Les lingères, les blanchisseuses et les pharmaciens reconnaissants se proposent d'offrir une médaille à M. Paul Féval pour ne lui rien laisser à envier à M. Eugène Sue. Une représentation du *Fils du Diable* coûte en moyenne à chaque spectatrice deux ou trois flacons d'éther et une douzaine de mouchoirs.

Après *les Baigneuses*, les *Poses plastiques* et *Les Marocaines*, nous nous attendions à assister, au théâtre du Vaudeville, à des exercices de voltige, à des danses de corde, à des sauts périlleux, etc. On aurait adopté un genre tenant à la fois de Franconi et de feu l'illustre Nicolet. En sa haute sagesse, M. David, ex-premier amoureux de la Comédie Française et pensionnaire du roi, en a décidé autrement. Un beau matin, le sultan de la rue de l'Évêque a eu une idée : il a imaginé de faire jouer, dans une salle grande comme une antichambre, un immense mélodrame de l'Ambigu-Comique. M. Delannoy, dont je n'entends nullement contester le talent, mais qui n'a pas tous les genres de talent, s'est emparé du rôle créé à Paris par Montdidier, et, comme on devait s'y attendre, il y a été mauvais. Ce comique manque en effet de distinction, cette qualité lui a toujours été inconnue, et, sous le costume de dandy, sous les vêtements d'un gentilhomme, il a le malheur d'être commun. M. Delannoy a obtenu un très-légitime succès dans *le Chiffonnier de Paris*; ce n'est pas un motif pour jouer désormais tous les premiers rôles. La pièce de M. P. Féval a été mutilée avec un sans-façon des plus amusants par M. David; M^lle^ Anouba rompt son engagement pendant les représentations du *Fils du Diable*. Vous croyez peut-être qu'on s'empresse de confier son rôle à une autre actrice ? — Erreur ! Un sociétaire de la Comédie française est autrement expéditif : il retranche toutes les scènes où paraissait la fugitive, et l'ouvrage se traîne..... à cloche-pied. Il y a un an, lors de sa première direction, M. David s'inquiétait un peu moins d'attacher de jolies femmes à son théâtre, et on pouvait croire qu'il releverait la fortune fort compromise du Vaudeville. Puisqu'aujourd'hui on en est réduit à subir des talents négatifs, il serait à

Digitized by Google

désirer que ce supplice fût le moins désagréable possible. Aussi le public s'étonne-t-il de voir constamment donner les jeunes premiers rôles à Mlle Leroux dont depuis trop longtemps il est admis à compter les printemps et aussi les hivers. A mérite égal, il préfère voir en scène les beaux yeux de Mlle Cico que de ténébreuses influences relèguent presque toujours au second plan. Ce que deviendra le théâtre de la rue de l'Évêque, nul ne peut le prévoir en présence surtout de la désertion qui depuis quelques jours éclaircit les rangs du personnel féminin.

Notre théâtre des boulevards vient de subir une nouvelle révolution intérieure. M. Rosey, après avoir convoqué ses pensionnaires en assemblée générale, a fait défaut à cette réunion provoquée par lui-même, et les artistes ont été obligés de se mettre en société. Ils ont eu raison de ne pas fermer la salle, car la foule leur est revenue grâce à une excellente mesure : la diminution du prix des places. Le *Fils du Diable*, sans être représenté d'une manière irréprochable, a obtenu un grand succès dans lequel M. Deloris et surtout Mlle Caroline d'Alloca peuvent revendiquer une large part. Mlle d'Alloca a été touchante sous les haillons de Noëmie. M. Mériel a fait recevoir par de nombreux applaudissements la reprise de *Paris voleur*, qui se partage de nouveau la vogue avec *Paris la Nuit*. Plusieurs drames et de gais vaudevilles sont à l'étude ; quant à *la Biche au bois*, on conçoit que la faillite du directeur nécessite un nouvel ajournement à la première représentation d'une féerie qui exige des frais considérables de mise en scène. La majorité des décors cependant est terminée. Trois jours avant sa chute, M. Rosey a cru devoir donner *le Déluge*, ce fameux vaudeville national dont on nous promettait des merveilles. La salle entière a fait justice de cette parade ; personne ne s'est avisé de demander le nom de l'auteur qui se cache prudemment sous le pseudonyme de Romain.

Digitized by Google

UN EXPLOIT PHÉNOMÉNAL.

« Monstrueuse requête. »
FOURDRAIN, *Mahomet.*

Monsieur Dejasse, le sculpteur phénoménal dont nous avons entretenu nos lecteurs dans notre livraison du 15 août [1], blessé de la manière dont nous avons parlé de ce qu'il lui plaît d'appeler *ses deux statues*, vient de nous adresser une longue épître. Pour en assurer l'insertion dans notre plus prochaine livraison, il fait un appel à notre loyauté et joint à cet appel un exploit d'huissier; certes en mettant à la fois en jeu deux sentiments bien enracinés chez nous, la loyauté et le respect pour les autorités constituées, M. Dejasse ne pouvait manquer d'obtenir une prompte admission de sa prose dans notre recueil.

Nous ne nous appesantirons point sur la nouveauté du moyen employé par ce *statuaire* pour mettre ses productions à l'abri de toute critique; nous ne croyons pas que son exemple soit jamais suivi par les artistes (nous entendons parler de ceux qui ne sont point improvisés); mais chez l'auteur du *Contentement* et de l'*Enfant du peuple*, toutes les allures devaient avoir quelque chose d'extraordinaire; ne nous étonnons donc point si des *statues* précédées d'affiches et de placards, sont suivies de réclames et de réclamations.

Bien que nous pourrions nous refuser à accepter la polémique *artistico-judiciaire* que l'humeur belliqueuse du jeune artiste veut entamer, nous nous empressons de déférer à un vœu exprimé en termes aussi choisis que légaux. D'autres renverraient le sculpteur phénoménal aux expositions passées et futures où il fait appel à l'opinion publique qui, — il faut le reconnaître, — s'est prononcée sur ses œuvres avec une unanimité des plus encourageantes. Les lettres, les prières, et les exploits timbrés étaient parfaitement inutiles, car nous ne saurions résister au désir de faire jouir nos

[1] Voyez tome IV, page 476.

Digitized by Google

lecteurs d'une bonne fortune assez rare dans un recueil littéraire. L'union intime et touchante du style sculptural et de la langue fleurie et pittoresque de cette classe estimable de fonctionnaires qu'Arnal qualifie si légèrement de « gueux d'huissiers, » cette allianoe du ciseau de Phidias et de l'écritoire de M. Loyal, présente un intérêt digne de nos plus sérieuses et transcendantes méditations. Voici l'ultimatum, le protocole solennel, fruit de cette entente cordiale de l'atelier et de la salle des Pas-Perdus.

A Messieurs les Directeurs de la Revue de Belgique, à Bruxelles.

Liége, ce 30 septemble 1847.

Messieurs,

L'avant-dernière livraison de votre recueil, 15 août, contient un article qui m'est personnel et que je ne puis laisser sans réponse. Je ne viens point réclamer à l'égard des critiques que l'on y a faites de mes deux premières statues. Livrer mon travail à la publicité, c'était naturellement l'exposer à l'appréciation des connaisseurs tout aussi bien qu'à celle des sots [1], et, quoique l'auteur de cet article fasse très-clairement entendre, ma vanité ne va pas plus jusqu'à [2] n'espérer que des éloges, que la prétentions de ses jugements ne va pas sans doute jusqu'à les croire des décisions en dernier ressort. C'est une réflexion, qu'il est bon de faire dans un temps où trop d'écrivains dénigrent pour mieux paraître capables, et s'imaginent qu'il n'y a plus rien au-delà de l'empirisme de leurs arrêts [3].

Je ne viens donc, Messieurs, ni me plaindre ni réclamer. L'intérêt avec lequel on a accueilli mes tentatives comme statuaire, m'a donné la mesure de ce que je puis attendre de mes efforts, et avant de renoncer à ce que je crois une vocation, tardive sans doute [4], mais dont nul ne saurait encore préjuger tout-à-fait le mérite [5], je me permettrai d'attendre que des juges plus impartiaux se soient prononcés sur mes ouvrages.

En vous adressant cette lettre, Messieurs, je ne veux que relever la malveillance dont l'article auquel je réponds porte le cachet manifeste ; son auteur a dû se donner bien du

---

[1] Quoique l'auteur de la lettre ne le fasse pas clairement entendre, nous le remercions de la délicatesse avec laquelle il nous laisse le choix entre les deux catégories d'Aristarques qui sont admis à l'apprécier.

[2] Le sculpteur phénoménal oublie de fixer les bornes qu'il daigne assigner à sa vanité.

[3] L'exploit de l'huissier devrait bien nous dire quelle espèce de cour martiale, prévotale, d'appel ou de cassation, a la mission de rendre des arrêts empiriques.

[4] Sans *aucun* doute, M. Dejasse ! — On ne peut être plus modeste et avouer de meilleure grâce sa quarantaine d'hivers.

[5] Pardon, M. Dejasse ; nous n'avons pas — pour parler votre langage — *préjugé du mérite de votre vocation tardive sans doute*. Nous avons été voir vos figures phénoménales, puis nous les avons jugées comme elles doivent l'être.

Digitized by Google

mal pour paraître concilier sa justice avec sa partialité ; mieux valait être franc : il aurait probablement eu de plus, alors, le mérite d'être honnête [1].

En effet, Messieurs, si mes statues ne me donnent pas droit à des éloges, l'honorable emploi que j'ai fait de mon activité, en les exécutant, m'en donnait du moins à des égards. On peut tout dire à l'artiste qui se trompe ou qui s'abuse, mais encore faut-il le lui dire avec les formes dont une critique de bon goût ne se départ jamais. L'auteur de l'article paraît ne pas l'avoir su. J'en suis plus fâché pour lui que je ne le suis pour moi. Il daigne, il est vrai, reconnaître, dans mes productions, *quelques parties passablement comprises et qui dénotent certaines dispositions, une certaine facilité à manier l'ébauchoir*. Mais voilà qui est poli et presque flatteur [2].

Après s'être élevé jusque là, après avoir constaté les *certaines* dispositions et la *certaine* facilité ; comment n'a-t-il pas compris qu'il y avait lieu à une *certaine* indulgence ?

C'est être peu conséquent, et du défaut de logique dans les idées comparé à la prétention de travailler sans maître, je me demande à mon tour lequel est le plus *phénoménal*.

Mais je crois avoir deviné, Messieurs ; l'auteur de l'article, subissant probablement une influence étrangère et intéressée, n'aura pu réussir à être ce qu'il devait. On lui aura donné l'idée et il aura mis le mot. Comment vouloir qu'il résulte de là une appréciation régulière ? C'est à trébucher à chaque pas. Qu'on se rassure cependant ! Il m'arrivera probablement encore de faire d'autres statues [3], c'est une manie peut-être [4] ; que voulez-vous ? On se corrige peu à mon âge [5], quand on est mal jugé. Des conseils indulgents et sérieux produiraient une salutaire influence ; une critique malveillante et sans portée artistique enracine dans le péché [6]. Ce qui est certain, c'est que je n'emprunterai jamais ma pensée que de moi-même (*sic*), et que pour trouver un sujet, je n'en suis pas encore réduit à copier Van Dyck dans son tableau *d'Abraham, recevant Agar*, ou bien les *Fastes*

---

1 Ce bon M. Dejasse a vraiment eu tort de ne pas enrichir notre bibliothèque du *Traité de la civilité puérile et honnête*.

2 Ces phrases s'expliquent parfaitement par les renseignements que nous avions pris à Liége. M. Dejasse, qui exécute des statues *sans avoir appris ni ou travailler*, comme il le dit lui-même, a - dans sa jeunesse - suivi des cours de dessin ; plus tard, il a exercé l'état de graveur. Des juges moins indulgents que nous, s'étonneraient qu'avec de pareils antécédents on parvienne à d'aussi pitoyables résultats.

3 M. Dejasse ne menace-t-il pas ici les critiques de tenir suspendu sur leur tête, - comme l'épée de Damoclès de classique mémoire, - son ébauchoir phénoménal ?

4 « *Peut-être*, » ne serait-il pas inutile ? Peut-être.

5 « Si l'auteur de ces choses *était encore jeune*, nous nous bornerions à l'engager à « beaucoup apprendre et à beaucoup voir ; nous lui donnerions le conseil de travailler « encore longtemps dans le silence et dans le recueillement, avant d'affronter une publicité « qui ne peut lui attirer que les éloges des ignorants et l'admiration des sots. Mais on nous « dit qu'*il est arrivé à cette époque de la vie où l'on ne peut plus attendre longtemps*, « et alors nous comprenons qu'il ne nous appartient pas de lui donner des conseils. »

REVUE DE BELGIQUE, tome IV, page 477.

6 Espérons que la prochaine statue de M. Dejasse nous montrera un *jeune* et fier artiste « *enraciné* DANS *le péché*. »

Digitized by Google

de la nation française. Vous ne comprenez peut-être pas, Messieurs [1]; soyez toutefois sans peine. Il est quelqu'un qui comprendra [2] et qui ne me pardonnera jamais aussi volontiers que je lui pardonne moi-même.

J'attends de votre loyauté [3], Messieurs, l'insertion de cette lettre, dans votre prochain numéro, et vous prie d'agréer mes civilités.

Signé : De Jasse-Simonis.

L'an mil huit cent quarante-sept, le quatre octobre à la requête du sieur De Jasse-Simonis, statuaire, domicilié à Liége, rue Pont d'Ile :

Je soussigné Jean Baptiste Verhasselt, huissier audiencier près la Cour d'appel séant à Bruxelles, y domicilié, rue de la Paille S^on^ 1^re^ N^o^ 20, patenté;

Ai signifié et déclaré à Messieurs les Directeurs de la Revue de Belgique, dont les bureaux sont établis rue des Minimes, N^o^ 25, où étant et y parlant à Monsieur Emile Lelong, éditeur de la dite Revue de Belgique, que mon requérant les fait sommation d'insérer dans le plus prochain numéro de la *Revue de Belgique*, la lettre datée de Liége, le trente septembre 1800 quarante sept, dont copie précède, en réponse à un article mentionné dans le recueil de la dite Revue en date du quinze août dernier, protestant de tous frais dommages et intérêts à charge des dits signifiés, pour le cas où la lettre ci-dessus mentionnée ne recevrait point sa publicité tel qu'il est mentionné plus haut.

Et pour que les signifiés n'en ignorent, je leur ai laissé, étant en leur dit domicile et y parlant comme dessus, mon présent exploit, avec copie en tête de la lettre du trente septembre 1800 quarante sept.

Dont acte, coût neuf francs 76 centimes [4].

Signé: J. B. Verhasselt.

---

1 Pour la première fois nous sommes d'accord avec M. Dejasse. Il se déclare incompréhensible. Nous sommes heureux d'être parfaitement de son avis.

2 Voilà qui pique singulièrement notre curiosité.

3 Et de la sommation de M. Verhasselt huissier audiencier patenté soussigné.

4 Nous nous faisons un devoir de rassurer nos lecteurs qui pourraient s'apitoyer sur le sort de notre caisse en la croyant condamnée à payer les 9 francs 76 centimes, coût de l'exploit dudit huissier audiencier patenté. M. Dejasse a estimé son style plus phénoménal encore que ses plâtres – si c'est possible - à la dite somme. C'est à lui seul que son épitre coutera 9 fr. 76 centimes. Nous regrettons vivement de lui occasionner ce déboursé ; nous n'eussions pas demandé plus pour publier sa lettre que pour corriger quelques-uns de ses nombreux *lapsus calami*.

Digitized by Google

M. MORREN ET LA MOELLE VÉGÉTALE. (*Vegetable marrow.*)

— Nos lecteurs ont appris à connaître le style de M. Morren, le facétieux académicien. Mais il paraîtrait que cet illustre botaniste ne se borne pas à la culture de la facétie, et que ses occupations ne sont pas toutes aussi innocentes que celles qui ont fait l'amusement de M. Retchezken. Un journal de Liége publie la lettre suivante que nous reproduisons sans réflexions; nous pensons en effet, comme l'auteur de cette épître, que le fait qu'il signale n'a pas besoin de commentaire.

Liége, 13 octobre 1847.

Au Rédacteur,

Monsieur,

L'exposition agricole vient de donner lieu à un fait que je crois devoir vous signaler.

Établi en Belgique depuis un grand nombre d'années, j'y ai importé et cultivé la semence de la *moëlle végétale*, légume connu en Angleterre sous le nom de *vegetable marrow*. Décidé à envoyer à l'exposition agricole les produits que j'en ai obtenus, je regardai comme un acte de politesse d'en transmettre quelques échantillons à M. MORREN, professeur à l'université de votre ville, avec offre de lui communiquer en outre de la semence de ce légume pour le cas où il désirerait en essayer la culture au jardin botanique. Ce jardin possède, il est vrai, la *courge à la moëlle*, qui porte aussi le nom de FAUSSE *moëlle végétale*, mais on n'y rencontre point le véritable *marrow* des Anglais.

Jugez, Monsieur le Rédacteur, quelle dut être ma surprise lorsque je remarquai dans le catalogue de l'exposition (page 98), la *moëlle végétale* figurant à la suite de la *courge à la moëlle*, comme étant l'une et l'autre des produits du jardin botanique de Liége, et que je pus reconnaître les échantillons que j'avais confiés à M. Morren, présentés par lui à l'exposition comme preuve à l'appui de sa prétendue culture.

Je pense, M. le Rédacteur, que ce fait est assez significatif par lui-même pour qu'il soit nécessaire d'y ajouter la moindre réflexion.

Agréez, etc.

JOHN ROBINSON,
Mécanicien au chemin de fer de Liége.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE.

— **A NOS ABONNÉS.** La livraison était composée, lorsque nous avons reçu la lettre de M. Dejasse, dont l'insertion nous a été demandée par exploit d'huissier. Nous espérons que nos lecteurs trouveront comme nous que le retard que leur a fait subir M. Dejasse est amplement compensé par les grâces de son style.

— **A M. O. D. à Liége.** Veuillez nous envoyer une copie de vos deux poésies.

Digitized by Google

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

LA REVUE DE BELGIQUE paraît le 15 de chaque mois par livraisons de 96 pages environ, formant à la fin de l'année deux beaux volumes in-8°.

Les abonnés reçoivent, à la fin de chaque volume, une couverture, une table des matières et un errata général.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour Bruxelles : *Par an*, 12 francs, payables par trimestre.
Par semestre, 7 francs.

Pour la Province, *franco* : *Par an*, 13 fr. 50 payables par semestre, et par mandat sur la poste.
Par semestre, 8 fr.

Pour l'Étranger, *franco* : *Par an*, 15 fr. payables par mandat sur la poste.
Par semestre, 9 francs.

Tout abonnement est payable à la réception de la première livraison.

On s'abonne pour six mois et pour un an.

Les abonnements à l'année courent à partir du 15 avril 1847, les abonnements au semestre datent du 15 avril et du 15 octobre.

Toutes lettres, réclamations et demandes d'abonnement doivent être adressées *franco* au bureau de la Revue, rue des Minimes, 25. Les réponses seront données dans chaque livraison, à l'article *Correspondance*.

IMPRIMERIE DE ÉMILE LELONG ET C^ie, RUE DES MINIMES, 25

Digitized by Google

DÉPOSÉ. — LA REPRODUCTION DES ARTICLES EST INTERDITE.

REVUE DE BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

.... La Muse aime la Jeunesse,
Elle peut venir parmi nous.

2me ANNÉE.

8me LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1847.

SOMMAIRE.

pages.

Littérature anglaise — I. Charles Dickens. Tableaux d'Italie. Traduction de E. JAMES. 109
Études sur les Écrivains modernes. — V. Les Poëtes-Ouvriers de la France. (Suite.) ALEX. WAUQUIER. 118
A qui je ressemble. Extravagance. FÉLIX COVELIERS. . . 130
Archéologie monumentale. Architecture carlovingienne. Réponse à la XIIe lettre de M. Guillery. FRÉDÉRIC VAN DER RITT. 134
La Cale, la Vergue et la Corde, ou le Code pénal maritime. VICTOR FAIDER. 143
Premier beau jour. A Madame E. F. — ÉDOUARD WACKEN. 150
Lettre adressée aux Directeurs de la Revue de Belgique, par M. Le Baron DE STASSART. 152
Les Prolétaires, mémoire historique, par Henri Guillaume Bensen, traduction de FRÉDÉRIC SCHUTZ. 156
Les ruines de l'abbaye de Villers. EUGÈNE VAN BEMMEL. . . 176
Chronique musicale et dramatique. TH. J. 186
Bulletin artistique. LOUIS VAN ROY. 195
Chronique [1]. 200

1 La prochaine livraison contiendra un monologue en vers, intitulée : *Pygmalion*, qui sera représenté le 25 novembre, au bénéfice de M. Verdellet.

BRUXELLES,

AU BUREAU DE LA REVUE DE BELGIQUE.

RUE DES MINIMES, 25.

Digitized by Google

REVUE DE BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

2e SÉRIE

8e LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1847.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ANGLAISE.[1]

I.

CHARLES DICKENS.

TABLEAUX D'ITALIE.

UN RÊVE ITALIEN.

J'étais en route depuis plusieurs jours, et je m'étais reposé fort peu pendant la nuit et point du tout pendant le jour. Les objets qui s'étaient si rapidement succédés se reproduisirent en visions imparfaites, et une foule d'images s'entrechoquèrent confusément dans mon cerveau, pendant que je voyageais par une route solitaire. Par intervalles une de ces images cessait pour ainsi dire de vaciller et me permettait de la voir distinctement. Puis elle se fondait comme un tableau de lanterne magique, et, pendant que j'en reconnaissais une partie, j'en voyais une autre moins distincte. A peine un nouvel objet se fût-il montré qu'à son tour il disparaissait pour faire place à un autre.

D'abord je me trouvai devant les vieilles églises de Modène. Je reconnus les colonnes bizarres, avec les monstres hideux qui leur servent de base. Je crus voir ensuite ces colonnes isolées sur la paisible place de Padoue devant la vieille et grave université. Puis je crus errer dans les environs de cette ville si agréable, admirant les maisons, les jardins et les vergers que j'avais vus quelques heures auparavant. A leur place s'élevèrent aussitôt les deux tours de Bologne, et la plus vive de toutes ces images disparut devant la monstrueuse citadelle de Ferrare, qui, semblable à une illustration d'un roman fantastique, se reproduisit de nouveau, dominant la ville solitaire

[1] Voyez tome IV, page 483.

Digitized by Google

et déchue. En un mot, j'éprouvai ces sensations incohérentes, mais délicieuses, dont jouissent quelquefois les voyageurs et qu'on a tant de plaisir à prolonger. Chaque cahot de la voiture qui me transportait à moitié sommeillant dans les ténèbres, semblait chasser quelque souvenir et y faire succéder un autre tableau ; ce fut dans cet état que je m'endormis.

Bientôt la voiture s'arrêta et je me réveillai ; du moins je le crus. Il faisait tout-à-fait nuit et nous étions au bord de l'eau. Là se trouvait une barque noire, ayant une cabine de la même couleur sombre. Quand j'y eus pris place, deux hommes ramèrent la barque dans la direction d'une grande lumière qui brillait au loin sur la mer.

Par moments le vent soupirait lugubrement. Il ridait la surface de l'eau, berçait la barque et chassait les noirs nuages devant les étoiles. Je ne pus m'empêcher de trouver étrange de voguer ainsi à cette heure, en quittant le rivage pour aller vers cette lumière que je voyais au loin sur la mer. Bientôt elle devint plus éclatante, et au lieu d'une lumière je vis une multitude de flambeaux brillant au dessus de l'eau, pendant que la barque en approchait par une espèce de sillon incertain, indiqué sur la mer par des bornes et des pilotis.

Nous avions vogué environ deux lieues sur la plaine noire, quand j'entendis dans mon rêve, le bruit de l'eau qui rencontrait quelque obstacle. Je regardai attentivement et je vis à travers les ténèbres quelque chose de noir et de massif qui semblait être un rivage, mais étendu sur la mer comme un radeau ; et nous glissâmes à côté. Le principal des deux rameurs me dit que c'était un cimetière.

Plein de l'intérêt et de l'étonnement qu'inspirait cette idée d'un cimetière au milieu de l'océan solitaire, je me retournai pour le contempler à mesure qu'il s'éloignerait de nous, mais il se déroba rapidement à mes regards. Avant que je pusse savoir comment cela s'était fait, je m'aperçus que nous montions une rue, une rue fantôme ; de chaque côté des maisons sortaient de l'eau, et la barque noire glissait sous les fenêtres. A quelques unes de ces fenêtres brillaient des lumières qui se reflétaient dans le sombre miroir de l'eau, mais tout était dans le plus profond silence.

Ainsi nous nous avancions dans cette cité fantôme, glissant par des rues et des ruelles étroites toutes remplies d'eau. Parfois les angles étaient si aigus et si resserrés qu'il paraissait impossible que la longue et étroite barque pût les tourner ; mais les rameurs

Digitized by Google

poussant un cri mélodieux d'avertissement s'avançaient toujours sans s'arrêter un seul instant. Quelquefois les rameurs d'une autre barque noire comme la nôtre répondaient au cri, ralentissaient leur marche, comme je crus que nous le faisions de notre côté, et venaient glisser à côté de nous comme une ombre noire. D'autres barques de la même couleur sombre étaient amarrées, me sembla-t-il, à des piliers peints, près de portes noires et mystérieuses s'ouvrant sur l'eau. Quelques unes étaient vides ; dans d'autres les rameurs étaient endormis ; et vers une autre je vis quelques personnes se diriger sous une voûte lugubre conduisant à l'intérieur d'un palais; elles étaient richement vêtues et éclairées par des flambeaux. Je ne fis que les entrevoir ; car un pont si bas et si près de la barque qu'il semblait prêt à nous écraser sous sa chute, un de ces nombreux ponts qui troublaient mon rêve, les éclipsa à l'instant. Et nous avancions toujours vers le cœur de cette étrange cité ; — de l'eau partout où jamais eau ne s'était trouvée ailleurs, — des masses de maisons, des églises, des groupes de superbes édifices s'en élançaient, et partout le même silence extraordinaire.

Puis nous traversâmes une pièce d'eau large et ouverte ; nous passâmes devant un vaste quai pavé ; les lampes qui l'éclairaient firent voir de longues rangées d'arcades et de colonnes d'une construction grandiose, mais aussi légères à l'œil que des guirlandes de givre : là, pour la première fois, j'aperçus des passants ; nous arrivâmes à un escalier menant de l'eau à une vaste maison où après avoir parcouru des corridors et des galeries innombrables, je me couchai pour prendre du repos, j'entendis les barques noires fendant l'eau sous les fenêtres ; enfin je m'endormis.

L'éclat éblouissant du jour qui se révéla dans ce songe ; sa fraîcheur, sa vie, les scintillations du soleil dans l'eau ; le ciel limpide et azuré : c'est ce que nulle parole ne saurait dépeindre. De ma fenêtre je voyais des barques, des navires, des mâts, des voiles, des cordages, des pavillons ; des groupes de marins occupés à décharger les cargaisons de ces vaisseaux ; de larges quais parsemés de ballots, de marchandises de toute espèce ; de puissants vaisseaux, se reposant dans une orgueilleuse indolence ; des îles, couronnées de dômes et de tours splendides, des croix dorées étincelant au soleil sur de merveilleuses églises qui s'élançaient de la mer. Arrivé au rivage, je découvris une place d'une si éblouissante beauté, d'une si merveilleuse

Digitized by Google

grandeur que tout le reste sembla pauvre et mesquin à côté de son incomparable magnificence.

C'était une vaste *Piazza*, à l'ancre, comme tout le reste, dans le profond océan. Sur son vaste sein s'élevait un palais, plus majestueux et plus magnifique dans sa vieillesse que tous les édifices de la terre dans la fraîcheur de leurs premières années. Des galeries d'une construction à la fois si légère qu'elles auraient pu être l'ouvrage des fées, et si puissante que les siècles les avaient attaquées en vain, entouraient ce palais ainsi qu'une cathédrale riche des fantaisies bizarres et luxuriantes de l'Orient. A peu de distance du portail, une haute tour isolée, élevant son sommet orgueilleux vers le ciel, dominait la mer Adriatique. Près du rivage se trouvaient deux sinistres colonnes de granit rouge ; l'une surmontée d'un statue armée d'une épée et d'un bouclier; l'autre d'un lion d'argent. Près de ces colonnes, une seconde tour, la plus magnifique de toutes ces choses magnifiques, surmontée d'un immense globe brillant d'or et d'azur ; les douze signes y étaient peints et le soleil y accomplissait sa révolution ; pendant qu'au-dessus deux géants de bronze frappaient les heures sur une cloche rétentissante. Un carré long de hautes maisons du marbre le plus blanc, entourées d'une galerie de l'architecture la plus légère et la plus délicate, faisait partie de cette scène enchanteresse ; et çà et là des mâts garnis de pavillons s'élevaient du pavé de ce sol fantastique.

Il me sembla que j'entrai dans la Cathédrale ; je marchai sous ses voûtes nombreuses, et j'en traversai toute l'étendue. Construction grandiose, de proportions immenses; ornée de vieilles mosaïques ; embaumée de parfums ; noircie par la fumée de l'encens; riche en trésors de métaux précieux et de pierreries qui brillaient au travers des barreaux de fer; sanctifiée par les reliques des martyrs, rayonnant de mille couleurs projetées par les vitraux ; assombrie par ses boiseries sculptées et ses marbres aux teintes variées ; ténèbreuse dans sa prodigieuse hauteur et ses nefs à perte de vue; étincelant de lampes d'argent et de lumières vacillantes: surnaturelle, fantastique, solennelle, inconcevable.

Puis j'entrai dans l'antique palais ; je parcourus les silencieuses galeries et les chambres du conseil, où les portraits des anciens dominateurs de cette reine des mers semblaient regarder avec des yeux menaçants ; et où ses galères, encore victorieuses sur la toile,

Digitized by Google

combattaient et triomphaient comme dans l'ancien temps. Il me sembla que j'errai dans ses salles de splendeur et de gloire — aujourd'hui nues et désolées. Rêvant à son orgueil et à sa puissance évanouies, je crus entendre une voix qui me disait : « Quelques traces de son ancienne puissance, et quelques explications consolantes de sa ruine se découvrent encore ici-près. »

Je crus qu'on me menait dans quelques chambres mystérieuses communiquant avec une prison près du palais, qui en était séparé par un pont élevé traversant une rue étroite ; et qui s'appelait, à ce que je rêvai, le Pont des Soupirs.

Mais d'abord je passai devant deux fentes dans un mur, — les *gueules des lions*, aujourd'hui privées de dents : là, dans la fiévreuse horreur de mon sommeil, j'appris que l'on jetait, à la faveur des ténèbres, des accusations dénonçant des hommes innocents à la vengeance de l'antique et cruel Conseil. Et quand je vis la salle où l'on menait les prisonniers pour être interrogés, et la porte par laquelle ils sortaient, porte qui ne se fermait jamais sur un homme ayant devant lui la vie et l'espoir, il me semblait que mon cœur mourait dans ma poitrine.

Je souffris davantage, pourtant, quand le flambleau à la main, je quittai l'éclat vivifiant du jour pour descendre dans deux rangées de sombres et horribles cachots. Il y faisait nuit. Dans le mur de chaque cachot il y avait une meurtrière où dans l'ancien temps on mettait tous les jours une torche, à ce que je rêvai, pour éclairer le prisonnier pendant une demi-heure. A la lueur de ces rayons, les captifs avaient creusé des inscriptions dans les voûtes noircies. Je vis ces inscriptions. Car le travail d'une pointe de clou rouillé avait survécu à leur agonie à travers bien des générations.

Je vis un cachot où nul ne demeurait plus de vingt-quatre heures ; car celui qui y entrait était condamné à mort. A côté, un autre, bien sombre, où à minuit venait le confesseur, moine couvert de bure et encapuchonné, blême et hideux à la pure lumière du jour, mais dans la nuit de cette ténèbreuse prison, destructeur de l'Espérance et messager de la Mort. J'avais le pied sur la place où à la même heure funèbre, on étranglait le prisonnier, et ma main toucha la porte basse et infâme par laquelle on faisait sortir le lourd sac qu'on lançait ensuite dans la mer, à un endroit où nul sous peine de mort ne pouvait jeter un filet.

Digitized by Google

Autour et au-dessus de ces donjons coulait la même eau qui remplissait mon rêve et en rattachait les phases, baignant les murs à l'extérieur et les imprégnant à l'intérieur d'humidité et de vase, comblant de boue et d'algues les crevasses et les lézardes, comme si les pierres et les barreaux même avaient des bouches qu'il fallait baillonner; offrant un passage facile aux cadavres des victimes secrètes de l'État — passage si facile qu'il les accompagnait en les précédant comme un impitoyable officier.

Descendant de ce lieu par un escalier appelé, me sembla-t-il, l'Escalier des Géants — j'eus un vague souvenir d'un vieillard déchu du pouvoir, descendant de plus en plus lentement les marches quand il entendit le son de la cloche qui proclamait son successeur. Je m'en éloignai dans une des noires barques jusqu'à ce que nous arrivâmes à un vieil arsenal gardé par quatre lions de marbre. Pour que mon rêve fût plus monstrueux et plus invraisemblable, un de ces lions portait sur son corps des mots et des phrases qu'on y avait tracés à une époque reculée et dans une langue inconnue; de manière que la signification en était un mystère pour tout le monde.

Le bruit des marteaux se faisait peu entendre dans ce lieu, et les travaux n'y avançaient guère; car la gloire de la cité était déchue, comme je l'ai dit. En un mot, c'était comme un débris de naufrage flottant sur la mer, un pavillon étranger était arboré sur ses mâts, et des étrangers se tenaient au gouvernail. Le splendide navire sur lequel, à certains jours, son antique chef s'embarquait avec pompe pour aller épouser la mer, n'y reposait plus; mais à sa place il y avait un petit modèle fait de souvenir; et ce modèle racontait ce qui avait été autrefois (tant la faiblesse et la puissance sont confondues dans la poussière) presqu'aussi éloquemment que les énormes colonnes, les voûtes et les toits élevés pour abriter de superbes vaisseaux qui n'avaient plus aujourd hui d'autre ombre sur l'onde ni sur la terre.

L'arsenal existait encore, dévasté, pillé, mais toujours un arsenal. Un fier étendard enlevé aux Turcs s'affaissait dans l'ombre de sa cage. Là se trouvaient de riches armures qu'avaient revêtues d'illustres guerriers; des arbalètes; des carquois pleins de flèches; des lances, des épées, des poignards, des massues, des boucliers et de lourdes hâches d'armes; des plaques de fer et d'acier travaillé

Digitized by Google

qui faisaient du noble coursier un monstre aux écailles de métal; et une arme à ressort, facile à cacher dans la poitrine, destinée à être employée sans bruit, et à tuer des hommes en lançant des dards empoisonnés.

Je vis un coffre remplis d'infâmes instrument de torture; horriblement destinés à serrer, à pincer, à écraser et à broyer des os humains, à les déchirer et à les tordre avec les tortures de mille morts. Devant ce coffre étaient deux casques de fer, faits pour se fermer sur des têtes vivantes des condamnés; et attachée à chaque casque était une espèce de petite enclume sur laquelle le démon qui dirigeait ces tortures pouvait appuyer son coude et écouter près de l'oreille murée, les lamentations et les aveux du patient. Ces casques offraient une ressemblance si hideuse avec la forme humaine; c'étaient des moules si fidèles de visages ruisselant de sueur, crispés et défigurés par la torture, qu'il était difficile de croire qu'ils fussent vides; et les affreuses contorsions qu'ils renfermaient semblèrent me poursuivre quand, m'embarquant de nouveau, je me dirigeai vers une espèce de jardin ou de promenade publique en pleine mer où il y avait de l'herbe et des arbres. Mais j'oubliai ces horreurs quand je me trouvai sur le rivage le plus éloigné et que je contemplai dans mon rêve le coucher du soleil; devant moi le ciel et la mer inondés de cramoisi; et derrière moi la ville tout entière se reflétant dans l'eau en traits rouges et pourpres.

Dans les merveilles d'un rêve si rare, je ne tins aucun compte du temps et je n'eus que peu de conception de sa fuite. Mais il s'y passa des jours et des nuits; et quand le soleil brillait au ciel, et quand les rayons des lampes, se reproduisaient dans l'eau courante, je voguais toujours; fouettant les maisons et les murailles visqueuses des flots que ma noire barque jetait de chaque côté en fendant l'eau le long des rues.

Quelquefois, débarquant aux portes des églises et des vastes palais, j'errai de chambre en chambre, de nef en nef, à travers des labyrinthes de riches autels, d'antiques monuments, d'appartements délabrés où les meubles à moitié imposants à moitié grotesques tombaient en poussière. Il s'y trouvait des tableaux, d'une beauté et d'une expression immortelles, et pleins d'une passion, d'une vérité et d'une puissance telles qu'ils me paraissaient autant de jeunes et de fraîches réalités au milieu d'une armée de spectres. Je les imaginai

Digitized by Google

mêlées aux anciennes époques de la cité ; à ses beautés, à ses tyrans, à ses capitaines, à ses patriotes, à ses marchands, à ses courtisans, à ses prêtres ; que dis-je à ses pierres, à ses briques et à ses places publiques ; et tout cela revivait autour de moi. Alors, descendant un escalier de marbre dont l'eau battait les marches inférieures, je rentrai de nouveau dans ma barque et je continuai mon songe.

Je parcourus des ruelles étroites, où des charpentiers travaillant dans leurs boutiques, jetaient les légers copeaux dans l'eau où ils gisaient comme des herbes ou flottaient en monceaux entortillés. Je passai devant des portes ouvertes qui pourrissaient dans l'humidité, au travers desquelles brillaient quelques fragments de vignes, dont les feuilles tremblantes projetaient sur le pavé, des ombres inaccoutumées ; des quais et des terrasses, où passaient et repassaient des femmes coquettement voilées, et où des oisifs s'étendaient au soleil sur des dalles et des degrés d'escalier ; des ponts où circulaient d'autres passants ; sous des balcons de pierre, élevés à une hauteur à donner le vertige, devant les plus hautes fenêtres des plus hautes maisons. Des pelouses, des théâtres, des châsses, de prodigieux ouvrages d'architecture gothique, sarrasine, riches des fantaisies de toutes les époques et de tous les pays. Des édifices de toutes les hauteurs, noirs, blancs, droits, courbés, mesquins et grandioses, caducs et solides. Me frayant un passage au milieu d'une armée de barques et de chaloupes je pénétrai enfin dans un grand canal. Là, dans la vagabonde fantaisie de mon rêve, je vis le vieux Shylock passant et repassant sur un pont bordé de boutiques et retentissant d'un bourdonnement de voix humaines ; une forme dans laquelle je crus reconnaître Desdémone se penchait hors d'une fenêtre pour cueillir une fleur. Et dans mon rêve, je crus que l'ombre de Shakspeare flottait quelque part sur l'eau, et errait dans la ville.

La nuit, tandis que deux lampes brûlaient devant une image de la Vierge dans une galerie à l'extérieur de la grande cathédrale, près du toit, il me sembla que la grande Piazza du Lion ailé brillait d'un torrent d'éclatante lumière, et que toutes les galeries regorgeaient de monde ; tandis que des foules se divertissaient dans de brillants cafés qui s'ouvraient sur la place, et qui ne se fermaient pas, mais restaient ouverts toute la nuit. Quand les géants de bronze frappèrent sur la cloche l'heure de minuit, la vie et le mouvement de

Digitized by Google

la ville parurent s'y concentrer ; et quand ma barque m'emporta à côté des quais silencieux, je n'y vis çà et là que quelques bateliers enveloppés de leurs manteaux et endormis sur les pierres.

Et toujours l'eau coulait près des quais et des églises, des palais et des prisons ; imprégnant les murs et pénétrant jusque dans les endroits les plus cachés de la ville. Silencieuse et vigilante, l'enveloppant de ses nombreux replis, comme un vieux serpent, elle semblait attendre le jour où l'on fouillerait ses profondeurs pour y chercher quelque pierre de la vieille cité qui avait prétendu en être la souveraine.

Ainsi m'emporta l'onde, jusqu'à ce que je me réveillai dans l'antique marché de Vérone.

Bien des fois depuis j'ai pensé à cet étrange rêve sur l'eau, en me demandant s'il y existe encore et s'il s'appelle VENISE.

Traduction de E. James.

Digitized by Google

ÉTUDES SUR LES ÉCRIVAINS MODERNES.

II.

LES POÈTES OUVRIERS DE LA FRANCE [1].

ANTOINETTE QUARRÉ.

Nous demandons place ici pour une humble lingère qui, elle aussi, a voulu brûler un peu d'encens sur l'autel des Muses. Ne vous effrayez pas; ce n'est point une moderne Sapho. Ce n'est pas, non plus, une de ces femmes *formidables* qui, poussées par un orgueil excessif, abordent un ordre d'idées peu fait pour elles, et méritent le nom ridicule de *bas-bleus*. Non; elle a conservé toutes les qualités de son sexe, la candeur, la modestie, les sentiments tendres et délicats... Les courts loisirs que le travail lui laisse, elle les consacre à la poésie, son refuge contre l'amour trahi, la confidente de sa douleur. Ce qu'elle sent, elle l'exprime en vers harmonieux, et, sans songer à des applaudissements peut-être mérités, contente d'avoir épanché son cœur, elle reprend le lendemain sa tâche accoutumée. Si les éloges viennent la chercher, si la célébrité frappe à sa porte, elle en est confuse; si de puissants protecteurs rassemblent ses poésies et les livrent à la publicité, elle tremble; car elle sait quel ridicule l'attend, elle, femme et ouvrière, si ses vers ne sont pas goûtés, si son livre tombe aux mains d'une critique sans pudeur. Qu'elle se rassure : son talent servira de sauve-garde à ses défauts. Ce qui pourra lui arriver de plus fâcheux, c'est qu'un feuilletonniste peu galant lui applique cette parodie des vers de Corneille :

> Elle écrivit trop bien pour en dire du mal,
> Elle écrivit trop mal pour en dire du bien,

Dès l'âge le plus tendre Antoinette Quarré montra du goût pour l'étude et les livres. Sans vouloir en faire un de ces petits prodiges,

[1] Suite. Voyez 1re année, vol. III, p. 151, et 2me année, vol. IV, p. 60 et 434, et vol. V, p. 19.

Digitized by Google

— depuis longtemps tombés en défaveur, — nous ferons observer simplement qu'à trois ans elle savait lire. Son premier rudiment fut une tragédie de Racine, *Esther;* tout d'abord elle dut se familiariser avec le rythme poétique et la rime. C'est là sans doute l'origine de la prédilection qu'elle conserva toujours pour la poésie. Son plus grand plaisir, dit le baron de Belloguet, c'était de réciter des vers ou d'en rencontrer dans les recueils qui lui tombaient sous la main. N'oublions pas de dire que Antoinette Quarré naquit à Dijon, la ville littéraire par excellence, et qui, à certaine époque, mérita le nom d'*Athènes de la Bourgogne.* Admise dans une riche famille dont la demeure était voisine de la sienne, notre poëte profita de l'instruction donnée à ses compagnons de jeux. Elle assistait en silence à leurs leçons, étudiait ardemment leurs livres. Mais cet enseignement dura peu. Bientôt vint le temps où elle dut fréquenter l'atelier et payer au travail la dette du pauvre. Ce fut un rude coup pour elle et si elle parvint à s'en consoler, ce fut en lisant, durant une partie des nuits, ces poëtes aimés que ses anciennes amies lui apportaient en cachette.

Les *Méditations* de Lamartine firent tout-à-coup vibrer dans son âme une corde inconnue. L'aspect d'un beau tableau révèle parfois sa vocation au peintre qui s'ignore : Antoinette Quarré en voyant les vers brillants de l'auteur des *Harmonies*, se prit à murmurer : Et moi aussi, je suis poëte. Elle appela l'inspiration, et, tandis que son aiguille suivait le mouvement machinal qu'elle lui imprimait, souvent sans doute son esprit courut après l'idée ou la rime. Ses premiers essais furent incorrects, comme on devait s'y attendre. Le baron de Belloguet à qui ils furent montrés, crut cependant y découvrir les germes du talent. Son âge, son expérience lui permettaient de donner à la jeune fille des leçons et des conseils. Elle devait faire de brillants progrès sous ce maître attentif et bienveillant.

Après avoir longtemps consulté ses forces, l'élève voulut tenter l'épreuve de la publicité ; elle adressa quelques-unes de ses productions à la Revue littéraire de Dijon, qui s'empressa de les accueillir, puis se présenta au concours ouvert à l'Académie de Versailles. Bien que son Ode sur la mort de la princesse Marie, n'ait pas été couronnée, elle obtint la troisième mention honorable, et la reine, à qui cette pièce fut communiquée, y trouva une sensibilité si vraie, une douleur si touchante, qu'elle voulut donner à l'auteur une preuve

Digitized by Google

de sa satisfaction et de ses sympathies. Un jour la jeune ouvrière reçut du Louvre un nécessaire en vermeil, royal cadeau qu'elle conserve avec un soin tout religieux.

De pareils succès mirent à la mode les poésies de l'humble lingère : toutes les dames de Dijon voulurent avoir de ses vers écrits sur leurs albums ; celles qui ne pouvaient en obtenir perdaient leur sourire et le sommeil... Le comte d'Audiffred, cet intelligent protecteur des arts, trouva le moyen de les satisfaire toutes et de mettre fin à cet état de choses *alarmant*. Il se chargea de la publication des œuvres d'Antoinette Quarré. Une liste de souscription fut ouverte et les noms les plus illustres du département vinrent s'y ranger. Le volume parut en 1843, à Dijon et à Paris. Il n'était pas au-dessous de la réputation faite à M^lle^ Quarré, et l'accueil qu'il reçut dut flatter son amour-propre d'auteur. Sans s'élever bien haut, la jeune ouvrière excelle à peindre les sentiments du cœur. Ses vers sont toujours faciles, sages, trop sages peut-être, et c'est ce qui a fait dire que la chaleur et l'énergie leur manquaient. Dans ses pièces religieuses, elle montre un talent moins original que partout ailleurs : *La prière, l'Ode au Christ*, sont des échos affaiblis des beaux chants de Lamartine. On a remarqué avant nous que les poëtes-ouvriers avaient trop imité : il devait en être ainsi ; c'est le résultat nécessaire de l'insuffisance des forces ou du manque de confiance en soi-même. Ils débutent dans une carrière peu connue, ils suivent, dans la crainte de s'égarer, ceux à qui l'on jette des couronnes ; plus tard, leur pied s'affermira, ils marcheront sans appui, sans autre guide que leur cœur. Que M^lle^ Quarré y puise toujours et son triomphe est certain. Assurément on ne blâmera pas ces vers dictés par la reconnaissance :

Oui, c'est toi dont l'accent noble et plein d'éloquence,
Dispensant tour à tour le blâme ou l'indulgence,
Me faisait désirer, comme un heureux succès,
Un mot approbateur pour mes jeunes essais.
C'est toi qui me guidant comme une enfant chérie
Qui s'égare au détour d'une route fleurie,
M'appris à distinguer l'or pur d'avec le faux,
Le sentiment réel de l'emphase des mots,
Et dont la voix sévère, accusant ma faiblesse,
De mon esprit souvent gourmanda la paresse,
Quand d'un tour prosaïque ou d'un sens incomplet,
Oubliant tes leçons, parfois il se servait.

Digitized by Google

Tu m'as tout enseigné, mes vers sont ton ouvrage;
O mon ami, mon maître, acceptes-en l'hommage;
Daigne, en père indulgent, leur faire un doux accueil.
Si mon faible talent trouva plus d'un écueil,
Si je n'ai pas toujours, avec force élancée,
Aussi haut que la tienne, élevé ma pensée,
Et du luth inspiré si la corde parfois,
Impuissante ou rebelle, a frémi sous mes doigts,
Excuse ces défants, pardonne à la faiblesse
De mon sexe, timide et fait pour la tendresse
Plus que pour les travaux nobles et sérieux,
A l'homme grave et fier destinés par les cieux.

Ceux-ci peignent bien les regrets d'une jeune fille qui un instant s'est crue mère, beau rêve tout à coup évanoui :

Je veillerai sur toi de la céleste voûte;
Mes regards maternels te suivront dans ta route;
Et si par la douleur je te vois abattu,
Sur l'aile d'un archange, au sein des nuits profondes,
Mon âme franchissant la distance des mondes,
Viendra du haut des cieux ranimer ta vertu...
Mais non; c'est une erreur que j'avais caressée,
Un rêve mensonger dont je m'étais bercée;
L'enfant a disparu; je reste seule, hélas!
Mon fantôme adoré, ma ravissante image,
Ce fils de mon amour, cet homme, mon ouvrage,
S'est enfui de mes bras.

Tel parfois un nuage aux formes fantastiques
Semble offrir à nos yeux des temples, des portiques,
Peuplés de séraphins se berçant dans l'azur,
D'anges tout rayonnants sous leurs célestes voiles,
Chantant l'hymne éternel, et couronnant d'étoiles
Sur des trônes brillants les vierges au front pur.
Mais quand l'œil enchanté sourit à ces images,
Un vent léger s'élève, et bientôt les nuages
Effacent en fuyant ce tableau radieux;
Ainsi disparaissant de mon âme ravie,
Ce songe qui charmait ma douce rêverie.
S'est perdu dans les cieux.

Les *Actions de grâces* offrent un beau mélange de douleur, de résignation et de foi consolante. Nous en citerons quelques passages :

Quand d'un culte aboli la majesté succombe,
Que de l'autel brisé le Dieu profané tombe,
Les anges éperdus en détournant les yeux,
D'un vol épouvanté remontent dans les cieux.

Digitized by Google

Le temple désolé, plein d'une horreur suprême,
Frémit de retentir des accents du blasphème;
Et voudrait, s'écroulant, cacher sous ses débris
Tous les restes divins outragés et flétris.
Ainsi j'aurais voulu mourir de ma tristesse,
Quand les derniers parfums, quand la dernière ivresse
De cet amour trahi sans pitié, sans pudeur,
En sanglots déchirants, s'exhalaient de mon cœur.

. . . . . .

Mais vers moi, pauvre, obscure et de tous inconnue,
L'amitié caressante est doucement venue,
Me souriant des yeux et m'attirant des mains,
Pour me faire, auprès d'elle, asseoir à ses festins.
Sa voix tour à tour grave, éloquente ou folâtre,
A des accents divins que mon cœur idolâtre,
Des mots venus de l'âme, et des propos si doux
Que leur charme rendrait l'amour même jaloux;
Et nulle ombre jamais altérant sa tendresse
Ne vient changer ma joie en soudaine tristesse.....

. . . . . .

Toujours pleine de biens, mon Dieu, ta main féconde
Les verse abondamment sur l'immense univers,
Et chacun a sa part de tes présents divers.
Les fleurs ont des parfums et les flots des murmures,
Les oiseaux les chansons, les soirs les brises pures,
Les champs les blonds épis, les ceps un fruit vermeil,
Les vastes cieux d'azur ont leur brillant soleil;
Les heureux d'ici bas, la gloire et les richesses;
Et moi, Seigneur, et moi, j'ai, grâce à tes largesses,
De plus modestes dons et d'aussi doux bienfaits,
Ma lyre, l'amitié, l'innocence et la paix.

SAVINIEN LAPOINTE.

Parmi tous ces ouvriers dont les écrits nous occupent, s'il est un chantre populaire, c'est sans contredit Savinien Lapointe, le poëte-cordonnier. On ne peut se méprendre à ses vives allures, à son langage franc et rude. Ce n'est pas lui qui voilera la vérité sous une périphrase, ou qui reculera épouvanté devant le mot propre, comme l'abbé Delille. C'est bien là l'homme du peuple qui ôte sa veste, quand sa veste le gêne, qui laisse s'échapper l'épithète cynique, quand l'indignation la lui met aux lèvres; peu soucieux des lois de l'étiquette, passant pardessus les convenances pour arriver plus vite au but louable qu'il s'est proposé; fier de ses brusques façons, fier

Digitized by Google

de conserver une liberté que le riche regrette souvent au milieu des biens de ce monde, sous ses lambris dorés. La nature plus que l'étude a donné à Savinien Lapointe le talent de l'écrivain ; il ne se servira pas de cet avantage pour sortir de sa sphère. Le premier dans la classe qui l'a vu naître, il n'obtiendrait peut-être que le dernier rang dans une classe plus élevée ; son sens droit le lui a fait comprendre. S'il possède la voix puissante du poëte, ce sera pour l'élever en faveur de ceux qui l'entourent, l'estiment et l'aiment. Humble travailleur, il chantera les douleurs de l'ouvrier et notre cœur s'ouvrira pour lui ; il nous dira avec quelle cruauté froide, avec quelle injustice la société traite le producteur et le prolétaire, et le législateur honteux glissera peut-être dans un coin du code quelques mots qui les protégent. C'est là une haute mission ; en la remplissant, le poëte-cordonnier s'élève bien plus que ceux qui, mentant à leur nature, répandent dans leurs vers d'interminables pleurs sur un autel chancelant, sur un trône en débris, et n'ont pas un regard pour le pauvre qui meurt de faim et de misère aux portes des palais, sur les degrés du temple.... La route s'ouvrait large et belle devant notre auteur, la raison autant que son cœur, l'y poussa. Il devait rester original, car nul n'avait osé aborder la tâche qu'il entreprenait ; il devait être énergique et vrai, car les souffrances qu'il peignait, il les avait devant les yeux, ou bien au fond de sa poitrine. L'originalité et la force, voilà en effet les qualités saillantes de Savinien Lapointe.

Peut-être accusera-t-on ses poésies d'être plutôt des ébauches que des tableaux achevés. Il serait bon sans doute que la réflexion et le travail vinssent toujours châtier l'inspiration. Mais dans ces ébauches, on ne peut s'empêcher de remarquer des traits larges et profonds ; au fond de ce désordre, il est des vérités qui remuent. Rarement le poëte nous laisse froids : son goût n'est pas toujours bien sûr ; des images trop crues, des détails rebutants font souvent froncer le sourcil du critique ; comme l'acteur des boulevards qui grossit sa voix et se laisse aller à des gestes outrés, l'auteur va parfois trop loin, il sent trop fortement pour se contenir dans de justes bornes ; mais il avoue ses défauts avec tant de franchise, il se trouve dans un milieu si propre à l'irriter, qu'on lui pardonne l'exagération soit dans l'idée, soit dans l'expression.

Savinien Lapointe ne reçut d'abord qu'une instruction fort imparfaite ; c'est en prison qu'il la compléta. Rien de déshonorant ne l'y

Digitized by Google

avait conduit, hâtons-nous de le dire. A dix-huit ans il avait pris part aux combats des trois jours ; le 5 et le 6 juin, il avait paru dans la mêlée : l'œil de la police française était ouvert sur lui ; après les affaires d'avril, il fut arrêté et détenu longtemps à Ste Pélagie. La captivité lui laissait de longs loisirs, il en profita pour étudier les principes de sa langue, pour lire et méditer le poëtes et les penseurs, que lui procurèrent ses amis politiques. C'était peut-être la seule époque de sa vie où Savinien Lapointe pût se livrer à ses goûts littéraires ; jusque-là le travail manuel avait absorbé tout son temps, et d'incessants efforts étaient seuls parvenus à éloigner de lui la misère. Ses parents sont d'humbles ouvriers qui, en 1815, vinrent chercher fortune à Paris. Notre poëte, né à Sens, avait alors deux ans. Bientôt la maladie, cette terreur du pauvre, épuisa toutes les ressources de la petite famille. Le père fut forcé d'entrer à l'hôpital : il devait y rester deux ans, sur un lit de douleur. La mère, qui venait de donner le jour à un second enfant, prit une place de nourrice, et le jeune Savinien et son frère furent envoyés à la campagne chez leur grand-père, pauvre laboureur des environs de Sens. Plus tard Savinien revint à Paris, quand son père eut recouvré la santé et repris son travail. Mais il devait être la cause innocente d'un nouveau malheur.

Par un jour de fête, dans une excursion hors barrières, l'enfant se prit de querelle avec de jeunes marmots de son âge. Il s'agissait d'un jeu de quilles d'où ils prétendaient exclure le petit Savinien. Celui-ci déjà fier, et sensible à l'injustice, se venge en troublant le plaisir auquel il ne peut prendre part. On en vient aux mains, et notre jeune athlète, se faisant une arme d'une de ces quilles d'où venait tout le mal, blesse au front l'un des joueurs. Grande rumeur. Le père de Savinien accourt de la salle voisine, et se laissant aller à cette violence qu'il veut châtier dans son fils, se met à sa poursuite, heurte une pierre en chemin et tombe de toute sa hauteur... On le relève : le malheureux ouvrier avait la hanche fracassée. L'hospice le reprit et le garda deux ans encore. Durant ce temps, le petit Savinien, pour qui cet événement avait été une terrible leçon, mit toute son ardeur à apprendre l'état de cordonnier, exercé par son père. Quand ce dernier sortit faible et boiteux de l'hôpital, le jeune Savinien venait déjà en aide à sa famille.

Plus tard, lorsque plus heureuse, la position de ses parents lui

Digitized by Google

permit de songer à son avenir, nous le voyons dans une de ces *chambrées* où les ouvriers parisiens se réunissent et travaillent en commun. On le citait pour son habileté dans le métier, sans se douter qu'une autre célébrité l'attendait bientôt. Car s'il se livrait au travail des vers, il le cachait bien et rien n'en transpira. Seulement, on remarquait que sa lampe veillait bien tard dans la nuit et que bon nombre de graves volumes reposaient toujours à son chevet. Tout à coup il devint rêveur et sombre ; sa tâche journalière semblait lui peser. Ce n'est pas sans danger que l'ouvrier met le pied sur le terrain séduisant de l'étude. Savinien Lapointe faillit tomber dans le même piége qu'Hégésippe Moreau. Quelques âmes perdues remarquant la répugnance qu'il manifestait pour sa besogne d'habitude, cherchèrent à l'entraîner vers elles : il devait trouver au milieu de ses nouveaux amis un travail moins dur et mieux rétribué. Il les écouta ; mais il s'aperçut bientôt qu'il fallait renoncer à sa probité pour les suivre, et que le chemin dans lequel on voulait le pousser menait droit au tribunal correctionnel. Il s'arrêta effrayé et revint à la chambrée avec un zèle nouveau et quelques illusions de moins.

En 1830, entraîné par le torrent populaire, il tomba aux mains des troupes royalistes ; il allait être passé par les armes comme rebelle, quand l'émeute triomphante vint intervertir les rôles et changer le condamné en juge. Comme nous l'avons dit, il se signala aux malheureuses journées du 5 et 6 juin ; puis, compromis dans l'échaufourrée d'avril, il fut incarcéré à S^te^ Pélagie. En sortant de cette prison où il s'était mûri par l'étude, Savinien Lapointe crut plus que jamais qu'il pouvait descendre dans l'arène littéraire et y recueillir quelques succès. Du reste il entrevoyait au bout de la carrière un but plus sérieux : il voulait réhabiliter la classe dédaignée dont il faisait partie. Il essaya ses forces, fit paraître quelques poésies dans un journal publié par des ouvriers. Le retentissement qu'elles eurent, les éloges et les encouragements qu'il reçut de toute part, lui prouvèrent qu'il ne s'était pas trompé : il était poëte et pouvait prendre en main la cause populaire. Dès lors il médita *La voix d'en-bas*, plainte éloquente, énergique défense du travailleur souffrant. Ses œuvres parurent en août 1844, précédées d'une préface et d'une notice par Eugène Sue, suivies de lettres flatteuses de Victor Hugo, de Béranger et de Léon Gozlan. Recommandées par

Digitized by Google

de pareils noms, elles ne pouvaient manquer de rencontrer partout un bienveillant accueil.

L'auteur ne semble pas s'enorgueillir de son succès. Ouvrier marié à une ouvrière, père de famille, il n'en reste pas moins dans son étroite mansarde, occupé une grande partie du jour à façonner d'élégantes chaussures pour ses lecteurs et ses lectrices, au coin de la rue St-Louis et du Quai, — au quatrième !

Les premières pièces du volume, n'en sont pas les meilleures. *Le vieux château* commence par de beaux vers et finit en s'amoindrissant : l'idée de faire apparaître au milieu des ruines la poésie mourante de la féodalité, est excellente, mais ses regrets sont mal exprimés. *Marguerite* est une jolie bluette, précédant un morceau bien sombre, *l'Infanticide*, un de ces sujets aimés de l'auteur. Il y broie du noir à plaisir et s'appesantit sans mesure sur d'horribles détails ; témoin le passage suivant :

Mais tuer un enfant, pleurant dans un berceau !
Le tordre dans ses mains, le frapper d'un couteau !
Briser ses petits doigts, appuyer sur sa bouche
Un linge et l'étouffer, le fouler dans sa couche,
L'ensevelir au fond craignant qu'il se dressât
Et qu'à tous les regards son spectre l'accusât ;
C'est horrible, odieux, cela donne la fièvre !
Au moment qu'il sourit lui refermer la lèvre,
Lui refuser le sein qu'il cherche en tâtonnant,
Oublier qu'on est mère, oublier son enfant !
Ne pas sentir, à voir ses deux jolis pieds roses,
Les battements du cœur qui vous dictent ces choses
Qu'aucun mot ne peut dire et qui font qu'à nos yeux,
Une mère ici-bas est plus qu'un ange aux cieux !...
. . . . . .

Entresol et grenier offrent un singulier mélange de beautés et de défauts ; il semble que ce soit là un premier jet que l'auteur a négligé de revoir. L'allocution aux heureux de ce monde et celle de l'homme du peuple plaidant sa cause, ne manquent pas de force ; le tableau du festin est ridicule, la fin du morceau, décousue, et les vers y semblent brisés à plaisir.

Nous citons en passant *La rue et l'émeute* où quelques beautés étincellent. Nous ne parlerons pas de *l'Araignée*, apologue obscur ; du *Remercîment à Victor Hugo*, où il n'y a qu'une bonne tirade sur l'envie ; des *Vers à l'adresse de Lherminier*, où nous avons trouvé

Digitized by Google

plus d'insultes que de traits d'esprit ; du *Solliciteur*, bonne chanson dont l'idée première appartient à Béranger. La pièce qui a pour titre *Les barrières* est d'assez longue haleine : le poëte abandonne pour un moment les sombres tableaux, et sa gaîté franche, peut-être un peu triviale, nous gagne à la fin malgré nous. Il revient bientôt à ses peintures favorites. Dans *L'heure du supplice*, il nous montre d'abord la campagne calme et belle, s'éveillant au lever du soleil :

Le jour naît ; on entend à l'aurore sereine
Le passant matinal qui traverse la plaine ;
Un bruit mystérieux sort de l'épais taillis,
Murmure autour des blés, tombe du vert treillis,
S'élève de la mousse et de l'herbe mouillée,
Jase confusément au fond de la feuillée,
Parcourt les champs, les prés, les jardins, les guérets,
Va de la terre au ciel et de l'onde aux forêts.
Quelques pauvres enfants, pieds nus, la main agile,
Cueillent déjà les fleurs qu'ils vendront à la ville ;
Tandis qu'au loin leurs sœurs, calmes comme l'espoir,
Émiettent sur la route un peu de leur pain noir
Pour l'oiseau qui l'emporte avec un cri de joie
Vers ses petits, cachés dans la branche qui ploie.
Tout s'émeut, tout s'anime et parle vaguement,
Comme un soupir du cœur, comme un cri de l'enfant...

Changeant tout à coup de ton, il nous entraîne vers la place publique où l'on dresse l'échafaud, et c'est devant la fatale charrette qu'il adresse aux Minos modernes ces vers pleins de force et de concision, qu'Eugène Sue a cités le premier :

Écoutez, écoutez, ô nos législateurs !
Retenez le couteau de vos exécuteurs ;
On tue un homme ici ! justice du prétoire,
Pour qui dois-je brûler un vers expiatoire ?
De quel droit osez-vous, vous les juges d'en-bas,
Légaliser la mort dans vos subtils débats,
Et briser au banquet que Dieu, pour tous, fit stable,
La tête d'un convive à l'angle de la table ?
Tout acte qui détruit laisse après soi le deuil ;
Avant de l'exiler au désert du cercueil,
Interrogeons la voie où s'égara son âme.
Eh ! comment se fait-il qu'étant fils de la femme,
Cet homme ait tout à coup pris la nuit pour le jour,
Pris le mal pour le bien, la haine pour l'amour ?
D'un tel renversement étudions les causes,
Suivons l'esprit humain dans ses métamorphoses

Digitized by Google

Et voyons quel destin, à l'ombre de l'erreur,
A pu faire égoutter tant de fiel en son cœur.
Hier je regardais, au banc de la justice,
Ce malheureux pour qui se dressait le supplice,
Et seul, me recueillant, je vis dans le passé,
Pendant que la Justice enlaçait l'accusé,
Une mansarde ; au fond, un berceau solitaire
Où dormait un enfant, pauvre petit, sans mère
Qui gardât son sommeil plein de convulsions :
Il dormait là, roulé dans un tas de haillons :
Car pour gagner son pain, au dehors sa nourrice
D'un hôtel somptueux faisait le lourd service.
Et lorsqu'il s'éveillait, pauvre enfant ! le soleil
Seul souriait, parfois, à son morne réveil.
Ce fut tout le bonheur qu'il eût dans ce silence,
Que ne troublaient jamais les doux jeux de l'enfance...

Mère, ne sortez pas! est une jolie pièce toute de sentiment, le morceau de prédilection de l'auteur. Contre son ordinaire il semble s'être beaucoup occupé de la forme.

Mère, ne sortez pas : les feuilles sont fanées,
Et sous le vent qui passe on les entend frémir ;
Tout est silencieux dans nos tristes vallées ;
L'aquilon seul mugit ; hélas ! tout va mourir.

Oh ! non, ne sortez pas ! car les frimats, ma mère,
Pèsent sur les vieillards et les brisent soudain ;
Avec la tendre feuille ils tombent sur la terre,
Infortunés comme elle, hélas ! sans lendemain.

Mère, dans nos jardins, plus de fleurs, plus d'ombrage ;
Le vent froid de l'automne a déjà tout flétri ;
Ah ! que ma mère encore échappe à ce ravage,
En restant dans les bras de son enfant chéri.

Le voile du trépas
Nous couvre de son ombre,
J'ai peur d'un ciel si sombre ;
Mère, ne sortez pas !

Les prétendants forment une assez longue diatribe, où les vers bizarres étouffent les bonnes idées, comme l'ivraie le bon grain. Le *Saltimbanque*, mordante satyre, pêche par des divagations sans nombre ; *Le remercîment à Eugène Sue* renferme une profession de foi qui peint si bien Savinien Lapointe, que nous ne pouvons nous empêcher de la transcrire en partie :

Mais sur la branche aride où le Seigneur m'a mis,
Triste oiseau, grelottant, souffreteux, insoumis,

Digitized by Google

Loin d'adoucir ma voix, qui comme un torrent roule,
J'en jette les éclats aux échos de la foule.
Sans toit, sans feu, sans pain, las, chétif, déplumé,
Quand un rayon du jour, par Dieu même allumé,
M'inonde et m'éblouit, moi, debout dès l'aurore,
Sur la création j'entonne un chant encore,
Et proclamant en bas un avenir meilleur,
J'indique le chemin au peuple travailleur.
Si mes notes parfois, sauvagement ailées,
Ailleurs qu'à leur adresse égarent leurs volées,
J'en suis fâché ! Je chante au surplus, en plein air :
M'écoute donc qui veut sur mon rameau de fer...

L'*utopiste* n'est rien de moins qu'un petit poëme où les tons sont assez bien variés. Mais l'auteur s'y montre inégal comme dans toutes ses productions.

Savinien Lapointe nous a gardé un drame pour la fin et nous nous y attendions. Dans maints endroits de ses œuvres nous avions remarqué une grande énergie de conception, de la facilité pour dramatiser les recits, et beaucoup d'imagination. Nous ne savons si *les Juifs sous Charles VI* ont été représentés ; le poëte ni l'éditeur n'en disent rien, et ce silence nous fait supposer que l'auteur a reculé devant la grande épreuve du théâtre. Mais bien qu'on reconnaisse, dans le drame, l'inexpérience, l'inhabileté du jeune homme qui aborde la scène pour la première fois ; bien que les invraisemblances n'y manquent pas et que les moyens employés pour nouer l'intrigue soient assez mesquins ; un ou deux caractères sont bien tracés ; celui de Sara, par exemple, création pure et charmante. Le roi de France qui apparaît à la dernière scène, comme le dieu antique, pour amener le dénouement et punir le coupable, produit de l'effet, quoique cette intervention inattendue soit d'assez vieille date et condamnée même par les classiques rigoristes.

En somme, sur cet ouvrage comme sur tous ceux de Lapointe, les avis seront partagés. Ceux qui inclinent vers le blâme, relèveront chez lui de nombreux défauts ; la critique bienveillante y trouvera assez de beautés pour lui décerner l'éloge.

Alex. Waucquier.

Digitized by Google

A QUI SE RESSEMBLE.

EXTRAVAGANCE.

Mademoiselle, ou Monsieur, ou Madame,
Car je ne puis supposer décemment
Que le Très-Haut, jadis en vous formant,
Ait oublié de vous faire homme ou femme,
Selon vos goûts vous prendrez votre nom,
C'est votre droit et je vous l'abandonne;
De mon côté, souffrez que je vous donne,
Le nom qu'il faut pour que mon vers soit bon.
Madame donc: je vous dirai Madame.
D'ailleurs Madame est un nom bien porté;
Et pour ma part je connais une femme
Qui voudrait bien.... Mais laissons de côté
Tous ces détails étrangers à mon conte.
— Quoi, direz-vous d'un air désappointé,
Vous vous taisez! ça ne fait pas mon compte.
— Vous avez trop de curiosité,
Madame, car enfin, que vous importe
Ce qu'elle veut et le nom qu'elle porte?
Il faut laisser à chacun son secret:
Moi, j'ai les miens et vous avez les vôtres,
Rassurez-vous, oh! je serai discret;
Vous, respectez, s'il vous plaît, ceux des autres.
Je hais d'ailleurs toute interruption,
Un curieux est un être incommode;
Laissez-moi donc raconter à ma mode.
Ah!... permettez! une observation:
Si vous avez commencé mon histoire
Avec l'espoir de vous désennuyer,

Digitized by Google

Arrêtez-vous, si vous voulez m'en croire,
Avant la fin vous pourriez sommeiller.
Mais je le vois, vous n'en faites que rire,
Vous faites fi de l'avertissement,
Je suis fâché de votre entêtement;
Donc écoutez ce que je vais vous dire.

C'était l'été : j'errais par un beau soir,
Laissant flotter librement ma pensée,
Quand j'aperçus assis à sa croisée
Un ange, à l'œil mélancolique et noir.
Vous connaissez mes penchants poétiques;
J'aime les yeux qui sont mélancoliques :
Ils ont sur moi la vertu d'un aimant.
Quand je passai, je vis mon inconnue
Nonchalamment se pencher vers la rue,
Et j'entendis intelligiblement
Un gros soupir s'exhaler de sa bouche,
De ces soupirs dont la douceur vous touche,
Et qu'on traduit par *Ah!* communément.
Las! auraient dit autrefois les trouvères,
Car on gémit de diverses manières
Suivant le siècle et le sexe et les goûts.
Donc, l'inconnue eut un soupir si doux
Qu'il pénétra jusqu'au fond de mon âme.
Je m'arrêtai, mon œil gris verdoyant
S'osa fixer sur ses yeux tout de flamme,
Qui paraissaient pleurer en me voyant.
J'en fus touché; je sentis en mes veines
Un doux frisson de tendresse et d'amour.
Me voilà pris; tous les hommes un jour
Du Dieu d'amour doivent porter les chaînes.
Je suis français : j'ai donc un cœur aimant;
Je ne saurais voir pleurer femme aimable;
Je lui souris d'un air très-agréable,
Elle sourit très-agréablement.
Ah! si jadis le vénérable ermite
Qui par l'effet de ses puissants *Ave*

Digitized by Google

Sut dérouter la milice maudite
De tout l'enfer contre lui soulevé,
Si Saint-Antoine enfin, pour tout vous dire,
Avait jamais d'un semblable sourire
Subi le charme et la séduction,
Je doute fort que le très-digne père,
Malgré son zèle et sa dévotion,
Malgré son jeûne et sa sagesse austère,
Se fût gardé de la tentation.
Moi, le fait est que j'en eus le délire :
J'étais ravi, rayonnant, enchanté,
Et Mahomet dans les cieux transporté,
Auprès de moi n'était qu'un pauvre sire.....
Huit jours après, assis à ses genoux,
Je lui contais mille histoires frivoles,
Lui prodiguant tous les noms les plus doux,
Lui redisant de brûlantes paroles,
Jurant amour, constance, et cœtera....
Elle en riant, de sa main délicate
Me caressait en m'appelant son chat.
De mon côté je l'appelais ma chatte ;
Je me baignais dans la félicité.
Ah ! combien l'homme est une triste chose !
Et que de fois la curiosité
De nos malheurs fut la fatale cause !
J'en suis, Madame, un exemple frappant.

Un jour, poussé par un délire étrange :
« Il ne se peut, m'écriai-je, mon ange,
« Il ne se peut que cet amour si grand
« Ne vienne point de quelque ressemblance
« Fatale et chère à votre souvenance :
« M'auriez-vous pas pris pour... » — Elle frémit. —
« Vous êtes veuve, et feu votre mari.... »
« — Je n'eus jamais de mari, me dit-elle,
« Mais vos charmants petits yeux gris et ronds,
« Votre air riant.... » — « Sans doute te rappelle
« L'air souriant, les petits yeux fripons

Digitized by Google

« D'un.... A qui donc ressemblé-je, ma belle?
« Parle! » — « A mon chat, me dit-elle en pleurant. »
Je fus saisi d'une douleur immense;
Je demeurai muet d'étonnement
Et je gagnai la porte adroitement,
Fort peu flatté de cette ressemblance,
Et maudissant ma curiosité.

Voyez, Madame, à quoi l'amour expose!
Et là, pourtant l'humaine vanité,
Comme toujours, comme en toute autre chose,
Trouva matière à consolation.
Je me souvins de ce que dit l'histoire:
Socrate avait l'air d'un singe; Platon,
D'un chien canard; si j'en crois les « dit-on »,
Louis-Philippe aurait l'air d'une poire;
Saint Polycarpe avait l'air d'un jambon.
Vous, vous avez l'air d'une fraîche rose;
On me l'a dit, Madame. — Cicéron
Avait celui d'un pois chiche, et je n'ose
Dire à quoi ressemblait Gibbon.

FÉLIX COVELIERS.

Digitized by Google

ARCHÉOLOGIE MONUMENTALE. – ARCHITECTURE CARLOVINGIENNE.

Réponse à la douzième lettre de Monsieur GUILLERY, *sur les changements que subissent les Monuments, à l'occasion d'un Mémoire de M. Van Der Rit, relatif à la crypte d'Anderlecht.*

Monsieur,

Le Mémoire que j'ai eu l'honneur d'adresser à l'Académie royale de Belgique, sur la crypte de la collégiale d'Anderlecht, a été l'objet de quelques contestations entre les savants. Mais jusqu'ici, je puis le dire, on n'a fait qu'émettre des doutes pour détruire les arguments que j'ai établis dans mon travail ; aucune objection sérieuse n'est encore venue se heurter contre les preuves que j'ai accumulées pour étayer ma pensée : toutes, elles sont restées intactes, parce qu'elles sont conformes aux données de la science.

Le premier de tous mes arguments est basé sur l'iconographie architectonique. Je ne sais si c'est parce que je me suis mal exprimé que l'on ne m'a pas compris, — cela est possible. Toutefois voici ce que j'ai établi ou voulu dire : Au VII^e^ siècle, comme la société mérovingienne, l'art était dans l'enfance la plus complète ; alors, tous les membres architectoniques étaient excessivement trapus : c'est le symbole de la rusticité des peuples. A mesure que le christianisme éclairait la population des Gaules et qu'il se consolidait lui-même, tout en consolidant les institutions sociales, l'art chrétien a dû se ressentir de l'influence de ce mouvement. Alors il est arrivé que les membres architectoniques *qui étaient* d'abord *trapus*, se sont *successivement élevés* dans les mêmes proportions que les progrès de la société. Ceci, du reste, est le fait de l'harmonie universelle, qui régit l'organisation de l'homme et par laquelle il imprime à ses œuvres un cachet particulier.

Quant à moi, j'ai toujours considéré l'art monumental comme le baromètre de la civilisation des sociétés : les études nombreuses que

Digitized by Google

j'ai pu faire sur la constitution esthétiqne de l'art et la physiologie monumentale comparée aux époques historiques correspondantes, n'ont jamais démenti cette manière de voir.

En raison de ces faits, je puis établir que la chronologie monumentale antérieure au XII^e^ siècle, se déduit, pour la Belgique, par les rapports de hauteur des membres architectoniques *principaux*, d'après la *face* considérée comme unité si ce sont des blocs carrés, d'après le *diamètre* ou le *rayon* si ce sont des colonnes engagées ou isolées. Du reste, j'ai étayé ce fait par des exemples irréfutables, mais je compte y revenir bientôt dans mon *Histoire de l'art monumental.*

Un argument qui a été contesté, et que l'Académie elle-même m'avait indiqué comme un guide presque certain, est venu confirmer mon opinion, celui de l'existence du pied type de la crypte d'Anderlecht, lequel est le *pied romain* et qui, comme je l'ai assez clairement prouvé, n'a plus été en usage, en Brabant, à partir du X^e^ siècle. « L'usage d'une mesure, » a-t-on objecté, « peut durer longtemps après que cette mesure est LÉGALEMENT abolie. » Si l'on envisage la question sous le rapport *légal*, alors que des hordes barbares sont venues fondre sur le sol de notre patrie, alors qu'elles ont massacré une grande partie de notre population, saccagé et brûlé tous les monuments, bouleversé tout un peuple, si bien que d'autres institutions ont dû surgir de ce mouvement, on concevra qu'une semblable objection s'écarte de la vérité historique ; car il ne peut être ici question de *légalité*, puisque c'est la force même des choses qui anéantit toute une société.

Je crois, mon cher professeur, que vous partagerez mon avis sur ce point ; d'ailleurs, depuis l'impression de mon Mémoire et par suite de l'ouvrage que je suis en train de terminer, j'ai eu l'occasion de visiter plusieurs autres temples très-curieux et, sous ce rapport, je sais à quoi m'en tenir. Tout ce que je puis affirmer, c'est que de tous les édifices d'architecture romane du Brabant, et ils sont postérieurs au X^e^ siècle, il n'en est pas un seul dans lequel le pied romain ait servi de base.

Quant au troisième argument qui a trait au tombeau de S^t^ Guidon, il est la conséquence d'une biographie du XII^e^ siècle. On peut contester toutes les sources historiques, cela est vrai ; mais l'existence du tombeau est un témoin irrécusable et que tous ceux qui ne

Digitized by Google

possèdent que les plus faibles notions d'archéologie reconnaîtront appartenir à l'époque que je lui assigne, c'est-à-dire le XI^e^ siècle. Contester ce fait, c'est prouver que l'on ne connaît pas la science monumentale. Or, ce tombeau a pour unité typique la *mesure de Brabant*, et la crypte la *mesure romaine !* Que peut-on conclure de ce fait, si ce n'est que la crypte est antérieure à l'invasion des Normands, puisque c'est cette invasion qui a introduit l'usage d'une autre mesure, parce que l'ancienne était perdue. Ce fait est si vrai, que tous les monuments construits depuis l'invasion ont eu une autre unité pour base de leur constitution.

Devant toutes les preuves que j'avais exposées, l'Académie crut qu'il était prudent de conclure que la crypte d'Anderlecht remontait au XII^e^ siècle ; toutefois elle ordonna l'impression de mon travail dans les volumes de ses Mémoires couronnés. Je regrette vivement que l'Académie n'ait pas mentionné les motifs qui l'ont portée à assigner le *douzième siècle*, parce que, ne pouvant détruire aucun argument, je dois me borner à garder le silence.

M. Didron, dans son excellent recueil (*Annales archéologiques*) qui se publie à Paris, a bien voulu consacrer une analyse à mon travail ; je remercie ce savant justement estimé des éloges qu'il me donne, mais je suis loin de partager sa manière de voir, puisqu'il a adopté l'opinion de MM. le baron de Reiffenberg et Roulez. Il est bon de dire aussi que ces Messieurs n'ont pas visité le monument dont il est question ; leur jugement s'est arrêté sur des plans architectoraux dans lesquels j'avais figuré le monument d'une manière géométrale, et comme s'il venait d'être construit ou comme s'il était à construire ; en sorte que l'on avait devant les yeux des membres dont les profils étaient droits et bien nettement dessinés, alors que, sur le monument, les pierres sont en partie consommées par le passage des siècles.

Vous ne vous êtes pas borné, mon cher professeur, au jugement des trois autorités qui avaient rendu compte de mon travail ; comme M. Dumortier, vous avez voulu voir les choses par vous même. Je vous en suis très-reconnaissant, et je ne doute nullement que ceux auxquels mes opinions paraissent ou ont paru hasardées, ne changent de manière de voir après avoir visité la crypte d'Anderlecht.

Ceci confirme, du reste, une pensée que depuis longtemps j'avais consignée dans un travail : que pour bien juger d'un monument, il

Digitized by Google

faut avoir devant les yeux une vue pittoresque, ou l'avoir vu soi-même ; un plan purement architectoral, quoiqu'étant ce qu'il y a de plus rationnel, n'est bon que *lorsque les caractères architectoniques d'un style sont bien définis par la science.* Dans un monument, tout parle ; souvent l'usure de la pierre, devient un indice qui, à défaut de caractères bien saillants, peut être un excellent guide. Mais ce guide-là, on ne peut y avoir recours que dans des cas extrêmes. Toutefois est-il que l'état des matériaux donne à l'édifice un cachet qui est en harmonie avec le style et le temps qui s'est écoulé depuis sa construction. Je n'ai pas voulu avoir recours à ce moyen ; mais si j'avais procédé par là, j'aurais obtenu pour résultat le commencement du IX^e^ siècle.

En adressant mon travail à l'Académie des sciences, j'étais personnellement convaincu de ce que j'avançais ; aujourd'hui cette pensée est doublement certaine pour moi, puisque j'ai pour comparateurs deux monuments carlovingiens, reconnus tels par des savants archéologues français dont l'autorité ne saurait être douteuse. Ces monuments sont Saint-Philibert à Tournus, et l'église de Chapaize en Bourgogne. Plus loin, j'aborderai la comparaison de ces édifices avec la crypte d'Anderlecht.

La crédence du XV^e^ siècle, qui se trouve à l'abside, précisément derrière les ruines du maître-autel de l'église souterraine, je ne l'ai pas signalée dans mon mémoire, parce que je croyais ce fait, isolé et mis après coup, comme devant être étranger à l'objet principal de ma dissertation. Cependant je l'aurais dû mentionner, puisqu'elle indique qu'au XV^e^ siècle, la crypte servait à la célébration de l'office divin, sans doute, parce qu'à cette époque on travaillait à la construction du chœur de l'église supérieure. Je vous remercie, monsieur, de l'observation que vous avez bien voulu me faire à ce sujet, et des termes bienveillants dont vous vous servez à mon égard.

Comme vous, mon cher professeur, je suis convaincu que la crypte d'Anderlecht n'a pas toujours été souterraine, puisque les entrées et, comme je l'ai clairement démontré, la constitution géologique du sol environnant le prouvent d'une manière indubitable ; mais je ne puis méconnaître que le but principal du constructeur n'ait été d'en faire une *crypte.* Vous n'ignorez point, monsieur, que dès les temps les plus reculés du christianisme, l'Église d'Occident avait admis à l'état de principe traditionnel, le principe qui consacre

Digitized by Google

le souvenir des catacombes et les persécutions des martyrs. Le temple souterrain et mystérieux (du grec KRYPTO, *je cache*) prenait aussi le nom de *cimetière*, parce qu'il servait à la sépulture des premiers dignitaires de l'église, comme aussi à la conservation des reliques et des trésors ; à certains jours de l'année, on y célébrait les offices, principalement à Noël, le jeudi et le vendredi-saint, etc. Les catacombes de Rome furent également désignées de cette manière, et de là dérive cet usage des premiers chrétiens par lequel ils donnent indistinctement le nom de cimetière à une grande église, comme le prouve encore une ancienne inscription placée contre les murs de St-Paul (extra muros), et qui désigne cette basilique sous le nom de cimetière.

Vous avez été amené à penser, mon cher professeur, « qu'à « l'époque où on a bâti l'église supérieure, on a *retouché* quelque « chose aux piliers de la nef inférieure, sans en changer les places ni « les hauteurs. » Je vous avouerai franchement, que je ne sais sur quelle observation cet argument est fondé ; quant à moi, je les ai étudiés en détail et d'une manière consciencieuse, comme le prouvent les planches de mon Mémoire ; je les ai mesurés avec la plus rigoureuse minutie, mais je ne me suis pas aperçu de ce fait ; bien plus, une retaille eût amené l'agrandissement des retraites et la diminution des saillies ; les plans qui accompagnent mon travail sont cotés en mesure métrique et marquent en même temps la *mesure romaine* qui y correspond ; s'il y avait eu une retaille, certes les rapports de ces mesures ne seraient plus exacts.

Ces faits, monsieur, doivent vous convaincre d'une chose, c'est que le monument n'a subi aucune modification depuis son existence millénaire, si ce n'est l'établissement d'une crédence à l'usage des objets qui servent à la messe.

Quant aux voûtes, elle ne sont pas *probablement* contemporaines de la première fondation, mais bien *certainement* elles doivent l'être, puisqu'elles sont la reproduction des voûtes romaines et qu'elles offrent tous les caractères reconnus par la science.

Vous admettez, mon cher professeur, que mes « arguments sont de la plus grande force. » Je vous remercie infiniment de cet éloge ; j'avoue naïvement qu'ils n'ont d'autre force que celle d'être conformes aux données de la science ; ma manière de procéder est, il est vrai, quelque peu neuve ; mais n'importe le chemin que l'on voudra

Digitized by Google

prendre, du moment où il sera logique et rationnel, il se dirigera vers le même but.

En conséquence, il m'est de toute impossibilité d'admettre les changements que vous m'avez fait l'honneur de me proposer : je me vois obligé de maintenir le contenu de mon Mémoire dans sa plus rigoureuse intégrité.

J'exprime ici toute ma reconnaissance pour l'analyse que vous avez bien voulu faire du travail d'un de vos anciens élèves ; si mérite il y a dans cette œuvre, une partie en doit rejaillir sur celui qui s'est consacré à former mon intelligence.

N'attribuez pas à un froid égoïsme, mon cher professeur, le silence que je garde à l'égard de vos intéressants écrits portant le titre modeste de *Lettres sur l'architecture*; d'autres que moi ont déjà rendu justice à votre talent. Je crains de blesser la susceptibilité de beaucoup de personnes, et cela se conçoit : à un ancien élève, il ne saurait appartenir d'être l'apologiste ou le critique de son professeur.

Je reprends le fil de ma narration, à l'effet d'ajouter quelques nouveaux éclaircissements à ceux que j'ai donnés précédemment ; j'espère qu'ils seront de nature à ne plus laisser exister le moindre doute sur les faits que j'ai posés dans mon travail.

Aux autorités qui ont contesté la conclusion de ma dissertation, je puis fournir quelques autres preuves plus concluantes : elles reposent sur la physiologie monumentale et l'architectonographie comparées.

J'ai établi dans ma dissertation, que les colonnes de la crypte d'Anderlecht avaient un rapport de hauteur *moins élevé* que celui des mêmes membres usités dans les monuments postérieurs à la deuxième moitié du X^e^ siècle, et que ce rapport était *plus élevé* en comparaison des monuments antérieurs au IX^e^ siècle. A cet effet j'ai cité les principaux édifices du pays en donnant les quantités de la modulation.

La date relative au résultat de ces rapports et la comparaison des données appuyaient mon assertion d'une manière inébranlable; si je prends pour comparateurs les monuments carlovingiens de France, j'aurai la presqu'égalité de ces rapports :

Anderlecht (colonnes de l'abside) :

Diamèt. : Hauteur = 1 : 4 et $^{16}/_{27}$

ou 0^m^ 54^c^ : 2^m^ 48^c^ = 1 : 4 $^{16}/_{27}$

Digitized by Google

Eglise de Saint Philibert à Tournus (colonnes inférieures des nefs) :

D : H = 1 : 4.

Il n'y a donc de différence que $^{16}/_{27}$ entre les colonnes de ces deux monuments. Ce n'est pas tout. Voici d'autres exemples qui se rapprochent également de très-près et qui sont loin d'égaler les différences énormes que nous avons signalées avec les monuments qui nous ont servi de comparateurs pour notre mémoire :

Anderlecht (colonnes des nefs) :

D : H = 1 : 6 $^1/_2$

ou $0^m\ 40^c : 2^m\ 48 = 1 : 6\ ^{20}/_{100}$

Églises de Chapaize et de *Saint-Philibert* (nefs, — triforium) :

D : H = 1 : 5 $^1/_2$

Il me semble que des arguments de cette nature sont capables de prouver combien le moyen que j'ai employé pour étayer mon opinion, a été rationnel; cependant je désire pousser la chose jusque dans ses derniers retranchements pour ne plus y revenir.

En comparant la hauteur des chapiteaux, on trouve les rapports suivants :

Anderlecht (abside)

Diamèt. : Hauteur = 1 : $^1/_2$

St-Philibert à Tournus (nefs)

D : H = 1 : $^1/_2$

Il y a donc égalité ; mais je poursuis :

Anderlecht (chapiteaux des colonnes des nefs)

D : H = 1 : $^1/_4$

St-Philibert à Tournus, Eglise de Chapaize (Bourgogne) :

D : H = 1 : $^1/_{12}$

Il n'y a de différence entre ces comparateurs que la minime valeur de $^1/_{12}$!

Je ne m'étendrai point sur la comparaison des bases et sur d'autres détails non moins curieux, parce que cela pourrait m'entraîner bien loin; je me bornerai, mon cher professeur, à aborder en dernier lieu la physiologie monumentale comparée; cette question, j'ai lieu de le croire, ne sera pas sans intérêt.

Architectoniquement parlant, il y a parfois entre les monuments d'une même époque, des rapports d'analogie qui doivent avoir frappé tous ceux qui se sont plu à les comparer. Le plus souvent l'analogie est partielle, d'autres fois elle est générale; celle que nous allons

Digitized by Google

signaler, n'existe que dans les membres architectoniques, tandis qu'ils ont reçu une application locale, mais il n'en est pas moins vrai que l'analogie d'un style dans les membres est pour la science le seul caractère d'une organisation constitutive, la seule base sur laquelle elle est susceptible de se fonder.

Dans les trois monuments dont nous nous occupons, la modulation des moulures est la même, conséquemment la forme des profils a un caractère constant et leur physionomie est identique.

Les membres architectoniques doivent aussi être en rapport, si on les considère sous le point de vue de leur ornementation linéaire; en voici une preuve évidente :

CHAPITEAUX.

Anderlecht (abside) :	*St-Philibert* (nefs) :
Tailloir circulaire	*Tailloir circulaire.*
Cavet de liaison	*Cavet de liaison.*
Fût	*Fût.*

Comme il est facile de s'en convaincre, ceci est parfaitement identique; je citerai maintenant un deuxième exemple du même genre, qui ne diffère que par l'absence d'un seul tore !

CHAPITEAUX

Anderlecht (nefs) :	*St-Philibert* (triforium) :
Tailloir	Tailloir.
Cavet	Cavet.
Tore Gorgerine	} Gorgerine.
Astragale (baguette)	Astragale (baguette)
Fût	Fût.

Après ces exemples, mon cher professeur, vous conviendrez qu'il est inutile de comparer les bases, les voûtes, les consoles de support des arêtes qui se rencontrent dans les trois monuments et qui y sont à peu près les mêmes; enfin on me fera grâce d'une quantité d'autres arguments que je pourrais énumérer au besoin.

Je puis donc établir que la crypte d'Anderlecht est un monument du IX^e^ siècle; croire autrement, ce serait se mettre en opposition directe avec la science. De tous les monuments des XI^e^ et XII siècles, il n'en est pas un seul qui ait quelque rapport de ressemblance avec la crypte que j'ai fait connaître et qui désormais, je l'espère, sera considérée comme un type de l'architecture carlovingienne en Belgique, comme un témoin qui proclame le siècle mémorable de Charlemagne.

Digitized by Google

Veuillez, mon cher professeur, me pardonner une dernière observation : elle a trait au tombeau de Saint-Guidon où, selon vous, des moutons passaient par l'ouverture centrale. Je ne sais qui peut vous avoir induit en erreur à ce sujet, tandis qu'il existe encore une coutume qui consacre le souvenir, ou plutôt qui est la perpétuation de cette action, et ce sont des *pèlerins* qui la pratiquent; vous même, mon cher monsieur, vous reconnaissez que ce sont des *pèlerins* qui passent à la pierre de Nivelles (p. 157). Je n'insiste pas sur ce fait, il est trop évident; j'ai passé et repassé sous le tombeau de St-Guidon, et je puis affirmer positivement ce que j'ai avancé à cet égard. Du reste, j'aurai bientôt l'occasion de revenir sur d'autres monuments du même genre; alors je démontrerai l'origine de cette coutume que l'Église d'Occident semble avoir conservée comme un trophée de la victoire qu'elle remporta sur le polythéisme antique.

Ici, mon cher professeur, je termine cette longue lettre en vous remerciant du bienveillant accueil que vous avez fait à mon ouvrage; j'aurai bientôt l'occasion, je l'espère, de mettre sous les yeux du monde savant un travail considérable et d'une plus grande importance.

Veuillez, agréer, Monsieur, etc. [1]

Frédéric Van Der Rit.

[1] Cette lettre nous est parvenue depuis long-temps, mais l'abondance des matières ne nous a point permis de la publier plus tôt. (*Note de la rédaction.*)

Digitized by Google

LA CALE, LA VERGUE ET LA CORDE,

OU LE CODE PÉNAL MARITIME.

Chaque jour nous vantons nos institutions, nous citons avec orgueil nos lois politiques si libérales et si avancées, nous nous disons avec fierté le peuple le plus libre de l'Europe : nous oublions cependant que dans l'arsenal de nos lois se trouvent encore de gothiques débris d'une législation barbare, que nous devons rougir de n'avoir pas détruits.

C'est surtout dans notre législation pénale que l'on découvre de ces dispositions qui heurtent de front toutes les idées de notre temps. Aujourd'hui nous ne nous occuperons que du *Code Pénal maritime*.

Voici ce que l'on peut lire dans le Courrier d'Anvers du 16 octobre dernier :

« Le nommé Segers, anversois, marin de l'état, avait déserté, à « Manille, du navire belge le *Macassar*, qui se trouvait l'an dernier « dans ce port. S'étant engagé ensuite pour la pêche de la baleine, « il a trouvé une occasion de revenir en Belgique, et il s'est constitué « prisonnier. Condamné pour ce délit aux coups de verge, il a subi « aujourd'hui sa peine à bord de la *Louise-Marie*.

« Nous regrettons que cette peine barbare ne soit pas encore « abolie dans notre pays, et qu'on ose l'appliquer sur un navire qui « porte le nom de la Reine des Belges. Tout récemment encore une « condamnation de 150 coups de verge a été prononcée. Or, des faits « prouvent que le patient peut expirer au 125e coup ; l'histoire des « marines étrangères le démontre assez. »

Nous avouons que dans notre naïveté nous ignorions complétement que pareille peine existât et pût encore être appliquée en Belgique.

Digitized by Google

Nous pensions sérieusement que dans un pays comme le nôtre, il ne pouvait plus être question de peines corporelles. Nous nous rappellions l'arrêté du Gouvernement provisoire, du 7 octobre 1830, abolissant la peine de la bastonnade dans l'armée belge, par le motif que *la peine de la Bastonnade est insultante aux guerriers belges et attentatoire à la dignité de l'homme*, et nous pensions que les coups de *corde*, de *verge* ou de *garcettes* étaient au moins tout aussi insultants pour les marins que les coups de bâton pour les militaires ; que la dignité de l'homme devait être respectée chez l'homme de mer comme chez l'homme de terre. Grande a donc été notre surprise en lisant dans les journaux cette horrible nouvelle, qu'un de nos concitoyens avait été traité de la sorte, que dans la Belgique il s'était trouvé des juges pour appliquer une pareille peine et des Belges pour exécuter leur sentence.

Il est impossible qu'une semblable peine subsiste plus longtemps. Il y va de l'honneur de la nation, il y va de l'honneur de tous les citoyens. Dans une circonstance comme celle-ci, la Presse devrait être unanime pour demander l'abolition d'une loi qui est si loin de nos mœurs et de nos usages. C'est sans doute par oubli ou par inadvertance que la Presse a laissé passer presque sans critique une aussi odieuse exécution.

Il nous semble pourtant qu'il y a quelque temps, deux ou trois ans, pensons-nous, une commission avait été instituée pour élaborer un nouveau projet de Code Pénal maritime. Qu'est devenu son travail, et le projet qu'elle avait préparé ? A-t-il eu le sort de tant d'autres projets émanés de commissions spéciales ? Est-il enfoui et enterré à jamais dans la poussière des cartons? Quelle coupable négligence pourtant ! On suspend, on ajourne la révision d'un système que l'on proclame mauvais et que l'on veut changer, et entretemps on tolère que notre premier port de mer retentisse des cris d'un malheureux soumis à un aussi odieux supplice.

La Belgique a perdu le droit de reprocher à la Russie son knout ou sa pleith, et au planteur des Tropiques le fouet du contre-maître : elle ne peut le reconquérir qu'en faisant au plus tôt disparaître ce qui peut encore subsister de cette barbare pénalité.

Nous ne pouvons résister au désir de donner à nos lecteurs connaissance des peines portées par le code pénal maritime, quoiqu'elles inspirent l'horreur la plus profonde. Ces matières sortent

Digitized by Google

du cadre ordinaire de la *Revue*, mais nous pensons qu'on nous saura gré de signaler ces monstruosités à la réprobation publique.

Dernièrement les journaux politiques racontaient tous des actes de brutalité commis par un charretier sur son cheval, et ils se lamentaient sur le traitement cruel qu'on avait fait subir à ce pauvre animal; hier encore, l'un des organes de la presse quotidienne demandait un règlement de police qui protégeât les chevaux contre la rudesse proverbiale de leurs conducteurs; mais c'est à peine si l'on a inséré une protestation contre les jugements maritimes du port d'Anvers. Il nous semble pourtant que s'il est odieux de battre son cheval, il est au moins aussi odieux de battre son semblable, et quelque grave que puisse être un délit, on ne peut admettre pour l'homme un châtiment que l'on trouve trop cruel pour les animaux. D'ailleurs, comme on le verra, la peine des coups de *garcettes* est une peine disciplinaire, et son application dépend le plus souvent de l'arbitraire d'un commandant.

Le code pénal pour l'armée de mer, adopté le 20 juillet 1814, a été publié le 15 avril 1815, en même temps que le code de procédure et le règlement de discipline.

Le titre II énumère les diverses peines que l'on peut prononcer contre les individus soumis aux lois maritimes. Les voici dans l'ordre du code.

D'abord toutes les peines prononcées par le code pénal commun sont applicables aux crimes et délits qui ne sont pas spécialement *maritimes*.

Pour cette dernière catégorie de délits, nous trouvons: 1°) La mort par la corde, c'est-à-dire la pendaison. — Elle est applicable à toute espèce de trahison, à l'embauchâge, à l'espionnage, à la sédition à bord, à la désertion à l'ennemi, à la désertion en temps de guerre, etc., etc.

2°) La peine de mort par les armes. (Art. 22.) On l'applique à tous les crimes punis de mort par le code pénal maritime, lorsque le code ne spécifie pas que la mort sera donnée par la *corde*. (Art. 24.)

3°) La cale avec coups de corde. (22, 3°.)

Le code pénal se charge d'expliquer comment s'applique cette peine; nous sommes bien obligé de transcrire son texte. Nous copions sans commentaire.

Art. 25. La peine de la cale est exécutée en plongeant le condamné dans l'eau et en le faisant passer SOUS LA QUILLE du bâtiment.

Digitized by Google

Art. 26. La peine de la cale peut être appliquée, une, deux, et même trois fois, ce qui devra être déterminé dans la sentence.

Art. 27. Cette peine est *toujours* accompagnée *de coups de corde;* et pour les sous-officiers de dégradation.

Art. 28. Elle peut aussi être accompagnée d'emprisonnement, de bannissement ou de renvoi à terre comme infâme.

Art. 29. DANS L'EXÉCUTION DE CETTE PEINE ON AURA SOIN QUE NI LA SANTÉ NI LA VIE DU CONDAMNÉ NE SOIENT COMPROMISES.

Nous regrettons presque d'avoir parlé de la barbarie de ce code en présence de ces précautions suggérées par l'humanité du législateur. Vous ferez passer le condamné, dit-il au juge, trois fois sous la quille du vaisseau, puis vous lui donnerez une centaine de coups de corde (art. 36) *sur le derrière,* mais vous aurez soin de ne *compromettre* ni sa *santé* ni sa vie. L'on ne peut supposer qu'en rédigeant cette loi le législateur ait eu le désir de mêler l'ironie à la cruauté; mais cela ne ressemble-t-il pas à une mauvaise plaisanterie? La santé d'un homme que l'on fait passer trois fois sous un vaisseau et à qui on inflige ensuite jusqu'à 150 coups de corde! C'est vraiment à n'y pas croire.

4° La vergue avec coups de corde (22. 3°).

Nous continuons à transcrire.

Art. 30. La peine de la vergue consiste *à laisser tomber de la grande vergue dans l'eau le condamné garotté et assis,* et à l'en retirer immédiatement.

Art. 31. La peine de la vergue peut être appliquée, une deux et même trois fois, ce qui devra être déterminé par la sentence.

Art. 32. Ce châtiment sera *toujours* accompagné de coups de corde.

C'est toujours le même genre de peine. N'est-ce point abuser étrangement de la vie de l'homme que de le soumettre à de semblables épreuves! Et n'est-on pas en droit d'appeler, comme nous le faisons, une semblable législation barbare et cruelle? Sont-ce là des peines qu'approuve la morale et que peut justifier l'intérêt de la société? Où sont les deux résultats que l'on doit obtenir par toute pénalité, la repression du délit et la moralisation, l'amendement de l'agent criminel?

Mais ce n'est pas tout. Pour bien comprendre la cruauté de ces

Digitized by Google

dispositions, nous devons encore copier textuellement les art. 34, 35 et 36 qui expliquent en quoi consiste la peine des coups de corde.

Art. 34. « La peine des coups de corde consiste à donner au « condamné, après qu'il aura été retiré de l'eau, des coups avec un « bout de corde sur le derrière par-dessus la culotte. »

Que dira-t-on de cette peine ignoble, si ignoblement décrite : n'est-ce point à couvrir de honte et de confusion le visage de tous les Belges, que de voir figurer dans notre législation de pareilles énormités? — Mais continuons, et montrons combien le législateur est prévoyant et avec quelles précautions minutieuses il s'est attaché à décrire tous les détails de ce charmant sujet.

Art. 35. « Dans l'exécution de cette peine on aura soin que *le « bout de corde, avec lequel on donne les coups, ne soit pas d'une « grosseur telle que la santé du condamné puisse en souffrir*; il ne « pourra par conséquent dépasser la grosseur de 24 fils par toron, et « sera de vieux cordage non goudronné. »

Vraiment le législateur est trop humain ! Sa douceur va compromettre les intérêts sacrés de la discipline et de la subordination ! Il pose une limite à la grosseur de l'instrument de supplice, et ne permet que 24 fils par toron ; il tolère que le cordage ne soit point goudronné ! — La sécurité sociale ne sera-t-elle point compromise par tant d'aménité ? — Mais pourquoi le législateur ne nous dit-il point de combien de torons se composera la corde ? C'était là un renseignement indispensable et bien digne de figurer dans cet art. 35.

Art. 36. « Le nombre de coups devra être déterminé dans le « jugement, ou pourra être laissé à la *discrétion* des officiers- « commissaires en présence de qui l'exécution a lieu ; cependant il « ne pourra jamais dépasser le nombre de 150. »

Comment trouvez-vous, lecteur, la *discrétion* de messieurs les officiers-commissaires ? Et ce nombre de 150 qui ne peut être dépassé ? La vie et la *santé* du condamné qui ne peuvent être compromises, que deviennent-elles après ce supplice ?

Mais nous oublions que toutes les précautions sont prises : la corde doit-être de vieux cordage, non goudronnée et n'ayant que 24 fils par toron !!!

Les autres peines telles que le renvoi à terre comme infâme, la cassation, la dégradation, sont de véritables peines militaires et nous n'avons rien à y reprendre.

Digitized by Google

Mais vient au n° 8 de ce même art. 22, une peine désignée par ces mots : « les coups de garcettes ».

C'est encore là une des douceurs de la vie maritime.

Art. 43. « La peine des garcettes, consiste à donner sur le dos et « le derrière du condamné, qui reste habillé, des coups d'un bout « de vieux cordage de la grosseur de 12 fils au plus par toron, le « nombre de coups ne dépassant pas soixante. »

C'est presque la plus douce des peines que l'on puisse prononcer contre un matelot. Il n'y a dans l'échelle du code de 1815 que la peine de la détention à bord qui soit plus légère.

Aussi la peine des garcettes est-elle une légère punition disciplinaire, que l'officier commandant le bâtiment peut appliquer pour toutes infractions contre la discipline.

En effet, les art. 10 à 28 du règlement de discipline énumèrent tous les cas d'Infractions; l'art. 29, énumère les punitions, qui sont, pour les marins subalternes :

Des coups de garcettes;

Les fers avec la ration ordinaire du bord, ou au pain et à l'eau.

Manger au bac n° O (zéro) (*sic*). — Le législateur ne nous décrit pas ce bac; nos lecteurs y perdront.

Faire le plus sale ouvrage du bord.

Nous ne pouvons énumérer tous les cas constituant des infractions à la discipline; les actes les moins graves sont prévus et soumis au vieux cordage à 12 fils par toron au plus.

Mais nous ne résistons pas au désir de signaler combien ce règlement de discipline est logique et conséquent. Une infraction à la discipline, c'est l'Ivresse. Rien de plus juste que de la punir. Mais pourquoi l'art. 8 contient-il cette disposition?

« Tous les officiers et sous-officiers sont tenus d'agir prudemment « avec ceux qui se sont enivrés; de ne pas entrer en conversation « avec eux; surtout de se garder de *les battre* ou de *les maltraiter*... »

Cela est très-bien, très-sage, très-prévoyant; mais pourquoi, lorsque l'ivresse sera passée, permettre qu'on applique à ce malheureux qui aura commis un excès, soixante coups de la corde à 12 fils par toron?

Telle est notre législation pénale maritime. Nous faisons appel à tous les hommes de bon sens et de raison, et nous leur demandons si c'est là une législation qui peut figurer dans nos codes et si le

Digitized by Google

gouvernement ne serait pas béni de la Belgique entière s'il faisait disparaître ces restes de barbarie.

Une session va s'ouvrir; que les chambres s'occupent de cet objet et substituent à ces pénalités stupides un mode de répression humain et raisonnable

L'on se plaint toujours de la rudesse des matelots, de la grossièreté de leurs mœurs, de la brutalité de leurs actes : comment les améliorer et les adoucir si vous les forcez à subir ou à infliger de pareils supplices; n'est-ce point les accoutumer à voir souffrir leurs semblables et les rendre forcément cruels? Si l'on a besoin, dans l'intérêt de la discipline, de châtiments, il en est de plus efficaces sans doute que ceux qui abaissent l'homme au niveau de la brute.

VICTOR FAIDER.

Digitized by Google

PREMIER BEAU JOUR.

A Madame E. F.

Oui, la terre a repris sa robe de verdure ;
Le ciel lui rit avec amour,
Et l'oiseau vient, caché dans la ramée obscure,
Saluer le premier beau jour.

Mais en vain le printemps darde sur nous ses flammes,
Son souffle embaume en vain les airs :
Il n'est plus ni parfums, ni rayons dans les âmes ;
Nos ans se comptent par hivers.

La fée au chant céleste est à jamais bannie
Et ses jardins sont dévastés ;
Le beau soleil de l'art, à la clarté bénie,
S'éteint dans les flots agités.

O femmes ! un rayon de l'astre qui nous quitte
Dans votre sein palpite encor ;
Et votre âme est pareille au vase du Lévite
Où le feu saint brille dans l'or.

Digitized by Google

Pour nourrir votre enfance on a, comme l'abeille,
Tiré le miel de chaque fleur,
Et de la poésie épuisé la corbeille,
Pour en parfumer votre cœur.

Que votre douce voix fasse entendre à la terre
L'hymne de foi, le chant d'amour :
Comme l'oiseau du ciel sur l'arbre solitaire,
Annoncez encore un beau jour.

ÉDOUARD WACKEN.

Digitized by Google

A MM. les Directeurs de la Revue de Belgique.

Messieurs,

La prétendue lettre adressée au Duc de Brabant * pour le tenir en garde contre le danger de mes *scandaleuses erreurs historiques*, ne me courrouce pas le moins du monde, bien qu'elle ne soit point de nature à ce que j'y cherche les formes gracieuses d'une politesse exquise. Je ne sais si les personnes qui voudraient y trouver de la logique et l'intelligence de notre histoire, seront plus heureuses. Quelques observations sur ce belliqueux manifeste ne me paraissent pourtant pas hors de propos, et j'ose attendre de votre impartialité que vous leur donnerez une place dans un des prochains numéros de la *Revue de Belgique*.

L'auteur anonyme paraît croire que je dénie à la Belgique le droit de revendiquer Godefroid de Bouillon, les Princes flamands, etc., il suffit de me lire pour être convaincu du contraire ; tout ce que j'ai prétendu, c'est que la France est autorisée à les réclamer également, et je ne pense pas m'être ainsi rendu coupable du crime de lèze-nation. Notre habile peintre, M. Gallait, mériterait-il la réprobation de ses compatriotes, parce qu'il vient d'exécuter, POUR LA GALERIE DE VERSAILLES, le tableau du couronnement de l'empereur Baudouin de Constantinople ?

Notre pays est le berceau de la dynastie carlovingienne ; personne, que je sache, ne le conteste. Vouloir toutefois considérer cette dynastie comme imposée à nos voisins, me semble une opinion fort étrange. Les Mérovingiens se sont imposés par la conquête à la Belgique d'abord, puis au reste de la Gaule, tandis que les Carlovingiens, placés sur les marches du trône, ont ramassé le sceptre que laissaient tomber les mains débiles des successeurs de Clovis.

* *Revue de Belgique* du 15 juillet 1847, page 341 et suivantes.

Digitized by Google

Certes Pepin-le- Bref, ce glorieux fils du vainqueur des Sarrasins, et Charlemagne ne furent pas vus d'un œil moins favorable au delà qu'en deçà de nos frontières. Aussi les descendants des Neustriens, comme ceux des Austrasiens, se plaisent-ils à ranger les hauts faits, les brillantes actions de ces héros parmi leurs plus beaux titres de gloire, et pas plus les uns que les autres n'entendent consentir à s'en dépouiller.

Je n'insisterai pas sur ce point, et, si je ne tenais à me renfermer dans le cercle d'une polémique courtoise, je dirais, à l'exemple du dédaigneux anonyme: *il est des opinions paradoxales qui ne méritent par une réfutation.*

On avait toujours loué jusqu'ici les rois de la troisième race d'avoir, lorsque des circonstances favorables se sont présentées, réuni les grands fiefs à la couronne pour en former une puissante monarchie. L'Allemagne et l'Italie, à cet égard, portent envie à la France. La destruction du joug féodal est envisagée par tous les historiens philosophes comme un bienfait pour l'humanité. Notre judicieux adversaire ne paraît pas vouloir adopter cet avis; il est tout prêt à célébrer, avec nos poëtes et nos romanciers à la mode, les merveilles et les touchantes vertus du moyen âge, à regretter ce bon vieux temps si plein de mansuétude pour la gent taillable et corvéable à merci. N'en déplaise pourtant à sa logique, les publicistes s'accordent tous à déverser le blâme sur la conduite du Roi Jean qui donna l'investiture de la Bourgogne à Philippe, son quatrième fils; et si notre Flandre, à l'extinction des princes bourguignons, était passée, par un mariage, à la France, s'en serait-elle trouvée plus mal?.... Je ne vois pas que la Flandre et le Hainaut français éprouvent des regrets bien vifs de s'être vus, même violemment, séparés de nos provinces. On juge trop souvent le passé du point de vue de l'époque actuelle, sans vouloir se rappeler trois siècles de guerres et de désastres, tant l'on se préoccupe d'une indépendance nationale que j'apprécie du reste aussi bien qu'aucun de mes censeurs.

Je conçois à merveille qu'on n'éprouve pas une grande sympathie pour le caractère de Philippe-le-Bel, bien qu'on doive à ce prince l'admission des représentants de la commune aux états-généraux; et, dans mes précédents discours, je l'ai flétri, comme je le devais, à

Digitized by Google

propos de ses indignes procédés envers Gui de Dampierre ; mais ce qu'il m'est impossible de concevoir, c'est qu'au dix-neuvième siècle, avec l'expérience de tant de calomnies contemporaines, des esprits sérieux s'avisent, pour excuser des actions évidemment condamnables, de reproduire encore ces ignobles, ces atroces paroles, attribuées à la femme du monarque français, et qu'on suppose avoir servi de programme au Comte d'Artois : *Il faut percer avec le fer des lances les verrats et avec le fer des broches les truies de Flandre*, c'est-à-dire les hommes, les enfants et les femmes. Quelle est donc cette reine furibonde, cette reine oublieuse à ce point de son rang et de sa dignité ?... C'est Jeanne de Navarre, dont l'histoire ne cite le nom qu'en l'accompagnant d'éloges : « Cette princesse, « dit Mézeray, le sévère Mézeray, cette princesse, tenait tout le « monde enchaîné par les yeux, par les oreilles, par le cœur, « étant également belle, éloquente, généreuse et libérale. »

On devrait bien finir par s'imposer la loi de rejeter toutes ces anecdotes apocryphes, toutes ces absurdes calomnies imaginées par d'ambitieux meneurs pour exalter les têtes de la multitude et soulever les masses d'après une tactique qui s'est perpétuée jusqu'à ce jour. Il est utile sans doute de consulter nos vieilles chroniques, mais il faut le faire avec le discernement convenable : il ne serait pas mauvais qu'une judicieuse critique guidât constamment l'historien dans ses laborieuses recherches. La morale d'ailleurs doit servir de base à son travail, et jamais elle n'autorisera la doctrine des représailles sanglantes, surtout lorsque la vengeance aura pour inévitable résultat de confondre l'innocent et le coupable dans un même supplice.

Que dirons-nous de cette phrase : *En apprenant qu'à vingt ans d'intervalle les vêpres siciliennes venaient d'avoir dans les matines brugeoises une sœur cadette, la colère du roi fut grande ;* que dirons-nous de cette phrase, placée, comme elle l'est, à la suite d'une apologie des auteurs du massacre des Français ?.... Elle porte l'empreinte d'une férocité révoltante..... le mot est dur, j'en conviens, mais je n'en trouve point d'autres pour bien rendre l'impression qu'elle a produite sur moi. Ne voilà-t-il pas en vérité de belles leçons à donner au jeune duc de Brabant ! Comment oser méconnaître ainsi toutes les bienséances, toutes les idées reçues,

Digitized by Google

tous les principes admis par les peuples civilisés? Si c'est là du patriotisme, je ne m'y connais plus, et si l'on prétend faire, sur de semblables thêmes, l'éducation de la jeunesse Belge, je désespère de notre avenir social [1].

Recevez, Messieurs, l'assurance de ma considération très-distinguée,

LE BARON DE STASSART.

Bruxelles, le 17 septembre 1847.

1 Lorsque de pareilles doctrines sont professées par de graves personnages, par des docteurs en philosophie, doit-on s'étonner de lire, dans l'ouvrage d'un jeune homme, doué cependant de mœurs douces, le passage suivant: « Dekonnick proposa de massacrer « tous les français qui se trouvaient dans Bruges. Ce projet *sourit* à tout le monde. De « nombreux hourras, mêlés aux cris de *Vive Dekonninck, mort aux français!* furent « poussés, et il fut unanimement accepté, etc. » — Et plus loin: « Des monceaux de « cadavres gisaient dans les rues, les membres épars et noyés dans une mare de boue et « de sang... Mais ce sang ne devait-il pas faire fleurir la liberté? Ce sang ne devait-il pas « éteindre le flambeau de l'esclavage? Oui, Bruges était libre et un noble but était « atteint. »

Digitized by Google

LES PROLÉTAIRES.

MÉMOIRE HISTORIQUE, PAR HENRI GUILLAUME BENSEN [1].

Das Wort wird That,
Das Kind wird Mann,
Der Wind wird Sturm,
Wer zweifelt daran ?
CHAMISSO.

La parole devient action,
L'enfant devient homme,
Le vent devient tempête,
Qui en doute ?

De nos jours tout le monde parle paupérisme, organisation du travail, réforme sociale : des conseils, des projets, des systèmes surgissent de toute part. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Question fort naturelle et fort innocente en apparence, et cependant source nouvelle de discussions infinies.

Ne touchez pas à cette terrible plaie de notre société ; le malade est encore assoupi, ne le faites pas revenir à la connaissance par vos tentatives de guérison. Qui sait si son réveil ne sera pas suivi d'un accès de rage dans lequel il écrasera et les médecins et ceux qui sont assis tranquillement près de son lit de douleur. Versons-lui de l'opium pour prolonger son assoupissement, afin que nous puissions nous-mêmes continuer le doux sommeil qui nous fait oublier tous les maux et nous berce de rêves dorés.

— Non ! le moment d'opérer hardiment est venu. Que sont les souffrances momentanées, que sont les dangers les plus grands au prix de la guérison radicale ? La société doit chercher des remèdes contre les maladies et les appliquer sans hésitation, sans ménagement. L'égoïsme seul peut conseiller l'inaction. Nous sommes tous appelés à cette grande consultation du présent. Voilà ce que disent les uns, ce que répondent les autres, et pendant qu'on crie ainsi

[1] Die Proletairer, eine historische Denkschrift von Dr. HEINRICH WILHELM BENSEN. Stuttgart, Verlag der Franck'schen Buchhandlung. 1847. Bruxelles, Mayer et Flatau, 5, rue de la Madeleine.

Digitized by Google

d'un côté : Silence et repos ! et de l'autre : Parole et action ! — des réformateurs enthousiastes parlent, écrivent, agissent.

La vérité est qu'on cherche vainement à reculer devant la solution d'un de ces grands problèmes posés par la civilisation dans sa marche à travers les siècles.

Jusqu'à nos jours les grandes phases de l'humanité ont toutes été teintes du sang de victimes coupables ou innocentes. Passant au milieu des ruines amoncelées par des combats successifs, l'homme porte l'horrible glaive de cette guerre fratricide, et s'écrie dans le délire de son aveugle enthousiasme : « En avant, sur la voie du progrès ! »

Et si nous demandons à toutes ces générations de combattants, pourquoi versez-vous votre sang et celui de vos frères ? Pourquoi ces échafauds, ces bûchers, ces villes brulées, ces fleuves roulant des cadavres ? Pourquoi ces contrées autrefois florissantes, changées en déserts, pourquoi ces nations entières détruites ?

« Nous combattons pour le bonheur du genre humain ; nous « exterminons ses ennemis, » répondent ces terribles sacrificateurs.

« Nous mourons, s'écrient tant de nobles martyrs, — nous mourons pour racheter l'homme de la misère et de l'esclavage. Nous mourons parce que nous avons voulu son bonheur. »

Faut-il qu'il en soit toujours de même ? L'homme est-il condamné à une éternelle guerre, au meurtre, à la destruction ? Le glaive est-il le seul instrument avec lequel il puisse remuer le sol de l'intelligence pour y jeter la semence d'un meilleur avenir ? Faut-il du sang humain pour la faire germer, pour la développer ? La raison éclairée, le cœur réchauffé par le sentiment de la fraternité, ne peuvent-ils pas, pareils au soleil, répandre une chaleur assez puissante pour faire sortir d'un sillon non ensanglanté une récolte heureuse ?

Qui oserait soutenir que cette horrible malédiction ait été prononcée contre l'humanité ?

Adressons-nous donc à l'intelligence, au cœur de ceux qui tiennent aujourd'hui la société entre leurs mains. Montrons-leur le passé avec ses affreuses luttes, le présent avec ses souffrances et ses dangers menaçants, et disons-leur avec courage, mais sans colère, qu'il est de leur devoir de préparer, d'amener un avenir plus heureux.

Qu'ils écoutent la voix de ceux qui cherchent à montrer le mal

Digitized by Google

et à proposer le remède ; qu'ils se persuadent bien que toute idée juste, apportée dans ce concours de l'humanité travaillant à une organisation sociale conforme aux lois éternelles, peut épargner un coup de hache, un coup de canon.

Que les heureux de la société actuelle s'unissent aux penseurs, afin que le travail humanitaire se fasse par l'intelligence, par le sentiment chrétien de la fraternité, — et nous pourrons espérer que jamais le bras terrible de l'esclave réveillé n'interviendra dans cette grande entreprise.

C'est la conviction où nous sommes de la nécessité de repandre, à tout prix, parmi les classes élevées, les idées pacifiques d'une amélioration de la société actuelle, qui nous décide à offrir à nos lecteurs les principaux chapitres de l'ouvrage remarquable de M. Bensen. Son livre est divisé de la manière suivante :

Introduction.
Les Prolétaires et la législation de l'antiquité orientale.
Les Prolétaires et la législation de l'antiquité occidentale. SPARTE, ATHÈNES.
ROME. 1re période.
ROME. 2e période.
ROME. 3e période.
Les Prolétaires et le Christianisme.
Les Prolétaires au moyen-âge.
Les Prolétaires pendant la réforme.
La tragédie communiste de Münster.
L'Époque de transition.
Les Prolétaires et la Révolution.
Les Prolétaires et l'époque actuelle.
Les nouveaux prophètes des Prolétaires.
Les Prolétaires et l'empirisme gouvernemental.
Conclusion.

Énumérer les matières traitées dans cet ouvrage, c'est montrer le but que l'auteur s'est proposé. Les extraits que nous avons l'intention de donner feront connaître l'esprit dont il est animé. L'introduction contient véritablement la pensée philosophique du livre : elle est la base de l'œuvre entière ; c'est donc à elle que nous ferons nos premiers emprunts.

Digitized by Google

Toujours et partout, — dit l'auteur, — l'homme recherche la propriété ; la conserver, l'augmenter est son plus ardent désir ; ni labeur, ni souffrance, ni danger ne l'effraient. Dès qu'un peuple a passé par les premières phases incomplètes de la civilisation pour arriver à une société organisée, la valeur de chaque individu se lie essentiellement à la propriété. Malgré tout ce que des hommes d'un esprit sublime, auxquels il a été donné, tout en restant volontairement pauvres, d'acquérir une position supérieure et de s'y maintenir, ont pu dire contre cette passion qui pousse sans cesse l'homme à augmenter ses biens, jamais ils n'ont réussi à entraîner la foule à leur suite.

Mais qu'est-ce donc que la propriété ? d'où lui vient une valeur telle qu'elle enchaîne à la terre l'homme, cette créature animée du souffle divin ? A cette question chacun répondra d'une manière différente.

La civilisation d'une nation, l'esprit du siècle, ainsi que l'âge, le sexe, la condition d'un individu contribuent à ce que chacun donne par cette réponse une idée caractéristique du degré de développement intellectuel qu'il a atteint.

Les savants qui s'occupent d'économie politique peuvent-ils donner une réponse satisfaisante à cette grande question ?

M. Bensen nous les montre divisés et incertains, même sur les premières hypothèses, sur les premières définitions de leur science. Il juge donc nécessaire d'établir avant tout la vérité des idées élémentaires de l'économie politique.

Sans vouloir le suivre pas à pas dans la déduction de ses principes, nous les donnerons dans leur ensemble.

Il explique avant tout la nature de la propriété, dont une qualité essentielle est d'avoir une valeur reconnue par d'autres que par le possesseur. *Improductive*, si celui-ci en retire simplement une jouissance quelconque, mais point de bénéfice, elle devient *productive* du moment où elle donne un revenu. En faisant une distinction sévère entre le revenu *brut* et le revenu *net*, l'auteur insiste avec force sur la différence qui existe entre les dons de la nature, propriété non transmissible et incertaine, et les biens matériels.

En parlant de la propriété foncière, il montre combien la rente foncière due au cultivateur-usufruitier, est diminuée par les charges qui pèsent sur lui ; qu'elle disparaît même quelquefois entièrement,

Digitized by Google

de sorte que celui-ci ne retire pas l'intérêt de son capital ; qu'il ne reçoit pas une compensation des chances auxquelles il s'est exposé, et qu'il n'obtient pas la part qui doit revenir à tout homme dont l'intelligence dirige une entreprise industrielle. — Il ne lui reste ainsi que le remboursement des dépenses qu'il a faites et le prix de son travail et de celui de sa famille. Mais, — ajoute l'auteur, — dans ce cas encore la propriété foncière est très-recherchée. Un sentiment inné chez l'homme, fait qu'il désire appeler sa propriété une certaine parcelle de la superficie terrestre, quelque restreinte qu'elle soit. Il désire pouvoir la regarder comme une patrie particulière, la transmettre à sa famille pour y perpétuer son existence et pour y attacher son nom. Une race sans propriété territoriale se disperse facilement dans un pays, et oublie son origine. Une propriété foncière devient un lien qui unit plus étroitement les communautés et les autres corporations.

Dans sa définition du capital, M. Bensen rappelle que tout ce qui produit, par une exploitation, de nouvelles richesses, est compris dans ce terme ; qu'il ne faut pas seulement y voir des sommes d'argent. La rente ou l'intérêt du capital, est l'excédent résultant de la déduction de la rente foncière et de la rénumération du travail personnel ou étranger.

M. Bensen s'occupe ensuite de la faculté du travail ; nous allons maintenant le suivre pas à pas :

« Nous parlons ici (dit-il), naturellement du travail dans le sens le plus étendu du mot : c'est toute activité par laquelle un individu cherche à obtenir directement ou indirectement un produit en objets ayant une valeur.

« Peu importe du reste qu'on applique cette activité à sa propre terre, à sa propre industrie, etc., ou qu'on se mette, moyennant rétribution, au service d'une autre personne ; que celle-ci soit l'État, une commune, ou un particulier.

« Nous avons vu que la propriété territoriale se donne en fermage, se vend ou se transmet par héritage ; nous avons vu que le capital, — produit des bénéfices d'une entreprise, — est transmissible de toute manière ; il n'en est pas de même de la faculté du travail : elle est, avant tout, un don de la nature. Par ses propres efforts et instruit par l'expérience des autres, on parvient à l'augmenter, et à en faire un grand talent, selon le genre d'occupation auquel on s'applique.

Digitized by Google

« Cette faculté repose-t-elle principalement sur la force et sur l'adresse mécanique du corps, ou sur le développement de l'esprit par l'exercice du jugement et par l'accroissement des connaissances; s'applique-t-elle à une industrie ou à une science, à un art libéral ou à des fonctions, elle n'en est pas moins *uniquement* inhérente à la personne qui en est douée et qui a su la développer en elle, sans qu'elle puisse être transmise soit par héritage, soit immédiatement de toute autre manière.

« La faculté du travail peut donc être appelée le capital *personnel*.

« Distinguons avec soin l'activité de *l'entrepreneur* de celle de l'ouvrier ordinaire.

« Il faut naturellement une bien plus grande somme d'expérience et de pratique, d'intelligence et de vigueur, pour calculer et diriger l'ensemble d'une entreprise agricole ou industrielle, que pour coopérer à ce grand ensemble en se renfermant dans un certain cercle d'action, souvent très-restreint.

« Puisque tout ouvrier mérite un salaire, l'entrepreneur, sans parler du travail particulier qu'il fournit peut-être dans une partie spéciale, doit trouver un certain bénéfice en récompense de la direction suprême dont il se charge. Mais l'entrepreneur est en général le possesseur de la totalité ou d'une grande partie de la propriété foncière, de l'industrie et du capital par lesquels s'effectue la production de nouvelles richesses. Au lieu de louer, contre une rente assurée, cette propriété à une autre personne, le possesseur en a fait l'objet d'une entreprise, et court en conséquence tous les dangers, plus ou moins grands, qui en résultent : il est donc juste qu'il en soit dédommagé.

« Ces données montrent clairement comment se partage le revenu d'une industrie quelconque.

« Une personne, par exemple, prend en fermage une propriété foncière, pourvue de toutes les choses nécessaires, mais dont l'amélioration exige encore une certaine somme d'argent, qu'il emprunte à une tierce personne.

« Il donne sur le revenu brut au propriétaire la rente foncière, qui comprend en même temps les intérêts du capital représenté par les bestiaux, les ustensiles, etc., dont la ferme est pourvue : il remet en argent comptant à son bailleur de fonds une autre part des intérêts du capital et il en retire lui-même une troisième comme

Digitized by Google

produit du capital dont la possession a été exigée de sa part, lorsqu'il est entré dans la ferme. Retranchez du revenu brut toutes les charges de l'exploitation, et les dépenses pour le salaire et l'entretien des ouvriers, et le fermier, après avoir évalué le travail que lui et sa famille ont personnellement fourni, percevra le reste du revenu comme la récompense qui lui est due en sa qualité d'entrepreneur.

« Mais il n'est pas toujours facile de trouver la part qu'il faut considérer comme le revenu net : dans le cas présent, il résulte, pour le fermier, de son bénéfice d'entrepreneur, ou plutôt il se confond avec ce bénéfice.

« Mais le capitaliste qui place à intérêt une certaine somme, retire-t-il un revenu entièrement *net?* Nullement ; car sa double qualité d'homme et de propriétaire lui donne droit à des moyens d'existence. On ne pourrait donc parler de revenu net que si, après s'être procuré le nécessaire, il lui reste un excédent des intérêts de son capital. Mais qui ne voit pas tout ce qu'il y a d'incertain dans cette évaluation, puisque, selon les mœurs des individus, nous voyons se modifier les dépenses réclamées par les besoins de la vie, produits et rendus nécessaires par l'éducation, par l'habitude et par le degré de civilisation. Il en résulte que le même capital rapportera à l'un un revenu net, tandis que l'autre le consommera annuellement.

« La difficulté devient encore plus grande, si l'on demande quelle part du salaire de l'ouvrier doit être regardée comme revenu net ; — si l'on recherche ce que l'ouvrier a en général le droit de réclamer du revenu brut d'une industrie à laquelle il prête son concours?

« Nous avons vu que la faculé du travail est aussi bien une propriété qu'une terre ou un capital : et de ce qu'elle est souvent l'unique propriété d'un homme, il ne résulte nullement une diminution de sa valeur. Généralement, on dit : le salaire est en rapport avec le travail fourni ; si l'ouvrier est bon et en même temps sobre, il consommera bien un peu moins qu'il ne reçoit, et cet excédent forme pour lui le revenu net de son travail : s'il a soin d'en faire des épargnes, il obtiendra aussi de cette manière un petit capital.

« Il y a de la vérité dans cette définition, mais elle n'est pas *complète.*

« Le salaire est en rapport avec les autres produits, et ceux-ci augmentent par la diminution du premier. Si donc la coutume d'un pays, ne fixe pas pour une certaine somme de travail, un certain

Digitized by Google

salaire, il est de l'intérêt du capitaliste ou de l'entrepreneur au pouvoir desquels se trouvent généralement les travailleurs, de diminuer le salaire : ce qui leur réussit facilement, dès qu'ils savent entretenir en leur faveur la concurrence des ouvriers. Enfin l'abaissement des salaires est-il tel, que l'ouvrier, malgré la plus grande économie, ne trouve plus d'excédent, il n'a aucun revenu net. En ce qui regarde les vivres consommés par lui, il est, sous ce rapport, à peu près dans la position d'une machine à vapeur, dont on ne dira probablement pas qu'elle a profité de la houille brûlée sous la chaudière. Pour soutenir le contraire, il faudrait estimer fort haut pour l'ouvrier le bonheur d'exister et la permission de se mouvoir et de travailler ; il faudrait y voir un revenu net : mais on réfléchirait avant d'aller jusque là. D'autant plus, qu'on a l'habitude de décompter toujours, dans l'évaluation du bénéfice net d'une entreprise agricole, industrielle, etc., ce qui se consomme pendant le travail, par conséquent aussi la nourriture de l'ouvrier. Mais on doit encore considérer une autre circonstance, lorsqu'il s'agit d'un ouvrier sans ressources. La faculté du travail n'est que temporaire, elle n'existe ordinairement que pendant un certain nombre d'années, après lesquelles elle cesse entièrement ou du moins en grande partie. On pourrait donc demander si l'ouvrier n'a pas le droit d'exiger que sa propriété, accordée par la nature, lui rapporte par elle-même un bénéfice suffisant pour lui assurer, d'une manière quelconque, son entretien pendant toute sa vie.

« D'ailleurs les travaux de certaines industries détruisent presque toujours en peu d'années l'organisation physique de l'ouvrier, ou l'exposent à d'autres dangers. Qui ne sent donc pas que le travailleur a droit à réclamer une compensation équitable de la propriété qu'il a dépensée en faveur de l'entrepreneur ?

« Mais certains travaux, comme ceux des hommes d'État, exigent des connaissances spéciales, que le travailleur n'a pu acquérir qu'en dépensant réellement beaucoup de temps, d'efforts et d'argent : ne se croira-t-il pas trompé, s'il ne reçoit point, par le salaire de ses travaux, une compensation ou jusqu'à un certain point les intérêts de son capital personnel acquis avec tant de peines ?

« Combien d'autres considérations étrangères ne pourrait-on pas apporter ici ? Ne pourrait-on pas faire ressortir le côté moral de la question, en rappelant que l'ouvrier est homme, qu'il possède comme

Digitized by Google

tel des droits légitimes et naturels avec lesquels un entretien calculé sur la base d'une extrême indigence, s'accorderait d'autant moins, que la propriété foncière et le capital ne deviennent véritablement productifs que par l'activité d'autres personnes qui y appliquent, à la sueur de leur front, leur propriété, c'est-à-dire la faculté du travail.

« Bien d'autres considérations encore embrouilleraient ou éclairciraient une question qui paraît, au premier abord, si simple. Mais avant d'y pénétrer davantage, examinons de plus près un autre point sur lequel, sans cela, nous serions toujours obligé de revenir :

« Pourquoi l'homme recherche-t-il la propriété, ou, ce qui est la même chose : Quels rapports y a-t-il entre elle et les passions primitives de l'homme ?

« Un coup-d'œil, même superficiel, jeté sur la nature humaine nous y montre certains penchants prédominants qui déterminent plus que d'autres son action. Ils ne ressemblent pas aux forces motrices produisant le travail et le mouvement d'une machine; ils ne sont pas mécaniques, mais liés à l'organisme mystérieux de l'homme. Chez lui s'unit, dans un corps animal d'une organisation supérieure, à une âme semblable sous beaucoup de rapports à celle des animaux, un germe spirituel qui est pour ainsi dire la greffe d'un monde plus élevé. Si donc certaines passions de l'homme ressemblent à celles des animaux qui se rapprochent le plus de lui, d'autres, d'un genre tout particulier, paraissent naître de l'esprit toujours actif, et indestructible. De même que dans le règne animal les êtres forment une chaîne ascendante, depuis les commencements de l'organisme animal jusqu'à la créature la plus perfectionnée, l'homme, de même commence dans celui-ci un nouvel ordre de natures spirituelles.

« Le *véritable* sauvage, sans être pour cela ni plus coupable ni plus méprisable que l'animal, se trouve dans le juste milieu ; en partant de lui, descend une série d'êtres d'une nature toujours plus corrompue jusqu'à ceux qui ressemblent aux démons de l'enfer, tandis que, de ce point milieu de l'échelle morale, une autre série s'élève jusqu'aux esprits purs, doués de la lumière brillante de la pensée, et de la puissance de la volonté.

« Par cette raison les passions spirituelles de l'homme, (par les autres il se rapproche plus ou moins de l'animal), quoique identiques par leur origine, sont cependant très-diverses dans leurs effets. Tantôt elles nous font voir l'homme comme une créature sublime,

Digitized by Google

complète en elle-même et créatrice, tantôt comme un être si misérable et si ridicule, qu'on a peine à reconnaître en lui un trait de l'image de Dieu.

« Nous essaierons de nous rendre compte de ces passions selon leur nature et leurs manifestations diverses.

« L'animal cherche à satisfaire ses besoins absolus ; l'homme au contraire veut *la jouissance* ; la faim et la soif ou d'autres privations peuvent en augmenter l'irritation, mais elles ne la produisent pas seules. Il y a quelque chose de mystérieux dans cette passion de la jouissance, qui se manifeste de tant de manières et met en mouvement tant de forces différentes. Elle change avec l'âge, le sexe, l'état et l'éducation de l'individu. L'Oriental se couche seul à l'ombre des vieux arbres ou des bocages odorants ; pendant des heures entières, étendu près d'une fontaine au doux murmure, il écoute le chant d'un oiseau, tandis que l'homme de l'occident s'amuse dans des théâtres au milieu d'une athmosphère étouffante. C'est par cette différence des jouissances que se manifeste l'esprit des nations.

« D'un autre côté, la distance qui sépare la jouissance soi-disant grossière de la jouissance délicate, n'est pas aussi grande qu'on le croit ordinairement. Le Malais qui sait choisir, avec une gourmandise raffinée, les différentes parties du corps humain qu'il mange presque vif, ne diffère en effet que par la forme de la gourmandise, de nos connaisseurs, qui ont fait de l'art culinaire leur poésie. Il faut en général rejeter l'idée que la jouissance a pour seul but la satisfaction d'une excitation des nerfs.

« La satisfaction de la vanité, par exemple, est aussi une jouissance, qu'il s'agisse d'une belle des savanes de l'Amérique, ornant gracieusement son corps noir, ou d'une de nos dames heureuses à l'aspect des nouveautés d'une marchande de mode. La jouissance peut devenir très-délicate et éthérée, et prendre l'auréole de l'art et de la piété ; elle n'en est pas moins produite par un besoin de la nature humaine ; on le reconnaît très-clairement, mais on en cherche vainement la source. De même qu'une jouissance peut avoir son origine dans la nature du pays ou dans la nationalité, de même elle exerce de son côté de l'influence sur l'organisation de l'homme ; en ce cas, elle n'est plus le produit d'une fantaisie ou d'un préjugé, mais elle devient inséparable de l'homme ; elle est une partie essentielle de sa manière de vivre, et, comme celle-ci, souvent consacrée

Digitized by Google

par la coutume. Le désir de jouissance forme aussi le côté faible de l'homme ; c'est le frein par lequel il se laisse dompter.

« En habituant des animaux sauvages à certaines jouissances étrangères, on parvient à les apprivoiser, à leur faire perdre ce violent amour de liberté inné chez eux ; de même on ne voit que trop souvent l'homme sacrifier, pour des jouissances favorites, tout ce qui devrait lui être le plus sacré ; on le voit manquer pour elles à son devoir, oublier son caractère d'homme, et vendre la liberté.

« D'un autre côté, la jouissance excite l'indigent au travail, double ses forces, augmente son génie inventif ; il devient ainsi soumis et maniable, en proportion de l'aptitude dont il fait preuve dans l'exécution des desseins de ceux qui accordent jusqu'à un certain point satisfaction à ses passions, et qui savent le séduire par ce moyen.

« Comme une seconde passion *fondamentale* nous pourrons désigner *le besoin d'action.*

Nous voyons également les animaux déployer les plus grands efforts, travailler même ; et souvent ce sont précisément ceux des plus petites espèces qui montrent autant d'ardeur que d'intelligence pour se procurer la nourriture et soigner leur famille Mais leur activité diffère de beaucoup de celle de l'homme. Les animaux ne travaillent que contraints par la nature et pour un certain but ; dès que celui-ci est atteint, la passion cesse. Il n'y a pas d'oiseau qui s'occupe toute l'année à construire des nids.

« Chez l'homme l'activité naît, même sans un but déterminé, d'une excitation sans repos ; c'est l'esprit vivant qui ne le laisse pas reposer et qui l'aiguillonne sans cesse. La privation de toute activité serait-elle sans cela pour lui une peine plus dure qu'un rude travail forcé ?

« Beaucoup de nos amusements les plus habituels ne sont-ils pas accompagnés d'efforts et de peines, à tel point que leur charme consiste justement dans l'activité extraordinaire qu'ils provoquent ?

« Cette passion prend à la vérité tant de formes diverses et bizarres, que l'observateur intelligent la reconnaît seul.

Le riche, cherchant la distraction pour satisfaire d'une manière facile et agréable ce besoin intérieur qui le pousse à sortir du repos, par quelle distance n'est-il pas séparé du pauvre ouvrier, condamné au travail le plus pénible pour gagner son chétif entretien ! — Et quel espace entre eux et ces génies supérieurs créant les merveilles des arts et des sciences !

Digitized by Google

La force de cette passion est aussi différente ; très-faible dans le sauvage paresseux et taciturne, elle grandit à l'infini par tout développement de l'individu.

La troisième passion primitive dont nous parlerons ici, est celle de *l'indépendance*. L'homme n'est pas créé pour être exploité arbitrairement par un autre être ; par suite de sa nature spirituelle, la destination de son existence se trouve en lui-même. Mais, dès que l'homme commence à en avoir la conscience, il agit en conséquence dans les diverses situations de la vie extérieure et cherche une position qui réponde à cette grave destination. En voulant obtenir cette indépendance, l'homme peut prendre des directions bien différentes, selon la force de sa conscience et le degré de son intelligence. L'unique désir de l'esprit humain de se maintenir et de se montrer vis-à-vis des autres comme un être indépendant, est la véritable base de toute notre activité. C'est ce désir qui lui fait entreprendre tant de travaux pour acquérir une propriété qui le garantisse contre le besoin et l'oppression : poussé par lui, l'homme forme et fortifie la famille qui le défend contre les vicissitudes auxquelles il serait exposé dans l'isolement. C'est ce besoin d'indépendance qui lui fait soutenir dans l'État les luttes pour la liberté légale, qui seul élève son âme au-dessus de tout malheur terrestre. Mais la nature supérieure même de cette passion, si exclusivement humaine, l'expose à une corruption d'autant plus grande. Dans cet état de corruption, elle devient égoïsme et lâcheté : elle exploite les autres dans son propre intérêt et se soumet à un pouvoir brutal pour sauver une misérable existence.

« Comme nous le voyons, tout est ici indécis et illimité. Ces passions fondamentales existent dans l'homme comme des forces sans valeur en elles-mêmes, mais néanmoins indestructibles, parce qu'elles sont d'origine spirituelle. Borné par ses vues terrestres, l'homme a l'habitude d'apprécier tout ce qu'il appelle bonheur et liberté, — ces buts de la carrière humaine, — selon qu'il se trouve, d'après sa manière de voir, plus ou moins satisfait dans ces passions fondamentales. Dans leur liberté effrénée ces passions, pareilles aux tempêtes déchaînées, entraîneraient avec elles, sinon le ciel et la terre, du moins la société humaine. et détruiraient tous les nobles germes qui se développent ordinairement par leur progrès régulier, s'il n'y avait pas une organisation supérieure des choses, fondée sur

Digitized by Google

la nécessité, qui pût modérer la fougue sauvage de ces passions primitives et se servir de leurs efforts pour l'amélioration des conditions humaines.

« Ces deux organisations, pareilles à deux astres, ne peuvent exister l'une sans l'autre : elles s'appellent l'État et l'Église.

« Le but du premier est de renfermer, dans le cercle des lois, les forces exubérantes et aveuglément envahissantes, de concilier les choses opposées, de garantir l'individu contre les attaques de son voisin, de rendre possible à chacun de se développer selon ses facultés innées, de l'assister de manière à protéger le bien-être de tous.

« La tâche sublime de l'Église est de réconcilier par ses consolations l'homme avec son sort, d'opposer son influence à la frivolité de la jouissance, à la superstition générale, à la lâcheté publique, etc., qui, pareilles à des puissances infernales, cherchent à corrompre les passions fondamentales de l'homme et à en faire un mauvais usage. Elle doit atteindre ce but en faisant constamment prévaloir le principe spirituel, c'est-à-dire, non-seulement en montrant notre destination éternelle, mais aussi en prêtant son concours actif pour donner à tout effort de l'homme la direction la plus élevée, la plus noble possible, jusqu'à ce que toute misère, toute faiblesse, toute erreur de l'individu disparaissent dans le développement de la grande famille.

« Voilà quelle devrait être la tâche de l'État et de l'Église, de ces deux institutions de l'ordre divin sur la terre : elle le serait s'il était donné à la pensée humaine qui sait concevoir les choses dans la pureté de l'idée, d'y faire pénétrer la force créatrice et de vaincre la résistance de la matière grossière.

« D'après le jugement général des hommes, personne sans être taxé d'avarice ou de folie, ne cherche pour lui-même la propriété ou plutôt le revenu; mais par ce dernier chacun veut atteindre d'autres buts; par conséquent, tout ce que l'homme ordinaire estime et désire comme la jouissance, l'activité, l'indépendance sous ses formes diverses, a sa source dans la propriété; c'est d'elle que dépend le sentiment du bien-être, mais d'un autre côté aussi la passion qui pousse aux actions violentes. Si nous considérons tout cela, nous devons regarder comme une tâche importante de la société, de constituer la propriété de manière à satisfaire le peuple, à rendre la légalité durable et l'État fort.

Digitized by Google

« On conçoit aisément qu'une distribution plus équitable de la propriété entre les membres de l'État, les conditions sous lesquelles ceux-ci sont possesseurs et l'équilibre entre les diverses espèces de propriété, ou en d'autres termes, qu'un juste partage du revenu produit par le concours de plusieurs agents — y sont d'une grande importance.

« On dit que le propriétaire-foncier passera toujours pour le véritable élément de force d'un pays : cela serait vrai, si la propriété était établie sur de justes bases. Sa puissance ne repose pas dans les prés et dans les champs, elle n'est pas semblable à un trésor qu'on pourrait déterrer ; un souffle divin et mystérieux ne s'élève pas des forêts, des champs pour animer plutôt l'agriculteur que tout autre individu. Ce n'est pas même des rapports plus intimes dans lesquels il vit avec la nature, — source première de ses espérances, de ses craintes, — ni de sa vie simple et de sa vigueur physique plus grande, produit d'un travail rude, que je voudrais faire découler *uniquement* la force particulière de l'agriculteur, quelque puissants que soient d'ailleurs ces éléments pour former des hommes robustes.

« C'est avant tout la possession assurée du sol qui donne au propriétaire-foncier une position plus hardie. La continuation de sa famille dans des conditions transmises par un long passé, fait de lui le conservateur des bonnes coutumes ; le travail libre, quoique dur, commandé seulement par la nature, surtout lorsque l'homme est possesseur indépendant de son bien, lui donne la confiance en lui-même et la volonté d'action. — On peut facilement trouver des personnes d'une grande instruction, qui comprennent mieux le bien-être du pays ; mais la réflexion calme et mûre distingue cependant le propriétaire-foncier. Nous ne parlons ici que de la situation normale d'un état et d'une société.

« Nous admettons aussi que le propriétaire-foncier demeure réellement dans ses terres, qu'il prend part à leur culture ou qu'il est au moins en état de remplir par ses conseils, par ses actes, les devoirs d'un bon entrepreneur dans la direction générale, et qu'en effet il s'en acquitte.

« Nous avons en vue une propriété territoriale d'une étendue suffisante pour pouvoir nourrir, avec le concours d'un capital moyen et d'un travail assidu, une famille, fût-ce même avec la plus grande

Digitized by Google

économie, et pour rendre possibles des épargnes qui soutiennent et garantissent son accroissement et son indépendance.

« Nous supposons que le propriétaire possède son bien à des conditions qui lui assurent, ainsi qu'aux siens, des bénéfices en proportion du zèle et de l'intelligence qu'ils déploient. — Si ces conditions n'existent pas, le résultat est tout différent.

« La propriété foncière perd dans l'État son importance morale dès qu'elle sort des conditions naturelles. Peut-elle encore y prétendre, lorsqu'un bien territorial ne suffit pas pour assurer à une famille rangée et laborieuse une existence indépendante et *durable*, soit que l'étendue des terres se trouve trop petite, soit que le capital nécessaire pour l'exploitation manque, ou qu'il y ait des charges trop onéreuses, des conditions de possession trop désavantageuses ? Peut-elle prétendre à cette importance, lorsque le *véritable propriétaire*, plein d'orgueil, abandonne l'agriculture et que les travailleurs, exploités sans pitié, ne sont sur des terres immenses que des serviteurs sans liberté, sans volonté ?

« Il en est de même d'une industrie sûre et libre, — sûre par son revenu ou la vente de ses produits et la transmissibileté par héritage, libre par l'indépendance de l'exploitation et par un capital suffisant. Elle offre en outre au propriétaire et à l'entrepreneur un champ pour y exercer leur intelligence, leur génie inventif, leur force d'action : selon le développement de ces qualités, elle leur donne dans l'État la force morale inhérente au titre de citoyen.

« Mais dès que l'industrie change de nature et que le citoyen, l'industriel actif, intelligent, indépendant, deviennent une machine qui doit se mouvoir selon les ordres d'un tiers dans un état d'esclavage, et toujours dans le même cercle rétréci, elle change aussi de position dans l'État.

« Comment le travailleur recevra-t-il sa juste part du revenu général de la nation, lui qui, exposé avec son capital personnel si périssable à l'incertitude des récoltes, et aux fluctuations du prix de l'argent, est opprimé et lésé par tous ceux qui ont le bonheur de s'appuyer sur une propriété *matérielle*?

« Dans le concours des forces d'une nation qui cherche à rendre productive la fortune de la communauté, la propriété de l'ouvrier est en effet indispensable ; mais lorsqu'on fixe le prix de son travail (c'est-à-dire lorsqu'on évalue le revenu de son capital), celui-là

Digitized by Google

domine en général qui a entre ses mains le capital matériel. La raison en est simple : le pauvre, travailleur forcé par *les besoins journaliers*, doit se vendre à tout prix.

« C'est ici que la cruauté impitoyable de la nature humaine se montre le plus clairement.

« C'est une remarque toute particulière que des diverses passions existant dans l'organisme d'un animal, causes premières de son activité, les plus nobles, — celles qui démontrent le mieux la merveilleuse force créatrice de la nature, — peuvent être anéanties par la ruse ou par la violence, sans que la vie de l'être coure un danger immédiat. Il est impossible d'anéantir entièrement l'instinct qui pousse l'animal à chercher sa nourriture, parce qu'il y a là un besoin invincible.

« Le désir de l'animal de réproduire un être semblable à lui, est sans doute déjà d'une nature plus élevée. L'amour touchant avec lequel il nourrit, soigne et instruit à sa manière la jeune créature, en est une preuve. Cependant l'homme peut ôter au plus bel et au plus fort animal la force génératrice, et il prétend même le rendre ainsi plus gras, plus savoureux, ou plus doux, plus obéissant.

« Une passion irrésistible entraine l'alouette à s'élever des prés dans les airs, pour y faire retentir son chant éclatant.

« L'homme l'enferme dans une cage ; l'aurore et l'air embaumé du printemps sont perdus pour l'oiseau ; cependant il chante encore plus fortement, plus longtemps qu'auparavant. Mais — disons-nous dans notre calcul égoïste — il faut rendre bien doux le toit de sa sombre prison, afin de l'empêcher de se briser la tête quand il pense à prendre de nouveau son vol. L'homme prétend que ce sont justement ces passions et ces désirs particuliers aux animaux dont on peut tirer le plus d'avantage, si on sait bien les diriger. Il emploie donc pour ses chasses l'instinct du chien, l'ardeur féroce de la panthère, et la vue perçante du faucon ; — par l'amour des combats qui anime le coursier, il le lance au milieu des massacres des batailles.

« Il est vrai, l'homme est le maître sublime de la création — comme il le prétend, — et par le fait, il maintient cette domination aussi loin qu'il peut étendre son action.

« Ne remplit-il pas ses coussins avec le duvet moëlleux déposé dans les fentes des rochers pour servir de nid au jeune *eider* ; n'arrache-t-il pas à la baleine du pôle ses fanons, pour donner de

Digitized by Google

l'élasticité aux corsets ; n'enlève-t-il pas à la queue de l'autruche du désert ses plumes pour les mettre sur sa propre tête, et ne cherche-t-il pas au fond de la mer l'huître pour se gâter l'estomac ?

« Du reste, cette souveraineté de l'homme est déjà reconnue par bien des races d'animaux que l'on se contente de ne pas écorcher vifs, comme les phoques, ou auxquelles on ne coupe pas les jambes de derrière, ainsi qu'on le fait pendant le carême aux grenouilles. Bien des animaux nous rendent donc un hommage volontaire s'il n'est pas solennel, et, pourvus d'une nourriture suffisante, ils paraissent se trouver en effet dans un état supportable.

« L'homme ne se contenta pas d'agir au milieu de la création en être plein d'arrogance ; son égoïsme infernal, dont les animaux sauvages sont heureusement privés, le poussa à faire un pas de plus.

« Non content de subjuguer et d'exploiter les doux animaux, il se tourna contre sa propre race et alla jusqu'à se soumettre tous ceux qu'il jugeait plus faibles ou moins intelligents.

« Les passions fondamentales de l'homme, naissant d'un esprit toujours actif, ne pouvaient pas être anéanties, puisque leur anéantissement, à un certain degré, mène à l'idiotisme et à la folie ; mais on apprit à les exploiter.

« On empoisonna chez l'homme des classes inférieures le désir de jouissance pour le maintenir dans l'avilissement et dans la dépendance, car un homme oisif est plus près de la liberté ; on fit descendre jusqu'à la lâcheté qui enlève à l'homme toute sa valeur pour ne l'occuper qu'à satisfaire ses misérables besoins, la passion de l'indépendance dont la première manifestation est l'instinct ordinaire de conservation de soi-même.

« On ne lui permit de cultiver que la passion naturelle de l'activité, pour posséder de cette manière, à bon marché, une machine utile et obéissante que l'on jette au loin dès qu'elle est hors d'usage.

« Ce fut tantôt la prépondérance de la propriété foncière, tantôt celle du capital, qui, soutenues par la politique, firent naître, à différentes époques, cette classe d'hommes qu'on appelle, — d'après les Romains, — *Prolétaires.*

« Je sais qu'on a des idées très-diverses sur cette classe dont nous ferons l'objet d'une étude spéciale. Granier de Cassagnac, par exemple, n'y comprend que les mendiants, les esclaves, les hétaïres,

Digitized by Google

les bandits. De ce qui précède il résulte déjà que nous prendrons la dénomination de prolétaires dans un sens plus étendu.

« Nous appelons *Prolétaires* tous les travailleurs dont *l'existence, ainsi que l'élévation et la durée du revenu de leur travail dépendent entièrement de la volonté arbitraire d'autres personnes.*

« L'idée de prolétaires ne change pas parce qu'ils se subdivisent en plusieurs catégories et qu'ils diffèrent beaucoup entr'eux par le revenu *temporaire*, même par le rang et par l'éducation. N'y a-t-il pas eu des eunuques qui sont devenus ministres et généraux ? Mais ces honneurs leur donnèrent-ils une trace de virilité ?

« Que dans le cours des siècles le PROLÉTARIAT ait pris diverses formes, cela ne change rien non plus à la question. Le principe de sa nature reste invariable dans tous les degrés de cette classe. Il y a loin du mendiant au travailleur libre dont le salaire est entre les mains du maître d'une fabrique, et du possesseur d'un capital au petit fermier *temporaire* que l'arbitraire du propriétaire peut chasser, par une formalité quelconque, du chétif bien qu'il occupe ; — il y a encore plus loin du premier au misérable employé subalterne révocable, au littérateur sans ressource, et, en général, à tous ces malheureux du travail infatigable, de la jeunesse, de la richesse d'esprit desquels la société jouit volontiers ; elle les paie selon ses caprices, quelquefois outre mesure, mais ordinairement avec une parcimonie honteuse, et elle les rejette, dès qu'ils lui paraissent usés. Par conséquent toutes ces espèces d'individus ne forment que des variétés de *prolétaires*.

« Dans toutes les époques que nous connaissons par l'histoire, les prolétaires existaient, et leur apparition est liée au progrès des sociétés politiques.

« Ils se montrent d'abord, dès que le peuple sort de l'état sauvage ; car avec ce pas la prépondérance de la propriété foncière et du capital naissant commencent aussi à faire sentir leurs premiers effets. De même que leur apparition caractérise le commencement de la civilisation, de même leur augmentation excessive annonce la ruine prochaine de l'État ou du moins de grandes secousses qui menacent l'ordre existant.

« Mais les prolétaires n'entrent pas justement dans l'édifice social comme les rats quittent une maison, au moment où elle menace ruine ; je ne voudrais pas non plus les comparer à ces oiseaux.

Digitized by Google

précurseurs innocents de la tempête. Ils sont plutôt produits par une fermentation mauvaise dont le siége est au cœur de l'État, sur lequel ils exercent une terrible influence, dès qu'ils arrivent à un développement complet.

« Ils ressemblent sous ce rapport aux maladies *parasites* dont l'origine a sa cause dans l'état morbide du corps, mais qui en se développant l'embrassent tout entier ou en partie, jusqu'à ce qu'elles ont gagné une existence propre pour absorber toutes les *sèves* bonnes et salutaires et faire périr l'homme de langueur. Alors elles meurent aussi. Dans un état pareil il n'y a rien à couper ni avec le couteau ni avec le glaive. Le cancer qui semble détruit à une place, reparaît à une autre avec une violence et une intensité nouvelles.

« La guérison ne peut être obtenue que par un traitement qui, agissant sur l'intérieur, améliore toute condition physique si cela est encore possible.

« Jetons maintenant un regard sur la lutte silencieuse, mais puissante du présent où une nouvelle ère encore cachée cherche à se développer en créant pour la société politique des bases et des formes toutes différentes de celles qu'on connaissait jusqu'ici.

« L'Europe ne ressemble-t-elle pas à une terre volcanique ?

« Le vieux sol existe encore solide avec ses champs de blés et ses arbres fruitiers sortis des cendres des siècles passés ; cependant çà et là se fend déjà la verte enveloppe ; des vapeurs, des flammes s'élèvent, et un tremblement de terre menaçant ébranle tout jusqu'aux régions les plus éloignées.

« Le bruit du tonnerre souterrain annonce le travail de forces gigantesques qui cherchent à se faire jour, terribles ennemies de tout ce que jusqu'ici on regardait comme cher et précieux.

« C'est là la véritable époque des prolétaires. Que leur développement est rapide et immense ! Ils sont devenus une enigme pour les philosophes et pour les hommes d'État. Qui peut la résoudre ? Qui peut ici apporter la guérison ? Trouverions-nous le remède dans les abstractions de la théorie ? Quelle riche collection de théories on fournirait aussitôt : des ordonnances de la discipline religieuse et d'autres dogmes pieux qui peuvent être très-bons « s'ils ne tombent pas dans les ronces ; » des doctrines d'économie politique qui toutes ne sont malheureusement qu'à demi vraies ; des maximes philosophiques, des précautions politiques et même des mesures de police

Digitized by Google

sans plus de sagesse et d'effet que n'aurait une loi de censure pour réprimer un volcan ; — peut-être une ordonnance sur la confession auriculaire des protestants, et à la fin les systèmes de nos grands et petits prophètes, tous faits pour rendre heureux le genre humain, mais sortant malheureusement de cerveaux brûlés [1].

« Nous agirons avec plus de simplicité et nous demanderons à l'histoire des éclaircissements sur cette grave question.

« Comment de tout temps les prolétaires se sont-ils montrés, quelles étaient les causes, les conditions, les formes de leur origine ? Comment les ont traités les législateurs des temps passés, — et quel fut le résultat de leur politique ?

« Peut-être une pareille esquisse bien réussie suffira-t-elle pour jeter plus de lumière sur les souffrances et les dangers du présent.

FRÉDÉRIC SCHUTZ.

[1] Nous traduisons fidèlement, mais nous laissons à l'auteur la responsabilité de son jugement sévère que nous sommes loin de partager. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

LES RUINES DE L'ABBAYE DE VILLERS.

Les ruines de l'abbaye de Villers peuvent être regardées, à juste titre, comme les plus belles et les plus intéressantes que renferme la Belgique [1]. Situées à quelques lieues de la capitale, elles sont devenues depuis longtemps le rendez-vous des artistes, des savants, des poëtes, et même de ce monde élégant et frivole que l'ennui chasse des villes pendant les beaux jours de l'été.

C'est qu'en effet tout se réunit pour donner à ces ruines un charme, un intérêt puissant que l'on ne rencontre guère ailleurs. Non-seulement les souvenirs renfermés dans ce monastère se rattachent à plusieurs époques mémorables de notre histoire, mais l'architecture variée de ces nombreux édifices, leur situation merveilleusement choisie, enfin la beauté des ruines en elles-mêmes vient offrir au penseur une abondante source d'études, et fournir à tout le monde une part d'émotions et de plaisirs.

L'aspect général de l'abbaye mérite dès l'abord de fixer l'attention. C'est surtout lorsque vous arrivez par la route charmante qui conduit de Genappe à Villers, que ce premier aspect, tout imprévu, vous frappe et vous saisit. Arrêtez-vous alors, au moment de franchir la première porte extérieure du monastère; gravissez le rocher boisé qui s'étend à votre gauche, et jetez un coup-d'œil sur l'admirable tableau qui se déroule à vos regards. Avant de parcourir ce vaste

[1] La commune de Villers-la-Ville, qui a donné son nom à l'abbaye, se trouve à une lieue au sud-est de Genappe. C'est là que tout au commencement du XII^e^ siècle, quelques religieux vinrent s'établir, sous la conduite d'un pauvre moine appelé Laurent. En 1147, St-Bernard, prêchant la croisade en Belgique, leur donna sa règle, et peu d'années après ils reçurent une bulle du pape Eugène III. Depuis ce temps jusqu'à la Révolution française, le monastère ne fit que s'élever et s'accroître. Les ducs de Brabant lui accordèrent leur protection, le comblèrent de faveurs. Henri II, qui, déjà en 1235, avait aboli dans ses états le droit de *mortemain*, voulut être enterré à Villers; et Jean III, le courageux défenseur de Robert d'Artois, exprima le même désir en 1355.

Digitized by Google

amas de débris avec la patience minutieuse d'un archéologue ou l'infatigable ardeur d'un touriste, il faut au moins jouir un instant du magnifique ensemble que présente l'enceinte de l'abbaye avec le paysage qui l'entoure de tous côtés.

Au milieu d'une vaste vallée, couronnée d'une superbe forêt de sapins, s'élèvent quelques édifices à moitié ruinés, mais d'une architecture encore imposante et grandiose. Près de ces monuments vénérables sur lesquels le temps semble n'avoir presque pas eu de prise, se prolongent au loin quelques lignes de constructions des styles les plus variés ; mais ces constructions, quoique plus modernes, n'offrent souvent qu'un aspect mesquin, presque délabré, parfois même ne se révèlent aux yeux que par un amas confus de décombres. Puis enfin, derrière toutes ces habitations jadis si belles, si somptueuses, derrière ces gracieux jardins disposés en amphithéâtre, des montagnes boisées, bornant la vue de toutes parts, semblent former autour de cette enceinte un immense rideau du vert le plus sombre.

Mais, ce qui produit un effet saisissant, c'est de voir sur tous ces débris, sur tous ces édifices d'époque et d'architecture diverses, une végétation puissante, vigoureuse, que les forêts voisines ont semée sur tout cela comme pour en rendre la destruction encore plus frappante. C'est ce contraste étrange entre l'art qui s'anéantit peu à peu, et la nature qui semble reprendre ses droits, entre le travail de l'homme et le travail de Dieu, qui donne aux ruines en général un caractère de poésie et de grandeur. Peu d'hommes, sans doute, se montreraient complétement insensibles à l'émotion, à la rêverie même, qu'inspire invinciblement la contemplation de ces ruines. Il y a quelque chose de pénible à voir une riche et puissante abbaye, qui naguère avait son peuple à elle, son organisation presqu'indépendante, aujourd'hui muette, déserte, tombant pierre à pierre, s'effaçant chaque jour sous la poussière de ses propres débris. Il y a surtout quelque chose de profondément mélancolique à n'entendre, au milieu de cette vaste solitude, que le chant monotone d'un vacher gardant ses génisses, ou les cris rauques de quelques corneilles.

Ces impressions, dont on chercherait en vain à se défendre, sont encore augmentées à Villers par la position toute pittoresque de cette grande cité. Rien ne pouvait paraître plus propre à bâtir un monastère que cette vallée calme et paisible, isolée du reste de la

Digitized by Google

terre par une ceinture de montagnes qui bornait à la fois la vue et les idées. L'âme des pieux cénobites, arrêtée dans son essor, contrainte de se replier sur elle-même, ne devait pas tarder à oublier un monde dont plus rien ne lui rappelait le souvenir, et s'habituait ensuite facilement aux graves et studieuses méditations. Et certes, ce fut un instinct sublime dans ces premiers temps de désordre et de rénovation, ce fut plus qu'un instinct, ce fut une nécessité toute providentielle qui conduisit un petit nombre d'hommes d'élite à fuir une société en dissolution, pour recueillir, pour conserver dans leurs retraites profondes, les derniers éclats de la civilisation qui menaçaient de s'éteindre. Là se formèrent ces foyers resplendissants qui rayonnèrent bientôt après sur toutes les classes de la population, sur les fiers descendants des conquérants barbares, comme sur les serfs et les vilains.

Car telle fut l'origine de ces grandes institutions chrétiennes : origine que l'on n'a que trop souvent méconnue, en confondant les diverses phases de cette histoire, en ne distinguant pas le but, le caractère primitif de la société monacale, d'avec la corruption et les déréglements qui vinrent l'infester dans les derniers siècles. Malheureusement cette histoire reste encore à écrire ; et pourtant, de quel intérêt ne serait-elle pas pour bien apprécier la marche et les progrès de la civilisation intellectuelle en Europe ! Il y aurait à tracer l'influence qu'exercèrent les corporations religieuses sur les idées, et même sur les événements, depuis la chute de l'empire romain. Il y aurait à suivre les destinées, les vicissitudes des monastères aux diverses époques du moyen-âge et des temps modernes, en nous faisant assister à cette transformation intérieure et graduelle, qui, après les avoir laissés longtemps en dehors du mouvement civilisateur, finit par les faire écraser, par les faire ensevelir sous cette même civilisation qu'ils avaient d'abord dirigée.

Toute cette histoire, toutes ces périodes successives se retrouvent dans les ruines de l'abbaye de Villers. Visitez ces débris, interrogez ces murailles dont les unes déjà se sont affaissées sur elles-mêmes, dont les autres semblent défier les ravages du temps. Chacune de ces murailles, chacune de ces pierres vous révèlera quelqu'épisode, quelque précieux fragment de ces fastes encore ignorés. Pouvez-vous mieux vous initier à l'existence intime, à l'esprit de cette société spéciale, qu'en examinant les lieux mêmes où elle s'est

Digitized by Google

développée, les constructions diverses dans lesquelles elle semble, en quelque sorte, avoir moulé son génie? L'archéologie, a-t-on dit, est pour l'histoire, ce que l'anatomie comparée est pour les sciences philosophiques. Pourquoi donc chercher vos idées, à grand peine et fort loin, au milieu des trésors stériles d'une froide érudition? Il existe une érudition bien plus sûre, de bien meilleur aloi, une érudition que vous pouvez puiser véritablement dans le sujet même : passez huit jours aux ruines de Villers, et vous en saurez plus sur l'histoire des monastères que ne pourraient vous en apprendre toutes les bibliothèques du monde.

Essayons d'esquisser ici quelques traits de ce vaste tableau, d'écrire, pour ainsi dire d'après nature, une simple analyse de cette grande histoire. — Et d'abord, pour remonter à l'origine même de l'abbaye, transportons-nous dans l'église, monument admirable de la première architecture gothique, de cette architecture à la fois simple et majestueuse, empreinte dans tout son ensemble d'un caractère grandiose et sublime, d'un véritable sentiment religieux. Déjà la moitié de la voûte s'est écroulée ; l'herbe, la mousse, la fougère, ont envahi le saint-lieu ; la ronce et l'églantier s'échappent à travers les ogives demi-ruinées : et malgré ces ravages du temps, malgré ces empiétements successifs de la nature, une sorte de respect vous saisit, une émotion inconnue, un vague sentiment de vénération vous trouble et vous domine ; vous êtes tenté de parler bas et de vous découvrir.

C'est que cette église est la véritable église chrétienne, telle qu'elle avait été conçue par le christianisme pur et primitif; c'est que cette première architecture ogivale est l'expression complète de l'art et de la religion au moyen-âge, c'est-à-dire de cet instinct spontané de l'art, de cette foi vive et puissante, qui semblent illuminer de tout leur éclat le onzième et le douzième siècles.

Cependant, ne nous dissimulons pas que le temple tudesque respire, dans son ensemble comme dans ses moindres détails, une sorte de mysticisme et d'exaltation que l'on chercherait en vain dans l'évangile. La divine religion du Christ, quoique toujours une et la même dans son principe, avait été naturellement modifiée dans quelques-unes de ses formes ; chaque peuple lui avait donné, pour ainsi dire, la couleur de son génie et de ses habitudes. Ainsi, le christianisme n'avait pas été compris à Constantinople comme à

Digitized by Google

Rome, à Rome comme en Gaule et en Germanie. Quelle différence énorme n'y a-t-il pas entre la basilique de Sainte-Sophie et celle de Saint-Pierre, entre Saint-Pierre et nos cathédrales gothiques ! On croirait à peine qu'il y a là trois conceptions semblables, ou plutôt trois traductions d'un seul et même dogme. Or, à son tour, le peuple germanique n'avait pu s'empêcher de donner à la religion chrétienne cette nuance de rêverie, de profond mysticisme, inhérente à son propre caractère. L'architecture ogivale fut l'expression de ce sentiment ; elle peignit cette tendance vague vers l'infini, ces aspirations intimes de l'âme, qui, chez les esprits vulgaires, dégénéraient souvent en fanatisme ou en superstition.

Parcourez le soir, à la clarté de la lune, cette vaste et silencieuse église de Villers ; contemplez ces ogives, ces arceaux qui paraissent s'élancer vers la voûte céleste ; laissez errer vos regards dans ces longues nefs qu'un demi-jour mystérieux semble rendre encore plus étendues. Autour de vous, la solitude la plus profonde ; pas le moindre bruissement, pas le moindre indice de vie, si ce n'est le cri plaintif et sinistre d'une chouette à l'angle de quelque vieux mur, et quelquefois, dans le lointain, le mugissement de la brise à travers les sapins de la forêt. Alors, pour peu que vous soyez sensible à ces émotions de la nature extérieure, pour peu que votre imagination soit vive et susceptible de s'exalter, vous commencerez par vous effrayer de votre solitude, par tressaillir même au bruit de vos pas, et vous ne tarderez point à ressentir un serrement de cœur inexprimable, à éprouver de véritables terreurs superstitieuses.

Les divers sentiments qu'inspire encore aujourd'hui l'architecture de ces constructions primitives, formèrent le fond de l'esprit monacal ; et le temple qui en est en quelque sorte l'expression et le résumé, fut aussi la première œuvre, le principe de la communauté religieuse. Il fallait d'abord songer à Dieu, songer à la nourriture spirituelle de l'âme ; car dans ce temps l'Église était tout. C'était une mère pour les orphelins, une institutrice pour les ignorants, un refuge assuré pour les opprimés et les faibles.

Avec l'église, et presqu'en même temps, s'élève un cloître, adossé à l'église, et simplement formé de quatre galeries à ogives disposées en carré. Au-dessus de ces galeries se trouvent les cellules des moines, tandis que l'espace renfermé au milieu d'elles est consacré à la dernière demeure, à l'humble sépulture de ces pieux solitaires.

Digitized by Google

Tel est l'unique et modeste abri que se réservent ces courageux ouvriers pendant et après leur laborieuse existence ; et que leur faut-il encore, après cette église qui satisfait à tous leurs désirs, à toutes leurs pensées, à tous les besoins de leur cœur et de leur esprit ?

Voilà le monastère dans sa simplicité primitive, on pourrait dire dans son essence. Centre de civilisation et d'enseignement, il répand au loin ses bienfaits moraux et même matériels. Sous son influence, les campagnes sont défrichées par des bras laborieux et intelligents; les basses classes sortent peu à peu du servage obscur et misérable dans lequel on les laissait croupir, les seigneurs féodaux déposent leur arrogance, modèrent leur tyrannie ; nobles et vilains, tous se réunissent dans le temple du Seigneur, pour recevoir la même instruction, pour communier à la même table. Ce n'était là que la véritable mission de la religion chrétienne. L'œuvre du Christ, continuée par les apôtres, s'achevait, se complétait, en s'affermissant de jour en jour ; et ces nouveaux soldats, pleins de zèle et d'ardeur, après avoir accompli leurs saintes conquêtes, bâtissaient des monastères, comme les anciens Romains fondaient des colonies, afin de conserver, d'entretenir et de répandre de plus en plus les lumières de la civilisation et de la foi.

Mission grande et sublime, dont la durée peut-être était déterminée, et la décadence inévitable ! Quelques siècles à peine ont passé sur la primitive abbaye, et des innovations de tout genre se sont introduites dans les tendances, dans les habitudes, dans toute la vie matérielle de nos moines. Quant à la vie intellectuelle et morale, elle paraît s'arrêter, se concentrer en elle-même, s'éteindre en quelque sorte dans une longue inertie. C'est dans les ruines de Villers que nous retrouvons surtout de la manière la plus palpable cette triste révolution, ce changement complet de mœurs et de caractère. Trois siècles environ séparent l'église et le cloître des nombreuses constructions qui remplissent la vallée, et ces constructions révèlent parfaitement, dans leur architecture, dans leur disposition, dans leur physionomie vulgaire et parfois mesquine, l'immense pas rétrograde qu'avait déjà fait l'esprit monacal.

Le premier indice de décadence que nous rencontrions est l'existence d'un superbe réfectoire ; et cette simple remarque, dont les développements peuvent se saisir au premier coup-d'œil, n'a sans

Digitized by Google

doute pas besoin de commentaires. Comme pour rendre la transition plus brusque et plus frappante, c'est tout à côté de l'humble cloître des premiers moines, que s'ouvre la salle de ce réfectoire, vaste, élevée, commode, éclairée de tous les côtés par de larges fenêtres gothiques ; mais ce gothique de troisième ordre, de troisième date, ne nous présente lui-même qu'une dégénérescence de l'architecture ogivale.

Une fois le réfectoire construit, les prétentions aux jouissances mondaines se succèdent rapidement dans le monastère, et l'une entraîne l'autre presqu'invinciblement. Bientôt on s'aperçoit que le cloître est malsain, que la vue de ces tombes, de ces inhumations est pénible et désagréable ; les anciennes cellules sont aussi par trop étroites, par trop incommodes ; et, toutes ces considérations réunies, de nouveaux bâtiments paraissent désormais indispensables. Ces bâtiments ne tardent pas à s'élever ; les cellules sont abandonnées aux moines inférieurs, le cimetière est transféré dans quelque coin bien écarté, derrière le chœur de l'église, et le cloître devient un jardin de plaisance qui conduit du réfectoire au temple du Seigneur.

Nous venons de parler de moines inférieurs, et le mot doit sembler étrange à propos d'une communauté qui reposait primitivement sur une union, sur une fraternité tout évangélique. Mais, depuis longtemps ces douces vertus sont oubliées, méconnues ; la sainte république est devenue une véritable oligarchie, et la population du monastère s'est divisée en plusieurs classes, selon le plus ou moins de bien-être matériel qu'il est permis à chacun de se procurer. Déjà l'antique monastère ne ressemble plus à lui-même ; le luxe et l'orgueil l'envahissent de toutes parts, traînant à leur suite l'égoïsme, l'envie, l'intrigue, tous les vices et tous les désordres. Tel moine, puissant par son rang ou par sa fortune, se déclare en révolte ouverte contre le supérieur, et se bâtit, dans l'enceinte même de l'abbaye, un riche et pompeux hermitage ; tel autre, que l'instruction a malheureusement élevé au-dessus de la vie matérielle et routinière qu'on lui impose, donne de l'ombrage, inspire de la jalousie, et se voit jeté dans les *oubliettes*. Ici, un seul homme, grand par son titre d'abbé que la corruption lui a fait obtenir, jouit de tous les charmes de la vie et d'une autorité presque absolue ; là, d pauvres reclus souffrent encore la règle de l'ordre dans toute sa

Digitized by Google

rigueur, sans goûter aucune des joies intellectuelles, sans avoir même la douce satisfaction du sacrifice volontaire.

La grandeur et la puissance de la communauté ne connaissent donc plus de bornes, au moins à l'extérieur. Héritière de l'ancienne féodalité, elle a ses vassaux, ses tenanciers, et tout le pays à la ronde est sous sa dépendance immédiate. Son influence aussi ne laisse pas d'être redoutable, et malheur à quiconque ose lui résister, à quiconque ose même blâmer les mesures qu'elle s'arroge le droit de prendre. Car, toute cette autorité repose sur une base qui restera longtemps inébranlable. Outre les richesses immenses dont elle peut disposer, elle a pour soutiens les deux passions les plus tenaces, les plus indomptables de la nature humaine : l'égoïsme et la superstition.

De cette époque datent les superbes demeures ou plutôt les palais que se construisent à grands frais les abbés du monastère. Des jardins somptueux, d'élégants portiques décorent ces édifices ; et de brillantes superfluités, une stérile profusion d'ornements, tout le luxe morne et compassé du siècle de Louis XIV, semblent vouloir dissimuler l'apparence peu grandiose de ces nouvelles constructions. N'est-ce pas là précisément l'architecture qui convenait le mieux à l'esprit actuel de l'abbaye, et l'archéologie n'est-elle pas, encore une fois, la peinture fidèle des mœurs et des habitudes sociales ? Il n'y a qu'à jeter un coup-d'œil sur ces splendides débris pour s'apercevoir de la métamorphose complète qu'avait subie le vénérable monastère ; il suffit même de remarquer, au-dessus de toutes les portes, à la place de l'effigie du Christ, les écus blasonnés de l'abbaye de Villers.

Cependant, la société extérieure n'avait pas cessé de se développer, de marcher avec ardeur dans la voie large et brillante que lui avait ouverte le christianisme. Une distance énorme la séparait déjà de ces moines qui lui avaient donné la première impulsion, lorsque ces derniers, refusant de suivre un mouvement qu'ils ne pouvaient plus diriger, se retranchèrent dans leur orgueil, dans leur égoïsme, rompant les relations qui l'unissaient encore au monde, tâchant de se fortifier contre tout progrès, de fermer les yeux à toute lumière venant du dehors.

Mais, il arrive un temps où cette multitude de corporations exclusives, presqu'indépendantes, gênent la libre marche de l'esprit humain, où la civilisation, irritée par des forces opposées qui tendent

Digitized by Google

constamment à se détruire, sent le besoin d'une harmonie plus complète dans l'organisation de la société. La réforme est devenue nécessaire, impérieuse, et pourtant l'impossibilité en paraît chaque jour plus évidente. Au milieu de ses retraites inaccessibles, derrière ses hautes et fortes murailles, maître par ses richesses, par son influence religieuse, de toute une contrée, de tout un peuple, l'esprit monacal semble désormais inexpugnable. Sont-ce en effet des raisonnements philosophiques, sont-ce même des lois qui feront consentir les abbés et les moines à quitter leurs magnifiques demeures, à changer leur vie douce et commode? Et, s'il faut les attaquer à force ouverte, s'il faut des armées pour les combattre, où trouver ces armées, capables, non d'affronter l'ennemi, mais de résister aux préjugés, aux craintes superstitieuses, à toutes les foudres de l'Église?

Et cependant tout cela disparut! car la marche de la civilisation, lente et presqu'insensible, ne laisse pas d'avancer sans cesse, brisant, entraînant sur son passage les faibles obstacles que lui oppose la folie des hommes. Lorsque les monastères eurent accompli toute leur destinée ici bas, lorsqu'à leur tour ils tentèrent d'entraver, d'arrêter même le cours du progrès, cette même civilisation, avançant toujours, terrible, impitoyable, renversa sans hésiter, écrasa du pied dans la poussière les superbes monuments d'une ambition égoïste!

Un demi-siècle à peine s'est écoulé depuis ces grands événements, depuis cette révolution providentielle et sublime, sublime malgré ses écarts, et déjà les somptueuses demeures des abbés de Villers s'affaissent sur elles-mêmes, dépouillées par des mains avides des riches ornements dont la vanité les avait décorés. Le lierre recouvre ces murs près de s'écrouler, les genêts et l'aubépine habitent ces galeries, dissimulent en vain ces amas de décombres; et dans ces cloîtres déserts, sur ces crêtes dépouillées, sous ces voûtes muettes, partout le doigt de Dieu semble se révéler de la manière la plus frappante. L'église seule, au milieu de ces tristes débris, subsiste encore à peu près entière; majestueux symbole, non-seulement du sentiment religieux, mais de la véritable pensée chrétienne, elle a vu passer toutes les tourmentes sociales, et tomber successivement les édifices pompeux que l'orgueil avait élevés autour d'elle.

Depuis ce demi-siècle, bien des progrès, bien des réformes bienfaisantes ont été conçues et préparées. La génération nouvelle se

Digitized by Google

sent appelée à réaliser de grandes espérances, à accomplir une œuvre digne de tous ses efforts, celle de construire après avoir détruit, de fournir à l'édifice social une base solide, inébranlable. Mais, dans cette marche rapide des événements, dans cette course presque fatale qui nous entraîne, on aime parfois à s'écarter de la foule, à s'asseoir un instant au bord du chemin, pour jeter un long regard en arrière, et contempler les magnifiques tableaux qui se sont déroulés successivement à nos yeux.

Eugène Van Bemmel.

Digitized by Google

CHRONIQUE MUSICALE ET DRAMATIQUE.

ROBERT-BRUCE. — *Les chanteurs et l'orchestre. — M. Ch. Hanssens. — MM. Massol, Zelger, et Laborde. — Mme Julienne. — Carlotta Grisi.*

Robert-Bruce. Musique de Rossini ! Il s'est trouvé trois hommes de talent et d'esprit capables de s'associer pour accomplir une œuvre pareille et pour se rendre complices d'une supercherie et d'une ruse aussitôt éventées que conçues. MM. Vaez et Royer, M. Niedermayer, renouveler les histoires de ce bon monsieur Castil-Blaze ! En vérité nous croyions de pareils rôles réservés désormais à des entrepreneurs artistiques ou autres *Escudier*.

Que Rossini ait consenti à ce tripot, à ce hâchis musical, nous ne devons pas en être étonnés. Le plus grand artiste de notre siècle traite la gloire avec moins de respect qu'il n'en montre à sa cuisinière : toutes les partitions nouvelles ne valent pas, pour lui, une innovation culinaire et gastronomique. Nous devons en gémir, mais nous ne pouvons l'accuser. Une couronne qui parmi trente joyaux précieux compte *Tancredi*, *Il Barbiere*, *Otello*, *Cenerentola*, *La Gazza*, *Semiramide et Mose* ; une couronne dont le fleuron suprême s'appelle *Guillaume Tell*, est lourde et difficile à porter même pour un homme de génie dans toute la force et la maturité de son talent. Rossini s'est arrêté au faîte de ce monument admirable que sa puissante et poétique imagination venait de créer. N'aspirant guère à descendre, il s'est plongé dans le doux *far-niente* qui lui est si cher, et n'en est sorti que trois fois : Pour se marier, pour accepter le brevet de capitaine de la garde nationale, et pour écouter, moitié souriant, moitié baillant, la mosaïque que M. Niedermayer venait offrir à sa bénédiction paternelle.

Bons Parisiens ! Le sceptique, le railleur impitoyable s'est moqué d'eux comme il s'était jadis moqué des reproches qui tançaient son indifférence boudeuse. On ne lui demandait ni travail, ni musique.

Digitized by Google

On ne lui demandait que son nom. — Son nom ! — pouvait-il perdre de son éclat et de son prestige ? Aussi l'a-t-il insoucieusement donné pour servir d'appât dans cette pêche aux badauds, tentée par l'industrialisme d'un directeur aux abois.

A la demande de M. Pillet, MM. Vaez et Royer ont fabriqué un livret plus que médiocre, et M. Niedermayer, chargé du soin délicat de *faire* la musique de Rossini sous laquelle devaient être disposés les vers des poëtes-arrangeurs, s'est mis à puiser à pleines mains dans trois ou quatre partitions du maître, en a retiré les éléments nécessaires à la confection d'un opéra de moyenne longueur, a taillé de ci de là, une cavatine, un duo, un finale; faisant un trio d'un quintette, un sextuor d'un quatuor, prenant l'andante d'un air à droite, et la cabalette à gauche ; transposant, haussant et baissant ; donnant au contralto la part du soprano, et au baryton ce qui était écrit pour ténor et pour basse. Puis, comme il fallait réunir ces tronçons épars, le fil gris de M. Niedermayer s'est mis à coudre toutes ces pièces et tous ces morceaux au moyen de récitatifs que l'affiche nous donne pour du Rossini. A ce temple digne d'un Arlequin Bergamasque il fallait un fronton, à cet ouvrage il fallait une préface, et c'est encore M. Niedermayer qui a bâclé une ouverture — de plus en plus musique de Rossini, d'après l'affiche : triste et froid exorde, prélude faible et décousu qui a du moins le mérite de ne pas nous éblouir par des promesses trop brillantes ni trop pompeuses.

A Dieu ne plaise que nous analysions ici les morceaux de ce *Pasticcio ;* nous aurions l'air de discuter Rossini, et c'est là une fantaisie qui ne nous passera jamais par la tête. Rossini n'est pas en cause, on l'applaudit ; mais il faut juger avec une sévérité qui doit être rigoureuse, et ses *arrangeurs* et ses *exécuteurs.* Avant de parler de cette exécution, — trop barbare hélas ! — nous résumerons en un tableau succinct les sources et origines de la musique de *Robert Bruce.* N'oubliez pas que les réclames promettaient une foule de morceaux complétement inédits.

ROBERT BRUCE.	SOURCES.
1° Ouverture.	1° Motifs de Zelmira et de la Donna del lago, arrangés par M. Niedermayer.
2° Introduction et cavatine de *Bruce.*	2° Zelmira.
3° Chœur des chasseurs.	3° Donna del lago.
4° Cavatine de *Marie : Calme et pensive plage.*	4° Donna del lago (*O mattutini albori*)
5° Duo, (Marie, Arthur).	5° Donna del Lago.

Digitized by Google

6° Chœur de la St-Valentin.	6° Donna del Lago.
7° Couplets de Nelly.	7° L'histoire curieuse de ces couplets a été retracée par Fiorentino; la voici en peu de mots : 1° Chanson populaire Parmesane. 2° Air de Bianca e Faliero. 3° Chœur d'Armida. 4° Quartetto di Camera. 5° Robert Bruce.
8° Air (Edouard).	8° Donna del Lago.
9° Finale.	9° Zelmira.
10° Air (Douglas).	10° Torwalsdo e Dorliska.
11° Air (Marie). *Amour, ô sainte flamme.*	11° Donna del Lago (O quante lagryme.)
12° Duo (Bruce, Marie).	12° Trio de Zelmira.
13° Trio (Bruce, Arthur, Marie).	13° 1° Andante d'un quintette de Zelmira. 2° Strette d'un trio de la Donna del Lago, trio qui est lui-même remplacé dans cet opéra par le quatuor de Bianca.
14° Finale.	14° Donna del Lago.
15° Romance (Bruce).	15° Zelmira.
16° Chœur de l'Orgie.	16° Arrangement de M. Niedermayer, où l'on retrouve des fragments de Cenerentola.
17° Sextuor.	17° Quatuor de Bianca e Faliero.

Chacun de ces morceaux est magnifique, plusieurs d'entre eux sont tout simplement des chefs-d'œuvre, mais on comprend déjà que l'on doit en vain chercher dans *Bruce*, l'unité et l'ensemble qui caractérisent les œuvres du grand musicien. Aussi, le désappointement est-il général. Plus d'un artiste crie et tempête contre l'idée absurde de mettre quatre opéras en salmis; quelques enthousiastes reconnaissent leur Rossini, et ce bonheur les dédommage du ridicule *pasticcio*. Le plus grand nombre accueille d'un sourire indifférent les opinions extrêmes et veut en vain dissimuler la fatigue et la monotonie que jette dans l'esprit l'audition de trois actes d'opéra *seria*, — qui laissent la fibre dramatique inexcitée et insensible.

Mais, c'est un concert, — dira-t-on, — un concert avec costumes et décors, un concert où vous verrez défiler devant vous quinze à dix-huit chefs-d'œuvre de Rossini! A la bonne heure: biffons le livret de deux hommes d'esprit, qui, — suivant la formule, — prendront leur revanche; écoutons un peu l'exécution de ce concert tant prôné et tant exalté avant le premier coup d'archet.

On s'était déjà plaint, à Paris, du peu d'aptitude des chanteurs chargés d'interpréter la musique italienne; et cependant, Anconi,

Digitized by Google

Bettini, Baroilhet avaient quitté l'Italie pour l'Académie Royale de Musique, et Mme Stoltz elle-même, avait naguère encore su conquérir un succès dans la Desdemona d'*Othello*. Que devions-nous attendre à Bruxelles de Mme Julienne, de MM. Massol, Zelger et Laborde? Habitués tous quatre aux cris, aux éclats de voix, au *hurlo* du drame lyrique, ils sont singulièrement dépaysés quand il se trouvent en face de cette musique si belle, si simple et si dramatique dans sa simplicité même. Il faut jeter la voix avec grâce et légèreté : que pouvait faire Mme Julienne? Il faut du mordant et du nerf : ne demandons pas l'impossible à M. Zelger. Il faut de la chaleur et de l'intelligence : pauvre M. Laborde! Il faut de la souplesse et du moëlleux, il faut du coloris dans l'accent : ce ne sont pas les hoquets et les traits saccadés de M. Massol qui nous feront oublier tout ce qui manque à ses camarades. Rossini est fatal à nos chanteurs; Bellini ne leur est guère plus favorable. Donizetti a parfois réussi dans leurs mains, et nous verrons bientôt si les *Foscari* de Verdi se rapprochent un peu plus de leurs allures habituelles.

L'exécution de *Bruce* est généralement satisfaisante : nous entendons parler de l'exécution matérielle; l'opéra était su, les répétitions n'avaient pas été épargnées, et c'est un progrès que nous devons signaler après les négligences incroyables des quatre dernières années. M. Hanssens a rendu de la vigueur et de l'énergie à ces masses énervées et abattues. Mais après cette part faite à l'éloge, nous regrettons de devoir aborder le chapitre des critiques et des reproches; tâche plus délicate encore quand il s'agit d'un musicien habile et savant, d'un artiste éminent qui a toutes nos sympathies. Nous devons cependant le reconnaître, le véritable cachet, le caractère de l'école italienne échappent complétement à M. Hanssens. Ses tendances et ses goûts le portent vers l'école allemande et vers les champions que cette école a conquis en France. Pour M. Hanssens, Rossini n'est souvent que gracieux et charmant, Donizetti facile, Bellini rêveur et mélancolique, Auber spirituel et piquant. A ses yeux Meyerbeer règne et Halévy gouverne; pour le peindre d'un trait, nous dirons que pour M. Hanssens, *Charles VI* est le meilleur ouvrage d'Halévy, — *La Juive* ne vient qu'après.

M. Hanssens voue aux Allemands un culte dont ils sont bien dignes, mais l'amour de la forme l'entraîne parfois trop loin, et l'on peut demander, au nom des écoles moins aimées, une plus juste

Digitized by Google

répartition des bonnes grâces et des soins du chef d'orchestre. Le chef d'orchestre est responsable des erreurs et des fautes commises dans la conception générale d'une œuvre musicale. Tous les chanteurs sont loins d'avoir une éducation complète : c'est au chef-d'orchestre qu'il appartient de régler les mouvements d'après l'esprit et l'intention de l'auteur; de réformer les mauvaises tendances, de redresser les rythmes boiteux, de fouetter les endormis, de mettre des sourdines aux hurleurs et de tenir en bride les enragés et les convulsionnaires. En un mot, l'âme de ce grand ensemble doit vibrer en repondant aux moindres vibrations de son âme.

Mais M. Hanssens est un peu sceptique à l'endroit de la musique italienne, c'est un dissident, nous allions dire un athée ; peut-il propager et répandre la foi qui n'est pas dans son cœur, ou qui tout au moins y est rongée par l'indifférence et par le doute ? Toute croyance est respectable chez un homme instruit et consciencieux, et nous n'aurons jamais l'outrecuidante prétention de vouloir, nous indigne, chercher, parmi les convictions sincères, des prosélytes à notre cause si tolérante et si facile, à ce parti sans préjugés qui marche joyeusement, *Guillaume Tell* sous un bras, *Robert-le-Diable* sous l'autre, riant avec Figaro, tremblant avec Valentine et se jetant à corps perdu dans l'entente cordiale des deux systèmes et dans le libre échange des grâces italiennes et des beautés rudes et sévères de l'Allemagne.

Tout ce que nous venons d'exposer, beaucoup l'avaient pensé, et personne ne l'avait dit ; nous avons au moins le mérite de la franchise. Nous n'aurions pas même besoin de justifier par l'énumération des faits les observations critiques que nous avons dû émettre ; en effet, tout le monde a remarqué ces taches nombreuses dans l'exécution musicale de *Bruce*, seulement, on les impute entièrement aux artistes, et nous disons qu'il y a là injustice. Nos artistes ne sont pas aptes à rendre les mille finesses de la musique italienne. Ils sont peu chanteurs et pas du tout musiciens, voilà leur part ; mais elle laisse entière celle de M. Hanssens qui doit suppléer autant que possible à cette insuffisance et qui doit surtout chercher à regagner, dans l'ensemble et dans la couleur générale, un peu de l'effet détruit par des détails inachevés et incorrects.

Pourquoi, dans les détails de l'instrumentation, une mélodie est-elle phrasée et accentuée d'une manière différente en passant du

Digitized by Google

chanteur à la flûte, de la flûte au haut-bois, et du haut-bois au basson? Pourquoi la note écrite n'est-elle pas respectée par les artistes de l'orchestre, qui se permettent de travestir une pensée suave et gracieuse en la faisant dandiner et sautiller d'une jambe sur l'autre, comme une clarinette de régiment en belle humeur? Pourquoi après s'être humblement soumis au caprice nonchalant, aux retards, aux altérations rythmiques des chanteurs, l'orchestre cherche-t-il à regagner en quelque sorte le temps perdu en pressant outre mesure les ensembles et les tutti, où les masses vocales sont si difficiles à maintenir dans un mouvement précipité, et où la vivacité dégénère bientôt en un bredouillement et un brouhaha que dominent triomphalement les éclats du trombone, le fracas de la grosse caisse et les glapissements sonores de la cymbale? Pourquoi permet-on à M. Lac, à M. Zelger et à M^me^ Julienne de donner à leurs cavatines une lenteur de mouvement qui augmente encore l'allure pesante et lourde de leur méthode? Pourquoi dans la romance de Bruce, au troisième acte, l'orchestre a-t-il une manière d'accentuer le six-huit différente de celle de M. Massol qui cette fois, — l'exception est notable, — a de son côté la note, Rossini et le bon droit? Pourquoi ce retard au milieu de la strette du grand sextuor, retard apporté sur les accords précédant la belle modulation en *ré*, tandis que le *rallentendo* ne doit porter que sur la modulation elle-même? Le premier effet est tout instrumental; le second, gracieux et doux, serait d'une exécution plus facile, répondrait aux intentions de l'auteur et ne transformerait pas nos chanteurs en une troupe de mâtins aboyant à la lune.

Le *parce que* de tous ces *pourquoi* est bien simple: M. Hanssens n'aime pas la musique italienne. En vain a-t-il voulu cette fois apporter tous ses soins et toute son habileté à la mise en scène et à l'étude de cette partition; il n'y a réussi que très-imparfaitement. Nous l'avons dit et nous le répétons, cette musique était bien dans la tête de nos artistes, mais le cœur est resté froid. Le troupeau lyrique n'a point compris le premier mot de ces grandes idées mélodieuses, parce que la foi et l'amour manquent au pasteur chargé de le guider.

Toutes ces observations n'ôtent rien au talent incontestable de M. Hanssens, mais elles resserrent ce talent dans des limites que M. Hanssens, — et c'est dommage, — n'a peut-être jamais essayé de franchir.

Digitized by Google

Nous avons maintenant quelques mots à dire des exécutants. M. Massol, chargé du rôle de *Robert Bruce*, a montré quelque tendance à écouter les bons avis qui lui ont été donnés si souvent. La *Cabalette* du premier air a été applaudie ainsi que la Romance de Zelmira; c'était justice. Nous ne pourrons en dire autant de l'*Andante* de l'introduction ni du trio du second acte. M. Zelger a mollement gémi l'air de *Torwalsdo e Dorliska*, ce qui n'a pas empêché le public de saluer la fin du morceau d'une salve d'applaudissements. Nous aimons à croire que c'était une manière plus ou moins adroite de témoigner sa joie de voir finir cette lamentable complainte. M. Zelger a trouvé un moyen de se faire applaudir. Arrivé aux quatre dernières mesures, il rassemble toutes ses forces, tâche d'ouvrir les yeux et lance vigoureusement quelques notes sonores, mais d'un timbre forcé et éraillé à force d'exagération, puis il retombe dans sa lourdeur et dans sa monotonie normales. Ce coup de fouet qui commence déjà à s'user, nous rappelle ces fameux coups de poing de la fin, que M. Laborde s'appliquait en pleine poitrine en terminant sa cadence finale. M. Laborde se donne bien encore par-ci par-là quelques coups de poing, mais on ne l'applaudit plus. Il essaie maintenant de la recette de M. Zelger; malheureusement elle ne lui a pas réussi dans *Robert Bruce*, et des *chuts* vigoureux et unanimes l'ont plus d'une fois rappelé à l'ordre et aux cris — *humains* — puisqu'il tient à crier. Le rôle d'Arthur est d'ailleurs d'un ridicule assez corsé, et c'est vous dire ce que M. Laborde a pu en faire. M. Albertini, dans un rôle de coryphée, a montré de la complaisance, de la modestie et du talent. M^me^ Julienne a échoué dans *Robert Bruce*, comme M^lle^ Julien avait échoué dans *Othello*. Cette leçon dont tous les éloges des journaux complaisants voudraient en vain adoucir l'amertume, doit faire rentrer M^me^ Julienne dans la seule voie qu'elle puisse parcourir avec succès : la musique dramatique. Un seul morceau de *Bruce* lui a permis de déployer sa verve chaleureuse : c'est la grande scène d'imprécation du dernier acte. Tout le reste du rôle a été d'une faiblesse déplorable, et le premier acte, — écrit en dehors des moyens naturels de la chanteuse, — a été au dessous du médiocre, car à une lourdeur insupportable venaient se joindre des sons rauques et ternes dont l'émission était accompagnée d'une moue très-peu gracieuse. M^me^ Julienne avait si bien la conscience de son infériorité relative dans cette malheureuse création, que le côté

Digitized by Google

dramatique de son rôle lui a complétement échappé, et qu'elle a fait d'une jeune fille tendre et rêveuse une pleureuse sempiternelle. Il faut garder ces larmes précieuses pour les situations qui les réclament, et ne jamais oublier surtout que miauler n'est pas chanter. Mme Julienne a un échec à faire oublier ; on lui destine le *Fidelio* de Beethoven. — Puissions-nou savoir à enrégistrer un succès et un triomphe !

Mme Guichard a appris le rôle de Nelly en quelques jours ; on doit dès lors lui pardonner la fatigue de sa voix et l'incertitude de ses intonations. La grâce et l'esprit sont deux avantages inappréciables que Mme Guichard a sur beaucoup de ses camarades, mais la justesse doit toujours être la première condition du succès.

Voyez plutôt ce que devient Mlle Bouvard. Après avoir été fêtée et rappelée, Mlle Bouvard rencontre un jour des sifflets cruels. C'est malheureux, s'écrie-t-on, mais elle ne chantera désormais que les *Stoltz*, rôles écrits dans les limites de sa voix. — Mlle Bouvard fait sa rentrée au théâtre, puis rentre chez elle, où elle s'occupe, sans doute, à chercher les moyens de gagner les appointements qu'une administration généreuse lui octroie régulièrement à chaque fin de mois. On songe à *Lucrezia*, à *Semiramide*, et on s'arrête enfin à la dernière création de Mme Stoltz, qui doit indubitablement convenir à la chanteuse dont la *Favorite* est le rôle à succès. On distribue donc et on répète activement *Robert-Bruce*, quand, — ô douleur ! — on s'aperçoit que Mlle Bouvard ne peut plus même chanter un mezzo-soprano des plus graves. Force est donc, au dernier moment, de donner Marie à Mme Julienne, — qui en a fait ce que vous savez.

On se demande maintenant quel emploi Mlle Bouvard tient à Bruxelles. Ce n'est pas sans doute pour assister aux représentations du théâtre des Galeries qu'on paie à la jolie chanteuse neuf cents francs par mois ? Après tout, si nos moyens nous le permettent, je ne vois pas d'obstacle à compter désormais dans la troupe dramatique un contralto *in partibus infidelium*.

Et M. Lac que nous avions oublié ! Pauvre M. Lac, c'est ce qui pouvait arriver de plus heureux, à lui et à nous. M. Lac est atrocement mauvais sous la tunique du roi Édouard, aussi est-il chaque soir atrocement bafoué et sifflé. Nous avions demandé que M. Lac fût très-prudent et très-circonspect dans ses rares apparitions sur notre scène ; on n'a pas tenu compte de nos avis, et les orages que

Digitized by Google

nous avions prédits se sont amoncelés en grondant ; après un crescendo menaçant, la trombe sifflante s'est ruée sur *la Dame Blanche*, emportant avec elle Georges et Gaveston, ténor et basse, Lac et Varner. Est-ce M. Varner qui a porté malheur à M. Lac? Est-ce M. Lac qui a entraîné M. Varner dans sa chute? Question grave et délicate, que peuvent débattre maintenant ces deux Titans foudroyés en voguant vers des rivages plus doux et plus hospitaliers.

Pour compléter l'histoire musicale du mois, nous devons constater les reprises de *Ne touchez pas à la Reine* et de *Don Pasquale*. Dans l'opéra de M. Boisselot, Mlle Delille a réveillé le souvenir de Mlle Charton et, il faut le dire, l'avantage n'est pas du côté de la débutante. Mlle Delille a surtout manqué de cette grâce noble et digne qui dans Mlle Charton avait séduit jusqu'à M. Scribe, celui qui a le mieux fait parler les reines et les princesses.... de théâtre. M. Albertini est toujours sous l'empire d'une gêne et d'une contrainte qui paralyse parfois ses bonnes qualités. Cependant, sauf quelques attaques incertaines, le rôle du Docteur, de *Don Pasquale*, lui a valu des applaudissements légitimes. Si Mme Laborde n'a rien compris dans ce charmant petit rôle de Louise, digne d'une comédienne fine et spirituelle, il est impossible de donner à la partie musicale de cette création un éclat plus brillant. Les applaudissements de la salle entière ont salué Mme Laborde jusqu'à la chute du rideau, et un rappel unanime a récompensé les vocalises hardies et les traits désespérants de la fauvette que des préoccupations maternelles et des soins délicats vont nous enlever pendant plusieurs mois.

M. Zelger fait beaucoup d'efforts pour imiter les *lazzi* de Lablache, et M. Laborde est ravissant sous son costume — *Louis XV*, à revers roses ; il est monté sur des talons rouges, coiffé à l'oiseau royal, et campe fièrement sur l'oreille droite un énorme tricorne galonné. Il chante très-médiocrement sa jolie sérénade, mais en revanche, les chœurs qui l'accompagnent sont d'un mauvais, — mais du plus mauvais qu'il nous souvienne.

On annonce *Gibby*, *La Barcarolle*, *La Péri*, *Il Crociato*, *Fidelio*, et avant tout cela le *Christophe Colomb* de David.

En attendant l'accomplissement de ces promesses, nous avons applaudi Carlotta, la charmante héritière d'Essler et de Taglioni. Irons-nous décrire cette taille souple et flexible, la cambrure hardie de ce pied mignon, le dessin correct et pur de cette jambe admirable,

Digitized by Google

ces bras, — les plus beaux qui se puissent voir, — la grâce et le charme de ce geste éloquent, ces pointes incroyables, le fini de cette danse, tour à tour vive, voluptueuse, piquante et passionnée. Tout cela n'apprendrait rien à ceux qui n'ont pu la voir et paraîtrait bien froid aux enthousiastes de ce talent si complet. Plaignons les absents et félicitons-nous de cette bonne fortune que nous devons aux débuts de Cerrito. *La Fille de Marbre* recueille en ce moment à Paris des bravos et des corbeilles de fleurs, mais elle ne fera jamais oublier l'inimitable Grisi, cette douce et poétique Giselle, cette naïve et pétillante Mazourka.

Th. J.

BULLETIN ARTISTIQUE.

Concours pour les Monnaies. — Grand concours de Peinture à Anvers.

Tous les membres du jury chargé de juger le concours des monnaies, assistaient à la séance qui a eu lieu mardi à Bruxelles.

Après l'examen de la nouvelle pièce exécutée en loge par M. Wiener, il a été décidé que la première œuvre de cet artiste ferait partie du concours, et que, par conséquent, la réclamation de ses concurrents serait considérée comme non avenue.

Passant ensuite au vote sur le concours, le jury a décidé qu'il n'y avait pas lieu à décerner le premier prix ; que l'indemnité de mille francs destinée aux quatre graveurs se rapprochant le plus de l'œuvre couronnée (*sic*), serait donnée à MM. Jehotte, Jouvenel, Léopold Wiener, et partagée entre MM. Hart et Lambert de Namur. Enfin, bien que cela n'ait été ni prévu ni autorisé par les dispositions du programme, le jury proposera à M. le ministre des finances d'allouer une indemnité de 300 fr. à chacun des cinq autres concurrents.

C'est le 29 octobre dernier que cette note fut publiée par tous les journaux au grand étonnement du public.

Pour bien s'expliquer la surprise générale, il faut se rappeler certains bruits, certains faits, qui ont valu au concours de gravure un véritable succès de scandale.

Digitized by Google

Lorsque les pièces des concurrents furent soumises au jugement du public, la supériorité de l'œuvre de M. Wiener ne fut contestée par personne, mais bientôt de vagues rumeurs se répandirent; on parla d'aide, de secours étrangers, enfin les rivaux de M. Wiener se décidèrent à articuler nettement les faits; une dénonciation en règle fut adressée au jury: les artistes reconnaissaient la perfection relative de la pièce de M. Wiener, mais ils affirmaient que le coin avait au moins été fait en collaboration. Quelques journaux poussèrent même l'oubli des convenances jusqu'à désigner M. Barre père, l'habile directeur de l'hôtel des Monnaies à Paris.

On demanda l'exclusion de M. Wiener, ce qui, d'après l'avis général, nécessitait infailliblement aussi l'annulation du concours: les pièces des autres concurrents étaient toutes très-médiocres; aucune, c'est beaucoup dire et pourtant rien n'est plus vrai, aucune ne surpassait même en mérite les monnaies actuelles dont la gravure est cependant due à un membre de l'Académie Royale de Belgique, qui a jugé prudent de ne point prendre part à la lutte.

Le jury décida que l'artiste serait admis à exécuter en loge une seconde pièce. Pendant toute la durée de l'épreuve, M. Wiener fut soumis à la surveillance la plus rigoureuse.

L'œuvre achevée, il fallut se prononcer; c'était là précisément la grande difficulté. Le public admis à juger le premier travail de l'accusé, devait avoir connaissance du second; on avait imputé à M. Wiener une action déshonorante; s'il n'était pas coupable, la justice exigeait que son triomphe fût rendu le plus éclatant possible.

On se garda bien d'agir ainsi, et la singulière note que nous avons reproduite, fit seule connaître le résultat des délibérations des juges.

Ici nous allons nous borner au rôle d'historien.

D'abord plusieurs membres de la commission désavouent la note reproduite par tous les journaux, ils nient formellement qu'elle soit l'œuvre du jury. Quelques personnes prétendent même qu'elle dénature les faits; selon d'autres, la décision du jury serait inexplicable, et d'excellentes raisons sont données à l'appui de ce jugement. Nous allons les résumer en peu de mots.

Ou M. Wiener est l'auteur de la première pièce, ou il ne l'est pas.

Dans le premier cas, il devait recevoir le grand prix, puisque son œuvre était reconnue la meilleure par tous, par ses concurrents eux-mêmes.

Digitized by Google

Si au contraire M. Wiener était coupable, il fallait donner satisfaction complète à ses accusateurs et non paraître protéger la fraude ou commettre une injustice, car la gravure de l'accusé étant supérieure aux autres, comment se fait-il qu'on la mette sur le même rang que les pièces de MM. Jehotte, Jouvenel, Hart et Lambert?

De quelle manière enfin expliquerez-vous le don de cette « *indemnité de mille francs destinée aux quatre graveurs se rapprochant le plus de l'œuvre couronnée?* » Vous-mêmes vous avez « *décidé qu'il n'y avait pas lieu à décerner le premier prix.* » S'il n'y a pas d'œuvre couronnée, comment pouvez-vous trouver cinq autres œuvres qui se rapprochent de celle-ci?

N'est-il pas étonnant aussi de n'entendre se plaindre aucun des dénonciateurs? — Nul blâme n'est cependant venu frapper l'homme qui selon eux leur enlevait, par une fraude indigne, tout espoir de remporter le grand prix.

De son côté, M. Wiener ne proteste pas en se voyant assimilé à des rivaux qu'il a prétendu avoir le droit de traiter de calomniateurs.

Tout cela est fort embrouillé, et ce qu'il y a de plus clair, c'est que ce triste concours coûtera au moins 5,500 francs à l'État; c'est payer cher, très-cher dix modèles qui, de l'aveu des juges eux-mêmes, sont inacceptables. Le pays apprendra par cette glorieuse lutte, qu'il ne possède pas un graveur capable de faire une pièce de monnaie, et il y a certes là de quoi se réjouir. Nous portons le plus grand intérêt à toutes les questions d'art, mais nous n'admettons pas un genre de protection qui consiste à consoler messieurs les graveurs de leurs erreurs, en donnant à l'un trois cents, à l'autre mille francs. L'argent des contribuables doit servir à rétribuer des œuvres de mérite, et non à payer les écoles de ces messieurs.

Pour nous, voici notre dernier mot sur ce concours : il était mauvais, le jury le proclame lui-même, donc il fallait l'annuler. Les encouragements donnés à des médiocrités sont de coupables encouragements.

— L'Académie d'Anvers vient d'essuyer une nouvelle défaite au grand concours de peinture ; cela devient décidement une habitude.

Le vainqueur est un élève de M. Navez, M. Joseph Stallaert. Un pareil résultat est fort dur pour M. Wappers, car il prouve que

Digitized by Google

l'enseignement du directeur de l'Académie anversoise est plus préjudiciable encore aux élèves que les leçons du chef de l'école de Bruxelles.

En présence de ces faits, on a peut-être le droit de s'étonner de cette phrase du discours prononcé par le roi, le jour de l'ouverture de la session législative :

« La prochaine exposition des Beaux-Arts fournira à l'École belge « l'occasion de prouver qu'elle continue à se montrer digne de son « passé, et qu'elle peut soutenir le parallèle avec les écoles étran- « gères. »

Nous désirons vivement nous tromper, mais nous croyons ne rien devoir cacher de notre pensée : l'exposition de 1848 renfermera sans doute des œuvres d'élite dignes de rivaliser avec les meilleures toiles des artistes étrangers, mais ce seront là les exceptions, et, il ne faut pas se faire illusion à cet égard, l'école « ne prouvera pas « qu'elle peut soutenir le parallèle avec les écoles étrangères. » Nous aurons quelques individualités remarquables, et un ensemble faible.

Le succès d'un élève de M. Navez est moins étrange qu'il ne le paraît à bien des gens ; nous nous l'expliquons aisément. Les rares disciples qui ne suivent pas aveuglément le système de dessin et de peinture du maître, trouvent au moins à l'école de Bruxelles des idées plus élevées, des principes plus spiritualistes.

A Anvers, où le matérialisme domine, on rencontre beaucoup moins encore de ces natures d'élite qui sachent triompher des principes désastreux qui leur ont été imposés.

L'Académie d'Anvers qui prétend être la personnification de l'école belge, qui veut continuer Rubens et ses disciples, qui se croit tout au moins l'égale des écoles étrangères, l'Académie d'Anvers reçoit de forts subsides du gouvernement; elle devrait donc s'efforcer plus qu'une autre d'être à l'abri de la critique : malheureusement il n'en est pas ainsi. Nous croyons indispensable d'appeler sur ces faits l'attention du ministre de l'intérieur; on ne saurait assez se hâter de remédier au mal, et on n'y parviendra guère en flattant la vanité, l'amour-propre des artistes, comme le fait le discours royal. Du reste nous nous proposons de revenir longuement sur ce sujet en examinant un mémoire remarquable [1],

1 *De l'état actuel de la Peinture en Belgique, mémoire couronné par la société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut.*

Digitized by Google

que vient de publier M. Lacomblé, un jeune paysagiste qui promet au pays un critique sérieux et digne.

De toutes les œuvres faisant partie du concours d'Anvers, trois seulement étaient satisfaisantes, soit par l'ensemble, soit par certaines qualités supérieures. Nous placerons dans la seconde catégroie le tableau de M. Verlat sur lequel reposaient les espérances de l'École.

Judas jetant les deniers dans le temple, tel était le sujet donné aux concurrents.

La composition de M. Verlat manque de tout sentiment biblique; le défaut est grave, mais il doit plutôt être imputé aux maîtres qu'à l'élève, à qui on n'a pas donné un enseignement complet. Nous avons cette fois encore admiré la magnificence du coloris; cette richesse de palette surprend chez un si jeune homme, mais nous le disons à regret, c'est tout ce qu'il y a à louer dans l'œuvre de M. Verlat; le dessin est d'une négligence impardonnable; de pareilles hérésies ne peuvent être condamnées assez sévèrement. Les figures de M. Verlat semblent plus larges que hautes, il y a surtout un soldat couvert d'une peau de tigre chez qui ce défaut est plus saillant encore que chez les autres. Les connaissances anatomiques de M. Verlat sont presque nulles; sans pouvoir en dire autant de tous ses concurrents, il est à désirer que ces messieurs fréquentent pendant quelque temps encore les amphithéâtres.

M. Vanseverdonck au contraire pêche par la couleur; le jaune et le rouge dominent et forment un ensemble désagréable. Le mouvement, l'énergie, l'harmonie des groupes distinguent sa composition, que nous trouverions remarquable sous tous les rapports, si le Judas n'était entièrement manqué; cette figure est une déplorable erreur. M. Vanseverdonck a voulu rendre par la laideur physique la laideur morale du principal personnage. Il a fait de Judas un véritable squelette, grimaçant de la plus affreuse façon.

Il ne faut pas que M. Vanseverdonck se décourage; un bel avenir, croyons-nous, lui est réservé; il doit avant tout s'efforcer de modifier son coloris.

Quant à l'œuvre couronnée, nous devons surtout en louer la sagesse; M. Stallaert n'a pas prodigué les personnages; en un mot, sa composition est d'une heureuse simplicité. La couleur est supérieure à celles des autres tableaux du jeune artiste. M. Stallaert saura, nous l'espérons, se montrer digne de la haute distinction dont il

Digitized by Google

vient d'être l'objet; le séjour qu'il va faire en Italie et en Allemagne complètera son talent, et nous aurons sans doute un bon peintre de plus.

L. Van Roy.

CHRONIQUE.

Monsieur N..... — Encore M. Morren et la Moële végétale. — *Association des publicistes belges. — Théâtres des Nouveautés et du Vaudeville. — M. et Mme Iweins d'Hennin. — Les Galeries au rabais. — Désespoir de M. N..... — L'Église St Jacques et la Place Royale. — Exposition de l'Institut des Beaux-Arts. — M. Paul Lauters.*

Dernièrement au foyer de l'un de nos théâtres on parlait de succès et de créations brillantes; à ce propos, Mlle Corès s'écria qu'elle ne connaissait rien de plus vrai, de plus saisissant que Frédéric Lemaître, dans *le Chiffonier*.

M. N..... l'interrompit paternellement et lui dit : « Mademoiselle, quand on parle d'un artiste aussi distingué, on ne devrait pas craindre de lui donner le nom de *monsieur*, que l'on daigne bien accorder au premier venu. »

Mlle Corès sourit de son plus malin sourire et tempérant l'éclat un peu railleur de ses beaux yeux noirs : « Permettez, monsieur, reprit-elle. En parlant du chanteur admirable dont les arts pleurent encore la perte fatale, j'ai toujours dit : Adolphe Nourrit. Mais en vous adressant la parole, je ne manque pas de dire : *Monsieur N.....* »

— Voilà, dit M. Soyer, une *ingénuité* aussi spirituelle que Monsieur de Voltaire.

— M. Morren, le facétieux académicien découvert par M. Retchezken, a répondu par un démenti formel à la lettre de M. J. Robinson, que nous avons reproduite dans notre dernière livraison.

Digitized by Google

A son tour M. Robinson a répondu à cette réponse, et il a fait très-justement observer : 1° qu'il ne s'agit nullement de *courge à la moëlle*, comme M. Morren le donne à entendre, mais bien de la *moëlle végétale* ; 2° que l'inventeur des jardins historiques a grand soin de garder le plus profond silence sur les échantillons envoyés sous son nom à l'exposition agricole. Enfin, M. Robinson soutient plus que jamais que ces échantillons lui appartiennent. Si M. Morren essaie de détruire l'accusation de son adversaire, s'il y parvient, nous nous empresserons de lui rendre justice.

— *Les Publicistes belges*, tel est le nom d'une Société qui va s'établir à Bruxelles. C'est M. Louis Schoonen qui en est, dit-on, le fondateur. La nouvelle société a tout à fait le même but que notre recueil, mais elle diffère essentiellement par les moyens de réussite. Nous reviendrons sur ce sujet, lorsqu'aura eu lieu l'assemblée générale à laquelle sont appelés tous les écrivains du pays. Disons toutefois, dès aujourd'hui, que cette entreprise peut compter sur notre appui ; nous serons toujours les premiers à encourager les hommes qui chercheront à multiplier en Belgique les moyens de publicité littéraire.

— *Théâtre des Nouveautés*. MM. Roubière, Doloris et Dumas dirigent infiniment mieux la barque directoriale que leurs devanciers ; grâce à l'excellente organisation introduite par ces messieurs, toutes les dettes sont acquittées, les artistes régulièrement payés, et le caissier s'étonne de voir pour la première fois augmenter chaque jour la somme des bénéfices.

La reprise du *Tremblement de terre de la Martinique* a obtenu un immense succès. Les décors des derniers tableaux sont de l'effet le plus saisissant. M^lle^ Caroline d'Alloca peut à juste titre revendiquer la plus large part des applaudissements. La vogue de *Stella* n'est pas encore épuisée, et cependant l'administration prépare plusieurs nouveautés. *O'néa ou Taïti et Versailles* n'est sans doute pas un bon vaudeville, mais quelques scènes amusantes, quelques mots à effet en ont assuré la réussite. On annonce pour la semaine prochaine la reprise des *Filles de l'Enfer*.

— *Théâtre du Vaudeville*. Décidément la prétention de réussir dans tous les genres, égare M. Delannoy. Après avoir échoué dans

Digitized by Google

un rôle créé par Mondidier, il a risqué dans *le Réveil du Lion* une excursion dans le domaine de MM. Page et Petitpa. Nous ne pouvons nous expliquer cette manie ; la gavotte qu'a ridiculement exécutée M. Delannoy, n'est point dansée à Paris par l'excellent Ferville qui y a créé le rôle du comte de Fonblanche. Puis M. Delannoy aurait bien dû se donner la peine d'avoir recours aux souvenirs de son directeur, qui est plus que personne à même de lui donner une idée des *beaux* de l'Empire. Ses triomphes remontent aux premières années du siècle, et il ne peut avoir entièrement oublié les traditions de l'époque. Encore une fois, nous engageons M. Delannoy à ne pas aller plus avant dans la voie malheureuse où il s'engage ; le voilà maintenant qui remplit le rôle du curé dans *l'Incendiaire*, — encore un drame monstre que M. David s'avise de monter dans sa salle microscopique, — et qui endosse ensuite la robe de *Madame Camus*, dans l'honnête parade de ce nom !.... Il y aurait bien des observations à faire sur la marche du Vaudeville, mais à quoi bon adresser des conseils aux sourds ? — Et d'ailleurs, cette entreprise plus ou moins dramatique, n'est-elle pas appréciée à sa juste valeur par le public d'élite ? — Voici un mot qui en dit plus que bien des articles ; il est de la spirituelle baronne de M..... Une de ses amies de province lui disait qu'elle avait vu la Monnaie, le Parc, les Nouveautés, les Galeries ; elle n'avait oubliée que le Vaudeville et proposait à la baronne de l'y accompagner : « Hé ! ma chère, s'écria celle-ci, parle-t-on encore d'un pareil théâtre ! Mais il est mal porté, ma toute belle ! »

— M. et M^me^ Iweins d'Hennin dont tous les salons de Paris ont applaudi le talent gracieux, sont en ce moment à Bruxelles. Nous émettrions le vœu de les entendre dans un concert, si le concert était encore possible. Mais nous ne comprenons point que nos nombreuses sociétés musicales n'aient pas saisi avec empressement l'occasion d'applaudir tant de charmantes compositions interprétées avec un goût si exquis. Nous espérons bien voir se réaliser notre désir, si toutefois M. et M^me^ Iweins d'Hennin prolongent leur séjour parmi nous.

— Les petits théâtres font une rude concurrence au Théâtre de la Monnaie. M. Nourrit, pour lutter contre les circonstances fâcheuses qui semblent se réunir pour abattre son administration déjà

Digitized by Google

si chancelante, avait songé à employer les armes de ses adversaires : l'abaissement du prix des places, par le moyen des billets de faveur distribués à un rabais énorme. Les *secondes* et *parquet* étaient fixés à un franc, le *parterre* à 50 centimes.

C'était là, nous ne le cachons pas, rabaisser étrangement l'importance du Théâtre Royal. De sages conseils et des réflexions prudentes ont fait abandonner ou ajourner cette mesure que l'on qualifiait déjà sévèrement. Il y a pour M. Nourrit un autre essai à tenter, et la réussite en est plus certaine. C'est de diminuer à la Monnaie — d'une manière définitive — les troisièmes loges et les secondes de côté qui sont à un prix si élevé que l'on est obligé, pour garnir leurs rangs tristes et déserts, d'y installer chaque soir tous les artistes de la troupe. Le parquet, le parterre et les stalles peuvent maintenir leur tarif actuel. Quant aux billets de faveur, c'est au théâtre des Galeries qu'il faut les introduire. Il y a là pour l'administration une ressource féconde, si elle est bien ménagée. Vous avez sur les autres théâtres qui exploitent le drame et le vaudeville, l'avantage de la position centrale, d'une salle charmante et d'une troupe qui sans être excellente en tous points, est incontestablement supérieure à celles de vos concurrents. Avec tous ces avantages et en employant le système adopté par le Vaudeville et par les Nouveautés, vous fixerez la foule à St-Hubert, vous ferez même renaître le théâtre du Parc, et vous parviendrez peut-être à combler, avec les ressources de ces deux auxiliaires, le gouffre du déficit que la Monnaie semble ouvrir, à chaque pas, plus béant et plus profond.

— La démission offerte par M. Aug. Nourrit pour le 1er mai 1848, vient d'être acceptée par le conseil Communal. C'est donc sur nos magistrats que repose maintenant l'avenir de nos théâtres. Il est à espérer que cette fois une solution prompte sera apportée à cette importante affaire.

— On va commencer les travaux de restauration de l'église Saint Jacques ; le campanile sera remplacé, et le fronton orné d'un bas-relief. La ville de Bruxelles a accordé un subside de 20,000 francs ; espérons que le gouvernement et la province suivront cet exemple, et coopéreront à l'embellissement de la Place Royale dont l'élégante architecture est généralement admirée.

Digitized by Google

— Nous ne parlerons point cette année de l'exposition de l'Institut des Beaux-Arts. Quoi qu'en disent les réclames officielles, le salon est d'une extrême pauvreté; la critique n'a rien à y voir. Les tableaux les moins faibles se trouvaient à Gand, et nous nous en sommes déjà occupés.

— L'éditeur Tessaro expose depuis quelque temps aux Galeries S^t^-Hubert de fort beaux pastels qui valent des tableaux. Ils sont de M. Paul Lauters.

L'artiste a su faire d'un genre abandonné un genre nouveau. Déjà il a des imitateurs; mais ils pourront marcher long-temps sur ses traces, avant d'avoir acquis son talent et sa vigueur de dessin.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

NOUVELLES PUBLICATIONS ALLEMANDES.

Maison MAYER et FLATAU, 5, rue de la Madeleine.

BOPP, F., Die Kaukasischen Glieder des Indoeuropäischen Sprachstammes, 4°. 6 fr.
DAHLMANN, F. C., Die Politik. I Bd. 3me éd. 8°. 7 fr
EICHENDORFF, J. v., Ethische und religiöse Bedeutung der neueren romant. Poesie in Deutschland. 8°. 4 fr. 85.
GENELLI, B., Umrisse zu Dante's göttl. Commödie. 4 Hefte. 4°. 15 fr.
GÜTZLAFF, Geschichte des chinesischen Reiches. 8°. 14 fr.
HAMM, W., Die Schweiz. 2 vols 8°. 12 fr.
HÖFKEN, Vlämisch-Belgien. 2 Theile 8°. 13 fr. 35.
HOM, Ulfo, Gedichte. 8°. 6 fr.
HUMBOLDS, A. v., Kosmos. II Bd. 8°. 6 fr. 70.
KIEFER, F. J., Légendes et traditions du Rhin; traduites de l'Allemand par Dautzenberg. 16°. 4 fr.
Ludwig I, König von Bayern, Gedichte. Theil IV, 8°. 7 fr. 50.
MEISSNER, A., Gedichte. 2te Aufl. 8°. 6 fr. 75.
— Ziska. Gesänge. 2te Aufl. 8°. 6 fr. 75.
NÖGGERATH, J., Entstehung u Ausbildung der Erde. 8°. 6 fr. 40.
PEIPERS, E. Ph., Anthropologie od d. Wissenschaft der Erfahrung. 8°. 10 fr.
Penelope, Taschenbuch f. 1848. 8°. 8 fr.
RANKE, L., Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation. Theil VI. 8°. 13 fr. 35.
SCHILLER's, Briefwechsel mit Körner. 4 Bände. 8°. 16 fr.
Staatslexicon von Rotteck u Welker. 2te Aufl. 35-36 Heft. 8°. à Heft 2 fr.
Taschenbuch der graefl. Häuser 1848. 32°. 6 fr.
— der Freiherrl Häuser 1848. 32°. 6 fr.
Varnhagen von Ense, K. A., Karl Müllers Leben und kleine Schriften. 8°. 7 fr. 35.
Vergis meinnicht, Taschenbuch f. 1848. 12°. 9 fr.
WOLFF, O. L. B., Hausschatz deutscher Prosa. 3te Aufl. 8°. 8 fr.

Digitized by Google

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

LA REVUE DE BELGIQUE paraît le 15 de chaque mois par livraisons de 96 pages environ, formant à la fin de l'année deux beaux volumes in-8°.

Les abonnés reçoivent, à la fin de chaque volume, une couverture, une table des matières et un errata général.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour Bruxelles : *Par an*, 12 francs, payables par trimestre.
Par semestre, 7 francs.

Pour la Province, *franco* : *Par an*, 13 fr. 50 payables par semestre, et par mandat sur la poste.
Par semestre, 8 fr.

Pour la France, *franco* : *Par an*, 15 fr.

Pour l'Allemagne, *franco* : *Par an*, 18 francs. Correspondance générale, Mayer et Flatau, à Bruxelles, et J. A. Mayer, à Aix-la-Chapelle.

Tout abonnement est payable à la réception de la première livraison.

On s'abonne pour six mois et pour un an.

Les abonnements à l'année courent à partir du 15 avril 1847, les abonnements au semestre datent du 15 avril et du 15 octobre.

Toutes lettres, réclamations et demandes d'abonnement doivent être adressées *franco* au bureau de la Revue, rue des Minimes, 25. Les réponses seront données dans chaque livraison, à l'article *Correspondance*.

IMPRIMERIE DE ÉMILE LELONG ET C^ie^, RUE DES MINIMES, 25.

Digitized by Google

DÉPOSÉ. — LA REPRODUCTION DES ARTICLES EST INTERDITE.

REVUE DE BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

.... La Muse aime la Jeunesse,
Elle peut venir parmi nous.

2me ANNÉE.

9me LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1847.

SOMMAIRE.

	pages.
Pygmalion, Monologue en vers. J. GUILLIAUME.	205
Deuxième essai sur l'histoire des Européens. P. A. F. GÉRARD.	211
Oh! qui ne l'aimerait! à M. Gggg. Mme RUELENS (Mlle LOUÏSA STAPPAERTS.).	228
Comptez sur moi. (Aux Rédacteurs de la Revue de Belgique.) ÉTIENNE WAUQUIER.	229
Une ville libre. Hambourg. ADELSON CASTIAU.	231
Critique littéraire. Histoire du comté de Flandre, par Eugène Gens. H. DELMOTTE.	280
De la langue et de la poésie provençales, par Eugène Van Bemmel. ALFRED MICHIELS.	287
Chronique.	293

BRUXELLS,
AU BUREAU DE LA REVUE DE BELGIQUE,
RUE DES MINIMES, 26.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE DE BERCIÓNE

PYGMALION,

MONOLOGUE EN VERS,

PERSONNAGES.	*ARTISTES.*
PYGMALION.	M. Verdellet.
LA STATUE.	Mlle Leblond.

Un atelier de sculpteur, faiblement éclairé. Au premier plan à droite de l'acteur, un rideau qui recouvre la statue de Vénus-Aphrodite, placée en vue du public sur un gradin demi-circulaire.

Au lever du rideau, Pygmalion est assis et endormi. – Musique.

PYGMALION, rêvant.

Oui, parle; parle encore à mon âme ravie:
Ta voix pénètre en moi comme un rayon de vie.
Je t'aime!... Pourquoi donc t'éloigner en tremblant,
Et voiler ton sein nu sous mon regard brûlant?
Oh! reste... Ne crains point que mon amour profane
Arrache à ta pudeur son voile diaphane.
Moi-même de ses plis j'ai voulu te couvrir:
Laisse-moi donc te voir, t'entendre... et puis mourir!

Il s'éveille: la musique cesse.

Que cette nuit est longue! Et comme l'insomnie
Fait passer lentement ces heures d'agonie!
Mon œil impatient qui résiste au sommeil
Cherche l'astre du jour à l'orient vermeil.

* Les vers marqués d'un astérisque sont supprimés à la représentation.

Digitized by Google

Viens, soleil d'aujourd'hui ! que tes gerbes de flamme
Ravivent mon esprit, et réchauffent mon âme !
Dès que tu disparais, tout mon bonheur s'enfuit,
Et dans mon cœur alors descend aussi la nuit.

Il se lève.

Lorsque l'aube naissante a fait pâlir l'étoile,
Je puis, du moins, je puis, en arrachant ce voile,
Admirer à loisir le marbre où j'ai gravé
Le portrait idéal que j'avais tant rêvé ;
Mon œuvre, ma statue, enfant de mon génie,
Merveille de grandeur, chef-d'œuvre d'harmonie,
Bloc informe et grossier que mon art a doté
D'un splendide reflet de la divinité ;
Ma Vénus ! Elle est là ! Non Vénus adultère,
De ses plaisirs impurs trahissant le mystère,
Qui, brûlant pour Anchise, en sortant de ses bras,
Court se prostituer au fils de Cinyras ;
Mais Vénus s'exhalant de l'écume de l'onde
Avec le chaste effroi de Diane la blonde,
Et cherchant, pour tromper les regards indiscrets,
Sous sa blanche ceinture à cacher ses attraits.

Qu'elle est belle ! Souvent, lorsque je la contemple,
A genoux devant elle ainsi que dans un temple,
En observant sa grâce inconnue aux humains,
Je doute qu'elle soit l'ouvrage de mes mains.
Le marbre se fait chair, et s'anime, et respire !
Je crois que la Déesse a quitté son empire
Pour descendre en ces lieux sur un modeste autel,
Et venir de ses feux embrâser un mortel.
A mes yeux enchantés elle apparaît vivante !
Je lui donne ces noms que la tendresse invente ;

Digitized by Google

Je soupire à ses pieds; je lui dis mes tourments;
Je lui fais des aveux suivis de doux serments.
Mais vainement je cherche une voix qui la flatte;
Vainement en transports mon âme ardente éclate :
Elle demeure sourde à mes tristes accents,
Et paraît insensible au trouble de mes sens.
Loin de me détromper, son farouche silence
Du feu qui me dévore accroît la violence.
Son dédain glacial me rend plus malheureux
Et plus aveugle encor, mais non moins amoureux.
Je l'interroge alors dans mon brûlant délire :
Sur ses traits adorés je m'efforce de lire;
Je cherche les raisons de son inimitié,
Et, comme un criminel, j'implore sa pitié.
Jusqu'où la passion peut porter la démence!
Après avoir longtemps invoqué sa clémence,
Voyant qu'à mes douleurs son cœur reste fermé,
Je déteste cent fois le jour où je l'aimai.
Sa froideur obstinée au désespoir me livre :
Vivre avec son mépris me semble ne plus vivre.
Je souhaite l'oubli, — fût-il dans le trépas,
Et j'appelle la mort... et la mort ne vient pas!
Puis, lorsque de mon sang calmant l'effervescence,
La raison sur moi-même a repris sa puissance,
Je demeure étonné d'une telle fureur,
Et je rougis enfin de mon étrange erreur.
Mais l'existence alors ne m'est pas moins amère :
A peine ai-je vu fuir une douce chimère,
Que regrettant soudain le fantôme envolé,
Je sens un vide immense en mon cœur isolé.
* Ma compagne est absente, et je pleure sa perte :
* Dès qu'elle a disparu, ma demeure est déserte.

Digitized by Google

* Je la rappelle en vain : dans son triste départ,
* De mon âme on dirait qu'elle a pris une part.
* Ma soif d'affection déborde et s'extravase.
* Je souffre ! et je voudrais, comme des bords d'un vase
* On laisse s'échapper de longs flots de liqueur,
* En effluves d'amour épancher tout mon cœur !

Oui, j'ai besoin d'aimer !.. Illusion dorée,
Viens encore m'offrir une image adorée :
Je t'appelle à mon aide, et je veux prolonger
Le songe qui m'apporte un bonheur passager.

Charmante vision qui me poursuis sans trêve
Le jour dans ma pensée et la nuit dans mon rêve,
Comme un astre de feu qui darde ses longs traits,
Fais resplendir sur moi tes célestes attraits.
Ton charme souverain m'enivre et me pénètre !
Radieuse beauté que mes yeux ont vu naître,
Marbre qui, dépouillant un informe manteau,
As pris un corps divin sous les coups du marteau,
Immortelle déesse ou séduisante femme,
Que ton sein soit de pierre ou qu'il renferme une âme,
Que tu puisses ou non partager mes amours,
Je t'aime, être ou matière, et veux t'aimer toujours !

Et toi, dont mon ciseau s'inspirant du modèle
A tâché de produire une image fidèle,
Vénus, si j'ai par là mérité ta faveur,
Exauce les souhaits d'une ardente ferveur.
* Comme autrefois le fils de la nymphe Clymène
* D'un terrestre limon forma la race humaine,
* Et pour vivifier d'inertes embryons
* A Phœbus déroba ses fécondants rayons ;

Digitized by Google

Divinité suprême, au marbre que j'adore
Donne un souffle de vie : et qu'une autre Pandore
S'animant tout à coup à mes regards surpris
Rende un nouvel hommage au pouvoir de Cypris.

Le jour paraît. — Musique jusqu'à la fin.

Le roi brillant du jour commence sa carrière.
Je puis revoir enfin ma bien-aimée. Arrière,
Voiles qui la cachez ! rideaux, entr'ouvrez-vous !
Livrez la fiancée aux yeux de son époux !

Il écarte le rideau, et reste un moment en contemplation devant la statue.

Oui, c'est bien là Vénus ! Chaque jour me révèle
Dans mon œuvre chérie une beauté nouvelle ;
Et chaque jour encore à ma création
Je voudrais ajouter une perfection.
Pour la dernière fois corrigeons ma statue.
Écartons ces longs plis dont je l'ai revêtue.
Échancrons sa ceinture ; et de son chaste sein
Par des traits plus marqués accusons le dessin.

Il prend ses outils et s'apprête à travailler.

Mais d'où vient que ma main dans l'espace étendue
Au moment de frapper demeure suspendue ?
Quelle crainte m'agite, et fait qu'à son aspect
Je m'arrête, saisi de trouble et de respect ?
Je frissonne... Mon sang se glace dans mes veines.
Faible Pygmalion, pourquoi ces terreurs vaines ?
Insensé ! frappons....

Il pousse un grand cri et s'éloigne épouvanté, en laissant tomber ses instruments de travail.

Ah !... le marbre a tressailli...
Au contact du ciseau nul éclat n'a jailli.
La déesse aurait-elle entendu ma prière ?
Aurait-elle donné la vie à cette pierre ?...

Digitized by Google

Non, non; c'est une erreur... Je tremble d'approcher.
Sur elle mes regards n'osent plus s'attacher.
Allons, sculpteur, allons, rappelle ton courage!
Achève d'un seul coup ton imparfait ouvrage.
Que des charmes nouveaux se montrent découverts.
Ciel! Me trompé-je encor?... Ses yeux se sont ouverts.

La statue quitte son piédestal.

Elle vit et se meut! Ce n'est point un mensonge.
Elle est là! Je la vois, telle que dans un songe
La nuit, elle apparut à mes regards ravis.
Parle, ma bien-aimée; oh! dis-moi que tu vis;
Dis-moi que ce n'est point une illusion folle
Qui trouble mon esprit. Parle! que ta parole
Illumine mon âme ainsi qu'un doux rayon,
Que j'entende ta voix! parle!

LA STATUE.

Pygmalion!

Pygmalion tombe à genoux : elle lui pose la main sur l'épaule.

J. Guillaume.

Digitized by Google

DEUXIÈME ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DES EUROPÉENS.

HISTOIRE ANCIENNE.

Le déluge. — Peuples antédiluviens. — Les Ibères. — Les Celtes. — Race atlantique. — Les Kabyles et les Arabes. — Les Galls et les Kimris. — Histoire de la Grèce. — Définition et origine du principe d'autorité. — Présence d'un élément européen. — Les Pélasges. — Influence de la race pélasgique sur la civilisation grecque. — Triomphe de l'élément asiatique. — La philosophie de Platon. — Le rationalisme de Socrate. — École d'Alexandrie. — Décadence.

I. DES RACES ANTÉDILUVIENNES.

On divise ordinairement l'histoire du genre humain en deux grandes périodes, séparées par une inondation générale de la surface du globe, qu'on appelle le déluge. Cet événement, qui occupe une grande place dans les livres saints, n'a point de date certaine. On ne compte pas moins de soixante-dix opinions différentes sur le temps qui s'est écoulé entre le déluge et la naissance de Jésus-Christ. La Bible même, qui est un recueil de traditions plus anciennes [1], contribue à cette indécision. D'après les Septante, il faudrait placer le déluge à l'an 3519 avant notre ère; d'après le texte samaritain, à l'an 3043; d'après le texte hébreux, à l'an 2349. Au reste, tous les peuples anciens ont leur tradition du déluge, qu'ils font remonter à

1 Voyez à ce sujet le curieux ouvrage d'Astruc, qui a gardé l'anonyme : *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer la Genèse, avec des remarques qui appuient ou éclaircissent ces conjectures.* Bruxelles, Fricx. Paris, Cavelier, 1753, in-12.

Digitized by Google

des époques différentes. Cela prouve seulement que dans certaines contrées, le genre humain apparut à la surface du globe avant que la croûte en fût parfaitement consolidée, et que les premières races d'hommes furent témoins des dernières commotions qui suivirent les grandes révolutions de la terre.

Dans toutes les parties du monde on trouve des traces d'inondations. Il est certain qu'à une époque relativement peu ancienne, de vastes pays ont été submergés et des terres nouvelles sont sorties du sein des mers. Pour ne citer que les faits les plus saillants, on a prouvé que l'Angleterre était autrefois unie à la France; que l'Irlande, les Hébrides, les Orcades faisaient partie de l'Écosse; que la Sardaigne était unie à l'île de Corse et la Sicile à l'Italie; que la plupart des îles de l'Archipel grec étaient attenantes au continent. En Asie, la tradition rapporte que l'île de Ceylan et plusieurs îles voisines furent détachées du continent par une révolution de la mer. On a des raisons de croire que la Nouvelle-Guinée, la Louisiade, les Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Calédonie et la Nouvelle-Zélande, ainsi que la Nouvelle-Hollande, formaient autrefois une grande presqu'île, réunie à l'Asie par un isthme. Quant à l'Afrique, tout semble indiquer que les îles de Madagascar, de Bourbon et d'Ile-de-France, les Séchelles, les Amirantes et d'autres ont fait partie du continent. Si l'on en croit Bory de Saint-Vincent, la péninsule ibérique, unie à la région barbaresque, formait, avec les îles qui devaient s'y rattacher, le berceau d'une race occidentale, dont les Pyrénées, avec leurs versants aquitaniques, furent la charpente montagneuse vers le nord, les chaînes neigeuses de l'Andalousie celle du centre, et le véritable Atlas, qui doit exister dans le Maroc, la limite culminante vers le midi. L'Océan, uni à la Méditerranée, dont la figure était toute autre, en composait la mer septentrionale. Ce que nous appelons maintenant, dans son état de desséchement, le grand désert, à partir des bas fonds salés et sablonneux de la régence de Tripoli, jusqu'aux rivages également sablonneux et salés de l'Atlantide, vers le midi de la Trisgitane, en était la mer du sud [1]. Enfin l'Amérique et surtout l'archipel du golfe du Mexique portent de nombreuses traces de changements violents produits par

[1] *Sur l'athropologie de l'Afrique.* Mémoire lu à l'Académie des sciences, à Paris, le 30 juin 1845.

Digitized by Google

l'irruption des eaux. Pour ne parler que des îles de cet archipel, elles semblent avoir été arrachées au continent dont elles faisaient autrefois partie.

Partout où des hommes furent témoins de ces catastrophes, ils durent supposer que la terre entière était noyée : et ceux qui furent assez heureux pour survivre à des populations englouties, crurent qu'ils étaient les derniers et les seuls habitants du globe. De là est sortie l'idée d'un déluge universel, idée qu'on a embellie de récits fabuleux, tels que l'histoire de Noë, la tradition chaldéenne de Zisuthros, celles des sept Rischies et de Satyawrata à qui Wischnu apparut sous la forme d'un petit poisson. Toutes ces traditions ont servi à nous apprendre que, dans certaines contrées et notamment en Asie, il existait des hommes longtemps avant qu'il pût y en avoir en Europe : car les races qui conservèrent le souvenir du déluge devaient avoir assisté à un de ces cataclysmes. Il résulte d'ailleurs de la Bible même que, peu d'années après la délivrance de Noë, il y eut des états florissants en Égypte, en Assyrie, en Médie, dans la Bactriane et aux Indes. La Génèse cite, dès la troisième génération, Ninive, Babylone, Resen, Chalé et d'autres villes de l'Assyrie, les tribus cananites, les enfants de Jectan, les Égyptiens, etc. Immédiatement après la retraite des eaux, il y avait déjà des langues différentes, puisque la Bible mentionne le nom de Sem, qui est bien certainement d'origine sémitique, et les noms d'Arphaxad et d'Ascenez, qui ont leurs racines dans les langues d'Iran. Enfin les lettres commencèrent à fleurir environ deux mille ans avant Jésus-Chaist, aussi bien chez la Babyloniens, les Indiens, les Égyptiens que chez les Chinois : ce qui suppose nécessairement une existence sociale d'un bon nombre de siècles.

Au Mexique, où les traditions américaines placent le berceau de l'humanité, on a trouvé des ossements humains à l'état fossile, à côté d'os de divers animaux dont les espèces aujourd'hui sont éteintes. Et ce qui est particulièrement remarquable, c'est que la race d'hommes qui a vécu dans cette partie du monde, dès son antiquité a plus reculée, était, quant à son type général, la même qui l'habitait au temps de sa découverte par les Européens. M. Lund, savant naturaliste à qui l'on doit cette notion, ne manque pas d'en conclure que l'existence du genre humain, dans l'Amérique méridionale, remonte jusqu'au temps géologique, puisque l'homme, dans cet

Digitized by Google

hémisphère, fut contemporain de plusieurs espèces d'animaux qui semblent avoir disparu des rangs actuels de la création [1].

Il n'en faut donc point douter, des nations entières sont antérieures aux cataclysmes connus sous le nom de déluge, et leur ont survécu. « Cette hypothèse est évidente, » dit M. Klee qui a fait de ce sujet une étude particulière, « par la tradition de la migration du peuple Zend, par le récit chaldéen du déluge, par la tradition de l'Atlantide chez Platon, par la manière différente dont fut envisagée cette catastrophe et dont elle passa dans les systèmes religieux des différents peuples, par les images employées dans l'Apocalypse, et par la tradition intéressante, recueillie par Josephe, d'après Nicolas de Damas, selon laquelle beaucoup d'hommes se sont sauvés sur une grande montagne de l'Arménie, nommée Baris [2].»

En effet toutes ces traditions prouvent à merveille l'antiquité des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes, des Égyptiens, des Lydiens et des Perses; mais aucune ne s'applique aux Européens. La tradition du déluge qu'on retrouve chez les Scandinaves, leur fut apportée par Odin, à une époque peu éloignée de la naissance de Jésus-Christ. Cette tradition n'est donc point, pour les peuples du Nord, un indice qu'ils aient assisté aux dernières commotions du globe.

Si, antérieuremeut à l'époque diluvienne, des hommes ont foulé le sol de l'Europe actuelle, ce ne put être qu'au-delà des Pyrénées et lorsque l'Espagne et le Portugal faisaient encore partie du continent africain. On trouve en effet, dans ce pays, une race qui est fort ancienne et à laquelle on a donné le nom de *basque*. Ce sont les Ibères de l'antiquité, appelés par les Romains *Cantabri* et par eux-mêmes *Escualdunæ*. Presque tous les noms de villes, de villages, de montagnes, de collines, de fleuves et de ruisseaux, en Espagne, ont une origine ibérique; mais ces noms, qui se retrouvent encore sur le versant septentrional des Pyrénées, disparaissent dès qu'on s'en éloigne. De l'autre côté, au contraire, on peut suivre la trace étymologique des Basques jusque dans le nord de l'Afrique : ce qui prouve bien que les Ibères ont pénétré par le Midi dans la Péninsule, à une époque

[1] Extrait d'une lettre adressée de Lagoa-Santa, au Brésil, le 18 mai 1842, à M. le conseiller d'État Rafn, à Copenhague, et citée par M. Fr. Klee dans son remarquable travail sur le déluge.

[2] *Le déluge*, chap. XIII.

Digitized by Google

où elle tenait encore à l'Afrique, et que leur invasion s'est arrêtée au nord des Pyrénées, sur les rives du détroit qui joignait alors l'Océan de la Méditerranée.

En deçà de ce détroit, on ne connaît de manière certaine aucun habitant avant les Celtes, ou Keltes, ou Gaëls, qui ne doivent s'être introduits en Europe qu'à une époque moins reculée. Ce peuple avait la tradition du déluge, telle à peu près qu'on la trouve chez les Indiens, les Egyptiens et les Hébreux. Il y mêlait le souvenir plus récent d'un vaste incendie de forêts, causé sans doute par quelque phénomène volcanique, et qui dut s'étendre des Pyrénées aux Alpes. « Les montagnes, disaient les Druides, furent les lieux primitifs où erraient le petit nombre d'hommes et d'animaux échappés au déluge, lorsqu'un évenement vint tout-à-coup changer la face de la Celtique. La foudre tomba au sommet des monts Pyrénées, la flamme électrique s'attacha sur un amas de branches résineuses; elle en fit un brasier qui en un instant communiqua le feu aux forêts dont cette contrée était couverte [1]. » Ce récit jette quelque lumière sur l'introduction des Celtes dans cette partie de l'Europe ; il prouve que leur origine était antérieure à l'époque diluvienne, et que c'était en cherchant un refuge sur les montagnes, qu'ils s'étaient rapprochés de la Gaule et de l'Italie.

Bory de Saint-Vincent, dans un mémoire que nous avons déjà cité [2], a donné le nom de race atlantique à tous les peuples qui anciennement occupèrent le midi de l'Europe et le nord de l'Afrique. Cette race comprendrait, suivant lui, les Celtes, les Ibériens, les Lygures, les Berbères, les Maures et les Kabyles; elle embrasserait par conséquent la plupart des populations qui s'introduisirent en Italie par les Alpes. Ce système est fondé, non-seulement sur l'ancienne connexion de la Péninsule ibérique à l'Afrique et sur la réunion des eaux de l'Océan aux eaux de la Méditerranée, en déçà des Pyrénées, mais encore sur des observations physiologique recemment faites dans l'Algérie. Bory, qui parcourut ce pays peu de temps avant sa mort, a remarqué qu'il existe de notables différences entre la race des Kabyles, des Maures, des Berbères, des Guanches, et la race Adamite, qui est celle des Arabes ou Bédouins. Chez la

[1] Bouché de Cluny, *Les druides*. Paris, 1844.

[2] *Sur l'antropologie de l'Afrique française.*

Digitized by Google

première, l'angle facial est le même que celui des Français : l'épaisseur des os du crâne est pareille, ainsi que les proportions de la boite osseuse. Les arcades sourcilières se prononcent assez pour qu'il résulte de leur saillie une dépression prononcée vers la base du front à l'origine du nez, duquel les os propres, un peu courts et droits, se dirigent en avant, sans néanmoins que leur extrêmité détermine, dans la longueur, une bosse très-sensible. Il en est tout autrement des Arabes : les os du crâne sont sensiblement plus minces, et, le profil s'allongeant, l'angle facial devient plus aigu, d'où résulte que le visage se retrécit. Nulles saillies ou crêtes, même rudimentaires, ne couronnent les arcades sourcilières, qui demeurent à tout âge unies et parfaitement lisses. Les os du nez, plus longs qu'ils ne le sont chez les autres hommes, déterminent la courbure aquiline, avec une bosse plus ou moins prononcée.

Ces caractères sont évidemment ceux de deux races distinctes, et l'on doit reconnaître que la race appelée atlantique par Bory de Saint-Vincent, ne tient pas à la même souche que les anciens peuples de l'Asie. Dès lors, rien n'empêche d'admettre que le nord de l'Afrique fut le berceau de cette famille à laquelle appartenaient sans doute autrefois les Lybiens, les Gétules, les Garamantes, et qui vint peupler le midi de l'Europe, lorsque l'Espagne eut cessé d'être séparée de la Gaule. Resterait cependant à savoir si ce n'est pas à tort que Bory de Saint-Vincent a compris les Celtes dans cette famille. Ce qui semble autoriser le doute à cet égard, c'est le type particulier qu'on attribue assez généralement aux Gaulois, qui étaient de cette race. Ils avaient, dit-on, la peau blanche, les yeux bleus, les cheveux blonds ou chatains, la stature élevée ; tandis que les Ibères et les Lygures étaient petits et bruns, doués d'une complexion sèche et nerveuse. Si ces descriptions sont vraies, M. de Pétigny pouvait bien avoir raison, lorsqu'il suppose que les Celtes sont venus de l'Asie, en suivant le littoral de la Méditerranée sur la côte africaine, et qu'ils se sont introduits en Espagne, à la suite des Ibères, avant qu'une grande commotion de la nature eût ouvert le détroit de Gibraltar [1].

L'hypothèse de M. de Pétigny s'accorde singulièrement aussi avec les observations de M. W. Edwards, qui a remarqué en France deux,

[1] *Études sur l'histoire, les lois et les institutions de l'époque Mérovingienne.* Paris, 1843.

Digitized by Google

types bien caractérisés dont l'un appartient, suivant lui, aux anciens Galls et l'autre aux Kimris. Les Galls de cet auteur sont probablement les Ibériens et les Lygures; ils ont la tête plus arrondie qu'ovalaire, les traits émoussés comme les Kabyles, la stature médiocre, le front bombé, les yeux grands et ouverts, le nez droit, le menton et le bout du nez arrondis. Ce type est à peu près celui des premiers empereurs romains et de toute la caste patricienne; il a beaucoup de rapports avec celui que Bory de Saint-Vincent attribue à la race africaine des Maures, des Kabyles et des Ibères. Les Kimris de M. Edwards ont, au contraire, la tête longue, le front haut, le nez recourbé, le menton saillant, les yeux bruns ou gris, la chevelure variable du brun foncé au châtain clair. Ils sont généralement de haute taille.

Ce dernier type ne serait-il pas celui de la race Gauloise ou Celtique? L'élévation de la stature et la nuance des yeux et des cheveux semblent l'indiquer. Aussi retrouve-t-on les principaux de ces caractères, plus fréquemment que partout ailleurs, dans la Basse-Bretagne où la race Celtique a été le moins mélangée. Et quant à la forme du nez, que M. Edwards signale particulièrement en lui appliquant la dénomination de type polichinelle, cette forme est essentiellement asiatique : c'est celle des Juifs, des Arabes, celle de toute la race d'Adam. Elle semble donc fournir un indice de plus à l'appui de l'opinion qui fait venir les Celtes de l'Asie, et non de l'Afrique comme les Ibères.

Quoi qu'il en soit, Asiatiques ou Africains, les Ibères, les Lygures et les Celtes, qui se répandirent dans toute la chaîne des Alpes et qui envahirent la Gaule et l'Italie, ne pénétrèrent en Europe que postérieurement à l'époque diluvienne, et lorsque déjà le détroit qui unissait les deux mers, en deçà des Pyrénées, avait été mis à sec. L'histoire du genre humain en Grèce ne remonte pas plus haut. Aussi les écrivains sacrés prétendent-ils que tous les peuples connus sous le nom de Grecs sont issus de Javan ou Jon, fils de Japhet et petit-fils de Noë. Ce qui est certain c'est que la fondation d'Argos par Inachus, ne date que du dix-neuvième siècle avant Jésus-Christ; les établissements de Cécrops à Athènes, de Deucalion sur le Parnasse, de Cadmus à Thèbes sont moins anciens. Ce fut seulement vers la fin du dix-huitième siècle avant notre ère, que la Grèce reçut de nombreuses colonies de Lybiens, de Phéniciens et d'Égyptiens.

Digitized by Google

II. DES RACES EUROPÉENNES.

Lorsque l'Europe fut ainsi envahie par l'Asie et par l'Afrique, avait-elle des races antochtones ? Cette question ne peut être résolue que d'une manière hypothétique. Il est cependant un signe presque infaillible, auquel on peut reconnaître les races antédiluviennes, et qui les distingue des races aborigènes d'Europe : ce signe, qui a marqué l'enfance de l'humanité, et qui marque encore la décrépitude de certains peuples, c'est l'intensité des craintes superstitieuses et, comme conséquence, la soumission passive à tout pouvoir qui se dit émané du ciel. L'homme, le dernier venu des produits organisés de la surface du globe, est un être essentiellement faible ; il eût été destiné, comme tant d'autres animaux, à servir de pâture à quelque espèce plus forte et plus vorace, si, par le fait de son organisme compliqué et délicat, il n'avait été doué d'une intelligence toute spéciale. Sa faiblesse même fut utile à sa conservation : car elle le contraignit à chercher un appui, un tuteur parmi ses semblables, et ce fut précisément ce qui le rendit propre à l'état social. C'est en effet dans cette disposition qu'il faut chercher l'origine des gouvernements : tous les pouvoirs sociaux sont nés de la faiblesse humaine ; mais à des degrés différents. Depuis la faiblesse aveugle et superstitieuse, jusqu'à la faiblesse volontaire ou de convention, il y a toute la distance qui sépare la société antique de la société européenne moderne. L'une conduit directement à la théocratie, l'autre est indispensable à l'association libre.

Le principe d'autorité absolue dérive d'un excès de faiblesse dans la masse organique du corps social ; tandis que le principe de liberté a sa source dans une certaine énergie, qui ne se laisse vaincre que par le raisonnement ou par l'utilité commune démontrée. Un peuple a atteint le dernier degré d'abnégation et d'abjection, quand sa faiblesse est telle qu'elle envahit le domaine des idées morales, et alors il doit nécessairement tomber sous le joug de la théocratie : car la moralité des hommes n'ayant d'autre base que la crainte d'un Dieu toujours occupé d'eux, les ministres de ce Dieu deviennent les juges nécessaires de la conscience, les arbitres de toutes les actions, au point de vue consciencieux, et par conséquent les maîtres de la société. C'est à quoi tend aujourd'hui même l'élément oriental de la civilisation européenne, en entretenant cette opinion, qu'il n'y a point de

Digitized by Google

moralité possible sans la crainte des flammes de l'enfer, et c'est ce qui occasionne tant de tiraillements dans nos sociétés modernes, où l'on cherche, d'autre part, à donner à la morale du peuple, à cette colonne de l'édifice social, une base plus rationnelle et plus digne.

Une caste héréditaire gouvernait, au nom de la divinité, les Chaldéens et les Égyptiens; la nation juive subissait la domination d'un sacerdoce constitué en corps politique; les Druides, qu'il est permis de comprendre au nombre des Orientaux, gouvernaient toute la race Celtique. Les peuples antédiluviens, en général, n'eurent point d'autre forme de gouvernement. Toujours préoccupés de je ne sais quel danger qui les menaçait, ils croyaient trouver sous le joug de la théocratie, un refuge contre la colère céleste. Il semble que les races, qu ont assisté aux dernières perturbations de la surface du globe, aient transmis à leur descendance le sentiment de terreur dont elles durent être frappées. Cette impression s'est perpétuée chez tous les peuples de l'Asie et de l'Afrique. Les Indous et les Arabes sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient au temps du Pentateuque et du Mahâbarat.

L'Europe au contraire, dès l'origine des sociétés grecque et romaine, protesta contre l'introduction du régime théocratique. Il y eut en Grèce et à Rome, dans les premiers temps, des manifestations si évidentes du principe de liberté, qu'on ne peut s'empêcher de croire à l'existence, parmi ces peuples, d'un élément européen: élément qui d'abord lutta avec quelque succès, mais qui finit par succomber sous le nombre et la violence de ses ennemis.

« Si l'on compare la législation, dit Condorcet, et surtout la forme et les règles des jugements dans la Grèce, ou chez les Orientaux, on verra que chez les uns, les lois sont un joug sous lequel la force a courbé des esclaves; chez les autres, les conditions d'un pacte commun fait entre des hommes. Chez les uns, l'objet des formes légales est que la volonté du maître soit accomplie; chez les autres, que la liberté des citoyens ne soit pas opprimée. Chez les uns, la loi est faite pour celui qui l'impose; chez les autres, pour celui qui doit s'y soumettre. Chez les uns, on force à la craindre; chez les autres, on instruit à la chérir: différences que nous retrouvons encore chez les modernes, entre les lois des peuples libres et celles des peuples esclaves [1]. »

[1] *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Paris, 1822.

Digitized by Google

Cette observation a une portée dont l'auteur ne s'est pas rendu un compte bien exact. Elle met en parallèle les deux principes qui gouvernent le monde. Chez les Grecs, comme plus tard chez les Teutons, la société a pris sa formule dans le peuple ; elle s'est organisée en procédant de bas en haut et de l'individuel au général ; tandis que chez tous les Orientaux le travail de l'organisation sociale s'est fait en sens inverse : c'est un seul homme, un chef audacieux qui a réuni des hordes errantes et leur a imposé des lois. Ici tout est descendu d'en haut, et l'on a eu soin d'exagérer autant que possible l'élévation du point de départ ; là, au contraire, tout est venu d'en bas. C'est ce qui explique la différence des législations. Des familles, des tribus agricoles qui s'associent librement, stipulent leurs droits et font des lois dans l'intérêt de tous ; tandis que des hordes nomades, soumises à la volonté toute puissante d'un chef, subissent les lois que celui-ci leur impose dans l'intérêt exclusif de sa domination.

Quelque chose de semblable se fait remarquer dans l'organisation de la société romaine et y indique la présence simultanée de deux éléments. « Le monde romain, dit Gans, est le monde où combattent le fini et l'infini ou la généralité abstraite et la personnalité libre. Patricien, côté de la religion et de l'infini ; plébéïens, côté du fini... » Cette définition, qui n'est vraie, relativement au monde romain, que pour les temps primitifs, s'applique exactement au monde moderne, depuis la fusion des races du Nord avec celles du Midi. M. Michelet a compris le monde moderne, à ce point de vue ; mais il l'a compris vaguement. En retranchant quelques mots, qui révèlent la confusion de ses idées, en ajoutant quelques autres, qui en précisent le sens, son appréciation serait admirable de vérité. — Essayons de faire cette opération :

« Le charme s'est rompu pour le genre humain... Du peuple s'est levé d'abord un homme noir, un légiste, contre l'aube du prêtre, et il a opposé le droit *à la fatalité*. Le marchand est sorti de son obscure boutique pour sonner la cloche des communes et barrer au chevalier sa rue tortueuse. Cet homme enfin (était-ce un homme ?), qui vivait sur la glèbe à quatre pattes, s'est redressé avec un rire terrible, et, sous leur vaine armure, a frappé d'un boulet niveleur, le noble seigneur et son magnifique coursier.

« La liberté a vaincu, la justice a vaincu. Le monde de la fatalité s'est écroulé. Le pouvoir spirituel lui-même avait abjuré son titre,

Digitized by Google

en invoquant le secours de la force matérielle. Le triomphe progressif du *moi*, le vieil œuvre de l'affranchissement de l'homme s'est continué. Le principe héroïque du monde, la liberté, longtemps maudite et confondue avec la fatalité sous le nom de *Satan*, a paru sous son vrai nom. L'homme a rompu peu à peu avec le monde de l'Asie, et s'est fait, par l'industrie, par l'examen, un monde qui relève de la liberté... [1] »

Dans cette brillante esquisse, M. Michelet a peint, sans s'en douter, le triomphe des races européennes sur les vieilles races venues de l'Orient : tant il est difficile de résister à l'entrainement des faits, lors même que des idées préconçues ne permettent de les apercevoir qu'au travers d'un prisme. Cet homme courbé sur la glèbe, et qui se relève, au nom de la liberté, pour reprendre l'œuvre de l'affranchissement des hommes, ce n'est pas l'émigré sorti de l'Asie ou de l'Afrique pour apporter en Grèce la civilisation égyptienne ; ce n'est pas non plus le Sabin descendu des Alpes pour organiser à Rome la caste des patriciens ; cet homme, c'est le fils de l'Europe ; c'est le travailleur, le cultivateur, que les Grecs et les Romains se flattèrent d'avoir tué, lorsque la race pélasgique eut disparu de la scène du monde.

III. DES PÉLASGES ET DE LA CIVILISATION GRECQUE.

Les Pélasges n'ont pas d'autre berceau connu que les montagnes de la Macédoine. Niebuhr, qui a creusé si profondément leur histoire, en est réduit à hasarder quelques conjectures assez timides sur la possibilité d'une origine autochthone. « La raison veut, dit-il, que l'on reconnaisse que toute origine est au-delà de notre conception, qui ne peut saisir que des développements et une marche progressive : de la sorte l'auteur de recherches historiques se restreindra à remonter de degrés en degrés dans le temps, et s'apercevra bientôt que des peuples de même souche, c'est-à-dire qui ont les mêmes caractères distinctifs et la même langue, sont très-souvent placés sur des côtes opposées l'une à l'autre, comme les Pélasges en Grèce, en Epire et dans le sud de l'Italie. Rien n'autorise pour cela la supposition que l'une de ces contrées ainsi séparées, soit la patrie

[1] Introduction à l'histoire universelle.

Digitized by Google

primitive d'où est sortie la population des autres. Cela est analogue à la géographie des espèces animales et végétales dont les vastes zônes sont partagées par des montagnes et renferment des mers limitées dans leur circuit.... Rien n'oblige à penser que la création n'a eu lieu qu'une seule fois; elle peut avoir été renouvelée pour les diverses races d'hommes, après des dévastations plus ou moins étendues et à des époques plus ou moins éloignées. Dieu ne vieillit pas, il ne se fatigue pas de créer, de conserver, de changer ni d'élever [1]. »

Les Énotriens, les Tyrrhéniens, les Épirotes, les Arcadiens, les Ioniens, les Sicules étaient de race pélasgique. Niebuhr, qui n'a aucune notion de géogénie et qui trouve les Pélasges répandus partout, en Italie comme en Grèce, suppose que c'étaient les débris d'un grand peuple autrefois civilisé; tandis qu'à l'époque des premières immigrations orientales, la race pélasgique, ne remontant pas au-delà des dernières perturbations de la terre, devait nécessairement être très-jeune. Lorsqu'elle s'établit dans la Thessalie, appelée depuis l'Argos pélasgique, cette contrée, qui longtemps n'avait été qu'un lac, venait d'être mise à découvert. Des commotions volcaniques avaient bouleversé tout le sol de la Grèce et de l'Asie mineure; le mont Olympe, s'étant séparé des monts Ossa et Pélion, avait livré passage aux eaux de l'Hémonie [2]; tandis qu'une autre terre, dont les îles de l'Archipel ne sont que les débris, avait disparu sous les flots.

Au temps de Deucalion, les Pélasges habitaient encore le nord de la Grèce. Ils se répandirent plus tard sur le Péloponèse et sur la plus grande partie de la péninsule hellénique. Hérodote dit qu'ils parlaient une langue barbare, et que les Athéniens, pélasges d'origine, oublièrent leur langue en devenant Hellènes [3]. D'après Pausanias, ils devaient avoir les mêmes mœurs et la même langue que les Sicules, peuple que l'on considère généralement comme européen et que Niebuhr croit être d'origine pélasgique. Les traditions des Pélasges étaient loin d'ailleurs d'accuser une origine ancienne : ils n'avaient aucune notion d'un déluge universel et, ce qui est remarquable, c'est que, même dans Homère et dans Hésiode, il n'en

[1] *Histoire romaine*, liv. I.
[2] Hérodote. *Polymnie*, t. VII, c. 129.
[3] Idem, *Clio*, liv. I.

Digitized by Google

est point parlé. Les déluges d'Ogygès et de Deucalion ne furent inventés que plus tard, par les poëtes qui eurent connaissance des traditions égyptiennes. De même, les dieux de l'Orient ne furent révélés aux Pélasges que dans l'île de Samothrace, par les Idéens-Curètes qui étaient venus de Phrygie.

Les Pélasges sont, de tous les peuples de l'antiquité, le seul qui ait une physionomie européenne. Partout où les hordes antédiluviennes leur permettent de s'arrêter, on les voit chercher à se fixer, à fonder des établissements agricoles. Les dieux qu'ils adorent sont ceux qui président à l'agriculture et aux arts; ils fouillent la terre, ils construisent des fortifications; ils élèvent des édifices impérissables. Ce sont les Pélasges-Tyrrhéniens qui bâtissent le mur de l'Acropole; à peine établis aux pieds du mont Hymette, ils en fertilisent le sol ingrat et stérile. « Le *démos* de l'Attique, dit Niebuhr, tel que le trouva Solon, était une commune de campagnards; les membres de ces démos étaient les descendants restés libres des anciens habitants, qui ne furent rabaissés à l'état de *thetes* (mercenaires) ni par la force de l'immigration ionienne, ni, dans la suite, par le besoin et par une aliénation volontaire de leur personne. »

En effet, les habitants de l'Attique, qui portèrent le nom de Pélasges-Cranaens, eurent toujours la prétention d'être autochthones : gloire de limaçons, disait le philosophe Antisthène, gloire immense, s'il est permis de lui attribuer la supériorité des Grecs sur les peuples de l'Asie, plus anciennement civilisés. Les Grecs se distinguèrent de ces peuples par tout ce qui distingue aujourd'hui l'Occident de l'Orient, l'esprit européen de l'esprit asiatique. Ils eurent sur eux tout l'avantage que donne le sentiment individuel sur l'abnégation passive, l'examen sur la crédulité. C'est le seul peuple qui ait converti en dogme l'idée éternelle du juste, du beau, de l'honnête, indépendante de l'intérêt des hommes, de leurs conventions, de leurs préjugés sur les choses divines : ils pensèrent avec raison que cette idée, sanctionnée par l'amour-propre, par le sentiment de la dignité personnelle, est la garantie la plus sûre des intérêts moraux. A Sparte même, où le sang pélasgique était plus rare, la honte qui s'attache aux mauvaises actions fut érigée en pénalité par la loi : l'homme diffamé publiquement était exclu des charges, des assemblées, des spectacles.

Digitized by Google

Et cependant, s'il est vrai que ces manifestations de l'esprit européen soient dues à la présence de la race pélasgique parmi les Grecs, quel est le peuple qui, pris à son berceau, fut plus cruellement tourmenté par ceux qui se chargèrent de son éducation? Ce sont d'abord les *Enakim*, les forts, qui viennent d'Égypte, de Phrygie ou de la terre de Chanaan, civiliser les Pélasges établis dans la Morée, et qui les suivent dans la Thessalie; ce sont ensuite les Égyptiens d'Ogygès et de Cécrops, qui apportent leur civilisation à ceux qui se sont répandus dans l'Attique, dans l'Épire et dans l'Élide; puis, c'est Deucalion, qui leur amène des Scythes ou plutôt des Slaves, pour les civiliser davantage encore, et qui chasse de l'Hémonie et de la Phocide tous ceux qui ne veulent pas se soumettre à sa domination. Enfin c'est Cadmus, fils d'un roi de Tyr, qui vient fonder une colonie de Phrygiens dans la Béotie [1].

Malgré tous ces éléments qui, partout où ils furent livrés à eux-mêmes, ne produisirent jamais qu'une civilisation stérile, les Grecs s'élevèrent rapidement à un degré de civilisation inconnu avant eux. Ils avaient reçu de l'Orient l'usage de l'écriture alphabétique et quelques notions scientifiques qui permirent à leur génie de déployer immédiatement toutes ses forces. Ils cultivèrent les arts avec un succès prodigieux; ils donnèrent aux sciences exactes une impulsion qui eût été suivie par la science d'expérimentation et d'observation, s'ils en avaient eu le temps, si l'élément pélasgique ne s'était trouvé trop faible pour faire prévaloir son principe propre, au milieu des populations orientales qui le cernaient de toutes parts. Ce fut leur génie même qui fut cause de leurs malheurs : le fanatisme stupide des nations antédiluviennes fit passer les Pélasges pour sorciers; l'invasion des Doriens porta le dernier coup à *cette race persécutée par les puissances célestes et livrée à des maux infinis* [2]. Méprisant l'agriculture, comme tous les peuples orientaux, prenant pour magie les arts qu'ils ne comprenaient pas, les Doriens maudirent ceux-ci, abandonnèrent celle-là aux esclaves et se réservèrent le métier des armes. Il en fut de même à Rome, sous la domination des Sabins;

[1] Chose remarquable! La Béotie, dont l'infériorité intellectuelle devint proverbiale, était la seule partie de la Grèce dont le fond de la population ne fût pas de race pélasgique.

[2] Denys, I. 17, p. 14.

Digitized by Google

et cependant que d'efforts le peuple romain ne fit-il point, lorsque le sang pélasgique y prédominait encore, pour obtenir quelques terres à cultiver ? Ces efforts sont constatés par les luttes incessantes auxquelles ils donnèrent lieu, et par la longue histoire de la loi agraire.

C'est un fait historique des plus remarquables, que l'invasion des Héraclides-Doriens eut sur la Grèce la même influence que, plus tard, la domination des Sabins sur la république romaine. L'analogie avec les maîtres de Rome est surtout frappante en ce qui concerne la forme du gouvernement. Les conquérants se tiennent réunis et se fixent dans la cité ; seuls ils sont citoyens ; seuls ils prennent part à l'administration ; ils ôtent aux vaincus tous droits politiques ; ils chassent du pays une grande partie de la population et réduisent le reste en servitude. Après cela, viennent l'institution des Archontes, l'établissement des castes et toutes les institutions aristocratiques dont l'histoire de la Grèce nous a conservé le souvenir. En un mot, le principe d'autorité, qui est propre aux races antédiluviennes, succède au principe de liberté sur lequel s'étaient fondées d'abord les sociétés grecque et romaine, par l'influence de la race Pélasgique.

La philosophie grecque, cette science qui cherche un point d'appui dans le ciel, pour y appliquer sa base renversée et construire son édifice en descendant du haut de l'espace vers la terre, est encore un produit de l'esprit de l'Orient, mais combiné avec l'esprit de libre examen qui est propre aux races européennes. Aussi l'étude de la philosophie ouvrit-elle à l'intelligence du peuple grec un champ qui fut moissonné avec tant d'avidité, que ceux qui s'obstinèrent à le parcourir, dans les siècles subséquents, ne trouvèrent plus qu'à y glaner. De tous les philosophes qui se sont succédés, depuis Platon jusqu'à nos jours, il n'en est pas un qui ait fait la moindre découverte. C'est que les hommes ont beau interroger leur *moi*, tourmenter leur esprit, ils ne peuvent en tirer des notions qui ne s'y trouvent point. « Le *moi* perçoit immédiatement ce qui lui est intérieur, a dit un écrivain moderne ; mais pour connaître ce qui lui est extérieur, il a besoin d'un intermédiaire, différent de lui et de l'objet à connaître... La perception immédiate par laquelle le *moi* saisit ce qui lui est intime, ne lui suffira pas pour former de véritables *notions*, et ne l'élèvera guère au-dessus de l'instinct de l'animal... Aucune connaissance ne nous est innée ; mais notre raison se forme et acquiert ses

Digitized by Google

connaissances successivement, à l'aide des moyens que l'auteur de la nature a mis à sa disposition [1]. »

C'est un écrivain essentiellement catholique, un docteur de l'Église, qui a écrit ces lignes. Peut-on encore douter, après cela, qu'il y ait dans les races européennes une tendance naturelle, instinctive, que quatorze siècles de compression n'ont pu vaincre et qui entraîne les esprits dans la carrière des idées positives? Déjà la même influence avait failli, dans les temps anciens, ramener la philosophie grecque des régions où l'esprit de l'Orient l'avait transportée vers la surface de la terre. Socrate avait tenté cette réaction; il avait fait remarquer aux Grecs qu'ils s'attachaient à des questions peut-être insolubles; qu'ils se laissaient séduire par l'importance où la grandeur des objets, sans songer s'ils auraient jamais les moyens d'y atteindre; qu'ils voulaient établir les théories avant d'avoir rassemblé les faits, et construire l'édifice quand ils ne savaient pas encore l'observer. Il les avait avertis de se borner aux objets mis par la nature à leur portée; d'assurer chacun de leur pas avant d'en essayer de nouveaux; d'étudier l'espace qui les entoure, avant de s'élancer au hasard dans un espace infini et inconnu.

Qui pourrait dire quelle eût été, de nos jours, la somme des connaissances acquises, si les conseils de Socrate avaient prévalu, et si l'Europe avait été libre, alors comme aujourdhui, de se livrer à l'impulsion de son génie? Les sciences qui depuis un demi siècle seulement recommencent à progresser, auraient marché sans interruption, depuis plus de deux mille ans. Quelle est l'imagination qui oserait entreprendre de mesurer l'espace qu'elles auraient franchi? Peut-être en aurions-nous fini depuis longtemps avec cette vieille querelle de l'esprit et de la matière, qui se reproduit encore aujourd'hui sous des formes nouvelles; peut-être, par la connaissance des fluides et de leur composition, serions-nous parvenus à savoir ce que c'est que *l'esprit*, sur lequel on raisonne tant et qu'on ne connaît pas.

Mais les races européennes étaient trop jeunes, trop inexpérimentées, trop faibles aussi, trop peu nombreuses pour résister à la

[1] *Précis de logique élémentaire*, par G. C. Ubaghs, chanoine de la cathédrale de Liége, docteur en théologie, professeur ordinaire et doyen de la faculté de philosophie et lettres, et président du collége du Saint-Esprit à l'Université catholique de Louvain. 3me édition, Louvain, 1842.

Digitized by Google

compression, organisée de longue main, des races antédiluviennes. Socrate fut sacrifié ; il fut tué par ceux qui avaient poursuivi Anaxagore, pour avoir dit que le soleil était plus grand que le Péloponèse; par ceux qui, en attendant l'occasion de brûler les Pythagoriciens, les avaient forcés à cacher au sein de leur école la découverte du véritable système du monde; il fut tué par la même espèce d'hommes qui, au dix-septième siècle, livra Galilée aux inquisiteurs, pour avoir prouvé le mouvement diurne et annuel de la terre.

Après Socrate, le caractère qui distinguait les Grecs des peuples antédiluviens tendit à s'effacer. Platon engendra ces rêveries creuses qui sont devenues la base de tous les systèmes philosophiques et religieux. D'autre part, en cessant d'être libre, la Grèce perdit bientôt son génie. Par une étrange fatalité, toutes les connaissances qu'elle avait acquises furent transportées en Orient, comme dans un tombeau. Les sciences mathématiques seules jetèrent un éclat posthume à l'école d'Alexandrie, puis elles s'éteignirent. L'œuvre de destruction des Romains fit disparaître les derniers vestiges de cette civilisation éphémère.

P. A. F. Girard.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

OH! QUI NE L'AIMERAIT!

A Monsieur Gggg.

Oh! qui ne l'aimerait,
Ma douce Paquerette,
Cette blanche fleurette
Qui lève sans apprêt,
Sur la sombre ruine,
Dans les plis du gazon,
Au flanc de la colline,
Son modeste fleuron ;

Qui près de la chaumière
Du pauvre malheureux,
Souriante et légère,
Se balance à ses yeux ;
Lui disant : Espérance,
Dieu veille à ton destin,
Et place en sa clémence
Des fleurs sur tout chemin !

Elle vient la première,
Devançant le printemps,
Annoncer que la terre
Va reprendre ses chants ;
Et la dernière encore
Elle nous dit adieu,
Quand l'hiver décolore,
Les frais présents de Dieu ;

Puis se cache craintive,
Sous les épais glaçons,
Jusqu'à ce qu'il arrive
Quelques tièdes rayons ;

Digitized by Google

Lors, svelte et gracieuse,
Elle apparaît aux cieux,
Et fleurit, tout heureuse,
Au soleil radieux.

Sous le doute abattue,
Plus d'une âme, crois-moi,
Par son aspect émue
A retrouvé la foi;
Car Dieu, grâce céleste,
De sa suprême main,
Sur chaque front modeste
Grave son nom divin.

Oh! qui ne l'aimerait
Ma douce Pâquerette!
A ma blanche fleurette,
Oh! qui ne sourirait!

LOUISA STAPPAERTS. (Mme RUELENS).

COMPTEZ SUR MOI.

Aux Rédacteurs de la Revue de Belgique.

Hommes d'esprit, joyeux apôtres
De Bacchus et de la beauté,
Vous voulez que je sois des vôtres,
Par vous me voilà breveté.
En ce beau jour qui nous rassemble,
Je parais dans votre tournoi,
Pour boire et pour chanter ensemble,
Mes bons amis, comptez sur moi.

Le savoir est votre partage,
Vous proclamez la vérité;
Pour la vertu votre courage
Va jusqu'à la témérité.

Digitized by Google

Le talent est chose qu'on prise :
Vous en aurez, c'est votre emploi...
Mais s'il faut dire une bêtise,
Mes bons amis, comptez sur moi.

Beauté, vous dont le mariage
A chassé les illusions,
Craignez de voir votre ménage
En proie aux folles passions.
Pour soutenir votre faiblesse,
Et pour raffermir votre foi,
Si votre mari vous délaisse,
Jeune femme, comptez sur moi.

Dans ce monde plein d'artifice
Où le faible tombe abattu,
Où l'on cherche en vain la justice,
Où l'or remplace la vertu ;
Frères qui souffrez en silence
Sous le sceptre insolent d'un roi,
Au jour heureux de délivrance,
Mes bons amis, comptez sur moi.

Et vous, vous puissants de la terre,
Si gonflés d'or et de grandeur,
Si riches de notre misère,
Vous nos tyrans, nos oppresseurs ;
Quand du peuple enfin la vengeance
Éclatant avec le beffroi,
Viendra fondre sur votre engeance...
Mes bons amis, comptez sur moi.

Hélas ! de mes vers dont on glose,
Ne blâmez pas le vain courroux ;
Mon humeur n'est pas trop morose,
Et je n'ai pas l'esprit jaloux.
Mais de flétrir les hypocrites
Toujours je me suis fait la loi...
S'il faut chansonner les Jésuites,
Mes bons amis, comptez sur moi.

Digitized by Google

UNE VILLE LIBRE.

HAMBOURG.

I.

LA VILLE.

Sa devise est la liberté!.. (Béranger.)

Les préparatifs. - Les déceptions de Berlin. - La malle-poste en Prusse.

Vous cédez à ce besoin de mouvement et de changement qui aujourd'hui agite l'existence et tourmente toutes les têtes, et, porté sur les ailes de la vapeur, vous voulez parcourir, en quelques jours, ces pays et ces villes qui jadis semblaient se perdre dans un horizon infranchissable, tant il fallait d'efforts, de fatigues et de temps, pour les atteindre. Vous vous environnez de manuels et de cartes de voyage, vous dressez votre itinéraire; vous annotez laborieusement les villes à voir et les objets dignes de curiosité sur votre route; vous arrêtez le budget de vos dépenses; enfin vous prenez vos lettres de recommandation et de crédit. Préparatifs inutiles et soins superflus! Votre projet de budget ne sera pas moins menteur qu'un budget de gouvernement constitutionnel; et, à peine avez-vous mis le pied sur la terre étrangère, que vous cessez en quelque sorte de vous appartenir, pour tomber dans le domaine de l'imprévu. Des perspectives nouvelles s'ouvrent devant votre curiosité; des renseignements contradictoires ajoutent à vos irrésolutions, et le hasard, que vous n'avez pas consulté, se venge de cet oubli, en se jouant de vos

Digitized by Google

projets et en vous faisant parfois tourner la dos au but vers lequel vous marchiez. Résignez-vous donc; oubliez votre itinéraire et laissez-vous entraîner doucement par le courant des événements de chaque jour. Vous n'aurez qu'à vous en applaudir. Le plaisir n'aime ni le calcul ni la contrainte, et marche toujours escorté du caprice et de la liberté. Donnez-lui fièrement rendez-vous : il manquera à l'appel. Confiez-vons en lui, au contraire, et il viendra vous surprendre lorsque vous y penserez le moins, réservant pour l'imprévu les distractions les plus vives et les joies les plus ardentes.

Nous avions pris la résolution, l'un de mes amis et moi, de parcourir la Prusse et de nous arrêter à Berlin. Il se passe là, depuis quelques années, des choses qui nous semblaient de nature à intéresser tous ceux qui s'occupent du développement des institutions libérales. Comme à tant d'autres, l'établissement du Zollverein nous paraissait un acheminement à l'unité de l'Allemagne; la réunion récente de la Diète, une initiation à la vie constitutionnelle; la publicité des débats judiciaires, une transition à la libre manifestation des opinions ; et le procès des Polonais, qu'on jugeait en ce moment, avec autant de solennité que de lenteur, un appel aux sympathies populaires en faveur de ces martyrs de l'indépendance.

Souvent aussi, nous avions entendu vanter les merveilles de Berlin, la grandeur et la beauté de ses rues, le nombre et le luxe de ses monuments, l'agrément de ses promenades et l'essor qu'y prenaient les arts sous l'influence d'un haut et puissant patronage.

Hélas ! hélas ! et trois fois hélas ! — qu'on nous pardonne ce luxe d'exclamations en faveur de tous les mécomptes que nous eûmes à subir. Quoique disposés à l'indulgence par toutes les prévenances d'une gracieuse hospitalité, nous devons avoir le courage de le dire : toutes nos espérances vinrent successivement se briser, à Berlin, contre d'innombrables désappointements.

Au lieu de préparer l'unité de l'Allemagne et la fédération des peuples, le parti protectionniste travaillait à dominer le Zollverein et à lui imposer ses doctrines d'exclusion, d'isolement et d'antagonisme.

Les discussions de la Diète, qui, avant qu'elles ne vinssent misérablement expirer dans un triste avortement, avaient éveillé tant d'espérances, à l'étranger, ici, partout enfin, n'étaient pas même parvenues à arracher, un seul instant, la capitale de la Prusse, à son incurable léthargie.

Digitized by Google

La publicité des débats judiciaires n'avait été autorisée qu'à titre d'essai, à Berlin seulement, et n'empêchait pas l'instruction et le jugement des procès de se prolonger pendant des années entières.

La cour de justice qui jugeait les Polonais, composée de magistrats amovibles et choisis spécialement pour ce procès, n'était qu'une sorte de cour prévôtale, et l'indifférence publique semblait d'avance vouer aux vengeances de la politique les principaux accusés.

Puis, pour ajouter à ces premiers froissements des déceptions d'une autre espèce, d'immenses plaines de sable, d'affreux tourbillons de poussière, une nature désolée sans fleurs et sans verdure, des eaux sans limpidité, des arbres sans feuilles et sans ombrage ; une rivière paresseuse qui ne parvient pas même à charier le limon qui la trouble, exigeant six semaines de navigation pour un trajet d'une lieue ; des rues monotones de longueur et de régularité, vides de mouvement et de population [1], couvertes d'un grossier cailloutage et bordées d'égoûts méphitiques ; des monuments menteurs, qui, semblables aux sépulcres blanchis dont parle l'Écriture, cachent le vide et le néant [2] ; le principal théâtre sacrifié au luxe de la loge royale, et toute les inspirations de l'art officiel se bornant, au milieu du XIX^e^ siècle, à la découverte du casque romain et du donjon féodal !...

Enfin nous trouvâmes à Berlin une bourse pour le commerce; des églises pour tous les cultes ; des académies de toute espèce ; des musées pour les arts ; des théâtres, des salles de bals et de concerts pour les plaisirs ; de superbes casernes, des instituts militaires et un arsenal grandiose pour l'armée ; d'innombrables palais d'hiver, de printemps, d'automne et d'été pour la royauté ; et rien pour la liberté, rien pour le peuple, pas même un hôtel de ville ou une salle de réunion pour la Diète, qui, si jamais elle reparaît, continuera à siéger dans les appartements du Roi.

Mais, au moment du départ, nous ignorions tout cela. Nous étions encore dans toute la ferveur de nos illusions, et la Prusse était l'objet de nos prédilections exclusives. En Prusse donc ! Nous précipitons

[1] Quoique la population de Berlin se soit élevée, en un siècle, de 55,000 à 400,000 habitants, elle n'en reste pas moins agglomérée dans l'ancienne ville et abandonne à la solitude les immenses rues du quartier Frédéric.

[2] Les deux contrefaçons du Panthéon, par exemple.

Digitized by Google

nos préparatifs de voyage ; nous partons pour Berlin, et, voici que, sans nous y attendre, nous nous trouvons à Hambourg.

Cette ville ne figurait pas dans notre itinéraire. Nous n'en avions plus entendu parler depuis l'immense désastre de 1842, qui éveilla, dans l'Europe entière, de si douloureuses sympathies, et nous la pensions encore entourée de décombres et de cendres. Qu'aller faire à Hambourg ? Qu'aller y voir ? Des ruines, les misères du paupérisme, et, à côté de ces misères, le luxe de quelques millionnaires, l'avidité de la spéculation et l'égoïsme du commerce ! Nos préventions nous éloignaient de Hambourg ; nos sympathies nous appelaient à Berlin ; et cependant c'est à Hambourg que nous avons d'abord été entraînés et que nous avons donné nos préférences. C'est là que se sont écoulés pour nous les journées les plus agréables de notre voyage et que nous avons trouvé le plus à voir, à admirer et à apprendre. C'est Hambourg enfin qui, après avoir épuisé notre admiration, nous a rendus sévères, injustes peut-être pour Berlin.

Un hasard heureux avait suffi pour modifier tous nos projets et pour bouleverser notre itinéraire.

C'était le 10 août. Partis de Bruxelles à 6 h. ½ du matin, nous entrions à Cologne à 5 h. ½ du soir. Onze heure, pour 240 kilomètres ! C'était beaucoup pour notre impatience. Il nous tardait d'arriver pour revoir cette magnifique cathédrale, qu'on ne se lasse jamais d'admirer, parce qu'elle sera le plus beau monument élevé par la puissance de l'homme à la grandeur de Dieu, s'il est donné à l'homme de terminer un jour les tours gigantesques de cette Babel catholique. Nous nous étions plaints de la lenteur du chemin de fer ; nous devions en être punis, cruellement punis le lendemain.

La section du chemin de fer de Hamm à Hanovre, n'était pas encore livrée à la circulation ; force était donc de nous en tenir aux voitures publiques qui, en Prusse, sont desservies par la poste et portent le nom harmonieux de *schnell post*. L'exploitation générale des postes *du St.-Empire romain* formait, depuis 1681, une *principauté immédiate* de l'Empire et avait été concédée à la famille de *La Tour et Taxis* à qui elle rapportait un revenu annuel de 5 millions de francs. Cette famille a eu le bon esprit de vendre chèrement, en Prusse, son privilége au gouvernement qui va s'en voir dépossédé par les chemins de fer. En attendant, c'est le gouvernement qui en exerce le monopole et qui interdit toutes les entreprises particulières de diligences.

Digitized by Google

Qui n'a pas entendu les partisans du monopole invoquer, à l'appui de leurs prétentions, le système prussien, l'ordre, la rapidité et la régularité du service des diligences officielles en Prusse? A tous ceux qui se sont ainsi extasiés de confiance devant les prétendus avantages du monopole prussien, je n'ai qu'une chose à souhaiter: c'est qu'ils aient à supporter, pendant quelques heures seulement, le supplice que nous eûmes à subir pendant un jour et une nuit. Ils seront convertis pour la vie, j'en suis sûr, aux doctrines de la libre concurrence. Le *schnellpost*, il est vrai, était pris au dépourvu; il n'attendait que 8 voyageurs et nous étions 65; puis, il avait toute la mauvaise humeur d'un fonctionnaire qu'on destitue; et, au moment de disparaître, il semblait se faire un malin plaisir de réunir tout le luxe de ses tortures ordinaires et extraordinaires, pour en tourmenter une dernière fois ses malheureuses victimes.

L'histoire de nos tribulations, pendant ces 24 heures de voyage, serait une véritable Odyssée. Je l'avais écrite pour faire justice des illusions des défenseurs du monopole, et surtout pour l'instruction de ceux qui, appelés à parcourir la même route, devaient s'attendre aux mêmes ennuis; mais ce récit serait aujourd'hui sans objet. Le *schnellpost* n'existe plus sur la route de Hanovre. La vapeur vient de le renverser, de le broyer, de l'enterrer. Qu'il repose en paix et que la terre lui soit légère! Je consens de grand cœur à lui pardonner les longues heures d'ennuis, de fatigues et d'impatience, que j'ai passées dans cet enfer roulant, qu'on n'avait pas craint de nous présenter comme une malle-poste.

Heureusement, nous avions pour compagnon de voyage l'un des hommes les plus savants et les plus modestes de l'Allemagne, M. le docteur X****. Après avoir consacré une partie de son existence à l'enseignement et au progrès des sciences médicales, il se repose maintenant, dans une agréable retraite, et au sein d'une famille intéressante, de ses longs et honorables travaux.

L'infortune rend communicatif. Notre bon docteur était doué d'une philosophie imperturbable; après l'avoir fatigué des plaintes que nous arrachait, à chaque relai, et surtout la nuit, la nécessité de changer de voitures, nous lui fîmes nos confidences et lui communiquâmes notre itinéraire. Il sourit, en nous entendant proclamer Berlin la première ville de l'Allemagne. Aux éloges que nous faisions de cette ville, sans la connaître, il opposa Hambourg dont, mieux

Digitized by Google

que personne, il pouvait apprécier l'importance. Ce fut lui qui nous apprit que cette ville, semblable au phénix, était sortie de ses cendres plus belle et plus grande. Il nous parla, avec l'accent de l'admiration, de la résurrection merveilleuse en quelque sorte, de la ville de Hambourg, des embellissements qu'elle avait reçus, des améliorations qu'on y avait introduites, des constructions opulentes qu'on y avait élevées, des établissements utiles qu'elle renfermait, du mouvement de son port et de l'accroissement de son commerce. Pour achever de nous intéresser, il n'eut garde d'oublier l'esprit démocratique des institutions de Hambourg, qui lui paraissaient bien plus dignes d'être étudiées que les velléités capricieuses d'un constitutionnalisme bâtard. Il ne fallait pas tant d'efforts pour nous convaincre : le plaisir de suivre notre savant compagnon, et de jouir des agréments de sa conversation pleine de faits et de souvenirs, eût suffi. Arrivés à Hanovre, nous laissâmes partir le convoi du chemin de fer de Berlin sans regret, et nous fîmes nos dispositions pour nous rendre à Hambourg.

II.

HANOVRE.

La ville. — La royauté. — Le monument de Waterloo. — La station du chemin de fer. — La féodalité en Prusse. — Haarburg.

Le départ pour Hambourg était fixé à trois heures ½. Nous employâmes le temps qui nous restait, à parcourir la ville de Hanovre.

Hanovre est une ville de quarante mille âmes, capitale d'un royaume de 1,600,000 habitants.

En comparant Bruxelles à cette ville et notre Belgique au royaume de Hanovre, nous ne pouvions nous défendre d'un sentiment de fierté à la vue du notre incontestable supériorité, sous le rapport de la population, du moins. Ce fut bien autre chose, quand apparurent ces souverainetés liliputiennes, qui sont venues, si misérablement, étrangler et mutiler ce grand pays et ce noble peuple d'Allemagne. En voyant ces principautés féodales de *Reuss-gratz*, de *Reuss-schlutz*, de *Schavenbourg-lippe*, de *Reuss-lobenstein*, de *Hesse-Hombourg*, d'*Eutin*, de *Birkenfeld*, et de *Hollenzollern-Lichtenstein*,

Digitized by Google

qui n'ont pas même l'importance et la population de nos villes de deuxième et de troisième ordre, oh ! alors, les fumées de l'orgueil national nous portèrent à la tête et, un instant, nous crûmes notre pays assez fort et assez puissant pour secouer une indigne neutralité, et pour jeter le poids de son influence dans la balance des destinées de l'Europe.

Hanovre n'a ni la coquetterie ni l'élégance de Bruxelles, ni ses majestueuses églises, ni ses nombreux monuments, ni ses riantes promenades. Les rues en sont tortueuses, étroites et mal pavées. Nous n'y vîmes rien de remarquable que le palais des États, le monument de Leibnitz, un théâtre qu'on élève, quelques jolies maisons gothiques, des croisées qui, au lieu de s'ouvrir dans l'intérieur des appartements, s'ouvrent du côté de la rue, et une église dont les murailles, la façade, le toit, la tour et la flèche complétement rouges, paraissaient avoir été trempés dans un bain de sang.

Si l'aspect de la ville de Hanovre est triste et sombre, la royauté n'y brille pas davantage par sa magnificence. Le palais qu'elle habite est des plus modestes et n'a, extérieurement du moins, rien de monumental. L'on doit du reste lui rendre cette justice qu'elle n'a pas épuisé son trésor et son peuple pour satisfaire ses caprices, son faste ou son ambition. Le dernier budget du royaume de Hanovre, arrêté légalement par les Etats, ne dépassait pas 6 millions de thalers, dont 1,200,000 pour les intérêts de la dette publique. Des impôts modérés et la constitution sanctionnée par Guillaume IV, à Londres, le 26 septembre 1833, semblaient devoir assurer à ce pays des garanties d'ordre, de liberté et de bien-être matériel. Mais tout changea de face quand, à la mort de Guillaume IV, le chef du parti tory d'Angleterre, le duc de Cumberland fut appelé au trône. Dès le lendemain de son arrivée, Ernest-Auguste prorogeait les Chambres assemblées et quelques mois plus tard, il avait recours à un véritable coup d'État et supprimait la constitution de 1833. Alors commença, entre l'arbitraire royal et les défenseurs de la constitution, cette longue lutte qui se continua jusqu'en 1812. Suspendue alors plutôt que terminée par le triomphe des projets réactionnaires de la royauté, elle recommencera inévitablement le jour où les grandes pensées d'unité et de liberté, qui remuent aujourd'hui le monde, auront inspiré aux peuples de l'Allemagne la conscience de leurs droits et le sentiment de leurs forces...

Digitized by Google

Si la ville de Hanovre, en honorant la mémoire de Leibnitz, a élevé un noble monument à la philosophie, elle en possède un autre d'une nature bien opposée, un monument consacré à la guerre, celui de Waterloo. C'est une colonne en pierre surmontée d'une victoire ; l'emplacement en a été bien choisi, car elle se dessine sur un rideau de vertes collines qui ferment l'horizon ; mais l'effet de la perspective a été si mal calculé, que le sommet de la colonne en paraît plus large que la base.

Toute l'Allemagne est couverte de ces trophées de 1815. La profusion avec laquelle on les a semés, et les immenses préparatifs de défense qu'on y fait depuis trente ans, prouvent, un peu trop peut-être, combien les gouvernements de ce pays sont fiers d'avoir triomphé de la France, et quelle peur celle-ci inspire encore à ses vainqueurs d'un jour. C'est qu'au-dessus de tous ces monuments orgueilleux de la coalition européenne, planent les souvenirs de Jemmapes, de Fleurus, de Montenotte, de Castiglione, d'Arcole, de Rivoli, de Marengo, d'Elchingen, de Langenau, d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, d'Eckmuhl, d'Essling, de Wagram, de Lutzen, de Bautzen, de Dresde et de Leipsick, opposant l'éclat de vingt victoires, au malheur d'une seule défaite.

Quoique lourde et disgracieuse, je ne puis cependant m'empêcher de préférer la colonne de l'esplanade de Hanovre, à la maigre colonne de la place de Waterloo, à Berlin, et surtout à ce monument du *Kreuzberg* qu'on appelle, je ne sais pourquoi, le monument du peuple (*Volks-Denkmal*), car on n'y voit figurer que des empereurs, des rois et des princes. Placés dans les niches d'une flèche gothique et couverts de longues ailes, on les prendrait pour une réunions d'archanges. A la tête de cette cour céleste, la reine de Prusse rapporte triomphalement sur la main, comme le plus beau fleuron de la conquête, le fameux quadrige de la porte de Brandebourg qui, transporté à Paris à la suite de la bataille d'Iéna, n'y fut pas même jugé digne d'un déballage. Ne trouverez-vous pas, comme nous, que c'est là pousser un peu trop loin l'ivresse de la victoire, les priviléges de la flatterie et les abus de l'apothéose [1] ?

[1] Cette critique n'empêche pas M. Rauch, à qui l'on doit les principales statues de ce monument, d'être l'un des premiers artistes de l'Allemagne. Pour s'en convaincre, il suffit d'aller admirer à Charlottenbourg, la statue de la reine Louise qui y repose, au milieu d'une vaporeuse auréole d'azur. On ne peut reprocher à l'artiste que la perfection

Digitized by Google

Ce qui vaut incomparablement mieux que ces monuments et ces colonnes, c'est le bâtiment de la station du chemin de fer de Hanovre. Les salles d'attente sont vastes, commodes et décorées avec autant de goût que d'élégance; la charpente de la gare est revêtue d'ornements et d'arabesques qui en font ressortir la légèreté, et le développement du bâtiment, à l'extérieur, a quelque chose de monumental. Pourquoi, seulement, l'avoir flanqué, aux extrémités, de deux tours crénelées? Serait-ce pour rendre hommage aux prétentions artistiques du roi de Prusse qui, dans sa passion pour le gothique, couvre de créneaux les prisons, les casernes, les usines de gaz, les moulins à vapeur et jusqu'aux églises de Berlin et de Potsdam. Les éloges donnés à la restauration de Stolzenfels, sont pour beaucoup, nous le supposons, dans l'abus de ces réminiscences d'une autre époque. Mais l'on a oublié que ce qui peut convenir à un ancien château-fort sur le Rhin, est souverainement déplacé dans l'intérieur des villes, et surtout pour des monuments modernes, des établissements industriels et des maisons bourgeoises.

Si le roi Frédéric-Guillaume veut se faire un nom dans l'histoire et guider la Prusse dans les voies du progrès, au lieu de confier à l'art le soin de relever les souvenirs féodaux, qu'il fasse disparaître les abus du régime féodal auxquels la vieille Prusse n'a pu se soustraire encore. Cette entreprise courageusement commencée, il y a 40 ans, par Stein, peut être achevée sans dangers et sans bouleversements. L'aristocratie prussienne eût-elle la puissance que possédaient, en France, les grands vassaux de la couronne, on aurait, au besoin, pour la contenir, un bras plus fort que celui de Richelieu, le bras du peuple. Mais il n'en serait pas question. La noblesse, en Prusse, n'a pas même l'influence attachée à de grandes fortunes ou à de vastes possessions territoriales. Accoutumée à obéir, et rompue à la discipline militaire, elle accepterait sans résistance son abdication, et tous les paradoxes de l'école historique ne pourraient la sauver. Cette réforme toute pacifique suffirait pour illustrer un règne. Si on ne veut pas la tenter dans l'intérêt des droits du peuple, ne pourrait-on du moins la réaliser, dans l'intérêt des prérogatives du pouvoir? La liberté plus tard en ferait son profit.

de son œuvre; la chaude animation du marbre chasse la pensée de la mort: c'est une belle femme endormie qu'on a sous les yeux; on croit entendre sa respiration et voir arriver le moment de son réveil.

Digitized by Google

Je termine cette digression pour en revenir à l'embarcadère de Hanovre. Malgré l'anachronisme de ses tourelles féodales, la construction en est du plus bel effet et prévient en faveur du chemin de fer. Il est, en effet, avec celui de Hambourg à Berliu, le mieux construit de l'Allemagne. On n'y éprouve pas, du moins, le balancement fatigant de nos chemins de fer de Belgique et l'on n'y est pas poursuivi par cette horrible poussière qui vous enveloppe comme d'un linceul de sable et de cendres. Les voitures glissent sans effort et sans cahots sur les rails, et l'on y repose doucement comme dans une dormeuse. On pourrait s'y laisser aller, sans inconvénient, du reste, aux douceurs du sommeil, car la route de Hanovre à Haarburg offre peu d'intérêt. Le chemin de fer, laissant à l'écart la plupart des localités, traverse une lande immense de quinze à vingt lieues d'étendue et couverte de quelques plantations de sapins et de bouleaux. Grâce au chemin de fer et à la population qu'il va groupe autour des stations, les sapins et les bouleaux ne tarderont pas à disparaître et, avant 20 ans peut-être, cette plaine aride sera couverte de riches et abondantes récoltes. Comment en douter? N'est-on pas parvenu à conquérir à l'agriculture les sables du Brandebourg et les marais de Brême?

Le goût qui a présidé à la construction de la gare de Hanovre, se retrouve à chacune des nombreuses stations qu'on rencontre. On a transporté sur ce chemin les châlets les plus frais de la Suisse, et l'on en a varié à l'infini, en quelque sorte, les formes et les ornements. C'est une leçon de goût donnée aux paysans du Hanovre et celle-ci, du moins, en appropriant à leurs besoins l'élégance de ces constructions si coquettes, a l'avantage de joindre l'utile à l'agréable et de concilier ainsi la double mission de l'art.

A Haarburg le chemin de fer s'arrête. L'Elbe vient lui barrer le passage et faire respecter sa souveraineté. La largeur et la rapidité du fleuve ne semblent pas permettre de le couvrir d'un pont et de le fouler misérablement aux pieds. Cependant, à l'époque du siége, le maréchal Davoust réunit Hambourg à Haarburg par un pont en bois de plus de deux lieues d'étendue. Ce pont qui fut alors le théâtre d'un sanglant combat, a disparu et nous en cherchâmes en vain les vestiges.

Aujourd'hui, en quittant le chemin de fer, il faut traverser à la hâte la ville de Haarburg, la dernière du Hanovre, et se rendre au

Digitized by Google

bateau à vapeur, qui attend les voyageurs pour leur faire franchir le fleuve. Nous y arrivâmes à 9 heures. La nuit commençait; mais c'était l'une de ces belles nuits d'été qui présagent pour le lendemain une agréable journée. Le soleil avait disparu dans des nuages de pourpre et de feu; à une chaleur ardente avait succédé la brise du soir; le ciel resplendissait de l'éclat des étoiles, et la lune, projetant sa lumière sur les eaux, semblait les colorer d'un reflet d'argent. Rien de doux et de mélancolique comme cette traversée sur un beau fleuve, au milieu du silence de la nuit, du recueillement de la nature et du calme des eaux! C'est alors qu'on est heureux de s'arracher aux préoccupations chagrines de l'existence, pour se laisser aller tour-à-tour au charme des souvenirs, aux douceurs de l'espérance, aux entraînements du cœur ou aux méditations de la pensée. Livré à je ne sais quelles délicieuses rêveries, j'avais oublié et le but de mon voyage et la ville de Hambourg, lorsqu'un mouvement bruyant appela tout-à-coup mon attention: les voyageurs se portaient à l'avant du navire. Au détour d'une des nombreuses îles, dont cette partie de l'Elbe est semée, une brillante illumination venait d'apparaître. En approchant, on voyait se détacher, de cet horizon radieux, la noire silhouette des nombreux vaisseaux qui couvraient le fleuve d'une forêt de mâts: c'était la reine de l'Elbe, l'une des dominatrices des mers; c'était la ville libre de Hambourg!

III.

HAMBOURG.

Ville libre. — Les douaniers et les gendarmes. — Les causeries du soir. — Les surprises. — Le lac de l'Alster, le vieil et le nouvel *Jungferstieg*, l'*Alsterdamm*. — Le grand Alster et les villas. — Les cignes et les oiseaux chanteurs. — Les fleurs et les jardins. — L'Elbe. — Le port et les bassins. — Les églises. — Les palais. — Les statues. — Les musées. — Les établissements utiles et les institutions de bienfaisance. — Les monuments. — Les faubourgs. — Les plaisirs publics. — Les fêtes de famille. — Les joies populaires. — Le siége de 1813 et l'incendie de 1842. — Reconstruction de Hambourg.

Ville libre! oui, libre! car elle a échappé à l'abrutissement du despotisme, et elle a su, au milieu de peuples asservis, conserver à ses habitants les droits et la dignité de citoyens. Libre! car elle n'a eu à subir ni l'oppression de l'absolutisme monarchique, ni l'oisiveté

Digitized by Google

d'une aristocratie, ni l'inutile fardeau d'une armée permanente [1]. Libre! car elle se gouverne elle-même, et abandonne à sa milice bourgeoise le soin de la garder et l'honneur de la défendre. Libre! car, pour que les mœurs fussent en rapport avec ses institutions républicaines, elle a proscrit les titres, les rubans et toutes ces distinctions aristocratiques qui faussent les caractères et corrompent les âmes. Libre enfin ! car, pendant qu'on en est encore ici à d'interminables discussions sur le libre échange, elle a anéanti les priviléges commerciaux comme tous les autres, pour proclamer l'émancipation du travail, le respect de la propriété, la liberté du commerce et de l'industrie. Salut donc à Hambourg! et honneur à la ville libre!

Quelle que soit l'heure à laquelle vous vous présentiez, les portes vous en sont ouvertes. Entrez sans crainte; vous êtes le bien venu; c'est l'hospitalité de la liberté qui vous est offerte. Vous ne trouverez donc pas là, à votre arrivée, la douane qui vous épie, vous arrête, vous fouille, bouleverse brutalement vos malles, viole vos secrets, confisque votre propriété, et qui, parfois, comme ces harpies immondes dont parle Virgile, vous souille le corps de ses impurs attouchements. Vous n'y rencontrerez pas davantage l'agent de police qui, comme à Vienne, s'empare de votre passeport et, en quelque sorte, de votre liberté et de votre personne, en vous défendant tout à la fois d'entrer en ville, d'y rester et même d'en sortir, sans son autorisation spéciale. Toutes ces vexations de l'arbitraire sont inconnues sur cette terre de liberté. Il n'y a là ni douaniers ni gendarmes. On respecte votre personne et votre propriété; vous êtes enfin reçu en homme libre au milieu d'un peuple libre. Votre passeport vous est parfaitement inutile, et si, à l'hotel où vous descendez, on vous demande votre nom, c'est parce qu'à Hambourg les maîtres d'hôtels ont l'usage de faire insérer dans un Journal spécial les noms des voyageurs qu'ils reçoivent.

Glorifiez donc encore une fois la liberté qui, ici du moins, n'est ni un mensonge ni une mystification. Seulement, si vous êtes attardé, et si vous avez laissé passer l'heure du couvre-feu, vous êtes obligé de payer, pour entrer, votre tribut à la fiscalité. Cette taxe des portes s'élève progressivement à mesure que la nuit avance; elle est à minuit, pour une voiture, de 3 marcs (4 fr. 50); Ainsi qu'il arrive toujours, ceux qu'elle atteint sont disposés à la trouver exagérée;

[1] Le contingent que Hambourg doit fournir à la Confédération germanique n'est que de 1298 hommes.

Digitized by Google

cependant, il faut le reconnaître, elle a tous les caractères d'une taxe somptuaire. Elle frappe presqu'exclusivement les classes aisées et épargne les classes ouvrières. Après de longues heures de travail, l'ouvrier a besoin de repos, et il consacre à un sommeil réparateur le temps que l'opulence réclame pour ses plaisirs et pour ses fêtes.

Dix heures sonnaient quand nous arrivions à la porte du port (*Hafen Thor*). Après avoir payé le droit d'entrée, nous nous acheminâmes dans les rues de la ville, précédés et guidés par les commissionnaires qui portaient nos malles. Toute la population était encore sur ses portes et remplissait les rues, car on a conservé à Hambourg l'habitude des causeries du soir et des relations de bon voisinage. Pour faciliter ces rapports, dans la partie de la ville que nous traversions, les maisons sont garnies extérieurement de bancs : les groupes s'y réunissent ; toutes les classes s'y confondent et, rappelant la naïveté des anciennes mœurs, tous les habitants de la rue semblent, par l'abandon de l'intimité, ne former qu'une seule famille.

Au milieu de ces rassemblements bruyants et joyeux, s'avançaient gravement ces crieurs de nuit qui, au nombre de 300, se répandent, tous les soirs, dans les rues de la ville pour veiller à sa sûreté. Sans s'inquiéter du mouvement et du bruit qui se faisaient autour d'eux, et comme si la ville entière eût déjà été livrée au sommeil, ils annonçaient, d'une voix lugubre, aux habitants, qu'ils pouvaient dormir en paix.

Ces réunions du soir donnaient aux rues une animation extraordinaire. Pour nous rendre à l'hôtel *Streits*, qu'on nous avait recommandé, nous avions à traverser une partie de la ville. Déjà de vastes places, de larges rues, de belles constructions nous avaient donné une haute opinion de Hambourg ; mais nous étions loin de nous attendre au spectacle qui frappa nos yeux, lorsqu'arrivés au terme de notre course, nous débouchâmes par la rue *Neuerwall*, à quelques pas de l'hôtel où nous devions nous arrêter.

Comment dépeindre la scène qui s'offrit alors à nos regards? Un lac immense déroulait devant nous sa nappe de cristal. Le cordon de feu, que formait l'éclairage, courait sur les rives du lac, en dessinait les contours, et, se reflétant dans les eaux, semblait les environner d'une auréole de flammes. De magnifiques promenades se déployaient autour du lac et se rattachaient, par des liens de verdure et de fleurs, à ces vastes avenues qui environnent la ville.

Digitized by Google

En face, les promenades, et, comme pour servir de cadre à cet admirable tableau, trois rangs de constructions d'un développement monumental, élevées de quatre étages et couronnées de terrasses italiennes, dressaient dans l'ombre leur masse imposante. Au-dessus, la voûte du ciel, le rayonnement des étoiles, les sublimes beautés de la nuit.

De nombreuses embarcations couvraient le lac : c'étaient des gondoles élégantes et des pirogues légères qu'on prendrait, à leurs formes longues, étroites et sveltes, pour de gigantesques crocodiles glissant sur les eaux. A quelques pas de nous, dans un pavillon, éclataient les accords d'une nombreuse musique : à l'extrémité du lac, une harmonie lointaine, sortant d'un pavillon plus vaste, semblait nous en renvoyer les échos. Une foule nombreuse et élégante couvrait les promenades, attirée à la fois par la fraîcheur des eaux, la beauté de la nuit et les charmes de la musique. Au milieu de cette foule, de jeunes filles, au corsage rouge, au jupon court, au large chapeau de paille, rappelaient les costumes les plus pittoresques de la Suisse, et offraient avec empressement des bouquets et des corbeilles de fleurs. Il semblait, en vérité, qu'on eût voulu réunir, en un seul jour et dans un seul lieu, tous les plaisirs et toutes les surprises, Genève et son lac, Venise et ses gondoles, Florence et ses fleurs, Paris et ses boulevards, Londres et ses terrasses.

Ce lac, c'est le bassin de l'Alster (Binnen-Alster); ces deux pavillons, sont l'ancien et le nouveau pavillon de l'Alster; ces gondoles et ces pirogues vous attendent pour des parties de plaisir sur le lac; ces musiques harmonieuses, ce sont les distractions ordinaires des soirées d'été à Hambourg; ces jeunes filles au costume pittoresque, ce sont les jeunes filles de *Vierlanden* qui fournissent à Hambourg les fleurs dont elle est si avide; cette foule brillante, c'est la réunion des jolies femmes de Hambourg et des colonies d'étrangers et d'étrangères, qui y arrivent de Hollande, du Danemarck, de la Suède, de la Russie, de l'Angleterre et des États-Unis. Ces hauts édifices, qui bornent le lac de trois côtés, et qu'on prendrait pour un assemblage de palais, sont destinés à recevoir les habitants de Hambourg, la foule des commerçants étrangers et des touristes, les riches produits du commerce ou les brillantes fantaisies de la mode. Enfin ces vastes et somptueuses promenades, ce sont l'ancien et le nouvel *Jungfernstieg*, *l'Alsterdamm* et le boulevard. C'est là, sur ce lac, que la ville de Hambourg inaugure ses fêtes, qu'elle

Digitized by Google

arbore son pavillon, qu'elle fait flotter au vent des banderolles de mille couleurs, qu'elle donne des régates plus brillantes que celles de Venise et qu'elle déploie tout le luxe de ses splendeurs. C'est là également que, pendant l'hiver, des essaims de patineurs font admirer la rapidité de leur marche et l'élégance de leurs poses, et que s'organisent ces courses en traîneaux, qui, prolongées le soir, à la lueur des torches et au bruit des sonnettes dont les chevaux sont couverts, produisent un effet fantastique. C'est le centre des plaisirs et le rendez-vous de la population ; c'est l'orgueil de Hambourg ; en un mot, lorsqu'il est rehaussé par le prestige d'une fête, c'est l'un des plus grands spectacles auxquels il soit permis d'assister.

Nous restâmes plusieurs minutes frappés d'étonnement à l'aspect de toutes ces pompes de l'art et de la nature. La majestueuse grandeur du lac, les effets de lumière et d'ombre qui s'y jouaient, l'étendue des promenades, la hauteur et la régularité des constructions, la musique et ses harmonieux accords, la foule et son immense murmure, l'éclat de la fête, et surtout l'impression d'une vive surprise et la mystérieuse grandeur que revêtent les objets pendant la nuit, tout se réunissait pour donner un aspect féerique à la scène que nous contemplions et nous rappeler les merveilleux récits des Mille et une nuits.

Le lendemain, nous fûmes sur pied et nous sortimes de grand matin pour nous convaincre que nous n'avions pas fait un rêve, et que les merveilles, dont le souvenir nous poursuivait, n'existaient pas seulement dans notre imagination. Le brillant éclairage de la veille était éteint ; la musique ne faisait plus entendre ses accords ; l'éclat de la fête avait disparu ; la foule était moins nombreuse et les promenades étaient moins animées ; mais le panorama que nous avions sous les yeux, n'en conservait pas moins son caractère imposant, éclairé par les flots de lumière qu'y répandaient les rayons du soleil.

Nous pouvions apercevoir, à la clarté du jour, les détails que les ombres de la nuit ne nous avaient pas permis de saisir : le calme et la transparence des eaux, la fraîcheur des promenades, les groupes d'acacias, de tilleuls et de peupliers qui les ornent, les bancs nombreux qui les garnissent, l'élégance des candélabres qui les décorent, la largeur des trottoirs qui les bordent, et le vaste escalier par lequel on descend aux barques et aux gondoles qui, rangées le long de l'ancien *Jungfernstieg*, attendent les promeneurs.

Digitized by Google

Toutes ces maisons qui, la veille, ne nous avaient paru former qu'une construction unique, d'un immense développement monumental, se détachaient maintenant les uns des autres par la variété des façades et le luxe de l'ornementation. Surmontées de galeries élégantes, elles cachent ces longs tuyaux de cheminée, que l'art n'a pu jusqu'ici dépouiller de leur caractère grotesque, et elles n'offensent pas la vue, comme la plupart des palais de Vienne et de Berlin, par de vulgaires toits rouges couverts d'une mosaïque d'ignobles rapiécetages. A la régularité de l'alignement elles joignent l'indépendance des inspirations artistiques qui les ont élevées; chacune d'elles a son cachet et son caractère et, rappelant les meilleures traditions des écoles d'architecture, elles brillent de cet éclat de fraîcheur et d'élégance, que j'ai le tort, je l'avoue, de préférer à cette triple couche d'ordures dont on laisse se charger les édifices, dans les autres pays et spécialement en Italie, cette terre classique des beaux arts. A l'extrémité du lac, les grands arbres du boulevard, un pont léger et un moulin pittoresque viennent mêler aux créations imposantes de l'art les riants effets d'un paysage champêtre.

Ces belles constructions des deux *Jungfernstieg* de *l'Alsterdamm* sont habitées en partie par la riche bourgeoisie de Hambourg. Pour captiver les étrangers qui y affluent, par les séductions de ces admirables promenades, les principaux hôtels sont venus également s'y établir : à quelques pas de l'hôtel Striets, l'hôtel de Russie ; plus loin, le coquet hôtel Victoria; à l'extrémité de l'ancien Jungfernstieg, l'hôtel de Pétersbourg avec son élégant péristyle à colonnes; puis les hôtels de Londres, de l'Europe, de l'Alster, du Prince Royal, etc. On trouve dans ces hôtels une somptueuse hospitalité. La plupart d'entre eux ont des appartements pour 200 voyageurs et des salles à manger pour 300 convives.

Plusieurs clubs et des sociétés littéraires ont à leur tour transporté sur l'ancien Jungfernstieg leurs salles de réunion où l'on reçoit les journaux de tous les pays. Les rez-de-chaussées sont occupés par des magasins d'horlogerie, d'orfévrerie, d'estampes, de librairie, de nouveautés et de modes, qui peuvent rivaliser avec les magasins les plus élégants de Paris et de Londres. Enfin c'est là que se trouve l'entrée du nouveau bazar, délicieuse salle octogone, élevée de quatre étages, et coupée par une arcade d'une légèreté aérienne, qui conduit à une brillante galerie.

Digitized by Google

Pour mieux admirer l'ensemble des constructions qui encadrent le lac de l'Alster et jouir de l'aspect imposant de ces grandes lignes de perspective, c'est au boulevard qu'il faut se transporter. Vous avez, à votre droite, le nouveau pavillon de l'Alster avec sa galerie circulaire, l'esplanade bordée de deux rangs de maisons somptueuses et d'épaisses avenues de tilleuls, et les fraîches constructions du nouveau *Jungfernstieg*; à gauche, l'un des principaux boulevards et l'*Alsterdamm* dont les maisons, ornées de balcons, de cariatides et de colonnes, forment le spécimen d'architecture le plus remarquable qu'on puisse voir; en face, l'ancien *Jungfernstieg* avec ses opulents hôtels et ses brillants magasins; à vos pieds, le lac de l'Alster qui semble placé là, comme une glace immense, pour réfléchir l'azur du ciel, la verdure des arbres et la réunion de toutes les beautés qui vous entourent. Si vous étendez le regard au-delà des limites de ce premier horizon, vous voyez successivement se dessiner la place Adolphe, le palais de la Bourse, la place de l'Hôtel-de-ville, les flèches de quelques église, la tour mauresque de la poste avec son télégraphe', des rues nombreuses au centre desquelles se trouve la belle rue de *Neuerwall*, enfin la partie la plus riche, la plus brillante, j'allais dire la plus aristocratique, de la ville.

D'autres étonnements vous attendent encore. Vous avez, en ce moment, sous les yeux les splendeurs du luxe et les magnificences de la ville, l'activité du commerce et du travail, le bruit et le mouvement de la population. Voulez-vous maintenant voir apparaître le calme de la solitude, les vertes pelouses des prairies, de riants jardins, des eaux plus fraîches et plus limpides encore, enfin toutes les séductions et toutes les grandeurs de la nature? Traversez le boulevard et venez vous reposer sur l'un de ces larges bancs si agréables aux promeneurs.

Ne dirait-on pas qu'une fée, de sa baguette magique, ait évoqué devant vous un monde nouveau et des surprises moins brillantes peut-être pour les yeux, mais plus douces au cœur? L'Églogue, si je puis m'exprimer ainsi, remplace le poëme épique. Vous vous retrouvez en face d'un lac six fois plus étendu que celui que vous venez de quitter. C'est le grand Alster (*Grosse-Alster*). C'est là que l'Alster, avant de venir se perdre dans l'Elbe, a rassemblé tout ce qui lui restait de force pour mourir avec éclat et donner, par la réunion abondante de ses eaux, une haute idée de sa grandeur et

Digitized by Google

de sa puissance. Les bords de ce deuxième lac sont couverts d'élégantes villas qui viennent se mirer dans ses eaux et qui vous envoient les parfums de leurs jardins fleuris; et plus loin, d'immenses prairies, couvertes de troupeaux, bornent et animent encore ce délicieux paysage.

Lorsque vous ramenez les regards sur le lac, pour suivre ces gondoles élancées qui voguent à fleur d'eau avec la rapidité d'un trait, ou ces barques légères qui vont déposer des promeneurs au pied des campagnes voisines, vous les voyez traverser des troupes de cygnes qui semblent leur servir d'escorte en se balançant majestueusement sur les eaux. Les uns s'approchent du rivage comme pour faire admirer la fierté de leur maintien, et les autres se retirent à l'extrémité du lac où ils paraissent à peine gros comme des mouettes.

Ce sont les pensionnaires de la ville et ils sont nombreux, car on prétend qu'ils dépassent 2000. Hambourg les conserve pour servir d'ornement aux belles eaux de ses deux lacs. L'été, la plupart d'entre eux quittent la ville et font des excursions dans l'Alster; mais quand le froid fait sentir ses rigueurs, ils reviennent en foule et l'on prépare leurs quartiers d'hiver. Chaque matin on brise la glace de la partie du lac qui leur est réservée et chaque jour aussi on leur apporte la nourriture. On vient assister à leur repas comme on assistait jadis aux festins royaux; car rien de plus curieux que leurs démonstrations de joie à la vue des gardiens qui les servent, et l'avidité avec laquelle ils se disputent leur part dure pas commun.

Les jeunes cygnes surtout sont, à Hambourg, l'objet d'une sollicitude spéciale et non moins prévoyante que celle qui, à Rome, veillait sur les oies, ces bruyants sauveurs du capitole. Des mesures de police ont été prises pour écarter les dangers qui pourraient menacer des têtes si chères. La jeunesse est inexpérimentée; elle a de nombreux défauts; elle n'est que trop disposée à se laisser aller aux excès de la gourmandise, surtout quand les grands parents eux-mêmes donnent, sous ce rapport, d'assez mauvais exemples. Il est donc interdit au public de jeter de la nourriture à ces intéressants pupilles de la police, dans la crainte, dit naïvement l'ordonnance, de les voir mourir d'indigestion.

Mais si le cygne fait l'ornement de l'Alster par la majesté de ses

Digitized by Google

formes et la blancheur de son plumage, il ne chante pas; et les oiseaux qui charment l'oreille par la fraîcheur et la variété de leurs chants, ont bien droit à leur tour à quelques mesures de protection: le patronage de la police leur est donc également assuré. Et quand nous aussi, il y a deux ans, nous avons déployé tout l'appareil des lois et des arrêtés, pour protéger les oiseaux appelés, en style officiel, les oiseaux chanteurs, nous n'avons fait, hélas! comme toujours, que de la contrefaçon. La police de Hambourg nous avait devancés depuis longtemps. D'anciennes ordonnances, placardées aux arbres des promenades, défendent sévèrement de prendre les oiseaux et leurs nids. Les oiseaux, à leur tour, semblent avoir deviné la sollicitude dont ils sont l'objet, et se complaire à exprimer leur reconnaissance dans leurs chants joyeux. Ils ont cessé d'avoir peur de l'homme et n'interrompent plus leur ramage pour fuir à son aspect. Ils sautillent familièrement à vos pieds, voltigent autour de votre tête et vous escortent de concerts mélodieux. Il n'est pas jusqu'au moineau lui-même, ce forban qui vient ravager nos champs et nos jardins, qui ne croie avoir le droit de considérer sa personne comme inviolable et sacrée. Nous en vîmes appliquer les doctrines les plus échevelées du communisme, s'abattre sur des barques de grains qu'on transportait et donner audacieusement le signal du pillage, sans qu'on pensât seulement à les chasser.

Comment aimer les oiseaux, sans aimer les fleurs, ces douces amies de l'homme qui, pour lui plaire, étalent les formes les plus coquettes et les plus gracieuses, couvrent de perles les tapis de verdure, reproduisent les plus brillantes couleurs de l'arc-en-ciel, ont des parures et des sourires pour tous les climats et pour toutes les saisons et vous enivrent de leurs parfums les plus suaves? Le goût des fleurs aussi est donc répandu à Hambourg dans toutes les classes. Elles règnent dans les salons de l'opulence; elles embellissent et embaument jusqu'à l'humble réduit de l'artisan.

Pour satisfaire ce goût, la ville de Hambourg a mis à contribution toutes les parties du monde et, s'emparant à la fois des plantes les plus délicates et des fleurs les plus recherchées du Tropique, du Pérou et de l'Australie, elle a rapporté dans son sein ces riches trophées. Mais ces pauvres exilées regrettent leur beau climat, leur doux ciel, leur brulant soleil; elles ont besoin d'air, de chaleur et de lumière, car plusieurs d'entre elles puisent la vie dans un rayon

Digitized by Google

du soleil, une goutte de rosée ou les caresses du vent, pendant que d'autres, les orchidées, par exemple, qu'on a appelées les solitaires du règne végétal, réclament l'ombre et la retraite. Elles souffrent, baissent tristement la tête et, résignées à l'agonie et à la mort, elles semblent déjà s'envelopper de leurs corolles flétries comme d'un linceul ? Qu'a-t-on fait alors pour les sauver ? On les a introduites dans des palais de verre où l'on a réchauffé leur tige glacée, rafraîchi leurs racines, calmé leur faim et leur soif et rappelé l'activité de la vie qui s'éloignait. Ressuscitant pour elles, par d'habiles artifices, l'influence bienfaisante du soleil, de la rosée, de l'air, de l'ombre ou de la lumière, on a fini par tromper leur douleur et par leur faire oublier les souffrances de l'exil. Et à Hambourg, sous ce climat si souvent glacial, on les voit grandir, se reproduire et s'épanouir, comme si elles se trouvaient encore dans les douces régions auxquelles elles ont été enlevées.

C'est cette passion des fleurs et des plaisirs de la campagne, qui a créé toutes les maisons de plaisance et tous les jardins dont la ville de Hambourg est environnée : les nombreux jardins de la porte du Quai, d'Eppendorf, de Brand, de Ritscher, de Sillm, le grand et le petit Flotlbeck, le parc de Voght, le jardin Parish a Nienstaedten, ceux de Godefroy à Doggenhouden, de Bauer à Blankenese, de M. Donner à Avelgoenne, de Sieveking à Hamm, les jardins d'Eimsbuttel, le vaste jardin et les belles serres des frères Boods. On s'y croirait au milieu d'une exposition permanente des produits les plus remarquables de l'horticulture et de la botanique. Il y a là pour des millions, et il faudrait des jours et des semaines pour visiter, contempler et décrire toutes ces richesses de la végétation et tous ces trésors de la nature.

Mais je m'aperçois que, captivé par les beautés de l'Alster et les séductions de la nature, par le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, les tapis verts des prairies et le cristal des eaux, je me laisse aller à faire une interminable idylle et j'oublie les deux grandes choses qui devaient figurer en tête de mon récit, parce que c'est à leur réunion que Hambourg doit sa puissance et ses richesses : l'Elbe et le port.

Hâtons-nous de réparer cet oubli. Traversons rapidement cette magnifique esplanade, bien faite cependant pour nous retenir par le luxe de ses bâtiments et de ses plantations. Réservons pour un

Digitized by Google

moment plus opportun notre visite au jardin botanique, que nous laissons à la porte du Rivage, et, abandonnant ces jolis sentiers qui circulent en serpentant dans les jardins du boulevard, suivons l'avenue principale et arrivons bien vite à la porte du port : voici l'Elbe, le port de Hambourg et ses vaisseaux.

Avant d'atteindre Hambourg, l'Elbe a traversé l'Autriche, la Bohême, la Saxe, la Prusse, le Hanovre, fourni une course de plus de 160 lieues, reçu les eaux de vingt rivières et offert à l'admiration du touriste des sites aussi variés qu'imposants. C'est sur la route de Prague à Dresde, dans cette contrée romantique qu'on appelle la *Suisse-Saxonne*, de *Leitmeritz* à *Pilnitz*, qu'il faut aller les chercher. Là, les rives du fleuve se relèvent en ondulant et atteignent une hauteur qui, au *Schneeberg*, est de 2,500 pieds. On y trouve les ruines de quelques châteaux féodaux, de rares villages, la ville de *Schandau* et la forteresse de *Kœnigstein*, dont le développement est de plus d'une demi-lieue, et qui est placée comme un nid d'aigle, sur un rocher de 1,400 pieds. Mais ce n'est pas aux travaux des hommes, c'est à la nature seule que les rives de l'Elbe doivent leur beauté. Couvertes d'immenses forêts de sapins, hérissées de roches colossales et bouleversées, qu'on prendrait pour les débris d'un monde écroulé, elles déroulent sous vos yeux, sur une étendue de près de vingt lieues, des scènes de l'effet le plus saisissant et le plus grandiose. Ces gigantesques rideaux de rochers, de pins et de mélèzes ne s'ouvrent, par moments, que pour laisser voir des gorges profondes, étroites et sombres, par où s'échappent les torrents à la saison des neiges et des pluies. L'aspect sauvage de cette nature primitive vous frappe par sa grandeur et vous fait oublier, non seulement ces rives du Rhin, qui ne doivent en réalité leur vogue qu'à quelques ruines, à des légendes et à des vignobles, mais même les parties les plus vantées du Danube.

A Hambourg, ce pittoresque grandiose a disparu ; les rives se sont abaissées et le fleuve, coulant en liberté au milieu des plaines qu'il féconde, a pu modérer son cours, entourer de ses replis des îles de verdure, s'étendre, s'élargir et former devant la ville un vaste port, accessible aux vaisseaux de commerce. La nature avait réservé pour Hambourg tous les avantages d'une position privilégiée, à vingt lieues de l'Océan et au confluent de l'Alster et de l'Elbe ; l'activité et l'intelligence des habitants ont fait le reste. Ils auraient pu,

Digitized by Google

comme tant d'autres, suivre les conseils de l'ignorance, de la routine et de l'égoïsme, s'approprier des priviléges et des monopoles, en réclamant des droits différentiels pour leur marine et des droits protecteurs pour leurs industries; mais, hâtons-nous de le dire, ils n'ont pas mérité le reproche que Béranger adresse à ces gouvernements, qui,

. . . . . pris de vertige,
Des biens du ciel triplant le taux,
Font mourir le fruit sur sa tige,
Du travail brisent les marteaux.
Pour qu'au loin il abreuve
Le sol et l'habitant,
Le bon Dieu crée un fleuve:
Ils en font un étang.

Les Hambourgeois n'ont pas fait un étang de l'Elbe; ils ont laissé à leur noble fleuve son indépendance et sa grandeur, et ils en ont fait libéralement les honneurs au monde entier.

Dieu les en a récompensés, car ils ont vu affluer dans leur port les navires de tous les peuples et les produits de toutes les contrées. Toutes ces richesses amoncelées, en circulant par mille canaux dans son sein, ont fait descendre l'aisance jusque dans les derniers rangs du peuple. Jamais le travail n'y a fait défaut à l'activité de la population, et pendant que, dans d'autres pays, les industries privilégiées ne parviennent pas même à assurer du pain aux masses qu'elles exténuent, le prolétaire de Hambourg voit son salaire s'élever à 10 et 15 fr. par jour.

Aussi, quand le Zollverein est venu environner de ses tentations et de ses convoitises la ville de Hambourg pour qu'elle se donnât à lui, lui offrant, pour l'en récompenser, le monopole du commerce maritime de l'Allemagne, Hambourg a rejeté résolûment ces offres. C'est que la ville de Hambourg a foi dans la liberté; c'est qu'elle a le sentiment de ses grandeurs futures; c'est que le passé lui répond de l'avenir; c'est qu'elle sait que si la liberté a fait de son port le premier port de l'Allemagne, la liberté continuera son œuvre, et qu'un jour elle fera de son port l'un des premiers ports du monde [1].

On se rend d'habitude au *Stingfang* (Pêche des éperlans), pour jouir de la vue d'ensemble la plus complète du port de Hambourg.

[1] Dans les neuf premiers mois de cette année, il est entré dans le port de Hambourg 3174 navires de mer.

Digitized by Google

De là, en effet, vous dominez l'Elbe et ses îles, le port et ses navires; vous pouvez suivre du regard les vaisseaux qui arrivent toutes voiles déployées, et ces bateaux à vapeur qui, déroulant à leur suite un long nuage de fumée, et sans s'inquiéter des marées et des vents, continuent le jour et la nuit leur marche infatigable.

Mais si intéressante qu'elle soit, cette revue superficielle ne peut vous suffire. Si vous tenez à apprécier l'activité du port de Hambourg et l'importance de son commerce, descendez et venez vous asseoir dans l'une de ces barques amarrées au rivage. Deux rameurs vous conduiront rapidement au milieu de cette triple haie de navires, qui reposent sur leurs ancres et dont quelques-uns laissent voir presque entièrement leur carène. Et d'abord admirez ces colosses flottants. Comme on se sent petit et faible en passant à leurs côtés! au moindre choc, ils broieraient votre barque comme une coquille de noix. Cet immense navire qui élève ses flancs gigantesques au dessus de l'eau, vous paraît le chef-d'œuvre de la puissance et de l'intelligence humaine; on croirait qu'il peut défier les flots, la foudre et le ciel. Vienne la tempête cependant, et cette masse, qui semble vous écraser de son poids et de sa force, sera le jouet des vents, et les vagues la briseront et l'engloutiront aussi facilement que l'humble barque dans laquelle vous êtes assis; tant il est vrai que cette puissance, dont l'homme est si fier, n'est, après tout, que vanité et néant!

Vous vous trouvez comme perdu au milieu de cette forêt de mâts et de ce pêle-mêle de vaisseaux qui se pressent dans le port. Les uns viennent d'arriver, les autres font leurs préparatifs de départ; ceux-ci attendent leur chargement, ceux-là sont couverts d'un essaim de travailleurs occupés à transborder leurs cargaisons. Les produits des deux mondes y affluent et s'y échangent; les importations et les exportations s'y croisent, car, pendant que la ville de Hambourg se charge de fournir aux besoins de la consommation d'une partie de l'Allemagne, elle la débarrasse de l'excédant de sa production et même de sa population. Nous y vîmes, en effet, le départ de deux navires chargés d'émigrants; tristes et silencieux, ces malheureux adressaient de cœur un dernier adieu à leur patrie qu'ils ne devaient plus revoir. Ils allaient chercher, au delà des mers, un sol plus hospitalier, des institutions moins oppressives, du travail, du soleil et la liberté.

Digitized by Google

Après avoir parcouru le port, n'oubliez pas de vous faire conduire dans le grand bassin (*Binnen Hafen*); il a l'étendue et l'animation des *docks* de Londres. C'est dans les vastes entrepôts qui l'environnent, qu'on dépose une partie des arrivages, pendant que l'autre est transportée dans tous ces magasins qui, armés de longues grues, bordent les nombreux canaux dont la ville est sillonnée.

Puis, reprenant votre course, vous traversez le port *Rummel* et les nombreux navires qui l'encombrent, vous remontez le cours du fleuve jusqu'au *Theer magasin* et aux trois *Holz hafen*, et traversant l'*Oberbaum*, vous allez terminer votre pèlerinage commercial et descendre au port supérieur (*Ober Hafen*), à peu de distance de la station du chemin de fer.

Vous aurez fait une excursion aussi agréable qu'instructive et qui vaut bien une course en gondole sur le grand canal de Venise. Car, si vous n'avez pas vu passer devant vous les ravages du temps et des hommes, des palais déserts et ruinés, les misères d'une aristocratie déchue et tous les tristes emblêmes de la décadence et de la mort, vous aurez assisté au plus intéressant de tous les spectacles, celui de toutes les grandeurs du travail, du progrès, de l'intelligence et de la liberté. Mieux que dans les statistiques, vous aurez pu apprécier le mouvement commercial de Hambourg, car vous en aurez en quelque sorte touché de l'œil et de la main les ressources et les richesses.

Et pour protéger cet amas de richesses et défendre son pavillon, la ville de Hambourg n'a pas cru devoir se permettre, depuis la dissolution de la ligue hanséatique, le luxe dispendieux d'une marine militaire, car elle ne possède pas, que je sache, en ce moment, un seul vaisseau de guerre. Et nous, qui comptons à peine 60 à 80 pauvres navires de commerce, représentant ensemble un capital de trois millions peut-être, nous avons une marine militaire composée de deux goëlettes, de deux canonières et de 300 matelots. Et pour entretenir, surveiller et diriger cette formidable flotte, il nous a fallu un inspecteur général de la marine, un ministre de la marine, un budget de la marine! Comme il nous faut une armée permanente, des cadres pour 80,000 hommes et un nouveau système de forteresses, pour défendre notre neutralité, c'est-à-dire, notre impuissance politique!

En terminant cette excursion, vous voudrez visiter, sans doute,

Digitized by Google

les églises, les palais et les musées. C'est par là que débutent invariablement les touristes, qui ne demandent aux voyages que des distractions pour l'ennui et pour l'oisiveté. Presque toujours trompés dans leur attente, ils n'osent pas convenir, à leur retour, des déceptions qu'ils ont éprouvées, et ils ne cherchent pas même à s'en dédommager, en donnant quelques-uns de leurs loisirs à l'étude des mœurs, des institutions et des lois des peuples au milieu desquels ils séjournent.

Hambourg renferme de nombreuses églises, parmi lesquelles on admire surtout celle de S^t^ Michel, dont le clocher de 150 mètres, est l'un des plus élevés de l'Europe, et servit, en 1805, aux essais que fit Benzenberg sur la chute des corps. Lorsque les deux églises, qui ont disparu dans l'incendie et qu'on reconstruit aujourd'hui dans le goût gothique, seront terminées, elles produiront un charmant effet. Toutefois il ne faut pas oublier que les principales églises de Hambourg sont consacrées au culte protestant ; on n'y trouve donc pas le luxe et les magnificences du catholicisme ; car, on se le rappelle, ce fut surtout contre les richesses de l'Église romaine, et les moyens employés pour les accroître encore, que la Réforme dirigea ses premières et ses plus violentes attaques.

Du reste, les églises catholiques de l'Allemagne sont, sous tous les rapports, bien inférieures à nos belles et imposantes cathédrales gothiques. La fameuse basilique de S^t^ Étienne elle-même, n'a, ni les vastes proportions, ni la pureté de style, de Notre-Dame d'Anvers et de S^te^ Gudule à Bruxelles. Défigurée à l'intérieur par des autels et des ornements de mauvais goût, et surtout par les tribunes vitrées qui couvrent les stalles du chœur, profanée à l'extérieur par le gigantesque double aigle qu'on a dessiné en tuiles vernies sursontoit, elle n'offre plus à l'admiration qu'une élégante flèche à jours, qui semble élever jusque dans les nues le luxe de ses arceaux, de ses colonnettes et de ses dentelles d'ogives.

Nous l'avouerons, il est quelque chose que nous plaçons bien au-dessus de toutes les merveilles de l'architecture religieuse, c'est le triomphe de la plus belle loi de la morale, la loi de la tolérance. Les guerres de religion firent aussi couler en Allemagne des torrents de sang. La lutte armée du catholicisme contre la reforme, on se le rappelle, dura trente ans et entraîna à sa suite d'exécrables horreurs. Ce fut dans cette guerre que Tilly le catholique, après s'être

Digitized by Google

emparé de Magdebourg, fit égorger trente mille de ses habitants, sans distinction d'âge ni de sexe. Pendant que le fanatisme exhalait ainsi ses fureurs et offrait des hécatombes humaines, Hambourg arborait le drapeau de la tolérance et de la liberté. La réforme et le catholicisme y vivaient en paix ; l'église s'élevait à côté des temples ; des colonies d'émigrés, chassés des Pays-Bas, venaient y jeter les fondements du beau quartier de Neustadt ; et cette malheureuse race des juifs, si opprimée ailleurs, se réfugiait à Hambourg pour y pratiquer son culte en liberté. La nouvelle Synagogue rappelle, par son architecture, à ce peuple exilé, cette terre d'Orient, vers laquelle il n'a cessé de tourner des regards de regret et d'espérance. Des temples et des chapelles pour le culte protestant, pour le culte réformé, pour le culte catholique, pour le culte anglican, pour les juifs, les mennonites et les anabaptistes, sont là pour prouver tout le respect, qu'on a toujours professé à Hambourg, pour la liberté des croyances religieuses.

Après avoir parcouru les églises, vous chercheriez vainement à Hambourg ces constructions fastueuses élevées par la courtisannerie aux rois de la terre. Dans les pays servilement monarchiques, l'on n'a vu que trop souvent la royauté vouloir s'égaler à Dieu et réclamer des palais aussi splendides que des temples. Peu importait que, pour satisfaire ses goûts dispendieux, le peuple fût livré à la misère, couvert de haillons et entassé dans de misérables huttes. Ne fallait-il pas que l'humanité tout entière fut abaissée pour exalter le pouvoir de ceux qui l'opprimaient ? Pour assouvir leur ambition ou leur prodigalité, ils demandaient aux peuples leur sang et leur or ; et les peuples livraient leurs enfants et leurs ressources, étouffant ces murmures et ces colères qui devaient un jour produire une si terrible explosion. Ici rien de pareil. Vous êtes dans une ville libre et dans un état républicain. Il n'y a pas de palais pour la royauté ; mais aussi la ville de Hambourg n'a pas été condamnée à s'appauvrir, et à se dépeupler, pour soutenir le luxe stérile des cours et obéir aux caprices tour-à-tour ruineux et sanglants de l'absolutisme monarchique.

Cet exemple malheureusement a été jusqu'ici perdu pour le reste de l'Europe. Malgré les leçons terribles des révolutions, ne voudrait-on pas ressusciter encore ce culte, ce fanatisme de la royauté qui n'est, qui ne peut plus être, pour des peuples intelligents, que la

Digitized by Google

première des fonctions publiques ? On pouvait espérer que notre siècle, qui a fait justice de tant de préjugés et de tant de sottises, qui a assisté à de si grands événements, qui a vu élever et briser tant de trônes, de dynasties et de gouvernements, aurait étouffé à tout jamais, sous les coups de la raison et du ridicule, l'esprit de courtisannerie. Le contraire est arrivé. L'adulation a pris de nos jours des proportions et un caractère plus exagéré encore. Comme les empereurs romains de la décadence, les rois aujourd'hui, en mourant, se *font dieux*. Ceux d'entre eux, à qui les honneurs de la sépulture eussent été refusés, s'ils avaient dû, comme les rois d'Égypte, subir un jugement solennel après leur mort, obtiennent de splendides statues ; l'on en est même à ne plus attendre leur mort pour leur décerner des apothéoses. L'Allemagne, si grave d'habitude, n'a pu résister à la contagion de l'exemple. Il n'est pas de famille princière qui, dans l'intérêt de sa propre illustration, n'ait cru devoir couler en bronze, placer sur un piédestal et élever aux honneurs d'une sorte de déification, la médiocrité de l'un ou l'autre de ses membres.

En Prusse surtout les choses se font largement. Le statuaire Rauch, dont nous avons eu déjà l'occasion de vanter le talent, s'occupe, depuis dix ans, d'un monument qui, peut-être, exigera encore dix années de travaux : il est vrai que ce monument est celui de Frédéric II ! Le roi, sur son cheval de bataille, dominera, du haut de son piédestal, quatre statues équestres de grandeur naturelle et des groupes nombreux réunis à ses pieds. Ce monument, lorsqu'il sera terminé, sera le plus somptueux de tous les monuments de l'Europe. Certes, personne n'en est plus digne, — puisque le siècle n'est pas encore complétement revenu des illusions de la gloire militaire, — que le grand capitaine qui sut défendre son royaume contre les trois puissances les plus redoutables de l'Europe, battre successivement leurs armées, mettre en fuite, à Rosbach, avec une poignée de 7000 braves, 50,000 Français et Autrichiens, se montrer plus héroïque encore dans la défaite que dans la victoire et, après avoir perdu ses généraux, ses soldats et sa capitale, terminer par une paix honorable une guerre qui, en sept ans, avait dévoré un million d'hommes. Quoi qu'on fasse cependant, le tombeau de ce grand homme, ce modeste cercueil de bronze, sans ornements et sans autre inscription que le nom de Frédéric, déposé dans le sombre

Digitized by Google

caveau de l'église de Potsdam, en dira toujours cent fois plus par sa simplicité que tous les monuments du monde [1]. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il est des choses, des renommées et des hommes, auxquels l'art lui-même ne peut toucher, sans les rapetisser et sans les compromettre.

Les autres célébrités prussiennes, dont les statues encombrent les places de Berlin, n'ont pas cet inconvénient à craindre. Si l'on en excepte quelques-uns des braves généraux de Frédéric, se rappellerait-on aujourd'hui les noms de la plupart de ces illustres inconnus, sans la permanence de cette exposition publique? Du reste, on croirait qu'en Prusse, la grandeur se mesure à la taille et que les grands hommes s'y fabriquent au mètre, car on en fait des espèces de géants. La statue de Blucker, avec son piédestal, n'a pas moins de 8 mètres ½ de hauteur. Le roi de Bavière est encore venu renchérir sur cette exagération en faisant exécuter des statues hautes de 50 pieds. Comme on voit, on touche de toutes parts aujourd'hui, en matière d'apothéose, au ridicule et à l'extravagance.

Il n'en est pas de même à Hambourg. Les monuments que cette ville a élevés à Adolphe IV et à quelques hommes honorables et utiles, sont d'un style aussi simple que sévère. Le dévouement individuel a complété l'œuvre de la reconnaissance publique. J'ai vu, dans la rue de la Montagne (Berg strasse), au n° 25, une délicieuse maison gothique; la façade en était décorée par les bustes de quelques uns des hommes les plus célèbres de l'Allemagne : Luther, Guttenberg, Goëthe et Schiller. Cet hommage spontané n'est-il pas cent fois plus flatteur et plus digne que tous ces honneurs officiels dictés par la flatterie et le mensonge? Il n'y a rien là du moins qui rappelle l'orgueil et le néant de la vanité de l'homme.

Que vous dirai-je maintenant des musées et des collections artistiques de Hambourg? J'en conviens, ils ne captiveront pas longtemps votre attention. Moins heureuse que Vienne, cette ville ne pourra pas exposer à vos regards le théâtral appareil dont la monarchie absolue a besoin de s'environner pour imposer encore aux yeux de la multitude : la collection des costumes, que revêtent les empereurs d'Autriche à leur couronnement; les trésors du St-Empire; la

[1] *Ceci est plus simple, plus beau que St-Denis!* Telle fut l'exclamation de Napoléon en présence du tombeau de Frédéric.

Digitized by Google

couronne et le sceptre ; l'étoile des ordres de la couronne, le nœud de diamants de l'ordre militaire de Marie-Thérèse, le talisman de Wallenstein. Vous n'y verrez pas, comme à Munich, une série d'anachronismes prétentieux, le musée moral du palais du roi, la toilette de l'impératrice Joséphe et d'autres merveilles de cette force qui sont bien faites, on en conviendra, pour élever l'intelligence, éclairer la raison, et enrichir la mémoire. Le catalogue de ses galeries de tableaux ne se trouve pas davantage dans ces manuels de touriste, qui vous préparent tant de déceptions, en vous présentant souvent, comme des chefs-d'œuvre, une série de médiocrités, de réminiscences et de copies. Faut-il l'en plaindre ? Lorsque l'art, aujourd'hui sans but et sans direction, au lieu d'exercer sa mission philosophique, d'exalter les grandes pensées et les généreux sentiments, d'élever les caractères, d'ennoblir les âmes, de féconder l'intelligence et de prêter son prestige aux enseignements de la raison, de la liberté et du progrès, ne s'oublie que trop souvent au point de se faire l'esclave de la puissance, de flatter les préjugés et les passions, et de propager l'erreur, le mensonge et l'immoralité : à quoi bon un musée à Hambourg ? Serait-ce pour réveiller le fanatisme militaire, en nous montrant des scènes de sang et de meurtre et des peuples qui s'entr'égorgent pour le bon plaisir des rois ? Ville libre et ville de commerce, Hambourg ne peut glorifier que la liberté, la paix et le travail. Serait-ce pour reproduire les légendes, les traditions, les miracles, les symbôles et les mystères du catholicisme? Hambourg n'y croit pas. Serait-ce enfin pour transmettre à la postérité la plus reculée une collection de types vulgaires et de profils bourgeois? A Hambourg, c'est au foyer domestique que se conserve le culte des souvenirs et des traditions de la famille.

Hambourg a mieux que tout cela à vous faire voir. Son musée, ce sont ses canaux, ses bassins, ses magasins, ses entrepôts, ses halles, ses usines, l'activité de son commerce, le mouvement de son port, la réunion des navires et des bâteaux à vapeur qui s'y pressent, ses institutions populaires et ses établissements modèles, ses luxueuses constructions et ses monuments modernes, ses chemins de fer, ses fêtes pompeuses, ses régates, ses théâtres, ses concerts-monstres, ses danses populaires, ses fraîches promenades, ses jardins embaumés, ses parterres fleuris, ses élégantes villas, les belles eaux de ses lacs, les ravissants paysages de l'Alster ; c'est le cours majes-

Digitized by Google

tueux de l'Elbe, l'aspect varié de ses rives et de ses îles verdoyantes, c'est enfin l'Océan, qui se trouve à quelques lieues, avec son calme imposant ou ses tempêtes redoutables. Quel artiste, eût-il le talent réuni de Canaletto, de Lorrain, de Ruysdael, pourrait reproduire, dans toute leur vérité et leur grandeur, de telles scènes et d'aussi splendides tableaux ?

N'allez pas toutefois en conclure que Hambourg soit une ville de Puritains et de Moraves disposés à faire passer sur l'art, sur la poésie, sur le luxe et la civilisation, le niveau du communisme. Ce que nous avons dit du caractère de ses constructions, du goût qui les décore, de la richesse qui les relève, vous annonce assez que vous n'êtes pas ici dans une succursale de Sparte; et les honneurs qu'elle rendit à Klopstock ont prouvé qu'elle savait aussi s'enthousiasmer pour la poésie [1]. Le luxe brille à Hambourg de tout son éclat; et il y a là aussi des inégalités profondes et des fortunes colossales. Seulement la ville de Hambourg s'est rappelée qu'elle devait sa puissance à la démocratie et au travail : c'est donc au peuple avant tout, c'est aux classes laborieuses qu'elle a voué ses sympathies, ses efforts et ses sacrifices. Avant d'élever des musées pour les distractions de la richesse et de l'oisiveté, elle a cru devoir ouvrir des asiles pour la pauvreté et le malheur, réorganiser le service de la bienfaisance publique, doter magnifiquement les hospices, réformer les prisons, protéger l'intelligence et la science, multiplier les moyens d'instruction, de travail et d'aisance pour les classes populaires, préparer leur initiation à de nouveaux progrès et faciliter ainsi la solution de tous ces problèmes sociaux qui menacent d'agiter l'avenir.

De tous côtés se présentent à vos yeux des institutions utiles et des fondations populaires, des écoles dominicales pour les pauvres, de nombreuses écoles primaires, des ateliers de travail, le bel établissement du Johanneum pour l'enseignement secondaire et commercial, des instituts pour les sourds-muets, des hospices spéciaux pour les marins pauvres, les vieillards infirmes et les aliénés; des établissements de sauvetage, un lazaret, une maison

[1] Ses obsèques se firent avec une pompe inouïe. Toute la ville y assista; toutes les cloches des églises sonnèrent. Son convoi ressemblait à celui d'un Roi, et Klopstock était bien un roi, un grand roi de poésie. (MARMIER.)

Digitized by Google

pénitentiaire pour les filles de mauvaise vie ; des comités de patronage pour les condamnés libérés ; des écoles gratuites d'arts et métiers, de dessin, de natation et de navigation, une école d'astronomie, une académie de commerce ; des caisses d'épargne et d'assistance ; une caisse de crédit pour les propriétaires fonciers ; un mont-de-piété où l'on prête de l'argent à 6 % sur dépôt de marchandises, etc.

Les bibliothèques de la ville et du commerce renferment de vastes dépôts de livres. Le jardin botanique est l'un des plus remarquables du monde par ses riches collections. L'asile des orphelins fournit des moyens d'instruction et de travail à cette classe si intéressante de malheureux abandonnés. Le grand hôpital est l'un des plus beaux et des plus vastes qui existent ; il pourrait, au besoin, recevoir 5000 malades. L'institut de Horn, destiné à l'amélioration des jeunes détenus, figure à la tête des institutions de ce genre. Les maisons de détention assurent la répression, sans devoir recourir à ces rigueurs inutiles qui révoltent le condamné et le rejettent dans la société avec des pensées de haine et des projets de vengeance. Des sociétés s'y sont organisées pour faciliter le progrès des sciences, des arts, de l'industrie et du commerce ; d'autres poursuivent un but d'humanité et de moralité ; de nombreuses sociétés de bienfaisance se sont placées sous le patronage de femmes dévouées ; on y a établi deux sociétés de tempérance ; à l'exemple de ce qui se fait en Angleterre, on y a même formé une société pour défendre les animaux contre des barbaries inutiles. Mais à la tête de toutes ces associations, il faut placer le *Club patriotique*. Le club patriotique prodigue toutes les ressources du zèle et du dévouement pour accomplir la noble tâche, dont il s'est chargé, d'améliorer par tous les moyens possibles la condition des classes pauvres. Comme on le voit, le patriotisme à Hambourg, c'est l'amour des classes malheureuses, c'est le dévouement à leurs intérêts, c'est le soulagement de leurs misères ! Et ce patriotisme a produit des merveilles, car il finira par faire disparaître de Hambourg cette plaie du paupérisme, qui, partout ailleurs, s'étend, s'envenime et s'attache, comme un cancer incurable, aux flancs de la vieille société qu'elle dévore.

Ce n'est qu'après avoir acquitté sa dette envers le malheur, la pauvreté et l'intelligence, que la ville de Hambourg s'est laissée aller aux séductions de l'opulence et qu'elle a consacré son superflu au

Digitized by Google

luxe et à l'art ; et encore les deux principaux monuments qu'elle a élevés, l'ont-ils été à la liberté et au commerce. Son vieil hôtel de ville et sa bourse ne lui paraissaient plus en rapport avec son importance politique et financière ; elle a construit un nouvel hôtel de ville, et placé à ses côtés la nouvelle bourse : l'hôtel de ville pour les assemblées politiques, la bourse pour la réunion des commerçants. Ce dernier monument peut être considéré comme le plus remarquable de Hambourg ; ce n'est pas un temple grec ou romain ; c'est un monument moderne, d'une architecture aussi noble qu'élégante, et qui a le mérite d'être parfaitement approprié à sa destination.

Les autres édifices ont le même cachet de goût et d'intelligence. Les arcades de la bourse, construites dans le même style que le bâtiment principal, complètent avec l'hotel de ville, la décoration de deux places. La nouvelle poste peut être rangée également parmi les beaux monuments de Hambourg ; le club patriotique et la *Tonhalle* (salle de concerts) ont l'aspect de véritables palais. La machine hydraulique rappelle les constructions mauresques ; la station du chemin de fer de Berlin a emprunté au style gothique toute sa légèreté, et le nouveau bazar, je regrette de devoir le dire, nous a paru l'emporter en élégance sur les brillantes galeries récemment ouvertes à Bruxelles.

Mais, après avoir visité ces édifices, on revient admirer avec un nouveau bonheur les belles constructions des nouveaux quartiers. La plupart des villes qu'on visite, sont effacées et écrasées en quelque sorte par les monuments dont le souvenir survit seul aux impressions du voyage. Le contraire arrive à Hambourg : les monuments y sont éclipsés par l'aspect grandiose de la ville et l'on peut dire sans exagération que le plus beau monument de Hambourg, c'est la ville elle-même.

Les faubourgs sont dignes de cette noble ville dont ils reproduisent l'élégance. Le faubourg St Georges a pris un nouvel aspect à la suite des vicissitudes dont nous aurons bientôt à parler. Remarquable déjà par de larges avenues et de belles plantations, il se distingue surtout par les travaux d'assainissement qui y ont été exécutés. Sur la rive droite de l'Elbe se trouvaient des marais fangeux d'où s'échappaient des émanations insalubres. On les a desséchés, et, après avoir exhaussé le sol, on l'a couvert de rues larges et régulières et de nombreux magasins.

Digitized by Google

Le faubourg S^{t} Paul est plus animé et plus brillant encore. On y arrive par la porte *Millen*, la plus élégante des portes de Hambourg. A peine sorti de la ville, on se trouve sur l'immense place de *Spielbuden* qui offre le tableau le plus varié des joies populaires. Cette place s'ouvre par un cirque et se termine par un théâtre. C'est là qu'ont lieu les scènes équestres, les représentations populaires, les exercices des saltimbanques, les jeux de toute espèce, et que la foule vient prendre ses joyeux ébats. Au milieu de ce mouvement et de ce bruit, vous vous trouvez transporté, sans vous en douter, à Altona qui n'est séparé de Hambourg que par une simple grille. Vous êtes en Danemarck et vous ne croyez pas avoir quitté Hambourg, car Altona aussi a un port franc qu'un ancien navire, transformé en café, vous permet de contempler sans fatigue; une magnifique promenade bordée d'arbres séculaires; un jardin public, pittoresque et riant, le jardin de Rainville, des hauteurs duquel vous pouvez, assis sous de frais ombrages, admirer l'une des plus belles vues de l'Elbe; et, ce qui est préférable, des traditions de liberté qui doivent un jour l'associer aux destinées de Hambourg.

Si l'on aime à Hambourg les habitations opulentes et tous les agréments du luxe et du confortable, on y est aussi, plus qu'ailleurs peut-être, passionné pour les plaisirs et pour les fêtes. Faut-il s'en étonner? Il n'est pas de ville au monde où l'on travaille davantage: et quoi de plus doux que le repos et le plaisir à la suite de la fatigue du travail et des soucis des affaires! Il faut donc à la population laborieuse de Hambourg des plaisirs aussi vifs que variés. Hambourg en outre, reçoit chaque jour de nombreux visiteurs et l'on s'est empressé, pour charmer leurs loisirs, de leur offrir toutes les distractions des plaisirs et des arts. Le théâtre de l'Opéra est l'un des plus remarquables de l'Allemagne; un théâtre spécial, le théâtre de Thalie, est destiné à la comédie et au drame; et le théâtre de Tivoli, réservé pour les fêtes d'été, donne ses représentations en plein air, et sous des galeries de verdure. Puis viennent les théâtres des faubourgs, les gymnases, les cirques et les jeux de la place *Spielbuden*; les fêtes nautiques, les parties de barque et, pendant l'hiver, les courses en traîneaux sur les lacs; les excursions sur l'Alster ou sur l'Elbe, des promenades variées, des parcs somptueux, des paysages ravissants, les cafés et les tavernes anglaises, les sociétés de musique de la salle d'Apollon, des Loges, du Cercle des plaisirs

Digitized by Google

(*Erholung*), des Concerts (*Ton-Hall*), et de la Halle aux vins; les clubs de l'Alster, des Assureurs, de l'Amitié, de l'Union, de l'Harmonie et de l'Union Hambourgeoise qui est spécialement réservé pour la jeunesse, car on ne peut en faire partie que de 18 à 30 ans; enfin de nombreux salons littéraires, des réunions élégantes, des bals animés et de brillants concerts, qui offrent une succession non interrompue de plaisirs de toute espèce, pour toutes les classes, pour tous les goûts, pour toutes les fortunes et pour toutes les saisons.

Quel ne serait pas votre étonnement, si, abandonnant ces plaisirs bruyants vous vous transportiez dans l'intérieur des familles ! Vous y verriez reparaître ces mœurs patriarcales qui se sont effacées au contact de nos agitations révolutionnaires. Chez nous, tout s'en est allé, les vieilles coutumes et les naïves traditions, la poésie, la foi, le sentiment, le bonheur, l'amitié et la famille elle-même. Il ne nous reste plus rien de la vieille société, que ses ridicules et ses vices que nous avons restaurés avec un soin religieux. C'est à peine si nous avons conservé le souvenir de cet antique réveillon, dont le nom seul était déjà un symbole d'allégresse et que nos pères célébraient avec tant de bonheur. Ce jour-là, il semblait qu'on eût proclamé une nouvelle *trève de Dieu*; les divisions et les haines s'effaçaient et la famille entière se réunissait chez le plus ancien de ses membres. Pour présider à ce festin, dont chacun faisait les frais, le vieillard retrouvait la verve de ses jeunes années, il donnait le signal de la gaité ; les chansons populaires et leurs bruyants refrains animaient le repas qui se prolongeait pendant une partie de la nuit. Les élans de la joie ne faisaient pas oublier ceux qui souffrent et qui ont faim ; une part des meilleurs mets était réservée, et cette part était celle du pauvre ; et pour qu'elle fût sacrée, on l'appelait la part de Dieu; noble et sainte alliance du sentiment religieux, de la charité et du plaisir !

Malgré les agitations du commerce, des absences fréquentes et des voyages lointains, l'on a conservé à Hambourg le culte des traditions, la simplicité primitive des mœurs, les relations de l'intimité, les fêtes et les plaisirs si purs et si touchants de la famille. La plus populaire de ces fêtes, c'est encore la fête de la Noël. Jeunes et vieux, pauvres et riches, tous la célèbrent. On s'y prépare plusieurs semaines d'avance et elle laisse au cœur, de longs souvenirs de joie,

Digitized by Google

de bonheur, d'amour parfois, car on voit souvent les mariages se préparer et se décider dans ces réunions intimes. C'est encore par excellence la fête du sentiment et de la famille ; c'est toujours cette réunion naïve et joyeuse dont Dickens nous a laissé une si charmante description dans ses esquisses de mœurs.

Puisque ces joies primitives et les bons vieux usages sont devenus, pour nous, qui ne pouvons plus les apprécier, une sorte d'anachronisme, revenons-en aux plaisirs populaires. A Hambourg, comme partout, ce sont les plus animés et les plus bruyants. Ils ont déterminé la création de nombreux établissements auxquels on donne la qualification modeste de pavillons. Voici d'abord l'ancien Pavillon de l'Alster ; il eut jadis, sans doute, son éclat et sa vogue ; mais aujourd'hui, il faut le dire, il est complétement effacé par ses nombreux rivaux, dont l'un, le nouveau Pavillon de l'Alster, est venu se placer en face, pendant qu'on élevait les autres au milieu des sites les plus agréables de la ville et des faubourgs. Ces pavillons ont de vastes salons pour 3 et 4000 personnes et sont environnés de promenades et de jardins, d'où l'on jouit des vues les plus remarquables. Les jours ordinaires, ils ne reçoivent que de rares visiteurs; mais, le dimanche, ils peuvent à peine suffire à l'empressement public. Après six longs jours de travail, il est bien permis, ce semble, à la joie de faire explosion pendant quelques heures.

Aussi, pendant que le bigotisme anglican, non content d'avoir prohibé, le dimanche, les distractions les plus légitimes, en est à chercher aujourd'hui les moyens d'interdire jusqu'à la circulation sur les chemins de fer, le protestantisme, à Hambourg, couvre de sa tolérance les plaisirs populaires. Le dimanche, c'est pour tous un jour de repos, de bonheur et de plaisir. Tout prend, à Hambourg, ce jour-là, un air de fête, jusqu'aux vaisseaux du port qui font leur plus brillante toilette et se pavoisent de pavillons de mille couleurs. La population entière se répand dans les rues, sur les places publiques, dans les promenades, sur les rives de l'Elbe ou de l'Alster, dans la campagne et les jardins, partout enfin où l'attirent les distractions nombreuses dont elle est environnée; et c'est dans l'enceinte des pavillons que viennent d'habitude se terminer ces journées consacrées au plaisir. Toutes les classes de la société s'y rencontrent et s'y confondent ; car la fortune n'est pas encore parvenue à établir entre elles ses demarcations et ses catégories, et l'on n'y connaît pas

Digitized by Google

les distinctions et les préjugés aristocratiques [1]. L'homme, à Hambourg, est tout par ses œuvres et rien par ses ancêtres; pour une population laborieuse, la noblesse, ce n'est pas l'oisiveté, c'est le travail; et l'on peut dire qu'à Hambourg, le peuple tout entier est noble, car le peuple tout entier travaille. Une égalité toute démocratique rapproche donc tous ces hommes, réunis déjà par la communauté du plaisir.

Pendant l'été, la foule circule dans les promenades ou s'assied à de longues tables, pour verser à flots ces bières d'Allemagne si agréables, et faire une ample consommation de ces viandes et de ces poissons fumés que Hambourg prépare à la perfection. Ces repas populaires ont lieu, en plein air, sous la verdure des arbres, en présence des paysages les plus riants et aux sons de la musique. On y entend tour-à-tour ces chants d'ensemble que l'Allemagne a popularisés dans toute l'Europe, ou ces orchestres-monstres qui frappent les échos du bruit de leur fulgurante harmonie. L'hiver, la danse remplace la musique; on se réunit dans des salles resplendissantes d'or, de couleurs et de lumière, et le galop et la valse, entraînant dans leurs tourbillons des colonnes de danseurs, ajoutent leurs enivrements à tous les plaisirs de ces grandes réunions populaires.

En assistant à ces fêtes, à ces danses et à ces chants et en contemplant son luxe, ses pompes et ses plaisirs, qui pourrait croire que cette ville de Hambourg, si brillante et si joyeuse aujourd'hui, a passé par les vicissitudes les plus douloureuses et qu'elle a eu d'épouvantables jours de deuil? Rien de plus vrai cependant. Peu de villes ont été plus cruellement éprouvées. En moins de 30 ans, elle a eu à subir les ravages de l'incendie et les horreurs de la guerre qui ont anéanti tant de villes et tant de peuples. Le siége de Hambourg eût lieu en 1813 et l'incendie, l'un des plus terribles dont l'histoire fasse mention, remonte à peine à quelques années.

Qu'on nous permette, après avoir consacré tant de pages à célébrer sa prospérité, de donner quelques souvenirs aux infortunes de cette noble ville.

[1] Point de cour qui puisse faire la loi par son exemple, point de caste privilégiée qui puisse se parer du titre de *bonne société*; point de réunion d'oisifs et de badauds pour former un conservatoire de bon ton. (Malte Brun, Géographie, mat. phy. et pol. t. V.

Digitized by Google

Le commerce de Hambourg était dans la position la plus florissante, lorsque l'armée française vint occuper, en 1803, l'électorat de Hanovre. Dès ce moment, tout changea de face. L'entrée de l'Elbe fut interdite aux vaisseaux anglais et ceux-ci, à leur tour, bloquèrent l'embouchure du fleuve. Ces rigueurs augmentèrent, quand apparurent, en 1806 et 1807, les décrets de Berlin et de Milan qui établissaient le blocus continental. C'était une guerre à mort entre la France et l'Angleterre, et Hambourg se trouva étouffée entre ces deux géants qui se disputaient l'empire du monde. A la suspension des relations commerciales vinrent se joindre bientôt les excès de l'occupation militaire. Le maréchal Mortier, après la bataille de Lubeck, s'empara de la ville de Hambourg, et la paix de Tilsitt ne lui rendit quelques mois de liberté, que pour la laisser retomber sous la domination de la France. Elle fut, en effet, définitivement réunie à l'Empire français, le 13 décembre 1810, et la ville libre devint le chef-lieu du département des Bouches-de-l'Elbe.

De nouvelles épreuves l'attendaient à la suite de la fatale retraite de Moscou. Elle fut occupée, le 13 mars 1813, par le général russe Tettenborn ; mais l'armée française ne tarde pas à reparaître sous ses murs, la bombarde, s'en empare, et le maréchal Davoust vient y établir son quartier général, le 31 mai.

L'armée française avait été obligée de se replier devant la puissance du nombre et d'évacuer l'Allemagne, mais Davoust était resté à Hambourg avec une garnison de 40,000 hommes et il avait déclaré qu'il s'ensevelirait avec ses soldats sous les ruines de la ville plutôt que de la rendre.

Il s'empressa d'y organiser de formidables moyens de résistance. Si l'on pense au peu de temps qui lui restait et aux faibles ressources dont il disposait, ce qu'il fit tint du prodige. Il fit exécuter un système complet de fortifications et construire un pont de deux lieues défendu par des retranchements ; et ces travaux gigantesques, qui firent l'admiration des assiégeants eux-mêmes, furent terminés en 83 jours !

La ville était passée sous le régime de la dictature militaire. L'argent manquait ; Davoust frappa les habitants d'une contribution de 48 millions de francs, et il força, plus tard, la banque à lui fournir 7,489,000 marcs banco. Les constructions qui environnaient Hambourg et surtout le faubourg St-Georges pouvaient gêner

Digitized by Google

ses opérations: il les fit raser, et plus de 8000 individus se trouvèrent sans asile.

La ville d'Altona pouvait servir de retraite aux assiégeants : il jura qu'il la réduirait en cendres, si un seul soldat des armées coalisées y mettait le pied. On savait qu'il tenait ses serments ; les assiégeants s'abstinrent de pénétrer dans Altona, et la ville fut sauvée.

La résistance répondit à la vigueur de ces préparatifs. Le blocus de Hambourg se continua pendant huit mois. Pendant ces huit mois le maréchal Davoust eut à déployer toutes les ressources de son talent et de son énergie ; il avait à lutter contre des corps d'armée suédois, prussiens et russes, commandés par les généraux Walmoden et Benningsen ; il repoussa les attaques des assiégeants et il fit, à diverses reprises, des sorties victorieuses. Mais quel secours espérer sur une terre étrangère, et qui se hérissait chaque jour pour lui d'ennemis plus nombreux ?

Le siége se prolongeait, et l'on eut bientôt à combattre des adversaires plus redoutables, les élements, la faim, la soif, le froid, l'épidémie. L'hiver était arrivé avec ses rigueurs; le froid était intolérable ; l'Elbe, l'Alster et tous les canaux de Hambourg étaient gelés ; l'eau manquait ; le combustible était épuisé ; le bois se vendait au poids de l'or et déjà l'on voyait arriver avec effroi le moment où les vivres ne suffiraient plus aux besoins de la garnison.

Quant à la population de Hambourg, elle avait épuisé, depuis longtemps, ses dernières ressources et elle était livrée à toutes les souffrances du dénûment et de la famine. Comme toujours, la misère et la faim avaient entraîné à leur suite les ravages de la mortalité. Une violente épidémie décimait les habitants; le deuil était dans toutes les familles, le désespoir dans tous les cœurs, et le commandant de Hambourg assistait impassible à ces scènes de désolation et de mort. Bien plus, exécuteur impitoyable des nécessités de la guerre, vers la fin de l'année, il fit sortir de la ville toutes les bouches inutiles. Il ne s'émut que quand il vit le fléau attaquer ses soldats ; en quelques mois, la garnison fut réduite de 40 à 20,000 hommes. Quelques mois encore et avec les progrès de l'épidémie, il ne serait peut-être plus resté un seul de ses soldats pour aller porter en France la nouvelle de ce grand désastre. Et personne n'osait parler de capitulation ; on se rappelait le serment du Maréchal et, devant un tel homme, une parole de lâcheté eût été un arrêt de mort.

Digitized by Google

On était sans nouvelles de France et ce silence ajoutait à l'anxiété ; on pressentait qu'il se passait là des événements qui devaient décider des destinées de l'empire. C'était le moment où Napoléon, avec les débris de ses légions, luttait contre les armées de l'Europe entière, et, avant de briser son épée, accomplissait une dernière fois des prodiges de courage et de génie à Champaubert, à Montmirail, à Vauchamp, à Nangis, à Montereau, à Bar et à la Ferté-sur-Aube. Comprenant la faute qu'on avait faite en le détachant de l'armée, et préférant à sa consigne le salut de la France, l'impétueux maréchal eut plus d'une fois, dit-on, la pensée de se faire un passage à travers les assiégeants, pour venir rejoindre ses frères d'armes et pour défendre avec eux le territoire contre l'invasion. Mais, que pouvait-il faire avec quelques milliers d'hommes affaiblis par les combats, par la maladie et par le dénûment?

Il resta donc et il continua sa défense désespérée. Dantzick était rendu ; le corps d'armée qui l'assiégeait était venu se joindre aux troupes qui attaquaient Hambourg, et Hambourg résistait toujours ! La France était envahie, Paris conquis, Napoléon vaincu et renversé du trône, et Hambourg tenait toujours et l'on voyait encore flotter à ses tours ces couleurs tricolores qui avaient disparu du sol français ! Le général Benningsen fait notifier à Davoust l'ordre du gouvernement provisoire de France d'évacuer la ville : *Ce n'est pas par des officiers russes*, répond-il avec fierté, *ce n'est pas par des officiers russes que l'empereur Napoléon, mon maître, m'enverrait ses ordres.* Il ne consentit enfin à remettre la ville qu'au général Gérard, porteur des ordres de Louis XVIII. Il quitta Hambourg, mais en vainqueur en quelque sorte, avec les honneurs de la guerre, l'épée à la main, au bruit des tambours et des musiques, suivi de la brave garnison qui marchait drapeaux déployés et les armes chargées.

C'était un beau fait militaire ; mais il avait coûté cher à la ville de Hambourg. Huit mois de blocus et un commencement de bombardement avaient fait passer cette malheureuse ville par tous les excès de la guerre et par toutes les extrémités de la misère et de la famine. Ses faubourgs avaient été détruits, ses campagnes ravagées, ses vaisseaux dispersés, le travail suspendu, le commerce anéanti, le port fermé ; la faim et l'épidémie avaient décimé la populalion, réduite à 60,000 habitants, et ce qui en restait était exténué de privations et de souffrances.

Digitized by Google

Dans ces tristes conjonctures, la ville de Hambourg ne désespéra pas d'elle-même. Elle venait de retrouver son Palladium : on lui avait rendu la liberté. La liberté! c'était le travail, l'émancipation, le progrès, la richesse, l'avenir.

Après avoir pourvu aux besoins les plus pressants de sa population et déblayé les ruines qui l'environnaient, elle rouvrit son port, réorganisa ses entrepôts, disposa ses magasins, rétablit ses comptoirs, réunit ses vaisseaux, alla courir de nouveau les mers et les continents, et plaça, comme un phare lumineux, à l'entrée de son port, le drapeau de la liberté, pour y appeler tous les navigateurs, que repoussaient ailleurs les charges et les vexations de la fiscalité ou de l'égoïsme mercantile.

Elle n'eut garde, après les épreuves qu'elle avait subies, de convoquer un congrès militaire pour arrêter un nouveau plan de défense et d'embastillement. Elle avait foi dans la paix comme elle avait foi dans la liberté. La raison lui disait que, si les atrocités de la guerre sont des jeux pour les gouvernements absolus, elles sont des crimes pour les peuples libres, et que la civilisation en avait fini avec toutes ces sanglantes folies. Elle commença donc par faire disparaître cet appareil militaire qui avait été si fatal à sa population; elle fit enlever les canons et renverser ses murailles et ses tours. Elle les remplaça par de vastes boulevards; les garnit de somptueuses habitations; y dessina de gracieuses promenades; utilisant pour leur donner un aspect plus pittoresque, les ondulations du terrain; les couvrit de larges avenues et d'allées sinueuses; les orna d'arbres et de fleurs, et fit circuler sur de vertes pelouses des eaux vives et abondantes. De vieux et sombres bastions furent ainsi transformés en délicieux jardins anglais, qui font aujourd'hui le tour de la ville et semblent l'environner d'une longue guirlande de verdure et de fleurs.

Les appels de Hambourg au commerce et à la liberté avaient été entendus. On y accourut de tous côtés; les navires, les affaires, et les richesses y affluèrent; les échanges y prirent un nouvel essor, et la ville de Hambourg ne tarda pas à devenir le rendez-vous de l'Europe du nord et la métropole du commerce de l'Allemagne.

C'est que Hambourg joignait à tous les avantages de la liberté toutes les garanties de la loyauté. Déjà, dès le siècle dernier, sa banque et son commerce jouissaient d'un crédit européen. On

Digitized by Google

conserva fidèlement ce précieux dépot de l'honneur commercial; chacun veilla à sa garde avec sollicitude. On se montra impitoyable pour les banqueroutiers et les faillis et, en les effrayant tout à la fois par la crainte du châtiment et de l'infamie, on n'eut pas à déplorer le scandaleux spectacle de ces manques de foi si fréquents aujourd'hui et toujours impunis ailleurs. Entourée de l'estime et de la confiance des peuples, et grâce à la sévère probité de son commerce, la ville de Hambourg vit grandir encore son crédit et son influence et l'on put la croire arrivée à l'apogée de sa prospérité.

Les épreuves de 1813 et de 1814 étaient oubliées et il ne restait plus de traces des dévastations de la guerre. Les faubourgs et les environs de Hamhourg avaient repris leur riant aspect; des rues plus régulières et des habitations plus élégantes remplaçaient celles qu'on avait détruites; le commerce avait créé de nouvelles richesses et ces richesses avaient donné une excitation plus vive au luxe et aux plaisirs. La ville de Hambourg jouissait donc avec bonheur de tous les avantages de la position brillante qu'elle avait reconquise. Couronnée de fleurs, enivrée de chants et fatiguée de fêtes, elle se laissait aller aux langueurs du repos et du sommeil; elle dormait, et, dans ses rêves, elle croyait voir la fortune épancher sur elle tous les trésors de l'abondance.

Soudain, au milieu de la nuit, un cri sinistre retentit dans toute la ville et vient réveiller la population. Le feu avait éclaté dans la rue de la Digue, presqu'au centre de l'ancienne ville. Comment? Personne ne le sait; presque toujours les grandes calamités emportent avec elles leur secret.

C'était dans la nuit du 4 au 5 mai 1842. Le 5 mai! date fatale et qui déjà rappelait l'anniversaire d'un autre sinistre qui avait frappé la ville de Hambourg, il y avait près d'un siècle [1].

Aux cris d'alarme, les habitants étaient accourus sur le théâtre de l'incendie. Mais il était trop tard; déjà le feu avait fait des progrès rapides et bravait les secours organisés à la hâte et dans le désordre de la nuit, pour le combattre.

Une longue sécheresse et les ardentes chaleurs de 1842, dont on

1 Il y a 82 ans, juste au 5 mai, il y eut encore un grand incendie à Hambourg, dans lequel la tour de St-Michel fut réduite en cendres. (*Gazette d'état de Prusse.*)

Digitized by Google

n'a peut-être pas encore perdu le souvenir, n'avaient que trop bien préparé le triomphe de l'incendie ; aussi, prit-il, dès son début, des proportions effrayantes. Après avoir dévoré rapidement les maisons qui, par leur vétusté et le bois qu'elles contenaient, lui offraient une proie facile, il s'était dégagé des rues étroites où il avait commencé, et avait gagné le marché Rodings, dépôt de tant de richesses ; il y trouva des magasins remplis de sucre, de bois, d'huile, de résine, de vitriol et de liqueurs. Ces matières inflammables, en s'y mêlant, ajoutaient à sa violence et bouillonnaient comme dans une fournaise. Pour comble de malheur, des vents impétueux qui soufflaient du sud-ouest attisaient l'incendie, en éparpillaient au loin les brandons, et couvraient la ville de tourbillons de flamme, dont le reflet sinistre éclairait le port, les vaisseaux, et les eaux de l'Elbe et de l'Alster. La tempête dura autant que l'incendie, trois jours entiers.

Pendant qu'une partie de la population, fatiguée de l'inutilité de ses efforts, fuyait en désordre, emportant avec elle ce qu'elle avait pu sauver, l'autre luttait, avec le courage du désespoir, contre l'ennemi qui dévorait ses richesses, ses propriétés et ses foyers ; et de nombreuses victimes succombèrent dans cette lutte terrible. Quand on eût épuisé les moyens ordinaires de salut, on eut recours aux ressources extrêmes : on attaqua l'incendie à coups de canon ; on fit jouer la mine et sauter les maisons et les édifices. Sacrifices inutiles ! Un instant enseveli sous des montagnes de décombres, l'incendie reparaissait bientôt plus furieux ; et le volcan, menaçant cette fois d'engloutir la ville entière, faisait rouler ses laves de feu jusqu'au-dessus des canaux, et enlevait ainsi la dernière chance de salut.

Mais l'imagination ici doit s'effacer devant la réalité ; laissons donc parler les témoins oculaires.

5 *Mai au soir* [1]. « Depuis cette nuit, à 1 heure, un épouvantable « incendie ravage notre ville. Plusieurs rues, le *Rodingsmarkt*, les « deux *Twieten*, l'*Hoppen-Marckt* et la majeure partie de *la Deichs-« trasse* dans laquelle le feu à éclaté, sont déjà réduites en cendres. « La tour de St-Nicolas s'est écroulée, il y a un quart d'heure, avec « un fracas épouvantable. Jusqu'à ce moment, indépendamment de

[1] Extraits des journaux et des correspondances de Hambourg.

Digitized by Google

« l'église, 90 à 100 maisons sont devenues la proie des flammes et « l'on n'a encore aucun espoir de se rendre maître de l'incendie.

« Les flammes attaquent en ce moment l'ancienne Bourse. La « désolation, la misère et la confusion sont réellement affreuses. Les « pompiers, qui travaillent depuis 17 heures sont épuisés. On leur a « adjoint 800 hommes des troupes de la ville, et la garde bourgeoise « tout entière est sous les armes.

« 6 *Mai*, 6 *heures du matin.* — Le feu continue toujours et a « dévoré le noyau de la ville.

« L'ancienne Bourse, l'ancien Boersenhalle, et la banque sont en « cendres. Les livres de ce dernier établissement ont été mis en « sûreté.

« 4 *heures.* — Le nouveau rempart est en flammes.

« 6 *heures.* — Le nouveau rempart et l'ancien Jungfernstieg « n'existent plus. Pour gagner de l'air et de la place, on fait à chaque « instant sauter des maisons ou on les abat à coups de canon. On a « à déplorer d'innombrables malheurs dont les victimes sont, pour « la plupart, des pompiers. Il n'y a pas moyen de parler du dom- « mage, le feu étant encore dans toute sa fureur.

« 9 *heures.* — Jusqu'à présent le feu n'a fait que se propager. Le « quart de la ville, environ 1600 maisons, les principaux édifices « publics, 30 à 35 rues ne forment plus qu'un monceau de décombres. « Le feu s'est maintenant communiqué à la ville neuve. Il y a « bien deux cinquièmes de la fortune de toute la ville qui ont péri. « Les assurances deviennent insignifiantes dans un malheur aussi « effroyable. Les sociétés ont fait afficher des avis portant que « chacun eût à sauver le plus qu'il pourrait et qu'elles n'étaient pas « en état de couvrir toutes les pertes.

« De Stade, de Lunebourg et de Haarburg les troupes hano- « vriennes sont accourues avec des canons au secours de la ville. On « attend de Magdebourg, par le bâteau à vapeur, les pionniers « prussiens. Les troupes danoises se sont mises en marche à Holstein.

« 7 *Mai.* Malgré les mesures énergiques adoptées et la démolition « par la mine de différentes maisons, le feu secondé par des vents « violents s'était propagé dans la direction du nord et du nord-est, « au-delà de la *Bohnenstrasse,* et avait gagné l'Hôtel-de-ville et la « vieille Bourse ; il avait fallu faire sauter le premier de ces édifices « pour sauver la banque : on ignore si ce but est atteint. L'océan de

Digitized by Google

« flammes s'était en même temps répandu au-delà du *Monkedamm*, « réduisant en cendres le grand Burstat, et avaitatteint dans la nuit « le vieux *Wall*.

« Au point du jour, tout le quartier derrière la nouvelle Bourse « était en feu et l'incendie gagna ensuite le nouveau *Wall*, franchit « le petit Alster et réduisit en cendres la partie inférieure du « nouveau *Wall*, le Vogelswall, puis l'ancien *Jungferstieg* et les « maisons situées derrière, jusqu'au coin du *Gansermarkt*. Là, on « a de nouveau fait sauter les maisons. Les deux pavillons de l'Alster « ont été la proie des flammes.

« Plus tard le feu a poursuivi sa marche destructive du Jungfers- « tieg dans la direction du sud, derrière le large *Giebel*, en sorte « qu'il est douteux si la nouvelle Bourse, élevée au milieu de la « place, a pu être sauvée.

« Le feu s'est propagé dans le quartier du Berg et de la nouvelle « école. L'église St-Pierre, tout le quartier compris entre les rues « Stein-strasse et Rosen-strasse, le Schweine-markt et le Perden- « markt, viennent d'ajouter leurs décombres aux décombres im- « menses des jours précédents.

« Plusieurs canaux sont à sec. Dans d'autres, les eaux, mêlées de « liquides combustibles, ne font qu'ajouter à l'activité de l'incendie.

« On a fait venir de Stade des pièces de 36, les pièces de 24 de « l'artillerie de Hambourg n'ayant pas assez de force.

« Les habitants se hâtent de gagner les faubourgs et les environs. « Une foule innombrable de chariots transportent en dehors de la « ville les effets qu'on a pu sauver. On ne peut franchir la porte du « *Damsthor*, tellement le nombre des personnes qui fuient est grand « et tellement la foule est compacte. Ces infortunés sont installés « sur toutes les pelouses et sur les boulevards avec ce qu'ils ont pu « sauver. L'esplanade même est remplie de chariots pour trans- « porter les effets des maisons que les habitants abandonnent en « fuyant. »

« 8 *Mai*. Le feu a continué ses ravages jusqu'à cette après-dinée. « Les efforts des travailleurs et une pluie battante qui a succédé à « la tempête et tombé durant trois heures consécutives, ont enfin « triomphé de l'incendie. En 84 heures de temps, on estime que « 2000 maisons ont été brûlées. La ville est entièrement abandonnée; « toutes les demeures de la vieille ville sont désertes. Des milliers de

Digitized by Google

« personnes se trouvent hors des murs de la ville, sans abri et sans « nourriture. »

L'œuvre de destruction avait cessé ; on put, dès lors, en apprécier l'étendue et l'importance.

L'incendie avait duré trois jours et trois nuits. En trois jours et trois nuits, il avait dévoré 70 rues et places, 120 passages et cours, les églises de S^{t} Nicolas et de S^{t} Pierre, l'Hôtel-de-ville, le Borsenhalle, l'ancienne Bourse, la Banque, la Chambre de Commerce, le palais de Justice, le local de la Société des navigateurs, la halle aux viandes, la maison de correction, la maison de réclusion, la maison de détention, l'Évêché, le couvent, l'hôtel des Postes, la *Phurn-post*, l'hôpital du nouveau rempart, près de 2,000 maisons et une valeur de plus d'un demi milliard de francs. La perte, assure-t-on, eût été double, si l'incendie n'avait pas été précédé de trente-cinq jours de vents d'est qui avaient empêché l'arrivée de plus de 300 navires.

Des monceaux de décombres, des ruines fumantes, des maisons écroulées, des églises renversées, des rues entières détruites, 20,000 de ses habitants sans ressources, sans toits, sans asile et sans pain, tel était le spectacle qu'offrait Hambourg à la suite de cette effroyable catastrophe.

Ce n'était pas tout encore : des bruits sinistres avaient été répandus. On attribuait l'incendie à un vaste plan de destruction organisé par la malveillance. Un instant, le peuple crut à des incendiaires, comme il crut, à l'époque du choléra, à des empoisonneurs. Un ouvrier artificier, qui emportait, en fuyant, une caisse de fusées, fut arrêté et faillit être victime des colères d'une foule exaspérée ; mais la raison ne tarda pas à faire justice de cette abominable invention de la calomnie, et les imaginations se calmèrent.

D'autres désordes n'en paraissaient pas moins inévitables. A côté de ces misères et de ces ruines, se trouvaient les richesses qui avaient échappé à l'incendie. On pouvait craindre les dangereuses excitations du dénûment et les mauvais conseils de la faim. On s'était empressé, il est vrai, de former une police spéciale composée des citoyens les plus zélés ; mais qu'eussent-ils fait contre la puissance du nombre et l'exaspération de la multitude ? Aussi, ce fut le peuple, on peut le dire, qui se garda lui-même ; il se montra calme, patient, résigné. Couvert de haillons, exténué de fatigue et de

Digitized by Google

faim, il sut étouffer le cri de la misère et les tentations du désespoir, respecter l'ordre, la propriété et les personnes. En voyant la résignation de la multitude, le Sénat s'empressa de révoquer des mesures inutiles; le corps de police spéciale fut supprimé et ce fut aux nobles instincts du peuple que furent confiés la défense de l'ordre et le salut de la ville.

Si le peuple fut grand de calme et de courage au milieu de ces terribles épreuves, la bourgeoisie de son côté, fut admirable de dévouement et de loyauté. La position était des plus critiques. Il lui fallait loger, nourrir et vêtir ces masses affamées et faire face, en même temps, à tous les engagements qu'elle avait souscrits. L'humanité acquitta sa dette; on fit élever, aux portes de la ville, des tentes pour ceux qui se trouvaient sans abri, et on leur fournit des vivres; puis l'honneur commercial tenta un suprême effort. Le crédit fut sauvé, toutes les obligations furent religieusement observées et les effets de commerce acquittés, comme d'habitude, à leur échéance. Chose incroyable et qui mériterait d'être inscrite en lettres d'or au frontispice de sa Bourse! A la suite de cet immense désastre, qui avait entassé tant de ruines et anéanti tant de fortunes, il n'y eut pas une seule faillite à Hambourg, pas une seule traite dont le paiement fut refusé, même parmi les maisons victimes de l'incendie.

Aussi, quand on put se frayer un passage à travers les décombres et ouvrir la nouvelle Bourse, que, pendant deux jours, on avait cru brulée, les opérations furent reprises comme de coutume; la même confiance présida aux transactions du commerce et le cours des fonds publics, ce thermomètre du crédit et de la peur, n'éprouva pas de dépréciation.

L'Europe entière, on se le rappelle, s'émut à la vue de tant de malheurs, de courage et de probité. La Prusse la première ouvrit des souscriptions pour venir au secours des habitants de Hambourg, et les autres pays l'imitèrent. Les souscriptions s'élevèrent à la somme de deux millions et demi de thalers. Qu'était-ce que cette somme comparée à l'étendue des pertes et à la gravité des besoins? Peu de chose; une sorte d'aumône, qui certes n'aurait pu sauver Hambourg, si Hambourg avait dû périr.

Dans cette occurrence, qu'eût fait un peuple vulgaire? Il eût courbé la tête sous le poids de la fatalité. Une partie de la population

Digitized by Google

aurait été promener sa misère et ses haillons dans toute l'Europe pour exciter la pitié et mendier le pain de l'aumône, et l'autre se serait abandonnée, dans ses foyers, à l'accablement du désespoir. Une affreuse misère se serait développée; comme toujours, l'épidémie et la mortalité auraient marché à la suite de la misère, et il ne serait plus resté bientôt de cette ville florissante que le souvenir de son ancienne prospérité et de ses malheurs.

Que firent au contraire les habitants de Hambourg? Ils imitèrent ces Romains, qui, pour braver Annibal, vendirent publiquement la partie du territoire qu'il occupait avec son armée. Le feu n'avait pas encore abandonné les ruines fumantes, que déjà des pétitions circulaient dans toute la ville. On y demandait d'établir, sur le théâtre même de l'incendie, un nouveau quartier qui, percé de rues larges et couvert d'élégantes constructions, devînt l'ornement de Hambourg.

C'est alors qu'eurent lieu tous ces efforts, qu'on peut appeler héroïques, en pensant qu'ils émanaient d'une ville de 200,000 habitants, frappée d'une perte de plus de 500 millions. La ville décréta un emprunt considérable; les habitants les plus opulents mirent leur caisse à la disposition des victimes de l'incendie; toutes les classes rivalisèrent de générosité, d'abnégation et de dévouement, associant leurs efforts et leurs sacrifices pour garantir le succès d'une patriotique entreprise.

Les ressources ainsi assurées, on décréta la reconstruction de Hambourg. Pour exécuter ce grand travail, on se garda bien de suivre les prétentions étroites de l'esprit local qui ailleurs ont tant d'influence; il n'y eut pour les Hambourgeois, ni monopole ni privilége. On ouvrit une sorte de concours et l'on fit appel au talent et au zèle des architectes et des artistes de tous les pays.

Ils s'y réunirent de toutes les parties de l'Allemagne et de l'Angleterre. L'occasion était favorable; un champ vaste s'ouvrait devant le talent et l'imagination. Il y avait là tout à la fois de la gloire à acquérir et des services à rendre.

On eut à s'occuper, avant tout, des moyens de prévenir le retour de la catastrophe et de garantir la sûreté, la propreté et l'assainissement de la ville. La science fut consultée, diverses combinaisons furent proposées et l'on adopta un système d'égouts et de distribution d'eau, qu'on donne comme ce qu'il y a de plus complet et de plus parfait, en ce genre, en Europe.

Digitized by Google

Ces préliminaires réglés, l'expropriation pour cause d'utilité publique décrétée, et les lois du plan général et de l'alignement établies, la lice fut ouverte et on laissa faire l'imagination des hommes distingués qui s'y étaient donné rendez-vous. A eux de réaliser les espérances des habitants de Hambourg et de faire apparaître au sein de ce chaos épouvantable, cette grande et belle ville qu'ils avaient rêvée.

Alors l'art, frappant de son sceptre ce sol encore chaud des ardeurs de l'incendie, en fit sortir, comme par enchantement, de larges places, de vastes rues, des bâtiments splendides, des maisons spacieuses et aérées, dans l'intérieur desquelles se trouvaient réunies toutes les commodités du comfort et les exigences les plus raffinées du luxe. Pour en relever l'aspect, il évoqua successivement tous les styles, mit toutes les écoles en présence, et en reproduisit les imitations les plus heureuses. Puis, quittant les routes battues, on le vit, tour à tour, combiner les divers styles pour en fondre les beautés dans un ensemble harmonieux, ou s'abandonner à toute l'indépendance de l'imagination pour imprimer à ses œuvres le cachet de l'originalité et de la création. C'est ainsi que mêlant aux enseignements du passé les hardiesses de l'innovation, appropriant aux besoins de l'époque ces constructions si variées de formes et les couvrant d'un brillant vernis de jeunesse et d'élégance, il parvint à faire de la nouvelle ville de Hambourg une réunion de palais et une sorte de musée d'architecture.

Tout y est grand, complet et beau. On voit que l'imagination, même au milieu de ses entraînements, a respecté constamment les lois les plus sévères du goût. On y a prodigué l'ogive et le plein cintre, les colonnes et les cariatides, les ornements fleuris de la renaissance et de l'architecture byzantine; mais on a impitoyablement proscrit toutes ces excentricités malheureuses, que le caprice de la mode prend parfois sous son patronage. Ainsi, l'on fit à Hambourg un usage très-sobre de la fresque qui, dans d'autres parties de l'Allemagne, et surtout en Bavière, est devenue l'objet d'un engouement que nous ne pouvons comprendre. Car, outre que la fresque ne peut résister longtemps à l'influence délétère des climats septentrionaux, il suffit d'avoir vu celles qui, à Munich, couvrent la galerie de l'hôtel de la Poste, le frontispice du théâtre, les arcades, le bazar et la porte d'Isar, pour être à tout jamais

Digitized by Google

dégoûté, malgré son éclat d'emprunt, de cette peinture de devants de cheminées et d'enseignes de cabaret. On ne fit à Hambourg qu'un seul essai de la fresque et ce fut M. Sempers, de Dresde, qui le tenta. Mais cet habile architecte qui, avec une somme de 300,000 thalers, est parvenu à élever le plus beau théâtre de l'Allemagne, avait trop de goût pour copier la fresque de Munich, cette espèce de fard vulgaire, au rouge de brique et au bleu de Prusse, ou à la teinte chocolat et nankin, qui souille la pierre, flétrit les édifices et ne laisse plus, après quelques années d'existence, qu'un odieux mélange de barbouillage et d'enluminure; il adopta la fresque en grisailles qui, du moins, imite la pierre, s'harmonise avec elle et parvient parfois à reproduire l'effet des reliefs de la sculpture. Malgré ce discernement et cette réserve, l'exemple de M. Sempers n'a pas jusqu'ici trouvé d'imitateurs.

Après avoir parcouru les nouveaux quartiers de Hambourg, ses plus belles places, les principales rues, les boulevards et surtout les promenades grandioses des Jungfernstieg qui sont comme le diadème de la ville, après s'être arrêté devant l'ensemble imposant de toutes ces constructions et avoir examiné en détail la variété, l'élégance et le goût de chacune des maisons qui forment ces grandes lignes d'architecture, la critique désarmée doit se taire et admirer. En comparant les œuvres de tant d'artistes remarquables, on reste émerveillé devant les résultats de ces brillantes luttes du talent, et l'on n'oserait se prononcer, s'il fallait proclamer le vainqueur et décerner la palme.

Et voilà comment Hambourg est devenu la plus belle ville de toute l'Allemagne et pourquoi, en nous trouvant transportés, sans nous y attendre, au centre de ses splendeurs et de ses merveilles, nous ne savions trop si nous devions en croire nos yeux et si nous n'étions pas le jouet d'une hallucination!

Maintenant que la ville nous est connue, il nous reste à en examiner les institutions.

ADÉLSON CASTIAU.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — *Histoire du Comté de Flandre, par M. Eugène Gens.* Deux volumes. (Pour faire suite aux Belges aux Croisades et à l'Histoire du Duché de Limbourg.)

. . . . . Et trois :
Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.
MOLIÈRE, *l'Étourdi*, Acte I, Sc. XI.

Venez Pradon et Bonnecorse,
Grands écrivains de même force,
De vos vers recevoir le prix.
BOILEAU.

L'intéressante publication de M. Jamar, dirigée par M. Van Hasselt, reste fidèle à ses prémisses. Monsieur l'Inspecteur-Général de l'enseignement primaire fait décidément école. Ses disciples sont au nombre de deux : M. Marcelin Lagarde, professeur d'histoire à l'Athénée d'Arlon, et M. Eugène Gens, aussi titulaire de la chaire d'histoire à l'Athénée d'Anvers. Après Michaux, Wilken et le chanoine Ernst, les forbans de la Bibliothèque Nationale continuent leurs courses téméraires et, cette fois, ils capturent Edward Le Glay, Warnkœnig et Gheldolf. On voit que le succès enhardit. Après avoir rançonné la goëlette du chanoine limbourgeois, le brick des deux historiens des Croisades, le sloop de la Bibliothèque Nationale a jeté le grapin sur une frégate neuve et solidement construite qui a nom *Histoire des Comtes de Flandre*, et dont le capitaine goûte aujourd'hui un doux repos dans les splendeurs d'une sous-préfecture. Sans doute M. Gens a compté sur l'éloignement et l'indifférence de ceux qu'il dépouille, car son procédé est plus *franc* que celui de son modèle. Non-seulement il emprunte (pour nous servir d'un mot poli), mais il se dispense des vains soucis d'une préface ou d'un avant-propos ; il ne fait pas même à ses victimes l'honneur de dire

Digitized by Google

qu'il s'est appuyé sur MM. tel et tel, en les contrôlant constamment, à l'exemple de l'historien des Belges aux Croisades, *sur des documents originaux que l'auteur* modeste *a en sa possession.*

Donnons bien vite au lecteur le secret de M. Gens, car il nous hâte d'abandonner à leur conscience des hommes si peu soucieux de leur double dignité d'écrivain et de professeur.

Voici le procédé simple, facile et peu coûteux, employé pour bâcler l'Histoire du Comté de Flandre au profit de la Bibliothèque soi-disant Nationale.

HISTOIRE DU COMTÉ DE FLANDRE,	HISTOIRE DE LA FLANDRE,
Par Eugène Gens.	*Par* Warnkœnig, *traduction de* Gheldolf.
Tome I. page III.	Tome I. page 113.
Les Morins, que quelques auteurs croient d'origine gallo-celtique, s'étendaient au sud-ouest des Ménapiens, depuis l'embouchure de la petite rivière de l'Yser jusqu'à celle de la Somme. Leur nom *germanique*, Moeri-nen, *vient des* Moeres, ou marais, dont leur pays était couvert. *Ils ont laissé* leur nom au diocèse fort étendu de l'évêque de Thérouane, qui se nomma encore Episcopus Morinorum, même après que le siége de son évêché eut été transféré, en 1553 à Boulogne-sur-Mer.	Les Morins, auxquels on attribue ordinairement et avec raison, une origine gauloise ou celtique (....) habitaient à l'occident les limites extrêmes des pays au midi de la petite rivière l'Yser, etc... Leur nom s'explique par les Moeres ou marais dont leur pays était couvert. *Ils donnèrent* leur nom au diocèse fort étendu de l'évêque de Térouane, qui se nomma encore Episcopus Morinorum, même après que le siége de ce diocèse, *aujourdhui partagé*, eut été transféré en 1553 à Boulogne-sur-Mer.
page VI.	Pages 130 et 131.
La prédication du christianisme avait jeté en Belgique des germes si féconds, que dès le quatrième siècle la circonscription des diocèses s'y trouve régulièrement établie. Ils sont nommés, dès 358, dans l'ouvrage de Saint-Hilarion : De Synodis. La notice des provinces de la Gaule, rédigée l'an 410, sous l'empereur Honorius cite douze siéges d'évêchés dans la seule province de Belgique seconde. Les premiers apôtres qui prêchèrent en Flandre sous la domination romaine, sont : Saint Piat, Saint Euchaire, Saint Valère, Saint Materne, Saint Chrysolius et surtout Saint Victricius, connu par la lettre que lui adressa son contemporain, Saint Paulin.	Dès le quatrième siècle le christianisme avait étendu ses progrès en Belgique et aussi en Flandre : les diocèses formés d'après la division des diverses peuplades et la circonscription, etc..... sont nommés, dès 358, dans l'ouvrage de Saint Hilarion *De Synodis*, et dans la *Notitia provinciarum Galliæ circà* 410 *condita*. (Tom. I, p. 635 de la coll. de Miræus);..... L'Église place au rang des Saints un grand nombre d'apôtres, qui prêchèrent sous la domination romaine dans le pays connu plus tard sous le nom de Flandre : tels sont les saints Piat, Euchaire, Valère, Materne, Chrysolius et surtout saint Victricius, connu par la lettre que lui adressa son contemporain saint Paulin.

Digitized by Google

Page IX.

Tels furent sans doute les Estorède, les Lyderic de Buc, les Lyderic d'Harlebeke, les Burchard, les Ingelram, qu'on aperçoit mêlés d'une manière confuse aux événements des septième et huitième *siècles*. Mais aucune de ces fonctions n'était héréditaire, et si parfois elles passaient du père au fils, c'était du consentement des rois, et nullement de droit divin.

Page 17.

En 851, les Normands descendirent pour la troisième fois sur les côtes de la Belgique. Un grand nombre d'églises et de monastères furent saccagés, entre autres la riche abbaye de Saint-Bavon, à Gand. Le samedi de la Pentecôte de l'an 860, ils pillèrent l'abbaye de *Sithiu* ou de Saint-Bertin. Vers le même temps, Immon, évêque de Noyon, fut massacré avec ses deux diacres sur le seuil de sa cathédrale.

Page 18.

Aethelwulf mourut bientôt, sans toutefois que Judith recouvrât sa liberté, car Aedelbald, fils du roi défunt, prit en même temps possession de l'héritage de son père et de la veuve qu'il laissait. Mais il mourut deux ans et demi après être monté sur le trône, et Judith délivrée enfin de tous liens, vendit ses biens et ses possessions d'outre-mer et revint en Neustrie, où son père lui assigna la ville de Senlis pour résidence. L'amour, ou plutôt l'ambition de Baudouin se réveilla quand il sut la jeune et belle veuve si près de lui. Il alla la voir...

Le Glay, *Histoire des Comtes de Flandre*, Tom. I, page 25.

Ainsi donc les Lyderik de Buc, les Estorède, les Burchard, les Lyderik d'Harlebeke, les Ingelram, qu'on aperçoit mêlés d'une manière *assez* confuse, *du reste*, aux événements *politiques* du septième et du huitième siècle, étaient les préposés des rois francs. S'il est vrai qu'ils aient transmis à leurs enfants les charges dont ils étaient investis, ce ne fut, assurément, que sous le bon plaisir des rois et par tolérance plutôt que par droit de propriété, etc,...

Pages 30 et 31.

Les Normands tentèrent en 832 une seconde invasion qui ne paraît pas avoir été bien désastreuse ; mais ils revinrent en 851, et cette fois quantité d'églises et de monastères furent saccagés en Belgique, entre autres la riche abbaye de Saint-Bavon à Gand [1]. (Page 30). Le samedi de la Pentecôte, en l'année 860, les pirates du Nord, partis de Nieuport, vinrent à l'abbaye de Sithiu, en pillèrent les richesses, tuèrent quelques moines, etc. (Page 31) Les délégués qu'il (Charles-le-Chauve) envoya etc., furent... et Immon, évêque de Noyon, massacré lui-même un peu plus tard avec ses diacres sur le seuil de sa cathédrale par les païens.

Page 36.

Aethelwulf ne vécut pas longtemps avec sa jeune épouse. Quand il fut mort, Judith ne devint pas plus libre ; car Aedelbald, fils d'Aethelwulf, prit en même temps possession et de l'héritage de son père et de la veuve qu'il laissait. Mais il mourut deux ans et demi après être monté sur le trône... Judith, dégagée désormais de tous liens, vendit ses biens et possessions d'outre-mer et s'empressa de revenir en Gaule, où son père lui assigna la ville de Senlis pour résidence. Baudouin sentit se réveiller son amour ou plutôt ses projets ambitieux, lorsqu'il sut Judith si près de lui. Il la vit souvent,...

[1] *Chron. Normanorum, ap. Pertz*, 1533.

Digitized by Google

Ah ! voici qui vous appartient, mon cher monsieur Gens. Vous enjolivez le récit trop simple de la phraséologie suivante.

« Il alla la voir en secret et on le reçut avec autant de plaisir qu'il « paraissait en éprouver lui-même. Cette fois les deux amants « étaient devenus moins timides. » (La belle Judith, deux fois veuve, aurait pu s'enhardir à moins.) « Ils se dirent qu'ils s'aimaient et « convinrent de s'unir. Cependant, ils ne pouvaient espérer d'obtenir « le consentement du roi. »

Pour un *précis* historique, ces détails romanesques sont dignes d'un feuilleton Juif-Errant. Quel goût exquis dans ces amoureux de vaudeville et avec quelle adresse l'auteur nous présente Charles-le-Chauve comme un véritable père de comédie ! Reprenons les deux textes :

Page 19.

Il alla la voir en secret.... Favorisé par Louis, frère de Judith, qui depuis fut roi sous le nom de Louis-le-Bègue, ils s'unirent secrètement, s'enfuirent *au milieu de la nuit* du château de Senlis et se réfugièrent dans le royaume de Lothaire, pour fuir la colère de Charles-le-Chauve.

Page 36.

Il alla la voir souvent, et, favorisé par le frère aîné de la princesse, Louis, qui depuis fut roi des Francs sous le nom de Louis-le-Bègue, il l'épousa secrètement, puis se refugia *en toute hâte* avec elle sur les terres de Lorraine afin d'éviter la colère du roi.

J'espère que la Commission Royale d'Histoire prendra la peine d'accorder M. Gens avec M. Leglay sur la grave question de savoir si Judith fut enlevée *en toute hâte* ou *au milieu de la nuit*.

Page 19 suite.

Le roi de Neustrie fut grandement irrité. Il assembla à Soissons un concile d'évêques, par lequel il fit excommunier Baudouin, en vertu du canon de Grégoire I (cité en note par M. Le Glay) : *Si quis viduam in uxorem furatus fuerit, ipse et consentientes ei, anathema sint.*

Page 36 suite et 37.

Charles-le-Chauve en effet se montra grandement courroucé... Après avoir assemblé un concile d'évêques à Soissons, il fit lancer l'excommunication contre le fils d'Ingelram, en vertu du précepte de Grégoire Ier, qui frappait d'anathème le ravisseur d'une femme veuve et tous les complices du rapt [1].

. . . . . .

Page 19 suite.

Les fugitifs, ne se trouvant plus en sûreté sur les terres de Lotharingie, se rendirent eux-mêmes à Rome auprès du pape Nicolas, et le supplièrent de faire lever l'anathème

Page 37 suite.

La position de Baudouin devenait périlleuse... il prit le parti de se rendre à Rome avec sa femme Judith et de se jeter aux pieds du pape Nicolas. C'était un pontife plein de

[1] « Si quis viduam furatus fuerit in uxorem, ipse et consentientes ei anathema sint. » — V. Colvener. schol. ad Flodoardum, p. 93.

Digitized by Google

et d'intercéder en leur faveur auprès du roi Charles-le-Chauve, pour obtenir leur pardon. Le pape qui était un pontife plein de sagesse et de prudence, accueillit les pénitents avec bienveillance. Il écrivit aux évêques que le canon n'était pas applicable à Baudouin, attendu le consentement libre que Judith avait donné à son enlèvement.

Page 20.

Baudouin désormais membre de la famille royale Carlovingienne, reçut en apanage, pour le tenir du roi de France, et le transmettre à ses descendants, tout le pays compris entre l'Escaut, la Somme et l'Océan, avec charge de le défendre contre les Danois et les autres barbares du Nord. Charles-le-Chauve le fit comte du royaume, etc. etc.

Page 21.

. . . . . .

et la ville de Bruges, qu'il munit d'une forte enceinte de murailles, devint sa résidence habituelle. Il fit bâtir une basilique destinée à recevoir le corps de saint Donat, qui lui avait été donné en 842 par Ebon, vingt-troisième successeur du Saint, sur le siége métropolitain de Reims. Bruges formait la capitale du petit canton qui, du sixième au neuvième siècle, fut exclusivement connu sous le nom de Flandre.

Page 21, *suite.*

En 876, les Normands, sous la conduite du fameux Hastings, etc., etc.

Page 22.

Les Normands avaient pris position au château de Condé sur l'Escaut, etc., etc.

Page 22.

La rare intrépidité du marquis des Flamands, son infatigable activité, ses qualités guerrières, si elles n'étaient confirmées par l'histoire, nous seraient attestées par l'épithète de *Ferreus*, homme de fer, qu'il reçut

sagesse et de prudence. Il accueillit les deux pénitents. Baudouin lui représenta etc.... Le pape, ému de compassion, écrivit à Charles-le-Chauve cette lettre tout à la fois sévère et touchante...

Page 41.

Après cette cérémonie (la ratification solennelle du mariage), Baudouin fut nommé par Charles-le-Chauve, non pas comte de Flandre, mais simplement comte du Royaume et reçut de lui en bénéfice dotal toute la région comprise entre l'Escaut, la Somme et l'Océan... avec charge de la défendre contre les Danois et les autres barbares du Nord... etc.

Page 41.

. . . . . .

La ville de Bruges fut dès lors le séjour habituel de Bauduin. C'était comme nous l'avons dit, [1] la capitale du petit canton connu depuis le sixième siècle sous le nom de Flandre. Le marquis la fortifia de murailles en pierre et y fit bâtir une basilique destinée à recevoir le corps de saint Donat, l'un des plus illustres métropolitains de Reims. Cette précieuse relique lui avait été donnée en 842 par Ebon, le vingt-troisième successeur du bienheureux.

Page 42.

En 876, ces pirates sous la conduite du fils de leur roi Bigier et d'un autre chef fameux nommé Hastings, etc., etc.

Page 43.

Les Normands prirent d'abord position au château de Condé, sur l'Escaut, etc., etc.

Pages 35 et 44.

Au dire des chroniqueurs, Bauduin fut un valeureux guerrier. Les peuples de son temps, habitués qu'ils étaient à formuler énergiquement leurs impressions, lui appliquèrent le sobriquet d'homme de fer (*fer-*

[1] Voyez page 40.

Digitized by Google

de ses contemporains, et que plus tard les chroniqueurs travestirent en celle de *Bras de fer*. Sentant sa fin prochaine, Baudouin se retira dans l'abbaye de Saint-Bertin, où il prit l'habit monacal. Il y mourut en 879, et son corps y fut inhumé, après qu'on en eut détaché le cœur et les entrailles qu'obtint l'abbaye de Saint-Pierre du mont Blandin, à Gand.

Page 22.

Baudouin laissait deux fils. L'aîné, Baudouin, lui succéda de plein droit, etc., etc.

Pages 23 et 24.

L'année suivante une autre bande tomba sur Cambrai, qu'elle désola, etc., etc.

rous), travesti plus tard en celui de *Bras-de-Fer*. — Page 44. — Bauduin mourut en 879 à l'abbaye de Saint-Bertin, où il voulut passer les derniers jours de sa vie sous la robe monacale. Son corps fut inhumé dans l'église du monastère, après qu'on en eut détaché le cœur et les entrailles qu'obtint l'abbaye de Saint-Pierre de Gand.

Pages 44 et 45.

De la fille de Charles-le-Chauve il avait eu deux fils, dont l'aîné, Bauduin, lui succéda, etc., etc.

Pages 46, 47, 48, 49 et 50.

L'année suivante une autre bande tomba sur Cambrai, qu'elle désola, etc., etc.

Le Chapitre second commence par l'établissement des Châtellenies de Flandre, que l'auteur fait suivre de quelques réflexions touchant l'influence des invasions des Normands sur l'état social de l'Europe, et de quelques considérations sur la nature synallagmatique des liens féodaux. Il y a là une page environ qui pourrait lui appartenir. Au moins elle n'est empruntée ni à Le Glay, ni à Waernkœnig traduit par Gheldolf.

Mais pourquoi prolonger par de nouvelles citations l'ennui de nos lecteurs? Ils savent que la Revue de Belgique ne crie au voleur, que lorsqu'elle prend les gens la main dans le sac. Encore deux passages pourtant.

Dans le premier, M. Gens nous apprend ce que c'était qu'une ville au X^e^ siècle; mais il fait de l'érudition à fort bon marché.

Page 35.

« Ce qu'on appellait du reste une ville à « cette époque, c'était un assemblage irré- « gulier de maisons basses et sombres, en « terre ou en bois, groupées autour d'un fort « château construit en pierres, ou autour « d'une abbaye fortifiée et entourée d'un « fossé et d'une palissade en bois, quelque- « fois d'un retranchement en gazons.

Le Glay page 103.

« Ce qu'on nommait en ce temps-là une « ville était un assemblage de maisons de « bois, de terre ou de pierres grossièrement « façonnées, recouvertes de chaume pour « la plupart et disséminées autour des églises « et des monastères. Des remparts de terre « élevés, lors de l'invasion des Normands, « se dressaient aux endroits où n'existaient « point de barrière naturelle. »

Puisque vous étiez en train d'*emprunter*, que n'empruntiez-vous tout à fait? Vous y auriez gagné une phrase plus élégante et plus concise, des détails plus complets. Immédiatement après ce paragraphe, on lit douze lignes toujours *empruntées* à M. Le Glay,

Digitized by Google

(page 122;) lignes suivies d'un passage guillemeté, accompagné de cette note : WAERKOENIG, HISTOIRE DE LA FLANDRE, t. I, page 151. Voilà qui est au mieux ! Le lecteur bénévole se dit en voyant cette citation scrupuleuse : « Ah ! la *Bibliothèque Nationale* perd enfin ses « mauvaises habitudes. Elle cite les autorités et n'a plus la prétention « *d'écrire* l'histoire par le procédé de M. Van Hasselt. » Douce erreur trop tôt détruite ! Vous tournez le feuillet, vous reprenez Le Glay à la page 123, et vous retrouvez M. Gens marchant dans les traces de l'ex-archiviste.

En voilà assez, trop même sur M. Gens et son livre, si livre il y a. Ne leur faisons pas plus d'honneur qu'ils ne méritent; mais qu'on nous permette de terminer par quelques mots sur l'entreprise de M. Jamar.

La Bibliothèque Nationale a été l'an dernier, de la part d'un des membres éminents de l'opposition libérale, l'objet de critiques sévères et trop méritées, à propos des Belges aux Croisades de M. Van Hasselt. Nous ne reproduirons pas les accusations de l'honorable député de Bruxelles sur l'esprit et les tendances de ce livre. M. l'Inspecteur des Écoles Normales a l'échine trop souple pour que l'on ne soit pas rassuré sur la direction *politique* et philosophique qu'il donnera à la Bibliothèque soi-disant Nationale à l'avénement du parti libéral ; il sait dire,

Selon les gens,
Vive le Roi ! vive la ligue !

La Bibliothèque Nationale sera donc aujourd'hui aussi chaude libérale qu'elle était zélée catholique avant le 8 juin 1847 ; à preuve la réclame insérée par *l'Indépendance* dans son numéro du 16 JUIN 1847 — la date est remarquable, — commençant par ces mots un pompeux éloge du livre de M. Gens, qui fait le sujet de cet article :

« Nous dirons d'abord, *moins pour critiquer que pour constater un* « *progrès*, que les derniers volumes nous paraissent supérieurs aux « premiers, non parce qu'ils sont écrits par MM. Coomans, E. Gens « et Moke, mais parce que nous y *avons remarqué* PLUS D'INDÉPEN- « DANCE DANS LES IDÉES, DANS L'INTERPRÉTATION DES FAITS, plus « de fermeté et de couleur dans le style, etc. »

Cette phrase, diplomatiquement entortillée, est digne de servir de modèle à M. le comte de Theux lorsqu'il voudra masquer honnêtement l'absorption du parti catholique par l'opinion libérale. Malgré tout son talent, il ne trouverait pas mieux.

Digitized by Google

M. Rogier doit être bien tranquille. M. Van Hasselt est éminemment gouvernemental et la Bibliothèque Nationale encore plus. Il ne faut craindre qu'une chose, c'est que cette honnête publication ne fasse de l'histoire libérale, ce qui ne vaut pas mieux que de l'histoire rétrograde. Pour de l'histoire *historique*, c'est-à-dire indépendante, impartiale et éclairée, c'est une autre affaire.

Mais, résulte-t-il de ceci que le Gouvernement doive continuer à prouver sa bienveillance à cette entreprise ? Si le conseil communal d'Anvers, ignorant les procédés *historiques* de M. Gens, lui a confié l'instruction des élèves de son Athénée, doit-il permettre qu'un écrivain aussi *léger* donne plus longtemps à des jeunes gens l'exemple d'une probité littéraire quelque peu équivoque ? Une publication qui, sur six ou sept ouvrages, compte trois plagiats flagrants et avérés, est-elle digne de la sollicitude ou du désaveu d'un pays qui se respecte, et d'une littérature naissante ? Le Gouvernement doit-il, par ses encouragements et son appui, se rendre complice d'hommes qui valent à nos écrivains des compliments comme celui que leur adressait naguères une grave Revue allemande. « On sait d'ailleurs que ces trois termes : Écrivain belge, contrefacteur et plagiaire, sont parfaitement synonymes. »

C'est un problème facile à résoudre, que nous livrons aux réflexions de tous les hommes animés du véritable amour du pays, et qui comprennent que la littérature est une question vitale pour notre nationalité.

H. Delmotte.

De la langue et de la poésie provençales, par Eugène Van Bemmel.[1]

Ce qui manque d'ordinaire aux jeunes littérateurs, c'est la patience des recherches et l'enchaînement des idées. La grâce, la fraîcheur, la véhémence, l'éclat des images, sont les mérites par lesquels ils brillent, quand la nature leur a donné la force nécessaire pour entrer dans l'arène en vaillants lutteurs. Leur esprit a encore le charme et l'inhabileté de l'adolescence unis à la fougue de l'âge qui succède. Ne les condamnez donc point à s'ensevelir au milieu des in-folios, ne leur demandez pas les qualités de l'homme mûr, déjà endurci aux fatigues de la pensée, plus pénibles que toutes

[1] Un volume format anglais de 284 pag. Bruxelles, A. Vandale, 30, rue des Carrières.

Digitized by Google

les autres, quoiqu'on en fasse habituellement moins de cas que d'un vulgaire labeur. Il est toutefois des intelligences formées exprès pour les longs travaux, pour les muettes perquisitions dans les ruines de l'histoire, et M. Van Bemmel nous paraît être une de ces intelligences.

Nous avons été surpris d'une manière agréable, quand nous avons ouvert le livre dont nous allons dire quelques mots, ne pouvant l'examiner d'une manière aussi détaillée que nous le voudrions et qu'il le mériterait. La philologie, quelle science terrible! Avec quelle lourdeur frivole, avec quelle sécheresse pédantesque, on l'a traitée jusqu'à présent! Dans le fond, que d'hypothèses! Dans la forme, que d'impuissance et de mauvais goût! Mais cela tenait encore plus aux écrivains eux-mêmes qu'à la nature de la matière. En creusant un peu le sol que foulaient indolemment les auteurs, on devait trouver des sources vivifiantes. Pour l'homme qui pense, rien n'est fastidieux et aride; partout des questions importantes se dressent devant lui, partout des énigmes provoquent sa curiosité; un double rang de mystères bordent sa route, comme ces allées de sphinx qui précédaient les temples égyptiens.

Nous félicitons donc M. Eugène van Bemmel de ne pas avoir cru qu'il suffisait d'étudier les détails, en négligeant les lois organiques, source éternelle d'où les faits s'épanchent avec une éternelle mobilité. Platon l'a prouvé dans son magnifique dialogue du *Théétète*; savoir, c'est connaître les principes des choses. Les principes renferment virtuellement leurs conséquences, et l'on ne peut bien apprécier les dernières, si l'on n'a point fouillé leurs origines. L'*Histoire de la langue et de la poésie provençales* débute par un chapitre intitulé *philosophie du langage*. L'auteur y pose les prémisses de son travail et bien lui en a pris, car s'il n'avait pas cherché un fil conducteur, il se serait égaré comme tant d'autres dans l'inextricable labyrinthe des dictionnaires et des formes grammaticales.

Son système nous semble à la fois ingénieux et vrai. Les langues sont autochtones, c'est-à-dire nées sur le sol même où on les parle. Elles ont avec la nature des races humaines des liens si intimes, qu'elles en dérivent nécessairement. Les fruits ne se suspendent pas d'une manière plus certaine aux rameaux des arbres créés pour les produire. « Langue, mœurs, coutumes, lois, religion, arts, tout « cela vient du peuple même, tout cela est dans l'esprit de chaque « peuple comme de chaque homme, et il ne faut que des circon- « stances favorables pour l'en faire sortir d'une manière éclatante. »

Digitized by Google

La nature est donc ici la grande institutrice; en nous donnant la pensée, elle nous a donné l'instrument de cette pensée même; nous parlons comme nous vivons, comme nous sentons. Il serait bizarre que nous fussions doués d'une intelligence active, observatrice et créatrice, sans porter en nous des moyens suffisants d'expression. M. Van Bemmel rejette donc tout à fait l'hypothèse des langues révélées; le langage ne nous est pas venu du dehors, il est sorti des profondeurs de notre organisation matérielle et spirituelle.

Et non-seulement la nature nous a pourvus, armés de la parole, mais elle en a déterminé d'avance toutes les grandes modifications. De même que les hommes sont noirs, bruns ou blonds, suivant les climats, ils ont des tendances innées vers certaines formes de langage. Les Celtes n'auraient pu créer un autre idiome que le celtique, les Hellènes que le grec et les habitants de Rome que le latin. Dans le monde moral, comme dans le monde extérieur, tout est prévu, tout est nécessaire. Une fatalité providentielle, des lois harmonieuses gouvernent les nations.

L'influence des événements historiques, guerres, conquêtes, mélange des peuples, n'est donc pas aussi grande qu'on a bien voulu le dire. Cette action reste à peu près nulle, lorsque le peuple qui la reçoit est plus civilisé que celui qui l'exerce; dans le cas contraire, elle forme un simple accident, une pure occasion de développement et de progrès.

Comme une déduction immédiate de ces principes, M. Van Bemmel affirme que la langue romane est une langue aborigène; il n'admet pas que le latin l'ait enfantée, qu'elle ait grandi comme une plante parasite au milieu d'un idiome en ruine. Les populations méridionales de la France ne pouvaient parler que le roman. Elles devaient se créer un système d'expression et le développer elles-mêmes. « Or, c'est cette langue qui s'est constamment « conservée, et conservée intacte, au moins dans ses principes « constitutifs. » Elle s'efface bien parfois, ou plutôt se dissimule sous des conquêtes étrangères; longtemps ses progrès restent tout-à-fait inappréciables, mais jamais on ne la perd entièrement de vue, et on peut, à toutes les époques, en constater indirectement la présence dans les classes populaires. Enfin on voit cette langue se perfectionner insensiblement par l'influence de civilisations plus avancées, et paraître dans tout son éclat chez les troubadours.

Digitized by Google

« Depuis plusieurs siècles, ajoute l'auteur, la contrée où elle sert « aux échanges intellectuels est réunie à la France, elle fait partie « intégrante du même État, elle a des administrateurs français, des « lois françaises, des écoles françaises ; il semble qu'elle aurait dû « perdre presqu'entièrement son idiome du XII^e^ siècle ; surtout « lorsque l'on considère que sous les Romains et les Goths, les « diverses classes de la société formaient des distinctions excessive- « ment tranchées et que l'instruction était bien loin d'être aussi « répandue qu'aujourd'hui parmi les classes populaires. Cependant, « chacun le sait, la langue provençale non-seulement subsiste, mais « est cultivée par de nombreux écrivains, et produit encore tous « les jours de charmantes poésies. »

Voilà les idées générales qui forment la base du livre de M. Van Bemmel, publié depuis un an déjà et dont on s'est si peu occupé en Belgique, précisément sans doute parce qu'il méritait une sérieuse attention. Le *Journal des Savants*[1], rédigé par des membres de l'Institut de France, en a rendu, dans le numéro de février dernier, le compte le plus favorable. Il loue également et le savoir et le style de l'auteur. Le seul reproche qu'on lui adresse, c'est de croire son système plus nouveau qu'il ne l'est en effet. Les linéaments de cette théorie se trouvent dans l'ouvrage de Bruce White, intitulé : *Histoire des langues romanes et de leur littérature* (Paris, 3 volumes in-8°, 1841); mais nous nous faisons un plaisir de reconnaître que M. Van Bemmel l'a complétée, éclaircie et surtout infiniment mieux exposée.

Dans un livre de ce genre les principes ne constituent, pour ainsi dire, que le théâtre ou doivent se mouvoir les faits. Ayant établi le sien d'une manière solide, M. Van Bemmel lève la toile et la représentation commence. Nous voyons passer tour à tour les hommes d'armes sur leurs destriers, tantôt la lance en main, tantôt faisant murmurer les cordes de la viole ou du psaltérion ; les nobles dames écoutant, le sourire à la bouche, les louanges et les prières des servants d'amour ; les nobles chevaliers qui se préparent au voyage de la terre sainte ; les jongleurs qui suivent les troubadours de châteaux en châteaux. Le jeune auteur a su peindre tous ces personnages et les rendre vivants pour nous. Son livre, il faut le dire, est très-bien composé ; il a senti qu'il ne fallait pas mettre les notes dans le texte,

[1] Page 126. Paris. Imprimerie royale. Février 1847.

Digitized by Google

vice fondamental de la plupart des œuvres scientifiques. On doit toujours distinguer le monument de l'échafaudage ; vous n'avez pas construit un édifice, parce que vous avez entrelacé des poutres et dressé des échelles ; ce ne sont là que des moyens. A un grand nombre d'individus on pourrait dire : « Vous avez rassemblé les matériaux d'un ouvrage, mais l'ouvrage même où est-il ? Vous avez voulu sans doute qu'un autre eût la gloire de le faire. » Beaucoup d'historiens se figurent avoir terminé leur besogne, quand ils ont inertement dépouillé des archives et transcrit de vieux comptes d'hôtel. Ces publications fastidieuses n'ont qu'un seul inconvénient, celui de n'être lues par personne.

Le style de M. Van Bemmel, qui ne se distingue ni par la vigueur, ni par l'éclat, possède en récompense de la netteté, du charme et de la finesse. Nous citerons pour preuve le passage qu'on va lire ; la Belgique est un peu incrédule, quand on lui parle du mérite de ses enfants, et elle a besoin, comme une mère frivole, qu'on lui explique et lui démontre leur valeur. Comparant la langue des troubadours avec la nôtre, M. Eugène Van Bemmel lui accorde à certains égards la préférence. « N'a-t-elle pas, dit-il, la flexibilité, « l'harmonie, et surtout la grâce, *plus belle encore que la beauté ?* « N'a-t-elle pas cette accentuation qui donne à la parole tant « d'énergie ou tant de douceur ? C'est une poésie et une musique « de tous les instants, qui embrassent la vie tout entière. Dans « une langue comme celle-là, l'âme du poète passe sans effort, sans « contrainte ; elle s'exprime avec pleine liberté et communique à « ceux qui l'écoutent les sentiments qui l'animent elle-même. « Prêtez l'oreille aux couplets de cette *pastourelle*, qu'un trou- « badour chante là-bas sous la feuillée ; les sons mélancoliques de « la viole semblent moins soutenir sa voix que chanter avec lui. « C'est une mélodie pure et divine, d'un charme inexprimable ; « cela vous porte au cœur, cela vous enlève : on comprend l'enthou- « siasme poétique de tout un siècle, on se sent presque ému de « l'exaltation chevaleresque. Aussi, cette musique délicieuse charme « les vieillards, séduit les femmes, enivre les jeunes gens, et ses « accords, qui retentissent chez tous les peuples, font vibrer par- « tout l'amour du bien et du beau. »

Courage, petit fils de Froissard et de Commines, vous promettez à la Belgique un habile écrivain ! mais j'ai tort d'employer le mot promettre : ce volume sur la langue et la poésie provençales est

Digitized by Google

déjà une œuvre qui comptera parmi les titres de l'auteur. Que M. Van Bemmel poursuive une route si bien commencée; presque toute l'histoire de la Belgique reste à faire. Qui nous a expliqué par exemple l'organisation des communes et leurs troubles perpétuels? Qui nous a tracé un tableau de la domination espagnole dans les Pays-bas? Des documents, toujours des documents et presque jamais d'idées, presque jamais de récit! M. Van Bemmel devrait traiter un de ces importants sujets.

Nous lui reprocherons toutefois d'avoir employé quelques termes odieux; le mot *global*, par exemple, effroyable barbarisme qui doit faire dresser les cheveux sur la tête, à quiconque n'est pas sénateur ou membre de la chambre des représentants. L'historien parle dans un endroit *de petites productions à l'instar des troubadours. A l'instar* est une expression tellement vulgaire, que les commerçants du dernier ordre en font seuls usage, pour vanter leur pain-d'épice, leurs chapeaux ou leurs souliers *à l'instar de Paris.* On n'imprime même plus cette locution triviale. Certaines phrases du livre de M. Van Bemmel sont d'ailleurs mal tournées: celle-ci par exemple: « La jonglerie absorbait le trouvère et le chanteur; » pour dire: *La jonglerie comprenait l'art du trouvère et celui du chanteur.* Le mot *absorber* ne peut avoir ce sens. Dans un autre endroit le jeune auteur nous dit: « L'amour était une chose excessivement sérieuse, la plus sérieuse même. » Nous remarquerons d'abord qu'il fallait *extrêmement* et non pas *excessivement*, puisque ce dernier adverbe porte toujours avec lui une idée de blâme. En outre *la plus sérieuse* n'a pas de régime; plus sérieuse que quoi? M. Van Bemmel aurait dû écrire: « L'amour était une chose extrêmement sérieuse, était même le plus sérieux de tous les sentiments. » — Sa phrase eût alors été claire et digne d'un philologue comme lui.

Mais ces légères taches, qui disparaîtraient aisément, ne diminuent pas notre estime pour l'auteur et n'affaiblissent pas les espérances que son livre nous a inspirées. C'est avec plaisir que nous annonçons à la Belgique un nouveau talent, un talent solide et réel. Le pays où sont nés tant d'hommes remarquables dans tous les genres, n'est pas encore devenu stérile.

Alfred Michiels.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

— La chronique musicale et dramatique aurait aujourd'hui un long compte à régler avec le mois qui vient de s'écouler, mais l'abondance des matières nous renvoie à la livraison prochaine pour raconter les événements qui d'ici à cette époque auront su conserver un peu d'actualité et d'à-propos. Hélas! que de choses jeunes seront vieilles en trente jours. Nous ne pouvons en ce moment que constater le succès de Félicien David et le triomphe de Mme Damoreau. Nous espérons pouvoir donner bientôt à nos lecteurs une esquisse biographique de l'auteur du *Désert* et de *Christophe Colomb*, et nous aurons alors l'occasion d'apprécier complétement cette organisation riche et puissante. Quant à Mme Damoreau, ce n'est pas une célébrité nouvelle que l'on peut débattre et discuter; si la voix de l'admirable cantatrice n'a plus l'étendue, le timbre et l'éclat de la jeunesse, la méthode, le goût, le style sont restés d'une fraîcheur et d'une pureté extraordinaires. Pourquoi alignerions-nous ici des adjectifs et des points d'admiration dont on est parfois prodigue à l'égards de talents contestables? Imitons le public qui, tout ravi et émerveillé de rencontrer ce prodige, n'a pas songé à lui envoyer un seul bouquet, et s'est contenté d'applaudir chaleureument et énergiquement la chanteuse la plus parfaite de notre époque.

Nous n'avons plus à annoncer le départ de M. Nourrit et la nouvelle administration constituée par les artistes. Tous les journaux ont raconté les dissensions survenues dans le sein de la troupe lyrique. C'est là un débat regrettable dans lequel nous ne voulons pas entrer. Disons seulement que nos sympathies suivront les artistes dans l'œuvre qu'ils viennent d'entreprendre.

Le succès de *La Péri* est d'un heureux augure pour l'avenir de l'association. Il reste maintenant à compléter l'opéra et l'opéra-comique ; la tâche est difficile et le public doit y aider par sa patience et surtout par sa bienveillante indulgence.

— Sur la proposition de M. Baron la classe des Beaux-Arts de l'Académie de Belgique a résolu de faire « une démarche auprès du « gouvernement, pour attirer son attention sur l'état actuel du « théâtre, cette branche si importante de l'art, et lui demander s'il « a quelques moyens de remédier à l'état de souffrance où se trouve « aujourd'hui l'art dramatique en Belgique. »

Les Académies n'ont pas tous les jours des idées heureuses; nous ne pouvons donc assez louer une exception qui honore nos immortels. Espérons que le ministre de l'intérieur ne se contentera point de prendre en considération les observations de l'Académie, et qu'avant la fin de la session un projet de loi sera présenté.

Digitized by Google

— L'éditeur de la *Bibliothèque Nationale* a récemment publié l'*Histoire du comté de Namur* par M. Jules Borgnet, archiviste provincial ; nous n'avons pas à nous occuper aujourd'hui de la valeur de cet ouvrage que nous nous proposons d'examiner plus tard, nous croyons seulement devoir prendre acte de certains aveux renfermés dans une réclame envoyée à l'*Indépendance belge* et publiée le 29 novembre dernier. Nous serions très-curieux de savoir ce que pense des passages suivants, le directeur de la *Bibliothèque Nationale*, M. Van Hasselt, le soi-disant auteur des *Belges aux Croisades* : « Ce « n'est pas, *comme la plupart des ouvrages qui forment habituellement « ces collections*, uniquement un résumé plus ou moins judicieux des « livres écrits antérieurement sur la matière... Une préface, COMME « IL EST A DÉSIRER QU'ON EN TROUVE DANS TOUTES LES PUBLICA- « TIONS DE CE GENRE, *nous indique soigneusement les sources inédites « qui lui ont fourni d'utiles renseignements et de curieux aperçus*..... « En somme, l'*Histoire du comté de Namur* figure parmi les *quelques* « volumes d'un mérite réel que contient la collection dont il fait « partie. »

— THÉATRES DU CIRQUE ET DES NOUVEAUTÉS. — M. Albinet vient d'ouvrir au public la belle salle abandonnée par M. Gautier. C'est M. Niemeczek qui a la direction de la troupe équestre. Le personnel dramatique nous a paru convenablement composé. Nous croyons cependant devoir différer notre jugement jusqu'à la première représentation d'un ouvrage important. Notre théâtre des boulevards a obtenu deux grands succès, grâce à d'épouvantables mélodrames de MM. Sue et Paul Fouché. *Martin et Bamboche* et *les Étouffeurs de Londres ou l'Auberge des Sept Cadrans* attirent chaque soir la foule.

— *Concert de la Société Philharmonique.* — Le concert donné dans la salle de l'Opéra-Comique, qui communique avec les salons de la Société, a dignement inauguré les fêtes d'hiver. Mlle Julien a obtenu de légitimes applaudissements, mais les honneurs de la soirée ont été pour Messieurs Servais et Alfred Gaell ; l'honorable président de la société Philharmonique a remis une couronne au jeune pianiste dont un des morceaux venait d'être *bissé*. Quant à Servais, aucune parole ne peut rendre l'effet qu'il a produit sur son nombreux auditoire : comme toujours, Servais a été le roi des violoncellistes. L'excellent orchestre de la Société a, sous l'habile direction de Bender, puissamment contribué à l'ensemble de cette solennité artistique.

— Le Conseil communal de Bruxelles a décerné à M. Van Overstraeten-Roelants, de Gand, auteur du plan n° 43, la prime de 5000 francs promise à l'architecte dont le projet d'appropriation des bas-fonds de la rue Royale, serait jugé le meilleur.

— *La Société historique et littéraire de Tournay* a décidé la publication d'un bulletin dont le premier numéro vient de paraître. Cette livraison renferme les statuts constitutifs de la Société, le

Digitized by Google

compte-rendu de deux séances et des recherches curieuses sur la Bibliographie tournaisienne, dues au savant secrétaire, M. Frédéric Hennebert. Une planche fort bien gravée accompagne une dissertation de M. B. Renard.

— La Commission royale pour la publication des anciennes lois et ordonnances de la Belgique, fait paraître d'intéressants comptes-rendus de ses séances. Cette commission qui a pour président M. Leclerq, procureur-général près la Cour de cassation, est composée de MM. Raekem, De Cuyper, De Jonghe, Delebecque, Delrée, De Saint-Genois, Gachard, Polain, Grangagnage et Colinez.

— Au moment de mettre sous presse nous lisons dans tous les journaux : « *La commission des monuments persiste à regarder le « Bassin-Vert du Parc comme l'endroit le plus avantageux* (sic) *au « placement de la statue du prince Charles de Lorraine.* » Proh pudor!!

— Un des compositeurs les plus remarquables de notre époque n'est connu dans notre pays que des artistes et de quelques amateurs dont le goût éclairé préfère une œuvre originale et savamment écrite au fatras de petit musique dont les pianos sont encombrés. M. G. J. Meyne vient de faire un choix dans l'œuvre de Chopin qui, jusqu'à ce jour, n'avait pas eu les honneurs de la réimpression. La première série de walses, impromptus, nocturnes, mazurka, etc., qui est actuellement en vente, sera, nous n'en doutons pas, accueillie avec faveur par le monde musical.

— *L'Artiste*, — *Revue de Paris*, a cessé de paraître. Le journal de M. Arsène Houssaye, a été mis en vente, mais son dernier propriétaire l'a tellement démonétisé que l'adjudication publique n'a abouti à aucun résultat. Voilà donc un homme et une chose appréciés du même coup à leur juste valeur.

— Les portraits de MM. Arntz et Roussel, professeurs à la faculté de droit de Bruxelles, viennent de paraître. Ils ont été dessinés et lithographiés par le même artiste, M. Copus, jeune homme de grande espérance. Les portraits ont été offerts aux deux professeurs par leurs élèves. Ce n'est pas la première fois que les jeunes gens savent mieux que de hauts personnages, apprécier le talent et reconnaître les services rendus. Toutefois si les deux jurisconsultes de l'Université libre avaient droit à une récompense plus brillante, ce qu'il y aurait de touchant dans le don modeste des étudiants rendrait cet hommage digne du mérite supérieur de MM. Arntz et Roussel.

BEAUX ARTS. — *Gravure.* — Le célèbre tableau de Raphaël (la Madone de St-Sixte) qui est au musée de Dresde, vient d'être gravé par M. Steinla d'une manière supérieure à celle de ses devanciers.

Dans le grand nombre de gravures faites d'après ce sublime tableau, une seule, (celle de F. Muller) accueillie d'abord avec froideur, avait eu ensuite un succès extraordinaire, qu'on peut expli-

Digitized by Google

quer par le grand talent de cet habile artiste. Aussi jusqu'à présent, cette gravure a-t-elle été considérée comme une des meilleures du répertoire moderne.

Il y avait bien parfois des artistes, qui, en visitant la galerie de Dresde, s'en venaient jeter du doute sur la fidélité de la copie; on savait aussi que Muller avait fait sa gravure d'après un dessin de Mme Sédelmann; qu'avant de la publier, le consciencieux artiste avait voulu revoir le tableau et qu'il fut accablé de son infériorité : les grands caractères du modèle n'étaient point reproduits. Telle qu'elle est cependant, elle possède des qualités si brillantes que les amateurs la recherchèrent avec empressement; — les belles épreuves sont rares et cotées à un prix très-élevé.

M. Steinla en s'imposant la tâche de graver aujourd'hui le tableau de Raphaël ne s'est pas dissimulé les grandes difficultés qu'il aurait à vaincre: il s'est dit que la première qualité d'un traducteur était une fidélité scrupuleuse; que pour rendre par le burin le chef-d'œuvre du prince des peintres, il devait interpréter ses divers caractères avec plus de vérité, de grandeur et de poésie. C'était une belle et hasardeuse entreprise sans doute, il résolut de la tenter. Il fit un très-beau dessin, dans lequel les artistes retrouvèrent toutes les qualités de l'inimitable modèle. M. Steinla aimait à les consulter, pour perfectionner son œuvre, recevant avec reconnaissance leurs avis, qui parfois empreints d'une prévention dont les admirateurs de Muller ne pouvaient tout à fait se dépouiller, froissaient ses convictions.

Il commença sa gravure, et ne se donna ni repos ni trêve qu'elle ne fut terminée. En six ans il a accompli ce travail extraordinaire. Qu'on ne croie pas cependant que cette promptitude ait nui à la perfection de son œuvre; loin de là, elle est aussi complète que les plus belles pièces de *Morghen* et *Longhi*.

Les gravures de Muller et de Steinla[1] offrent à l'amateur un examen des plus intéressants; elles sont exactement de même dimension. Dans *Muller* on trouve plus de solidité et de brillant, dans *Steinla* plus de douceur et d'harmonie. Le fort burin du premier accentue les plis des étoffes avec plus de précision, le doux et suave burin du second rend avec une extrême délicatesse ces diverses figures, ces mains, ces pieds que jamais peintre n'a mieux dessinés que Raphaël.

Mais où M. Steinla acquiert une grande supériorité sur son rival, c'est dans le caractère des têtes, plus noble, d'un dessin plus pur, et surtout d'un travail mieux approprié à l'expression de ces divines têtes.

UN AMATEUR D'ESTAMPES.

[1] Maurice Steinla, professeur de gravure à l'académie de Dresde a gravé, le Christ au tombeau d'après *Fra Bartholomée*, une Madone d'après *Holbein*, le massacre des innocents d'après un dessin de *Raphaël*, appartenant au roi de Saxe, et récemment la Madone de St-Sixte d'après Raphaël.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

Les quatre livraisons de la *Belgique Communale* [1], formant le cahier complet du mois de novembre, viennent d'être distribuées aux abonnés.

Grâce au zèle et à l'activité de l'éditeur, la publication de cet utile et intéressant recueil se poursuit depuis quelque temps avec une régularité qui ne peut manquer d'en assurer le succès.

Maison TARRIDE, *Longue rue de l'Écuyer* 8, *à Bruxelles.*

L'Illustration, Journal universel, 52 numéros, 30 francs par an, paraissant tous les dimanches à Paris et à Bruxelles.

Encyclopédie moderne. Dictionnaire abrégé des sciences, des lettres, des arts, de l'industrie, de l'agriculture et du commerce. 25 vol. grand-in 8° avec un grand nombre de gravures, un vol. par mois; 12 ont paru.

OEuvres complètes de P. J. De Béranger, nouvelle édition revue par l'auteur, illustrée de cinquante-deux belles gravures sur acier et augmentée de dix chansons nouvelles; 56 liv. à 50 cent. L'ouvrage est terminé.

Histoire de la révolution française, par Louis Blanc, 10 vol. in-8° édition française. 2 vol. ont paru; prix, 3 fr. 50 c. le vol. au lieu de 5 francs.

Histoire des montagnards, par Alphonse Esquiros. 2 vol. grand in-8°, 10 francs.

Le Magasin pittoresque, recueil mensuel, par an : 6 francs.

Musée des familles, recueil mensuel, par an : 6 fr. 75 c.

Seul dépôt pour toute la Belgique des pièces de théâtre, aussitôt leur mise en vente à Paris.

Monuments anciens et modernes, vues générales et particulières, plans, coupes, détails, par Jules Gailhaboud, 200 livraisons à f. 1,50 publiés par Firmin Didot frères. 135 livraisons sont en vente.

Museum-littéraire, un vol. toutes les semaines, 50 cent. le vol.

Assortiment complet de livres de littérature, d'histoire, de sciences, de droit, etc, etc.

[1] *Revue des intérêts communaux*, chez A. Deros, éditeur, rue de la Montagne, 26, à Bruxelles; in-4°; trente francs par an pour toute la Belgique.

Digitized by Google

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

La REVUE de BELGIQUE paraît le 15 de chaque mois par livraisons de 96 pages environ, formant à la fin de l'année deux beaux volumes in-8°.

Les abonnés reçoivent, à la fin de chaque volume, une couverture, une table des matières et un errata général.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour Bruxelles : *Par an*, 12 francs, payables par trimestre.
Par semestre, 7 francs.

Pour la Province, *franco* : *Par an*, 13 fr. 50 payables par semestre, et par mandat sur la poste.
Par semestre, 8 fr.

Pour la France, *franco* : *Par an*, 15 fr.

Pour l'Allemagne, *franco* : *Par an*, 18 francs. Correspondance générale, Mayer et Flatau, à Bruxelles, et J. A. Mayer, à Aix-la-Chapelle.

Tout abonnement est payable à la réception de la première livraison.

On s'abonne pour six mois et pour un an.

Les abonnements à l'année courent à partir du 15 avril 1847, les abonnements au semestre datent du 15 avril et du 15 octobre.

Toutes lettres, réclamations et demandes d'abonnement doivent être adressées *franco* au bureau de la Revue, rue des Minimes, 25. Les réponses seront données dans chaque livraison, à l'article *Correspondance*.

IMPRIMERIE DE ÉMILE LELONG ET Cie, RUE DES MINIMES, 25.

Digitized by Google

DÉPOSÉ. — LA REPRODUCTION DES ARTICLE EST INTERDITES.

REVUE DE BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

.... La Muse aime la Jeunesse,
Elle peut venir parmi nous.

2me ANNÉE.

10me LIVRAISON. — 15 JANVIER 1848.

SOMMAIRE.

pages.

Les premières années de la Restauration [1]. ALFRED MICHIELS. 297
Fantaisie. ÉDOUARD WACKEN. 318
Deuxième Essai sur l'histoire des Européens. (Suite.) P. A. F. GÉRARD. 319
Littérature allemande.— LOUIS BORNE. *Le Roman. Traduction de* HENRI SAMUEL. 339
BULLETIN ARTISTIQUE. — *Une solennité à 1500 francs. — Vésale propagateur de la grippe. — La fontaine du marché-aux-herbes. — Un poëme de M. Louis Schoonen. — M. E. Gens emprunte sa recette historique à M. F. V. Goethals. — Les bas-fonds de la rue Royale. — M. Van Overstraeten-Roelandts, le conseil communal de Bruxelles et M. Cluysenaer. — Encore le prince Charles! — Une inscription latine. — Portrait d'André Chénier. — M. Vatout immortel! — Ma gaîté. — Post-scriptum : Plâtres à la vapeur.* L. VAN ROY. 349
CRITIQUE LITTÉRAIRE. — *Fables par le baron de Stassart. — G. N. — Du Chien domestique et du Coq, par Joseph Désiré Hannon.* X. X. 363
CHRONIQUE MUSICALE ET DRAMATIQUE.— *Concerts de l'Association et du Conservatoire. — L'orchestre. —* M. *Moyaerts. — Mlle Verveine et Mlle Coquereau. — M. Stadfeldt.* — La Norma *et Mlle Julien. — Mlle Delille. — M. Carlo. — MM. Pâris et Caudron. — M. Flavio.* — L'Ile des Ballons, *folie-vaudeville par deux constellations anonymes. — Ravel au théâtre de la rue de l'Evêque.* 367
LETTRES SUR LES THÉATRES DE PARIS. JULES VIGNERON. . 373
CHRONIQUE. 379

[1] Nous joignons à l'article de M. Alfred Michiels un portrait d'André Chénier, dû au crayon de M. Schubert.

BRUXELLES,
AU BUREAU DE LA REVUE DE BELGIQUE,
RUE DES MINIMES, 23.

Digitized by Google

REVUE DE BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

7e ANNÉE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lithographie par Schubert Imp. de Simonau & Toovey

Digitized by Google

Digitized by Google

LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA RESTAURATION[1].

Influence générale de la Restauration sur la littérature. — Poésies des troubadours, par Raynouard. — L'Anti-romantique. — Du vrai, du beau, du bien, par M. Victor Cousin. — Publication des Poésies d'André Chénier. Était-il un novateur et a-t-on le droit de l'ériger en chef d'école?

Quand les Bourbons et la noblesse revinrent en France, leur goût se trouva bien changé. Ils s'étaient instruits à l'école du malheur et de l'exil. La frivolité railleuse, le paganisme classique de leur jeunesse avait ébranlé leur pouvoir jusque dans ses fondements. La plaisanterie expira sur leur bouche, quand la pique révolutionnaire promena au milieu des rues les têtes sanglantes de leurs compagnons; l'indigence qui les assaillit tout-à-coup, la solitude qui les environna sous des cieux étrangers, le regret du pays natal et le bouleversement de l'Europe achevèrent de les conduire au sérieux par la douleur. Ils n'invoquaient pas alors Jupiter, Neptune ou Bellone : ces simulacres futiles n'avaient que trop longtemps pris la place du Dieu de leurs ancêtres. Quand le chagrin perça leur âme de son dard empoisonné, ils fléchirent le genou devant Celui qu'ils niaient ou blasphémaient jadis, et qui pouvait seul maintenant guérir leurs plaies mortelles. Pour se consoler de leur détresse, de leur humiliation, ils tournèrent aussi les yeux vers leur ancienne gloire; ils étudièrent dans les chroniques les hauts faits de leur race, et, chevauchant en esprit les lourds destriers des hommes d'armes, rêvèrent qu'ils forçaient à l'obéissance leurs manans insurgés. Dès qu'ils eurent franchi le seuil de leurs demeures, ils voulurent que l'art exprimât les sentiments nouveaux dont ils étaient remplis. Les sujets chrétiens, les idées pieuses, furent seuls

[1] Ce morceau est extrait du second volume de l'*Histoire des idées littéraires en France*. La plus grande partie de l'article n'avait pas encore été publiée.

Digitized by Google

goûtés; les livres, les tableaux qui peignaient les mœurs chevaleresques obtinrent de même la préférence. En littérature, comme en politique, on essayait d'exhumer le moyen âge ossement par ossement.

Les malheurs, les dangers, les inquiétudes de la guerre faisaient d'ailleurs place à une profonde paix. Ce calme des beaux jours, après de violentes tempêtes, excitait dans les cœurs une fermentation poétique. C'était une sorte de printemps moral, où s'épanouissaient toutes les intelligences. Comme les mères étaient joyeuses de pouvoir penser sans crainte à l'avenir de leurs fils, que ne menaçaient plus la gueule fumante des canons et la pointe meurtrière des baïonnettes! Comme les jeunes filles souriaient aux prétendants, qui n'étaient plus réclamés par les champs de bataille et les oiseaux de proie! On formait des plans de bonheur, on parlait d'amour, de famille, d'agrestes promenades et de studieux travaux. Dans les fêtes renaissantes de la vie, on n'entendait gronder au loin ni le roulement du tambour, ni les détonations des obusiers.

Puis le maître inflexible n'était plus là; on pouvait penser, rêver, faire des châteaux en Espagne, sans être qualifié d'*idéologue*, nom injurieux qui équivalait à celui de sorcier dans le moyen-âge. L'esprit humain jouissait avec transport de sa liberté reconquise. La noblesse, ne fût-ce que par un sentiment d'opposition au régime détruit, encourageait tous les efforts littéraires. La mode des salons était revenue : on accueillait les jeunes poëtes, on les entourait, on écoutait d'un air bienveillant leurs lectures à haute voix. D'aimables regards, de frais sourires leur tenaient lieu de prix et de couronnes. Pour ne point aligner des vers, il aurait fallu avoir l'âme aussi glacée que les régions du pôle.

Les théories, les idées générales que l'on avait émises depuis deux siècles, et qui avaient déjà reçu un commencement d'exécution, ne pouvaient en outre demeurer sans influence. Elles devaient s'incarner tôt ou tard dans des formes plus ou moins neuves, plus ou moins brillantes; l'occasion était propice, les germes travaillèrent et une moisson pleine d'espérances couvrit de sa jeune verdure le sol poétique.

Le mouvement intellectuel, qui s'était accompli en France au début de notre siècle et pendant le siècle antérieur, n'avait pas été du reste un fait isolé. La même soif de l'inconnu tourmentait les

Digitized by Google

nations voisines, avec cette différence néanmoins qu'elles allaient droit devant elles et s'occupaient de la pratique bien plus que de la théorie. En Allemagne, Klopstock, Wieland, Lessing, Gellert, Voss, Burger, Mathisson, Schiller et Gœthe avaient emprunté à la cabane du pauvre, à la fleur des vallons, à la source cachée dans les bois, aux passions mystérieuses de l'homme, les éléments d'une littérature nouvelle qui surprenait l'Europe. La publication des chants populaires [1], maint ouvrage de Tieck, de Gœthe lui-même, des frères Schlegel, de Brentano, de Kœrner, de Gœrres et d'Arnim, avaient continué cette belle entreprise, cette création d'un art national. Les ballades publiées en 1815 par Louis Uhland, marquaient l'aube de la période lyrique la plus opulente que l'on ait encore vue. Mais je me trompe, l'Angleterre avait déjà donné le signal. Après avoir rompu dans les mains de Pope le sceptre d'or faux, qu'il avait emprunté à l'auteur du *Lutrin*, elle adoptait une famille de rois littéraires tout différents. Wordsworth avait débuté en 1793, promené ses méditations au bord des lacs pendant les guerres de l'Empire et fait paraître en 1814 cette longue rêverie nommée l'*Excursion*; il venait de finir son charmant poëme : Le daim blanc de Rylstone [2]. Une imagination plus fantastique, celle de Coleridge, avait aussi ranimé la harpe des bardes [3]. Puis étaient venus Southey, Walter Scott, Byron, Moore, Shelley, Maturin, Kirke White et une foule d'autres. Le charmant conteur d'Edimbourg avait créé un grand nombre de ses personnages, dessiné une foule de ses tableaux immortels; son génie continuait à s'épancher comme une source abondante, qui, peu semblable au fleuve mythologique, réveillait la mémoire du passé. L'auteur de Lara, le sombre nécroman, avait fait tressaillir l'Europe et allait encore la frapper de secousses électriques pendant plusieurs années [4]. Les

1 La collection intitulée : *des Knaben Wunderhorn*, parut en 1808.

2 The white doe of Rylstone, 1815.

3 The fall of Robespierre, historic drama, 1794 — Poems on various subjects, 1796.

4 Jusqu'en 1824. Nous donnons les dates de ses poëmes, qui sont très-significatives au point de vue où nous sommes placés. Heures de loisir, 1807. — Les Bardes anglais, et les journalistes écossais, 1809. — Childe Harold, 1809, 1818. — Le Giaour, la Fiancée d'Abydos, 1813. — Le Corsaire, Lara, 1814. — Le siége de Corinthe, Parisina, le Prisonnier de Chillon, 1816. — Manfred, Beppo, 1817. — Mazeppa, 1818. — La Prophétie du Dante, 1819. — Morgante Maggiore, Marino Faliero, 1820. — Ciel et Terre, Sardanapale, les Deux Foscari, Caïn, 1821. — Werner, 1822. — L'Ile, l'Age de Bronze, 1823. — Le Difforme transformé, 1824. — Don Juan, commencé en 1818, interrompu par la mort de l'auteur.

Digitized by Google

peuples du nord se tournaient donc vers la région lointaine et mal connue d'où soufflait une brise inspiratrice. L'Italie exécutait le même mouvement : le journal le *Conciliateur* servait de centre aux âmes que tourmentait l'espérance; Ugo Foscolo et Manzoni leur donnaient l'exemple, marchant du côté de l'avenir. Melendez, Ramon de la Cruz, Léandro de Moratin, Cadalso avaient rendu à l'Espagne un service analogue. Toutes les intelligences de l'Europe étaient donc entraînées par une seule et unanime aspiration. Les Français pouvaient-ils montrer moins d'élan, eux qu'un long travail intérieur avait préparés à la réforme, eux que les crises sociales avaient tirés des mines délétères du vieux monde et transportés au grand jour de l'avenir?

La première œuvre en harmonie avec ces dispositions publiée sous le règne de Louis XVIII, pendant que certains livres du même genre, commencés avant la chute de l'empereur, la *Gaule poétique*, par exemple, étaient poursuivis de plus belle, ce fut le *Choix des poésies originales des troubadours* [1], par Raynouard, travail qui s'était aussi effectué précédemment et voyait alors soudain la lumière dans des circonstances opportunes. L'on n'avait sur la littérature provençale que des renseignements très-douteux et très-vagues. Personne ne comprenait la langue dont elle a fait usage. Sainte-Palaye avait deviné plutôt que déchiffré le sens de quelques productions; il avait communiqué le résultat de ses efforts à l'abbé Millot, qui s'en était servi pour écrire son *Histoire des troubadours;* Sismondi n'avait parlé de ces poëtes que d'après Millot. Un seul homme avait donc lu les textes primitifs, et encore ne pouvait-il les interpréter sûrement. Raynouard dissipa les ténèbres qui couvraient cette partie de la science littéraire : il eut la gloire de restaurer l'idiome languedocien; il dévoila ses règles grammaticales, sa prosodie et ses affinités avec tous les systèmes d'expresssion modernes. Une galerie s'était écroulée dans l'édifice de l'art chevaleresque; cet éboulement nous en rendait une aile curieuse tout à fait inabordable; il a réparé le désastre et nous a permis d'approcher ce lieu jadis solitaire, où dormait oubliée une des muses chrétiennes.

[1] Les deux premiers tomes virent le jour en 1816; le sixième et dernier en 1821.

Digitized by Google

Il exécuta, du reste, cette grande entreprise d'une manière toute spéciale, et ne la compliqua point d'idées théoriques sur la poésie du moyen-âge. Il est rare qu'il abandonne la sphère de l'étude immédiate. Son intelligence clairvoyante ne lui laissa pourtant pas méconnaître la diversité profonde des arts classique et romantique. Il s'aperçoit bien qu'une transformation a eu lieu, il adopte ce changement nécessaire et en révèle l'étendue. « La littérature nou-« velle n'emprunta rien aux leçons et aux exemples des anciens. Elle « eut ses moyens indépendants et distincts, ses formes natives, ses « couleurs étrangères et locales, son esprit particulier. » L'ignorance où l'on vivait alors abandonnait complétement les poëtes à l'influence des idées religieuses, des mœurs contemporaines, des préjugés populaires et des goûts nationaux ; il leur était moins difficile de créer un art original que d'imiter l'art antique. On n'a pas, selon notre auteur, assez remarqué cette parfaite indépendance : « C'est « sous ce rapport principal que l'on doit examiner et apprécier le fond « et la forme de leurs compositions, » afin de ne pas leur dénier la gloire d'avoir fait éclore les premières fleurs, que devait mettre au jour le nouvel idéal de l'humanité.

Raynouard exprime encore çà et là quelques réflexions intéressantes ; mais nous les avons déjà trouvées dans des livres antérieurs, et comme, autant que possible, nous évitons les redites, ce qui simplifie notre tâche à mesure que nous avançons, nous ne recueillerons point ces aperçus dépouillés de leur parfum virginal.

La nation, comme on le voit, marchait alors d'un pas si ferme et si rapide vers la liberté de l'art, qu'une opposition, même fort habile, n'aurait pu la tenir en échec. Or, la critique rétrograde était digne de la cause barbare qu'elle défendait. Cette pédante obstinée, qui, durant sa toute-puissance, n'avait pas dit trois mots sages, paraissait doublement folle vis-à-vis d'une jeune critique pleine de raison et de perspicacité. On n'éprouve donc guère qu'un sentiment de tristesse ou de dédain, quand on lit soit les journaux du temps, soit les œuvres polémiques lancées contre les réformateurs, comme un dard léger contre une solide armure. Tel est l'effet produit par l'Anti-romantique (1816), livre pitoyable, où l'auteur, en croyant bafouer ses adversaires, montre lui-même son ineptie et fait rire à ses dépens. Les gazetiers, comme cela devait

Digitized by Google

être, en firent le plus pompeux éloge [1]. Il ne portait d'abord que de simples initiales, mais on sut bientôt qu'il fallait l'attribuer au vicomte de Saint-Chamans.

Au lieu de s'arrêter, l'école nouvelle pénétra dans une nouvelle enceinte. Jusqu'alors elle n'avait point approché du domaine philosophique : l'histoire et les considérations purement littéraires avaient absorbé toute son attention. Elle gravit enfin les pentes les plus dangereuses de la théorie : M. Victor Cousin, guidé par l'Allemagne, l'entraîna sur les hautes chaînes de la métaphysique.

En 1818, dans un cours fait à la Sorbonne, il exposa son système des idées absolues, qui ne sont ni la connaissance des objets matériels, ni la connaissance de nous-mêmes. Ces idées forment trois classes : elles se rapportent au vrai, au beau et au bien. Le professeur les étudia sans changer cet ordre : la seconde partie de ses leçons compose donc une esthétique où il traite presque toutes les difficultés relatives à son sujet. Elle se divise elle-même en deux portions, l'une négative et préparatoire, l'autre dogmatique. Dans la première, il combat les fausses idées sur l'essence du beau; dans la seconde, il explique cette essence telle qu'il la conçoit. Elles méritent également qu'on s'y arrête, car leur influence, maintenant oubliée, a été jadis très-vive.

C'est d'abord là et seulement là que se trouve formulé dans notre langue et d'une manière un peu étendue le système de *l'art pour l'art*. Cette locution même appartient au savant philosophe, car on peut exprimer de plusieurs façons que l'art est à lui-même son propre but et ne doit jamais devenir un moyen. Qui empêchait de nommer cette doctrine la théorie de *l'art absolu* ou de *l'art indépendant*? MM. de Barante, Sismondi et Guizot [2] l'avaient effleurée;

[1] M. Féletz entonna un cantique dans les *Débats* : « Non-seulement, dit-il, l'auteur connaît très-bien les vrais principes de la littérature et du goût, mais il en connaît les motifs, les raisons. Il est dommage pour sa gloire que les systèmes qu'il combat aient si peu de consistance et de solidité. Pascal a donné de l'éclat et même de la vie à une discussion sans intérêt pour le commun des lecteurs : le génie a pu faire une fois ce miracle; le goût, la raison, les bonnes doctrines et le talent suffiront-ils pour le renouveler? » Ce passage merveilleux donnera au lecteur une idée juste des critiques superbes, qui faisaient alors en littérature la pluie et le beau temps. Les graves théories, les idées fondamentales, que l'on débattait dans toute l'Europe, ne semblaient à ce pauvre M. Féletz que des bulles de savon ! Il ne les trouvait même pas dignes d'occuper M. le vicomte de Saint-Chamans, l'illustre prosateur !

[2] Pour M. de Barante, voyez plus haut; pour M. Sismondi, son second volume, page 69; pour M. Guizot, son travail sur Corneille, page 235 et suivantes.

Digitized by Google

M. Cousin l'a, pour ainsi dire, parcourue d'un bout à l'autre. Ce n'est pas qu'il en soit l'inventeur; Platon l'avait soutenue dans l'antiquité; les grands métaphysiciens de l'Allemagne l'ont tous prise sous leur sauvegarde; Kant, Fichte, Jacobi, Schiller, Hegel se sont déclarés ses champions. Le jeune penseur ne fit guère que résumer leurs discours; il le fit néanmoins avec une précoce intelligence et un vrai talent. Une gloire de cette espèce est encore assez brillante.

Après avoir distingué le sentiment qu'éveille le beau du désir de possession, de la terreur et de la pitié, de l'illusion, de la recherche de l'intérêt soit personnel, soit général, M. Cousin poursuit et le distingue encore du sentiment moral et religieux, aussi bien que de la prédication politique. « L'art n'est pas plus au service de la religion « et de la morale qu'au service de l'agréable et de l'utile. On a « voulu aussi les donner toutes deux comme des instruments, « comme des moyens, et la fin qu'on leur assignait, c'était l'intérêt « ou l'utilité. Rien de plus immoral, rien de plus athée qu'une « pareille doctrine. La religion et la morale sont ce qu'il y a de plus « élevé; il ne faut donc les mettre au service d'aucune autre chose « que d'elles-mêmes, ni surtout au service de l'intérêt. Il faut de la « religion pour la religion, de la morale pour la morale, comme de « l'art pour l'art. Le bien et le saint ne peuvent être la route de « l'utile ni même du beau, de même que le beau ne peut être la « voie ni de l'utile, ni du bien, ni du saint; il ne conduit qu'à « lui-même. »

Toute cette portion du livre est excellente : M. Cousin y multiplie les arguments, et personne au monde ne le réfutera; il saisit la vérité d'une main trop ferme pour qu'on la lui arrache. Nos censeurs devraient aller à son école; il les empêcherait de dire bien des folies. Son système de l'art indépendant a une double valeur; il mérite l'attention par lui-même et par le rôle qu'il a joué dans l'histoire de notre littérature. L'ignorante critique, l'imputant à Victor Hugo, le traitait comme une lourde bévue; elle ne se doutait pas qu'elle raillait un habile philosophe, et avec lui plusieurs des grands génies de l'humanité.

La portion dogmatique n'a pas eu moins d'influence que l'autre. On se rappelle que dans les combats littéraires de notre siècle une des idées le plus souvent émises peignait le romantisme comme un

Digitized by Google

système d'art où le fond l'emportait sur la forme, l'esprit sur la matière. Aucun des novateurs n'a explicitement professé cette opinion; mais, outre le témoignage des souvenirs personnels, les journaux en offrent des traces nombreuses. Ainsi M. Delacroix passait pour négliger volontairement son exécution : l'enthousiasme poétique dont il était saisi, la crainte de perdre un moment de vue sa pensée, le forçaient, disait-on, de sacrifier le soin à la verve, le détail à l'ensemble. M. Préault sculptait d'après ce système. Les drames de M. Hugo et nombre de poëmes *échevelés* furent écrits sous son influence. Les ouvrages à peine lisibles que nous donnent depuis quelque temps d'illustres auteurs en sont une conséquence tardive. Or cette doctrine appartient, comme la précédente, à M. Cousin. Il a soutenu avant tous les autres que la beauté de l'expression est la beauté supérieure, qu'elle efface ses rivales et ne leur laisse même qu'un charme d'emprunt. Ou elles n'existent pas, ou elles reflètent le beau spirituel. « Ce n'est donc que par « l'expression que la nature est belle, et c'est la diversité des traits « intellectuels ou moraux, réfléchis par la matière, qui déterminent « les divers genres de beauté. La figure de l'homme est d'une « beauté grave, sévère, parce qu'elle annonce la dignité et la puis- « sance, etc. » M. Cousin va jusqu'à prétendre que si l'on trouve des beautés dans la nature inorganique, c'est qu'elle exprime encore l'intelligence, et il conclut de la sorte : *La beauté est donc l'expression, l'art sera donc la recherche de l'expression.* [1]

Bien mieux, la laideur physique lui paraît s'évanouir dans le rayonnement du beau spirituel. Une face commune, triviale même en toute autre circonstance, illuminée par l'âme dont elle est la manifestation, revêt un caractère de moralité, c'est-à-dire, de beauté. « Ainsi, la figure de Socrate, si l'on fait abstraction de « l'âme qui l'anime, est vulgaire, laide et comme fourvoyée parmi « les types de la Grèce; cette figure devient sublime quand le « philosophe, au fond de sa prison, s'entretient avec ses disciples « de l'immortalité de l'âme. » C'est donc à peine si le laid existe; et dans tous les cas, pour le rendre agréable, il suffirait de lui

[1] Diderot fut peut-être le véritable auteur de ce système. Dans ses *Essais sur la Peinture* (Paris 1793), il accorde une importance dominante à l'expression. « Touche-moi, dit-il, étonne-moi, déchire-moi, fais-moi tressaillir, pleurer, frémir, m'indigner d'abord ; tu récréeras mes yeux après, si tu peux. » Page 73.

Digitized by Google

adjoindre une beauté spirituelle ou même un sentiment énergique de la vie, quelle qu'en fût la nature. Le lecteur reconnaît, sans doute, ici une des opinions les plus fameuses de nos romantiques. Elle a produit Quasimodo. Nous ne pouvons nous empêcher de faire à ce sujet un rapprochement singulier, mais dont l'exactitude nous paraît évidente. Les théories, soit justes, soit fausses, que nous venons d'exposer ont toutes été mises sur le compte de Victor Hugo; quoiqu'il ne les ait jamais ouvertement défendues, on ne peut regarder cette imputation comme tout-à-fait chimérique; elles se trouvent dans ses préfaces et dans ses ouvrages à l'état latent. Il a donc eu, en partie du moins, pour père intellectuel le traducteur de Platon. Les idées de M. Cousin, qui obtenaient alors une grande vogue, circulant au milieu du public, frappèrent l'auteur d'Hernani et le convertirent un des premiers.

L'identification du beau matériel et du beau moral est cependant une grave erreur. Thomas Reid [1] et Walker [2] distinguent avec justice trois espèces de beautés visibles, celle de la forme, celle de la couleur et celle de l'expression. La dernière n'existe assurément point par elle-même; elle a pour source la beauté morale, dont elle nous offre l'image. Il n'en est pas ainsi des autres : la matière les revendique comme sa propriété. Certaines lignes, certaines couleurs sont belles indépendamment de toutes les idées, de tous les sentiments que l'on y peut joindre; d'autres lignes, d'autres teintes ont de même une laideur absolue. Puisqu'il y a deux substances, pourquoi n'y aurait-il pas deux manifestations de la beauté? M. Cousin a voulu résoudre le problème de l'unité du beau dans ces deux manifestations, et a cru pouvoir tout simplement absorber l'une dans l'autre; ce n'est point la voie qu'il fallait prendre. Nier un des éléments de la question pour obtenir l'unité me paraît une chose trop facile. M. Cousin devait chercher une définiton générale qui embrassât les deux aspects du beau. Il nous l'eût ainsi expliqué en lui-même et sous sa double forme : nous y aurions gagné de toutes les manières.

Si la beauté spirituelle, la beauté de l'expression était la source de toutes les autres, si elle avait seule une réalité, une puissance

[1] Essay on taste.
[2] Analysis of beauty.

Digitized by Google

incontestables, mille objets que nous nommons beaux perdraient leurs droits à ce titre [1]. De quelle pensée, par exemple, un beau pied serait-il l'enveloppe ? — Il exprime, me direz-vous, l'idée d'une marche parfaite. — Ce serait rentrer dans la théorie de la convenance des moyens à la fin, et vous l'avez combattue ; vous ne voulez pas l'admettre, quoiqu'elle s'identifie avec la doctrine platonicienne, d'après laquelle le beau serait la splendeur du bon, et avec la doctrine de Kant, où la beauté est regardée comme la forme finale, c'est-à-dire la forme la mieux appropriée à la destination des choses. Mais reconnussiez-vous la justesse de ces deux systèmes, qui, dans le fond, s'accordent si bien, vous n'en seriez pas plus avancé. La perfection d'un organe, relativement aux services qu'il doit rendre, n'est saisie que par la réflexion. Or, le beau produit un effet immédiat. L'homme qui admire le pied blanc, gracieux et potelé de sa maîtresse, ne songe certainement point aux courses qu'il pourrait entreprendre, aux fatigues qu'il pourrait supporter. Il l'admire en lui-même, d'une manière absolue, pour la finesse de la peau, le charme des lignes et l'attrait de la couleur. Ce pied n'a pas d'expression ni morale, ni intellectuelle. Il plaît par des qualités indépendantes de l'esprit, par des attributs qui flattent uniquement les yeux. Il y a donc une beauté matérielle, comme une beauté spirituelle : l'une et l'autre se décomposent en deux genres. Et non-seulement, il y a les beautés de la forme, les beautés du coloris, mais on peut dire que certaines notes musicales possèdent une beauté, qui ne vient ni du rythme ni de l'expression, de même que certains mouvements et certains gestes, ou réunis pour composer

[1] Dans un article publié par la *Revue des Deux Mondes*, le 1er septembre 1845, M. Cousin a résumé en une quarantaine de pages les principes de l'esthétique ; ils n'ont pas été découverts par lui et il leur enlève beaucoup de leur profondeur ; mais il les revêt d'une forme nette et brillante. Soit qu'il n'ait pas eu connaissance de mes objections, ou qu'il les ait trouvées faibles, il insiste plus que jamais sur la seule erreur que nous lui eussions reprochée : il en fait même la base de toute sa théorie. « Nous avons distingué dans la beauté trois grandes classes : la beauté physique, la beauté intellectuelle et la beauté morale. Le moment est venu de chercher l'unité de ces trois sortes de beautés. Or, mon opinion est qu'elles se résolvent dans une seule et même beauté, la beauté morale, en entendant par là, avec la beauté morale proprement dite, toute beauté spirituelle. » M. Cousin cherchant à fortifier un système qui nous semble erroné, nous lui opposons de nouvelles remarques. Signalons du reste en son honneur qu'il a maintenu sa doctrine de l'art pour l'art, dans un recueil où elle a été sans cesse attaquée.

Digitized by Google

une danse, ou mêlés à une action ordinaire. Quelle expression offre un morceau de marbre éclatant et bien poli? Quelle expression trouverez-vous dans une plante, dans une fleur, dans un dalhia ou une rose d'outre-mer? Elles sont belles, mais d'une beauté physique.

Je le répète : au lieu de sacrifier un des éléments de la question pour obtenir une chimérique unité, M. Cousin aurait dû pénétrer plus avant dans l'essence du beau et chercher quels sont les attributs communs qui rendent belles les choses de nature différente. Car on serait en droit de lui demander pourquoi il identifie le beau moral et le beau intellectuel, celui-ci appartenant au monde des idées, celui-là au monde de l'action. Ne faudrait-il pas aussi réduire ces deux genres à un seul? Et lequel devrait-on choisir? Ce n'est pas là résoudre un problème, c'est l'esquiver. Pour mieux le faire sentir, je me servirai d'une opinion de M. Cousin lui-même. « La plus vraie théorie du beau, dit-il, est celle qui le compose de deux éléments contraires et également nécessaires, l'unité et la variété. » Eh! bien, cette vieille définition ne s'applique-t-elle pas à tous les modes du beau? Les qualités qu'elle exige ne doivent-elles pas se retrouver en toutes choses, dans un palais comme dans un livre, dans un sermon comme dans un arbre, dans une expédition militaire comme dans un morceau de musique, dans les formes d'un paysage comme dans celles du corps humain? Il est donc possible d'expliquer au moyen d'une seule loi tous les aspects, toutes les variétés du beau. Mais il faudrait creuser plus avant que ne le fait cette théorie trop simple.

A part cette idée fausse, l'ouvrage de M. Cousin me semble excellent : il renferme beaucoup de notions importantes que nous recommandons au lecteur. C'est un des trois ou quatre livres français où les problèmes de cette espèce sont traités avec une intelligence réelle de la matière.

L'année suivante, M. De Latouche fit paraître pour la première fois les vers d'André Chénier. Comme il aime vraiment la littérature, sinon les littérateurs, il fut charmé de lui rendre ces devoirs posthumes et ne lui marchanda certes point son admiration; mais plus judicieux qu'on ne l'a été par la suite, il ne chercha nullement à ériger l'imitateur de Longin et de Théocrite en fondateur d'une poésie nouvelle [1].

[1] M. De Latouche a depuis lors adopté la fausse opinion de M. Sainte-Beuve. Dans la

Digitized by Google

Si on examine avec impartialité ses ouvrages, on y reconnaîtra sans doute la vivante physionomie d'un talent supérieur, mais on n'y pourra saisir aucun principe de régénération. Quatre tendances s'y manifestent : le désir de réformer le vers, un amour enthousiaste de la mythologie, un goût passionné pour les femmes, l'intention d'être bucolique.

Le projet de donner à notre vers toutes les libertés du vers antique ne lui appartient pas : Chénier n'était qu'un enfant, lorsque Delille concevait le même dessein et cherchait à le réaliser [1]. Ce n'était pas d'ailleurs une tentative complétement neuve, puisque La Fontaine avait gardé ces vieilles franchises de nos premiers rimeurs. Peut-on au surplus se croire un homme bien hardi, quand on prend les anciens pour modèles ? La faible gloire de cet essai revient dans tous les cas à celui qui en a eu l'idée avant les autres. Or, non seulement Delille la réclame, mais il lui est toujours demeuré fidèle ; pendant toute sa carrière, il a voulu assouplir le mètre si raide et si monotone, où les poëtes du temps de Louis XIV et de Louis XV ont mis leur pensée aux fers. En 1805, il écrivait dans la traduction de l'Énéïde :

. . . . L'orage affreux, qu'anime encor Borée,
Siffle, et frappe la voile à grand bruit déchirée :
Les rames en éclats échappent au rameur ;
Le vaisseau tourne au gré des vagues en fureur,
Et présente le flanc au flot qui le tourmente.
Soudain, amoncelée en montagne écumante,
L'onde bondit : les uns sur la cime des flots
Demeurent suspendus ; d'autres au fond des eaux
Roulent, épouvantés de découvrir la terre :
L'onde en grondant répond aux éclats du tonnerre,
Le fond des mers bouillonne ; et les sables mouvants
Sont poussés par les flots et battus par les vents.

Peut-on mettre dans les vers une plus grande variété de coupe ?

nouvelle édition du poëte, publiée par Charpentier, on trouve ces phrases maladroites glissées au milieu de l'ancienne notice : « Aujourd'hui nous avons à constater l'immense succès de ce livre, et l'influence d'un talent tout régénérateur sur l'avenir de la poésie en France. Nous aurons à revenir sur l'autorité, maintenant établie, de ce chef de l'école moderne. » Il est clair que M. De Latouche voulait obtenir un éloge dans la *Revue des Deux Mondes*.

[1] Delille fit paraître sa traduction des Géorgiques en 1769, Chénier vint au monde en 1762.

Digitized by Google

Peut-on mieux faire usage de la césure mobile ? Peut-on pratiquer l'enjambement avec plus d'audace et plus d'à-propos? On trouverait dans Delille cent passages de même nature, et l'on montrerait une insigne mauvaise foi en lui disputant l'honneur d'avoir réformé notre assoupissante prosodie.

L'ingénieux poëte a sur Chénier un autre avantage : c'est de ne point encombrer ses œuvres du fatras mythologique de son émule. Ronsard et la Pléiade étalaient aux yeux du lecteur obsédé la même érudition. Ils tiraient du garde-meuble des anciens une foule de vieilleries poudreuses, qui décoraient ensuite leurs poëmes. Le siècle de Louis XIV n'aima point ces ornements surannés, ces lourdes tapisseries à personnages. Quoiqu'il empruntât beaucoup aux nations païennes, il eut soin de négliger ce qui ne convenait pas au public de France. Il eut le bon goût de remplacer Jupiter, Mars, Thémis, Bellone, Diane et l'Olympe entier par des expressions générales : les dieux, le ciel, le destin. Une seule fois Vénus, comme emblème de l'amour, fut nommée dans une pièce de Racine. Mais il devait tôt ou tard se trouver des gens incapables de sentir cette finesse et d'imiter cette prudente retenue. L'épais Lebrun se jeta en pleine fable : Proserpine, Bacchus, les Naïades, Éole, Cérès et Galathée reparurent dans le monde littéraire, amenant avec eux l'ennui. Tous ces masques étaient en danse, lorsque Chénier fit ses débuts [1]. Il devint l'ami du chantre pindarique. Après avoir adopté la versification de l'abbé Delille, notre jeune homme adopta le merveilleux de Lebrun [2]. Amphitrite, Cybèle, Pluton, les Sylvains, les Oréades, les Bacchantes, les Parques, les Furies et toute la troupe métaphorique, endossant leurs costumes délabrés, se présentèrent de nouveau sur la scène. Le Permesse coula de plus belle, Apollon se promena dans le sacré vallon, les doctes sœurs y accordèrent leur cithare vermoulue et Pégase joyeux essaya de hennir, malgré sa décrépitude.

[1] Lebrun était né en 1729.

[2] Non-seulement il lui adressa cinq pièces de vers, mais il le loue en toute occasion. Il a du reste avoué qu'il marchait sur ses traces.

Oh ! je ne quitte plus ces bosquets enchanteurs,
. . . . . .
Où les sentiers français ne me conduisaient pas,
Où mes pas de Lebrun ont rencontré les pas.

Il est curieux d'entendre Chénier dire lui-même qu'il ne suit pas une route française.

Digitized by Google

Si on nous avait du moins épargné Flore, Pomone et les Grâces ! Mais tout y passa, jusqu'aux derniers figurants. Les protestations que depuis un siècle et demi soulevaient ces acteurs édentés, les réformes accomplies dans le même intervalle furent dès lors comme non avenues.

Ce personnel abreuvé des ondes de l'Hippocrène et chantant des hymnes peu nouveaux, ne quitta pas les cimes du Pinde, sans amener à sa suite la pédanterie et le funeste système de l'imitation. La vieille méthode fut reprise. Lebrun et Chénier mirent une seconde fois en honneur la mosaïque littéraire. Pleins d'une patience peu commune, ils ramassaient dans les poëtes anciens tous les fragments qui brillaient à leur vue et les incrustaient dans leurs savantes marqueteries. Outre des sujets, des plans, des figures entières, ils recueillaient de simples hémistiches, de brèves locutions. Ils les traduisaient d'avance pour les employer au besoin [1], comme de précieuses parcelles. Une industrie semblable est vraiment commode. On ne permet ces emprunts qu'à l'égard de l'antiquité : si on nous laissait la même latitude envers les poëtes modernes, nous pourrions, ma foi ! composer des chefs-d'œuvre sans nous ruiner l'esprit. *Facile est inventis addere.* Chez l'un nous trouverions des motifs, des aperçus, chez l'autre des caractères et des incidents, chez un bon nombre des couleurs et des expressions. Le résultat vaudrait bien des vers comme ceux-ci :

Viens, ô divin Bacchus, ô jeune Thyonée,
O Dyonise, Évan, Iacchus et Lénée,
Viens, tel que tu parus aux déserts de Naxos,
Quand ta voix rassurait la fille de Minos !

Ou comme cet autre :

Pourquoi vers des lauriers aiguillonner mon cœur ?

Ou encore :

Sous les bosquets de Chypre, à Vénus consacrés,
Bacchus *mûrit l'azur* de ses pampres dorés.

Nous ne tomberions point dans la prétentieuse érudition qui alourdit ce passage :

De l'art *de Pyrgotèle élève ingénieux*,
Dont, à l'aide du tour, le fer industrieux
Aux veines des cailloux du Gange ou de Syrie
Sait confier les traits de la jeune Marie.

Chénier suivit encore Lebrun dans une autre voie, celle de la

[1] Les œuvres de Chénier renferment de ces matériaux tout prêts.

Digitized by Google

poésie érotique [1]. C'était d'ailleurs une mode générale au dix-huitième siècle. Bernard, Piron, Voltaire, Léonard, Bertin, Parny, Jean-Baptiste Rousseau chantaient des amours, décrivaient des scènes plus ou moins galantes; Diderot, Crébillon fils, l'auteur du *Compère Matthieu* faisaient dans la prose des variations sur le même motif, pendant que Watteau, Lancret, Fragonard, Vanloo, Lagrenée les changeaient en édifiantes peintures. Claudon y trouvait matière à d'agréables statuettes. Chénier, l'esprit docile que gouvernaient toutes les influences, ne se gendarma point contre son temps; il modula le refrain en vogue. On imitait Anacréon, Tibulle, Properce; il imita Properce, Anacréon, Tibulle. Il s'enivra de Catile et de Falerne, conduisit son amante à Paphos et lui dit qu'elle l'emportait sur Junon :

Dans mes vers éclatants sa superbe beauté
Vient ravir à Junon toute sa majesté.

Comme la reine de Carthage avait été séduite par son amant dans une grotte, il ne manqua pas de choisir un boudoir du même genre, et il n'alla pas le chercher bien loin : il en découvrit plusieurs au milieu de la forêt de Sénart :

Errant et fugitif, je demande Camille
A ces antres souvent notre commun asile [1].

Ce n'est pas tout, comme on se permettait alors des détails un peu lestes, il prit plaisir à faire tomber le jour sur les *charmes secrets* de ses diverses *nymphes*.

PALÉMON.

Tu poursuis Damalis : mais cette blonde tête
Pour le joug de Vénus n'est point encore prête.
Attends. Le jeune épi n'est point couronné d'or ;
Le sang du doux murier ne jaillit point encor ;
La fleur n'a point percé sa tunique sauvage ;
Le jeune oiseau n'a point encore de plumage.

ARCAS.

Le fruit est mûr et garde en sa douce âpreté
D'un fruit à peine mûr l'aimable crudité.
Sur le coing parfumé le doux printemps colore
Une molle toison intacte et vierge encore.
La grenade entr'ouverte au fond de ses réseaux
Nous laisse voir l'éclat de ses rubis nouveaux.

1 André s'est lui-même reconnu tributaire de Lebrun à cet égard : Voyez le passage qui débute ainsi : « Belles, ces chants divins sont nés pour votre bouche, etc.

2 Troisième élégie.

Digitized by Google

Après cette dernière ligne, Chénier mit des points de suspension ; il rêva ce qu'il ne pouvait plus décrire. Mais il va réellement trop loin, quand il nous montre Pasiphaé jalouse du taureau qu'elle adore et tuant une belle vache qui lui inspire des soupçons [1].

L'amour que Chénier exprime d'une manière si vive, si engageante, n'est du reste qu'un amour physique et tout païen. Il n'est jamais adouci, purifié par les tendresses chrétiennes ; il ne s'élance jamais au-delà du tombeau et n'offre aucune trace de mélancolie. Les images voluptueuses du poëte excitent à la façon des nudités.

Un autre caractère de ses œuvres, c'est l'emploi de la périphrase. Elle était alors dans toute sa puissance ; il y eut recours. Je doute que l'abbé Delille ou même Dorat en ait pétri de plus longues, de plus obscures que les suivantes :

L'heureuse volupté se plaît, dans son extase,
A fouler mollement ces habits radieux
Que *déploie* au Cathay le *ver* industrieux.
Le *coton* mol et souple, en une trame habile,
Sur les bords indiens pour nous *prépare* et *file*
Ce tissu transparent, ce réseau de vulcain,
Qui, perfide et propice à l'amant incertain,
Lui semble un voile d'air, un nuage liquide,
Où Vénus se dérobe et fuit son œil avide.

Tâchez de savoir quelle étoffe décrit ici l'auteur ; ce n'est point la gaze, car il en est question plus haut. Pour moi, j'y renonce. Voici comment il exprime l'opération de l'écriture :

Sur la feuille d'Égypte et sur la peau ductile,
Même un jour sur le dos d'un albâtre docile,
Au fond des eaux formé des dépouilles du lin,
Une main éloquente, avec cet art divin,
Tient, fait voir l'invisible et rapide pensée,
L'abstraite intelligence, et palpable, et tracée.

Ainsi le parchemin est *une peau ductile*, le papier *un albâtre docile, que les dépouilles du lin forment dans l'eau*, et *sur le dos* duquel on *tient* et fait voir l'abstraite intelligence ! Les précieuses ridicules se fussent évanouies de joie en admirant ces tropes magnifiques.

Voulez-vous savoir comment Chénier désigne des fruits de serre chaude ? Écoutez :

[1] Page 60, édition Charpentier.

Digitized by Google

Précurseurs de l'automne, ô fruits nés d'une terre
Où l'art industrieux, sous ses maisons de verre,
Des soleils du midi sait feindre les chaleurs !

Voilà du naturel ! Voilà qui est neuf et audacieux ! Je multiplie les extraits, parce que le public ayant une idée fausse du poëte, ne saurait changer d'opinion sans des preuves nombreuses.

. . . Suis-je avec toi dans ces riches campagnes
Où du Rhône indompté l'Arve, trouble et fangeux,
Vient grossir et souiller le cristal orageux.

Que dites-vous d'un *cristal* que l'on *grossit*, que l'on *souille* et qui est *orageux ?* Les orages d'un cristal grossissant ! L'expression est rare et surtout pleine de justesse.

Faut-il encore un exemple ? Nous n'en manquerons point.

Pourquoi vois-je languir ces vins abandonnés,
Sous le liége tenace encore emprisonnés ?

Ce qui veut dire : Pourquoi ne débouchons-nous pas ces bouteilles ?

Les vers de Chénier renferment une autre sorte d'ambages, où minaude toute l'afféterie du dix-huitième siècle, où la décadence se trahit comme par des taches morbides. Voyez plutôt :

Des parfums entassés l'amas fastidieux,
De la triste laideur trop impuissantes armes,
A d'indignes soupçons exposeraient vos charmes.

Que d'épithètes ! que de mots superflus ! Quelle vaine redondance !

Nymphe au corps *ondoyant* né de lumière et d'air,
Qui, mieux que *l'onde* agile et le rapide éclair,
Ou la glace inquiète au soleil présentée,
S'allume en un instant, purpurine, argentée,
Ou s'enflamme de rose, ou pétille d'azur.

Je dois prévenir le patient lecteur que ceci est un portrait de la Frivolité. Qu'il cherche à le comprendre, s'il peut.

Et quand d'âpres cailloux la pénible rudesse
De tes pieds délicats offense la mollesse...

Mais à vouloir signaler tous les vers de ce genre, on n'en finirait pas.

Chénier eut la prétention d'avoir introduit en France l'amour de la nature. C'est l'idée sur laquelle roule l'épilogue de ses idylles [1].

[1] Page 71, édition Charpentier, 1844.

Digitized by Google

Mais après Racine fils, Delille et St-Lambert, après Buffon, Jean Jacques, l'auteur de *Paul et Virginie*, la réclamation est un peu forte et entièrement inadmissible. Dans la préface de son poëme, St-Lambert avait déjà revendiqué le même honneur [1]. Delille s'exprima d'une façon identique [2]. Si l'on omettait les dates, les droits de Chénier seraient encore les plus faibles. Sa manière de peindre les champs est par trop mythologique. Veut-il nous décrire une fontaine? c'est Blandusie ou la nymphe Aréthuse; un verger? Pomone en prend la place; un troupeau? la fastidieuse Palès accourt; un vallon? c'est celui de Tempé; une montagne? c'est l'Hymète, l'Hélicon, l'Hémus ou le Rhodope. Une toile d'araignée devient

> Des filets d'Arachné l'ingénieuse trame.

L'hirondelle se présente toujours à nous comme la fille de Pandion, comme une jeune Athénienne. Il est impossible de ne pas se trouver sans cesse face à face avec Pan, Flore, Cybèle, les Oréades, avec tout le *gradus ad Parnassum!*

> Aréthuse serpente et plus pure et plus belle;
> Une douleur plus tendre anime Philomèle;
> Flore embaume les airs; ils n'ont que de beaux cieux.
> Aux plus arides bords Tempé rit à leurs yeux.

C'est ainsi que Chénier comprenait la nature. Segrais, Florian et Marmontel n'eussent pas davantage prodigué les fleurs de rhétorique. La campagne de Chénier est une campagne artificielle. Le bucolique rapsode aimait les champs peints sur toile, les forêts en coulisse, les ciels de théâtre et les roses de carton épanouies sous la lumière des quinquets.

Les goûts de Chénier le portaient si peu, non-seulement vers l'innovation, mais vers les sentiers les moins battus, que pendant son séjour en Angleterre, il ne se prit d'aucune affection pour les écrivains anglais. Bien mieux, la patrie d'Ossian, de Shakspeare, de Milton, de Gray, de Thomson, de Beattie, de Cowper, de Mackensie, de Goldsmith, de Fielding et de Burns, le pays où les

[1] « Je présente au jugement du public un ouvrage d'un genre dans lequel les Français ne se sont pas encore essayés. Plusieurs hommes de lettres et de goût ont pensé que les détails de la nature et de la vie champêtre ne pouvaient être rendus en vers français, etc. »

[2] *L'Imagination*, chant quatrième.

Digitized by Google

ménestrels accompagnaient du son de leurs mandolines les plus beaux chants populaires qui nous soient connus, où allait avant peu faire assaut de génie tout un bataillon sacré; cette île éminemment poétique ne lui inspirait que dédain et colère [1]. Des auteurs si profonds, si indépendants et si vrais n'eurent pour lui aucune séduction. Il se trouvait là en présence de la nature même et non plus des souvenirs gréco-latins : il ne vit que le ciel nuageux déployé sur sa tête, n'entendit que le fracas des vagues blanchissantes et les clameurs des oiseaux de mer.

Il ne faut point prétendre que Chénier, mort à trente et un ans, aurait avec l'âge, pris d'autres allures. Comme il l'a dit lui-même, il était né imitateur. Semblable aux élèves qui apprennent le dessin dans nos écoles de peinture, il fallait toujours qu'un modèle posât devant lui. Ce fut là une méthode régulatrice dont il ne se départit jamais. Le dernier de ses ïambes, que l'on représente faussement comme interrompu à l'arrivée des sbires [2], contient lui-même cette phrase pleine de recherche :

Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa course est bornée
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera mes paupières.

Peut-on rien voir de plus coquet, de plus prétentieux! Je demande pardon pour cette remarque et ne voudrais à aucun égard manquer de piété envers une infortune si tragique, mais le trait me semble concluant.

Est-ce à dire que Chénier ne soit pas un grand poëte ? Le ciel me préserve de jamais avancer pareille sottise! Chénier est sans le moindre doute un grand poëte, un poëte immortel, une des gloires de notre littérature. Je ne conteste pas son mérite ; j'en goûtais la douceur, j'en ressentais l'attraction, pendant que j'écrivais les pages précédentes. Mais ses œuvres n'offrent pas, à mon avis, les caractères qu'on leur attribue. André ne possédait nullement les instincts du novateur ; sauf dans le rythme, où il suivait les traces de l'abbé Delille, on ne peut dire qu'il se soit affranchi en rien des vieilles habitudes ni des vieux préjugés. Il les corroborait, les étayait, les

[1] Voyez, page 237, comment il malmène les écrivains anglais.
[2] On en a retranché cinquante vers, qui le terminaient.

Digitized by Google

ornait, les restaurait plutôt. Ainsi que Lafontaine, il sut être riche sans avoir une obole, riche d'emprunts habiles, qui se fondaient à son âtre, comme les métaux dans le creuset de l'alchimiste. Dévorés l'un et l'autre de la même passion amoureuse, Chénier avait moins de finesse et plus d'élan, une tournure d'esprit moins française, un style moins original que le fabuliste. C'était un poëte du passé, qui chantait au milieu des ruines, le dos tourné à l'avenir, contemplant les dernières lueurs que projetait sur l'horizon le pâle soleil d'une doctrine mourante.

Ne tenant de la nature aucune force génératrice, l'auteur de *l'Aveugle* n'a laissé aucune postérité. Son amour pour les dieux et les déesses de l'Olympe était un amour malheureux, qui l'a suivi dans la tombe. Au lieu de se rapprocher des anciens, de les imiter comme lui, on s'en est éloigné. Ses ardeurs païennes, ses tableaux voluptueux ont passé de mode : l'amour depuis lors a été peint d'autres couleurs. Ce ne fut pas lui qui conçut le projet de réformer le vers. L'école moderne a longuement décrit la nature, mais d'après une autre méthode que la sienne : Jean Jacques, Bernardin de St-Pierre et Châteaubriand servirent de modèles. La satire ne date pas de lui, non plus que le distique dont il a fait usage. Où sont donc ses élèves ? Quelle a été son influence ? J'ai beau chercher, je n'en aperçois aucun vestige; le temps a effacé derrière lui l'empreinte de ses pas, comme la marée haute efface sur la grève les ornières des charrettes et la trace des pêcheurs [1].

Durant l'année qui suivit la publication tardive de ces beaux poëmes, une voix forte et harmonieuse charma tout-à-coup la France. Après un homme d'un rare talent venait un homme de génie. Les transformations que Chateaubriand avait opérées dans la prose et dans les idées poétiques, le nouveau-venu les accomplissait dans la poésie versifiée. L'imagination française quittait le cercle de la vie

[1] Les doutes que nous avions émis, en 1840, sur la justesse de la réputation faite à André Chénier, ont trouvé des échos. M. Arnould Fremy a publié en 1844, dans la *Revue indépendante*, un article où il examine sans préjugé comme sans aigreur les poëmes du jeune martyr. Le point de vue auquel il se place diffère du nôtre, quoique nous acceptions ses jugements. Ce remarquable morceau a pour base l'idée suivante : Chénier en traduisant et en imitant les poëtes grecs, leur a communiqué l'affectation et le faux goût du dix-huitième siècle ; il n'a point reproduit la simplicité de la muse antique. Les preuves que donne l'auteur sont graves et curieuses.

Digitized by Google

sociale pour cheminer à l'écart ou se plonger au sein de l'infini. Tous les principes chrétiens, dégagés de la doctrine positive, s'élançaient à la fois et envahissaient le mètre. Piété, rêverie, tendresses immortelles qui bravent le tombeau, mélancoliques sentiments, vagues douleurs, conscience de la misère humaine et de notre imparfaite destinée, images de la nature exprimées naturellement, stoïcisme catholique, doutes pleins d'anxiété, joies pleines de mystère, la source idéale du moyen-âge s'épanchait flot par flot, sans rien garder de son onde vivifiante, qui allait rajeunir le domaine entier de la littérature et des beaux-arts.

Alfred Michiels.

Digitized by Google

FANTAISIE.

Et qu'importe ? toujours sous les fleurs les plus belles
Se cache le reptile aux morsures cruelles ;
Mais dans son oasis l'homme heureux, l'homme aimé
S'assied, et continue un songe parfumé :
Il s'enivre aux accords de la harpe des anges,
Et le cœur inondé de voluptés étranges,
Il ne voit pas, en bas, le serpent qui se tord
Et lui donne en rampant le baiser de la mort.
Il baigne ses pieds blancs dans la pure rosée ;
Et quand l'hydre hideuse, à la gueule écrasée,
Au corps gluant, gonflé de venins et de fiel,
Creuse sous lui le sable, il regarde le ciel.
Ainsi le doux rêveur aux lèvres inspirées
Évoque un blond essaim d'images adorées,
Amours, gloire, avenir; et s'endort confiant
Dans l'Éden embaumé d'un rêve souriant !
Pour mieux l'envelopper de ses replis funèbres,
Si l'envie à ses pieds rampe dans les ténèbres,
Il ne voit même pas cet œil fixe, ébloui,
Qui, nuit et jour, s'attache implacable sur lui !
S'il descend un moment de ses sublimes faîtes,
Si ses regards perdus dans le ciel des poëtes
S'abaissent quelquefois, profonds, illuminés,
Sur son pâle troupeau d'ennemis acharnés,
C'est pour les plaindre, hélas ! ceux dont l'aile brisée
Ne peut du moins le suivre au ciel de sa pensée !
Puis il reprend son vol... Ennemis, envieux,
Comme un vain tourbillon tout s'efface à ses yeux.
Ainsi le voyageur monté sur une cime
Veut encore saluer la terre, noir abîme :
Ce qu'il voyait d'en bas disparaît dans la nuit,
Et du monde a ses pieds vient expirer le bruit.

ÉDOUARD WACKEN.

Digitized by Google

DEUXIÈME ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DES EUROPEENS.

(SUITE.)

IV. DES PÉLASGES D'ITALIE.

M. Michelet, qui doit à Niebuhr quelques bonnes inspirations, a dit avec beaucoup de raison : « La civilisation de l'Italie n'est sortie ni de la population ibérienne des Lygures, ni des Celtes ombriens, encore moins des Slaves, Vénètes ou Vendes, pas même des colonies helléniques qui, peu de siècles avant l'ère chrétienne, s'y établirent dans le midi. Elle paraît avoir pour principal auteur cette race infortunée des Pélasges, sœur aînée de la race hellénique, également proscrite et poursuivie dans tout le monde, et par les Hellènes et par les les Barbares. Ce sont, à ce qu'il semble, les Pélasges qui ont apporté dans l'Italie, comme dans l'Attique, la pierre du foyer domestique (*hestia, vesta*), et la pierre des limites (*Zeus herkeios*), fondement de la propriété. Sur cette double base s'éleva l'édifice du droit civil, grande et distinctive originalité de l'Italie. [1] »

En effet, les hommes qui composèrent primitivement le monde romain, appartenaient à cette race pélasgique dont nous venons d'apprécier la salutaire influence sur la civilisation grecque; mais ils avaient été surpris par une inondation de races antédiluviennes, avant qu'ils eussent pu fonder une société durable. L'Italie fut envahie presque en même temps par les Barbares et par les Grecs civilisés : pendant qu'elle recevait des colonies helléniques dans la

[1] *Histoire romaine*, Introduction, ch. III.

Digitized by Google

Lucanie et dans le Bruttium, d'innombrables hordes d'Ibères et de Celtes descendaient du haut des Alpes et se répandaient jusque dans le Latium et la Campanie. Les tribus pélasges qui occupaient les côtes de l'Adriatique, sous les noms de Liburnes et d'OEnotriens, furent réduites à l'état d'esclavage par les Grecs ; celles qui s'étaient répandues sur les bords du Tibre et qui devinrent le peuple de Rome, tombèrent sous la domination des Sabins; celles enfin qui occupaient l'Étrurie, en furent chassées, avec les Ombriens et les Ausones, par le peuple Rasène ou Étrusque.

Cependant il paraît qu'en Étrurie, comme à Rome, le sang pélasge survécut à la conquête. Plusieurs circonstances autorisent cette supposition. D'abord le nom de Tyrrhéniens, qui était celui des Pélasges-Épirotes établis dans cette contrée, subsista et fut adopté par les Étrusques; ce qui probablement ne serait pas arrivé, si le fonds de la population n'avait été Tyrrhénien. En second lieu, les arts, dont on a fait honneur aux Étrusques, et les grands ouvrages d'utilité publique, qui furent exécutés dans leur pays, semblent indiquer la présence d'une autre race.

Les Étrusques, ou plutôt les *Rasena* (car c'était leur véritable nom de peuple; l'autre désignait le pays.) provenaient d'une race essentiellement orientale. D'après une tradition des Lydiens, conservée par Hérodote [1], ils étaient Lydiens d'origine, c'est-à-dire qu'ils avaient habité la Lydie avant d'envahir l'Étrurie. Sous le règne d'Atys, fils de Manès, ce pays ayant été affligé d'une grande famine, la plupart de ses habitants avaient construit à Smyrne des vaisseaux, s'y étaient embarqués et étaient allés descendre en Ombrie, où ils avaient construit des villes. « Ils habitent encore ces villes, ajoute Hérodote, mais ils ont quitté le nom de Lydiens et pris celui de Tyrrhéniens, de Tyrrhenus, fils de leur roi, qui était le chef de la colonie. »

Cette dernière assertion d'Hérodote semble avoir un caractère fabuleux; c'est probablement un conte, inventé pour expliquer le changement de nom; mais il n'en est pas de même de l'émigration des Lydiens. Rien n'autorise à considérer ce que rapporte leur tradition sur ce point comme contraire à la vérité. Ils peuvent fort bien avoir fait le tour de la Grèce et de l'Italie, et puis être venus

1 *Clio*, l. 1. c. 94.

Digitized by Google

aborder sur la côte voisine de l'Apennin, où une population pélasgique avait déjà pris place à côté de la population ombrienne. Cette tradition est d'ailleurs parfaitement conforme à celle des Ombriens, laquelle rapportait que les Étrusques avaient pris à leur nation trois cents villes, parmi lesquelles se trouvait Pise [1]; elle s'accorde avec le témoignage de Pline, qui nomme les Ombriens les plus anciens habitants de l'Étrurie chassés par les Pélasges [2]; elle est d'accord enfin avec le récit des historiens de l'Étrurie, Flaccus et Cœcina [3], qui enseignaient que Tarchon avait franchi les monts et bâti les douze villes du nord, entre autres Mantoue. Le nom de Tarchon peut être fabuleux, comme celui de Tyrrhenus, sans que le fait auquel il se rattache le soit également. Or, de ce fait il résulte que ce fut du midi au nord, et non du nord au midi que s'opéra le mouvement d'extension du peuple Rasène.

On s'est évertué à trouver à ce peuple une origine septentrionale, contrairement à toutes les traditions anciennes, et lorsque ses mœurs, ses institutions, la forme de son gouvernement sont évidemment orientales. L'Étrurie était gouvernée par une caste sacerdotale et guerrière, comme il y en avait une chez les Chaldéens. Cette caste avait de nombreux clients et des esclaves, parmi lesquels se trouvaient probablement les populations vaincues; mais nulle part, dans l'histoire de ce pays, on ne rencontre un peuple libre; on n'y voit aucune trace de cette caste plébéienne qui fit la grandeur de Rome. Aussi les Rasènes ne furent-ils redoutables qu'aussi longtemps que les liens de leur fédération primitive conservèrent toute leur force. Dès que les villes, sur la population desquelles dominaient quelques familles puissantes, tendirent à s'isoler, leur faiblesse devint extrême. Il n'y a qu'un exemple de quelque énergie et d'une résistance de plusieurs années contre les Romains; c'est celui de Vulsinies, défendue par des esclaves auxquels la caste dominante avait donné des armes; mais, quand ces défenseurs de la patrie voulurent être citoyens, participer au droit de succession, de mariage, siéger au sénat, les grands, plutôt que de leur accorder des droits égaux, appelèrent la destruction sur

[1] Denys, I, 20, p. 16, c. Pline, *Histoire naturelle*, III, 19.
[2] Pline, *Histoire naturelle*, III, 8.
[3] *Schol. Veron. ad Æn.*, X, 189; *Cont. Servius.*

Digitized by Google

leur ville; ils aimèrent mieux voir périr la patrie que de renoncer à en être les propriétaires exclusifs.

Le langage des Étrusques, leur prononciation rude et rauque, comme celle des Juifs et des Arabes, sont encore des indices de leur origine orientale. Il en est de même de leur écriture, dirigée de droite à gauche; de leur usage d'omettre les voyelles brèves et de multiplier les consonnes, ce qui est le propre des systèmes araméens; il en est de même du cadre astronomique et théologique dans lequel était enchassée leur histoire, comme celle des Bramines et des Chaldéens. Enfin leurs mœurs et leurs superstitions étaient les mœurs et les superstitions de l'Orient. Ils déployaient un luxe asiatique en tapis richement tissés, en esclaves magnifiquement vêtus; ils se livraient à des voluptés effrénées et d'un genre que l'Orient seul a toujours pratiqué. Chez eux, comme chez tous les Orientaux, les devins se faisaient les auxiliaires des tyrans, quand ils ne pouvaient exercer la tyrannie pour leur propre compte. Leur droit public, c'était la loi divine écrite dans les livres rituels, semblables en cela aux livres mosaïques. Toute leur intelligence se concentrait dans l'enseignement sacerdotal et dans l'interprétation des présages. Ils lisaient l'avenir dans les intestins des victimes; on enseignait, dans leurs écoles, la science des éclairs et toutes les branches de l'art des aruspices.

Est-ce à un pareil peuple qu'on peut raisonnablement attribuer l'art et les travaux gigantesques des Étrusques? Les *Rœti* et d'autres peuples des Alpes appartenaient aussi à cette race de Lydiens : a-t-on retrouvé dans le pays qu'ils habitèrent de ces figures en bronze et en terre cuite, de ces dessins en relief qui excitent encore aujourd'hui notre admiration? L'Orient éleva des temples, des pyramides, des obélisques : peut-on comparer ces constructions aux grands ouvrages de l'Étrurie, qui tous ont un but d'utilité générale? Et ne voit-on pas d'ailleurs que le style des constructions étrusques règne dans tous les monuments du *Latium* et de Rome; ne voit-on pas que c'est un seul peuple, une seule race qui a imprimé son cachet, aussi bien sur ces monuments que sur ceux de l'Étrurie? Or, la race pélasgique est la seule qui ait, dès cette époque, été répandue dans l'une et dans l'autre de ces contrées.

Digitized by Google

V. DES ROMAINS PRIMITIFS.

La présence des Pélasges dans la société romaine est beaucoup moins hypothétique que dans la société étrusque. Les Sabins furent pour Rome ce qu'étaient les *Rasena* pour l'Étrurie, mais avec des conséquences moins immédiates et moins absolues. Comme eux, du reste il étaient d'origine orientale. Que les Sabins fussent de race celtique ou ibérienne, c'est une question assez difficile à résoudre ; mais on sait positivement qu'ils appartenaient à une famille particulière, comprenant les Sabelles, les Samnites, les Marses, les Herniques, et distincte de la famille celtique des Ombriens ou *Casci*, des Volsques, des Èques, etc. Leur première demeure connue était autour d'Amiterme, sur le sommet des Apennins ; ils descendirent dans la plaine en poussant devant eux les Ombriens et les Osques s'avancèrent le long du Tibre et soumirent les établissements pélasgiques ou sicules qui s'y étaient formés. Rome, que beaucoup d'auteurs anciens appellent la ville Tyrrhénienne [1], paraît avoir échappé pendant quelque temps à leur domination. Située sur le mont Palatin, elle vit s'élever à côté d'elle, sur le mont Quirinal, la ville des conquérants, qui fut probablement *Quirium* et dont les citoyens s'appelaient *Quirites*.

Roma et *Quirium* étaient deux villes distinctes, si l'on en croit Niebuhr [2] ; mais ce que Niebuhr n'a point vu, c'est que ces deux villes renfermaient deux nationalités, deux races d'hommes, deux principes opposés, deux organisations sociales différentes. Les habitants de Rome étaient un peuple composé d'hommes libres, et gouverné par une assemblée de cent personnes librement élues : organisation de bas en haut, qui n'appartient qu'aux races européennes. Le peuple de *Quirium*, au contraire, ne consistait qu'en patrons et en clients, en maîtres et en esclaves. Ici l'ordre social procédait de haut en bas, en prenant le ciel même pour point de départ. C'était l'application du principe d'autorité. Aussi la nation n'était-elle politiquement représentée que par l'oligarchie théocratique qui la dominait. Cela est tellement vrai que, quand les deux

[1] Denys, I, 29, p. 23.

[2] *Histoire romaine*, commencement de Rome et de ses anciennes tribus.

Digitized by Google

villes furent unies par un lien fédéral et que les deux tribus prirent une dénomination commune, cette dénomination même rappela qu'il n'y avait de *peuple* que d'un côté : *populus romanus et quirites.*

Les *Quirites*, pour entrer dans l'organisation politique de leurs alliés, furent obligés de nommer aussi des sénateurs, au nombre de cent ; mais ceux-ci loin d'être l'émanation d'un choix populaire, ne furent que les mandataires des familles les plus puissantes, et il s'en suivit qu'ils se trouvèrent vis-à-vis des sénateurs romains dans la même position que naguère l'ordre de la noblesse vis à-vis du tiers-état. L'analogie avec la noblesse féodale est frappante, surtout en ce que, comme elle, ils avaient des vassaux, nommées *Gentes*, et que seuls ils jouissaient de ce privilége : *Vos solos gentem habere*, dit Tite-Live [1]. Ils concédaient à ces vassaux ou clients des portions de terre, faisant partie soit de leur patrimoine, soit du domaine public, mais à titre précaire seulement et jamais à titre de propriété. C'est ce qui a fait croire que la propriété foncière n'était connue que des seuls plébéiens de Rome. Il est vrai que, parmi ceux-ci, quelques-uns devinrent puissants et que, quand ils furent capables d'offrir une protection efficace et de concéder des terres, ils eurent aussi leurs clients ; mais cet usage n'était pas celui de leurs aïeux ; il ne s'introduisit chez eux que par suite de leur contact avec les Sabins.

Ce contact eut d'ailleurs bien d'autres résultats : il produisit, parmi les habitants de Rome même, une caste privilégiée, des familles patriciennes qui prirent aussi la qualification de *Gentes* et auxquelles on attribua le droit exclusif de participer aux affaires politiques. Cette distinction paraît s'être introduite après la chute d'Albe, lorsqu'un grand nombre de Latins libres furent réunis à l'état romain par Ancus [2]. On donna des terres à ces nouveaux hôtes, qui étaient de race pélasgique ; mais il furent exclus des curies et par conséquent du Sénat. Ce fut cette communauté qui devint plus tard la *plebs* des Romains.

Cependant les Lucères, qui étaient d'origine étrusque ou rasène, et qui vinrent aussi s'adjoindre à la confédération, furent traités d'une toute autre manière. Le Sénat, qui déjà avait été doublé par

[1] Tit. Liv. X, 8.
[2] Ciceron, *De republicâ*, II. 18.

Digitized by Google

l'introduction des Sabins, fut triplé en leur faveur. De deux cents le nombre des sénateurs fut porté à trois cents, et les Pélasges de Rome n'y occupèrent plus qu'un tiers des places, tandis que les deux autres tiers étaient échus à des hommes de races différentes, à la vérité, mais qui avaient les mêmes institutions et à peu près les mêmes mœurs. Les sénateurs Lucères, comme les sénateurs Sabins, n'étaient pas les réprésentants d'un peuple libre, mais les patrons d'un peuple de clients et d'esclaves.

Le simple énoncé de ces faits explique l'infériorité et la rapide décadence de la race pélasgique parmi les Romains. Le petit nombre d'hommes de cette race qui continuèrent à siéger dans le sénat, s'y trouvèrent dans une position subalterne, à cause de leur origine. Ils sortaient, à la vérité, de familles privilégiées; mais ces familles n'avaient acquis, relativement aux sénateurs sabins, qu'une importance analogue à celle des *geschlagten* des villes germaniques relativement à la noblesse féodale. C'était une espèce de bourgeoisie patricienne, dont quelques membres, sous le nom de Titiens, parvinrent à se maintenir et même à s'élever, mais qui fut toujours distinguée de l'aristocratie des deux autres tribus. Les Sabins surtout conservèrent des prétentions à la supériorité. On les appelait Ramnès et ils se qualifiaient *Celsi Ramnès*. Eux seuls, lorsque l'institution des clients fut devenue générale, eurent le privilége de recevoir des étrangers dans leur clientelle. Ils se servirent de cette faculté pour augmenter le nombre de leurs subordonnés et consolider leur puissance.

On voit que, par la force seule des institutions romaines, la race pélasgique devait nécessairement décliner et périr. Elle lutta cependant avec quelque succès contre sa destinée; ce ne fut qu'après une longue série d'actes politiques habilement combinés, que sa chute fut accomplie. La *plebs*, qui depuis Ancus existait comme portion libre de la nation, fut organisée et répartie en tribus par Servius; un tribun fut placé à la tête de chaque tribu. Dans le principe de cette organisation, lorsque l'assemblée des plébéiens se réunissait, les patriciens et leurs clients étaient obligés de se retirer du *forum*; mais peu à peu ceux-ci parvinrent à se faire inscrire dans les tribus, et, d'autre part, un grand nombre de plébéiens furent obligés d'abdiquer leur caractère d'homme libre et de descendre à la condition de client. En même temps, les patriciens faisaient en

Digitized by Google

sorte que la population de Rome ne cessât de se recruter parmi les races orientales qui l'entouraient; tandis qu'ils saisissaient avec empressement toutes les occasions d'éloigner les plébéiens. Sous Tarquin l'ancien, ce sont des Étrusques qui viennent occuper la colline Esquiline; après la défaite de Porsenna, ce sont encore des Étrusques qui viennent bâtir le *Vicus Tuscus*; et puis, ce sont de nombreuses familles de Sabins qui viennent renforcer la tribu des Ramnès; c'est le sabin Clausus qui s'établit à Rome avec cinq mille clients, pour y fonder la puissante famille des Appius et des Claude. Bientôt les Sabins composèrent à peu près seuls le sénat; seuls aussi ils furent consuls, magistrats, pontifes; toute alliance par mariage entre leur caste et celle des plébéiens fut sévèrement défendue.

Cependant les Romains demeurèrent un peuple double, bien avant dans les temps historiques. Le fait de la coexistence de deux nations, de deux races, se manifeste à l'évidence dans leurs dissentions intestines. Il est si vrai que le peuple formait une nation à part, qu'il traitait avec le sénat comme avec une puissance étrangère; et quand celui-ci se montrait inflexible, le peuple s'en allait ou menaçait de s'en aller. C'est ainsi qu'après le triomphe du dictateur Valerius, dix-huit mille soldats plébéiens chassèrent les consuls et se retirèrent sur le mont sacré, à trois milles de Rome. Appius proposa de rompre définitivement avec ce peuple indocile, de lui enlever le droit de cité et de s'associer un autre peuple, en conférant ce droit aux citoyens des colonies. Si cette proposition n'eut pas de suite, ce ne fut point un sentiment de nationalité commune qui la fit rejeter, ce fut uniquement la crainte de se voir privé d'une force utile. Ce motif était le seul qui pût empêcher les patriciens de se séparer d'un élément qui leur était antipathique. Ils espéraient toujours d'ailleurs de dompter cet élément, et ils finirent par arriver à leurs fins.

Les plébéiens devinrent une espèce de nation tributaire, qui fournissait des défenseurs et des instruments de conquête à la nation des patriciens. Le soldat plébéien servait à ses frais; il achetait ses armes, ses vivres, et comptait pour s'indemniser, sur une part de butin. Quand la campagne avait été mauvaise, il rentrait chez lui, ruiné. Alors ordinairement il contractait des dettes, et, s'il ne les payait pas, son créancier prenait son champ,

Digitized by Google

sa cabane, vendait sa femme, ses enfants, le vendait lui-même. Le type de cette espèce d'hommes, c'est le guerrier Dentatus, vieillard sexagénaire et de haute taille, qui s'avance au milieu de la multitude agitée et s'écrie : « J'ai servi quarante ans; je suis centurion depuis trente ans; j'ai reçu quarante cinq blessures; on m'a décerné quatorze fois la couronne civique, pour avoir sauvé la vie de mes compatriotes, et trois fois la couronne murale, pour avoir monté le premier à l'assaut. Les généraux m'en ont donné huit autres, lorsque j'ai repris sur l'ennemi les enseignes de nos légions. J'ai conquis quatre-vingt-trois colliers, soixante bracelets d'or, dix-huit piques, vingt-cinq harnais. Ce sont là les trophées qui attestent mon courage. Cependant, pour prix de mes cicatrices et de mon sang, qui ont valu tant de terres enlevées à dix peuples ennemis, je ne possède pas un demi arpent, et votre sort, mes braves compagnons d'armes, est semblable au mien. Tous ces champs fertiles, fruit de notre courage, restent dans les mains de ces fiers patriciens, qui n'ont d'autre mérite que leur noblesse. »

En effet, le sort des patriciens était bien différent. A mesure que Rome parvenait à étendre les limites de son territoire, ils s'emparaient des terres conquises et s'en servaient pour augmenter le nombre de leurs clients. Cette inégalité de fortune fut un des premiers faits qui ouvrirent les yeux au peuple, ou plutôt à la *plebs* : car c'est ainsi qu'on appelait les plébéiens libres. Ceux-ci demandèrent la loi agraire, qui n'était pas la dépossession des propriétaires, mais le partage du domaine public. Cette demande devint une arme dont se servirent pendant longtemps les tribuns contre les patriciens. Une fois stimulé, l'esprit de liberté se développa rapidement dans cette race pleine de vigueur, qu'on avait pu circonvenir, mais qui n'était pas encore asservie. Chacun sait les efforts et les succès de la démocratie à Rome : après la chute du Décemvirat, le peuple participa directement à la confection des lois; il obtint ensuite l'abolition de la loi sur les mariages; et puis, les tribuns arrivèrent successivement au consulat, à l'édilité curule, à la dictature, à la censure, à la préture, au souverain pontificat.

Toutes ces conquêtes ne se firent point sans difficultés et sans luttes; mais les vieilles races avaient beau résister, elles auraient fini par succomber, si le peuple était resté ce qu'il fut d'abord; s'il ne s'était dispersé, et si des éléments hétérogènes n'avaient altéré

Digitized by Google

sa composition. Le sénat favorisa autant que possible cette métamorphose; il employa tous les moyens de diminuer insensiblement la population plébéienne pure race. Les événements lui vinrent en aide : dans les premiers temps de la république, chaque fois que le peuple s'insurgeait, l'occasion de diriger son ardeur contre quelque peuple voisin se présentait presque en même temps. On l'entraînait au combat et, après la victoire, on établissait les plus misérables et les plus turbulents sur le territoire conquis. C'est ce qui eut lieu notamment sous le consulat d'Appius Claudius et de P. Servilius. Le peuple était en pleine insurrection; la vie des patriciens était menacée; le sénat ne savait quel parti prendre, quand on annonça l'invasion des Volsques. A l'aide de quelques concessions, le sénat parvint à faire tourner contre l'ennemi toute cette effervescence populaire. Quelques jours après, l'armée rentrait victorieuse à Rome; mais elle avait laissé trois colonies au dehors.

Le Sénat se félicitait de ces émigrations partielles, parce que Rome, d'autre part, se repeuplait d'éléments moins difficiles à maîtriser. Elle avait à l'orient les Sabins, ancêtres de la partie privilégiée de sa population, et dans les montagnes les Herniques, qui étaient de même race. Au nord et au midi, elle avait des peuples de race celtique : d'un côté, les Veïens, qui résistèrent longtemps, mais inutilement à sa domination; de l'autre, les Volsques, alliés des Èques, avec lesquels ils succombèrent aussi. Plus loin se trouvaient les Étrusques, les Ombres, les Oskes, les Sabelles, les Lygures et plusieurs autres peuples orientaux. Comme il était impossible, dans le commencement, de s'éloigner à quelques milles des murs de la cité, sans rencontrer des populations d'origine asiatique ou africaine, et que la puissance du Sénat finit par s'étendre sur toute l'Italie, le peuple romain dut nécessairement, par le fait seul d'une infiltration continue, se trouver bientôt renouvelé.

Ce fait a déjà été observé par M. Guizot, qui, en traitant du régime municipal chez les Romains, s'exprime ainsi : « Dans l'origine, il ne paraît pas que les Romains aient osé laisser, dans les villes vaincues, leurs anciens habitants. On dit que la violence peupla Rome de femmes. Le même procédé leur donna de nouveaux citoyens. Les vaincus, amenés à Rome, devenaient Romains comme les vainqueurs. La ville conquise était occupée, soit par des soldats,

Digitized by Google

soit par des habitants pris à Rome, dans la dernière classe du peuple, et envoyés là pour former une sorte de colonie [1]. »

Plus tard, ce système reçut une application beaucoup plus large encore : une foule d'étrangers et d'affranchis furent successivement admis dans les tribus du peuple. Pendant la guerre sociale, le sénat donna d'abord le droit de cité aux peuples restés fidèles; puis, à mesure que d'autres se soumirent, il le leur accorda également, de sorte qu'à la fin de la guerre presque tous les peuples d'Italie l'avaient obtenu. Ce droit, accordé alors comme faveur, comme récompense, finit par devenir un objet de trafic et il se vendit même à l'étranger. On connaît l'histoire de Saint-Paul qui, né en Cilicie d'une famille juive, était citoyen romain. Après Claude, la Gaule entière fut romaine, et sous Caracalla, un décret conféra ce titre à tous les sujets de l'Empire. La vraie souche du peuple romain fut aisément étouffée sous cette masse de Romains de convention. Aussi ce peuple si fier autrefois, devint une vile populace qui refusait de se livrer au travail et qui aimait mieux attendre les gratifications du Sénat, les aumônes des riches, ou l'établissement de quelque colonie nouvelle. Le Sénat le dépouilla de tous ses droits; il l'exclut des charges judiciaires et, pour l'empêcher de vendre ses votes au plus offrant, il le relégua dans les dernières centuries.

Qu'on ne s'imagine point que, dans les guerres de Marius, de Sylla, de Pompée, de César, ce fut le peuple romain qui édifia la gloire militaire de ces grands capitaines! Depuis longtemps la race des Dentatus n'existait plus à Rome. Marius arma des Italiens et des esclaves qu'il avait soulevés; Sylla combattit avec des troupes étoliennes et thessaliennes; Pompée et, après lui, Antoine réunirent sous leurs drapeaux des soldats de toutes les nations de l'Asie occidentale; César, de son côté, recruta des Gaulois et des Germains. Quand César entra dans la Gaule, il y vint avec des archers grecs et asiatiques, avec des frondeurs d'Afrique, d'Espagne et des îles Baléares; toute sa cavalerie était composée de Numides. Les légions mêmes, qui représentaient Rome dans l'armée, les légions avaient été recrutées dans la Gaule citérieure. La légion de l'Alouette, avec laquelle il ne craignit point de rentrer à Rome, avait été levée

[1] *Essais sur l'histoire de France*, 1 ess. 1e ép.

Digitized by Google

dans la Gaule transalpine ; en un mot, quand l'empire fut constitué, le peuple romain ne fit plus partie de l'armée. On recruta les légions en Asie, en Afrique, dans la Thrace, la Dalmatie et dans la Gaule ; on envoya en recrutement jusque chez les Arabes du désert, chez les montagnards de l'Arménie, chez les Goths, les Sarmates, etc.

VI. DES ROMAINS ORIENTAUX.

Quelques auteurs ont pensé que la civilisation romaine avait eu trois âges : l'âge national, qui finit avec Caton l'ancien ; l'âge grec, commencé sous l'influence des Scipions et qui donna pour fruit le siècle d'Auguste, et enfin l'âge oriental. La vérité est qu'il n'y eut réellement que deux périodes, l'une européenne, l'autre asiatique. Ce qu'on a pris pour l'âge grec ne fut qu'une époque de transition.

La Grèce, à l'époque où elle fut envahie par les Romains, était elle-même exclusivement orientale. Les victoires, remportées presque simultanément en ce pays et en Asie, amenèrent dans les mœurs de Rome un changement dont le caractère atteste l'origine. Tous ceux qui s'étaient enrichis par les trésors de Carthage, de Persée, d'Antiochus, voulaient jouir de la vie molle et licencieuse de l'Orient. Un luxe effréné se répandit dans la ville et avec lui d'effrayantes dépravations. C'était ainsi qu'on entendait faire de Rome une nouvelle Athènes, et Scipion l'Africain se trouva à la tête de ceux qui poussèrent la civilisation dans cette voie. Ils y réussirent : car Rome en effet n'hérita de la Grèce que son luxe et la corruption de ses mœurs. Elle eut certes des hommes distingués : quelques-uns s'élevèrent très-haut dans l'éloquence, dans l'histoire, dans la poésie surtout. Le talent de la tribune et celui du barreau contribuèrent aux progrès de l'art littéraire ; mais de beaux-arts, de sciences et de philosophie, non-seulement aucun germe ne se développa dans son sein, mais tout ce qu'elle emprunta aux Grecs périt comme sur un sol ingrat. Au reste, ces symptômes de civilisation, circonscrits dans d'étroites limites, furent de très-courte durée. Après Ciceron, Tacite, Tite-Live, Virgile, la décadence fut excessivement rapide. Au bout de quelques années, il ne resta plus qu'un luxe oriental, pour le petit nombre d'heureux, d'affreuses misères pour les gens du peuple, l'ignorance et la dépravation pour tous.

La jurisprudence seule fut encore cultivée avec quelque soin,

Digitized by Google

parce qu'elle conduisait aux honneurs. Le Sénat fut rempli de jurisconsultes, qui multiplièrent les lois et qui, par leur complication, favorisèrent le développement d'un art essentiellement oriental. « On ne voit dans tous les lieux de l'Orient, dit Ammien Marcellin [1], qu'une espèce d'hommes violents et rapaces, qui parcourent les places publiques, guettent, épient, assiégent les maisons des riches, et comme ces chiens de Sparte ou de Crète qui suivent avec sagacité la piste, s'attachent à découvrir les premiers germes des procès.... Ils exercent leur génie à surprendre, par des discours artificieux, la bonne foi des juges, qui tiennent ce nom respectable de la justice elle-même. L'insolente opiniâtreté de ces gens imite une honnête liberté; leur impudente audace, la fermeté; leur vain babil, l'éloquence... Pour paraître profondément versés dans le droit, ils parlent de Tribatius, de Cascellius, d'Alfenus; ils allèguent les lois des Arunces, des Sicaniens, oubliées depuis longtemps et enterrées avec la mère d'Évandre. Que si vous feignez d'avoir tué de dessein prémédité votre mère, il vous promettront, s'ils sentent que vous êtes en état de bien payer, force autorités peu connues qui vous feront absoudre... Il en est qui, au milieu des soins dont un juge est embarrassé, entortillent les affaires d'une manière insoluble, travaillent à écarter tout accommodement et répandent à dessein les questions les plus abstruses.... Ils embarrassent par mille piéges le malheureux qu'ils tiennent une fois dans leurs filets... »

Cette plaie de la société orientale fut transportée à Rome, qui la transmit à la société moderne, comme ces maladies héréditaires qui se développent par les alliances et s'étendent de famille en famille. Il en fut de même de la passion du jeu, qui s'est perpétuée d'une manière si remarquable, et sans perdre de son intensité, parmi les populations asiatiques du Nord, les Polonais, les Russes, etc. Enfin les concussions, les exactions, les spoliations de toute espèce, les captations de testaments font aussi partie de l'héritage oriental que Rome nous a transmis. « Quelques-uns en petit nombre, dit Ammien Marcellin, ne veulent point passer pour aimer les jeux de hasard et préfèrent d'être appelés joueurs de dés, différence qui n'est pas plus grande que celle d'un voleur à un brigand... D'autres assiégent les gens riches, soit vieux, soit jeunes, soit veufs, soit non

[1] L. XXX, chap. IV.

Digitized by Google

mariés, soit mariés et pères de famille, (car tout leur est indifférent) pour les engager par des ruses singulières à disposer de leurs biens. Aussitôt que, pour leur complaire, ces personnes leur ont juridiquement tout légué, elles meurent peu après [1]. »

Tel fut le produit le moins contestable de ce qu'on a appelé l'âge grec, et qui n'était en réalité que le commencement de la période orientale. Peu à peu l'influence de l'Orient enveloppa tout l'empire. Quand Héliogabale, âgé de quatorze ans, fut apporté de Syrie, par les légions qui l'avaient fait empereur, ce ne fut pas lui qui introduisit à Rome le culte du soleil, qui fit entrer sa mère et son aïeule dans le Sénat; ce furent les légions, ce fut le peuple, devenu exclusivement asiatique. M. de Chateaubriand fait un crime à ce jeune garçon de s'être habillé en femme, de s'être prostitué à un cocher du cirque, au fils d'un cuisinier; mais c'était l'éducation qu'on lui avait donnée, éducation conforme aux instincts de sa race et aux mœurs des populations sur lesquelles il régnait. Le portrait qu'en fait M. de Chateaubriand suffit pour faire juger du peuple romain de cette époque. C'était un jeune Syrien, prêtre du soleil, le tour des yeux peint, les joues colorées de vermillon, portant une tiare, un collier, des bracelets, une tunique d'étoffe d'or, une robe de soie à la phénicienne, des sandales ornées de pierres gravées; il était entouré d'eunuques, de courtisanes, de bouffons, de chanteurs, de nains et de naines dansant et marchant à reculons devant une pierre triangulaire. Ce que l'imagination des Arabes a produit de plus merveilleux en fêtes, en pompes, en richesses, ne semble qu'une tradition confuse du règne du prêtre du soleil [2].

Ce règne eût-il été possible s'il n'avait été conforme aux mœurs des Romains? Ammien Marcellin, qui vécut au milieu d'eux, nous les représente portant des parasols, comme les Chinois, se servant d'évantails dorés à franches de soie et se faisant transporter dans des gondoles peintes. D'autres, suivant le même auteur, parcouraient avec un grand train de chevaux, les espaces de la ville, traînant après eux des familles entières. On voyait aussi des dames romaines, dans des litières fermées, parcourir ainsi toutes les rues. « Tels, dit-il, que d'habiles généraux qui d'abord font marcher les bataillons

[1] L. XXVIII, ch. IV.
[2] *Études historiques*. 1er discours, 1re partie.

Digitized by Google

forts et serrés, suivis des troupes légères, puis les soldats de trait et enfin les auxiliaires, de même, après que ceux qui sont préposés à cet exercice et qu'on reconnaît aux baguettes qu'ils tiennent à la main, ont arrangé, avec autant de soin que s'il s'agissait d'une disposition militaire, la marche de ces familles désœuvrées, on voit s'avancer devant le véhicule tous les gens de service, puis les officiers de la cuisine, ensuite les esclaves pêle-mêle avec les Plébéïens oisifs qu'on a rassemblés dans le voisinage ; enfin la marche est fermée par une multitude d'eunuques, depuis les plus vieux jusqu'aux plus jeunes, pâles, livides et tous de figure si affreuse que, de quelque côté que se portent les regards sur ces bandes d'hommes mutilés, on ne peut que détester la mémoire de Sémiramis qui la première châtra les jeunes garçons.... [1] »

Pour compléter ce tableau de Rome impériale, il n'y a plus qu'à ajouter aux eunuques de la Turquie les bayadères de l'Inde. « De quelque côté qu'on porte ses pas, dit Ammien, on voit des femmes à longs cheveux bouclés danser sans fin et exécuter les mouvements les plus souples, pour exprimer les attitudes sans nombre qu'exigent leurs rôles. » Ainsi rien n'y manquait : parasols, éventails dorés, gondoles peintes, troupes d'esclaves, eunuques, bayadères et, par dessus tout, le despotisme le plus violent, le plus cruel, joint à la superstition la plus stupide. C'est de cette époque que datent l'invention de la torture et la croyance aux maléfices. Probus condamna à mort un secrétaire de l'armée, parce qu'il avait tué un âne pour quelque opération magique.

L'influence de l'Orient devint tellement puissante, impérieuse, absorbante, que les successeurs des Césars finirent par considérer l'Europe comme une terre étrangère et Rome comme une colonie. Dioclétien fit bâtir des palais à Nicomédie et y fixa sa résidence. Galerius, après lui, se tint éloigné de l'ancienne capitale de l'empire ; il abandonna l'Italie avec l'Afrique à Sévère, et se réserva le gouvernement de l'Illyrie, de la Thrace et de l'Asie mineure. Le grand Constantin qui, après la mort de Maxence, possédait tout l'Occident, se hâta de faire assassiner Licinius et son fils, pour aller fixer à Byzance le siége de sa domination. Il avait parfaitement compris que c'était là désormais la capitale naturelle du monde romain.

[1] Lib. XIV, c. VI.

Digitized by Google

VII. DU CHRISTIANISME.

Cependant une révolution s'était opérée parmi les populations qui composaient ce monde, et cette fois, plus que jamais, l'esprit de l'Orient s'était manifesté par des caractères authentiques. Tandis que les peuples européens, quand ils se sentent opprimés, secouent violemment le joug et se soulèvent contre l'oppresseur, ce fut au ciel que, dans leur désespoir, ces vieilles races, succombant sous le poids de la tyrannie, demandèrent leur délivrance. Il leur fallait un *messie* qui vînt les sauver, et lorsqu'elles en eurent adopté un, ce ne fut point pour le suivre à la conquête de la liberté; ce fut pour se faire montrer le chemin d'une autre vie, et pour professer bien secrètement, dans des cavernes impénétrables, la doctrine essentiellement pacifique du Christianisme.

Ils croyaient faire preuve d'une audace inouïe, dans cette société où la pensée même n'était pas libre, ceux qui se permettaient d'observer ces préceptes de l'évangile : «.... Moi, je vous dis de ne « point résister au mal; mais si quelqu'un vous a frappé sur la « joue droite, présentez-lui encore l'autre... Et si quelqu'un veut « plaider contre vous, pour vous prendre votre robe, abandonnez « lui encore votre manteau... Et si quelqu'un veut vous contraindre « à faire mille pas avec lui, faites-en encore deux mille. » Ces conseils de la prudence furent suivis à la lettre par les Chrétiens, qui recherchèrent les honneurs du martyre, qui se firent gloire d'être immolés sans résistance. Seuls quelques esclaves révoltés, sous le nom de bagaudes, donnèrent signe de vigueur; mais parmi ces esclaves se trouvaient des hommes de toutes les nations, par conséquent de toutes les races.

Un écrivain de génie, mais dont le génie s'est nourri des traditions poétiques du passé, a dit, en parlant du Christianisme : « C'est un certain composé de diverses doctrines, de divers systèmes métaphysiques et astronomiques, le tout enveloppé dans un symbole, afin de le rendre sensible au vulgaire; c'est l'idée religieuse innée, laquelle, après avoir erré d'autels en autels, de prêtres en prêtres, s'est enfin incarnée; mythe le plus pur, ecclectisme des grandes civilisations philosophiques de l'Inde, de la Perse, de la Judée, de l'Égypte, de l'Éthiopie, de la Grèce et des Gaules... Le livre de

Digitized by Google

l'histoire moderne vous restera fermé, si vous ne considérez le Christianisme ou comme une révélation, laquelle a opéré une transformation sociale, ou comme un progrès naturel de l'esprit humain vers la grande civilisation : système théocratique, système philosophique, ou l'un et l'autre à la fois, lui seul vous peut initier au secret de la société nouvelle [1]. »

Cette appréciation est parfaitement juste. Oui certainement le Christianisme fut un progrès dans la civilisation de l'Inde, de la Perse, de la Judée, de l'Égypte, de l'Éthiopie, de la Grèce et des Gaules ; il fut le progrès qui porta cette civilisation à son apogée. Mais c'est là précisément ce qui prouve que certaines races ne sont pas susceptibles de franchir certaines limites, et que, tout en progressant, elles tournent dans un cercle vicieux qui les ramène toujours au principe de l'autorité. C'est ainsi que la grande révolution opérée par le Christianisme, le plus remarquable et le dernier des progrès que les races antédiluviennes aient pu accomplir, ne servit qu'à les mener directement à la révélation et à la foi. La négation du principe de liberté fut érigée en dogme, dans une religion qu'on admire comme l'expression la plus sublime de la civilisation antique.

M. Edgard Quinet a fort bien compris les conséquences du dogme chrétien, lorsque dans le discours d'ouverture de son cours de 1845, il dit : « Dans l'esprit du dogme, sur lequel repose l'Espagne nouvelle, rien n'a été changé. Encore aujourd'hui, à l'heure où je parle, nul ne peut écrire sur un sujet religieux, sans avoir le consentement du clergé. Et de là qu'arrive-t-il ? On a cru pouvoir détruire la servitude politique, en laissant subsister la servitude religieuse, et la première renaît nécessairement de l'autre. Vit-on jamais pareil spectacle ? Un peuple se jette témérairement dans l'avenir, il menace de tout renouveler ; il commence, dans ce préambule de ses institutions nouvelles, par se refuser l'examen ? De là, dans ce chaos, malgré son élan héroïque, il ne trouve pas une idée, une pensée dont il puisse, en se sauvant, aider le genre humain. L'Espagne aujourd'hui a des poëtes pleins de fantaisie, mais elle attend encore qu'il lui soit permis de penser. Douleurs infécondes ! Sang versé, qui ne produit que des larmes ! On s'agite en aveugle, on tourne dans l'enceinte d'un dogme immobile, sans

[1] *Études historiques*, 1er Discours, Exposition.

Digitized by Google

pouvoir découvrir une issue, et toujours, comme dans un vertige, on retombe sous la même conséquence, l'ancien despotisme politique, ombre inséparable du despotisme spirituel..... »

N'est-ce pas là le tableau de la société antique se survivant à elle-même? Le dogme immobile, c'est le principe d'autorité, le droit divin, la souveraineté de Dieu exercée par des hommes qui se disent ses ministres. Qu'importe la forme du gouvernement, aussi longtemps que ce principe domine? Qu'importe la liberté politique, sous le despotisme spirituel? Écoutez le père Ventura, prêchant la liberté, au nom du pape Pie IX, dans la basilique de Saint-Pierre: « La liberté de conscience, dit-il, qui, dans le sens absolu, ne signifie qu'indifférence, athéisme, impiété, négation de toute révélation, de toute religion positive, *de toute règle de croyance et d'action;* cependant, dans son sens relatif, c'est-à-dire par rapport à la puissance civile, *qui n'a pas reçu de Dieu la mission de prêcher et d'interpréter l'Évangile*, est un principe catholique, que l'Église a professé, enseigné, défendu, et auquel elle ne pourrait renoncer sans abdiquer sa mission divine [1]. »

Il n'est pas possible de mettre plus à nu cette vieille déception d'une liberté factice, subordonnée à la souveraineté spirituelle, déception qui s'est perpétuée dans le monde romain, comme une tradition nationale. En plaçant le principe d'autorité assez haut pour qu'il soit à l'abri des révolutions politiques, on s'inquiète fort peu de la forme du gouvernement civil. Quand l'autorité s'exerce au nom de la divinité, elle s'accommode aussi bien d'un gouvernement démocratique que d'un gouvernement monarchique ou théocratique; elle peut même permettre aux peuples de se dire souverains et de changer à leur gré les rouages de la machine sociale, pourvu qu'ils se laissent imposer *des règles de croyances et d'actions.* C'est précisément parce que la société moderne tend à s'affranchir du joug de ce principe, c'est parce qu'elle a pénétré la déception sous laquelle il se cache depuis si longtemps, qu'elle diffère essentiellement de la société antique. Ce que l'on veut aujourd'hui, ce n'est pas telle ou telle forme de gouvernement, plutôt que telle

[1] *La religion et la liberté. Oraison funèbre de Daniel O'Connel*, prononcée à Rome, les 28 et 30 juin 1847, par le révérend père Ventura, ex-général des Clercs réguliers. Paris, 1847, 2me édition.

Digitized by Google

autre ; c'est le triomphe de la liberté réelle, sous un gouvernement assez fort pour empêcher qu'à l'aide du désordre et de l'anarchie, on ne parvienne à l'étouffer. Sous ce rapport, les ennemis des Romains offrent bien plus de garanties aux gouvernements modérés, que ceux qui font si bon marché de *la puissance civile*, parce qu'elle n'a pas reçu de Dieu la mission de prêcher et d'interpréter l'Évangile. Les partisans sérieux du principe de liberté savent bien que ce principe ne peut progresser que par le développement intellectuel. Or, il faut de l'ordre et de la tranquillité pour que l'intelligence se développe, que l'instruction se répande, que les sciences fassent de nouvelles découvertes, que les connaissances acquises rendent impossible le retour du passé.

M. Guizot a fort bien remarqué que l'unité règne dans toutes les civilisations qui ont précédé celle de l'Europe moderne. Elles paraissent émanées d'un seul fait, d'une seule idée. On dirait que la société a appartenu à un principe unique qui l'a dominée. Toutefois ce principe n'est pas le même partout : en Égypte et dans l'Inde, c'est la théocratie ; ailleurs c'est la domination d'une caste conquérante, c'est la force militaire ; dans les anciennes républiques commerçantes, chez les Syriens, les Phéniciens, c'est la démocratie. « Mais le même caractère de tyrannie, ajoute M. Guizot, apparaît, au nom de ces principes et sous les formes les plus diverses, dans toutes les civilisations anciennes. Toute tendance différente était proscrite, chassée. Jamais le principe dominant ne voulait admettre à côté de lui la manifestation et l'action d'un principe différent. »

Comment l'illustre écrivain, à qui nous empruntons cette observation, n'a-t-il pas vu que ce caractère de tyrannie, qu'il signale, est celui du principe d'autorité, et que tous ces prétendus principes différents, qui dominèrent les sociétés anciennes, ne sont que des formes variées d'un principe identique. La forme théocratique, la forme chrétienne surtout peut avoir été un progrès, relativement à la contrainte militaire qui était la forme de la société romaine ; mais il est aisé de voir que ce progrès n'eut d'autre résultat que de modifier le principe d'autorité, auquel les races asiatiques ne parvinrent jamais à se soustraire. Ce fut cette unité fatale du principe de la civilisation qui, non-seulement en Égypte et dans l'Inde, mais dans l'ancien monde civilisé tout entier, produisit l'atonie et rendit la société stationnaire.

Digitized by Google

Il est vrai, comme l'a remarqué aussi M. Guizot, que dans les premiers temps de la Grèce et de Rome, des forces rivales se disputèrent l'empire, et que ce ne fut qu'après une lutte plus ou moins longue, que l'une de ces forces prit exclusivement possession de la société. Mais il y avait là deux éléments distincts, deux races et deux principes bien déterminés. Ce qui produisit la lutte, ce fut la présence du principe de liberté soutenu par une race nouvelle; et ce qui mit brusquement fin à cette lutte, ce fut le triomphe du principe d'autorité, triomphe qu'on ne peut attribuer qu'à la supériorité numérique des races antédiluviennes.

Depuis lors, de nouvelles races européennes sont venues se mêler aux anciennes populations de l'Italie et des Gaules, et aussitôt les hostilités ont recommencé. M. Guizot en a fort bien décrit les effets: « La civilisation de l'Europe moderne, dit-il, est variée, confuse, orageuse; toutes les formes, tous les principes d'organisation sociale y coexistent; les pouvoirs spirituel et temporel, les éléments théocratique, monarchique, aristocratique, démocratique, toutes les classes, toutes les situations sociales se mêlent, se pressent; il y a des degrés infinis dans la liberté, la richesse, l'influence. Et ces forces diverses sont entre elles dans un état de lutte continuelle, sans qu'aucune parvienne à étouffer les autres, et à prendre seule possession de la société. »

Si aucune de ces forces n'est parvenue à étouffer les autres, certes ce n'est pas à défaut de le vouloir: car il n'est point d'efforts que l'élément antique ou romain n'ait tentés pour confisquer la société à son profit. Et si l'état de lutte se prolonge aussi longtemps, c'est grâce à la force actuelle de l'élément européen, qui se trouve, depuis l'invasion des Barbares, dans des proportions bien différentes de ce qu'il fut jadis à Rome et parmi les Grecs. Mais on se tromperait fort, si l'on considérait la lutte comme un état normal, et la civilisation moderne comme nécessairement fondée sur la coexistence de deux principes antipathiques. Cette civilisation est destinée, au contraire, à renverser l'ancien principe d'autorité et à élever, sur les ruines de toutes les civilisations antiques, l'édifice du principe européen, c'est-à-dire du principe d'examen et de liberté.

P. A. F. Gérard.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

I. LOUIS BÖRNE. — LE ROMAN.

Traduction de M. HENRI SAMUEL.

I.

Vous ne m'aimez pas le moins du monde, — dit tout bas Caroline à son ami, et, laissant échapper de ses doigts un bout de fil soyeux, — pas autant que cela ! fit-elle. Puis, se levant d'auprès de sa broderie, elle alla s'asseoir sur la chaise la plus éloignée de la chambre, et bouda. — Que tu es encore méchante ! lui cria sa mère, — vois seulement comme tu as affecté le colonel ! Vraiment, vous faites tous deux une jolie mine ; ce sont là de magnifiques préparatifs de noces.

— Des noces ?... répliqua Caroline hochant d'un air sérieux sa petite tête blonde, — j'y réfléchirai encore ; les dentelles que mon oncle m'a envoyées, m'iront aussi bien à tout autre bal.

La comtesse se prit à rire : — Chère innocente, où donc as-tu appris cela ? C'est que tu parles comme un conte moral de Marmontel !... Sois sage ; viens ici et conte-moi ce qui te met si fort en colère.

— Vous me donnez aussi toujours tort, ma mère. Le bel adorateur que j'ai là ! Cela s'appelle-t-il un fiancé ? Les autres fiancées reçoivent des poésies plus qu'elles n'en peuvent lire, et moi, je n'ai pas encore reçu un seul vers ! Pourtant il a fait une ode sur l'Empereur. Charles, vous le savez, m'a promis un roman dans lequel il devait faire mon portrait, et d'avance je m'en faisais une si grande joie ! Six semaines se sont déjà écoulées, et toutes les fois que je le lui rappelle, *demain*, dit-il, en faisant une paire de méchants yeux, comme s'il était à la parade de garde devant ses vilaines moustaches. Monsieur Demain, vous ne me plaisez plus du tout !

Le colonel parut attristé et se tut. Caroline lui tendit la main : Redevenons amis ; ne sois point fâché, mon cher Charles ! — Et,

Digitized by Google

écartant les cheveux de son front : Où était-ce donc, que tu reçus cette blessure ? Jamais je ne sais retenir ce nom !

— A la bataille de Smolensk.

— Les vilains Cosaques ! quel mal cela a dû te faire !

— Ce n'est pourtant pas la plus forte blessure que j'aie reçue !

— Comme te voilà galant, mon ami ! Attends ; laisse-moi sentir battre ton cœur, dit-elle, en posant la main sur la poitrine du colonel qui, saisi d'émotion, la serra dans ses bras.... — Ma bien-aimée ! Il faut qu'un soldat s'habitue à bien des privations, à bien des pertes ; mais toi, oh ! je ne pourrais jamais me résigner à te perdre !

— Mon bon Charles ! Nous nous aimerons toujours, éternellement !

— L'amour véritable est immortel ! ni l'inconstance, ni la trahison, ni même la mort ne peut l'éteindre ! Si le cœur vient à se refroidir, l'amour, sous cette écorce glacée, ne fait que sommeiller, ainsi que dans la tombe, pour se réveiller et plus jeune et plus vif aux premiers rayons d'un soleil de printemps ! L'heure, c'est l'éternité revêtue d'une forme palpable ; — ils s'aimeront éternellement, ceux qui se sont aimés pendant une heure.

— Qu'est-ce que tu dis donc, Charles ?

Le colonel tira un manuscrit de sa poche et l'offrit en souriant à sa fiancée. — Tiens, Caroline ; voici le roman que je t'avais promis.

En recevant le cadeau tant désiré, Caroline exprima sa reconnaissance par d'innocentes et douces caresses. — Mais, je t'y prends, — dit-elle en levant un doigt menaçant, — je vois maintenant comme tu sais feindre ! N'allais-je pas m'imaginer que tu étais bien fâché contre moi parce que je t'avais rappelé ta promesse, et avoue-le, tu ne m'as fait une mine aussi sérieuse que pour mieux me surprendre ? Mais, comment s'appelle-t-il donc, ton roman ? Il ne porte aucun titre.....

— Comme tu voudras, chère enfant.

— Et comment finit l'histoire ; est-elle triste ou amusante ?

— C'est selon, Caroline.

— Eh bien, asseyez-vous ; Charles va nous lire son roman. Quant à toi, Fritz, dit-elle à son frère, le capitaine, dont le pas bruyant vint retentir sur le parquet, ne nous interromps pas avec le bruit de tes éperons ; mets-toi à ton aise dans ce fauteuil ; mais ne bouge pas, entends-tu ?

Digitized by Google

La petite famille se groupa autour de la table. Le colonel plaça le manuscrit ouvert devant lui, et posant la tête sur sa main : — Que la paix est belle après la guerre, murmura-t-il ; que le repos est doux après la bataille !

— Parle donc plus haut, souffla Caroline à son oreille ; ma mère ne t'entend pas.

« L'heure de l'école d'hiver était passée ; les feux du foyer furent « éteints ; les croisées ouvertes laissaient pénétrer les doux rayons du « soleil éclairant joyeusement l'air sombre de la classe, et le prin- « temps rappelait et conviait à ses jeux... »

— Halte-là ! s'écria le capitaine, bondissant de sa chaise et saisis- sant le bras du colonel ; un instant, s'il vous plaît, monsieur mon beau-frère ; je sais déjà toute votre histoire ! Maintenant, entre en scène le ciel, puis un fleuve, puis une forêt, ensuite un certain arbre, en dessous duquel Rinaldo est assis et soupire ou jure...

Caroline posa sa main sur la bouche du bavard. — Fritz, tu n'en- tends pas ton cheval blanc qui t'a déjà appelé deux fois ? Descends donc, et va voir ce qui manque à ton ami.

— Du tout, répondit le capitaine, se replaçant dans son fauteuil ; je vais écouter tranquillement. Mais, vous verrez si j'ai raison : Rinaldo est assis sous un arbre et soupire ou jure.

Le colonel continua : « On entendait les joyeux ébats des enfants « et des oiseaux ; dans son ivresse, l'amour heureux souriait en « silence ; les larmes de l'amour malheureux coulaient plus vives et « plus solitaires. Ce fut par un de ces beaux jours qu'Auguste et « Claire gravirent la colline du sommet de laquelle la vue s'étendait « sur le fleuve, la ville, la vieille forteresse, et plongeait dans le « parc que parcouraient gaiement les hôtes conviés pour fêter « l'anniversaire de la naissance d'Auguste. Sur une terre ennemie, « sous le toit de l'étranger où le logement militaire l'avait introduit, « le jeune homme était tombé dangereusement malade ; et lorsque « du sommeil délirant de la fièvre il s'était éveillé convalescent, une « vie nouvelle et le printemps et l'amour lui souriaient à la fois. « Claire, la jeune et belle fille de sa bonne hôtesse, lui avait offert « le dernier médicament, d'une main tremblante et le regard baissé. « Au cœur de la jeune fille ouvert à la pitié, au cœur du jeune « homme attendri par la reconnaissance, l'amour s'était glissé. Ils « ne tardèrent point à se deviner ; et les parents de Claire virent

Digitized by Google

« croître avec plaisir cette inclination réciproque. Auguste était le « secrétaire d'un prince, maréchal de France ; l'occasion l'avait « secondé pour se faire remarquer par l'Empereur; il avançait de « plus en plus rapidement dans le chemin qui mène à la fortune; « la main de Claire lui fut accordée.

« S'oubliant en de doux entretiens, les deux amants s'étaient « assis sur un banc de mousse au haut de la colline. Auguste racon- « tait les rêves de son délire pendant lesquels un ange, en robe « bleue, lui était apparu promettant une prompte guérison. Claire « parlait de ses anxiétés, de l'insomnie de ses nuits passées dans « les pleurs. Et le temps se passait pour eux, comme il ne s'écoule « qu'en paradis. Le soleil s'inclina vers le couchant, l'air commença « à fraichir, Claire rappela à son ami que sa santé exigeait encore « des précautions. Ils se hâtèrent de descendre.

« Claire, accueillie en plaisantant par les joyeux convives, alla « cacher sa rougeur sur le sein de sa mère. Prévenu par un domes- « tique qu'une étrangère l'attendait dans son équipage arrêté devant « la porte du jardin, Auguste s'y rendit en toute hâte. Une vieille « petite femme, richement mais singulièrement accoutrée et parée, « s'appuyant toute pliée sur une canne, s'avança chancelante à sa « rencontre. Auguste vola dans ses bras. Ma mère !... Mon fils !... « Que Dieu en soit loué, mon cher fils ! je te retrouve en vie et en « bonne santé ! Oh ! maintenant je puis mourir !

« — Quelle surprise !

« — C'est que de suite après la lettre que tu m'as fait écrire par « ton médecin, je suis partie pour venir te soigner pendant ta « maladie. En route je me suis trouvée moi-même faible et j'ai été « forcée de rester au lit pendant huit jours...

« — Chère et bonne mère !

« — Et c'est bien toi que je revois, cher fils? Je ne te reconnais « plus! Comme tu es changé! Et tu es devenu un véritable seigneur; « ton père, qui repose en Dieu, ton père l'avait toujours dit : Ce « garçon sera quelque chose. Eh mais! tu es même décoré? Y « penses-tu ; est-ce que tu peux porter cela?

« — Bonne mère, répondit en souriant Auguste; ce n'est pas « une croix, c'est une étoile...

« — Oui-dà, c'est vrai. Regarde donc, que c'est magnifique! Mais « que facilement tu pourrais le perdre; fais y coudre des points...

Digitized by Google

« Cependant, les invités qui de loin avaient considéré cette scène « singulière, s'étaient approchés. Claire, en folâtrant, cachait ses « yeux sous son mouchoir et d'une voix sanglotante disait : Va, « infidèle, mauvais sujet que tu es; tu as trompé ta bien-aimée, tu « en aimes une autre !

« — Riant, et menaçant du doigt, les parents de Claire disaient : « Que vous êtes fin, beau sire; heureusement encore que nous « l'apprenons à temps!

« Ah! dame Rachel, — fit un jeune Officier, — n'est-ce pas que « vous avez autrefois tiré d'embarras monsieur le baron que voilà? « Aurait-il encore un gage chez vous? En avez-vous quelque petite « lettre de change? Arrangez cela chrétiennement.

« Pourpre de colère et le regard menaçant, Auguste se tourna « vers le persiffleur : C'est ma mère! dit-il. »

. . . . . .

Un cri perçant que poussa la comtesse interrompit la lecture. Effarés, Caroline et son frère se levèrent en sursaut : Bon Dieu, chère maman! qu'avez-vous? Vous êtes toute pâle!

— Rien, mes enfants; ce n'est rien; mon ancien battement de cœur qui me reprend. Donnez-moi mon remède.

S'étant remise, la comtesse pria le colonel de continuer le lendemain sa lecture ; elle souffrait, — disait-elle, — d'un mal de tête.

— Est-ce que les parents de Claire ne savaient pas qu'Auguste était juif? demanda Caroline au colonel.

— Nous verrons cela demain, répondit-il.

— C'est une histoire de tous les diables! fit le capitaine. Voilà un mariage manqué, et mon Rinaldo, qui soupirait sous un arbre, est un hébreu. Il faudra que je demande demain au juif de la maison si la loi de Moïse permet à un juif de s'amouracher.

— Voilà certainement une triste histoire, interrompit en riant le colonel. Que feriez-vous, bonne maman, si pareil malheur arrivait à votre demoiselle?

La comtesse se baissa pour ramasser son mouchoir.

— Et vous, mon beau frère?

— Mille tonnerres! répartit le capitaine en frappant du pied le parquet, — qu'un juif maudit me joue un tour pareil! Je jetterais le drôle par la fenêtre d'un troisième étage, et que père Abraham en

Digitized by Google

gémisse de douleur lorsqu'il recevrait dans son sein un si lourd magot!

— Et toi, — et vous, mademoiselle? — demanda le Colonel à Caroline.

Celle-ci lui fit une profonde révérence : — Merci, mille fois merci du compliment, monsieur le colonel! Vous êtes, en vérité, par trop galant, monsieur. Comment peux-tu seulement supposer, Charles, qu'il soit possible que jamais je conçoive de l'amour pour un de ces noirs coquins de juifs?

— Il y en a aussi de blonds, — il y en a d'honnêtes, répondit le colonel.

— C'est sans doute fâcheux, c'est triste de se quitter après s'être aimés, s'être embrassés; mais, que faire?...

— Ainsi, Caroline, tu repousserais ton amant?

— Et comment donc? La pauvre Claire, — mais on rirait d'elle, et son mari juif n'oserait seulement pas aller au Casino. Cependant, il faut qu'elle s'y prenne finement pour le congédier. Mon cher monsieur Isaac, dirais-je à mon fiancé, — N'est-ce pas, maman, que tous les juifs s'appellent Isaac par leur prénom? — Mon très-cher trésor, je vous voyais volontiers, c'est vrai; et Dieu sait comment cela m'est arrivé; j'ai toujours été une petite sotte. Mais, mon cher monsieur Isaac, il faut être raisonnable; le mariage est impossible entre nous. Ne vous fâchez pas, mon cher monsieur Isaac; voyez, je vous abandonne tous mes diamants, toutes mes blondes; cela vaut beaucoup d'argent, et vous en ferez de bonnes affaires à la foire de Brunswick; seulement rendez-moi ma parole.

— Reprends-la! fit le colonel d'une voix tremblante, et, comme en délire, il sortit précipitamment.

II.

— Les jeux de mon enfance, vous me les avez dérobés, mauvais drôles que vous êtes! vous m'avez versé de l'absinthe dans la coupe enchantée de l'adolescence; et sur la route de l'homme, vous m'avez jeté, à chaque pas, le venin de la calomnie et les traits du sarcasme! N'ayant pu m'arrêter dans ma carrière, vous ne m'avez laissé arriver au but que lassé, triste, et sans aucune joie. Vous avez éteint en moi toute sensation, l'une après l'autre; et de ma poitrine si

Digitized by Google

pleine de vie, vous avez fait une tombe! ah! pourquoi la vengeance même ne me reste-t-elle pas? je n'ai pas la force de leur pardonner et je ne suis pas faible assez pour les châtier! est-ce que je puis, moi, les aller chercher dans leur tannière de renards? je ne sais pas m'abaisser à ce point; je ne puis me résoudre à ramper; et comme de coutume, ils auront raison, ces malicieux animaux. Ce jour si beau, si radieux, qu'il s'est vite éclipsé! Les voici revenues les vieilles chauves-souris qui si longtemps ont voltigé autour de mon front, bourdonné à mes oreilles! Spectre railleur, te voilà revenu, toi, qui du sein de ma mère me suivis au berceau, du berceau à l'école, de l'école dans la vie! — Un mot! Non; moins encore qu'un mot. — L'écho d'un son évanoui! — Terrible sorcellerie! je suis perdu, trahi, frustré!...

C'était dans ces violentes sorties d'une âme troublée, d'un cœur navré, que Charles cherchait à se soulager de son tourment. Corre, son fidèle ami, et son frère d'arme, était déjà depuis longtemps à ses côtés.

— Bravo! s'écria-t-il, en battant des mains; bravo, Charles! Excellent, incomparable; comme Talma, juste comme Talma! Tu fais une répétition? Et c'est demain sans doute que vous jouez la comédie chez ta noble maman? — La comédie est jouée, répliqua Charles. — Déjà? c'est dommage; j'eusse voulu y assister. Tu as eu du succès? La noble parenté t'a fait compliment? Est-ce que l'altière déité a daigné du haut de sa grandeur condescendre à te sourire? Que tu es heureux!

— Je suis perdu! tout est fini; toi seul, tu me restes! — et, les larmes aux yeux, Charles s'affaissa sur la poitrine de son ami.

— Qu'est-ce à dire, Charles? Qu'est-ce que cela signifie? Ce n'était donc pas un jeu; parle donc, qu'est-il arrivé?

Charles, donnant un libre cours à ses larmes, le lui conta.

— C'est là tout? parce que tu es un juif? demanda Corre riant et se fâchant à la fois. Je suis encore moins que toi, moi, qui ne suis pas seulement baptisé. Je me nomme Brutus; et Dieu merci! mon nom ne figure pas au calendrier des saints. Aucune de ces contrées bigotes qui, pleines de résignation, se sont laissé immoler, rôtir et dévorer, aucune ne porte mon nom d'homme; je suis bien plutôt de cette race de hardis chasseurs qui firent mordre la poussière aux loups ravageurs de brebis!

Digitized by Google

— Tout, fit en soupirant Charles, tout est perdu !

— Tout? demanda Corre d'une voix émue; et cette noble cicatrice ne t'est rien? et le souvenir de celui pour qui tu la portes, tu ne le comptes pour rien?

— Avec quelle tendresse j'ai chéri cette fille; et puis être ainsi repoussé du seuil même de ma félicité !

— Sois homme, Charles; ce n'est que la défection d'une fille, mais aussi, c'est toi-même que tu retrouves! Puisque les choses en sont là, je puis parler franchement. Je n'ai jamais connu l'amour, moi, fier enfant des camps; cependant, je reconnais que celle qui a pu triompher de mon Charles, ne devait pas être sans mérite. Mais que ne choisissais-tu toute autre? Et quand même c'eût été la louche Alice, l'aimable fille de notre cantinière, j'eusse volontiers, sans en rire, passé des nuits entières à soupirer, à veiller avec toi. Mais, cette vaniteuse race de paons, je la hais du fond de mon âme! Tu ne les connais pas, Charles; mais, je les connais mieux, moi. Nous ne méprisons pas un chien autant qu'ils nous méprisent. Ces cœurs insolents et corrompus, si je les connais ! Ce sont eux qui nous ont préparé d'avance toutes nos victoires. Ils ont vendu souverain, patrie et peuple. Nous avons triomphé de vos bourgeois par les armes, sans réussir toujours et partout à vaincre ces adorateurs du veau d'or. Réjouis-toi, Charles! Du vin ! Vidons nos verres : à la liberté!

— Vive la liberté! s'écria Charles avec exaltation; meure et périsse toute tyrannie !

La porte s'ouvrit bruyamment, et le capitaine, le frère de Caroline, se précipita comme un furieux dans la place. Le soir était venu et l'obscurité ne permit de le reconnaître qu'à sa voix.

— Je te trouve enfin, rusé juif! Je te tiens, filou ! Et il s'avança sur Charles, la canne levée.

Celui-ci chercha son épée et, comme il ne la trouvait pas, il s'approcha de Corre pour lui tirer la sienne du fourreau.

— Ose la prendre! lui dit Corre en le repoussant. Elle est à moi, cette épée; c'est à moi de la tirer !

— C'est bien! — s'écria le capitaine avec un rire insultant; — juif et français, français et juif; qui se ressemble, s'assemble !

— En garde ! lui cria Corre : défends ta peau, jeune page !

Ils tombèrent en garde; à la seconde passe, le capitaine s'affaissa sur lui-même baigné dans son sang.

Digitized by Google

— Vite, s'écrie Corre effaré; vite, cours chez le chirurgien-major.

— Fais chercher le prêtre, dit Charles revenu à lui; appelle le prêtre, pour qu'il ajoute ceci à tout le reste !

III.

Caroline de P. a son amie.

Chère Sophie. si vous aviez raison, s'il était vrai que, pendant les années de notre jeunesse, les blessures et les peines sont vite guéries et vite oubliées, — ne serais-je pas encore plus à plaindre? — De mon bonheur passé, il ne m'est resté rien que ma souffrance; et celle-ci est encore plus supportable qu'un cœur vide de sentiments. Il y a eu hier un an que ma bonne mère est morte; je n'ai fait que pleurer toute la journée. La colère endormie au cœur de mon frère, s'est réveillée avec violence; le soir il cracha du sang et se trouva mal. Oh! que les hommes sont terribles! Ce pauvre Fritz! il n'a plus assez de forces pour marcher sans soutien dans sa chambre, et il en conserve encore assez pour haïr. Il n'y a plus d'espoir pour lui; c'est le médecin qui me l'a découvert en m'offrant des consolations avant que je ne les cherchasse. Le coup qui traversa sa poitrine, l'a blessé mortellement. Toutes nos connaissances qui avaient blâmé mes relations avec le colonel et les avaient reprochées à ma mère, nous ont délaissés. Quand le malheur nous eut atteints, leurs yeux ne purent cacher la joie intérieure qu'ils en ressentaient; et maintenant, je ne rencontre partout que des regards d'indifférence. Comme le malheur isole! Votre époux et vos enfants, chère amie, vous entoureront d'un cercle toujours plus intime et plus doux, et vous aussi, vous ne penserez à moi que pour mieux vous réjouir de votre bonheur.

Je n'ai reçu aucune nouvelle du colonel. L'autre jour, ils disaient qu'il avait été fait prisonnier par les Anglais. Il est possible que ce ne fut pas un amour véritable, ce que je ressentis pour lui; mais, c'était certainement l'inclination la plus forte dont je fusse capable. Je ne sais plus me retrouver. Les souffrances de ma mère et celles de mon frère m'ont égarée; j'ai perdu la voie que suivait autrefois mon cœur. Il était si noble, et il m'aimait de toute tendresse. Penserait-il à moi? C'est un homme. —

Digitized by Google

Si la mort me ravit mon frère, je tâcherais d'entrer dans quelque maison d'éducation. Madame de C. m'a offert sa maison; mais, voir des enfants auprès de leur mère me fait mal; je dois m'attacher à des enfants étrangers, m'imaginer qu'ils sont, comme moi, orphelins, abandonnés, et que je suis leur sœur aînée.

Portez-vous bien, chère Sophie, et recevez mes vifs remercîments pour votre bonne lettre.

IV.

Colonel W. a Corre.

Cadix, 26 *décembre* 1819.

Corre, je connais ton cœur, et j'y crois, alors même que je ne te conçois pas. Mais, à tout autre, je dirais : Tu aimes la liberté, et tu ne peux pas te soumettre à servir la tyrannie? Non, tu n'aimes pas la liberté au-dessus de tout. Brutus a su jouer l'imbécile; j'ai fait plus que lui. Depuis quatre ans, je souris comme un coquin, j'entasse de l'or comme un misérable et je fraternise avec des gueux. Souvent, le soir, je suis las du fardeau de la journée, mes genoux se dérobent sous moi; je me fais alors conduire au large, sur la vaste mer, je dis aux vagues le secret qui m'oppresse, et puis je rentre fortifié.

Tu me demandes pourquoi je fuis la patrie? Je n'en connais aucune; nulle part je ne rencontre une terre qui me soit étrangère; partout où il y a des cachots, je me sens chez moi; partout où je rencontre des oppresseurs, je reconnais l'air que je respirai pendant mon enfance. La lune me touche d'aussi près que l'Allemagne. — Une seule fois, dans une heure d'oubli, j'ai ouvert ce cœur cuirassé, et vite ils m'ont atteint, et bien atteint! Cela ne m'arrivera plus.

Tout est prêt; les vents nous favorisent; dans peu de jours un ciel plus beau luira autour de moi. Le temps me manque pour t'en dire davantage; mais, sache-le : le jour où tu recevras cette lettre, aura été le plus heureux dans la vie de ton ami.

Henri Samuel.

Digitized by Google

BULLETIN ARTISTIQUE.

Une solennité à 1,500 francs. — Vésale propagateur de la grippe. — La fontaine du marché aux herbes. — Un poëme de M. Louis Schoonen. — M. E. Gens emprunte sa recette historique à M. F. V. Goethals. — Les bas-fonds de la rue royale. — M. Van Overstraeten-Roelandts, le Conseil communal de Bruxelles et M. Cluysenaer. — Encore le prince Charles ! — Une inscription latine. — Portrait d'André Chénier. — M. Vatout immortel ! — Ma gaîté. — Post-scriptum. — Plâtres à la vapeur.

Éloigné de la Belgique depuis le mois de novembre, et rappelé à Bruxelles par la bienheureuse époque des étrennes, je me suis empressé de me rendre à l'inauguration de la statue d'André Vésale. D'après le désir des édiles de la capitale, la cérémonie devait avoir lieu avec la plus grande solennité possible. Le luxe déployé en cette circonstance m'a paru si inaccoutumé que je ne puis me dispenser d'en dire ici quelques mots. Douze grands drapeaux étaient fixés aux fenêtres des greniers de la place des barricades; neufs drapeaux de petite dimention étaient attachés au haut de perches ornées d'écussons aux armes de nos provinces; à l'entrée de la place, vers le boulevard de l'observatoire, on avait dressé cette méchante baraque qui, de toute éternité, est réservée aux autorités, dans toutes les fêtes nationales possibles. Au sommet de la baraque flottait un drapeau de moyenne grandeur. Un voile qui aurait pu être « d'une entière blancheur » couvrait la statue.

Cette splendide décoration a coûté mille francs à l'État, et cinq cents francs à la ville de Bruxelles.

Pauvres contribuables !

M. Rogier qui assistait à la cérémonie a eu l'agrément de subir de très-intéressants discours et de *se gripper* sans doute de la belle façon en compagnie de quelques autres personnes qui n'ont pas cru pouvoir se dispenser de tenir le chapeau à la main, tandis que de prudents successeurs d'Hippocrate n'avaient garde de se découvrir.

Digitized by Google

Vésale a doublement droit à la reconnaissance de messieurs les médecins; il a fait mieux encore que de « créer la science de l'anatomie de l'homme [1], » il a bien voulu naître le 31 décembre 1514.

De là cette charitable idée de nos Esculapes de fixer l'inauguration de la statue au dernier jour de 1847. Sous l'agréable prétexte de célébrer l'anniversaire de l'illustre anatomiste, ils ont fait une véritable moisson de grippés. On ne dit pas que les victimes de ce guet-apens médical aient trouvé de leur goût ce nouveau genre d'hommage.

La statue est en bronze; elle a été fondue à Gand dans les ateliers de M. Trossaert, d'après le modèle de M. Joseph Geefs. L'agencement général annonce un homme de goût; on désirerait cependant trouver plus de sévérité dans la pose, plus de légèreté dans les draperies; cette dernière observation s'applique surtout au manteau. Rien ne justifie le mouvement du bras droit; cette faute ne peut être imputée au sculpteur, c'est au dernier moment que la commission a cru devoir ordonner la suppression d'une statuette d'écorché que M. Joseph Geefs avait placée dans la main du chirurgien de Charles-Quint et de Philippe II. L'idée de l'artiste était d'autant plus heureuse qu'elle caractérisait le genre de travaux auxquels s'est consacré un savant que les personnes étrangères à l'académie royale de médecine et aux *Belges illustres* de M. Jamar, ne sont pas forcées de connaître.

Le dessin du piédestal a été donné par M. Goffart. Il est de bon goût, mais il semble destiné à supporter une statue de dimension plus grande.

Comme toujours, le monument est inachevé. A Bruxelles, on tient à ne pas perdre ses bonnes habitudes. Les quatre tables de bronze du piédestal ont, au dernier moment, été remplacées par un barbouillage jaune et vert. Quant au projet de *Square*, on n'en entend plus parler. Je ne crois pas qu'il faille blâmer l'idée d'entourer la statue d'un jardin dans le genre de ceux de Londres, mais je pense, — et les habitants de la place partagent cette opinion, — qu'il eût été beaucoup plus utile d'établir une fontaine dans le piédestal, comme on l'a fait à Paris, pour le monument de Molière. Les quartiers élevés de la ville manquent d'eau, et les incendies,

[1] Burggrave, histoire d'André Vésale.

Digitized by Google

malheureusement fréquents à Bruxelles, auraient depuis longtemps dû faire comprendre au conseil communal que dans certaines circonstances, ses principes d'économie sont très-déplacés.

Qu'on honore les grands hommes, qu'on leur élève des statues, rien de mieux. Mais qu'on ne songe pas uniquement au plaisir des yeux, qu'on donne à ces monuments un caractère d'utilité, et alors, soyez en certain, le respect du peuple pour celui dont vous voulez éterniser la mémoire, sera bien plus sincère. Aujourd'hui il ne voit qu'une chose, c'est l'argent que lui coûtent ces marbres et ces bronzes.

Le quartier de la rue Notre-Dame-aux-Neiges qui touche à la place des barricades, est un des plus pauvres de la capitale, le manque d'eau y est presque général; le conseil de régence ne peut l'ignorer, les réclamations ont été assez nombreuses, mais on serait porté à dire que nos magistrats ont des oreilles pour ne pas entendre.

Des puits artésiens nécessitent de grands frais, mais si élevée que fût la dépense, il fallait la faire. Tôt ou tard on devra en venir là; le doute à cet égard est impossible.

Il y avait au Marché-aux-herbes une fontaine, jadis une œuvre d'art dont Duquesnoy avait donné les dessins, si je ne me trompe. Aujourd'hui c'était une fort laide masse de pierre qui obstruait la voie publique; le Conseil vient de la faire disparaître sans s'inquiéter de l'autorisation royale nécessaire du moment où il s'agit de la destruction d'un ancien monument. Soit, — il ne restait de la fontaine de Duquesnoy rien d'intéressant pour les artistes. Mais songe-t-on au moins à la remplacer? Et si l'on y songe, se décidera-t-on à exécuter bientôt ce projet?

Les habitants en tout cas ne sont pas disposés à se contenter de promesses.

Me voilà bien loin de Vésale. Heureusement que j'ai M. Louis Schoonen, *secrétaire-fondateur de la société des gens de lettres de Belgique*, pour m'y ramener. Ici, qu'on me permette une dernière parenthèse. La société dont M. Schoonen se proclame le fondateur, s'appelait, lors de sa naissance, *les Publicistes belges*. Je ne viens point prétendre qu'on ne pouvait trouver une meilleure désignation; mais ce que je soutiens, c'est qu'il valait beaucoup mieux se nommer les *Publicistes belges*, que de faire de nouveau de la contrefaçon. Personne n'ignore qu'il existe à Paris une *société des gens de lettres*

Digitized by Google

dont le ministre de l'instruction publique, M. de Salvandy, était, il y a quinze jours à peine, le président.

Cela dit, je reviens définitivement à Vésale. Le lendemain de mon retour à Bruxelles, on mettait précisément en vente une brochure de 36 pages dont je copie textuellement le titre : « Hommage à André Vésale, par Louis Schoonen, Secrétaire-Fondateur de la Société des Gens de Lettres de Belgique, Auteur des Gloires du Pays et des Géorgiques Belges. Édition de Luxe [1]. »

Je m'empressai d'acheter la dite brochure, tout en faisant la remarque que M. Schoonen avait modestement oublié d'ajouter à la suite des *Géorgiques belges*, *Rubens et Van Dyck à Saventhem*, les *Aventures de Mignonet*, vaudevilles, les *Esquisses nationales*, et beaucoup de *chansons* et *d'hymnes* dont le détail serait trop long.

La nouvelle brochure de M. Schoonen, secrétaire-fondateur etc. ; auteur de etc. ; m'a plus réjoui que la solennité à 1500 francs dont j'ai parlé tout-à-l'heure.

Il y a trois pages d'introduction à l'*Hommage* de M. Schoonen. J'y lis les phrases suivantes : « Il en [2] faut presque toujours plus *pour* « rester ferme et debout, dans le champ clos où l'on descend *pour* « défendre la vérité, que *pour* sortir vainqueur de celui où l'on « s'élance *pour* combattre la vérité. . . . . D'une part, « l'ignorance oppose sa force d'inertie aux vues progressives du « créateur ; *d'autre part, le démon du fanatisme secoue, du bout de* « *sa* TORCHE *infernale, la prévention et la haine sur la vie du savant* « ÉCLAIRÉ qu'il veut arrêter dans sa marche triomphale. »

Éclairé est fort joli.

« .... La seule chose que l'on puisse faire, à leur exemple, c'est « de s'écraser, comme l'un [3], sous les débris du Temple, avec les « ennemis de sa pensée et de son travail ; ou de mourir vêtu, comme « l'autre [4], de la tunique de Nessus, *sur un bûcher, composé des chênes* « *que l'on a déracinés dans les forêts de l'ignorance. Ainsi mourut* « *Vésale.* »

1 Bruxelles, D. Raes, éditeur, rue de la Fourche. 1847.
2 Du courage.
3 Samson.
4 Hercule.

Digitized by Google

Et voilà pour la prose ! Passons aux vers.

« *Qu*'est-ce *qu*'un noble autel *que* d'un seul, à genoux,
« La prière consacre et *que* nous choque tous ?.... »

L'auteur a tort de ne pas nous donner la clef de ce qu'un lecteur peu bienveillant qualifierait de galimatias double.

M. Schoonen a fait de bonnes études, il n'a pas abjuré le culte des auteurs classiques. En voici un exemple :

« L'enfant tombe égorgé sur le sein de sa mère.
« Le fils est immolé sur le corps de son père.
« On ne respecte rien, etc.

Il s'agit de la Saint Barthélemi. Des profanes continuent à préférer ce pauvre Voltaire à qui l'on jette la pierre et qui cependant est encore bon à consulter :

« Le fils assassiné sur le corps de son père,
« Le frère avec la sœur, etc. »

Notre poëte n'est pas moins au fait de la littérature romantique, il a étudié et Schiller et Auguste Barbier. La Belgique doit à ce hasard heureux, huit strophes (page 26 et suiv.) qui m'ont donné une irrésistible envie de relire *la Cloche* et *l'Idole*.

Voici une charade d'une hardiesse telle que je dois renoncer à la comprendre :

« Le monde est ainsi fait : toujours la vérité
« Par quelque rêt du doute eut son vol arrêté. »

Cela est probablement fort beau, mais hélas! ma pauvre intelligence n'est pas destinée à apprécier jamais le génie d'un poëte qui fait

« ..... Parler, le soir, l'écho de nos collines,
« Et, comme Walter-Scott en ses *doctes* écrits,
« Repeuple nos créneaux de lumineux esprits. »

Cette fin de strophe a bien aussi son petit mérite :

« ..... Seul, debout devant la proie
« Dont la main aux vers, avec joie,
« Venait d'arracher les lambeaux,
« Tu disséquais la chair putride
« D'un cadavre, encor tout humide
« De l'humidité des tombeaux ! »

Le point d'exclamation n'est pas de trop.

Digitized by Google

La justice m'oblige à reconnaître que M. Schoonen ne flatte pas les puissants de la terre :

« Oubliez, ô mes vers, le rhythme de Tyrtée :
« Plus de chants belliqueux sur la lyre irritée !
« Réveillez à la voix d'un cœur tumultueux
« La cendre de ce Maître au front majestueux.
« Si des rois sous la pourpre attendent votre hommage,
« Qu'ils attendent : plus tard vous tournerez leur page. »

Le *Qu'ils attendent* me paraît supérieur au *qu'il mourût* de Pierre Corneille.

« Point d'avares calculs ! S'il le faut que par livre
« On prodigue à la fois l'or, l'argent et le cuivre. »

Le poëte a voulu prêcher d'exemple, et en l'honneur de Vésale il a prodigué à la fois les caractères et le papier — de luxe.

Et voilà pour les vers !

La vérité, — je crois que l'intérêt de M. Schoonen m'ordonne de la lui dire, — c'est qu'il est versificateur et non poëte.

Au lieu d'entasser poëmes sur poëmes, au lieu de dépenser beaucoup d'argent pour avoir le plaisir de se voir imprimé sans pouvoir se flatter de trouver des lecteurs, M. Schoonen qui est jeune et animé des intentions les plus honnêtes, les plus respectables, agirait sagement en essayant de mettre à profit les conseils de M. Jules Perrier. Notre confrère l'a engagé, après le succès de *Mignonet*, à continuer à marcher dans la voie nouvelle où il venait de faire un pas heureux. Un jour M. Schoonen reconnaîtra lui-même que l'avis était bon et que des vaudevilles spirituels sont dix fois préférables à de la poésie hiéroglyphique et somnifère.

Je m'aperçois un peu tard d'un grave oubli. Je n'ai point mentionné six pages consacrées à l'histoire de Vésale. La plupart des détails biographiques sont empruntés aux *Lectures relatives à l'histoire des sciences, des arts, des lettres, des mœurs et de la politique en Belgique*, par M. F. V. Goethals, ex-bibliothécaire de la ville de Bruxelles.

C'est à ce même M. Goethals que M. S. Van de Weyer conseillait « 1° de perdre l'habitude d'emprunter, sans en indiquer la source, « des pages entières aux écrivains qui l'ont précédé : de quitter le « ton hargneux qu'il prend envers des hommes qui lui sont, sous « tous les rapports, fort supérieurs ; 2° d'apprendre le français, ou

Digitized by Google

« de faire corriger ses écrits par un maître de langue [1]. » Et notre ambassadeur à Londres ajoutait en parlant de la *Notice historique sur la vie et les travaux de Simon Stevin :* « les pages 25 et 26, entre « autres, sont textuellement copiées de l'*Histoire des progrès de « l'esprit humain dans les sciences*, par Savérein. Ce qui rend ces « emprunts plus coupables, c'est qu'ils sont précédés et suivis « d'autres extraits où l'emploi des guillemets indique la citation, en « sorte que le lecteur bénévole prend pour le texte même de « M. Goethals ce qui n'est point accompagné de ce signe orthogra- « phique. »

Nil sub sole.... Dans la dernière livraison de la Revue, M. Henri Delmotte faisait honneur à M. Eug. Gens de la découverte de cet honnête procédé. M. Eug. Gens, à ce qu'il me semble, s'est contenté de suivre les traces de M. Félix Victor Goethals.

Ce système ingénieux et délicat m'amène tout naturellement à parler de l'affaire des bas-fonds de la rue royale.

Le conseil communal de Bruxelles ne se relèvera pas de cette déplorable affaire. Je le dis et je le prouve.

Il n'est pas un journal qui ait osé se prononcer franchement sur cette question. La plupart ont gardé un prudent silence, ceux qui se sont décidés à essayer d'expliquer un acte sans précédent, l'ont fait de la manière la plus embarrassée [2]. La *Revue de Belgique* n'a jamais hésité à exprimer son opinion, son appui n'a jamais été accordé qu'à des hommes honorables, son blâme n'est jamais venu frapper que des œuvres repoussées par le bon sens ou des faits réprouvés par la morale publique. Elle ne déviera point de ses principes en cette circonstance.

Après les scandales du concours des graveurs, les scandales du concours des architectes.

Le premier tort de la ville a été la nomination de l'espèce de jury consultant, composé exclusivement de Belges. Les concurrents

1 *Simon Stevin et M. Dumortier. Lettre à MM. de l'Académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles*, par J. Du Fan (S. Van de Weyer.) Bruxelles 1847. 3e édition. Page 57.

2 Au moment où nous mettons sous presse l'*Émancipation* et *le Politique* publient une lettre de M. Cluysenaer, précédée de justes critiques. *L'Émancipation* surtout n'hésite pas, à blâmer sévèrement la manière d'agir de M. Cluysenaer.

Digitized by Google

étrangers étaient nombreux, il y allait de notre dignité d'inviter quelques grands architectes français, allemands, etc., à nous faire l'honneur d'accepter les fonctions de juge. Bruxelles devait en reconnaissance, leur offrir une éclatante hospitalité. Alors on n'aurait pas pu dire à l'étranger que le concours était une comédie.

A Lyon, il y a eu aussi une lutte entre les architectes, mais comme des artistes lyonnais avaient seuls été choisis pour juges, il a été décidé d'avance qu'aucune personne de la ville ne prendrait part au concours.

Je suis loin de prétendre qu'il eût fallut agir de même, toute idée d'exclusion devait, selon moi, être écartée, mais les étrangers avaient autant que les Belges le droit d'être représentés dans le jury.

Maintenant, que signifie cette commission composée de MM. Renard, Suys, Coppens et Groetaers? — Quatre personnes qui ne parviennent pas à se mettre d'accord (l'une d'elles s'est formellement prononcée contre le plan n° 43), voilà l'imposant aréopage appelé à décider le premier sur le sort de plus de cinquante architectes.

Justifiera-t-on ensuite les mois employés à composer le rapport sur le concours? Ces lenteurs infinies étaient-elles indispensables?

L'œuvre de M. Blaes, répondra-t-on, forme un volume grand in-octavo.

— Qu'est-ce que cela prouve? — Je n'entends nullement contester le mérite du volumineux travail de M. Blaes, mais je me permettrai de lui faire remarquer que la construction de l'entrepôt était une œuvre tout aussi importante et bien autrement utile que l'embellissement projeté dans les bas-fonds de la rue Royale, et cependant le concours alors a été jugé en quatre jours. Les plans étaient au nombre de neuf, c'est fort vrai; pour les bas-fonds au contraire, il y en avait soixante. On s'est hâté lorsqu'il s'agissait de l'entrepôt, il fallait cette fois — proportion gardée — ne pas perdre plus de temps.

Qu'a-t-on fait lorsque M. Spaak a été couronné? — On a commencé par écarter les concurrents dont l'œuvre n'avait aucune chance de réussite, puis on a examiné attentivement les autres plans, on a écrit le rapport (pas un grand rapport analytique, on ne les avait pas encore inventés), et le conseil a prononcé. Si aujourd'hui nous n'avions pas la simplicité en profonde horreur, si

Digitized by Google

nous avions un peu moins la passion du bruit, de la renommée *quand même*, les choses se seraient sans doute passées ainsi.

Les conclusions de M. Blaes sont favorables au plan n° 43, mais le rapporteur — ne l'oubliez pas — avait la conviction que l'œuvre de M. Van Overstraeten-Roelands était inexécutable. En outre, M. Blaes n'était pas moins convaincu qu'il fallait à tout prix adopter, avant le 31 décembre, un projet exécutable. N'était-il pas alors de son devoir de redoubler d'activité afin de laisser au conseil, — après le vote sur le grand rapport, — le temps nécessaire, indispensable, pour s'occuper sérieusement d'un nouveau choix ? — Tous les honnêtes gens eussent applaudi à cette manière d'agir. Au lieu de cela qu'a-t-on fait ? On a, — permettez-moi cette comparaison un peu triviale, mais juste, — on a mis aux conseillers le couteau sur la gorge, sous le prétexte qu'on était à la veille du fatal délai. Je dis *fatal*, car je ne veux point trop contrarier M. Blaes ; il ne pouvait cependant ignorer — les gens du métier ne l'ont pas caché — que sa frayeur était vaine. Aucun des propriétaires n'aurait eu l'absurde idée d'élever, le 1er janvier 1848, les affreux taudis de la rue du Chemin de Terre.

Mais puisqu'il fallait, avant le 31, un plan exécutable au Louis XIV de la section des travaux publics [1], pourquoi avoir repoussé le travail de M. Paniset [2] ? Est-ce que la jeunesse de l'artiste aurait été un crime aux yeux de M. Blaes ? L'auteur du rapport serait-il de ces gens qui n'admettent point de génies précoces ? M. Paniset en est à ses débuts ; si son œuvre est une œuvre supérieure, est-ce là un motif suffisant pour lui refuser l'exécution d'un monument, qui tirerait son nom de l'obscurité ?

Arrivons au premier vote.

Dix suffrages sont accordés au projet de M. Van Overstraeten ; neuf à celui de MM. Defossés et Vincent et cinq au plan de M. Paniset. Au troisième tour de scrutin seulement, M. Van Overstraeten l'emporte.

1 « L'État, c'est moi, » disait le grand roi. Personne mieux que M. Blaes ne peut parodier le mot de l'amant de La Vallière. Quant il s'agit des travaux publics, on n'entend plus que lui au conseil communal, ses collègues de la section semblent ne pas exister.

2 Ou bien le projet de MM. Defossés et Vincent, défendu avec beaucoup de talent par l'honorable M. Gendebien, et qui, pour me servir des expressions de M. Blaes, « a eu « l'honneur d'être balloté avec le plan couronné. »

Digitized by Google

Aussitôt après le vote, le conseil sur la proposition de M. Ranwet, vote à l'unanimité des remercîments à M. Blaes. Comme l'a dit M. le bourgmestre, « c'était répondre aux insinuations malveillantes « contenues dans des lettres adressées par les concurrents à l'hono- « rable M. Blaes. »

J'ignore quels sont les artistes qui se sont permis de pareilles attaques; quels qu'ils soient, je crois qu'on ne saurait les blâmer assez sévèrement.

Ici apparaît tout-à-coup M. Cluysenaer. Je laisse au public le soin d'apprécier le rôle que le seul intérêt de la capitale lui a sans aucun doute fait jouer.

« Messieurs, dit M. Blaes, il me reste à vous faire *une communication de la nature la plus délicate.* Il s'agit d'une lettre qui m'a été adressée, avec invitation de vous en donner lecture. Elle m'a été remise mercredi, au moment où je sortais pour me rendre à la séance du conseil. Je ne m'attendais nullement à être chargé d'un tel message. *Cette lettre m'a jeté, je l'avoue dans une grande perplexité;* mais *quelques-uns* de mes honorables collègues que j'ai consultés, ont été unanimement d'avis que, dans la position où nous nous trouvons, *il n'y a pas à hésiter sur le parti à prendre. Je me suis donc décidé à vous lire la lettre, dans le cas où nous ne pourrions arrêter immédiatement la mise à exécution d'aucun des plans du concours. Les motifs de ma résolution, je les soumets avec confiance à l'appréciation du conseil et du public.*

Voici la lettre dont il s'agit :

« Bruxelles, 8 décembre 1847.

« Monsieur Blaes,

« J'ai très-bien reçu l'exemplaire du rapport sur les bas-fonds que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer, je l'ai lu attentivement *et je tiens à vous déclarer que la section des travaux a bien fait de choisir le projet numéro quarante-trois pour le prix à décerner* [1]. *Je dois cependant vous faire remarquer* qu'il y a des erreurs très-grandes dans les chiffres des recettes et des dépenses du devis.

» Je viens vous prier, Monsieur, en votre qualité de *rapporteur*, de vouloir bien faire connaître au conseil communal, *après la décision du prix*, qu'auteur d'un plan pour les bas-fonds en 1840, d'un autre en 1845, consulté trois fois par la section des travaux qui a arrêté le programme, *je n'ai pu résister à la tentation de faire des projets d'après ce programme avant l'ouverture de l'exposition* [2], *et que j'ai été frappé de voir*

[1] De quel droit M. Cluysenaer se constitue-t-il, même vis-à-vis de M. Blaes, juge du concours. *Il tient à déclarer que la section a bien fait de choisir le plan n° 43.* Il fait cette déclaration le 8 décembre, trois jours avant le vote. — M. Cluysenaer n'a-t-il donc point réfléchi qu'en décernant ainsi lui-même la palme à une œuvre inexécutable au dire du rapporteur, et en proposant en même temps son plan, à lui, pour remplacer le travail du vainqueur, il s'exposait à entendre dire qu'il plaidait fort habilement *pro domo*.

[2] Alors pourquoi n'avoir pas concouru ? Est-ce excès de modestie ou excès de vanité ?

Digitized by Google

qu'aucun des auteurs des projets exposés n'avait envisagé la question comme je l'avais conçue [1].

» Je viens donc, croyant faire chose utile à la ville, *en ma qualité d'habitant de Bruxelles*, vous offrir de communiquer mes projets que je mets entièrement à la disposition du conseil, convaincu que je suis qu'ils ne ressemblent à aucun des projets qui ont été exposés [2], et qu'ils doivent procurer des *économies considérables* [3] à la ville, tout en réunissant les qualités exigées par le programme.

» Confiant dans votre impartialité, je crois inutile de vous dire *que je n'ai pas pris part au concours*. J'espère que vous apprécierez les motifs qui ont dicté ma lettre, et je vous prie, Monsieur, d'agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

« CLUYSENAER, architecte. »

» *La démarche de M. Cluysenaer nous place et le met lui-même dans une position délicate.*

» Si nous étions dans des circonstances ordinaires, je dirais à M. Cluysenaer : — Différez la présentation de votre projet ; attendez trois ou quatre mois encore ; laissez aux autres artistes le temps de se remettre à l'œuvre ; *ne vous exposez pas à entendre dire que vous n'avez communiqué votre ouvrage au conseil qu'après avoir vu les plans du concours* [4] ; n'en eussiez-vous imité aucun, comme vous l'affirmez et comme nous le croyons, *C'est un avantage de les avoir étudiés, ne fût-ce que pour éviter leurs défauts.* Je sais bien que beaucoup de concurrents ont vu, eux aussi, vos projets antérieurs et *que quelques-uns y ont puisé* [5]. Mais un ajournement rendra votre position plus avantageuse.

» Voilà le langage que je tiendrais, si nous ne nous trouvions en présence d'engagements impérieux. Mais le temps presse. C'est aujourd'hui le 11 décembre. Il faut qu'avant la fin du mois, nous ayons arrêté un plan de marché. Il le faut, ou sinon les contrats qui limitent la hauteur des maisons voisines des bas-fonds sont nuls de plein droit. Il ne nous reste que dix-neuf jours pour remplir cette obligation. *N'espérez pas que les propriétaires souscrivent à un ajournement* [6]. Cette date du 31 décembre, nous avons eu assez de peine à l'obtenir. C'est en décembre 1847 que la négociation a commencé. A cette époque, le terme d'un an paraissait bien long aux intéressés ; ils auraient préféré que les plans fussent arrêtés au printemps. Nous nous étions flattés que le concours pourrait être ouvert au 1er juillet. Mais les derniers arrangements avec les propriétaires n'ayant été conclus que le 25 mars, la section n'a pu faire son rapport avant le 5 mai, et l'ouverture du concours a dû être remise au 1er octobre.

1 Ici, M. Cluysenaer, on vous prend en flagrant délit de contradiction. Comment concilier cette assertion avec le reproche de plagiat que vous ne craignez pas d'adresser à M. Van Overstraeten dans votre lettre peu parlementaire du 2 janvier, publiée le 4 par l'*Indépendance belge* ?

2 Même observation que plus haut.

3 C'est ce que nous examinerons tout-à-l'heure.

4 Cette pensée est si naturelle qu'elle a immédiatement frappé tout le monde.

5 Ceci nous paraît passablement léger. L'honneur des concurrents exigeait au moins que M. Blaes désignât d'une manière plus précise les *quelques-uns*, accusés d'*avoir puisé* dans les projets antérieurs de M. Cluysenaer.

6 Et pourquoi n'aurait-on pas espéré ? — M. Blaes n'en donne aucune raison. Il base ses assertions sur des hypothèses. La ville ne pouvait-elle demander un ou deux mois de délai ? — Il n'est nullement démontré que les propriétaires n'eussent pas cédé dans une question qui intéresse la capitale entière.

Digitized by Google

» Quelle est notre position ?

» Nous sommes en présence d'un concours qui n'a produit aucun plan susceptible d'être mis en exécution.

» Nous sommes en présence d'un projet auquel nous venons d'allouer la prime, mais qui, dans son état actuel, est inexécutable.

» Dans ces circonstances, *et acculés comme nous sommes à cette date fatale du* 31 *décembre*, nous vous demandons l'autorisation d'examiner d'autres plans que ceux du concours, nous vous demandons de pouvoir vous communiquer celui de M. l'architecte Cluysenaer. Ce plan, quel est-il ? je l'ignore, je n'en ai pas la moindre idée, je ne l'ai pas vu ; je n'ai voulu voir aucun plan étranger au concours, avant votre décision.

» Veuillez, Messieurs, lever la défense que nous nous sommes faite à nous-mêmes. Nous examinerons tous les plans qui nous seront communiqués. Nous vous ferons connaître si les simplifications promises par l'auteur du n° 43 rendent son projet exécutable. *Si un autre projet nous paraît plus avantageux, nous vous en proposerons l'adoption. Si les idées appartenant aux concurrents étaient reproduites par d'autres, nous repousserions les projets de ceux-ci* [1].

» *Mais je vous en conjure, ne différez pas votre résolution. Il y va de l'intérêt de la ville. Les moments sont précieux. Chaque heure qui s'écoule ajoute aux difficultés de notre position et à la nécessité d'une résolution prompte.* »

C'est pitié que d'entendre ce magistrat parler de sa perplexité, et implorer un bill d'indemnité, tout en répétant que sa démarche place le conseil et M. Cluysenaer dans une position extrêmement délicate.

Ceci ne me paraît pas tout-à-fait exact. Je ne vois nullement en quoi la demarche de M. Blaes pouvait alors compromettre tout le conseil. Que le rapporteur parle pour M. Cluysenaer, pour lui et pour les anonymes, ses collègues, qui l'ont engagé à agir de la sorte, c'est naturel, rien n'est même plus juste. Cela prouve simplement que ces messieurs ont la parfaite conscience de leurs actions. Mais de ce qu'il leur convenait de se placer dans une position extrêmement délicate, il n'en résultait nullement que les autres conseillers fussent entraînés à leur suite.

Ce qui est tout-à-fait inexplicable, c'est le désaccord qui existe ici entre certaines paroles de M. Blaes et l'espèce de patronage qu'il se décide à accorder à un architecte dont quinze jours auparavant il qualifiait sévèrement l'intolérable amour-propre. Telle était à cette époque l'opinion de l'honorable membre de la section des travaux publics; il ne la cachait pas, ses auditeurs ne

[1] Il est au moins impossible d'admettre cette dernière phrase, en présence des deux accusations de plagiat dirigées, la première par M. Van Overstraeten contre M. Cluysenaer, la seconde par M. Cluysenaer contre M. Van Overstraeten.

Digitized by Google

l'ont pas oubliée, ajoutons qu'il ne demandait pas le secret, il n'entendait en aucune façon faire de confidence, il avait une conviction et il ne se faisait pas faute de la communiquer à autrui. Selon lui, M. Cluysenaer poussait la vanité jusqu'à prétendre que la ville finirait, en dépit du concours, par être obligée de recourir à lui.

Voilà ce que disait M. Blaes aux personnes les plus respectables. N'y a-t-il donc pas légèreté de sa part à consentir à servir d'intermédiaire entre le conseil et l'homme qu'il jugeait si rigoureusement quelques jours auparavant ?

Une sorte de second concours a lieu. Il s'agit d'examiner les projets envoyés par neuf artistes, — le même nombre que pour l'entrepôt. Le rapport cette fois est très-court, mais le temps employé à sa rédaction ne correspond guère à sa brièveté. Le onze décembre le conseil avait déjà les plans de M. Muller et de M. Cluysenaer, c'est le 22 que le rapporteur a lu son travail dont les conclusions sont en faveur de l'œuvre de M. Cluysenaer.

Le raport lu, M. Blaes désire que l'assemblée se prononce, et sa précipitation donne lieu à une scène assez curieuse. L'honorable M. Gendebien, n'ayant nullement envie de se hâter pour voter en aveugle, prétend examiner le devis de M. Cluysenaer, il ne le croit pas exact; M. Blaes répond à cette demande en donnant sa parole pour garantie; M. Gendebien insiste, il passera s'il le faut la nuit à étudier le projet de M. Cluysenaer, mais il ne sera point dit qu'il aura voté sans connaissance de cause; M. Blaes redonne sa parole; M. Gendebien qui n'entend en aucune façon mettre en doute la loyauté de M. Blaes insiste cependant; il veut, lorsqu'il s'agit d'un vote, ne s'en rapporter qu'à lui-même.

Le conseil tranche la difficulté en passant au vote. M. Bartels, indigné, quitte la salle, et l'assemblée adopte le plan de M. Cluysenaer; quatre voix seulement protestent contre une décision, pour ainsi dire prise d'assaut : la première fois les juges avaient consacré quinze jours à étudier le rapport qui leur avait été présenté le 27 novembre.

S'il est vrai que le public auquel l'œuvre adoptée n'a pas été soumise contrairement à ce qui a eu lieu lors du grand concours, — s'il est vrai, dis-je, que le public juge en dernier ressort, il est permis de soutenir que les honorables opposants, MM. Gendebien, De Hemptinne, Froidmont, Fontainas et Bartels sont la majorité.

Digitized by Google

Une chose inconcevable, c'est le vote de certains conseillers qui, dans le principe, ont protesté de toutes leurs forces contre les concours. Pour être conséquents, ils devaient ne prendre aucune part à des délibérations qui sanctionnaient un acte blâmable à leurs yeux. Ils se sont d'abord à l'envi empressés de donner leur voix à M. Van Overstraeten, auteur d'un plan reconnu inexécutable; cela est assez étrange, à moins cependant que ces messieurs n'aient pensé que la meilleure manière de donner tort au concours, c'était d'en ridiculiser les résultats. N'est-il pas en effet plaisant de voir accorder des mentions honorables, donner une prime, couronner une œuvre, et finir par adopter les plans d'une personne étrangère à la lutte?

M. Gendebien ne croyait pas à l'exactitude du devis de M. Cluysenaer, et M. Gendebien avait raison. — Ceci soit dit sans la moindre intention de mettre en doute la bonne foi, la loyauté de M. Blaes [1]; j'ai déjà fait connaître mon opinion sur l'inconvenance des attaques auxquelles il a été en butte, je saisis avec empressement l'occasion de protester de nouveau contre les lâches insinuations dirigées contre lui. — La condition essentielle n'est-elle pas de conserver intact le panorama de la rue Royale; croit-on que le plan de M. Cluysenaer atteigne ce but? Il est difficile cependant de se dissimuler que des pavillons de 40 mètres de saillie dérobent une partie de la vue. — Un des grands avantages du projet de M. Cluysenaer, serait l'économie. La ville réaliserait un bénéfice de 32,000 francs. Cet avantage est passablement hypothétique. D'abord l'architecte n'évalue qu'à la somme de 13,000 fr., 97,000 mètres cubes de remblai; il lui serait assez difficile de découvrir un entrepreneur

[1] Il faut être juste envers M. Blaes. Sans lui, — cela est incontestable, — le Conseil ne se serait jamais décidé à s'occuper sérieusement de l'affaire des bas-fonds. C'est à lui, — si j'ai bonne mémoire, — que les artistes doivent l'idée du concours; c'est lui qui a fait presque toutes les démarches auprès des propriétaires, etc. M. Blaes a tremblé de voir ses collègues changer d'avis et remettre de nouveau la question aux calendes grecques; de là ses torts. Il n'a cherché qu'à obtenir un vote pour doter Bruxelles d'un embellissement réel, et la légèreté que nous lui reprochons, est simplement la suite de sa précipitation. Il reste maintenant à savoir si le gouvernement donnera son approbation au projet adopté par le conseil. Depuis très-longtemps, l'État réclame de la ville la construction de nouvelles casernes, et l'État a raison, nos soldats sont affreusement logés à Bruxelles. Le ministre ne répondra-t-il donc pas : « Vous avez de l'argent pour des embellissements, vous devez en avoir pour mes casernes, commencez par les construire, nous parlerons ensuite de vos bas-fonds. »

Digitized by Google

qui se chargeât à ce prix d'un pareil ouvrage. D'un autre côté, il n'est pas probable qu'un homme du métier propose d'exécuter ces travaux au moyen de décombres ou de les laisser à la charge des acquéreurs, ce serait un assez singulier moyen soit de ne pas perdre de temps, soit d'augmenter la valeur des terrains.

Mais ce qui est plus grave, — et il est fort regrettable que cette circonstance ait échappé à l'honorable rapporteur, — c'est le silence de M. Cluysenaer en ce qui concerne le pavage, les égoûts et les réservoirs. Il est très-aisé de présenter des devis au rabais, lorsqu'on a soin d'en retrancher des charges de cette importance. La ville cependant devra payer pavage, égoûts et réservoirs. Les crédits spéciaux pour la voirie et le projet de distribution générale des eaux ne sont-ils pas là ? répondra-t-on peut-être. — Ah ! si vous venez avec de tels arguments, je n'ai qu'à m'incliner et à admirer votre économie.

En adoptant le plan de M. Cluysenaer, on a réservé la nomination de la personne chargée de le faire exécuter. C'est tout simplement ridicule; vous choisissez le projet d'un artiste, cet artiste doit donc diriger l'exécution de son œuvre. MM. Blaes et Bartels ont, au nom de M. Cluysenaer, déclaré que celui-ci présentait son travail au Conseil, non comme architecte, mais comme citoyen de Bruxelles, c'est un don qu'il fait à la ville. Fort bien; l'avenir nous apprendra jusqu'où va ce beau désintéressement. On saura un jour si l'artiste a simplement voulu nous offrir ses dessins, ou s'il a entendu mettre à la disposition de la cité son concours comme architecte. Je me plais à croire qu'on doit s'arrêter à la seconde supposition, sinon la générosité deviendrait très-contestable, car jamais un plan n'est payé séparément [1]. Je me propose du reste de revenir sur cette question d'honoraires, en m'occupant plus tard du marché de la Madeleine. J'examinerai alors jusqu'à quel point le Conseil a le droit d'avantager certains artistes. Une base commune devrait être adoptée; l'équité et l'économie l'exigent. C'est là un fait qui intéresse directement les habitants de Bruxelles.

A peine M. Cluysenaer a-t-il eu le temps de jouir de son triomphe, que l'*Indépendance belge* publie une lettre de M. Van Overstaeten-Roelands qui traite de plagiaire le vainqueur en second. L'accusé

1 A moins qu'il ne s'agisse d'une prime donnée au vainqueur d'un concours, comme cela a eu lieu pour M. Van Overstraeten.

Digitized by Google

garde d'abord le silence le plus discret ; il laisse un anonyme prendre sa défense. Je n'ai point à m'occuper de l'écrit de ce prudent avocat, je me suis suffisamment expliqué au sujet des épitres anonymes en parlant des infamies de ce genre adressées à M. Blaes.

Enfin l'*Indépendance* du 4 janvier contient une lettre datée du 2. C'est M. Cluysenaer qui se décide à sortir de son mutisme. Ce long écrit est signé en toutes lettres, on doit donc croire que le signataire en est l'auteur ; comparé au style de la lettre du 8 décembre, le français, à la vérité, en est singulièrement pur.

La réponse de M. Cluysenaer est souverainement inconvenante. On lui reproche d'avoir emprunté à son rival les *parties constitutives* de son plan. Il prouve immédiatement qu'il ne lui a dérobé aucun détail. Et avec quel goût, avec quel savoir-vivre, il s'exprime !..... Il n'a pris « *ni la grande fosse de M. Van Overstraeten, ni ses montagnes russes, ni ses cascades renouvelées de Saint-Cloud*, etc., etc. » En un mot, M. Cluysenaer traîne dans la boue l'œuvre qu'il *proclamait* — trois semaines auparavant — la meilleure. Ne s'aperçoit-il pas qu'en insultant M. Van Overstraeten, il insulte soixante artistes de la façon la plus sanglante. Écrire que la meilleure œuvre du concours ne vaut rien, n'est-ce pas donner aux vaincus le plus terrible soufflet.

Que dire des insinuations à l'adresse de M. Roelands ? Est-il bien noble, bien digne de donner ainsi à entendre que l'excellent architecte gantois n'est pas étranger aux succès de son gendre. Là encore il y a double outrage. Existe-t-il une preuve de cette collaboration de M. Roelands ? — Et si cette collaboration était démontrée, comment expliquer ces injures dont M. Roelands, un homme « *d'un « incontestable talent, un des membres les plus distingués de la commis- « sion royale des monuments* [1], » devrait prendre sa part ? — Il y a mieux encore : si M. Roelands était venu en aide à son beau-fils, il serait tout simplement un plagiaire. D'après M. Cluysenaer en effet, son plan de 1841 aurait été excessivement utile à M. Van Overstraeten. Quelques personnes qui n'ont point oublié certain plan de M. Ingels, antérieur à ce projet de 1841, prétendent que M. Cluysenaer a la mémoire malheureuse. Selon elles, cette excellente idée de M. Cluysenaer que se serait appropriée M. Van Overstraeten,

[1] Expressions de M. Cluysenaer. Voyez l'*Indépendance belge* du 4 janvier 1848.

Digitized by Google

appartiendrait simplement à M. Ingels. On le voit, ces accusations de plagiat mèneraient loin.

Quand on est un homme d'un talent réel, d'un mérite généralement reconnu, — comme l'est M. Cluysenaer, — on agit d'une autre façon :

1° On ne s'abstient point du concours, ou si l'on croit ne pouvoir y prendre part, au moment où les juges vont se prononcer, — je me trompe, — *avant* que les juges ne se soient prononcés, on n'envoie aucun projet à l'un d'eux. La section des travaux publics n'ayant point la prétention d'être infaillible, rien ne prouvait que son opinion prévaudrait dans le conseil. La majorité pouvait en effet repousser l'œuvre de M. Van Overstraeten pour adopter un plan exécutable. Nul n'avait le droit de « *proclamer* » le contraire.

2° Quand on s'abstient lors du concours, on s'abstient après le concours. Surtout, on ne se déclare pas indispensable, et on a le bon goût et la modestie de ne pas raconter à qui veut l'entendre qu'une ville sera réduite à vous prier de lui faire l'honneur de lui donner les moyens d'adopter votre œuvre, à vous qui n'avez pas daigné ou qui n'avez pas osé concourir.

3° Quand on se croit un maître, au lieu de se montrer vaniteux, on est grand, et l'on tend la main aux débutants. Un jeune homme triomphe-t-il dans une lutte artistique, on va à lui, on va l'aider de ses conseils, lui montrer les fautes que lui a fait commettre son âge, l'engager à compléter son travail et jamais surtout on n'a la triste pensée d'empêcher un inconnu de se donner un nom, en réalisant l'œuvre rêvée par son génie naissant [1]. Alors on est vraiment digne de ce beau titre d'artiste, le plus noble de tous les titres.

4° Si, entraîné par le démon de l'amour-propre, on a le malheur de cueillir une palme à laquelle on ne pouvait plus prétendre [2], on

[1] Et il appartenait surtout à M. Cluysenaer d'agir ainsi. Peu d'architectes ont plus de travaux, peu d'architectes ont plus de bonheur. Un exemple suffira : les Galeries St-Hubert existaient — sur le papier ; l'architecte fut décoré lorsque le roi posa la première pierre. Or un plan, on le sait, est toujours magnifique, surtout ceux de M. Cluysenaer qui sont parfaitement lavés. Mais sur le papier, bien des projets sont trompeurs, il n'en a fort heureusement point été ainsi pour les Galeries.

[2] Il importait peu que la ville eût déclaré d'avance qu'elle ne s'engageait pas à exécuter l'œuvre couronnée. Pour les artistes étrangers au concours, il devait toujours y avoir un engagement moral qui leur fît une loi de ne pas venir après coup enlever à des confrères le fruit de longues veilles.

Digitized by Google

doit savoir d'avance qu'on s'expose aux accusations les plus graves, et il n'est pas permis de s'en étonner. Si l'on vous traite de plagiaire, si l'on vous met au défi, comme l'a fait M. Van Overstraeten, il n'existe qu'une manière de se tirer de ce mauvais pas; c'est de ne pas reculer, c'est de répondre : « J'accepte votre défi, le public jugera. » Et alors on expose, à côté de l'œuvre de l'accusateur, ses plans tant nouveaux qu'anciens, car il s'agit d'une question d'honneur, et ces questions-là se vident au grand jour.

En architecture, le plagiat ne consiste pas seulement à s'emparer des idées d'autrui ; il consiste aussi à profiter de l'œuvre d'un rival de manière à éviter les défauts dans lesquels il est tombé. Or, M. Cluysenaer, je m[illegible]lais à le croire, ne pousse point l'amour-propre jusqu'à soutenir qu'il ne pouvait commettre aucune des fautes reprochées aux soixante concurrents. Le concours ne lui a donc pas été inutile.

Ensuite, chacun sait que cet architecte soigne extraordinairement ses plans. Son projet exécuté selon lui avant le concours, n'est cependant que tracé à la plume, et avec tant de hâte que des façades sont simplement hachées.

Enfin M. Cluysenaer nous a bien prouvé qu'il n'avait emprunté aucun détail au gendre de M. Roelands, mais il n'a pas dit mot des masses, et pourtant il est trop instruit pour ignorer que les masses sont les *parties constitutives* d'un plan. Quant à moi, je ne puis croire encore à l'accusation de M. Van Overstraeten, mais il faut faire partager à tous mon opinion, et pour arriver à ce but, je ne connais qu'un seul moyen, je le répète : l'exposition publique.

La correspondance des deux rivaux place le conseil communal dans la position la plus fausse : il se trouve, — malgré la déclaration formelle de M. Blaes, — avoir couronné soit un, soit deux plagiaires. C'est-à-dire que nos magistrats sont les premiers intéressés à éclaircir cette affaire.

Mais en voilà déjà beaucoup trop sur un sujet très-peu récréatif. J'ai hâte de vous donner des nouvelles de l'Odyssée du pauvre prince Charles de Lorraine. La commission veut, bon gré mal gré, le placer au Parc, le conseil communal s'y refuse et fait choix de... la cour du palais de l'Industrie ! Ce n'était pas la peine de tant crier contre la commission. Si j'avais l'honneur d'être M. Jehotte, je ne voudrais certes pas voir mon œuvre orner cette place du Musée, le carrefour

Digitized by Google

le plus désert de Bruxelles. M. Bourgeois a proposé de replacer le prince vis-à-vis de l'église St-Jacques; il aurait eu parfaitement raison si l'on n'avait laissé prendre la place par Godefroid de Bouillon. Aujourd'hui il est trop tard. — Dans cette même séance, M. Blaes a communiqué à ses collègues une excellente nouvelle : le bronze de la statue équestre de Simonis sera terminé au printemps. M. Blaes a lu ensuite un rapport fort intéressant sur les embellissements de la capitale. Je suis obligé de renoncer aujourd'hui à entrer à ce sujet dans quelques développements.

Le prince Charles et Godefroid me ramènent un instant à Vésale. Sans eux je privais mes lecteurs des inscriptions proposées par MM. Roulez et Cornelissen à l'Académie et adoptées par elle.

On lira sur la face principale :

ANDREAE VESALIO,
SCIENTIAE ANATOMICAE
PARENTI.

—

NATUS BRUXELLIS D. XXXI DECEMB. MDXIIII, NAUFRAGUS
IN ZACYNTHO OBIIT D. XV OCTOB. ANN. MDLXIII.

Sur la face opposée :

Auspiciis Leopoldi I
Belgarum regis
e publico nec non provinciae et municipii
ærariis deprompta in sumptum pecunia
ut et ex privata universi medicorum Belg.
ordinis collatione erectum hoc monumentum et dedicatum d. XXXI
decemb. an. MDCCCXLVII.

La langue latine étant particulièrement familière aux habitants de la rue Notre Dame-aux-Neiges, on a dû la préférer à la langue française, idiome barbare et généralement inconnu à Bruxelles [1]. Les Académies ont toujours eu des idées heureuses, témoin le dernier exploit des quarante immortels, nos voisins, qui par suite du décès de M. Ballanche, étaient réduits à trente-neuf, lesquels, au moment du vote, se sont trouvés trente-quatre. Voici le résultat du scrutin :

1 Un de nos honorables académiciens avait proposé que l'inscription fût en flamand. C'était selon lui le moyen de mettre d'accord et les partisans du français, et les partisans du latin.

Digitized by Google

M. Alfred de Musset, — un poëte de génie, — 2 voix; MM. de Saint-Priest et G. de Beaumont, — des écrivains de talent — le premier, 7, le second, 5 suffrages; M. Philarète Chasles — un critique distingué — 2; enfin M. Jean Vatout — habile courtisan, gai convive, farceur émérite et littérateur médiocre, — a obtenu 18 voix et a été proclamé..... immortel! — A quel propos Alfred de Musset s'est-il avisé de songer à appartenir à une assemblée qui compte parmi ses membres un *duc* Pasquier, auteur de *Grimou*, vaudeville en un acte, et inventeur de l'adjectif *comprenable* [1], un M. Empis, père d'innombrables comédies qui toutes ont manqué de réussir, etc? Que veut-il aller faire dans une galère qui devait infailliblement s'enrichir de la facétieuse personne de Jean Vatout, l'historien des résidences royales, le chantre populaire du maire d'Eu [2]? — Qu'Alfred de Musset écrive beaucoup de comédies comme *le Caprice*, beaucoup de poésies comme les *Nuits de mai, de décembre*, etc., de poëmes comme *Rolla*, et qu'il laisse l'Académie française se *pasquiéfier* en paix.

La *Revue de Belgique*, fidèle à ses promesses, cherche à réaliser les améliorations annoncées à ses abonnés; elle leur offre aujourd'hui un excellent portrait d'André Chénier dû au crayon élégant de M. J. Schubert. L'habile artiste a parfaitement reproduit le portrait peint par J. B. Suvée à Saint Lazare, le 29 messidor an II, pendant la captivité de l'illustre frère de Marie-Joseph. L'œuvre de Suvée est aujourd'hui la propriété de M. de Cailleux, directeur du Musée du Louvre.

Puisque je parle de portrait, je ne dois pas oublier de mentionner celui de Béranger que vient de publier Perrotin pour la nouvelle édition des œuvres du grand poëte. Cette publication éminemment artistique, obtient un de ces succès depuis longtemps inconnus à la librairie parisienne. C'est que jamais on n'a orné un livre de gravures plus dignes de lui : les artistes les plus remarquables ont seuls

[1] « *Cela n'est pas comprenable.* » M. le *duc* Pasquier, dans l'interrogatoire du régicide Lecomte.

[2] L'élection de M. Vatout — au dire de quelques immortels — a son excuse dans la persévérance du candidat. Mais à ce compte il valait cent fois mieux élire M. Casimir Bonjour qui, certes, ne frappe pas depuis moins longtemps à la porte académique, et qui, en définitive, a obtenu au théâtre de très-honorables succès.

Digitized by Google

participé à réaliser ce chef-d'œuvre. De Lemud, Charlet, Tony Johannot, Sandoz, etc., ont lutté d'esprit et de talent. Tous ont vaillamment combattu, tous sont sortis vainqueurs de l'arène, mais une palme particulière a cependant été remportée par De Lemud. L'auteur d'*Héléna Adelsfred*, de *maître Wolframm* et de *l'enfance de Callot*, s'est surpassé [1]. Je ne crois pas pouvoir mieux terminer ce long article qu'en empruntant à Béranger un des nouveaux refrains dont il a enrichi cette remarquable édition. Les œuvres les plus irréprochables des artistes pâlissent à côté de l'inspiration toujours jeune d'un poëte, l'éternel honneur de la France.

Je choisirai la dernière chanson ; elle est intitulée : *Ma Gaîté*.

Ma gaîté s'en est allée.
Sage ou fou qui la rendra
A ma pauvre âme isolée,
Dieu l'en récompensera.
Tout vient aggraver ma perte :
L'infidèle en s'évadant,
Au chagrin toujours rôdant
A laissé ma porte ouverte.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Ma gaîté, bonne égrillarde
D'un garçon malingre et vieux,
Devait me servir de garde,
Devait me fermer les yeux.
De ses traits, qui n'a mémoire?
Pour me la voir ramener,
Si j'en avais à donner,
Je donnerais de la gloire.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Je lui dus, vaille que vaille,
Ces chants que le prisonnier
A tant redits sur la paille,
Et le pauvre en son grenier.

[1] Le *Louis XI* est incontestablement sans rival dans le *Béranger* de Perrotin.

Digitized by Google

La folle, franchissant l'onde,
Brave et railleuse à Paris,
Allait rendre à nos proscrits
L'espérance au bout du monde.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

« Cessez à de folles têtes
« D'inspirer vos désespoirs,
« Disait-elle aux grands poëtes :
« Le génie à ses devoirs.
« Qu'il brille au vaisseau qui sombre
« Comme un phare bienfaisant :
« Je ne suis qu'un ver luisant,
« Mais je rends la nuit moins sombre. »
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Elle exaltait la jeunesse,
Les cœurs chauds, les doux penchants;
Ne comptait dans notre espèce
Que des fous, point de méchants:
En dépit des sots rigides,
Qu'elle dépouilla de fois
La raison de ses airs froids,
La sagesse de ses rides!
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Mais nous désertons la gloire,
Mais l'or seul nous fait des dieux;
Aux méchants si j'allais croire!
Gaîté, reviens au bon vieux.
Tout sans toi me rend à plaindre.
Las! mon cerveau se transit;
Ma voix meurt, mon feu noircit,
Et ma lampe va s'éteindre.
Au logis ramenez-la,
Vous tous quelle consola.

Digitized by Google

A cette heure, il se trouve dans le monde entier des voix qui répètent les nouvelles chansons du fidèle compagnon de Lisette, et ces voix lui prouvent que, malgré la légitime tristesse où le plonge l'abaissement actuel de sa patrie, sa gaîté ne s'en est point allée.

L. Van Roy.

P. S. Au moment d'envoyer mon manuscrit à l'imprimerie, de superbes affiches rouges m'apprennent que les « *trois statues faites* « *par M. Dejasse-Simonis, en moins de quatre mois, sans avoir* « *appris ni vu travailler* (sic), *seront exposées pendant un mois au* « *temple des Augustins* » C'est au président de la Société royale de Philantropie que Bruxelles doit cette bonne fortune. J'ai couru admirer les sculptures à la vapeur de M. Dejasse. Il est impossible de rien voir de plus ébouriffant[1]. Au moins voilà de quoi faire attendre patiemment le carnaval aux habitants de la capitale. Les lecteurs de la *Revue* ne seront pas fâchés d'avoir une seconde édition du français de M. Dejasse. Voici ce que le statuaire phénoménal a inscrit sur l'un de ses bonshommes :

1er *Statue d'après Nature*
Où ma fille de trois ans
Sans avoir appis ni vù trava-
iller.

Le temple des Augustins retentit quotidiennement d'éclats de rire homériques. Je ne serais pas fâché de savoir comment la *Revue* a pu pousser l'indulgence jusqu'à prétendre qu'il y avait dans ces statues — je me trompe — dans ces plâtres, *des parties passablement traitées.*

Toutefois il s'est trouvé un très-grand journal qui, le 11 janvier a consenti à imprimer la réclame suivante : « On remarque les « statues exposées par M. Dejasse-Simonis de Liége, qui, sans avoir « jamais étudié la statuaire, *exécute des travaux que ne désavouerait* « *pas un artiste consommé!!!* » Et c'est ainsi que l'on écrit l'histoire.

[1] M. le président de la Société royale de Philantrophie est incontestablement un homme d'esprit. Il a donné pour pendant à la *Fille de trois ans*, le *Bambin au tambour* de Simonis. L'épigramme est amère. La *fille de trois ans* est vêtue d'une feuille de poirier.

Digitized by Google

— Il n'est pas inutile d'apprendre au public quels sont les gens de goût qui ont voulu rendre immortels *l'Écu de France* et *le Maire d'Eu*, ces graveleux refrains dus à la poétique imagination de Jean Vatout. Piron qui ne fut pas de l'Académie, avait au moins *la Métromanie* pour se faire pardonner ses poésies ordurières.

MM. Salvandy, Guizot, Villemain, Saint-Aulaire, de Barante, — trois ministres et deux ambassadeurs de Louis-Philippe ; — Patin, Scribe, Ancelot, Dupin, Tissot, Baour-Lormian, Dupaty, Flourens, Empis, Pasquier (le *duc!*), Lacretelle, de Pongerville et de Ségur, ont fait preuve de parfaite courtisanerie en accordant leur voix à l'historiographe royal.

Des nullités littéraires de l'espèce de MM. Empis, Dupin et le *duc* Pasquier devaient de toute façon voter pour un personnage, leur confrère en nullité.

L'auteur de *Marie* a eu les suffrages des hommes politiques : MM. de Tocqueville, Molé, Droz, Rémusat et Cousin. La voix de MM. de Féletz et Saint Marc-Girardin — deux journalistes — était nécessairement acquise à M. Philarète Chasles, un des rédacteurs du *Journal des Débats*.

Le vote de deux écrivains — autrefois les chefs d'une révolution littéraire qui s'appelait le romantisme, — le vote de M. le vicomte Victor Hugo et de M. le comte Alfred de Vigny, est une si cruelle déception pour tout homme qui croit encore à la poésie, à la noblesse du génie, à la fraternité des grandes intelligences, que je ne trouve point de paroles pour le qualifier. — Quant au poëte des *Pensées d'Août*, c'est un honneur pour M. de Musset que de n'avoir pas eu cet homme parmi ses partisans.

Deux académiciens dont le talent a l'estime générale, MM. Ludovic Vitet et Prosper Mérimée ont seuls tendu la main au chantre de *Namouna;* seuls ils se sont refusés à être infidèles à la Muse de leur jeunesse pour satisfaire un caprice royal et donner à la France une honte de plus.

Félicitons Alfred de Musset de son échec; qu'il prenne place à côté de Béranger et de Lamennais, et que cette trinité du génie ne s'inquiète pas des aréopages littéraires, ornés de Pasquiers, d'Empis, de Feletz, de Dupins et autres Vatouts!

Digitized by Google

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

FABLES, *par le baron de Stassart, de l'Académie royale de Belgique et de l'Institut de France.* Septième édition, augmentée d'un huitième livre. Paris. Paulin, éditeur, 60, rue Richelieu.

L'apologue n'a fort heureusement pas besoin de défenseurs; trop d'écrivains, depuis l'immortel La Fontaine, ont remporté dans ce genre d'honorables succès pour que l'on songe jamais à en nier le mérite. Quant à nous, nous en sommes presque à regretter de ne pas connaître de détracteurs de la fable; le livre de M. le baron de Stassart serait un argument sans réplique que nous nous empresserions de leur opposer.

Les fables du digne président de notre Académie ont été publiées pour la première fois en 1818, et les derniers jours de l'année 1847 viennent d'en voir paraître une septième édition.

En ce siècle de triomphes éphémères, peu d'auteurs peuvent compter sur pareil honneur. Le succès de M. de Stassart est d'autant plus légitime que la réclame y est tout-à-fait étrangère. Et cependant nul n'ignore quel est de nos jours le despotisme de cette fille du charlatanisme, qui règne sans partage à la quatrième page de tous les journaux, grands et petits, et devant laquelle les génies les plus puissants ne dédaignent pas de courber le front.

« Sans réclames, point de renommée. » Telle semble être aujourd'hui la devise de tout libraire, devise adoptée, à la honte des lettres, par l'immense majorité des écrivains français. Les auteurs qui ont la hardiesse de faire exception, sont si rares qu'on ne saurait leur accorder assez d'éloges.

Nous ne voulons pas entreprendre ici une longue critique des *Fables* de M. de Stassart, nous ne répéterons pas ce qui en a été dit partout, la presse a toujours été unanime à en proclamer l'incontestable mérite; ce serait faire injure à nos lecteurs, ce serait supposer qu'ils ne connaissent pas *le Trône de neige*, par exemple, un des apologues les plus ingénieux que l'on ait composés depuis La Fontaine et Florian.

Digitized by Google

Une heureuse concision distingue la manière de M. de Stassart. Il ne tombe pas dans le défaut que l'on reproche avec raison au marquis de Varennes dont le recueil abonde en sujets interminables. Les idées de l'écrivain français sont généralement bonnes, mais il en détruit le mérite par des détails superflus, par des pensées inutiles et souvent exprimées d'une manière confuse. Toutes ces longueurs font oublier le petit drame qui constitue la fable, et, en arrivant à la moralité, le lecteur se demande souvent quel est le sujet auquel elle se rapporte.

Le fabuliste belge a étudié avec soin le caractère des divers animaux qu'il met en scène, il cherche constamment à donner à ses acteurs un langage conforme à leurs instincts; son vers toujours facile s'attache à peindre au naturel les traits du modèle.

Nous donnerons ici deux fables, *l'Écureuil et le Chien de chasse*, citée par M. Renouard dans un excellent article de critique littéraire, et *le roi Lion*, une des dernières productions de l'auteur.

L'ÉCUREUIL ET LE CHIEN DE CHASSE.

Un gentil écureuil, aimable et fait à peindre,
Était le favori de toute la maison.
On lui donnait biscuits, sucre, noix à foison.
Joyeux il prenait l'air dans son joli cylindre,
Allait,
Venait,
Sautait,
Sans cesse tournoyait.
« Nul plus que moi, dit-il, ici-bas ne travaille,
« Tandis que ce Médor, couché sur de la paille,
« Ne fait que manger et dormir.
« J'en mourrais de honte à sa place. »
Médor était un chien de race,
Mais qui commençait à vieillir :
Du matin jusqu'au soir, sans regret, sans désir,
Il philosophait en silence.
La vieillesse n'est plus la saison des travaux;

Digitized by Google

Son maître rempli d'indulgence,
Le laissait jouir du repos.
De ses haut faits passés c'était la récompense.
Bien que déjà fort sourd, il entend les propos
Que tient notre écureuil sévère.
Il lui répond : « Je t'admire, compère;
« Tu te crois occupé, lorsque tu perds le temps
« A sautiller, ainsi que bien des gens.
« Ne t'en déplaise, il vaut mieux ne rien faire
« Que faire sans cesse des riens. »

Orgueilleux courtisans des Muses immortelles,
Qui vous croyez d'Hélicon les soutiens,
Graves auteurs de bagatelles,
Retenez bien ce mot du plus sages des chiens.

L'EXEMPLE DU ROI LION.

« Du faible je prétends assurer le repos, »
Disait sire Lion, le roi des animaux;
« Je veux régner avec justice;
« A mes décrets qu'on obéisse!
« Je vous préviens, Messieurs les loups,
« Qu'avec moutons, chevreuils, si vous êtes en guerre,
« De vos exploits je délivre la terre
« Et vous fais tomber sous mes coups. »
On vit alors, remplis de confiance,
Accourir les agneaux, les daims
Et les lièvres et les lapins;
Dans les prés ils faisaient bombance,
C'était un charme de les voir...
Mais sa majesté, sur le soir,
Se sentant l'appétit plus fort que de coutume,
Vint au milieu de ses sujets.
« Qu'ils sont frais et dodus ! leur chair, je le présume,
« Doit être agréable au palais. »

Digitized by Google

Pour mieux s'en assurer, cela dit, elle emporte
Une biche... et, le jour suivant,
Chacun se crut libre d'en faire autant.
De grands seigneurs une cohorte
Se mit à giboyer dans les champs, dans les bois;
Tout fut détruit de bonne sorte.

Si vous voulez qu'on respecte vos lois,
Vous qui portez le diadème,
Sachez les respecter vous-même.

La table alphabétique des matières a nécessité de patientes recherches. M. de Stassart a, comme lui-même nous en avertit, « pris le soin d'indiquer les fabulistes étrangers qui lui ont fourni « des sujets d'apologue, ainsi que les poëtes français avec lesquels « il se trouve en concurrence pour ces imitations. »

Un exemple fera mieux apprécier ce long et consciencieux travail :

« Autruche (l'), IV, xx, 162. Desbillons et Lessing : imitateurs, « Dorat, Ducoudray, Duhoullay, Formage, Gauldrée de la Caze, « Gosse, Grenus, Grétry neveu, le marquis de Valadous et madame « Joliveau. »

La besogne, on le voit, n'a pas toujours dû être agréable ; il y a nécessairement parmi ces noms, d'illustres inconnus dont les écrits ne méritaient guère l'honneur qu'a bien voulu leur faire M. de Stassart.

Le huitième livre paraît sous le patronage de Béranger; nous désirons vivement qu'il ne soit pas le dernier, comme l'auteur l'annonçait en 1837 lorsqu'il donnait une sixième édition augmentée de sept apologues.

On comprendra aisément notre silence au sujet de ce huitième livre. Nos lecteurs en ont, les premiers, apprécié le mérite ; parmi les fables nouvelles, plusieurs ont d'abord paru dans notre recueil, nous devons donc laisser à d'autres le soin d'en faire l'éloge.

G. N.

Du chien domestique et du coq, *par Joseph Désiré Hannon*. Bruxelles, Th. Lesigne, rue N.-D.-aux-Neiges, Jardins d'Idalie, 4.

M. Hannon, aujourd'hui docteur en médecine et en sciences, était élève à l'Université de Liége, lorsqu'il a écrit son livre en

Digitized by Google

réponse à cette question : « Faire l'histoire naturelle du CHIEN « DOMESTIQUE (*canis familiaris*, LIN.) et du COQ (*phasianus gallus*, « LIN.); rechercher surtout le type de ces animaux, et énumérer « les races et les variétés principales qu'on trouve en Belgique. »

M. Hannon dont le mémoire a eu l'honneur d'être couronné au concours universitaire, a pris pour épigraphe ces lignes de Voltaire : « Pourquoi donc le mot *chien* est-il devenu une insulte, et le mot « *poule* un terme de tendresse? »

La première partie traite d'abord de l'histoire naturelle du chien domestique; l'auteur recherche ensuite le type de cet animal, et décrit les races et les variétés principales. Dans la seconde partie, M. Hannon expose d'après la même méthode l'histoire du coq.

« Cet oiseau, quoique domestique, quoique le plus commun de « tous, avait dit Buffon, n'est peut-être pas encore assez connu. »

Les nombreuses recherches de M. Hannon aideront à combler la lacune signalée par le célèbre naturaliste.

Une planche accompagne le mémoire couronné; elle reproduit fidèlement le chien marron de Saint-Domingue, qui, aux yeux de l'auteur, « semble, plus que tout autre, propre à donner une idée « de ce que devait être primitivement le chien domestique avant « qu'il fut passé sous la domination de l'homme. »

Non seulement l'ouvrage du jeune docteur se recommande au savant par le soin avec lequel les diverses questions sont traitées, mais il s'adresse encore à l'homme du monde, par l'intérêt et la variété des détails historiques.

Ainsi après avoir raconté l'origine des combats de coqs chez divers peuples de l'antiquité, M. Hannon signalant la passion des Anglais pour ce genre de divertissement, cite la curieuse anecdote que nous lui empruntons :

« Il y avait en 1787, à Chester, deux coqs qui s'étaient souvent « signalés séparément dans différents cirques, mais qui ne s'étaient « jamais trouvés en présence. Un jour on annonça qu'une lutte allait « avoir lieu entre eux. La foule accourt, d'immenses paris s'ouvrent; « les deux coqs sont mis en présence: le silence le plus profond « règne, tous les yeux sont fixes et tous les cous tendus; mais les « deux coqs se regardent sans colère, ils se parlent, ils s'admirent, « et semblent refuser le combat. On veut les exciter en leur jetant « quelques grains de blé : ils le mangent ensemble en bonne intelli-

Digitized by Google

« gence ! On amène une poule : elle est en leur présence, et certes « si La Fontaine eût été là, il n'eût pas dit :

« Deux coqs vivaient en paix,
« Une poule survint, et voilà la guerre allumée; »

« car la jalousie ne rompt pas leur bonne intelligence : ils accueil- « lent la poule, la courtisent tour à tour. Tous deux jouissent sans « rivalité des plaisirs inattendus qu'on leur procure, tandis que la « foule désappointée se désespère sur ses bancs. On veut tenter un « dernier essai : on lance sur eux deux coqs: les deux amis les « regardent s'approcher ; chacun se porte sur l'adversaire qui vient « à lui, le bat, le terrasse et le tue. Comme ils étaient animés, « on pense que la lutte pourra s'engager. Il n'en est rien; dès que « les deux amis se regardent, le calme leur revient, et tous deux « semblent se féliciter de leur mutuelle victoire. Le public s'impa- « tiente et commence à siffler. Enfin le directeur au désespoir s'avise « d'un dernier expédient. Il prend les coqs, les barbouille de toutes « sortes de couleurs et les remet en présence. Au désordre qui « régnait parmi les spectateurs a succédé le silence : les coqs « s'avancent l'un vers l'autre, se reconnaissent et restent calmes. « Alors la foule indignée siffle, hue, crie, brise les banquettes, « saute dans l'arène : mais les deux coqs demeurent impassibles et « marchent côté à côte comme deux vieux amis. »

X. X.

CHRONIQUE MUSICALE ET DRAMATIQUE.

Concerts de l'Association et du Conservatoire. — L'orchestre. — M. Moyaerts. — M^lle Verveine et M^lle Coquereau. — M. Stadfeldt. — La Norma *et M^lle Julien. — M^lle Delille. — M. Carlo. — MM. Pâris et Caudron. — M. Flavio. —* L'Ile des Ballons, *folie-vaudeville par deux constellations anonymes. — Ravel au théâtre de la rue de l'Évêque.*

La fin d'année a été mauvaise, et l'année nouvelle ne s'ouvre pas sous des auspices bien favorables. Une influence maligne, une grippe énervante semble avoir saisi nos musiciens à la gorge, et nous rendons

Digitized by Google

grâce à cet innocent fléau d'avoir bien voulu jeter son manteau plein d'indulgence sur le triste bagage musical dont nous allons dresser l'inventaire.

L'Association a cependant donné son concert, l'orchestre du Conservatoire s'est fait entendre deux fois, et le théâtre — presqu'entièrement paralysé — a néanmoins secoué deux ou trois fois sa torpeur pour essayer de reprendre, en chancelant, l'allure timide et la marche prudente que lui impose la crise violente dont il a été assailli. Efforts inutiles ! L'Association n'a pas avancé d'un pas, le théâtre a sauté pour mieux reculer, et le Conservatoire a suivi le théâtre dans la voie rétrograde où des circonstances fâcheuses ont poussé nos artistes lyriques, mais où je ne m'attendais pas à voir s'engager le bataillon musical commandé par M. Fétis.

L'orchestre de M. Hanssens a voulu nous faire connaître la huitième symphonie de Beethoven dont le Conservatoire ne nous avait donné que l'*Allegretto* ; mais sauf le finale dont les difficultés d'exécution ont été habilement vaincues, cette symphonie a été interprétée d'une manière peu satisfaisante, et les mouvements subissaient l'influence de ce système exagéré dont nous avons déjà parlé à propos de la lutte singulière engagée entre les deux chefs d'orchestre. Nous devons cependant reconnaître que M. Fétis a, le premier, fait preuve d'intentions conciliantes ; et nous attendrons de M. Hanssens une pareille résolution, certains de voir bientôt le *Mezzo termine* réunir sous la même tente les chefs des deux camps rivaux.

L'ouverture d'*Egmont* pourrait donner lieu aux mêmes observations ; nous aimons mieux constater la bonne exécution de l'ouverture de Lintpaintner. Quoique l'affiche l'attribue à ce maître, nous avouons n'avoir pas reconnu dans cette œuvre le cachet de l'école d'Outre-Rhin ; c'est tout simplement une ouverture italienne écrite par un français pour un orchestre allemand.

L'air du *Siége de Corinthe* n'a valu qu'un demi-succès à Mlle Delille ; elle se réservait une revanche avant sa retraite précipitée et inattendue. Un autre artiste — mais nous réservons ce titre à de plus dignes — un jeune chanteur, M. Moyaerts, court aussi après une revanche qui lui échappe toujours. Nous devons le prévenir que sa course aventureuse commence à fatiguer les indulgences les plus complaisantes. Passons une fois encore condamnation sur M. Moyaerts, et qu'il n'y revienne plus. Il a son premier prix de

Digitized by Google

chant — ce premier prix annuel et traditionnel ; — il est venu, en chantant, chercher sa couronne aux Augustins ; — il est venu, en chantant, essayer de la justifier au concert du Conservatoire ; en voilà certes bien assez, et pour lui et pour nous. Il est un conseil que M. Moyaerts n'accepterait plus aujourd'hui ; nous le donnerons aux jeunes gens qui se trompent étrangement sur la nature de leur vocation : soyez musiciens si vous sentez germer en vous les dons précieux que le travail doit faire fructifier ; abordez l'étude du violon, du haut-bois, de la clarinette, poussez même jusqu'au trombone ; mais pour l'amour du prochain, chantez peu, chantez le moins possible. Et même, — nous vous le dirons franchement, — avec une voix pareille il est un moyen commode et facile de ne mécontenter personne ; ce moyen — vous l'avez déjà deviné — c'est de ne pas chanter du tout.

Ces critiques ne s'adresseront pas à M^lle^ Coquereau qui promet un talent réel et sérieux ; nous reprocherons cependant un empressement maladroit à ceux qui la présentent prématurément comme une chanteuse. Si sa voix a gagné de la souplesse et de l'étendue, sa méthode est d'une faiblesse, d'une incertitude extrêmes, et sa manière de porter la voix, ne trouvera jamais grâce auprès d'un goût pur et délicat. M^lle^ Verveine, compromet aujourd'hui toutes ses bonnes qualités, par des exagérations semblables, et l'on ne saurait condamner trop sévèrement le système qui pousse une chanteuse à lancer des gémissements aussi affreux.

Il nous reste à parler de l'orchestre. Ici le blâme et l'éloge ne se disent pas à demi-mot. *Talent oblige*, a dit à propos de ce concert un historiographe musical dont la partialité dans cette occasion est assez excusable. Nous répéterons sa devise, en concluant toutefois d'une manière bien différente. L'ouverture de *Léonor* n'a répondu ni à notre attente ni à nos souvenirs ; nous en dirons autant de la symphonie de Mozart (*Jupiter*) dont l'admirable *Adagio* avait, l'année dernière, été rendu avec plus de délicatesse. Mendelsohn était compris dans le programme. Mendelsohn qu'une mort impitoyable venait d'arracher à l'art musical, méritait bien l'hommage qu'on semblait vouloir adresser à sa mémoire. Hélas ! Cette intention louable peut seule faire pardonner le charivari discordant que *Le songe d'une nuit d'été* est venu imposer à nos oreilles épouvantées. De ce chef-d'œuvre de pensée et de poétique fantaisie, de cette

Digitized by Google

trame savante, de ces broderies légères et aériennes, il n'est rien resté, rien que deux ou trois phrases intrépidement sauvées par la phalange des violons. Bientôt, celle-ci s'est laissée aller à la débandade qui entraînait depuis longtemps les instruments à vent, — faux comme un haut-bois en bas âge, — et il a fallu le bras énergique de M. Fétis pour transformer cette déroute en une retraite disciplinée et tranquille.

Le Conservatoire n'a pas été plus heureux dans l'exécution de l'ouverture de M. Stadfeldt. Horriblement tiraillée et dénaturée, cette œuvre symphonique n'a pas produit tout l'effet qu'on devait en attendre. Dire que M. Stadfeldt y a prodigué les effets d'orchestre les plus saisissants, ce n'est rien apprendre de nouveau à nos lecteurs. Nous reprocherons seulement à M. Stadfeldt de tomber, pour éviter la monotonie, dans la recherche et dans l'exubérance des combinaisons harmoniques. Ce système lui enlève une des premières qualités du compositeur : la clarté ; hâtons-nous de dire que le peu de netteté de l'exécution contribue pour une large part à l'impression confuse laissée dans l'esprit par le plan général de cette introduction.

Au Théâtre Royal, la troupe se complète lentement, très-lentement, et pendant que le ténor débarque, la chanteuse nous fait une profonde révérence et compromet gravement, par sa fugue, les intérêts de la société des artistes. Nous ne pouvons même plus songer à la *Norma* que M^lle^ Julien nous avait rendue, à la *Norma* qui avait révélé toute la richesse de l'organisation musicale de M^lle^ Delille. *Robert* est venu confirmer d'une manière brillante le succès de la jeune artiste. Étudier *Adalgise* et *Isabelle* en quelques jours, n'est pas le fait d'un talent ordinaire. Il resterait à M^lle^ Delille à se corriger de bien vilains défauts de prononciation et à modifier le goût étrange de ses vocalises ; mais à quoi bon adresser ici des éloges et des conseils, à la chanteuse qui nous fuit ; M^lle^ Delille est à Paris, elle oubliera Bruxelles, et Bruxelles aura bien vite oublié M^lle^ Delille.

M^lle^ Julien a été accueillie avec enthousiasme. Sans vouloir troubler son triomphe, nous demanderions volontiers à qui s'adressaient ces ovations chaleureuses ? Est-ce à la voix admirable de la chanteuse et à sa manière franche et nette d'attaquer la note toujours juste et irréprochable ? Dans ce cas, nous n'avons rien à

Digitized by Google

contester et nous joindrons nos bravos aux vôtres. Mais si vos cris et vos bouquets sont destinés à payer gracieusement le désintéressement de l'artiste, — nous protestons, car la clause pécuniaire de l'engagement de Mlle Julien n'est un mystère pour personne. Couronnez-vous la chanteuse dramatique ? — Nous protestons encore, et nous continuerons à protester aussi longtemps que Mlle Julien marchera dans la voie de l'exagération fausse et grimaçante. L'étude a donné aux vocalises de Mlle Julien plus de pureté et de fini, mais ce que Mlle Julien n'a pas gagné et ce qu'elle ne gagnera jamais, — je le crains, — c'est la vérité dramatique, c'est l'accent indéfinissable qui n'a besoin ni des contorsions ni des hurlements pour faire passer dans notre âme la terreur et la pitié.

M. Carlo remplace à la fois MM. Couderc et Boulo ; les souvenirs mélancoliques de M. Lac peuvent seuls contrebalancer ce qu'un pareil héritage a de lourd et de dangereux. M. Carlo a une voix remarquable par son étendue, mais le timbre en est dur, cassant et privé de toute qualité sympathique. M. Carlo attaque tout de poitrine et, s'il fait souvent trembler, il ne fait jamais plaisir. Son jeu est comme sa voix, plein de bonnes et franches intentions, sans autre effet qu'une gêne et un malaise des moins agréables. En état de crise, M. Carlo était bon à prendre, mais il ne sera bon à garder que dans un emploi moins important.

M. Paulin Paris succède à M. Soyez, et veut suppléer à une voix qu'il n'a plus par une verve qu'il n'a pas.

Quant à M. Caudron, basse comique — le rôle de Borella de *la Muette* ne peut nous donner une idée bien complète de son talent. Nous n'assistions pas à *La Dame Blanche* où il a, dit-on, chanté *La complaisance* de Gaveston d'une voix caverneuse et mélodramatique. Quelques personnes regrettent M. Varner et d'autres nous assurent que nous demanderons le retour de M. Alix.

M. Flavio est venu jeter quelqu'intérêt sur le répertoire triste et languissant du théâtre de la Monnaie. M. Flavio aspire à reprendre le sceptre de premier ténor, abandonné depuis l'abdication de M. Laborde. *Robert le Diable* et surtout *La Muette* ont valu à notre nouveau pensionnaire un succès franc et chaleureux. La voix de M. Flavio est fortement timbrée ; les différents registres s'unissent avec beaucoup de facilité, et si dans les cordes hautes le *la naturel* et le *si bemol* ne sortent qu'au prix d'efforts assez laborieux, l'emploi

Digitized by Google

judicieux et habile de la voix mixte et de la voix de tête permet à M. Flavio de suppléer à cette insuffisance de moyens. C'est un chanteur de l'école italienne ; il accentue et phrase nettement, et cette méthode si rationnelle dans un idiôme sonore a dans notre langue quelque chose de maniéré et de prétentieux. M. Flavio chante avec goût, nous pourrions même dire avec un excès de goût que des juges sévères appelleraient de l'afféterie et de la recherche. Tous ses traits ne sont pas heureux et le récit est parfois détaillé avec trop de lenteur. M. Flavio a une grande expérience de l'art du chant, et nous croyons qu'il saura modifier ce que sa méthode a d'étrange et d'anormal pour nous. Il ne suffit pas de contenter l'artiste et le dilettante, il faut plaire aux masses dont M. Laborde a si malheureusement faussé le goût. C'est en choisissant avec circonspection ses rôles de débuts que M. Flavio saura se faire écouter : vienne une seule épreuve au dessus de ses forces et le charme est rompu.

Nous ne pourrions vous dire dès à présent si M. Flavio pourra tenir — sans partage — l'emploi de *tenore assoluto;* ses débuts ultérieurs nous permettront de vous l'apprendre le mois prochain.

Au théâtre des Galeries, chaque bénéfice continue à nous doter régulièrement de trois ou quatre vaudevilles qui vivent tant bien que mal jusqu'au bénéfice suivant. Parmi ces œuvres trop éphémères nous ne pouvons laisser passer inaperçue la *Folie-Vaudeville* improvisée par deux hommes d'esprit qui ont voulu se permettre cette petite débauche au gros sel. *L'Ile des Ballons* est une de ces revues où l'on fait défiler dans un cadre grotesque, les âneries, les songe-creux, les excentricités et les ridicules de l'année qui finit. Notre oraison funèbre n'est ni meilleure ni pire que ses modèles du Palais-Royal et des Variétés; faite sans prétention, elle doit être écoutée sans sévérité. Nous avons cependant vu le moment où la négligence des artistes allait laisser tomber à plat une folie qui ne méritait certainement ni cette indignité ni l'excès d'honneur promis par des réclames maladroites. Depuis lors on a débarrassé la pièce de quelques épisodes un peu longs et assez lourds, et l'aërostat, privé de ce surcroît de lest, a repris une marche plus rapide et plus sûre.

Nous attendons de nos deux auteurs une œuvre sérieuse, durable. Après avoir représenté la littérature nationale par un petit bambin, ils ont voulu sans doute lui donner leur pochade en cadeau d'étrennes. Des jouets ou des marionnettes après le travail — nous le voulons

Digitized by Google

bien, mais il ne faut rien prodiguer; et les auteurs de *L'Ile des Ballons* reconnaîtront avec nous, que les meringues, les sucreries et la pâte feuilletée ne conviennent guère à des constitutions frêles et délicates.

— Ravel est venu nous voir. Malheureusement, — le Caporal, le Piou-Piou, l'amoureux transi et fiévreux, le prisonnier des Beni-Zoug-zoug, — toute cette bande joyeuse est tombée en plein théâtre du Vaudeville. Qui donc a pu fourvoyer ainsi le délirant farceur du Palais-Royal? Ravel obligé de recevoir la réplique d'un M. Breton, d'un M. Minne, d'un M. Pastelot, d'un M. Schey! Ravel racontant ses amours à ce troupeau de petites filles si candides et si innocentes qu'elles en sont.... je ne dirai pas le mot. Que de bonnes histoires de province pour faire rire, dans un coin du foyer, Papa Sainville et son compère Grassot.

Mais il nous restait le monologue, et c'est dans ces délicieuses conversations avec le public, qu'on oubliait les voix éraillées de ces messieurs et les voix aigrelettes de ces dames.

Il faut qne M. Ravel nous revienne au plus tôt, mais que ce ne soit plus à ce théâtre où les comiques sont si tristes et les amoureux si ridicules; à ce théâtre où les duègnes sont d'âge à aborder le commerce des petits bancs, où les *Dejazet* comptent assez d'automnes pour prendre les coiffes de la duègne, où les amoureuses sont assez égrillardes pour jouer les *Dejazet*, où les ingénuités sont admirablement taillées et dressées pour soupirer les amoureuses et les jeunes mères.

TH. J.

LETTRES SUR LES THÉATRES DE PARIS.

Paris, 4 janvier 1848.

Qui ne connait la lamentable histoire du prédécesseur de MM. Duponchel et Roqueplan, les potentats actuels de l'Académie Royale de musique; qui ne sait à quelles rudes épreuves, il dut se soumettre, enchaîné d'une part, par une puissance malheureusement supérieure, de fait, à la sienne, celle de la divinité déchue

Digitized by Google

que la Russie abrite aujourd'hui contre les inoffensives malédictions du public parisien, et de l'autre, par une fatalité qui anéantissait ses plus héroïques efforts. Pour être impartial, il faut convenir, qu'entre les difficultés de sa tâche, l'ex-directeur de l'opéra, entouré d'éléments en ruines, avait à lutter contre un état de choses intolérable.

La position n'était que très-faiblement modifiée, quand la nouvelle direction fut investie du pouvoir, et cependant de désastreux qu'ils étaient précédemment, les résultats sont devenus brillants; tout s'est transformé comme par magie; l'accord s'est rétabli peu à peu entre le public et la scène.

Les uns attribuent cette métamorphose au génie de la direction, d'autres à l'éclat des représentations du personnel de la troupe Lyrique et chorégraphique, à mille autres causes encore, qui toutes contribuent sans doute à la vogue acquise à l'opéra, mais qui doivent céder devant l'attrait puissant de la nouveauté, mobile dont usent avec une rare habileté, MM. Duponchel et Roqueplan. M. Léon Pillet épuisait ses artistes et son public par la monotonie de son répertoire; on était fatigué d'applaudir toujours les mêmes chefs-d'œuvre. Aujourd'hui le procédé s'est transformé ; on abreuvera le public de nouveautés, fussent-elles médiocres, et ce sera un hourra continuel... Quoi qu'il en soit, la critique se bornera à examiner et à rendre compte, trop heureuse si la suite lui fournit matière à modifier ses prévisions.

Après avoir séduit, subjugué la foule par d'éblouissantes merveilles, telles que la cantatrice Alboni, le plus parfait joyau que l'art associé à la nature ait jamais pu créer, et la svelte Cerrito, qui nous est apparue toute gracieuse au milieu d'un resplendissant ballet-féerie, la Direction vient de monter un opéra. En vain on avait tenté de fléchir la résolution du maëstro Meyerbeer, qui, bien que présent à Paris, retient dans son inexorable portefeuille, une nouvelle élucubration de son génie gigantesque, destinée, paraît-il, à de plus *robustes* interprètes que nos artistes actuels; force fut donc de recourir à une célébrité plus traitable; on s'adressa à Verdi, l'idole de l'Italie. Verdi était depuis longtemps connu à Paris; seulement sa réputation s'arrêtait à la salle Ventadour, c'est-à-dire, à sa source; aujourd'hui son nom s'est presque popularisé, et bien que le succès de Jérusalem soit encore l'objet de vives et judicieuses contestations, on peut classer cet opéra au premier rang des œuvres de second ordre. Le manque d'espace

Digitized by Google

nous empêche de nous attacher aux détails, tels que la mise en scène, les toiles, décors, costumes, etc. qui, (nous osons à peine le constater) ont, sans partage, le privilége des applaudissements chaleureux ; nous passerons rapidement aussi sur l'analyse du libretto, qui n'est qu'une traduction presque servile de l'original italien. Les auteurs sont coutumiers du fait, et il est même regrettable pour eux qu'ils aient imposé ces limites par trop modestes à leur talent qui était susceptible d'un plus sérieux développement.

L'intrigue, tissue d'incidents inexplicables, roule sur une erreur de justice absurde, bien que commise du temps des croisades : un jeune chevalier est accusé d'un meurtre sur la simple délation calomnieuse d'un misérable assassin. Son innocence ne pouvait être révoquée en doute, néanmoins il est chassé du sein de la famille où il avait été admis ; déshonoré, proscrit, il erre pendant plusieurs années dans les déserts de l'Arabie, quand la fatalité le fait retomber entre les mains de ses crédules persécuteurs ; dégradé publiquement, il est sur le point de périr par la main du bourreau, quand enfin... le vrai coupable, bourrelé de remords, lui donne le glaive au moyen duquel il ira victorieusement planter l'étendard de la croix sur les murs de Jérusalem. On emmène alors le meurtrier véritable, mortellement blessé par les Sarrasins, et sa bouche laisse échapper l'aveu tardif qui réhabilite le héros aux acclamations de l'armée et du public.

C'est sur ce canevas que M. Verdi a écrit une partition vraiment remarquable. Considérée dans son ensemble, on peut lui reprocher de manquer d'unité. Dans la forme, le classique est proscrit. — Le compositeur se livre sans réserve à sa fantaisie, parfois même il fatigue l'auditeur, en ne lui permettant pas de suivre une idée brillante, dont il a éludé le développement pour passer à un effet d'un tout autre genre. En somme, la mélodie est sacrifiée à l'instrumentation, qui est savante ; les beautés sont prodiguées, mais il leur manque cet art de transition que possèdent à un si haut degré, Rossini et Meyerbeer. — Analysées séparément, les différentes parties de l'ouvrage méritent beaucoup d'éloges ; plusieurs morceaux d'ensemble sont de petits chefs-d'œuvre ; la scène de la dégradation si brillamment interprétée par Duprez, est traitée avec une vigueur rare et un art profond. On a mis du reste, comme nous l'avons dit, à monter l'ouvrage, un soin scrupuleux. Les principaux rôles sont

Digitized by Google

remplis avec un irréprochable mérite par Duprez, Alizard et Mme Julian-Vangelder, dont le talent est appelé à effacer jusqu'au souvenir de Mme Stolz. D'après cette solennelle épreuve, on peut prédire à la jeune cantatrice un règne plus glorieux que celui de sa devancière. Mme Julian a beaucoup reçu de la nature; ses qualités sont solides et susceptibles de perfection, et l'art doit lui être facile.

L'administration de l'opéra a eu l'heureuse idée de convier, pour concourir à l'éclat de la mise en scène, les instruments de M. Adolphe Sax, dont le succès devenu populaire, n'attendait plus que la consécration officielle de l'Académie Royale de musique. L'effet a été saisissant, et l'on a pu juger de celui que doit produire, en tête d'une armée, une musique composée de tels instruments.

L'Opéra-comique. — On a repris un chef-d'œuvre de l'ancien répertoire, Fra Diavolo, qui a fourni à Mlle Charton (Mme Demeur) l'occasion d'un éclatant succès. L'Opéra National est en végétation; on ne sait encore ce qu'on y recueillera, toutefois le succès dramatique de *Gastibelza*, par M. Maeillart, est de bon augure.

Les théâtres littéraires sont toujours à l'œuvre; puisse la littérature entrer pour quelque chose dans leurs succès!

Hamlet, traduit par MM. A. Dumas et Paul Meurice, vient d'être représenté au théâtre historique. Sans entrer dans les détails analytiques de cette tragédie que tous nos lecteurs connaissent, nous nous bornerons à rendre compte de l'effet qu'elle a produit. Le génie inventif d'Alexandre Dumas ne s'est pas courbé, sans fruit, devant l'imagination puissante du poëte anglais, car, bien qu'il offre des parties faibles, le travail du fécond écrivain est réellement remarquable, surtout, si l'on fait la part des rudes difficultés qu'il a fallu surmonter.

L'œuvre de Shakspeare n'a pas été aussi bien comprise, et son succès n'a pas été aussi éclatant, à beaucoup près, que l'on devait s'y attendre. Est-ce parce que le public du boulevard, familiarisé avec le style indompté des théâtres du voisinage, a trouvé trop naïf le chef-d'œuvre de l'illustre poëte; ou bien doit-on en conclure que le goût est parvenu à un tel degré de dépravation, que l'on ne prodigue plus l'enthousiasme qu'à ce qui frappe les yeux en dépit du bon sens et de la vérité? Toujours est-il que le public est resté froid et insensible devant ces caractères, habilement tracés, si frappants de naturel! — Pauvre public!

Digitized by Google

Quant à la critique, elle a, en général, glissé sur le travail des traducteurs, pour diriger tous ses traits contre l'œuvre originale; c'était de l'imprudence, car elle a presque toujours eu la maladresse de s'attaquer aux beautés traditionnelles consacrées par l'art et qu'elle eût dû respecter à ce titre; par exemple, d'impitoyables aristarques ont trouvé trop d'irrésolution, *de bizarrerie* dans le caractère d'Hamlet, sous le prétexte que sa folie n'est que feinte, pendant une grande partie du drame. Mais, messieurs, Shakspeare connaissait mieux que vous la nature humaine, car il savait, lui, que le résultat des passions violentes qui bouleversaient l'âme de son héros, devait être ce chaos d'idées et de résolutions contradictoires, inadmissibles selon vous. Au lieu de reprocher à la traduction d'avoir, à cet endroit, été l'interprète fidèle du génie de Shakspeare, félicitez-la, car elle a montré plus de tact que la critique.

Le mérite principal de MM. A. Dumas et Paul Meurice est, à nos yeux, d'avoir transformé avec une grande habileté, les diverses parties de l'ouvrage dont la traduction littérale eût faussé l'esprit de notre langue. Nous avons remarqué au premier acte une heureuse transposition de scène; à l'apparition de l'ombre du père d'Hamlet, qui dans le texte a lieu dès la première scène, les traducteurs ont substitué un récit remarquable. Hamlet apprend de la bouche de son ami Horatio, le forfait de sa famille; l'ombre apparaît dans la scène suivante qui produit une profonde impression de terreur. Un petit nombre de dialogues et d'épithètes intraduisibles ont été, en outre, adroitement supprimés sans altérer en rien les beautés de la tragédie.

Quoi qu'il en soit, le succès de l'ouvrage n'a été qu'apparent, et il est dû, cette fois encore, en grande partie à la beauté de la mise en scène, à l'effet lugubre de certains tableaux, et surtout, nous le disons avec plaisir, au talent de M. Rouvière qui remplissait le rôle d'Hamlet, et qui a été constamment à la hauteur de la création de Shakspeare.

Nous regrettons de ne pouvoir prédire à cet ouvrage, comme tant d'autres l'ont fait, cent représentations; il est trop littéraire pour mériter cet honneur.

Nous sommes dans la saison *des Revues;* le théâtre du Palais-Royal, fort du succès de ses *Pommes de terre malades*, de nauséabonde mémoire, a ouvert la série de ces parades annuelles auxquelles on a la bonhomie d'accorder de l'esprit et qui ne sont qu'un assem-

Digitized by Google

blage de calembours médiocres, interprétés par des masques plus ou moins grotesques. Cette fois il s'agit d'*huîtres;* soit : la nature des personnages excuse bien des bêtises; nous constatons, toutefois, que ce ne sont pas les huîtres qui ont *battu;* et franchement nous sommes entièrement de l'opinion d'un naïf spectateur qui leur préférait de beaucoup les *huîtres d'Ostende.*

L'Opéra-Comique vient de donner un nouvel opéra de Scribe et Auber, intitulé : *Haydée ou le secret;* c'est un grand succès dont nous nous réservons de parler dans notre prochaine revue.

Nous citerons ici, sous forme de digression, un trait qui peint assez bien notre époque littéraire. La loi du rabais ne respecte plus rien, pas même l'esprit; à l'occasion du nouvel an, on vient d'établir dans plusieurs quartiers de Paris, des dépôts affriandant le public par cette plaisante annonce : « *Magnifiques étrennes!!!!* « *pour* 30 *francs,* au lieu de 300 *francs,* on trouve ici les œuvres « complètes de Scribe! »

Jamais critique plus amère fut-elle adressée à un homme d'esprit!

JULES VIGNERON.

CHRONIQUE.

Le Cercle littéraire et artistique. — Publications de la maison Meynne. — Histoire de l'Empereur et de la Garde impériale. — MM. Juste et Reiffenberg. — M. Wiertz. — Théâtre des Nouveautés. — Société liégeoise pour l'encouragement des beaux-arts.

Une nouvelle société, — *le Cercle littéraire et artistique,* — vient de s'installer à Bruxelles [1], dans les salons du premier étage des galeries Saint Hubert, faisant face au Marché aux herbes. Les tentures et les meubles sont d'une extrême simplicité, mais si d'autres sociétés l'emportent par l'élégance de leur mobilier, il n'en est aucune qui puisse rivaliser de richesses artistiques avec le nouveau lieu de réunion.

1 Le 28 décembre 1847.

Digitized by Google

De belles planches représentant les *Adieux de Fontainebleau* et *Une course de chevaux à Rome* par Horace Vernet, le *Richelieu* et le *Mazarin* de Paul Delaroche ornent les appartements qui donnent dans la galerie de la Reine.

Aux panneaux du premier salon de la façade, étaient attachés au moment de l'ouverture du local, trois tableaux et deux dessins de Madou qui est incontestablement notre peintre spirituel par excellence ; — un paysage de Hellemans dont la supériorité sur Van Assche, contestée du vivant de l'artiste, ne peut plus aujourd'hui être révoquée en doute ; le tableau qui se trouve au Cercle est plein d'air et de profondeur, c'est certainement une des meilleures productions du maître ; — deux petits chefs-d'œuvre de Leys dont l'un est la propriété de M. Jules Dugniolle ; — le portrait de Soliman-pacha (le colonel Selves) et celui d'Horace Vernet peints en camaïeu par M. Eug. Verboeckhoven qui a montré en cette occasion que son talent se prête aux genres les plus différents. Une grande toile de Verboeckhoven nous a révélé un progrès remarquable dans sa manière. Dans le lointain une ville est en feu, on distingue vaguement la fin d'une bataille ; sur le premier plan un cheval expire, mortellement blessé, tandis qu'un autre cheval, son compagnon d'infortune, semble le regarder avec effroi. Cette scène est heureusement composée, et la couleur en est fort belle. Nous n'aurions aucun reproche à adresser à l'habile artiste, si, par une distraction que deux ou trois coups de pinceau auront promptement réparée, il n'avait jeté dans un fossé au second ou plutôt au troisième plan, un cavalier mort dont on ne distingue que les jambes, malheureusement beaucoup trop grandes par rapport aux animaux du premier plan. N'oublions pas un paysage de Lapito, d'un aspect poétique ; l'exécution rappelle trop les décorations de théâtre.

Le Cercle littéraire et artistique aura une galerie permanente d'objets d'art qui seront sans cesse renouvelés ; déjà à la plupart des œuvres dont nous avons parlé ont succédé une toile importante de M. Robie, représentant une vigne chargée de grappes attaquées par les moineaux ; il y a là des parties traitées avec une vigueur étonnante ; M. Robie est certainement appelé à devenir un de nos premiers artistes ; — un panneau de Madou qui a voulu répondre victorieusement aux critiques que l'on adressait à sa couleur. Madou a prouvé qu'il n'avait qu'à vouloir pour être coloriste ; — enfin un

Digitized by Google

beau plan de l'hôtel-de-ville d'Ypres, par M. Dumont. Il faut espérer qu'on finira par se décider un jour à faire disparaître l'affreux escalier qui dépare ce monument.

On admire dans le cabinet de lecture de grands cadres renfermant de magnifiques épreuves avant la lettre, offertes par les Forster et les Calamatta à M. Jules Dugniolle qui a eu l'obligeance d'en enrichir la galerie naissante de la société. Il y a surtout un portrait de Lamennais, qui est incontestablement une des planches les plus belles qu'aient produites les graveurs modernes. Rien ne peut rendre l'impression douloureuse causée par ces traits où se lisent mille espérances déçues et des souffrances dont on ne connaîtra jamais l'étendue.

La bibliothèque du *Cercle littéraire* n'a pas été l'objet de moins de soins. Chaque jour elle s'augmente de quelque recueil, de quelque journal nouveau. La commission a l'intention de réunir la collection la plus complète possible de Revues littéraires, de publications scientifiques et artistiques. Bientôt les sociétaires auront à leur disposition les *Annales archéologiques* de Didron, le *Bulletin des Arts* que dirige le bibliophile Jacob, le journal de musique publié par Schlesinger, le *Pictorial Times*, le *Messager des sciences historiques* de Gand, *la Flandre libérale*, *la Revue indépendante*, *la Revue numismatique*, le *Journal des savants*, la *Revue de bibliographie analytique*, le *Serapeum* du docteur Robert Naumann, *The numismatic chronicle*, la *Revue archéologique*, *The London illustrated News*, le *Dusseldorfer Monatsstefte*, le *Punch*, *etc.*

— Une *histoire du moyen-âge* par M. Th. Juste vient de paraître dans la *Bibliothèque nationale* ; nous nous en occuperons incessamment. Nous parlerons dans notre prochaine livraison de l'*Annuaire de la bibliothèque royale de Belgique*, par M. Reiffenberg, et nous aurons en même temps, de curieux détails à donner sur le *Bulletin du bibliophile belge*, dirigé par le même M. Reiffenberg. *L'Observateur* a publié à propos de l'*Annuaire* un excellent article de critique littéraire.

— M. Daems-Schoy [1] vient de recevoir les sept premières livraisons de l'*Histoire de l'Empereur et de la Garde impériale*, par Charlet. Nous apprécierons cette importante publication à laquelle préside

[1] Montagne de la Cour, n° 56.

Digitized by Google

la veuve de l'illustre artiste, dans la notice biographique que la *Revue* consacrera à un peintre dont les arts déplorent encore vivement la perte.

— M. Wiertz a terminé deux tableaux de dimension colossale ; il se propose de les exposer publiquement à Bruxelles.

— Grâce à l'inconcevable conduite de M. Meeus, le propriétaire du théâtre des Nouveautés les artistes-sociétaires viennent d'être obligés de suspendre de nouveau les représentations. M. Meeus est vraiment la ruine de son théâtre, jamais personne n'a moins compris ses intérêts.

Le 31 décembre, on a donné sur notre scène des boulevards un *soliloque en un acte et en vers* (sic) en l'honneur et gloire de Vésale. Les auteurs de ce chef-d'œuvre sont M. Jules Bertrand, ex-artiste des théâtres des Nouveautés et du Vaudeville et un M. Colliot qui se passe la fantaisie d'ajouter à son nom tantôt celui de *Durozoir*, tantôt celui de *De Vroncourt*. Cette fois le collaborateur de M. Bertrand signe Emile Colliot de Vroncourt. Ces messieurs font exprimer à Vésale mourant le regret d'expirer loin de sa patrie, dans une île déserte, et de ne pouvoir par conséquent être disséqué par les médecins ses élèves.

« Ce serait odieux de mourir loin du monde
« De voir tomber mon nom dans une nuit profonde,
« D'expirer sans livrer les fibres de mon corps
« Aux hommes de cet art créé par mes efforts. »

— Outre les *œuvres choisies* de Chopin, et les dernières nouveautés que la saison des étrennes fait éclore, la maison Meynne vient de publier quelques productions dues à plusieurs de nos artistes. M. Huberti a écrit pour baryton, une scène dramatique assez développée : *Le Tasse*. Nous y retrouvons toutes les qualités de l'auteur, une mélodie large, un sentiment toujours vrai, un style soutenu et une entente parfaite des effets vocaux ; cette dernière qualité distingue surtout M. Huberti et les chanteurs lui en tiennent bon compte. Deux mélodies de MM. Stadtfelt et Fradel nous paraissent mériter d'être recommandées à nos lecteurs. *La cloche* de M. Stadtfelt est un petit tableau où l'on reconnaît la puissance de touche d'un compositeur habitué à traiter des sujets plus vastes. Quant à

Digitized by Google

ERRATUM.

Page 230, vers 22e, (9e livraison).

Au lieu de : **Si gonflés d'or et de grandeur.** ***Lisez :*** **Si gonflés d'or et de grandeurs.**

Digitized by Google

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

La REVUE de BELGIQUE paraît le 15 de chaque mois par livraisons de 96 pages environ, formant à la fin de l'année deux beaux volumes in-8°.

Les abonnés reçoivent, à la fin de chaque volume, une couverture, une table des matières et un errata général.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour Bruxelles : *Par an*, 12 francs, payables par trimestre.
Par semestre, 7 francs.

Pour la Province, *franco : Par an*, 13 fr. 50 payables par semestre, et par mandat sur la poste.
Par semestre, 8 fr.

Pour la France, *franco : Par an*, 15 fr.

Pour l'Allemagne, *franco* : *Par an*, 18 francs. Correspondance générale, Mayer et Flatau, à Bruxelles, et J. A. Mayer, à Aix-la-Chapelle.

Tout abonnement est payable à la réception de la première livraison.

On s'abonne pour six mois et pour un an.

Les abonnements à l'année courent à partir du 15 avril 1847, les abonnements au semestre datent du 15 avril et du 15 octobre.

Toutes lettres, réclamations et demandes d'abonnement doivent être adressées *franco* au bureau de la Revue, rue des Minimes, 25. Les réponses seront données dans chaque livraison, à l'article *Correspondance*.

IMPRIMERIE DE ÉMILE LELONG ET C^ie^, RUE DES MINIMES, 25.

Digitized by Google

DÉPOSÉ. — LA REPRODUCTION DES ARTICLES EST INTERDITE.

REVUE DE BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

.... La Muse aime la Jeunesse,
Elle peut venir parmi nous.

2me ANNÉE.

IIme LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1848.

SOMMAIRE.

pages.

Harmonie. — Prière au bord d'une houillère. TH. WEUSTENRAAD. . . . . 385 et 388
Études sur les écrivains modernes. — II. Les poëtes-ouvriers de la France. (Suite et fin). ALEXANDRE WAUQUIER. 389
Demain. — Mme RUELENS (Mlle LOUÏSA STAPPAERTS). . 402
Lettre à M. Sainte-Beuve. N. L. V. H. 403
Mélanges philosophiques et religieux, par Bordas-Demoulin. PAUL VOITURON. 407
Le nouveau monde. Chanson. V. G. 430
Succédanés du chloroforme. J. D. HANNON. 433
Écrivains modernes de l'Italie. J. D. GUERRAZZI. — *Véronique Cybo, duchesse de St-Julien. Nouvelle historique. Traduction de* M. E. F. G. 438
Les mystères Égyptiens, fragment, traduit de Schiller. HENRI SAMUEL. 449
Lettres sur les théâtres de Paris. ANSELME ROELENS *et* JULES VIGNERON. . . . . 455 et 465
CHRONIQUE DRAMATIQUE. FR. S. 471
Lettre à MM. les Directeurs de la Revue de Belgique. L. VAN ROY. 478
*Lettre à M. le Rédacteur en chef de l'*INDÉPENDANCE BELGE. 470
A propos d'un article de la Flandre libérale. T. DECAMPS. 482
Exposition artistique au profit des Flandres. 484
CORRESPONDANCE. — A nos Abonnés.

BRUXELLES,

AU BUREAU DE LA REVUE DE BELGIQUE,

RUE DES MINIMES, 25.

Digitized by Google

Digitized by Google

HARMONIE.

—

Gloire à la puissante Industrie,
Reine de la terre et des eaux !
L'homme enfin comprend son génie,
Il ose admirer ses travaux ;
Le cri du sol sous la charrue,
Du marbre enlevé par la grue,
Du bronze frappé du marteau,
Pour son oreille a plus de charmes
Que le canon d'un peuple en armes,
Tonnant sous un sanglant drapeau !

—

Que j'aime à voir sur nos rivages
Le Temple vivant du Travail
Resplendir sous de verts ombrages,
Frais ornement de son portail ;
Régner sur nos plaines fumantes,
Du haut de ses tours flamboyantes,
Du haut de ses noirs minarets,
Fiers de se mirer dans un fleuve
Qui porte aux cités qu'il abreuve
Tous les trésors d'un saint progrès !

Digitized by Google

Jadis le Ciel dans sa tendresse
Couronnait d'un azur plus doux,
Ces monts d'où l'antique sagesse
Descendit au milieu de nous ;
Il aimait à parer leurs cimes,
Leurs flancs, leurs rochers, leurs abîmes
D'un éternel manteau de fleurs,
Et faisait jaillir de leur base
Des sources qui versaient l'extase
Aux poëtes comme aux pasteurs.

—

Non moins propice à ma patrie
Qu'il enrichit de ses bienfaits,
Partout où la noble Industrie
Élève un autel à la Paix,
Il prodigue encor sans mesure
Et les splendeurs de la nature
Et les trésors de sa bonté,
Tributs réservés au courage
Qui sait agrandir l'héritage
Promis à la postérité.

—

Partout, quand le fils de la Terre
Suspend les saints travaux du jour,
L'astre bienveillant qui l'éclaire
Lui sourit avec plus d'amour ;
Le fleuve l'appelle au rivage,
La brise l'accueille au passage
Par un murmure plus flatteur,
Et chaque arbre de la vallée
Répand sur sa route voilée
Plus de parfums et de fraîcheur.

Digitized by Google

Héros de la terrestre fête,
Il entonne un chant fraternel,
Et quand la forêt le répète
Au mont qui le redit au ciel,
Ravi d'une extase inconnue,
Il croit entendre dans la nue
Dont les flancs s'ouvrent sans effroi,
La voix sublime de Dieu même
Qui dit à la terre : Je t'aime ;
A l'homme : Aime-la comme moi !

—

Ranimé par la voix céleste,
Il la bénit avec ferveur,
Rompt le dernier pain qui lui reste
Humide encor de sa sueur,
Tend sa coupe à l'urne d'argile
Qui verse à son âme virile
L'oubli des dangers et des maux,
Et, se levant plus intrépide,
Poursuit sur la foi de son guide
Le cours de ses puissants travaux.

—

Triomphe ! Ainsi par la nature,
Payé d'un retour généreux,
L'homme reçoit avec usure
Le prix d'un sort laborieux ;
Il s'unit au vœu de la terre,
Il s'unit au Dieu qu'il révère,
Par des liens toujours plus doux,
Et chaque progrès qui l'honore,
Embellit et resserre encore
Ce lien, le plus saint de tous.

TH. WEUSTENRAAD.

Digitized by Google

PRIÈRE AU BORD D'UNE HOUILLÈRE.

Livre longtemps fermé dont les vivantes pages
Flottaient au gré des vents à l'aurore des âges ;
Du globe primitif herbier monumental,
Déroule à mes regards ton luxe végétal !
Sortez, vastes forêts, de vos linceuls de pierre,
Des siècles entassés secouez la poussière,
Relevez-vous, debout ! sur la terre et les eaux,
Venez reconquérir vos splendides berceaux ;
Prêtez-nous le secours de vos forces nouvelles,
Pour soumettre et dompter les éléments rebelles;
Par des prodiges d'art étonnez le soleil,
Le seul témoin vivant de ce second réveil,
Et de vos troncs en flamme illuminant nos plages,
Mélant vos flots d'encens aux vapeurs des nuages,
Allez glorifier, dans un suprême adieu,
La puissance de l'homme et la bonté de Dieu !

Th. Weustenraad.

Digitized by Google

ÉTUDES SUR LES ÉCRIVAINS MODERNES.

II.

LES POÈTES OUVRIERS DE LA FRANCE.

CHARLES MAGU [1].

Magu est le patriarche des poëtes-ouvriers ; dès avant 1805 l'amour lui inspirait des vers. Il avait alors dix-sept ans. La célébrité dédaigna le jeune homme et couronna le vieillard ; il est même permis de supposer que sans cette vogue qui fit rechercher avec empressement tous les artisans doués de l'instinct poétique, le pauvre vieux tisserand serait resté obscur et méconnu dans son village de Lizy. Ce ne fut que vers 1840 qu'on parla de lui, et l'éloge pour s'excuser d'être venu tard, alla jusqu'à l'exagération. Peu de poëtes ouvriers reçurent un accueil aussi bienveillant en France. Magu eut ses enthousiastes, et d'intrépides louangeurs allèrent jusqu'à dire qu'il rappelait l'inimitable fabuliste. Ils tombaient dans une erreur profonde. On ne peut refuser au tisserand de Lizy ce mélange de bonhomie et de malice qui fait le charme du conteur ; son style est facile et clair. Mais delà au sens philosophique du bon Lafontaine, à la finesse de ses aperçus, à son vers brillant par la pensée ou par le tour ingénieux et vif, il y a loin, immensément loin. Charles Magu a parfois une simplicité pleine de séduction, mais souvent il tombe dans le prosaïsme, dans un verbiage que n'excuse pas toujours l'esprit. Ce qui explique le mouvement sympathique qui a porté tous les lecteurs vers lui, c'est sa modestie, son humilité, la naïveté avec laquelle il s'étonne de voir l'attention fixée sur lui, le pauvre tisserand qui cherche et rassemble quelques rimes sans

1 Suite et fin. Voyez 1re année, vol. III, p. 151, et 2me année, vol. IV, p. 60 et 454, et vol. V, p. 19 et 118.

Digitized by Google

conséquence, tandis que ses mains font voltiger la navette. Sa position difficile n'a pas été pour rien dans l'intérêt qu'il a soulevé. On s'est vivement ému à l'idée de ce bon vieillard aux douze enfants, conservant sa douce gaîté malgré la misère, chantant du fond de ce caveau, espèce de tombe où le travail l'enferme tout le jour [1]. On a voulu, en achetant son livre, réaliser tous ses vœux ; il les bornait à rentrer comme propriétaire dans le modeste héritage d'où la nécessité avait chassé ses parents. Nous ne parlerons pas du patronage de Georges Sand, de Béranger et de Mme De Feray, qui contribuèrent beaucoup à ses succès.

Du reste le bonhomme sait se rendre justice, et montre plus de sens que ses admirateurs. — De la célébrité, à moi ! s'écrie-t-il ; pour avoir chanté les malheurs de ma pie, ou la mort d'un chat de grande maison ! Me donner le nom de grand, à moi qui ne fut jamais qu'à moitié poëte !.. Ce jugement sur lui-même est parfaitement sage, et le vieux tisserand sent bien ce qui lui manque, l'élévation des idées, la portée philosophique et l'éclat des couleurs. Nous paraîtrons sans doute d'une sévérité excessive en demandant à l'ouvrier sans instruction, des qualités qui souvent font défaut à des littérateurs nés dans un milieu beaucoup plus favorable à l'étude et au développement de l'intelligence. Mais nous envisageons ici les œuvres de Magu au point de vue de l'art. Nous jugeons ses productions, abstraction faite de ses qualités personnelles et des efforts qu'il a dû faire pour arriver à ce degré de perfection. Nous disons notre sentiment sur l'écrivain ; l'homme a plus que tout autre nos sympathies. Il suffit de jeter un regard sur sa vie laborieuse pour comprendre jusqu'à quel point il mérite l'encouragement et l'éloge : plus que tout autre, Charles Magu est le fils de ses œuvres.

Né à Paris, il fut transporté tout jeune au village de Tancrou, près de Lizy où il habite maintenant. L'aspect des champs remue l'âme et l'élève ; le spectacle d'une nature toujours variée, toujours belle sous l'œil de Dieu, a dû réveiller et entretenir en lui le sentiment poétique. On s'étonnerait de ne pas rencontrer plus de poëtes au village, si l'on ne savait que le travail y prend l'homme au sortir de l'enfance pour ne plus l'abandonner. Dès lors, toujours courbé sur son sillon, il ne lève plus les yeux vers le ciel pur et resplendissant ;

[1] On sait que les tisserands font leurs toiles fines dans les caves, où la température est presque toujours la même.

Digitized by Google

dévoré par le souci du lendemain, il reste insensible aux beautés agrestes qui l'entourent.

Magu eut assez de force d'âme pour résister à cette épreuve, ou plutôt, assez de philosophie pour trouver dans le charme de la campagne une compensation aux durs labeurs imposés à ceux qui lui demandent leur nourriture. Avant d'entrer en apprentissage chez un tisserand, notre poëte gagnait sa tranche de pain bis à enlever des champs de blé les cailloux et les ronces. L'hiver, ce travail manquant, il fréquentait l'école du village. Le temps qu'il consacra à son instruction ne dépassa guère une année pleine. Un peu de lecture, d'écriture et de calcul, voilà ce que lui enseigna son premier maître ; le second, n'était plus de ce monde : ce fut Lafontaine. Celui-ci, bien différent du premier, *l'instruisit en l'amusant :* il lui apprit à penser et à exprimer ses idées dans un style aussi pur qu'attrayant. On comprend la passion d'un enfant du village pour les œuvres de Lafontaine. C'est dans les champs surtout qu'on doit les lire. Cette nature animée, ces oiseaux chantant au-dessus de votre tête, ces douces brebis qui broutent à vos pieds, font des petits drames du fabuliste autant de réalités, et redoublent le charme du livre. Magu le portait toujours avec lui ; il était son compagnon, il fut longtemps son seul ami. Cependant un seul ouvrage ne pouvait satisfaire son goût pour la lecture ; les économies de l'ouvrier tisserand se convertirent en livres, ses nuits en veilles. Mais le ciel sembla s'irriter du bonheur qu'il trouvait dans l'étude, et lui envoya l'ophthalmie. Une cataracte sur l'œil droit, une taie sur l'œil gauche, Charles fit d'abord d'amères réflexions ; puis l'idée lui vint, ne pouvant plus lire ses auteurs chéris, de parler leur langage, et il attendit philosophiquement sa guérison en faisant des vers. Il chanta d'abord sa cousine, car pour comble de maux, le pauvre aveugle était amoureux. Revenu à la santé, mais non à la raison, il continua à rimer dans ses moments de loisir. A vingt ans, il se maria à sa Catherine adorée, qui tous les ans lui donna un beau garçon et ne voulut s'arrêter qu'à la douzaine. Bien que le bon Magu dise quelque part : les enfants font la richesse du pauvre, il ne souffrit pas moins de la misère au milieu de sa nombreuse famille. En 1840 ses poésies commencèrent à exciter l'intérêt et sa position changea tout à coup. Chacun voulut voir le poëte tisserand ; de hauts personnages, bravant l'odeur de la tourbe, vinrent s'asseoir à son foyer. Les uns croyaient trouver en

Digitized by Google

lui un homme supérieur ; les autres, un homme ridicule ; tous se trompèrent. Dès l'abord, Charles Magu leur parut ce qu'il était réellement, un ouvrier estimable, simple dans son langage et dans ses manières, plein de bon sens, fort peu infatué de son mérite, songeant à améliorer sa position et non à sortir de sa sphère. Cette conduite modeste et sage ravit les visiteurs : ils n'eurent plus de repos que ses œuvres ne parussent ; les dessinateurs s'offrirent à l'envi pour reproduire ses traits ; Béranger lui écrivit une lettre touchante où il l'appelait son confrère. M. Villemain s'inscrivit pour cinquante exemplaires de ses poésies ; Mme De Feray lui fit obtenir une pension de deux cents francs ; la société d'agriculture, sciences et arts de Meaux lui décerna une médaille ; les élèves de rhétorique du collége de St-Omer lui offrirent une bible magnifiquement reliée ; la lithographie multiplia ses portraits ; il eut même les honneurs du bronze... que manquait-il à sa gloire ? — Rien. Mais il manquait à son bonheur la maisonnette avec le petit jardin qu'avait habitée sa famille... Maintenant, sans doute, il la possède ; accueillis avec une bienveillance croissante, les deux volumes de ses poésies qui parurent en 1840 et en 1842, ses œuvres complètes éditées en 1846 par les soins d'Auguste Chopin, *son admirateur et son ami*, lui ont permis de réaliser ses vœux plus modestes et plus sincères que ceux d'Horace, le riche affranchi. Puisse le Ciel y mettre le comble en lui accordant cette pension d'*un franc par jour* qu'il poursuit avec tant d'ardeur dans ses rêves d'or !

Charles Magu n'est pas ingrat ; partout il se montre reconnaissant, sinon étonné de l'accueil qu'il reçoit ; à chaque page de son volume on trouve des actions de grâces : *Remercîments à Auguste Chopin, à mes amis, à Béranger ; remercîments à Mme la comtesse de Volney, à M. Champion, aux élèves du collége de St-Omer...* Cela du moins fait l'éloge de son cœur. Il montre une noble indépendance dans la pièce à M. B., dont voici la fin :

Je vous dirai pourtant quel bien j'ambitionne
Et ce qu'il me faudrait pour combler tous mes vœux.
Je ne le dis qu'à vous, n'en parlez à personne,
Écoutez à quel prix je pourrais être heureux.

Voici mon rêve d'or et ce que je souhaite,
Ce qu'en ma pauvreté je demande au destin :
Pour y finir mes jours, une humble maisonnette,
Tout auprès un petit jardin.

Digitized by Google

Lamartine, Byron, Châteaubriand, Voltaire,
Rendraient délicieux mon fortuné séjour,
Et pour en écarter à jamais la misère,
Une rente d'un franc par jour.

Alors j'aurais du temps pour remplir l'hémistiche,
Ma lyre exhalerait de plus suaves sons,
Mon vers serait coulant, ma rime serait riche,
Et l'on applaudirait peut-être à mes chansons.

Veut-on de la modestie jointe à une charmante délicatesse, on lira ces vers adressés à M. Boussart qui l'engageait à demander le patronage de Béranger :

Que voulez-vous du pauvre solitaire ?
J'adresserais des vers à Béranger !
En l'admirant je sens qu'il faut me taire:
Frapper si haut... je n'y dois pas songer.
Auprès de lui je ne suis qu'un atome;
Son cœur est bon, je le sais, mais, hélas !
Moi, si petit, déranger un grand homme,
Je n'ose pas, je n'ose pas !

Dans sa retraite aller troubler un sage,
Il s'en plaindrait, est-ce à moi de l'oser ?
Trop d'importuns jusqu'en son hermitage,
Ami, sans moi, vont le tyranniser.
Un mot de lui, ce serait ma fortune,
Mais de répondre il est peut-être las ;
A tant de voix j'en joindrais encore une !
Je n'ose pas, je n'ose pas.

J'ai ses refains que je chante à toute heure,
J'ai son portrait, j'espère plus encor,
Bientôt son buste ornera ma demeure,
C'est d'un ami que j'attends ce trésor.
Mon cœur me dit : Apprête une couronne,
Sur son front pur tu la déposeras....
Je le ferai... mais plus... qu'on me pardonne,
Je n'ose pas, je n'ose pas.

Quand Magu veut aborder un ordre d'idées trop élevé pour lui et sortir, pour ainsi dire, de son cœur, il n'est pas très-heureux ; on en jugera par cette ode, qu'il a eu du moins le bon sens de laisser inachevée :

Le secret de notre existence
Appartient seul à son auteur.
La vie est un bienfait immense
Que dispense le créateur.

Digitized by Google

Sa source, qu'on peut méconnaître,
Découle du souverain maître,
Gardons-nous d'y porter la main.
Craignons d'outrager la nature ;
La religion douce et pure
Gémit d'un sacrifice humain.

Vous usez de vos lois terribles
Pour atteindre les scélérats ;
Dites, êtes-vous infaillibles,
Témoins, jurés et magistrats ?
Le sang de plus d'une victime
Fume encor... Pour fermer l'abîme
Renversez-y les échafauds ;
Sortez de cette horrible voie :
Le sépulcre garde sa proie,
Mais on peut rouvrir les cachots...

. . . . . .
. . . . . .

Il y a du sentiment dans *Le chien sauvé*, une bonhomie charmante dans les *Strophes à ma femme*. Nous termirons notre article en citant *La petite navette*, cette pièce qui a fait la fortune du poëte, et que ses partisans ne nous pardonneraient pas de passer sous silence.

Cours devant moi, ma petite navette,
Passe, passe rapidement !
C'est toi qui nourris le poëte,
Aussi t'aime-t-il tendrement.

Confiant dans maintes promesses,
Eh quoi ! j'ai pu te négliger...
Va, je te rendrai mes caresses,
Tu ne me verras plus changer.

Il le faut, je suspends ma lyre
A la barre de mon métier ;
La raison succède au délire,
Je reviens à toi tout entier.

Quel plaisir l'étude nous donne !
Que ne puis-je suivre mes goûts !
Mes livres, je vous abandonne...
Le temps fuit trop vite avec vous.

Assis sur la tendre verdure,
Quand revient la belle saison,
J'aimerais chanter la nature...
Mais puis-je quitter ma prison ?

Digitized by Google

La nature... livre sublime !
Le sage y puise le bonheur,
L'âme s'y retrempe et s'anime,
En s'élevant vers son auteur.

A l'astre qui fait tout renaître
Il faut que je renonce encor ;
Jamais à ma triste fenêtre
N'arrivent ses beaux rayons d'or.

Dans ce réduit profond et sombre,
Dans cet humide et froid caveau,
Je me résigne, comme une ombre
Qui ne peut quitter son tombeau.

Qui m'y soutient ? c'est l'espérance,
C'est Dieu, je crois en sa bonté ;
Tout fier de mon indépendance,
Je retrouve encor la gaîté.

Non, je ne maudis pas la vie,
Il peut venir des temps meilleurs ;
Quelque peu de philosophie
M'en fait supporter les rigueurs.

Tendre amitié, qui me *console*,
Ne viens-tu pas me visiter ?
Ah ! combien j'aime ta parole,
Et qu'il m'est doux de l'écouter !

Je me soumets à mon étoile ;
Après l'orage, le beau temps...
Ces vers, que j'écris sur ma toile,
M'ont délassé quelques instants.

Mais vite reprenons l'ouvrage,
L'heure s'enfuit d'un vol léger ;
Allons, j'ai promis d'être sage,
Aux vers il ne faut plus songer.

Cours devant moi, ma petite navette,
Passe, passe rapidement !
C'est toi qui nourris le poëte,
Aussi t'aime-t-il tendrement.

EUGÈNE ORRIT.

S'il est un poëte qui doive nous inspirer un touchant intérêt, c'est Eugène Orrit, enlevé à la fleur de l'âge comme Hégésippe Moreau, comme lui tué par le travail, le malheur et la maladie. Sans doute

Digitized by Google

il aurait montré le même talent si le temps lui avait permis de mûrir sa jeune tête : la mort fut sans pitié. Il n'a laissé, pour ainsi dire, que des fragments, des pièces inachevées. Mais les plus belles espérances sont là... étouffées dans leur germe. Doublement malheureux, il n'a pu tenir ses promesses et mettre la dernière main à son œuvre ; doublement malheureux, car il avait le pressentiment de sa fin prochaine et sentait toute l'imperfection de ces ébauches sur lesquelles on allait le juger. Rien de plus pur que les sentiments exprimés dans ses poésies, rien de plus généreux, de plus noble que sa vie.

Frappé par des revers successifs, longtemps emprisonné pour dettes, son père avait été forcé de se faire apprenti correcteur, pour arracher à la misère sa femme et ses deux enfants. Le jeune Orrit se persuada que le ciel l'avait fait naître pour être le soutien, l'appui de sa malheureuse famille : tout enfant, cette idée le préoccupait incessamment. A cinq ans il savait lire et écrire ; comment ? Sa mère même l'ignore. Il connut peu les jeux de son âge, il les fuyait ; ses livres étaient ses seuls compagnons, les succès littéraires, ses rêves de tous les instants. Car les succès littéraires donnent la fortune, la considération, et la misère et son abaissement pesaient tant à son âme fière ! Frappée de ses dispositions précoces, sa mère le présenta à l'illustre Jacotot, cet homme qui voyait dans l'instruction une mission sainte. — Que veux-tu apprendre ? demanda le vieillard à son futur élève. — Tout ! répondit celui-ci. Réponse d'enfant, mais qui peint admirablement l'impatient désir dont il était tourmenté. Jacotot commença par lui enseigner les langues, et le jeune homme fit sous sa direction des progrès si rapides qu'ils étonnaient le maître. Eugène Orrit redoublait d'ardeur, il voyait s'approcher le but tant souhaité. Non-seulement la science récompensait ses efforts, mais la poésie semblait aussi lui sourire : un recueil de vers, dès longtemps commencé, venait de s'achever enfin. Un nouvel avenir, un avenir de bonheur était attaché à la publication de ce livre : la pauvre famille le comprenait, mais elle était à bout de ressources. Le père Orrit, ouvrier imprimeur, comme nous l'avons dit, composa de ses mains les œuvres de son fils : le volume parut... Que de sueurs, que de peines il avait coûtées ! — personne n'y fit attention, ou si la critique s'en occupa, ce fut pour en relever les défauts, pour jeter le sarcasme à ce jeune poëte inexpérimenté. On

Digitized by Google

ne pouvait s'y méprendre cependant. Eugène Orrit n'était pas de ces écoliers qu'un fol amour-propre égare ; les qualités dont il faisait preuve à son début, réclamaient pour lui quelque indulgence. Mais il était pauvre, sans protecteur : on le repoussa sans miséricorde.

Pas un exemplaire du recueil ne se vendit et la misère devint plus poignante encore dans la pauvre demeure. Le poëte souffrit horriblement, mais il ne perdit pas courage. Une voix intérieure lui disait que plus tard on lui rendrait justice, que plus tard il saurait arracher l'éloge à la critique dédaigneuse. Seulement, il demanda au travail de l'atelier, ce pain que ne pouvait encore lui procurer sa plume : il se fit correcteur d'imprimerie. Et le soir, quand il rentrait chez lui brisé par la fatigue, il pensait à sa famille, trouvait de nouvelles forces dans son dévouement, et commençait sa rude tâche d'écrivain ; le sommeil obtenait à peine quelques heures. Sa santé devait s'épuiser à ce labeur excessif ; la maladie se révéla dans cette poitrine courbée sans relâche, et le jeune homme s'aperçut bien que le trépas viendrait avant le succès. Il mena cependant son œuvre jusqu'au bout, luttant avec une admirable énergie contre la nécessité et le mal qui le rongeait au-dedans. — A vingt-six ans, il avait cessé de vivre [1]. Le lendemain de sa mort, son père succombant à la douleur, au besoin peut-être, s'endormit pour ne plus se réveiller. Le même convoi funèbre suffit pour les deux [2]. Lorsque le malheureux poëte eut quitté ce monde, d'éloquentes voix retentirent sur sa tombe et prônèrent son mérite. Car c'est une chose digne de remarque autant qu'affligeante : parmi les critiques d'aujourd'hui, les uns semblent prendre à tâche d'abreuver de dégoûts l'écrivain qui commence ; les autres guettent avidement l'instant de sa mort, pour chanter ses louanges... On dirait qu'ils s'entendent et se proposent un but commun : faire un peu de bruit ; le poëte, mort ou vivant, c'est le prétexte.

Eugène Orrit est né à Paris d'un père espagnol et d'une mère française, et il semble qu'il doive à l'un l'élévation des idées et la pompe des images, à l'autre la grâce touchante et le sentiment. Car ces qualités brillent çà et là dans ses œuvres interrompues. N'eût-il écrit que *La veille de la prisonnière*, c'en serait assez

[1] Il était né en 1817.

[2] Lettre de Mme Ve Orrit à M. Saint-Rhéal.

Digitized by Google

pour n'être pas oublié ou confondu avec la tourbe des poëtes avortons. Il y a, dans cette pièce, de la fraîcheur, de la sensibilité et ce vague, ce mystérieux tant aimé de la nouvelle école. Son plus grand défaut, c'est de rappeler *La captive* d'André Chénier, dont elle est loin d'avoir la perfection.

A travers les barreaux du séjour de douleur,
Au sonner de minuit, se glissait la lueur
D'un suave rayon de lune ;
Et celle qui veillait dans la crainte et l'espoir,
Vers l'astre bien-aimé qu'elle ne pouvait voir
Souleva sa paupière brune.

Tel un ange de marbre, au profil calme et doux,
Jour et nuit sur l'autel adorant à genoux ;
Telle la blanche prisonnière
Attendait, immobile, et de cet angle obscur,
Son refuge quand vient le soir, ses yeux d'azur
Suivaient la trace de lumière.

Elle joint les deux mains sur son cœur frémissant,
Car elle pense au ciel d'où le rayon descend,
A ce ciel où sa mère prie
Pour sa fille innocente et que l'on fait souffrir,
Et l'orpheline alors redoutant de mourir,
Pleure sa jeunesse flétrie.

Quoi ! dans cette nuit même où ses maux finiront,
Une amère douleur rend plus pâle le front
De la captive agenouillée ;
Et quand d'un air de doute elle s'est dit : demain...
Sous ses cheveux tombant elle a senti sa main
D'une froide sueur mouillée.

« L'heure fuit... Que fait-il ? Oh ! s'il ne venait pas !
« Je souffre... Vainement je l'appelle tout bas.
« Mon Dieu je suis seule et mourante ! »
Ainsi murmure-t-elle. et prompte à s'effrayer,
Elle boit à longs traits l'eau du vase grossier
Pour calmer sa soif dévorante...

Et s'éloignant déjà dans son rapide tour,
Le rayon laisse à peine au sol noir de la tour
Une étroite ligne argentée,
Et l'enfant tout en pleurs, qui se sent défaillir,
Écoute, mais hélas ! n'entend nul bruit venir
A son oreille épouvantée...

Il y a encore des strophes charmantes dans le morceau qui fait

Digitized by Google

suite à celui-ci : *Le sommeil de la prisonnière.* Que peut-on reprocher aux vers suivants ?

Telle alors sommeillait, oubliant le malheur,
Et d'un bras soutenant son front beau de pâleur,
La jeune fille blanche et frêle ;
L'autre bras retombait, effleurant le sol noir ;
Ainsi l'oiseau malade, assoupi vers le soir,
Faible, laisse traîner son aile.

La fraîche violette, en son lit de gazon
Dort moins paisiblement qu'au fond de sa prison
L'enfant sur la paille étendue ;
Pareille à la rosée aux lèvres de la fleur,
A ses yeux demi-clos, fatigués de douleur,
Brille une larme suspendue...

Le lever du soleil offre vers la fin des passages qui ne sont pas sans éclat :

Mais non ! — Sans t'affliger de nos brouillards immondes,
O radieux soleil, tu poursuis ton essor,
Et mènes après toi ton cortége de mondes
En laissant sur leur front traîner ta robe d'or.

Peu t'importe en ton cours la vapeur de la terre,
Ce globe inaperçu roulant autour de toi ;
Voudrais-tu donc ternir, dans ce lieu délétère
L'éclat de ton regard de roi ?

Les champs de l'infini s'éclairent, quand tu passes ;
Tu vois tourbillonner en essaim tes pareils,
Et tu vas saluant de loin dans les espaces,
Au centre de leurs cieux, tes frères les soleils :

Tu marches à travers ces immenses royaumes,
Ces astres orgueilleux, au calme solennel,
Grand univers pour nous, et fragiles atomes
Dans les rayons de l'Éternel.

Maintes pièces des *Soirs d'orage* (c'est le titre des poésies légères d'Eugène Orrit) révèlent encore son talent : l'*Église* dont le début est assez ferme ; *La jeune fille mourante* où l'on trouve épars des traits de sentiments ; *Le réveil* dont les strophes finales ont quelque chose de saisissant :

Heureux qui sans effort, à toute heure inspiré,
Peut semer à loisir sur un tissu doré
Les perles de la fantaisie !
Moi, sous un joug fatal, travailleur chancelant,
J'arrache du profond de mon cœur tout sanglant
Ma palpitante poésie.

Digitized by Google

J'accomplirai pourtant ma noble mission,
Jusqu'à ce que, frappé de malédiction,
Le rocher du désert s'épuise,
Et qu'au brûlant clavier de mes fougueux transports
Ne sachant plus vibrer en habiles accords,
La harpe dans mes mains se brise.

Avant de fermer le livre des poésies légères, nous citerons encore le *Chant d'adieu ;* l'auteur le met aux lèvres d'une jeune fille, mais on voit bien qu'il pensait à lui-même en l'écrivant : courte comme sa vie, la pièce n'a que quatre strophes.

Adieu, beau ciel qui me fus doux à voir,
Source aux flots clairs, de feuilles parsemée,
Prairie en fleurs, pins au branchage noir,
Vieille maison de mon cœur tant aimée !
— Le rossignol chante sous la ramée.

Oui, pour jamais adieu, vieille maison
Où j'essuyais les larmes de ma mère ;
Adieu là bas au tombeau de gazon
Où j'ai prié sur sa cendre si chère.
— Le rossignol a fini sa chanson.

Je vais mourir ; qui me regrettera ?
D'aucun ami je ne serai nommée ;
Après ma mort, personne ne viendra
Baiser, pleurant, ma paupière fermée.
— Le rossignol chante sous la ramée...

Je vois finir ma dernière saison
En regrettant chaque feuille qui tombe ;
J'aimais toujours le trompeur horizon !
Mais la nuit vient ; c'est la nuit de la tombe.
— Le rossignol a fini sa chanson...

Nous ne pouvons finir sans parler des fragments de féeries et de drames laissés par Eugène Orrit. Dans les *Esprits,* il aborde le monde de la fantaisie et de l'idéal. Il avait tout ce qu'il faut pour réussir sur ce terrain aussi neuf que vaste. Dans *les Enfants de Lazza,* il montre assez d'imagination et de force pour fournir toute la carrière. On reconnaît facilement en certains endroits que l'auteur se nourrissait de la lecture de Corneille et de Victor Hugo ; il cherche à prendre leur manière. Mais parfois il pousse trop loin l'imitation de ces grands maîtres. La scène entre Ruy Velasquez et Fernand, où l'on rencontre des traits de vigueur étonnants, nous fait trop souvenir des plus belles situations du Cid et d'Hernani.

Digitized by Google

Nous avons passé en revue, peut-être un peu rapidement, les poëtes-ouvriers de la France. Quelques-uns auraient mérité de nous arrêter plus longtemps. Mais c'est à dessein que nous n'avons pas donné plus de développement à notre travail. Nous avons voulu rassembler dans un cadre assez restreint tous les chantres populaires, afin que le lecteur pût d'un coup-d'œil apprécier et leur nombre et leur portée. Leur influence sur les lettres sera presque insensible ; ils forceront peut-être la haute littérature à tenter de nouveaux efforts pour n'être pas égalée, dépassée par cette classe de travailleurs sans études premières : ils réveilleront, ils stimuleront le talent qui se berce dans ses demi-triomphes et s'endort bientôt. — Leur action sur la société sera plus directe et plus puissante. Ils feront sortir d'un injuste abaissement une classe d'hommes que le travail recommandait déjà, que l'intelligence vient ennoblir encore. Car de la critique envieuse et malveillante qui a cherché à jeter le ridicule sur leurs tentatives littéraires, il n'en faut plus parler. Sa conduite a soulevé une réprobation universelle et ses traits, retombant sur elle, l'ont tuée. Les œuvres d'Hégésippe Moreau, de Reboul, de Poncy, de Lebreton firent oublier bientôt les élucubrations d'un feuilletonniste plein de fiel ; la voix rude et forte de ces poëtes devait étouffer le cri glapissant des roquets littéraires. Grâce à ces chantres du peuple, le travailleur réhabilité, content de l'estime qui l'entoure, ne cherchera plus, par tous moyens, à sortir de sa caste ; grâce aux nobles écrits de ces hommes, à leur parole pleine de modération, on verra peut-être se modifier, sans secousse, sans violence, ce gothique édifice social qui écrase de tout son poids l'ouvrier et le prolétaire.

Nous n'avons parlé ni d'Hippolyte Violeau ni de Tampucci, non pas qu'ils n'aient du mérite, mais parce qu'ils ne sont pas de la grande famille des poëtes-ouvriers : l'un est employé au bureau des Hypothèques de Brest, l'autre préparateur du cours de Physique au collége de Charlemagne à Paris. Quant à Beuzeville de Rouen, à Marchand de Saumur, à Bouniol de Paris, ils offrent, comme Paul Germigny, un talent fort contestable : leurs noms sont à peine venus jusqu'à nous et ne paraissent pas destinés à faire beaucoup de bruit à l'étranger. Jasmin, le poëte perruquier, qui fut si bien accueilli en haut lieu lors de son voyage à Paris, a pour nous le tort d'écrire dans un charmant dialecte que nous ne comprenons pas.

Alex. Waquier.

Digitized by Google

DEMAIN.

A l'air libre des champs pour lui s'ouvrait la vie,
Dans les prés, dans les bois, il folâtrait sans frein ;
Ivre de son bonheur, son âme réjouie
S'élançait vers demain !

Et demain cependant le menaçait dans l'ombre :
Sur ce front jeune et pur, il suspendit la mort.
Un matin, pour l'enfant, tout devint triste et sombre ;
Et maintenant il dort.

Il dort, près de l'église antique et solitaire,
Près de ces bois épais, près de ces champs en fleurs ;
A côte de l'aïeul, dont la mémoire est chère
Encore à bien des cœurs.

Au sein de ce village, humble et paisible asile,
Où l'espoir revenait le bercer chaque jour !
Et la brise des nuits frôle d'une aile agile
Sa tombe avec amour.

En attendant tous ceux qu'il aimait sur la terre,
Dans son pâle linceul, froid il reposera :
Mais quand auprès de lui viendra dormir sa mère,
Lors encore il tressaillira.

Ah ! faut-il le pleurer ? Sait-on ce que la vie
Lui réservait de maux, de regret, de douleur !
Et sait-on si plus tard la livide agonie
N'eût pu lui faire peur ?

Simple et bon, tout rempli d'amour et d'espérance,
Sans voir l'affreux remords errer devant ses yeux,
Il partit, en gardant sa sereine innocence,
Souriant à la terre et souriant aux cieux.

LOUISA STAPPAERTS (Mme RUELENS.)

Digitized by Google

LETTRE A M. SAINTE-BEUVE.

Quand les hordes du nord vinrent détruire la décrépite civilisation romaine, que de la fusion du jargon des conquérants avec les vieilles langues des vaincus se forma un grossier mélange de jeunes idiomes, la lyre de Virgile et d'Horace fut brisée ; la muse latine abandonna les éternels bosquets de son parnasse ; la quantité cessa d'être la mesure du vers; nul l'accent fut compté et la rime introduite.

Les échantillons qui nous ont été conservés prouvent que l'invasion de la rime a précédé l'invasion des Arabes; et, quant à l'accent, quoique les prosodies ne daignent pas y consacrer la moindre attention, il n'est pas du tout certain qu'il n'ait pas joué son rôle dans les vers grecs et latins.

En italien, en espagnol, en anglais, en allemand, et même en hollandais, mais beaucoup plus tard, les vers, non-seulement sont enrichis de la rime, mais encore sont astreints à un certain ordre d'accents. Et, par une conséquence naturelle, l'accentuation étant la véritable mère de l'harmonie, ils peuvent, quand ils veulent, se dépouiller de la parure un peu gênante de la rime.

Le français seul a emprisonné sa poésie dans les entraves les plus étroites. Vraiment, quand j'y réfléchis, je me mets à genoux devant Racine qui a tiré de cette terre aride des fruits qui valent les plus délicieuses productions de la Grèce et de l'Italie. Homère est un bien habile joueur, mais sa lyre est d'un si bon facteur! Les cordes en sont si nombreuses et si sonores ! Racine de son instrument tire presque d'aussi beaux sons, et pourtant ce n'est pas même le violon d'un ménétrier de village.

Après la grande année qui a banni de votre belle France, les rois de l'ancien régime, et qui a sapé tant de trônes légitimes ou non,

Digitized by Google

voulez-vous respecter le trône despotique du vieux Malherbe? Ce mot magique *liberté* est inscrit aujourd'hui sur toutes les bannières, même sur celles de la littérature; garderez-vous vos fers?

Je sais qu'on a déjà introduit quelques amendements dans la charte imposée par le législateur de votre parnasse; que vous respectez peu les priviléges de la noblesse chez les mots; que les rangs se confondent; mais il me semble que la jeune littérature craint d'avoir son juillet. Souvent les œuvres et le langage des romantiques me font regretter les vieux us, autant que nos libertés tremblent devant l'avénement du ministère libéral. Ne serait-il pas possible d'introduire dans le français aussi le vers *accentif*? Cette idée m'est venue à la lecture d'un vieux bouquin, publié à Ypres en 1626. L'auteur, Jacques Ymmeloot, escuyer, seigneur de Steenbrugge, y propose cette innovation, et va jusqu'à fortifier ses raisonnements de ses exemples. J'aime mieux chez lui la théorie que la pratique.

« Après avoir remarqué avec douleur entre nos vers une dissimilitude et disparité, pour estre les uns plus doux coulans que les autres, qui causent en iceux une dissonance et difformité, nous avons tout aussi tost descouvert la cause, à sçavoir, la non-observation uniforme de l'accent en chacune syllabe.

« Il est du tout notoire que pas un de tous les poëtes françois, aians mérité ce nom, ait obmis aux vers qu'ils nomment *alexandrins* ou héroïques... d'exactement observer que de chasque verset la douziesme syllabe fust longue, ores qu'elle soit la dernière du verset ou quelle soit suyvie d'une treiziesme, qui tousiours est brefve... et quant à la sixiesme syllabe, ils l'ont faict aussi tousiours longue, a cause qu'en chantant ledict vers on s'y repose et prent haleine... Car, de s'arrester sur une syllabe brefve, seroit contre nature... comme aussi aux versets de dix à onze syllabes (dont la dixiesme est aussi tousiours longue) le mot se termine à la quatriesme syllabe, pareillement longue. Car seroit aussi contre nature de s'arrester sur un mot non achevé pour par après l'achever en reprenant un tour contraire.

« A ce propos convient de noter qu'en la poésie françoise, aussi comme je pense, en celle de toute autre langue vulgaire qui va sur rime, y a trois poincts nécessaires, à sçavoir 1 la rime, 2 le iuste nombre de syllabes et 3 la harmonie ou mélodie, qui dépent en

Digitized by Google

partie de l'observation de l'accent en toutes syllabes, laquelle observation nous jugeons estre nécessaire, non de nécessité absolue, (car seroit faire tort à tant de célèbres poëtes françois ne l'aians encore pratiqué et lesquels partans ne laissent pas de mériter le nom de poëtes) mais d'une nécessité congruente et duisable à sa plus grande perfection et douceur.

« La poésie symbolize parfaitement avec la musique... l'exacte obervation de l'accent faict en la poësie la musique, car le mot d'accent procède comme de son origine de *canere* et *accinere*, qui signifient en latin *chanter :* et la poésie n'est en somme que des paroles entouziasées et mélodieusement encloses dans le destroit de certaine cadence. »

Je me dispense de vous détailler les règles qu'établit le seigneur de Steenbrugge. Elle ne seraient plus guère applicables aujourd'hui que même la prosodie de l'abbé d'Olivet est déjà tombée en désuétude, autant que j'ai cru le remarquer dans un séjour de quelques mois à Paris. Je me dispense à plus forte raison de copier les exemples dont il appuie ses raisons, car je crains fort que vous ne riiez des vers du Garnier et de De Barlas, même quand l'accent a été corrigé; et qu'ainsi la règle ne soit enveloppée dans le même ridicule que les exemples. Voilà un nouveau champ ouvert à vos investigations, et il ne sera pas stérile. Ajoutez ce chapitre à la poétique de Du Belloy.

Si vous adoptez l'accent comme une des bases de votre versification, vous examinerez si l'on doit cumuler l'accent et la rime; — si votre idiome exige que les vers procèdent par ïambes ou trochées; — si, l'un et l'autre de ces pieds étant admissibles, un poëme pourra mêler les deux indistinctement; — enfin, si vous ne pouvez pas conquérir le vers blanc. Ce serait là votre plus belle conquête. Voltaire en a déjà essayé; mais, en rejetant la rime, il n'a pas songé à compenser cette perte. Par là vous pourriez ne plus vous effaroucher d'un hiatus; vous seriez débarrassés de la monotonie de l'hémistiche; l'expression oserait davantage; le style aurait une allure plus libre. Je n'ai jamais compris ce qui engageait les Français à écrire en vers, à ce qu'ils disent. On a chargé de plomb les ailes de votre muse : comment peut-elle voler aux cieux? Votre poésie n'a sur la prose qu'un ennui de plus, la rime. Encore, dans les morceaux de vos poëtes qui vous paraissent le plus saillants,

Digitized by Google

n'ai-je pas vu que vos louanges portent sur la rime; elles sont toujours méritées par la pensée. Chez les étrangers, il n'en est pas ainsi : souvent un vers est admiré uniquement à cause de son mécanisme. Ce sont les habitudes de votre éducation qui vous rendent, vous autres Français, appréciateurs difficiles des poëtes étrangers : votre goût est fondé sur le corps de la pensée, et non sur la forme.

Il me semble assez remarquable que cette innovation ait d'abord été proposée par un Belge, et qu'à présent encore ce soit un Belge qui rappelle à l'attention de la France cette source d'harmonie. Cela devrait me faire conclure que le Français s'y refuse.

N. L. V. H.

Digitized by Google

MÉLANGES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUX,

PAR BORDAS-DEMOULIN [1].

Pour quiconque s'occupe de questions philosophiques et sociales et regarde la marche des événements d'un œil impartial, nous assistons à un spectacle étrange. Notre siècle, travaillé par un besoin de perfectionnement qui veut être satisfait dans toutes les directions où s'exerce l'activité humaine, mais surtout dans l'ordre social, est incontestablement une époque de transition. L'esprit nouveau, en lutte avec les anciennes institutions qui l'écrasaient et l'empêchaient de se développer librement, emporté par le sentiment du progrès moderne jusqu'à méconnaître sa faiblesse naturelle, prétend marcher seul et rejeter tout frein. L'esprit ancien qui subsiste encore, attaché par intérêt ou par habitude à des institutions théocratiques et despotiques, jette l'anathème sur le progrès moderne, veut l'anéantir pour retourner au régime de mort sociale du moyen-âge et remettre en honneur l'intolérance, la superstition et l'ignorance. Au milieu de ces ardents débats, les hommes de bons sens, frappés à la fois de la grandeur et de la misère humaine, la première exaltée par les partisans du progrès, la seconde sans cesse étalée par les apologistes de la stagnation, sont tombés dans le doute. Le désir de tout expliquer, qui nous fait pressentir un terme à cet état violent, semble au contraire le compliquer davantage, tout paraît remis en question, tout susceptible d'explications contraires. Qu'elle est la cause de ce mortel désordre? Nous croyons pouvoir le dire avec M. Bordas-Demoulin : « C'est la superficialité de nos connais-« sances; c'est que nous n'approfondissons rien; c'est qu'au lieu de « pénétrer les objets de part en part, afin de les embrasser tout « entiers, nous n'en saisissons qu'un côté que nous prenons pour le

[1] Un vol. Paris, Librairie philosophique de Ladrange. 1846.

Digitized by Google

« tout. De là, dans la classe qui systématise ses opinions, cette faus-
« seté épidémique de jugement : si bien que c'est presque un
« prodige de rencontrer un esprit juste. » L'auteur de l'ouvrage que nous analysons s'occupe de graves questions que soulève l'état de crise où nous nous trouvons, mais il ne s'est décidé à présenter les résultats pratiques de ses doctrines philosophiques qu'après une longue méditation sur les problèmes les plus profonds de la métaphysique, de l'histoire et de l'économie politique. C'est ce que nous atteste la date même de plusieurs de ses écrits, dont quelques-uns ont été composés il y a plus de dix ans. M. Bordas-Demoulin n'a pas cessé depuis de les travailler, de les mûrir, et ce n'est qu'aujourd'hui qu'il les a réunis en un seul volume pour les livrer à l'appréciation du public savant. Notre dessein n'est pas de suivre l'auteur à travers le vaste champ qu'il a parcouru; dans cet article nous ne nous attacherons particulièrement qu'aux questions sociales et religieuses.

M. Bordas-Demoulin n'est pas un philosophe dont la critique ait à s'occuper pour la première fois; plusieurs articles dont quelques-uns sont reproduits dans son nouvel ouvrage, et surtout son éloge de Pascal qui a obtenu la palme au concours d'éloquence de l'Académie francaise, ainsi que son écrit couronné par l'institut: *Le cartésianisme ou la véritable rénovation des sciences*, (1) lui ont assigné un rang distingué parmi les penseurs de notre siècle. En effet tout dans ses ouvrages, comme dans sa vie, respire le vrai philosophe, l'homme qui comprend la valeur des idées. Laissons parler ici un écrivain qui s'est occupé de l'auteur et de ses principes philosophiques dans un discours sur la réformation de la philosophie au dix-neuvième siècle. « Dès l'âge où la pensée s'éveille, dit M. Huet, professeur de philosophie à l'Université de Gand, tourmenté du besoin de s'expliquer l'état si extraordinaire où se trouve aujourd'hui le monde, et envahi par une tristesse qui, loin de l'épuiser redouble son ardeur, il se plonge tout entier dans des méditations et des travaux infatigables. Il interroge tous les temps, il sonde toutes les sciences. Il a découvert ce qu'il croit la vérité : loin de se reposer, il ne cesse, renfermé en lui-même, d'éprouver sa doctrine et de s'y affermir en l'appliquant aux questions les plus nombreuses et les plus variées. Ce n'est qu'après trente années de

1 Deux vol. Paris J. Hetzel. 1843.

Digitized by Google

recherches qu'il se décide à élever la voix. Quand des hommes ont consumé leur vie à réfléchir, on comprend qu'ils aient des convictions fortes et arrêtées, et lorsqu'ils jugent avec une liberté familière les auteurs et les systèmes, on ne peut leur contester un droit qu'ils ont acquis à la sueur de leur front. M. Bordas-Demoulin use largement de ce droit. A la mâle franchise de son langage, à la rigoureuse impartialité de ses jugements, on reconnaît le libre penseur dont la vérité est le seul intérêt. Il ne compte pour rien l'opinion, et si l'équité l'exige, il a le courage de protester, même contre des renommées devant lesquelles des siècles ont plié; son expression n'hésite pas plus que sa pensée... « Rien de plus compréhensif que la vérité, mais aussi rien de plus déterminé et, sous ce rapport, rien de plus exclusif. Or, les fortes convictions sont comme la vérité. » A ces paroles il n'y a rien à ajouter; les hommes qui se dévouent ainsi à la science sont rares dans un siècle où il ne semble exister d'autre mobile que l'intérêt.

Le style de l'ouvrage de M. Bordas-Demoulin se distingue par les deux principales qualités du langage philosophique : la clarté et la précision. La phrase est pleine d'idées; jamais la vigueur de l'expression ne le cède à l'harmonie des mots. De là ces traits lumineux qui seuls expriment tout un enchaînement d'idées. Pour suivre l'auteur, il faut penser avec lui.

Ce qui caractérise la rénovation philosophique tentée par l'auteur, c'est la restauration de la vraie théorie des idées, dont Platon est le père, et que l'auteur remet au jour avec plus de vigueur et de clarté. Notre époque paraît devoir être une de celles dont les conquêtes seront mémorables dans l'histoire de la civilisation. A chacune de ces époques on a vu reparaître la théorie des idées et c'est elle qui, par son influence directe ou indirecte, a produit les plus grands progrès. Socrate et Platon l'établissent, et avec elle est fondée la philosophie en Grèce. Tout le mouvement philosophique antérieur n'avait été qu'un mouvement de préparation. L'école de Platon préside ensuite à toutes les phases remarquables de la marche de l'esprit humain. Aux temps de son fondateur elle foudroie les subtilités de la sophistique, développe les premières lois de la morale et produit indirectement les sciences naturelles, dont les premières découvertes sont dues à Aristote, son disciple avant d'être le fondateur d'une école nouvelle. Aux temps de Plotin et de

Digitized by Google

St-Augustin, elle donne naissance, dans les écoles néoplatoniciennes, à ces vastes recherches dans le domaine de l'esprit religieux qui caractérisent cette époque, ainsi qu'aux faibles lumières qui éclairèrent encore l'esprit scientifique et, parmi les pères de l'Église, aux profondes questions rationnelles des dogmes du christianisme. Après la barbarie de la scholastique, Descartes en découvrant l'immortelle théorie des idées, renouvelle cette école et suscite presque toutes les découvertes scientifiques du dix-septième siècle. Enfin, à notre époque de renouvellement social, c'est encore cette école qui reparaît ; l'auteur des mélanges philosophiques et religieux, M. Bordas-Demoulin la renouvelle. Il continue ainsi cette famille de penseurs qui de Platon s'étend jusqu'à Descartes et Leibnitz. « Ce n'est pas stérilement qu'il la reproduit, dit M. Huet ; elle se montre ici avec les perfectionnements de vingt siècles et affermie par les débats fameux des écoles cartésiennes. Mais surtout, pour la première fois, elle trouve, dans les théories de la substance et de l'infini, une base fixe et inébranlable qui lui manquait jusqu'alors. C'est une résurrection de la métaphysique. Là est la véritable originalité du livre de M. Bordas-Demoulin, et toute la force de la nouvelle réformation. » Il trouve que les philosophes contemporains, allemands et écossais, sont déchus de cette noble filiation, et ses attaques contre les écoles de notre siècle, et en particulier contre l'éclectisme de M. Cousin, dessinent fortement son rôle de réformateur.

M. Bordas-Demoulin expose la théorie des idées dans deux articles qui servent pour ainsi dire d'introduction à son ouvrage, il y pose ses principes; dès les premières pages il éclaire ce vaste champ d'erreurs à travers lequel l'humanité s'est, depuis tant de siècles, frayé péniblement un chemin. « Qui n'admirerait, dit l'auteur, le petit nombre de principes dont ces erreurs émanent? Si l'esprit humain se trompe, c'est régulièrement; s'il erre, c'est suivant des lois constantes. Prenez une erreur philosophique quelconque, et de raisonnement en raisonnement vous montez à une ruine de la théorie des idées dont primitivement elle dépend; saisissez-vous des trois ruines de la théorie des idées, et de déduction en déduction vous parvenez à toutes les erreurs imaginables. A plus forte raison le même enchaînement subsiste entre les vérités. De laquelle qu'on parte, on est conduit à la théorie des idées, et

Digitized by Google

avec la théorie des idées on arrive à toutes les vérités possibles. Ainsi je le répète, parmi cette infinie variété d'opinions qu'offrent les pays et les âges et qui semblent ne laisser rien de fixe à la pensée, il n'existe que quatre systèmes différents, un vrai, trois faux, systèmes auxquels elles se rapportent toutes et sur lesquelles roule sa pensée. »

L'auteur applique ensuite ses principes à l'histoire de la philosophie ; ils y portent une lumière inconnue jusqu'à ce jour. En ses mains cette science ne paraît plus faite pour jeter le discrédit sur la philosophie et la faire regarder comme l'exposition des songes creux de quelques cerveaux malades ; quatre systèmes, un vrai, trois faux, diversifiés par quelques contradictions, forment toute l'histoire de la philosophie. « N'ayant point, dit-il, ramené les systèmes à leur principes fondamentaux, on n'a su jusqu'à présent les distribuer que d'une manière arbitraire; et, malgré une foule de travaux estimables, l'histoire de la philosophie n'existe pas encore. Quelle lumière pourrait-on retirer de ces divisions qui portent sur les différences les plus superficielles? Quoi de plus vague, par exemple, que de réduire, comme De Gérando, les monuments de la pensée à l'opposition du dogmatisme et du scepticisme, du rationalisme et de l'empirisme, de l'idéalisme et du matérialisme? Si l'on veut découvrir à fond ces mouvements et les suivre partout à travers les siècles, il faut pénétrer jusqu'à l'essence de l'intelligence. »

Toutefois, quelqu'original et quelqu'important qu'il soit, peut-être aurions nous hésité à soumettre aux lecteurs de cette revue un débat concentré dans les profondeurs de la métaphysique. Mais à côté de la réforme philosophique, M. Bordas-Demoulin développe des idées extrêmement remarquables de réforme religieuse; il les a déjà indiquées dans son premier écrit, et elles occupent la plus grande partie du dernier. Il juge la société moderne d'après des idées sagement libérales, et explique les progrès de la civilisation par l'action du christianisme. Pendant que tout a marché autour d'elle, l'église catholique a conservé en politique l'esprit de temps qui ne sont plus; le christianisme a conservé toutes les formes du moyen-âge. De son côté la société, ayant anéanti ces formes dans la vie civile, dans la vie politique, dans les mœurs et dans les sciences, devait nécessairement s'éloigner de la religion, en confondant ce qui en elle constitue son essence avec la forme transitoire dont elle

Digitized by Google

s'est revêtue. On a prophétisé la ruine du christianisme, on a fait des théories sur le changement systématique des religions dans l'histoire de l'humanité, on s'est agité pour deviner la religion de l'avenir. Des défenseurs de la forme théocratique et monacale du catholicisme au moyen-âge, n'ont pas tardé à s'élever, mais, au lieu de rappeler au christianisme les générations chancelantes, ils ont prêché l'ancien régime, en employant à cet effet le prestige de l'imagination et quelquefois la vigueur du raisonnement. Leurs principes étaient faux. Ils attaquaient la civilisation moderne, et ils ne voyaient pas qu'elle avait coûté trop de travail aux hommes, qu'elle leur était trop chère pour qu'ils songeassent à l'abandonner; ils ne voyaient pas davantage qu'ils pervertissaient le christianisme en le mêlant à des institutions surannnées, qui dataient d'une époque de barbarie. Il fallait sonder profondément la nature de l'homme, celle du christianisme et celle de la civilisation moderne, pour voir, au milieu de tous ces éléments dégénérés, l'unité admirable qui prouve la profondeur des conseils de la providence. C'est ce que M. Bordas-Demoulin a entrepris. Il a vu l'alliance intime et nécessaire du christianisme et de la civilisation moderne, mais il a vu aussi le pervertissement du premier, et l'égarement de la seconde. Dès lors sa position était marquée, il n'appartenait à aucun parti. Il élève une voix ferme, respectueuse et libre. Il flétrit sans ménagements le faux zèle de tous ces prétendus néo-chrétiens qui mettent leur plume au service des passions, en se prétendant à la hauteur de la civilisation moderne, et qui cependant ne veulent que la barbarie du moyen-âge, puisqu'ils rejettent impitoyablement les grandes conquêtes du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle. Il signale l'aveuglement de ceux qui soutiennent de bonne foi le régime théocratique. D'un autre côté il rappelle à la raison un libéralisme exagéré qui s'égare dans des théories vagues et nuageuses. Il fait voir enfin que, quoi qu'en aient dit de maladroits défenseurs ou des antagonistes abusés, le catholicisme n'a rien d'hostile à la liberté et à l'esprit d'examen.

Cependant l'auteur ne se borne pas aux rapports du christianisme avec la société; c'est au sein même de l'église catholique qu'il voudrait introduire, non pas de stériles opinions de libéralisme, mais la liberté vivante et organisée. Le besoin s'en fait sentir en ce moment plus fortement que jamais; des membres éminents du

Digitized by Google

clergé de France ont compris la nécessité d'une réforme. M. Bordas-Demoulin présente donc ses idées de rénovation chrétienne au moment où les esprits semblent l'attendre. A la foi vive d'un autre âge, et à une orthodoxie sévère fondée sur de fortes études théologiques, il joint au plus haut degré l'inspiration du génie moderne. Il dépouille le christianisme de toutes les erreurs que les circonstances et les passions humaines ont fait naître. Et, convaincu de l'origine divine et de la destinée éternelle de la religion chrétienne, il réclame la liberté d'examen et revendique les droits de la raison dans les choses extérieures de la foi et dans les institutions de l'église. Il est, peut-être, le premier, parmi les sincères catholiques, qui ait rendu une entière justice à Voltaire et au dix-huitième siècle. Cet esprit de liberté qui animait alors la société et qui attaquait à outrance le régime théocratique de l'église est, pour lui, bien plus chrétien que cet esprit de domination et de haine pour la raison humaine qui existait parmi le clergé. Ce même esprit de domination subsiste encore aujourd'hui parmi les catholiques, malgré les progrès de la civilisation dans toutes les classes de la société.

Le livre de M. Bordas-Demoulin est un de ceux qui se refusent à l'analyse exacte, parce qu'ils sont eux-mêmes l'exposition la plus claire et la plus concise des idées qu'ils présentent. Aussi croyons-nous ne pouvoir mieux en donner une idée qu'en citant quelques passages qui nous paraissent présenter le plus vivement les grandes vérités que l'auteur énonce. Nous tâcherons de leur donner l'enchaînement le plus convenable, afin d'offrir au lecteur un aperçu, à la fois rapide et complet, des nombreuses questions qui y sont traitées. M. Bordas-Demoulin a réuni les conséquences religieuses sociales et politiques de sa philosophie dans la seconde partie de son ouvrage. Comme l'indique le titre, il ne s'y trouve aucune exposition systématique, mais une suite de morceaux, écrits à diverses époques et sous des impressions différentes, qui font connaître toute la fécondité de sa doctrine. Nous présenterons d'abord ses idées sur l'histoire de la civilisation, puis nous aborderons l'exposition de ses vues nouvelles sur la société moderne.

« Quand on examine à fond, dit-il, les révolutions du monde, on voit qu'elles se réduisent à deux principales, l'une qui sépare intérieurement l'homme de Dieu, l'autre qui le rattache à lui. La

Digitized by Google

première amène le polythéisme, l'idolâtrie, l'ignorance, une faiblesse de l'homme telle, qu'il est obligé de renoncer à soi et de se donner à l'État, qui le conduit en le dominant. La seconde détruit d'abord l'idolâtrie, le polythéisme, rétablit l'unité de Dieu, le culte spirituel; ensuite, par la théocratie monacale du moyen-âge, elle ruine la société despotique, crée la société libre, suscite la connaissance des choses. »

L'une est la chute originelle, l'autre est l'apparition du christianisme. C'est la première fois que l'idée de la chute, idée éminemment chrétienne, apparaît avec un caractère aussi pratique et aussi positif. Elle devient une découverte philosophique. Elle sert de fondement à la philosophie de l'histoire. L'auteur refait complétement cette importante science, de laquelle dépend l'explication de la marche de l'humanité et de l'état de la société. Par elle la connaissance du passé lui permet d'entrevoir l'avenir. Il est sous ce rapport, comme sous bien d'autres, le Bossuet du dix-neuvième siècle. Il faut le voir renverser les élégants sophismes des Vico, des Herder, des Hégel; il n'épargne même pas M. Guizot; nous ne pouvons croire encore que nos idoles d'un demi-siècle n'étaient pas plus fermes sur leur base. Cependant l'idée de la chute n'est pas nouvelle parmi les philosophes et les historiens, mais « tout en apportant des raisons philosophiques du péché originel, dit M. Huet dans son discours déjà cité, Pascal, Bayle et les autres, s'expriment quelquefois comme si on ne le connaissait que par révélation. Soit à cause de ces incertitudes, soit pour tout autre motif, la vérité peut-être la plus essentielle à la vie humaine, n'entra pas assez généralement dans les spéculations des métaphysiciens, et plus tard elle fut entièrement bannie d'une philosophie superficielle. M. Bordas-Demoulin vient rappeler l'attention sur ces matières si importantes, et qui tirent un intérêt particulier de la disposition actuelle des esprits par rapport à la religion. »

« La révolution, dit l'auteur, qui éloigne l'homme de Dieu, c'est la chute originelle. Par cet éloignement intérieur, son esprit s'affaiblit et cesse peu à peu de penser par l'entendement ou par lui-même, pour ne penser que par l'imagination et les sens, ou par le corps, et perd ainsi la connaissance de Dieu, de soi et de l'univers. Dieu prend une figure et se multiplie. Dès qu'on le suppose corporel, il faut le partager, afin qu'il soit partout présent. L'esprit humain

Digitized by Google

se prend lui-même pour un feu, un air subtil. Tant qu'il contemplait Dieu immédiatement à l'intérieur, et qu'il était dans son énergie naturelle, la création devait lui apparaître avec l'ordre qui règne en elle, et peut-être avec les propriétés et les lois générales d'où naît cet ordre merveilleux, peut-être aussi avec l'immensité dans laquelle il se déploie. Maintenant ce n'est plus qu'un étroit chaos que se disputent les dieux ennemis, qui en meuvent ou agitent les incohérentes parties.

« Si la domination absolue de la loi ne se déploie dans sa rigueur qu'à Sparte et dans la Judée, elle est le fondement universel des institutions des peuples, comme le proclament les anciens politiques, et comme l'aperçoit quiconque examine avec soin ces institutions. Tous les législateurs sentent qu'il faut que les individus cessent de s'appartenir et qu'ils deviennent la propriété de l'État, pour qu'il s'établisse entre eux un lien social. En aliénant ainsi l'homme et donnant cette aliénation pour base à la société, ils ne le guérissent point. Au contraire dans un sens, ils aggravent sa maladie, puisque, sur l'existence animale qu'il s'est faite par la chute, ils lui créent une existence artificielle qui la consacre, la stabilise, et qu'il faudra détruire, comme l'existence animale, pour qu'il puisse se relever. Mais la société qui sans cela ne se réformerait point lui vaut mieux que l'indépendance sauvage. C'est dans son sein qu'il se discipline et se cultive, et qu'il se prépare à être restauré. »

A l'idolâtrie et au despotisme vient se joindre un troisième fléau dans l'antiquité, c'est l'esclavage. Suite de la chute, c'est-à-dire de la faiblesse de l'esprit humain, causé par le fait de l'homme, il va s'aggravant sans cesse jusqu'à former dans l'empire romain la condition de la plus grande partie des hommes. A peine la société juive, dont les institutions, quoique despotiques et matérielles, étaient cependant basées sur la nature, parvenait-elle à rejeter cette horrible dégradation de l'homme. Les plus grands génies de l'antiquité ne la condamnèrent pas. Tel est le tableau des sociétés de l'antiquité. Le mal y paraît incurable.

Sautons vingt siècles : la révolution française de 89 éclate. Un cri immense, inouï, retentit et se propage; l'homme se relève et réclame ses droits naturels, il pulvérise violemment les institutions anciennes qui l'écrasaient; le peuple se déclare souverain. Ce n'est pas le peuple-roi de Rome, car à Rome, religion, gouvernement,

Digitized by Google

peuple formaient un seul tout, œuvre artificielle de la volonté d'un législateur, sous lequel l'homme était perdu; ce tout constituait l'État. Par la révolution française l'Église est séparée de l'État, et l'État de la société : c'est celle-ci qui pose un pouvoir distinct pour protéger et surveiller ses droits naturels, et non elle qui se forme d'après la volonté des fondateurs de l'État. L'homme se déclare libre, ne relevant que de la raison éternelle, de Dieu, qu'il trouve en lui-même par sa raison propre. Le peuple s'éclaire et se moralise, l'industrie ne sert plus à dégrader des esclaves et à corrompre des maîtres, mais à produire l'aisance parmi les classes pauvres. « La révolution française, c'est la révolution du monde. A peine est-elle née, et déjà elle emporte l'Europe et l'Amérique, et fait sentir son influence jusqu'au fond de l'Asie et de l'Afrique! A cette explosion de la liberté, tous les peuples, comme autant de membres épars du grand corps de la famille humaine, sont épris de sympathie les uns pour les autres; ils s'agitent et se cherchent pour entrer dans la même société et s'avancer ensemble dans l'immense carrière des perfections et du bonheur que le règne de la raison ouvre devant eux. »

Que s'est-il passé dans le monde, quelle est la cause d'une révolution si complète? C'est le résultat des siècles, diront quelques personnes, et par là elles entendent sans doute un progrès continu dans l'humanité. Mais ce prétendu progrès continu est contraire à la raison; comment le vice, la paresse intellectuelle, l'ignorance, peuvent-ils conduire à la vertu, à l'activité, aux lumières? Il dénature l'histoire. Les traditions montrent l'homme se dégradant de plus en plus, jusqu'à perdre tout sentiment de son état antérieur et de son état présent, errant dans les bois comme la bête sauvage. Puis l'histoire nous le fait voir se développant d'après des lois imposées par un fondateur de société, mais ne pouvant qu'arriver à la perfection dont ces lois sont susceptibles, pour retomber dans sa dégradation, se développer encore sous un autre rapport, sans jamais parvenir à un véritable perfectionnement intérieur; ou plutôt l'histoire nous montre l'homme anéanti dans l'antiquité, le citoyen formé par les lois, les mœurs, les habitudes, se développant pour lui. Ce n'est que dans la civilisation moderne que nous voyons un progrès continu. « Les écrivains libéraux en « général, veulent que cette civilisation soit l'ouvrage de l'esprit « humain seul; mais si c'est de lui seul qu'elle vient, pourquoi

Digitized by Google

« n'est-elle pas née aux époques où il était dans sa splendeur, à « Athènes, à Rome, au lieu d'attendre le milieu de la plus affreuse « barbarie qui ait peut-être désolé la terre? Comment se fait-il, « d'ailleurs, que des peuples qui aimèrent si ardemment la liberté, « qui lui durent les merveilles de leur existence, ne l'aient point « véritablement connue ; que les arts et l'industrie, qu'ils portèrent « à une si haute perfection n'aient enfanté parmi eux que la mol- « lesse et le luxe, qu'ils n'aient point moralisé, enrichi, élevé les « classes inférieures, aboli l'esclavage et le despotisme de la société « sur l'homme? Direz-vous que le monde n'était pas préparé, que « pour que l'esprit humain pût former la société libre, il faillait que « l'ordre de choses dans lequel il s'était développé fut détruit? Mais « si cette destruction n'avait eu que des causes naturelles, elle « aurait inévitablement entraîné celle de l'esprit humain lui-même, « qui ne vit que par la civilisation. Le monde eût rétrogradé à l'état « sauvage, et il aurait fallu tout recommencer. »

La véritable cause de la civilisation moderne est le christianisme. Au sein du matérialisme, qui courbait l'esprit humain sur toute la terre, cette religion s'élève toute spirituelle; au milieu de la corruption la plus grande qui ait jamais existé, elle condamne tous les vices, ceux qu'on était dans l'habitude de considérer comme des vertus, et ceux que la loi ancienne des Juifs et celle des législateurs payens avaient déjà condamnés ; elle prédit les destinées du monde, que nous voyons déjà s'accomplir, prend son fondement dans la raison, et explique la nature de l'homme et son état présent; enfin son fondateur institue un sacerdoce et des sacrements destinés à perpétuer son action jusqu'à la fin des siècles.

« Qu'est-ce que le christianisme? C'est la réparation de l'homme corrompu par la chute originelle. En quoi consiste cette corruption? En ce que son esprit s'était intérieurement séparé de Dieu, avait perdu sa force, et l'avait livré à la domination des sens, c'est-à-dire à l'ignorance à l'idolâtrie, au despotisme et à toutes les misères. Or, le christianisme, qui répare l'homme, c'est-à-dire, qui rattache intérieurement son esprit à l'esprit éternel et lui rend son énergie, doit détruire les maux causés par son affaiblissement. Il a dû non-seulement nous rappeler à la connaissance et à l'adoration du vrai Dieu, ou refaire l'ordre religieux, mais nous délivrer du despotisme et des misères qui l'accompagnent, ou refaire l'ordre social. Et

Digitized by Google

comment a-t-il opéré cette double restauration? de la manière la plus rationnelle. La domination des sens ayant créé en nous comme une seconde nature qui, nous enchaînant au dehors, nous empêchait de rentrer en nous et de nous relever en Dieu, il fallait, pour nous régénérer, anéantir cette nature vicieuse, ainsi que la société, qui était fondée sur elle, et qui lui servait d'appui. Voilà ce que fit le christianisme par la doctrine du renoncement absolu au monde et à soi, pour posséder Dieu; renoncement qui amena l'organisation monacale et théocratique du moyen-âge, où l'homme était supposé mort à tout et à lui-même, et ne vivre que surnaturellement en Dieu. Par là son esprit se trouvant dégagé de tout ce qui le captivait, et réuni à l'esprit souverain, il se retrempe dans sa source. Alors, plein de vigueur, respirant l'indépendance, il attaque ce régime mystique, pétri de débris de l'ancien monde, il prépare la société libre par la formation des communes, par les progrès des lumières, de l'industrie, et il la constitue par la reconnaissance des droits de l'homme à la révolution française qui n'est ainsi que la suite et le terme de la révolution religieuse que le christianisme fit en naissant. C'est la régénération de l'homme entier qui se consomme par celle de l'homme social. Voilà pourquoi cette soif de perfection et de félicité qui, à l'apparition de l'évangile, tourmenta les hommes dans la religion, les tourmente aujourd'hui dans la politique, et pourquoi ils portent dans les biens du temps cette infinité de désirs que l'espérance des biens éternels alluma dans leur cœur. C'est le christianisme agissant dans toute son étendue et son énergie, et cet esprit régénérateur ne cessera d'agiter le monde qu'il n'ait partout enfanté l'homme civil nouveau, forcé le catholicisme de secouer la discipline tyrannique du moyen-âge, pour se mettre d'accord avec la nature, et jeté toutes les nations dans le sein de la liberté. » Les prédictions de l'ancien testament se réaliseront aussi; le Messie doit apporter aux Juifs les biens de la terre, ces biens vont se répandre parmi tous les enfants de la vrai religion par les libertés; les Juifs vont être admis à en jouir par la tolérance. « Ils vont se fondre dans la société libre, qui déjà en France les a absorbés. Dans cette société ils reconnaîtront la réalité dont la société mosaïque était la figure. Le citoyen juif devait faire par autorité ce que le citoyen chrétien doit faire par raison, je veux dire vivre dans la liberté et l'égalité fraternelles. Dans les biens que

Digitized by Google

produit la civilisation moderne, les Israélites reconnaîtront les biens temporels qu'ils attendent du Messie, et cette double vérité comprise leur manifestera la vérité du culte évangélique. »

L'auteur nomme christianisme social, le système de société libre produit par l'action de la religion chrétienne. Jusqu'ici cette action n'avait eu d'effet que sur les individus, maintenant elle se complète et marque l'avénement des idées chrétiennes dans les idées sociales. Ce passage de notre religion dans la pratique de la vie civile et politique commence à l'apparition des communes et s'achève par la révolution française. Depuis un demi-siècle le christianisme social tend à s'organiser. Voltaire et les écrivains du XVIII^e^ siècle sont les premiers apôtres du Christ à son avénement social. « Quelques personnes ont paru surprises, dit l'auteur dans son avertissement au discours sur Voltaire, de voir rattacher le nom de Voltaire au mouvement des idées chrétiennes. C'est qu'elles n'ont pas compris encore qu'il y a un règne social de l'Évangile, comme un règne religieux, que l'homme doit retrouver les biens de la terre, comme les biens du ciel. Aujourd'hui que le vrai caractère de la révolution française a été expliqué, tout catholique éclairé doit reconnaître que Voltaire prêchant la tolérance, la liberté et la fraternité, est plus chrétien que Bossuet défendant l'intolérance et la théocratie. »

« Un autre événement non moins inexplicable que l'apparition des communes sans le retour intérieur à Dieu, c'est l'explosion de la pensée, mortellement engourdie, d'où jaillissent toutes les connaissances. Il est manifeste que l'esprit humain a éprouvé un changement radical. Dans l'antiquité, il ne parvint à connaître que lui et Dieu, et non point l'univers, malgré dix siècles de tentatives sans cesse renouvelées. Il succomba aux apparences, qui non-seulement sont différentes des réalités, mais qui ordinairement leur sont opposées. Tout ce qu'il put, ce fut quelques observations faciles sur ce qui est pris de nous, et pour ainsi dire sous la main, comme les plantes, les animaux, et au milieu d'un déluge d'erreurs, quelques conjectures vraies touchant la terre, les cieux, les éléments. Contraste singulier avec tant de chefs-d'œuvre dans les lettres et les arts, éternels modèles du beau ! entre le triomphe de l'imagination et l'impuissance de l'entendement ! Eh bien ! l'univers, alors impénétrable, s'ouvre maintenant de toutes parts, et l'esprit de

Digitized by Google

l'homme y entre en maître. Les sciences naturelles paraissent et grandissent avec rapidité ; les mathématiques, à peine ébauchées, prennent tout-à-coup d'incroyables développements ; la philosophie se régénère et montre une vigueur et une force inouïes ; le savoir change tellement de face qu'il semble créé pour la première fois.

« Cherchez, fouillez, je défie de trouver à un pareil événement une autre cause satisfaisante que la rénovation de l'âme, effet de son retour intérieur à Dieu. »

Et maintenant comment s'établira le christianisme social ? Par la persuasion, par les lumières, répond l'auteur. L'esprit humain renouvelé a fait, depuis le dix-septième siècle, d'admirables découvertes dans l'ordre scientifique, il les continue chaque jour avec un succès inouï. En outre, fortifié, il peut plus facilement suivre les notions de bien et de justice tracées au fond de lui-même, et, en effet, les nouvelles révolutions n'ont plus été entachées de coupables excès. L'homme est devenu plus raisonnable, parce qu'il est rattaché intérieurement à la raison éternelle. L'ennemi le plus aveugle de l'homme nouveau, œuvre du christianisme, est le sacerdoce chrétien qui refuse de se rallier au christianisme social ; c'est lui qu'il faut éclairer, c'est lui qu'il faut rendre meilleur. Dispensateur de la grâce divine, elle semble lui être refusée ; il ne paraît être qu'un instrument passif entre les mains de Dieu pour agir sur la société. Il faut lui faire voir que son devoir et son intérêt le forcent à renoncer à la guerre qu'il a entreprise contre la liberté, au profit de sa domination, de sa cupidité et de sa vanité ; qu'il est temps d'abandonner ces institutions surannées qui voilent la sublimité du christianisme et insultent à la mission de l'homme-Dieu ; et qu'enfin, il doit rejeter au plus tôt de son sein la superstition pour faire briller la vérité. C'est en cela, comme nous l'avons déjà dit, que consiste principalement l'œuvre de rénovation catholique entreprise par M. Bordas-Demoulin et ses amis.

Voyons comment l'auteur l'expose.

Digitized by Google

II.

Nous avons essayé, dans notre premier article, de tracer rapidement les principes généraux de l'auteur; nous pouvons maintenant aborder l'exposition de ses idées de réforme religieuse et de ses vues nouvelles sur la société et la politique. Nous parlerons d'abord des rapports de l'Église et de l'État, puis des institutions intérieures de l'Église; nous jetterons ensuite un coup d'œil sur la société civile; enfin nous nous occuperons de l'État, c'est-à-dire de l'ordre politique.

« Les ministres de la religion, dit l'auteur, n'ont aucun droit dans l'État, et le seul ascendant qui leur soit désormais possible est l'ascendant des lumières et des vertus. » Mais quoi! s'écrieront les défenseurs, avoués ou non, du régime théocratique, vous voulez la liberté, le droit pour tous à la condition que le clergé n'en jouisse pas? Sans doute l'État, qui ne distingue pas l'Église de la société, ne peut refuser aux prêtres l'exercice des droits de citoyen assurés à tous, mais c'est le christianisme et la raison qui défendent au clergé d'user de ces droits au nom de l'autorité surnaturelle. « Rien d'aussi odieux, d'aussi intolérable que la tyrannie du prêtre chrétien. Qu'est-ce que ce prêtre? C'est un être doué d'un pouvoir surnaturel pour aider l'homme à retrouver l'usage véritable de la raison et de la liberté, à rentrer en soi et à se remettre sous la souveraineté de lui-même et de Dieu, auxquels il s'était dérobé par la chute. Que fait le prêtre chrétien quand il domine? Il anéantit l'usage de la raison et de la liberté, il ravit à l'homme la souveraineté de soi et de Dieu, pour se constituer lui-même souverain de l'un et rival de l'autre. » D'ailleurs, lui reconnaître des droits particuliers dans l'État, n'est-ce pas retomber dans les systèmes de l'antiquité détruits par la révolution française; n'est-ce pas nier la vraie religion spirituelle et lui en substituer une toute matérielle?

Mais, objectera-t-on, si les ministres de la religion n'ont pas de droits dans l'État, qui les protégera contre les empiétements du pouvoir civil? Si l'esprit ancien subsistait encore, cet argument serait irrésistible; mais alors aussi la séparation de l'État et de l'Église, celle de l'État et de la société, n'existeraient pas. L'État institué

Digitized by Google

maintenant pour protéger les droits de la société, doit égale protection à tous. Des personnes égarées par leur zèle, prétendront peut-être que si elle renonce à tout pouvoir temporel, l'Église se condamne à rester sans influence sur les hommes qu'elle doit préparer à la vie future, et guider dans la vie présente. Mais pour avoir cette influence les prêtres doivent-ils avoir à leur disposition les canons et les baïonnettes, et n'est-ce pas au contraire par la raison et les vertus qu'ils peuvent l'espérer? On soutiendra que la société leur deviendra hostile? Eh! quoi, un homme se sent la vocation de secourir ses frères; il se dévoue pour eux, renonce à l'éclat de la tribune, aux intrigues des élections, donne ses biens aux pauvres, reçoit un traitement de l'État, et habite une demeure modeste, il fait à tous le bien qu'il peut faire, et cet homme aurait quelque chose à craindre de la société au bonheur de laquelle il se dévoue? Et si cela arrivait, l'État ne lui doit-il pas protection comme à tout citoyen? Mais non, les hommes sont amis de l'ordre, et ils ne deviennent hostiles que sous une domination qui leur dénie leur nature libre et raisonnable. L'auteur prédit la ruine du catholicisme en Europe si les prêtres ne se rallient au plus vite au christianisme social. Un vague pressentiment les agite déjà et leurs efforts pour s'emparer encore des esprits par la superstition, prouvent bien moins leur désir de dominer que celui de se maintenir dans la mauvaise route qu'ils s'obstinent à suivre. « Il dépendrait, dit M. Bordas-Demoulin, du nouveau gouvernement de prévenir cette imminente ruine; il lui suffirait de contenir le clergé dans le sanctuaire et surtout de l'obliger à s'instruire. Mais qu'il le fasse ou non, que le clergé reste dans l'ignorance et l'aveuglement, ou qu'il en sorte, que l'Église soit conservée parmi nous, ou qu'elle disparaisse, un jour, et il n'est pas loin, un jour, régénérée et glorieuse, elle embrassera toutes les nations. »

Le clergé veut arriver à la domination et ainsi imposer le catholicisme par l'enseignement. C'est encore assimiler le christianisme aux religions matérielles, c'est nier son action intérieure sur la raison humaine. De quel droit les prêtres veulent-ils s'immiscer dans la société à l'ordre naturel? n'y ont-ils pas renoncé en se vouant à la religion? Si la raison humaine est encore dans l'impossibilité de s'instruire elle-même, qu'est donc venu faire le Christ? lui imposer une règle et la déclarer éternellement faible, incapable par elle-

Digitized by Google

même de science et de bien? Le Christ est venu au contraire relever l'homme de l'abaissement intellectuel, moral et politiqne où il était tombé, le rattacher au fond de lui-même à Dieu, à la vérité et au bien dont il s'était éloigné par le péché originel. Qui ne voit que ses ministres détruisent son ouvrage par leur prétention à l'enseignement? D'ailleurs la plus grande partie du clergé est plongée dans une ignorance déplorable. Il semble même qu'elle s'en fase un devoir et un mérite. Repousser la science, la vérité sous quelque forme qu'elle se présente, c'est repousser Dieu. Mais ce qui est plus grave, c'est la funeste méthode d'enseignement que les prêtres sont, pour ainsi dire, obligés de suivre. Habitués aux études frivoles des pratiques scolastiques qui écrasent la simplicité du culte chrétien, ils ne comprennent pas que l'instruction doit, avant tout, développer la pensée et non surcharger la mémoire; tout le fatras de l'érudition scholastique qui courbe l'esprit sous l'autorité ou sous le sens étroit des mots, est la conséquence de cette triste méprise. Au lieu de faire des hommes, des êtres libres et raisonnables, ils ne font de leurs élèves que des machines pensantes, des esclaves de la lettre et de l'autorité.

M. Bordas-Demoulin traite cette question de l'enseignement, qui soulève en France de si graves débats entre le clergé et l'Université, dans un article remarquable que nous voudrions pouvoir citer en entier. « En ce moment, dit-il, le clergé accuse l'Université d'élever les générations dans l'incrédulité, et il demande l'enseignement; l'Université accuse le clergé de vouloir l'enseignement afin de les élever dans la superstition et l'intolérance, c'est-à-dire dans les préjugés de l'ancien régime. La chambre des pairs s'est en partie prononcée pour le clergé, la chambre des députés paraît devoir se prononcer entièrement pour l'Université. Si le clergé l'emporte, il verra l'opposition qu'il a déjà soulevée grandir chaque jour. S'il est vaincu, ou il continuera de réclamer, et l'opposition se continuera aussi et pourra devenir terrible; ou il ne réclamera plus, et l'opposition cessera également. Voilà ce qu'il peut attendre de mieux. L'opinion ne lui sera point hostile, mais il ne séduira point les esprits à la foi : si l'éducation lui était confiée, non-seulement il ne les séduirait pas, mais il les révolterait contre lui. La religion étant ou paraissant imposée, rencontrerait dans les enfants une indocilité haineuse et méprisante. Ceux dont on triompherait, assaillis et

Digitized by Google

vaincus par les idées nouvelles, lorsqu'ils entreraient dans le monde, abandonneraient avec les idées anciennes, les croyances qu'ils auraient reçues avec elles. La jeunesse maintenant flottante, sans passions, deviendrait rapidement ennemie, et, comme au XVIII[e] siècle, se cuirasserait d'incrédulité. Le christianisme ne reprendra l'empire des âmes qu'autant qu'il sera présenté selon les idées modernes. Les générations, pour se convertir à l'Évangile en religion, n'attendent que la conversion du clergé à l'Évangile en politique. Le reproche d'incrédulité qu'il leur adresse sur le premier point, elles le lui renvoient sur le second. Leur foi chrétienne civile n'est, en son genre, ni moins puissante ni moins héroïque que la foi chrétienne de l'Église naissante. Elle balaie du monde le judaïsme et le paganisme civils, comme l'autre en balaya le judaïsme et le paganisme religieux. Elle marche aussi sur les abîmes, transporte les montagnes, domine les éléments; elle a abreuvé la France, l'Europe, du sang des martyrs, et s'il le faut elle en abreuvera le globe entier. Cette foi, loin de repousser l'autre, l'appelle de toute ses forces, parce que n'embrassant qu'un côté de l'homme, elle ne peut seule le gouverner et le contenter : leur séparation déchire les âmes; et ces cris violents et universels qui s'élèvent contre le clergé, et que le clergé croit dirigés contre son existence, ne lui sont que les plus pressantes sollicitations de se déjudaïser et de se dépaganiser... Qu'il se fasse chrétien, mais qu'il ne simule point de l'être pour se plier aux conjonctures; qu'il entre franchement dans la cité nouvelle, et à l'instant le combat cesse. Cette presse périodique qui le frappe sans relâche, et qu'il redoute tant, deviendra un auxiliaire dans la conquête des âmes. Que s'il importe au bien public que l'éducation d'un partie de la jeunesse lui soit commise, on l'en chargera. Au reste si, comme il l'assure, elle n'est pas élevée dans la connaissance et la pratique de la religion, à qui surtout la faute? Qui, dans les établissements universitaires, dispense l'enseignement religieux, si ce n'est le clergé par ses aumôniers? S'ils comprenaient le christianisme et qu'ils sussent le présenter, qu'importerait ce que peuvent débiter les professeurs de philosophie et d'histoire dont on se plaint? La philosophie et l'histoire les plus élevées, les plus saisissantes, ne sont-elles pas dans le christianisme, où la raison soutenue et nourrie par la révélation, trouve la science de l'homme, de Dieu et de l'ordre des choses humaines, et de plus aujourd'hui

Digitized by Google

la science de la liberté ? Ne connaît-on pas quelque collége où l'instruction religieuse donnée comme il convient, réussit parfaitement ? Que si elle échoue dans les autres, c'est sans doute qu'elle ressemble à celle que trop souvent on entend dans les chaires ou qu'on voit dans les livres : ramas d'inepties scholastiques, d'extravagances romantiques ou de déclamations contre le renouvellement du monde, et où le christianisme paraît un système de servitude et d'abrutissement superstitieux. Les aumôniers seraient-ils entravés dans l'exercice de leurs fonctions ? Les mettrait-on dans une position inférieure relativement à celle des professeurs ? Alors qu'ils réclament et le clergé avec eux ; mais aussi qu'ils se montrent dignes de l'indépendance et des avantages qu'on leur refuse, et ils se les feront certainement donner. »

Un autre point que l'auteur touche dans son ouvrage, c'est la suppression des conciles : il la déplore. « Au moment, dit-il, où la délibération publique existe partout dans la société, il est étrange qu'elle soit bannie de l'Église, où elle régna si longtemps, et dont elle est l'âme, parce qu'on n'y doit rien faire que par la liberté, la persuasion et la douceur. Mais si le clergé la demandait avec les mêmes instances que l'enseignement, il est probable qu'il en jouirait bientôt. » Cependant il ne veut pas que la tenue des conciles lui soit arbitrairement livrée, et que, dans l'État, s'élève et agisse une puissance indépendante de l'État. Il voudrait qu'ils fussent établis par une loi, de manière que sur une ordonnance du roi, ils s'ouvrissent périodiquement comme les chambres et les conseils des communes.

Si l'Église, dans ses rapports avec l'État, changeait la règle de conduite qu'elle suit actuellement, cela ne suffirait pas encore pour la faire accepter franchement par les hommes de civilisation ; il faut qu'elle opère également des réformes dans ses institutions et ses pratiques. Une foule d'erreurs, d'inepties et de superstitions sont venues recouvrir de leur ignoble manteau les beautés simples et sublimes de la religion du Christ. Tant que les réformes qui ont déjà été exécutées ou tentées ne seront pas définitivement accomplies, tant que celles qui restent encore à faire ne seront pas entreprises, le triomphe du christianisme et de la civilisation pourra encore être retardé.

« Ni le catholicisme ne peut anéantir la civilisation, ni la civili-

Digitized by Google

sation le catholicisme, parce qu'il n'est pas plus donné à l'un d'empêcher que la raison soit en partie restaurée qu'à l'autre de faire qu'elle le soit complétement. Sa vigueur et son infirmité sont également réelles, indestructibles, exigent également, et que la nature soit libre, et qu'elle s'appuie sur les institutions religieuses et politiques, et avec la même invincibilité, elles emporteront les nations dans la société nouvelle et dans l'Église. Or pour cela, le catholicisme n'a point à se modifier dans ses dogmes; il lui suffit d'être délivré des abus qui l'ont comme englouti, et de paraître tel qu'il est.

« Que dis-je? la plupart de ces abus, l'intolérance, le monachisme, les propriétés ecclésiastiques ont été détruits, et il suffit à l'Église de voir que ce sont des abus, de ne point chercher à les rétablir, de comprendre que la tolérance, la vie civile, le salaire forment son régime naturel aussi bien que le régime de la société moderne. Pourquoi dans cette société la liberté des cultes et la nullité des vœux monastiques devant la loi? parce que l'homme est libre. Pourquoi toutes les fonctions, depuis les plus infimes jusqu'aux plus élevées, jusqu'à la royauté sont-elles rétribuées? parce que les peuples ont cessé d'appartenir à certaines classes, à une famille, qu'ils appartiennent à eux-mêmes, que les fonctions publiques regardent chaque citoyen, et que chaque citoyen ne pouvant lui-même les exercer, surtout celles du sacerdoce, il est obligé de payer ceux qui s'emploient à le faire pour lui. N'est-ce pas encore parce que l'homme est libre? Mais d'où vient qu'il est libre? N'est-ce point que le christianisme l'a intérieurement relevé à Dieu? Enfin n'est-ce point parce qu'il est chrétien dans l'ordre social, comme dans l'ordre religieux? Mais comment ce qui est abus dans la société chrétienne ne le serait-il pas dans la religion chrétienne?

« Quoi donc! la loi qui impose à tous la religion, qui met tous ceux qu'elle peut dans la retraite, sous le joug de la pénitence, qui livre au clergé d'immenses biens, n'est-elle pas plus religieuse que la loi qui laisse chacun adopter le culte et mener la vie qu'il veut, et qui distribue au prêtre sa subsistance de trois mois en trois mois? Oui, d'après l'imagination; mais d'après la raison, cette loi dégrade le christianisme jusqu'au judaïsme et au paganisme.

« Gardons-nous de confondre la libre pratique des conseils évangéliques avec le monachisme, qui, de ces conseils, avait, pour ainsi

Digitized by Google

dire, fait des préceptes. Au moyen-âge, on croyait que la vie civile était mauvaise, et on n'avait pas tort, puisque c'était la vie de la société juive et de la société païenne : c'est-à-dire du régime de la chute, ayant pour principe, je le répète, que l'homme relève, non de Dieu, mais de l'État, qui se trouve ainsi réellement son Dieu. Cette vie, le monachisme naquit pour la détruire, et il l'a détruite en effet. A sa place s'est formée la vie de la société chrétienne ou du régime de la délivrance, puisqu'elle est fondée, sur ce que l'homme dépend intérieurement et immédiatement de Dieu. Néanmoins, quoiqu'elle soit bonne, elle peut parfois inspirer le dégoût. D'ailleurs elle a ses dangers, et on conçoit que des personnes lui préfèrent la vie de renoncement, et même qu'elles rendent celle-ci très-utile à la civilisation, par exemple, en se vouant aux grands travaux scientifiques ou littéraires ainsi qu'à l'éducation de la jeunesse ; mais cette vie prendra son esprit et sa règle dans la société libre. Ne serait-il pas absurde qu'elle les empruntât à la société de servitude dont nous nous sommes éternellement délivrés ? Comme chez les oratoriens il est probable surtout qu'il n'y aura pas de vœux. « L'amour immense de Berulle pour l'Église lui inspira de former une compagnie à laquelle il n'a voulu donner d'autre esprit que l'esprit même de l'Église, ni d'autres règles que ses canons, ni d'autres supérieurs que ses évêques, ni d'autres biens que sa charité, ni d'autres vœux solennels que ceux du baptême et du sacerdoce. Là une sainte liberté fait un saint engagement : on obéit sans dépendre, on gouverne sans commander ; toute l'autorité est dans la douceur, et le respect s'entretient sans le secours de la crainte [1]. »

« Rien de plus irréfléchi, pour choisir l'expression la plus douce, que les tentatives de rappeler à l'existence les anciennes congrégations : produit et instrument du moyen-âge, elles sont avec lui anéanties sans retour. Un autre abus qui ne choque point la loi de la nouvelle société, mais qui heurte violemment les lumières, c'est l'exagération du culte des saints, exagération à laquelle se rattachent les innombrables superstitions qui par un autre côté, ont aussi judaïsé et paganisé l'Église. Elles assujettissent l'homme aux créatures, comme si les créatures décidaient souverainement de son sort ; elles annulent la communication intérieure, directe, qu'il doit

1 Oraison funèbre de Bourgoing, par Bossuet.

Digitized by Google

entretenir avec Dieu, et le rejettent dans la dégradation où il se traînait avant Jésus-Christ.

« Le mot culte, à parler exactement, ne convient qu'à l'être-suprême. Quant aux saints, le concile de trente emploie les mots *honneur*, *vénération :* l'honneur, la vénération, l'invocation, il les déclare utiles et non point obligatoires. Croirait-on qu'en France, au XIX^e^ siècle, il est des ecclésiastiques qui disent : « Mes frères recommandez-vous à Jésus et surtout à Marie ? » [1].

« Le premier et le vrai moyen d'honorer les saints, c'est d'imiter leur vie. Si on les invoque, c'est plutôt pour marquer la communion que nous entretenons avec eux que pour les engager à nous prêter le secours de leur intercession. Quoi ! sur la terre, au milieu des ténèbres et des misères, les fidèles prient spontanément les uns pour les autres, et pour les morts qu'ils craignent retenus au lieu des expiations, et ceux qui règnent dans la gloire manqueraient à ce devoir !

« Le clergé opérera-t-il les réformes nécessaires ? acceptera-t-il même celles qui ont été faites par l'État ? On voudrait l'espérer. Mais le sacerdoce quel qu'il soit, dépositaire de la vérité ou de l'erreur, semble de lui-même incurable. Les pontifes de la synagogue crucifient Jésus-Christ et désolent l'église naissante. Les prêtres des idoles l'inondent de sang et ne cèdent qu'avec la vie. Dans le moyen-âge, plutôt que de se régénérer, le clergé chrétien attire d'effroyables calamités sur l'église, et provoque Luther et Calvin à la bouleverser. La révolution française éclate ; il traite de sacrilége ce second règne de l'Évangile, ainsi que l'extirpation d'immenses, de monstrueux désordres, et s'efforce d'armer contre elle la terre et le ciel. Quelques âmes d'élites, saint Bernard, Gerson, Clémangis, les cardinaux Zarabella, d'Ailly, Julien, Bérulle, les pères des conciles de Pise, de Constance, de Bâle, les oratoriens, les solitaires de Port-Royal, Bossuet, Fleury, Fénélon, Massillon, vivent de l'esprit de rénovation et cherchent à l'introduire dans l'Église. Mais à peine ces derniers ont-ils fermé les yeux, qu'elle le rejette tel qu'un poison, et s'ensevelit encore dans les abus comme s'ils formaient son élément naturel. Je ne parle ici que des noms conservés par l'histoire, sans ignorer que dans tous les temps un grand nombre d'ecclésiastiques

1. Quotidienne, 26 juillet 1827.

Digitized by Google

gémirent inutilement du mal, tentèrent en vain de lutter contre le torrent. Aujourd'hui, ils n'ont pas même le droit de réclamer ; ils seraient mis au ban de l'Église comme révolutionnaires. Mais si c'est un crime d'être révolutionnaire, Jésus-Christ n'est-il pas le plus grand des criminels, lui auteur de la plus grande des révolutions et de laquelle sont sorties ou sortiront toutes les autres ? »

Si l'Église effectue ces réformes, revenue à son état primitif de simplicité et de grandeur morale, on peut affirmer hautement qu'on cessera de l'attaquer, et qu'elle verra chaque jour s'étendre son action religieuse et civilisatrice. En vain les ultramontains et leurs écrivains voudraient-ils prétendre que l'Église chrétienne est identifiée avec le régime du moyen-âge et qu'elle ne peut plus en être séparée. M. Bordas-Demoulin leur répond : « Comme ce régime consiste dans le monachisme et la théocratie, si le catholicisme n'est rien de plus, il faut retrancher cinq siècles de son existence, et avouer qu'elle ne fut connue ni des apôtres ni de Jésus-Christ. »

Ce n'est qu'à la condition de ces réformes extérieures et intérieures, signalées par M. Bordas-Demoulin, que l'Église catholique pourra se mettre à la hauteur de la civilisation. Tant que le clergé n'aura pas reconnu qu'il n'a aucun droit à s'immiscer dans les affaires politiques, et que son désir de domination est le plus grand malheur qui puisse frapper et le christianisme et la société; tant que l'Église n'aura pas opéré dans son sein les réformes que réclament les progrès de la civilisation qu'elle a produits, toute union de ce que l'on nomme le parti catholique avec le parti libéral, ne sera qu'un monstrueux mélange où l'un sera dupe de l'autre. Le clergé peut bien accepter les formes constitutionnelles, mais tant qu'il prétendra avoir le droit de se mêler à la politique, il conservera son esprit de domination et établira une théocratie qui ne diffèrera de celle du moyen-âge que par la forme. « Toujours on retrouvera en lui, dit l'auteur, cette exécrable hypocrisie, qui couvre la passion de ressaisir les anciennes usurpations nobiliaires et cléricales. »

PAUL VOITURON.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

LE NOUVEAU MONDE.

CHANSON.

On dit que pour cette année,
Par de nouveaux changements,
Une grâce inespérée
Vient de convertir les gens.
Rions-en, (*bis*)
Nous qui connaissons le monde,
Et sans craindre qu'on nous fronde,
Rions-en, (*bis*)
Toujours gai, toujours content.

La grisette un peu légère
Dont on aimait les beaux yeux,
A promis à sa grand'mère
D'écarter les amoureux.
Rions-en, (*bis*) etc.

La vieille, laide et coquette,
Qui compte les cinquante ans,
Ne veut plus, les jours de fête,
Se teindre les cheveux blancs.
Rions-en, (*bis*) etc.

Les dames de haut lignage
Qui méprisent tant de gens,
Des laquais de bas étage
Ne feront plus leurs amants.
Rions-en, (*bis*) etc.

Digitized by Google

Un époux assez volage
Qui disposait de son cœur,
Auprès d'une épouse sage,
Cherchera le vrai bonheur.
Rions-en, (*bis*) etc.

Ma servante assez jolie
Qui me faisait les doux yeux,
Ne veut plus que je lui die
Combien elle a d'amoureux.
Rions-en, (*bis*) etc.

Un écrivain qui s'inspire
Dans les œuvres des anciens,
Chez nous ne fera plus lire
Leurs ouvrages pour les siens.
Rions-en, (*bis*) etc.

On dit que la médisance
Qui vivait si bien chez nous,
Va choisir sa résidence
Dans un hôpital de fous.
Rions-en, (*bis*) etc.

Mon confesseur que j'estime
Et qui me voit tous les ans,
Ne me fera plus un crime
D'honorer les protestants.
Rions-en, (*bis*) etc.

Dans leur zèle apostolique,
Nos prêtres feront, je crois,
Un peu plus pour la Belgique,
Un peu moins pour les Chinois.
Rions-en, (*bis*) etc.

Digitized by Google

Le clergé qui nous prépare
Une place au paradis,
Par un dévoûment bien rare,
Nous la fournira gratis.
Rions-en, (*bis*) etc.

Dans les honnêtes familles,
Sous les yeux de leurs mamans,
On ne verra plus les filles
Lire de mauvais romans.
Rions-en, (*bis*) etc.

On dit que les gens en place
Qui gouvernent le pays,
Pour plaire à la populace
Vont déplaire à leurs amis.
Rions-en, (*bis*) etc.

Par conversion nouvelle,
Et pour étrange raison,
On prétend que la sarcelle
Ne sera plus un poisson.
Rions-en, (*bis*)
Nous qui connaissons le monde,
Et sans craindre qu'on nous fronde,
Rions-en, (*bis*)
Toujours gai, toujours content.

V. G.

Digitized by Google

SUCCÉDANÉS DU CHLOROFORME.

Demandez, et il vous sera donné; cherchez, et vous trouverez; car quiconque demande, reçoit; et quiconque cherche, trouve.
St Luc. Ch. xv. 8. 9.

Il y a un an, lorsque nous écrivîmes dans cette revue sur l'éther, le chloroforme n'était usité en médecine que comme antispasmodique. M. Natalis Guillot l'avait administré aux asthmatiques, ce fut tout; personne ne soupçonnait alors que cette substance devait un jour détrôner l'éther, comme moyen propre à produire l'insensibilité. MM. Flourens et Simpson indiquèrent, en même temps, l'un à Paris, l'autre à Édimbourg, cette nouvelle propriété du chloroforme, propriété à la fois si merveilleuse et si terrible.

M. Gruby compara l'action du chloroforme chez les animaux à celle de l'éther sulfurique.

Le premier point établi par M. Gruby consiste à démontrer que le sang artériel, loin de se changer en sang veineux pendant l'inspiration du chloroforme, reste non-seulement rouge, clair, mais redevient rouge et clair si, par l'asphyxie, il avait été changé en sang noir.

Les choses se passent en effet ainsi, mais l'on se tromperait gravement si l'on s'imaginait que c'est grâce au chloroforme que le sang reste rouge dans les artères.

Voici ce qui a lieu.

Le chloroforme assoupit avec infiniment plus de facilité que l'éther. De là résulte qu'il peut être mélangé d'air lorsqu'il est inspiré, sans perdre beaucoup de son énergie. Il n'en est pas de même pour l'éther; celui-ci serait sans action dans ce cas.

De là deux modes d'administration différents pour chacune des deux substances destinées à produire l'anesthésie.

Il faut pour engourdir par l'éther que les vapeurs de ce corps arrivent presque pures au poumon; par suite du manque d'air, le sang artériel devient sang veineux, — ce n'est pas l'éther qui produit cette asphyxie apparente.

Digitized by Google

Par le chloroforme, l'engourdissement est plus facile. Versez quelques grammes de ce liquide sur un mouchoir, faites respirer les vapeurs qui s'en dégagent ; autant d'air que de chloroforme en vapeur arrive au poumon, et la respiration, l'oxygénation du sang continue; le nombre des respirations augmente même en raison du degré d'insensibilité.

Si l'on administrait le chloroforme comme on administre l'éther, on tuerait infailliblement. Et dans ce cas, le sang artériel serait noir, pour le chloroforme comme pour l'éther.

Par l'éther, je le répète, le sang n'est veineux dans les artères que par suite du peu d'air qui arrive au poumon, lors de l'inhalation des vapeurs de cette substance.

De la plus grande rapidité d'action du chloroforme naissent d'autres différences dans les phénomènes physiologiques.

Le chloroforme provoque des rêves comme l'éther. Par le chloroforme les rêves sont instantanés, et s'évanouissent presqu'aussitôt: l'insensibilité survient, il vous est impossible de percevoir les fantômes de votre imagination. Par le chloroforme il vous est impossible d'apprécier ce que vous éprouvez. Par l'éther vous assistez à de longues scènes qui se succèdent logiquement. Par le chloroforme vous entrevoyez quelques objets grotesques, qui vous narguent une seconde, puis tout disparaît brusquement. Il semble qu'un voile noir vous tombe sur les yeux. Par l'éther tout s'efface peu à peu.

L'éther et le chloroforme ne sont pas les seules substances dont les inhalations produisent de semblables effets. Et peut-être ne serait-il point tout-à-fait inutile d'indiquer quelles sont ces substances, ou tout au moins où il faut s'adresser pour les trouver. L'emploi du chloroforme est trop dangereux. Les animaux peuvent, il est vrai, rester dans l'état d'insensibilité par le chloroforme pendant plusieurs heures et revenir ensuite en pleine santé, si l'inhalation des vapeurs est de temps en temps interrompue. Mais la mort est subite au bout de quelques minutes d'inspiration si l'inhalation n'est pas interrompue, ou si beaucoup d'air n'est point mêlé aux vapeurs du chloroforme. Voilà le côté terrible de l'emploi de ce corps.

Voici son côté simplement désavantageux.

On est toujours incertain de son degré de pureté. Ou bien, il contient de l'alcool, et alors les effets se font trop attendre; ou bien il contient du chlore libre, de l'acide chloreux ou hypochloreux, et

Digitized by Google

alors il cautérise la muqueuse avec laquelle il est en contact, provoque le larmoiement, la toux, la suffocation.

On est en droit d'attendre mieux de la science.

Le fil de l'analogie a conduit à bien des découvertes dans le dédale scientifique. Quelle n'est pas son utilité en chimie, en physique, en zoologie et dans beaucoup d'autres sciences ?

Applique-t-on cette méthode aux recherches zoologiques, botaniques, minéralogiques, chimiques, on s'aperçoit que tous les corps, que tous les êtres placés dans un même groupe naturel ont des propriétés analogues.

L'analogie met ainsi sur la voie quand il s'agit de découvrir le corps résumant au plus haut degré les propriétés du groupe.

En chimie, par exemple, tous les corps placés autour de certains types ont des propriétés communes.

Tous les corps groupés autour du radical amide ont des propriétés analogues. Il en est de même pour les substances dérivées du cyanogène, du benzoïle, du cinnamyle, du salicyle, du cétyle, de l'amyle.

Mais c'est surtout pour les corps rangés autour de l'éthyle, du méthyle, et de leurs dérivés, l'acétyle et le formyle, que cette loi semble vraie. Tous doivent-ils cette analogie à un carbure d'hydrogène spécial encore inconnu ? c'est ce que j'ignore, mais s'il en est ainsi, l'alcool, l'éther et le chloroforme lui doivent leurs propriétés engourdissantes. S'il en est ainsi, ce radical, principe primitif de l'éthyle et du méthyle, de l'acétyle et du formyle, doit communiquer ses propriétés anesthésiques à tous les dérivés de ces radicaux.

Seulement il est indispensable de faire observer que l'analogie sans l'expérience ne saurait conduire à aucun résultat définitif. La théorie se trompe à chaque pas dans des recherches de ce genre. La famille des solanées prouve combien la prudence est nécessaire dans de semblables investigations. Cette famille renferme le plus commun de nos aliments, la pomme de terre et les poisons les plus dangereux, la belladone, la pomme épineuse et la jusquiame. Les euphorbiacées produisent des poisons drastiques épouvantables et des aliments féculents délicieux. Il est néanmoins incontestable que certaine analogie existe entre les formes des plantes et leurs propriétés. De tout temps on a deviné les propriétés des plantes d'après leurs formes. Et c'est là une chose de la plus haute importance dans les

Digitized by Google

pays lointains dont la végétation est peu connue. Le voyageur entouré de plantes nouvelles, le médecin transporté en Amériqne, en Afrique, en Asie, privé des médicaments qu'il connaît et de l'expérience des indigènes sur les plantes de leurs pays, tirent des lois de l'analogie le plus grand parti. L'équipage d'un vaisseau anglais naviguant dans l'Océan Pacifique, était atteint du scorbut. Forster, le botaniste de l'expédition, trouve une plante de la famille des crucifères, pense qu'elle doit avoir les propriétés antiscorbutiques de cette famille, si répandue chez nous, et sauve l'équipage. Labillardière, dans une semblable position, découvre une espèce de cerfeuil et procure à ses compagnons de voyage une nourriture agréable et saine. A Batavia, à Calcutta, dans toutes les colonies, en un mot, les médecins ont fait, en se basant sur ces principes, des applications de la plus haute importance.

Il en est de même pour le sujet qui nous occupe en ce moment.

Nous avons dit que le chloroforme l'éther et l'alcool devaient probablement leurs qualités anesthésiques à quelque carbure encore inconnu. Il en sera de même pour tous les corps offrant avec ces trois substances de l'analogie. Parmi les corps dérivés de l'éthyle, il en est une foule dont l'apparence, l'odeur et les propriétés sont semblables à celles de l'ether et du chloroforme. La même chose se rencontre pour nombre de dérivés du formyle, de l'acétyte et du méthyle.

C'est là qu'il faut chercher les corps appelés à détroner le chloroforme. Je me suis essayé à suivre cette méthode pour quelques substances et j'ai trouvé pour toutes celles auxquelles je me suis adressé des propriétés anesthésiques analogues à celles de l'éther et du chloroforme.

Le chlorure d'éthyle, liquide incolore, d'une odeur aromatique pénétrante, bouillant à 11°, engourdit fort bien. Le nitrite d'oxyde d'éthyle d'une couleur jaune pâle et qui bout à 16° en repandant une odeur de pomme de renette si agréable, est dans le même cas (1).

Mais ni le chlorure d'éthyle ni le nitrate d'oxyde d'éthyle ne sauraient remplacer, me semble-t-il, le chloroforme.

(1). Il est infiniment probable que la plupart des composés suivants offrent les mêmes propriétés :

Le bromure d'éthyle, le carbonate d'oxyde d'éthyle, l'oxalate d'oxyde d'éthyle, le benzoate d'oxyde d'éthyle, le sulfate double d'oxyde d'éthyle et d'ethérole, l'acétal, l'elal-

Digitized by Google

Toutefois, si mes expériences, peu nombreuses sur ces corps, n'ont pas indiqué la subtance destinée à effacer le chloroforme, elles ont au moins conduit à ce résultat : que l'éther et le chloroforme n'étant pas les seuls corps susceptibles de produire l'anesthésie, c'est là une raison pour engager les expérimentateurs dans la voie que je viens de leur indiquer.

J. D. Hannon.

déhyde, l'acétate d'oxyde d'éthyle, l'oxychlorure d'acétyle, le chloral, le chloracétate d'oxyde d'éthyle, l'huile chloralcoolique, le bromal, l'huile bromalcoolique, l'hydrure d'acétyle, le chlorure d'acétyle, le bromure d'acétyle, le chlorhydrate de chlorure d'acétyle, le chloréther al, le bromhydrate de bromure d'acétyle, le mésitylène, l'oxyde de mésityle, le métacétone, l'oxyde de méthyle, le chlorure de méthyle, le sulfate neutre d'oxyde de méthyle, le nitrate d'oxyde de méthyle, le benzoate d'oxyde de méthyle, l'acétate d'oxyde de méthyle, le méthylal, le formiate d'oxyde d'éthyle, le formiate d'oxyde de méthyle, le proto et le bichlorure de formyle, le perbromure de formyle, l'oxychlorure de formyle, etc, etc.

Digitized by Google

ÉCRIVAINS MODERNES DE L'ITALIE.

F. D. GUERRAZZI.

VÉRONIQUE CYBO, DUCHESSE DE SAINT JULIEN.

NOUVELLE HISTORIQUE.

AU CHEVALIER NICOLAS PUCCINI.

Au carnaval dernier certain gentilhomme paya mille livres une perruque pour en coiffer son cocher afin qu'il fît merveille au Cours! — Quelques années auparavant, Vitalis, *jeune génie suédois, mourait de faim à l'hôpital d'Upsal! — Et ce siècle, comme vous le savez, est, par excellence, le siècle de l'Intelligence et de la Charité.*

Sachant que vous ne vous croyez pas supérieur à nos pères, et que dans le but de réveiller leur mémoire au moyen des Beaux-Arts, vous vous êtes décidé à confier dix toiles à des peintres d'une réputation déjà établie, et à des peintres qui doivent s'en former une, je vous ai recommandé un jeune artiste, HENRI POLLASTRINI, *mon concitoyen.*

Vous m'avez répondu que vous aviez immédiatement chargé ce jeune homme d'exécuter un tableau représentant la Mort du duc Alexandre.

Vous lui donniez ainsi le moyen d'illustrer sa patrie, d'acquérir lui-même de la gloire et de vous faire honneur à vous qui l'avez protégé, — s'il produit, comme je l'espère, une œuvre remarquable.

Je désirais par conséquent vous offrir un témoignage public de ma reconnaissance, et je saisis, vous le voyez, la première occasion qui se présente, en vous dédiant ce récit.

Acceptez-le tel que je vous l'envoie, c'est-à-dire non comme une preuve d'esprit, mais comme l'expression d'un cœur reconnaissant.

Il me paraît que c'est là une dédicace que je puis vous faire et que vous pouvez accepter, sans que ni l'un ni l'autre nous ayons à en rougir. Adieu.

Votre tout dévoué ami,
F. DOM. GUERRAZZI.

Digitized by Google

VÉRONIQUE CYBO.

I.

L'automne est la saison la plus mélancolique de l'année; — la tombée du soir est l'heure la plus mélancolique de la journée : — dans cette saison, à cette heure, le Soleil marche vers sa tombe dans toute sa magnificence, comme le fils aîné du Créateur. — A midi, il concentre ses rayons et les darde avec force pour réveiller la nature; mais vers le soir la vie est éparse, et sa puissance moins intense; et il se plaît à verser toute sa lumière sur l'hémisphère qui l'entoure. Et la voûte des cieux, ayant quitté son manteau d'azur, se dore de l'éclat divin, de la même manière que le siècle reçoit l'empreinte du grand génie qui l'a dominé.

Semblable au phénix qui forme son bûcher de cinamome et de myrrhe, le Soleil orne sa tombe avec une pompe admirable. La pourpre, l'or, les feux des pierres précieuses, et les teintes variées de la conque marine où se forme la perle, l'accompagnent à son coucher. — L'Océan attend en frémissant l'hôte immense. — Toute la nature s'agite dans un étonnement incompréhensible; elle s'efforce à donner un témoignage de vie au même instant où son moteur principal va la quitter. Les pensées de l'homme se reportent vers les absents ou vers les trépassés. L'airain lui-même frappe l'air avec un accent tel qu'il paraît une plainte. — Le grand *Pan* est près de mourir.

Mais le grand *Pan* meurt de la mort de celui qui est sûr de renaître. — Créatures d'un jour, retournez-vous vers l'Orient, et vous le verrez bientôt surgir de nouveau, triomphant et glorieux. — Qui sait combien parmi vous, feuilles animées, seront tombées à jamais de l'arbre de la vie pendant sa courte absence de notre hémisphère!

Et lorsque vous êtes tombées, créatures d'un jour, que votre sépulture est triste dans la terre! Les affections de vos plus chers survivants se dessèchent avant les fleurs que l'on a répandues sur votre cercueil..... Le linceul funèbre vous contient tout entières. Excepté la rosée du ciel, vous désirez vainement d'autres larmes. — Votre tombe est quelquefois connue par la science de l'antiquaire, — rarement par la piété de vos descendants. — Qu'attendez-vous

Digitized by Google

au delà du sépulcre ? L'oubli est l'héritage, — la boue l'oreiller, — le vers le compagnon des morts. O Dieu ! reçois dans tes bras miséricordieux les âmes délaissées de ceux qui abandonnent la vie.

II.

Si, — comme le raconte poétiquement le divin Homère, — la ceinture de Vénus contenait les doux sourires et les tendres baisers, et toutes les plus chères voluptés de l'amour, il est certainement permis de dire que les collines qui entourent Florence sont une ceinture aussi gracieuse que celle de Cythérée. *Ah ! pourquoi le monde entier n'est-il pas la Toscane !* s'écriait Victor Alfieri, — cet austère génie, — en descendant l'Apparita [1], — et la contemplation de ces beautés sans rivales effaçait une ride de son front, — une ride de son cœur. Maintenant tous les Dieux ont abandonné ce pays, qui est les délices du Soleil ; de lugubres destins se préparent : nous restons seuls. Et cependant, en quittant cette terre, les Immortels l'ont regardée avec amour, et ont secoué sur elle les franges de leur clamyde comme pour la bénir, de sorte que l'air conserve tout à l'entour un parfum d'ambroisie et respire une harmonie que les tristes autans n'ont jamais pu dissiper. On entend dans les bois de lauriers et de myrthes retentir doucement les dernières vibrations des illustres harpes antiques. La mort a fermé les lèvres de nos célèbres personnages, et cependant sous les portiques, dans les places publiques, le long des mille colonnes des nefs des temples, résonne encore l'écho de leurs dernières paroles. — De même que sur le visage de Laure, la mort semble belle sur cette terre enchantée [2]...!

1. Colline de Florence.

2. Je ne puis me dispenser (car cela me paraîtrait de l'ingratitude), d'avouer que quelques-unes des phrases de ce passage, sont des réminiscences d'un Cantique de François Pacchiani ; François Pacchiani, nature privilégiée, que Dieu se plut à orner des trésors de la plus haute intelligence. Il réunissait en lui tous les éléments pour être à la fois un Dante et un Galilée, et, pendant toute sa vie, il ne fit autre chose que jeter au vent ces dons de Dieu. Les temps et les mœurs le gatèrent ; il connut le malheur, mais tard, comme une conséquence de sa vie déréglée, et nullement comme une persécution dirigée contre un esprit vigoureux et une intelligence éclairée. Il nous reste peu de choses de lui, et entre autres le Cantique où nous lisons les tercets suivants :

« Comme un ver doré et industriel sort de sa luisante dépouille où il devint allé, *il* « franchit le seuil de l'infini. Agité par de blanches plumes, le ciel de Flore s'imprégna

Digitized by Google

III.

C'est une bien terrible histoire que celle que je vais raconter, et qui commence dans la villa Salviati, située sur une des plus belles collines qui entourent Florence; — par conséquent je n'engage à la lire que ceux qui en ont envie. — C'était le premier novembre 1637, à l'heure des vêpres : — Ferdinand II régnait en Toscane, prince de glorieuse, immortelle et paternelle mémoire, comme le dit son épitaphe composée par un poëte de cour. Une fée aurait choisi cette villa pour demeure; Ludovic Arioste, ce noble esprit, n'aurait su en imaginer une plus belle. Mais je n'entreprendrai pas de te la décrire, ami lecteur, car, depuis que je me suis aperçu que les huissiers et autres personnes très-honorables, chargées de commettre des vexations, décrivaient des meubles et des habillements aussi bien que Walter Scott ou Balzac, je me suis décidé à laisser tout entière à ces respectables personnages, la gloire des inventaires.

Je dirai seulement que dans certaine chambre on voyait un lit avec un ciel et des rideaux de damas à raies d'azur sur un fond jaune; le ciel était orné de corniches et de ciselures finement travaillées et dorées.

Sur ce lit dormait un enfant aux formes charmantes, aux cheveux noirs et bouclés, aux paupières longues et soyeuses, aux joues florissantes, aux lèvres de rose : — il était tout-à-fait semblable à l'enfant de l'*Ego dormio, sed cor meum vigilat*, peint par Bronzino.

Avec sa petite main il chassait de temps en temps un cousin, qui revenait, toujours plus acharné, lui chatouiller les lèvres et le nez : — et, dans son dépit, ses lèvres et son nez grimaçaient. — Ce chatouillement importun constituait la plus profonde douleur que le jeune enfant eût jamais éprouvé dans sa courte existence.

Il dormait d'un sommeil léger, car, porté par le souffle du vent, un bruit de rires et de voix joyeuses venait le troubler : de même,

« d'un parfum d'ambroisie et répandit une harmonie délicieuse, exhalés de la ceinture « d'Iris. Alors on entendit dans les bocages de laurier des Médicis, sortir des harpes « fameuses un son qui charme encore les Immortels. Et les cordes de ma lyre, frappées, « sans que ma main les touchât, par le flot des notes, et réveillées par le mouvement d'une « aile blanche, rendirent un son qui affranchit les noms illustres des atteintes du temps. « Et l'hymne que j'avais conçu dans mon esprit, je le commençai avec assurance. »

Digitized by Google

lorsque le décorum des convives est vaincu par le vin, on voit la gaieté du banquet devenue bruyante et même échevelée, tantôt égayer, tantôt ensanglanter la table.

Le chevalier Iacopo Salviati, duc de Saint-Julien, avait en effet invité ses nobles amis à un somptueux festin.

Pendant le dîner, il avait souvent paru préoccupé, mais il n'en avait pas moins rempli tous les devoirs d'un gentilhomme accompli. Son illustre épouse, Véronique Cybo, descendante des princes de Massa, ne lui avait pas cédé en courtoisie; quoique d'un esprit altier, et plus fière peut-être qu'il ne convient à une jeune et aimable femme, elle savait se commander selon les circonstances, et soutenir dignement l'éclat de sa noble maison.

Les Salviati étaient alors, comme ils le furent toujours, les premiers de Florence, et ils étaient étroitement unis à la famille des Médicis..... Les Salviati, il est vrai, avaient quelquefois attenté à la vie des Médicis, et ceux-ci, de leur côté, ne s'étaient pas fait faute d'ordonner la pendaison de leur nobles parents, comme il arriva dans la fameuse conjuration des Pazzi, où ils ne craignirent pas de faire pendre aux fenêtres du palais Vecchio, Messire François Salviati, archevêque de Pise et cardinal de la Sainte-Église; mais cela ne troublait en rien la parenté, ni la bonne amitié. Il parait qu'en ce temps-là le fil du glaive ne tranchait pas les liens de parenté, et que le lacet avait la vertu de les resserrer. A l'époque de cette histoire, Messire Iacopo occupait à la cour des charges importantes, et, peu de temps après, le grand duc Ferdinand choisit pour ministre le marquis Vincent Salviati, auquel il accorda la plus grande confiance.

Pendant le banquet, le seigneur duc s'étudiait à éviter les regards de la duchesse, autant qne celle-ci tâchait au contraire de rencontrer les siens; et lorsqu'ils se croisaient inévitablement, on eût dit des traits enflammés. — Si la vertu fabuleuse des yeux du basilic avait été accordée aux hommes, combien croyez-vous qu'il resterait encore de créatures humaines sur la terre?

Enfin le moment arriva où, — *ab antiquo*, — il est d'usage de boire à la santé l'un de l'autre. Le duc ne trouvant pas de moyen honnête pour s'en dispenser, saisit tout-à-coup le moment opportun, et s'empressant de prendre un verre, il se tourne vers la duchesse, et s'écrie :

Digitized by Google

« Madame Véronique, je bois à votre bonheur! »

La duchesse se levant comme une vipère foulée aux pieds, les lèvres tremblantes, prend à son tour une coupe et lui répond :

« Oui!... au bonheur que vous me donnez depuis longtemps, messire Iacopo... »

Et de pâle qu'il était, son visage devint pourpre. On vit poindre une larme dans ses yeux, un soupir s'échapper de ses lèvres; mais au même instant, — l'une fut séchée, — l'autre étouffée par un sentiment inexprimable de rage.

Quelques invités qui remarquèrent ces faits, et ignoraient de quel terrible orage ces signes étaient les précurseurs, furent attendris et dirent à voix basse que de mémoire d'homme on n'avait vu à Florence un couple plus beau, plus heureux, plus aimant.

On quitte la table; la société se répand dans les jardins. Un valet fidèle à qui le duc avait donné un ordre secret, lui amène un cheval turc magnifique. Ayant pris les rênes avec grâce, messire Iacopo se tourne vers les personnes qui l'entourent et leur dit qu'il est attendu par son excellence sérénissime le grand duc, auquel il a promis de passer la soirée à la cour; le respect, le profond attachement qu'il professe pour un si bienveillant prince, ne lui permettent pas d'y manquer; il les prie de rester et de jouir à leur gré de tous les amusements que peut leur offrir son humble maison; il ne rentrera peut être que très-tard; et il les recommande en attendant à Madame Véronique, qui, étant la courtoisie même, n'a pas besoin de prière pour être ce qu'elle a été, ce qu'elle sera toujours, le plus bel ornement des maisons Cybo et Salviati.

Et sans attendre de réponse, quoiqu'on entendit retentir autour de lui ces paroles: — « Vous êtes le maître; » — « faites; » — « c'est un devoir; » — et d'autres phrases semblables prononcées sous réserve de blâmer tout bas ce que l'on approuve à haute voix; — sans attendre de réponse, disons-nous, il saisit de la main gauche la crinière du cheval, d'un seul bond il est en selle, et lance l'animal en pleine carrière. Arrivé à un endroit où il ne craignait plus les regards, ni la voix de la duchesse, il se retourne et s'aperçoit que ses convives ne cessent de le regarder; sa vanité en est flattée et malgré son vif désir de se rendre à Florence, il arrête tout-à-coup son coursier qui reste immobile comme s'il était de bronze; puis courbant la queue et le cou, le cheval voltige tantôt à droite,

Digitized by Google

tantôt à gauche, s'allonge pour sauter la barrière, se cabre, et se plie enfin à tous ces tours d'adresse qu'impose un bon cavalier. Les spectateurs dans l'admiration en félicitèrent la duchesse. Les dames ne cessaient de porter aux nues la prestance du cavalier, et ces louanges étaient autant de coups de poignards qui perçaient le cœur de la pauvre femme.

Elle aussi avait des yeux pour juger tant délégance, elle aussi avait de l'esprit pour l'apprécier, et une âme pour l'aimer éperdûment; et elle ne se dissimulait pas que tout cela était perdu pour elle. — Le duc entouré d'un nuage de poussière disparut.

IV.

On ouvre avec impétuosité la porte de la chambre où dort le petit enfant, et la duchesse s'élance avec fureur. Sans faire attention, ni se soucier d'être observée, elle se précipite vers le balcon; là les coudes appuyés sur la balustrade, le visage entre les deux mains, elle se met à suivre le duc qui s'éloigne au galop. Que dirait l'enfer de ce cœur exaspéré? Elle frappait des pieds, elle sanglotait, elle frémissait, elle s'arrachait des boucles entières de cheveux, elle tremblait; elle tremblait comme une personne saisie par les frissons de la fièvre.

« Mon Iacopo, disait-elle au milieu des sanglots, n'y va pas.... Iacopo, reviens..... Iacopo, sauve-moi des tentations du démon: dans mon âme, ou toi, ou Lucifer! Si jamais je t'ai offensé, si jamais j'ai pu te déplaire en quelque chose, j'en demande pardon d'abord à Dieu, puis à toi. — Dorénavant me veux-tu plus soumise..... Je ferai tous mes efforts..... je serai..... — Je ne te dirai pas des paroles amères, — mais reviens..... — Hélas! il s'éloigne toujours davantage! — Par l'amour de tes morts, retourne-toi, duc! Ne déchire pas le cœur d'une femme, de ta pauvre femme, de la mère de tes enfants. — O douleur! je l'aperçois à peine. — La paix, Salviati! » — et changeant d'attitude, elle étendait les bras hors du balcon, — « La paix! je descendrai si tu le veux de mon rang d'épouse, je serai ta servante, si tu le veux, retire-moi ton amour; ne m'aime pas; je te l'accorde aussi; — ne m'aime plus! mais ne me préfère point une autre femme. — Par le Christ! il a disparu..... et dans une heure.... dans quelques instants il sera dans les bras de cette femme! — Par le Christ!..... »

Digitized by Google

Ivre de rage, elle quitte le balcon, se promène dans la chambre, et s'écrie de temps en temps :

« D'horribles exemples, — des souvenirs de désespoir, — un deuil éternel ! — Nous lui arracherons le cœur, nous le lui jetterons à la face. — N'est-il pas un traître ? Oui certes, et de la race des traîtres ! — Ou plutôt les massacrer tous les deux dans leurs embrassements obscènes. — Ou plutôt..... » — et ici sa voix s'affaiblissait. — « S'il me trouvait ici éteinte dans ce lit, et à mes côtés son fils mort aussi ? » — et elle s'approchait de l'enfant.

Mais celui-ci s'était éveillé et s'étant assis sur le lit, — avec ce regard joyeux des enfants à leur réveil, et un doux sourire de paradis, il tendit les mains à la duchesse, et l'appelait :

« Maman ! »

Et Véronique Cybo se jetait le visage incliné sur la couche ; elle embrassait son fils avec délire, l'inondait de ses larmes, le pressait contre son sein, le baisait, et lui demandait pardon, — et l'enfant disait :

« Maman, tu me fais bien mal..... »

Et elle :

« Laisse, — tu me fais tant de bien, à moi..... ! »

Cet orage d'affection s'apaisait ; et après avoir pensé longtemps, la duchesse reprit :

« Mais qu'a-t-elle donc cette Catherine pour m'enlever le cœur de mon mari ? Fille du peuple, elle ne peut comprendre nos nobles sentiments ; — on me dit qu'elle a été élevée dans la boue..... et ce doit être ainsi ! — Mais peut-être que non, peut-être me trompe-t-on..... — Oui, oui ! — Ce qui charme davantage le duc, c'est sa honteuse impudicité, son abandon effréné, ses gestes provocateurs ; — infâmies habituelles à ces femmes ! Ah ! pourquoi la beauté qui devrait être le partage exclusif des anges, a-t-elle été accordée à de si ignobles créatures ? — Mais est-elle si belle, cette femme ? — Voyons ! — La marquise Cécile m'en a procuré le portrait : pauvre amie ! — Que je lui en dois de reconnaissance ! — Voyons..... »

Elle approche à la hâte une table près du balcon, et y place un miroir. Elle s'assied, ajuste son voile, lisse ses cheveux, ramène le calme sur son visage, et s'essaie à appeler sur ses lèvres un doux sourire. Puis elle tire de son sein une miniature exécutée avec toute

Digitized by Google

la perfection artistique possible, et, en la regardant, elle a une expression telle qu'aucune parole humaine ne pourrait la rendre.

Ce portrait représentait une jeune femme à laquelle une riche chevelure blonde et de doux yeux, délicieusement azurés, donnaient un air de majesté ; son front d'une blancheur éblouissante était si pur que l'Ange même de l'innocence aurait pu la bénir par un baiser. Sa figure brillait d'une si grande expression de pudeur qu'on était tenté de l'adorer plutôt que de l'aimer, comme il arrive à quelqu'un qui admire avec un profond sentiment de l'art les œuvres de Raphaël.

La terreur avait bouleversé l'âme et les traits de la pauvre duchesse : elle sentait sa défaite, et n'osait se regarder de nouveau dans la glace. — Mais sa destinée l'y entraîna, — elle interrogea le miroir.

Cette femme-là, avoir encore tant de fraîcheur ! — Et elle, déjà si près de se flétrir !.....

« Mais moi aussi je fus fraîche comme une fleur, — lorsque, vierge passionnée, je me livrai à ses bras ! — Qui a flétri mes lèvres, si ce n'est toi, en y buvant avidement et à grands traits le plaisir ? — Qui, si ce n'est toi, a desséché mes joues par des baisers de feu ? — Si mon regard est devenu languissant, mon époux, n'est-ce point pour t'avoir reproduit dans tes fils ? — Le cœur d'une femme, d'une épouse, est-il dans la main du mari comme le papillon entre les doigts d'un méchant enfant qui lui arrache tantôt une aile, tantôt une autre, et qui en souriant le foule aux pieds après l'avoir ainsi torturé ? »

Opposition terrible ! — Cette femme-là exprimant le calme du bonheur ! — et la duchesse triste, les yeux sombres, et toujours menaçante !

« Mais moi aussi je fus un jour joyeuse, vive, chantant sans cesse, comme un oiseau du printemps. Qui m'a mis au cœur le serpent de la jalousie ? Qui a transformé mon âme en un nid de vipères ? Oh ! si je voyais briller l'espoir de le presser contre mon sein comme un amant chéri, si une seule caresse me flattait, est-ce que le sourire n'embellirait pas encore mon pâle visage ? Est-ce que mon front débarrassé de ses rêves de sang, ne reprendrait pas sa pureté primitive ? — Essaie au moins, Salviati essaie ! et puis livre-moi à ma triste destinée. »

Digitized by Google

Cette femme-là dépasse à peine sa dix-huitième année, si toutefois elle l'a atteinte ; — elle, Véronique, a vu s'enfuir sa vingt-sixième année [1].

De combien dépassé a-t-elle sa vingt-sixième année ? — Elle n'ose pas se l'avouer à elle-même. Cet âge l'effraie comme une masse plus terrible que la tête de Méduse, et les heures passées lui paraissent atroces, sifflantes, vénéneuses, comme les serpents qui composent la chevelure de cette tête infernale. — Tout autre angoisse d'une nature plus psychologique pouvait être adoucie et oubliée, mais le chiffre de ses années, semblable au *Mane Techel Pharès* du banquet de Balthazar, glace son sang, comprime sa pensée ; sa vue s'égare au milieu de mille étincelles ardentes, un tintement importun frappe son oreille.

Le portrait s'échappe de sa main languissante, — ses lèvres s'agitent sans prononcer aucun mot, — elle s'évanouit.

« Mère, comme tu deviens laide, » s'écrie l'enfant.

« Laide ! » — hurla la duchesse. — « Et toi aussi tu te fais une joie de m'affliger ? — Tous pervers et méchants ! Cécile elle-même, en me procurant avec tant de peine cette image, qui sait si elle n'a point songé à m'humilier ! — Que dis-je ? il en est ainsi sans doute ! Et moi je remerciais cette amie perfide !.... Tous pervers ! Mais toi, vipère réchauffée dans mon sein, tu ne dois pas te joindre à ceux qui insultent à ta race. — Si maintenant je suis laide, je ne l'étais pas avant de t'avoir engendré..... entends-tu ? — Sans les souffrances de la maternité, — si je ne t'avais donné le jour, — est-ce que je serais ainsi, malheureux ! — Et toi aussi tu déchires le sein qui t'a nourri, fils d'un parjure, et petit-fils de parjures. — Maudit soit le jour où je t'ai conçu ! — Va, qu'après une vie de peines, t'attende une mort infâme ! Qu'une infidèle te rende avec usure ce que me fait endurer ton père ! — Que la dernière chose qui frappe ta vue, soit des embrassements, — que le dernier son qui parvienne à ton oreille soit la plainte des adultères, — appelant ta mort, trop lente à venir ! — Tiens, enfant maudit ! — tiens, scélérat ! pleure, toi aussi..... »

A cet orage de paroles et de coups qui atteignirent sa figure et sa tête, l'enfant resta comme abasourdi ; — puis il se prit à pleurer

[1] Véronique Cybo naquit en 1611. — Voyez *Visani, Mémoire de la maison Cybo.*

Digitized by Google

avec force : des sanglots si profonds lui serrèrent la gorge qu'il fût sur le point d'étouffer. — Il faisait vraiment pitié !

Au milieu des tempêtes les plus terribles de l'âme, les larmes d'un enfant touchent toujours les entrailles d'une mère. Madame Véronique se ravisa subitement, elle arrêta un coup qui allait toucher son fils, et en changeant la direction, elle se frappa violemment le front et hurla comme une forcenée :

« Je me fais horreur à moi-même ! »

Aux furies qui la dominaient déjà vinrent se joindre la faute qui l'avait entraînée à sévir contre son propre sang, la douleur de son fils, et la crainte d'en avoir mérité l'implacable haine. De terribles visions tournoyaient dans son esprit. Le démon la fouettait de ses lanières les plus empoisonnées. Au milieu de tant de moyens de vengeance, il y en eut un qui lui plût et ce fut le pire de tous : — elle le choisit ; — elle le cacha au fond de son âme comme un trésor. et en comprimant son front avec l'index de sa main droite, à l'endroit où se joignent les sourcils, elle prononça d'une voix rauque cette parole :

« J'ai décidé ! »

Cette nuit, Giomo Pelliccia, sicaire de la maison Cybo, et surnommé Margute, s'arma jusqu'aux dents, et étant monté par ordre de la duchesse sur un excellent cheval, prit la route de Massa.

Traduction de M. E. F. G.

Digitized by Google

LES MYSTÈRES ÉGYPTIENS.

Fragment traduit de SCHILLER.

.... La fille de Pharaon adopta l'enfant, et lui donna le nom de Moïse, parce qu'il avait été sauvé des eaux. Né d'un esclave, voué par sa naissance à la mort, Moïse devint ainsi le fils de la princesse royale, et fut en possession de tous les priviléges dont jouissaient les enfants du roi. Les prêtres, à l'ordre desquels il appartenait par suite de son incorporation dans la famille royale, entreprirent son éducation, et l'instruisirent dans toute la science égyptienne, qui était la propriété exclusive de leur caste. Il est même probable qu'ils ne lui cachèrent aucun de leurs secrets; puisqu'un passage de l'historien égyptien Manetho, dans lequel Moïse est représenté comme apostat de la religion égyptienne, et comme prêtre fugitif d'Héliopolis, nous fait supposer qu'il avait été destiné à l'état ecclésiastique.

Afin de pouvoir préciser ce que Moïse avait puisé dans cette école, et quelle influence eut sur sa législation postérieure, l'éducation qu'il reçut parmi les prêtres égyptiens, il est nécessaire d'entrer dans un examen détaillé de cette institution, et de recourir aux témoignages des anciens écrivains pour savoir ce qui y était enseigné et pratiqué. L'apôtre Stéphanus rapporte déjà que Moïse avait été initié dans toute la science égyptienne. L'historien Philo raconte qu'il avait été initié par les prêtres de l'Égypte dans la philosophie des symboles et des hiéroglyphes, ainsi que dans les secrets des animaux sacrés. Plusieurs autres écrivains confirment cette opinion, et, lorsque nous aurons jeté un regard sur ce que l'on appelait les mystères égyptiens, nous verrons s'établir une analogie remarquable entre ces mêmes mystères, et ce que Moïse fit et ordonna plus tard.

L'adoration de la divinité chez les plus anciens peuples, ainsi qu'il est constaté, dégénéra bientôt en polythéisme et en superstition; et

Digitized by Google

même chez ces peuplades que l'écriture nous montre comme les adorateurs du vrai dieu, les idées de l'être suprême n'étaient ni nobles, ni pures; elles n'étaient fondées sur rien moins qu'une connaissance claire et raisonnée. Mais dès que, par une meilleure disposition de l'édifice social et par la fondation d'un gouvernement régulier, la séparation des états se fût opérée, et que les soins du culte de la divinité devinrent la propriété d'un état spécial; dès que l'intelligence humaine, dégagée de tous les soins qui l'entravaient, fut libre de s'adonner entièrement à l'observation d'elle-même, et de la nature; dès qu'enfin des regards plus éclairés eurent pénétré dans l'économie physique de la nature, la raison dut triompher de ces erreurs grossières, et l'idée de l'être suprême s'ennoblir. La pensée d'un rapport général des choses devait infailliblement conduire à celle d'une intelligence unique et suprême; et cette pensée, d'où aurait-elle pu surgir plus tôt que de la tête d'un prêtre? — L'Égypte ayant été le premier pays civilisé connu dans l'histoire, et les mystères les plus anciens étant réputés originaires de l'Égypte, il est tout-à-fait probable que ce fut là aussi, que la première idée de l'unité de l'être suprême fut conçue par une intelligence humaine. Celui qui fut assez heureux pour trouver cette idée sublime, chercha parmi ceux qui l'entouraient des sujets capables pour la leur transmettre comme un trésor sacré; et c'est ainsi que, d'un penseur à un autre, elle passa de génération en génération, jusqu'à ce qu'elle devint ensuite la propriété exclusive d'une société peu nombreuse en état de la comprendre, et de la propager.

Mais comme, pour bien comprendre l'idée d'un seul dieu, et celles qui en découlent, il fallait déjà avoir atteint un certain degré de connaissance et de développement de l'intelligence; comme de la croyance à l'unité divine devait nécessairement résulter le mépris pour le polythéisme, qui, néanmoins, était la religion dominante, on fut bientôt convaincu qu'il était imprudent et même dangereux de répandre cette idée ouvertement et généralement. On ne pouvait pas espérer de faire admettre la nouvelle doctrine, avant d'avoir préalablement renversé les dieux de l'état, et les avoir montrés dans toute leur nudité ridicule. Mais on ne pouvait ni prévoir, ni espérer, que chacun de ceux à qui l'on avait rendu ridicules les vieux préjugés, eût été de suite capable de s'élever à l'idée pure, mais pénible, de la vérité. En outre, toute la constitution sociale ne reposait-elle

Digitized by Google

pas sur ces mêmes préjugés? En les détruisant, ne renversait-on pas en même temps toutes les colonnes qui supportaient l'édifice social? Tandis qu'il était encore incertain que le nouveau culte que l'on voulait introduire, se fût de suite assez consolidé pour soutenir tout le poids de cet édifice.

Si, au contraire, l'essai de renverser les anciennes divinités ne réusissait pas, n'avait-on pas armé contre soi l'aveugle fanatisme, et ne risquait-on pas de tomber victime d'une foule insensée? On trouva donc préférable de faire, de la nouvelle et dangereuse vérité, la propriété exclusive d'une société secrète et peu nombreuse; d'élire dans la multitude et de recevoir dans l'union, ceux qui s'en montraient dignes par leur intelligence; et d'entourer cette vérité même d'un voile mystérieux que celui-là seul qui en avait été rendu capable, pouvait soulever. A cet effet l'on choisit les hiéroglyphes, écriture frappante d'images, qui cachait une idée géralement comprise, dans l'assemblage de signes figurés, et qui reposait sur quelques règles arbitraires, adoptées d'un commun accord. Ces hommes éclairés, à qui le culte des idoles avait montré avec quelle force on pouvait agir sur des jeunes cœurs par la voie de l'imagination et des sens, ne se firent aucun scrupule de faire usage également dans l'intérêt de la vérité, des artifices de l'illusion. Ce fut ainsi qu'ils inculquèrent les nouvelles idées; au milieu d'une certaine pompe symbolique, et par tous les moyens propres à atteindre ce but, ils transportaient l'âme et le cœur du néophyte dans un état d'émotion passionnée, qui devait le disposer à recevoir la nouvelle vérité. De ce genre étaient les purifications que l'initié devait subir, les ablutions et les aspersions, le revêtement d'habits de lin, l'abstention de toute jouissance des sens, la tension et l'élévation de l'esprit occasionnées par des chants, un silence rigoureux, le passage des ténèbres à la clarté, etc., etc.

Ces cérémonies, mêlées à de mystérieuses figures, ainsi que les vérités secrètes, cachées sous les hiéroglyphes et propagées par ces usages, étaient collectivement comprises sous le nom de mystères. Elles avaient lieu dans le temple d'Isis et de Sérapis; elles furent le prototype d'après lequel se formèrent dans la suite les mystères d'Éleusis et de Samothrace, et dans des temps plus modernes, l'ordre des Francs-Maçons.

Il paraît certain que l'objet des plus anciens mystères d'Héliopolis

Digitized by Google

et de Memphis, avant qu'on ne les vît dégénérer, était de reconnaître un dieu unique, de réfuter le paganisme, et que l'immortalité de l'âme y était enseignée. Ceux qui avaient reçu ces éclaircissements importants se nommaient *Contemplateurs* ou *Époptes*, parce que l'on pouvait comparer la révélation d'une vérité cachée, au passage des ténèbres à la lumière; et peut-être aussi parce qu'ils contemplaient dans les symboles les vérités nouvellement reconnues. Néanmoins ils ne pouvaient pas arriver de suite à cette contemplation, parce que l'esprit devait d'abord être dégagé de mainte erreur, avoir passé par mainte épreuve, avant de pouvoir supporter toute la lumière de la vérité. C'est pourquoi il y avait des degrés et des grades, parmi ces initiés, et seulement dans l'intérieur du sanctuaire le voile tombait entièrement des yeux.

Les Époptes reconnaissaient une cause unique et suprême de toutes choses, une force primitive de la nature, l'être suprême de tous les êtres, qui était le même que le *Demiurgos* des Sages de la Grèce. — Rien de plus sublime que la dignité simple avec laquelle ils parlaient du créateur de l'univers! Pour le distinguer d'une manière bien absolue, il ne lui donnaient aucun nom. Un nom, disaient-ils, n'est qu'une nécessité de distinction; celui qui est unique n'a pas besoin de nom, car il n'y a pas d'être avec lequel on puisse le confondre. — Au pied d'une vieille statue d'Isis, on lisait ces mots: « Je suis ce qui est. » Et sur une paramide à Saïs, on trouva l'antique et mémorable inscription : « Je suis tout ce qui est, fut, et sera; nul mortel n'a soulevé le voile qui me recouvre. » — Personne n'osait entrer dans le temple de Sérapis s'il ne portait sur le front ou sur la poitrine le nom Jao, ou J-ha-ho — nom qui se prononce presque comme le Jéhova des Hébreux, et qui, probablement avait le même sens; en Égypte aucun nom n'était prononcé avec plus de respect que celui de Jao. — Dans l'hymne que l'Hiérophante, ou président du sanctuaire, chantait à celui qu'on initiait, il lui donnait sur la nature de Dieu les premiers éclaircissements. « Il est unique, et tout de son essence, et, à cet être unique, toutes les choses doivent leur existence. » La circoncision était une cérémonie préparatoire et indispensable à chaque initiation; Pythagore dut aussi s'y soumettre avant sa réception aux mystères égyptiens. Cette distinction devait indiquer une fraternité plus grande, un rapport plus intime avec la

Digitized by Google

divinité, et Moïse plus tard, la fit servir au même but chez les Hébreux.

Le Néophyte rencontrait dans l'intérieur du temple divers instruments sacrés, qui avaient un sens symbolique. Parmi ceux-ci se trouvait une arche que l'on nommait le cercueil de Sérapis, et qui, d'après son origine, était peut-être la représentation symbolique d'une sagesse inconnue. Mais plus tard, l'institut dégénéra, et cette arche devint la boutique des secrets dont se servaient les prêtres pour exercer de misérables jongleries. C'était un privilége des prêtres, ou d'une classe particulière des serviteurs du sanctuaire, de porter processionnellement cette arche, fonction qui les fit nommer *Kisthophores*. L'Hiérophante seul pouvait ouvrir, ou simplement toucher l'arche sacrée. L'on raconte qu'un homme ayant eu l'audace de l'ouvrir, fut à l'instant même frappé de démence.

On rencontrait aussi dans les mystères égyptiens certaines images hiéroglyphiques représentant la divinité sous l'assemblage de plusieurs formes d'animaux. Le Sphinx, que nous connaissons, était de ce genre; il servait à désigner les propriétés réunies dans l'être suprême; ou bien, à rassembler dans un même corps, tout ce qu'il y a de plus puissant dans la vie. On prit donc quelque chose du plus fort des oiseaux, de l'aigle; du plus intrépide des animaux, du lion; du plus robuste des animaux domestiques, du taureau; et enfin du plus puissant de tous les êtres animés, de l'homme. Le symbole du taureau, ou de l'Apis, servait particulièrement comme un emblème de la force, pour désigner la toute-puissance de l'être suprême; c'est que le taureau, dans la langue primitive, était nommé *Chérub*.

Ces formes mystiques dont personne, si ce n'est les Époptes, ne connaissait la signification, donnaient aux mystères une apparence symbolique qui trompait le peuple, et qui avait même quelque chose de commun avec le culte des idoles. Ainsi, par les formes extérieures des mystères, les préjugés étaient constamment respectés, tandis qu'on en riait dans l'intérieur du sanctuaire.

On comprend comment ce pur déisme a pu laisser exister en même temps le culte des idoles; car, tandis qu'il le renversait à l'intérieur, il l'encourageait extérieurement. On peut excuser les premiers fondateurs des mystères, de ce contraste entre la religion des prêtres et celle du peuple, parcequ'ils agissaient sous l'empire de la nécessité; entre deux maux, il fallait choisir le moindre: car

Digitized by Google

on avait l'espoir d'arrêter plus facilement les suites fâcheuses de l'erreur, que l'influence nuisible qui résulterait de la découverte intempestive de la vérité. Mais, lorsque des membres indignes d'y figurer, se furent peu à peu introduits dans le cercle des initiés, et que l'institut eut perdu de sa première pureté, le secret qui n'avait d'abord été qu'une nécessité, devint un but; loin de déraciner petit à petit les préjugés, et de rendre le peuple apte à comprendre la vérité, on chercha au contraire à en profiter pour l'égarer sans cesse d'avantage, et le plonger toujours plus bas dans l'ignorance. Alors on vit les jongleries des prêtres remplacer les intentions les plus pures, et ce même institut, qui devait servir à la reconaissance du Dieu véritable et unique, qui devait conserver et propager prudemment cette noble idée, commença à devenir le moyen le plus efficace de favoriser tout ce qui s'opposait à ce but, et à dégénérer en une véritable école d'idolâtrie. Il y eut des Hiérophantes qui, pour ne pas perdre l'empire qu'ils exerçaient sur l'opinion, et pour toujours tenir l'attente en suspens, trouvèrent bon de retarder sans cesse l'explication qui devait détruire toute fausse interprétation; et de rendre, au moyen de fantasmagories théâtrales, l'admission au sanctuaire plus difficile. A la fin, la clef des hiérogliphes et des figures mystiques se perdit entièrement, et alors on prit pour la vérité même, ce qui d'abord ne devait servir qu'à la voiler.

On ne peut préciser si l'éducation de Moïse eut lieu à l'époque où l'institut brillait de sa splendeur primitive, ou bien lorsqu'il commençait à se corrompre. On doit néanmoins présumer qu'il touchait à sa décadence : quelques tours d'adresse que le législateur hébreux en avait empruntés, et quelques jongleries moins honorables encore qu'il mit en œuvre, semblent l'indiquer. Mais l'esprit des premiers fondateurs ne l'avait pas encore abandonné et la doctrine de l'unité d'un Dieu, créateur de l'univers, récompensait toujours l'attente de l'initié.

Henri Samuel.

Digitized by Google

LETTRES SUR LES THÉATRES DE PARIS.

Paris, 23 janvier 1848.

« Une faute typographique nous a fait dire dans notre dernier « numéro que M. *Verrbe* venait d'être nommé commandeur de la « Légion-d'honneur. On aura bien vu qu'il s'agissait de M. *Scribe.* »

Tel est l'impayable erratum que publiait, il y a quelques jours, une feuille musicale. C'est un pendant à cet autre erratum reproduit par M. Alphonse Karr dans ses *Guêpes*. Un petit journal qui faisait du chantage, avait imprimé d'assez dures vérités à l'adresse de certain banquier d'une probité contestable. Le Turcaret avait fini par délier les cordons de sa bourse ; le lendemain le journal publiait cette note : « Une faute typographique nous a fait dire que l'hono- « rable M. R*** était un fripon. Nos abonnés voudront bien lire : « M. Scribe vient d'obtenir un nouveau succès au théâtre du « Gymnase. »

Le même M. Karr adressa en 1839 à l'auteur de *Bertrand et Raton* le petit conseil suivant :

« Maintenant que M. Scribe est décoré et académicien, qu'il a « fait sa fortune, et qu'il refait pour le Théâtre-Français, les pièces « qu'il a faites autrefois pour le Gymnase, — il se présente à lui « une nouvelle carrière, — ce serait de mettre en français tout ce « qu'il a écrit jusqu'ici. »

C'était là, aux yeux de tout le monde, une bonne méchanceté ; aujourd'hui M. Scribe a voulu que ce fût un excellent avis dont il fait son profit.

Le Puff ou Mensonge et Vérité, que MM. les comédiens ordinaires du roi ont donné hier pour la première fois, n'est autre chose qu'une seconde édition d'un vaudeville dont le succès a été très-grand, mais de fort courte durée. La faute en fut à l'auteur qui retira sa pièce après six représentations, si je ne me trompe. Mais en agissant ainsi, M. Scribe avait ses motifs. *Le Charlatanisme* écrit en collaboration avec M. Mazères, et joué au Gymnase le 10 mai 1825,

Digitized by Google

obtint un genre de succès auquel le vaudevilliste-académicien n'a jamais aspiré. Les honnêtes gens applaudissaient de toutes leurs forces à cette œuvre qui démasquait ces folliculaires déhontés dont la puissance est malheureusement aujourd'hui sans bornes; on n'avait pas assez de louanges à accorder à l'écrivain courageux qui le premier stigmatisait ces journalistes trafiquant de leur plume et ne rougissant pas de se proclamer eux-mêmes des Catons. Ce n'était point là l'affaire de M. Scribe; les journaux lui étaient utiles; il retira *le Charlatanisme* et ne consentit jamais à le laisser jouer de nouveau à Paris.

Si M. Scribe avait eu la hardiesse d'attaquer la presse mercenaire, il n'était cependant pas entré dans ses intentions de faire très-rude guerre au charlatanisme; dès la seconde scène il avance que si l'on n'y a recours, il est impossible, même aux plus grands génies, de percer la foule; la morale de sa pièce la voici en deux mots: point de charlatanisme, point de succès.

Rémy est un jeune médecin plein de talent, mais parfait honnête homme et par conséquent inconnu. Il raconte ses infortunes à *Delmar*, et celui-ci qui n'est autre que M. Scribe lui-même, — nous le verrons tout-à-l'heure, — s'empresse de répondre:

« C'est ta faute; si tu m'étais venu voir plutôt, nous aurions « cherché à te lancer. D'abord, j'aurais parlé de toi dans mes vau- « devilles; cela aurait couru la province, cela se serait peut-être « joué à Montpellier; et si ton beau-père va au spectacle, ton ma- « riage était décidé. »

RÉMY.

« Laisse donc. Est-ce que j'aurais jamais consenti?... »

DELMAR.

« Pourquoi pas? mais il est encore temps; nous avons vingt-quatre « heures devant nous: et en vingt-quatre heures, il se fait à Paris « bien des réputations. »

La nouvelle édition en cinq actes du *Charlatanisme* ne vaut pas l'édition en un acte de 1825; d'abord, malgré le conseil d'Alphonse Karr, elle n'est pas plus française, puis l'absence de toute morale y est, selon moi, poussée jusqu'au cynisme.

Le théâtre de M. Scribe n'a jamais eu de but moral; il serait difficile, pour ne pas dire impossible de citer deux pièces à l'appui de l'opinion contraire. — On a jeté les hauts cris à propos de sexagé-

Digitized by Google

rations romantiques ; MM. Hugo et Dumas surtout ont été désignés comme des monstres d'immoralité, mais aucun n'a été aussi loin que l'auteur d'*Une Chaîne* et du *Verre d'eau*. Prenons pour exemples les drames qui ont été le plus justement attaqués : dans *la Tour de Nesle*, Marguerite fait massacrer Philippe et Gautier d'Aulnay ; mais la reine et Buridan, le complice de ses forfaits, sont arrêtés par Savoisy, leurs crimes seront expiés.

« Vous êtes mes prisonniers, dit Savoisy. »

MARGUERITE et BURIDAN.

« Prisonniers, nous? »

MARGUERITE.

« Moi, la reine ? »

BURIDAN.

« Moi, le premier ministre ? »

SAVOISY.

« Il n'y a ici *ni reine ni premier ministre* ; il y a un cadavre, *deux* « *assassins*, et l'ordre, signé de la main du roi, d'arrêter cette nuit, « *quels qu'ils soient*, ceux que je trouverai dans la tour de Nesle. »

Il en est de même dans *Lucrèce Borgia*. Cette femme, je veux dire cette furie, n'aime qu'un être au monde, un capitaine inconnu, — son fils. Ce Gennaro qui ignore le nom de sa mère, il poursuit sans relâche Lucrèce de ses insultes, de ses mépris ; il est son vivant supplice et cependant elle l'aime, c'est son fils ! — Mais l'expiation doit être complète ; cette créature qui n'a eu de pitié pour personne, trouvera son enfant sans pitié pour elle. Gennaro empoisonné par elle avec tous ses compagnons, Gennaro que seul elle veut sauver, venge au moment de mourir ses amis à l'agonie, et la digne fille d'Alexandre VI tombe sous son poignard.

Il y a incontestablement et chez M. Dumas et chez M. Hugo l'intention de punir les coupables ; chez M. Scribe, jamais. La mauvaise foi, l'intrigue, le crime même l'emportent toujours, c'est à eux que le spectateur s'intéresse et nullement à la vertu, aux sentiments désintéressés. Au milieu de ce triomphe des mauvaises passions il faut même s'estimer fort heureux de ne pas toujours voir l'honnête homme ridiculisé comme dans *Bertrand et Raton*. La salle entière se moque du pauvre Raton et n'a d'applaudissements que pour M. le comte de Rantzau, « *un austère intrigant*, » dirait M. Dupont (de l'Eure). — Et dans *Une Chaîne*, l'amant adultère ne

Digitized by Google

devient-il pas avec l'aide du mari trompé par lui, le plus heureux des hommes ? Un mariage superbe, le ruban de la légion-d'honneur, la renommée, etc., voilà les petits bénéfices que lui rapportent sa faute. Et l'épouse coupable, ne retrouve-t-elle pas cet excellent amiral de Saint-Géran plus passionné que jamais ?

Mais comment expliquer cette partialité du public? Pourquoi n'a-t-il pas protesté contre les tendances de M. Scribe? En vertu de quel privilége l'heureux écrivain ne s'est-il jamais vu en butte aux mêmes attaques que les romantiques ?

La réponse est bien simple.

M. Scribe compose très-habilement ses pièces; il connaît parfaitement ses planches, dirait un habitué des coulisses. Il serait difficile, je crois, d'adresser le même éloge à M. Hugo.

Vaudevilles et comédies sont écrits avec calme, avec convenance; or ce n'est point là la qualité dominante de M. Dumas.

En un mot, le théâtre de M. Scribe est essentiellement bourgeois, terre-à-terre ; l'art n'y entre pour rien ; quant au savoir-faire, c'est tout différent. Et ce n'est point moi qui le soutiens, c'est M. Scribe lui-même : jamais il ne s'est moqué et de ses œuvres et du public, comme dans cette scène du *Charlatanisme* où il s'est représenté lui-même sous les traits de Delmar.

RÉMY.

« Autant que j'y puis voir, tu es devenu un avocat distingué, tu « as fait fortune au barreau.

DELMAR.

« Du tout.

RÉMY.

« Cependant, quand j'ai quitté Paris, tu venais de passer ton « dernier examen.

DELMAR.

« J'en suis resté là; et de l'étude d'avoué, je me suis élancé sur la « scène.

RÉMY.

« Vraiment ! tu as toujours eu du goût pour la littérature.

DELMAR.

« *Non pas celle de Racine et de Molière, mais une autre qu'on a « inventée depuis, et qui est plus expéditive.* Je me rappelais l'exemple « de Gilbert, de Malfilâtre *et compagnie*, qui sont arrivés au temple

Digitized by Google

« de Mémoire en passant par l'hôpital ; et je me disais : « *Pour-*
« *quoi les gens qui ont de l'esprit n'auraient-ils pas celui de faire*
« *fortune ?* pourquoi la richesse serait-elle le privilége exclusif des
« imbéciles et des sots ? pourquoi surtout un homme de lettres
« irait-il fatiguer les grands de ses importunités ? Non, morbleu
« il est un protecteur auquel on peut, sans rougir, consacrer ses
« travaux, un *Mécène* noble et généreux qui récompense sans
« marchander, et qui paie ceux qui l'amusent, c'est le public. »

RÉMY.

« Je comprends ; tu as fait quelques tragédies, quelques poëmes
« épiques.

DELMAR.

« *Pas si bête ! Je fais l'opéra-comique et le vaudeville. On se ruine*
« *dans la haute littérature ;* ON S'ENRICHIT DANS LA PETITE. Soyez
« donc dix ans à créer un chef-d'œuvre. *Nous mettons trois jours à*
« *composer les nôtres ; et encore souvent nous sommes trois !* ains
« calcule.

RÉMY.

« C'est l'affaire d'un déjeuner.

DELMAR.

« *Comme tu dis*, les déjeuners jouent un grand rôle dans la litté-
« rature ; c'est comme les dîners dans la politique. De nos jours,
« combien de réputations et de fortunes enlevées à la fourchette ! *Je*
« *sais bien que nos chefs-d'œuvre valent à peu près ce qu'ils nous*
« *coûtent. Mais on en a vu qui duraient huit jours ; quelques-u n*
« *ont été jusqu'à quinze ; et quand on vit un mois, c'est l'immortalité*
« *et on peut se faire lithographier avec une couronne de laurier.*

RÉMY.

« Et tu es heureux ?

DELMAR.

« *Si je suis heureux !* »

M. Scribe l'est en effet ; il a eu *l'esprit de faire fortune ; il s' es enrichi dans la petite littérature.* Il est millionnaire et ne compte que des succès.

La doctrine de *l'art pour l'art* de M. Cousin lui semble une très-pauvre plaisanterie ; cela ne rapporte rien.

Les monstres mis en scène par les romantiques, révoltaient notre sensible société ; pendant qu'on sifflait ou qu'on accablait d'amères

Digitized by Google

critiques les œuvres de la nouvelle école, M. Scribe avait le talent de faire applaudir des personnages tout aussi vicieux, des pièces bien autrement immorales que celles contre lesquelles on se déchaînait.

Ceci paraîtra peut-être un paradoxe, et c'est simplement une vérité.

Je dis que le théâtre de M. Scribe est moins moral que celui de MM. Hugo et Dumas. En effet le public est impressionné par ces derniers d'une manière désagréable; les vices, les crimes qu'ils mettent en scène, sont trop repoussants pour exercer une influence pernicieuse sur les auditeurs; il n'est pas un spectateur qui, après avoir écouté *la Tour de Nesle*, ne quitte le théâtre en exécrant *Marguerite*, personne qui n'ait flétri *Richard Darlington*, *Lucrèce Borgia*, etc.

Eh bien! vous qui venez de maudire *Antony*, l'adultère, vous allez applaudir Emmeric d'Albret et Louise de Saint-Géran, et vous faites des gorges chaudes aux dépens de l'amiral, aux dépens de cet infortuné mari qui s'érige en défenseur, en protecteur de l'amant de sa chaste moitié. Et vous êtes heureux du bonheur d'Emmeric, et vous seriez désolé de le voir puni.

C'est que M. Scribe a eu l'adresse de s'attacher uniquement à peindre les vices de l'époque avec les couleurs les plus séduisantes. Après avoir assisté à une de ces comédies qui n'ont nullement pour but de nous rendre meilleurs, on s'écrie : « Mais c'est charmant! mais c'est cela même ! » Et l'on est tout ravi de voir ses vices à soi, hautement consacrés par les bravos de quelques milliers de spectateurs.

M. Scribe s'est dit que la morale était passée de mode aujourd'hui, qu'on trouvait les remontrances, les leçons, ennuyeuses; et il s'est empressé de se faire le panégyriste de cette société dépravée, il a crié à ces gens, que sans doute il mépriserait s'ils ne lui donnaient la fortune : « Vous voilà tels que vous êtes avec vos honteuses passions; moi, je trouve tout cela adorable, et j'oserai le proclamer, et je soutiendrai que vous avez raison d'être ainsi. »

Et dans chacune de ses pièces, l'académicien a glorifié quelques-uns de nos travers, quelques-unes de nos hontes. Cette apologie du mal a suivi une progression effrayante; elle vient, je crois, d'atteindre les dernières limites.

Digitized by Google

Le Charlatanisme nous apprend qu'il est tout puissant, que c'est lui qui fait les réputations, que sans lui on reste obscur, et les succès inespérés du docteur Rémy en sont la preuve; mais au moins Rémy n'a trempé dans aucune des intrigues qui lui valent la célébrité; il a du talent, il a toujours été convaincu que le talent finit par percer, et il s'écrie : « Eh bien! mes amis, que vous disais-je « ce matin? Vous voyez bien que, sans intrigues, sans cabale, sans « charlatanisme, on finit toujours par arriver. »

Tout le monde est de son avis, on se garde bien de le détromper.

Mais cela était parfait en 1825, cela serait absurde en 1848; depuis vingt-trois ans, nous avons fait passablement de chemin, s'est dit M. Scribe; et il a refait *le Charlatanisme*. — Si vous connaissez le théâtre de la providence du Gymnase et de l'Opéra-Comique, MENSONGE *et vérité*, ce second titre du *Puff*, a dû vous donner la clef de la nouvelle comédie. Dans le titre, le *mensonge* à la place d'honneur; il en sera de même dans la pièce qui a pour conclusion morale le triomphe du mensonge.

M. Scribe ne fait rien sans intention.

C'est ainsi qu'il est indépendant, comme nous en prévient Delmar; il ne demande rien aux grands, au pouvoir, et cependant il est comblé de faveurs. Cela s'explique très-naturellement: M. Scribe ne connaît rien de plus sublime que le *statu quo;* tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes; ce système dramatique ne peut manquer de sourire infiniment aux hommes d'état, et surtout à l'immobile M. Guizot et à sa majorité-borne; de là cette promotion dans la Légion-d'honneur, promotion qui a précédé de quelques jours la première représentation du *Puff*. — La parole de M. Scribe a d'autant plus d'empire sur le public qu'elle a un air d'impartialité bien fait pour séduire les badauds. L'esprit de l'académicien n'épargne personne; écoutez-le :

« Le Puff ou peuff, comme disent nos voisins d'outre-mer, « importation anglaise qui suffirait à elle seule, si on en doutait, « pour attester l'entente cordiale! le Puff! nécessité si grande que « le mot lui-même, devenu français, a forcément acquis ses lettres « de grande naturalisation; le puff est l'art de semer et de faire « éclore, à son profit, la chose qui n'est pas! C'est le mensonge « passé à l'état de spéculation, mis à la portée de tout le monde, et « circulant librement, pour les besoins de la société et de l'industrie.

Digitized by Google

« Toutes les vanteries, jongleries, sensibleries de nos poëtes, de nos « orateurs, et de nos hommes d'État, autant de puffs ! La femme à « la mode, qui à la migraine pour qu'on lui donne des diamants, « c'est un puff ! Le poëte, délivrant des brevets de grands hommes « à tout le monde, pour que tout le monde lui en décerne, c'est un « puff ! Et les dames patronesses, et les chemins de fer, et les « promesses d'actions,.... des puffs ! Et les caresses qu'on fait aux « électeurs, et les engagements du député, avant, et les discours « après ! Et l'industriel qui dit : Prenez mon ours ! le marchand qui « parle de ses cachemires ! le ministre qui parle de sa démission, « des puffs ! encore des puffs !..... Sans compter le puff de bienfai- « sance, le puff du désintéressement, le puff du patriotisme et le « puff de dévotion..... car le puff est à l'usage de tous les états, de « tous les rangs, de toutes les classes, en reconnaissant cependant, « car il faut être juste, que les avocats, les journalistes et les « médecins en font la consommation la plus habituelle et la plus « forte ! »

C'est *Delmar* qui parle ainsi; seulement *Delmar* s'appelle aujourd'hui *Desgaudets;* notre homme a vieilli, et il a gagné en expérience.

Voici ce que nous vaut cette expérience : le siècle actuel et le règne du puff; le mérite, le talent, choses parfaitement inutiles ! Sans le puff, on n'est rien. — La vérité, rococo ! Quel est le sot qui à la naïveté d'en faire usage ? — D'ailleurs à quoi sert-elle, si ce n'est à vous empêcher de réussir, à la réalisation de tous vos projets, etc ? — Vivent le mensonge, l'intrigue, la corruption ! — Conclusion : Le plus honnête homme du monde a beau lutter contre le puff, contre le mensonge, tôt ou tard il y aura recours ; si la voix de sa conscience s'y oppose, l'intérêt finira nécessairement par imposer silence à la conscience.

Albert d'Angremont, capitaine de cavalerie, a fait cinq campagnes en Afrique et y a reçu cinq blessures. Il a quitté l'Algérie en vertu d'un congé, et est arrivé à Paris pour solliciter une pension en faveur de M^me^ de Sainte-Avold, la veuve de son général.

Au moment où il se rend chez un libraire à la mode pour lui proposer de lui acheter un volume de poésies, — que l'industriel refuse nécessairement en apprenant qu'Albert est sans fortune et ne peut payer impression, annonces, réclames, etc., — le capitaine a le bonheur de sauver la vie à M. Desgaudets, homme d'affaires,

Digitized by Google

que Paris entier croit riche à millions. C'est ce M. Desgaudets qui donne à Albert cette belle définition du puff; le noble jeune homme se récrie; Desgaudets le trouve passablement naïf.

ALBERT.

« La vérité serait donc maintenant bannie de tous les rapports « sociaux ? »

DESGAUDETS.

« A peu près ! *et je ne sais trop si c'est un mal !* »

ALBERT.

« Vous osez soutenir un système pareil ! »

DESGAUDETS.

« *Fruit de l'expérience.... j'approuve le philosophe qui disait :* « *J'aurais la main pleine de vérités que je ne l'ouvrirais pas !* » *Il* « *avait bien raison, à quoi servent-elles? qui est-ce qui en veut? qui* « *est-ce qui les aime ?* — personne !..... au contraire ! etc. etc. »

Albert indigné, « jure de dire, lui, la vérité partout et toujours. » — « *C'est une manière comme une autre de se faire remarquer !* » lui répond froidement Desgaudets. Tel est le ton général qui règne dans cette œuvre, vraiment déplorable, et dont je ne me sens point le courage de vous donner un compte-rendu détaillé. Qu'il vous suffise de savoir qu'Albert retrouve à Paris le vicomte Maxence de la Roche-Bernard, son ancien compagnon d'études, et frère d'Antonia qu'il aime et à laquelle il a toujours cru devoir cacher sa passion. La jeune fille qui a pour subrogé tuteur Desgaudets, père d'un bas-bleu émérite, aime M. d'Angremont; et cependant elle se décide à donner sa main à M. le comte de Marignan qui ne veut l'épouser qu'à cause de ses six cent mille francs de dot; son frère qui n'est rien moins qu'un honnête homme et que des spéculations hasardeuses ont ruiné, lui a avoué que le comte est son principal créancier, et lui a fait entendre qu'il se brûlerait la cervelle si elle ne se résignait au sacrifice de son bonheur. — Désespoir d'Albert. — Maxence a l'infamie de jouer à la Bourse la fortune de sa sœur et la perd; M. de Marignan qui est un misérable de bonne compagnie, a appris l'amour d'Antonia pour le capitaine, et, ne croyant pas à la perte de la fortune qu'il convoite, il refuse de rompre le mariage projeté; convaincu qu'on le trompe quand on lui parle de ruine complète, croyant que c'est là une ruse adroite pour amener une rupture, il affecte de grands airs de générosité; mais

Digitized by Google

bientôt il apprend la vérité, et il ne songe plus qu'à se tirer au plus tôt du guêpier où lui-même il s'est jeté. Cette fois c'est lui qui va rompre, déjà il écrit pour qu'on lui rende sa parole, lorsqu'il apprend que Maxence spéculant sur l'immense crédit de Desgaudets, — crédit qui n'est qu'un puff habile, tout le monde croit Desgaudets trois fois millionnaire, parce qu'à la suite d'un héritage assez brillant, il s'est mis à affecter la plus sordide avarice, — lorsque le comte, dis-je, apprend que Maxence vient d'obtenir la concession d'une ligne de chemin de fer et a réalisé d'énormes bénéfices. M. de Marignan déchire sa lettre; il épouse plus que jamais; le vicomte est, en un instant, redevenu un Crésus, sa sœur est décidément un parti magnifique. Le pauvre Albert qui a vu échouer tous les projets, qui a entendu M^me^ de Saint-Avold le maudire, et cela uniquement parce qu'il a toujours dit la vérité, parce qu'il se serait cru deshonoré en recourant au mensonge, à l'intrigue, Albert assiste à une lecture d'un chef-d'œuvre de son rival, chef-d'œuvre que personne n'a lu et que tout le monde lit; son étonnement est au comble, il reconnaît un roman dont il avait perdu le manuscrit, roman retrouvé à la mort de M. de Saint-Avold dans les papiers du général, acheté cent écus à sa veuve par Bouvard, et vendu au comte par le libraire moyennant vingt mille francs. Le comte a signé l'œuvre d'Albert et la donne comme l'histoire d'une campagne en Algérie; le livre ne renferme pas une syllabe qui ne soit un mensonge; le capitaine avait imaginé jusqu'au nom des rivières, des tribus, etc.

Albert va démasquer le comte, lorsqu'on lui prouve que dans son intérêt il doit se taire; son silence assurera son mariage avec Antonia dont M. de Marignan lui cède généreusement la main, la conscience du comte se révoltant à la seule idée de troubler l'amour des deux jeune gens. Albert finit par céder, et un mensonge, une intrigue, un puff lui valent, à lui, le grade de chef d'escadron, le ruban de la légion d'honneur, une femme charmante et une fortune magnifique, et à la veuve du général une pension de six mille francs et la certitude de voir élever à la Ferté-sous-Jouarre, patrie de M. de Saint-Avold, un monument en l'honneur du brave dont la France déplore la perte.

Le comte, devient membre de toutes les académies, et est nommé ambassadeur; mais M. Scribe, *pour le punir*, lui fait épouser Corinne, l'illustre femme de lettres, la fille de Desgaudets qui, grâce

Digitized by Google

aux audacieuses entreprises de Maxence, finit réellement par être millionnaire et promet de déposer son masque d'Harpagon.

Comme je vous l'ai dit, le mensonge triomphe sur toute la ligne, on brûle avec une touchante unanimité l'encens le plus pur sur l'autel du puff, et M. Scribe — fort heureusement — ne compte qu'un succès contesté. Le public n'a pas voulu sanctionner tant de cynisme, par ses applaudissements; ce n'est pas une chute cependant; on avait annoncé d'avance une merveille, un chef-d'œuvre, la Comédie-Française rêvait déjà une salle comble pendant au moins cent représentations.... — C'était un puff!

ARSELME ROELENS.

Paris, 5 février.

Nous avons tout d'abord à rendre compte de *Haïdée, ou le secret*, opéra en 3 actes de Scribe et Auber.

Comme nous nous y attendions, cette œuvre obtient un sérieux et légitime succès. L'œuvre d'Auber n'appartient pas précisément au genre de l'opéra-comique, et n'y touche que par le dialogue et par un seul personnage qui semble n'être mis là que comme prétexte; le sujet d'*Haïdée* est essentiellement dramatique; on en jugera par notre résumé.

Lorédan, jeune vénitien de race ducale, a été investi par le conseil des Dix, du titre d'amiral, et chargé d'une longue expédition contre les Turcs. De ses brillantes conquêtes, il a rapporté bon nombre de drapeaux, et de plus, une jeune esclave ayant nom Haïdée. Nous le trouvons, au lever du rideau, à Zara, célébrant avec ses officiers sa dernière victoire, et buvant à la gloire de Venise. Un vénitien, nommé Malipieri, l'accompagne avec le grade de capitaine. Ce Malipieri, n'est autre qu'un espion, chargé (l'on ne sait trop pourquoi) par le conseil des Dix, de surveiller les actes de l'amiral; la mission que ce misérable avait acceptée pour de l'or, il la remplira par haine personnelle; Haïdée, la jeune esclave turque devait lui appartenir par droit de conquête, et Lorédan, usant de son autorité de chef suprême, la lui a ravie. — Le second titre de l'ouvrage, *Le secret*, s'explique ainsi: Lorédan avant sa promotion au grade d'amiral, a commis, à l'insu de tous, une faute grave qui

Digitized by Google

porte atteinte à son honneur; dans une partie de jeu, il a ruiné d'un coup de dé frauduleux, un de ses amis, l'Avogador Donato, qui s'est suicidé de désespoir. Bourrelé de remords, Lorédan, pour expier sa faute autant que possible, adopte Rafaëla, jeune nièce de Donato, et lui lègue par testament la moitié de sa fortune, disposant de l'autre moitié en faveur du fils de son malheureux ami, si toutefois il le retrouve. — Car, il paraît qu'il s'est perdu. — On conçoit que ce secret doit puissamment influer sur le caractère de notre héros! tout l'irrite : la moindre circonstance qui lui rappelle son crime, la vue d'une partie de jeu surtout, le jette dans un violent état d'exaltation. La nuit, quand il demande le repos au sommeil, il tombe dans des accès de somnambulisme, pendant lesquels il se rappelle toutes les circonstances de sa fatale faiblesse; alors, il croit voir le fils de sa victime, et lui présente le testament qui renferme son secret et les termes de l'expiation qu'il a juré d'accomplir.

Malipieri, aussi ambitieux que méchant, rêve un rang et une dignité supérieure; pour atteindre son but, il aspire à une noble alliance, et vient demander à Lorédan la main de sa pupille; mais l'amiral qui a d'autres vues sur Rafaëla, la lui refuse; Malipieri, outré de cette défaite, jure de se venger. Sur ces entrefaites, Andréa, jeune soldat vénitien, est enrôlé sous les ordres de Lorédan. Andréa, comme cela s'explique plus tard, n'est autre que le fils de Donato, qui vient chercher à réhabiliter par de glorieux faits d'armes le nom de son père. De plus, il aime sa cousine Rafaëla, et celle-ci, se plaît à encourager ses espérances; Haïdée qui, de son côté, est ardemment éprise de son maître, et qui craint de voir naître en lui un tendre sentiment pour Rafaëla, protége de toutes ses forces la passion d'Andréa. Le hasard lui revèle les projets de Malipieri; elle en avertit Lorédan et se promet de veiller sur lui; inquiète de la douloureuse expression des traits de son maître, et voulant le soustraire à ses pénibles préoccupations, elle chante avec Rafaëla un duo tellement soporifique que Lorédan n'y résiste pas; — on dit même que l'effet s'en fait ressentir au-delà de la rampe. — Malipieri vient alors prendre les ordres de l'amiral pour le départ de l'escadre, et la fatalité veut qu'il assiste à une des crises nocturnes de Lorédan, qui livre à son ennemi, son secret avec le testament qui le renferme. Cette scène qui produit un grand effet, termine le premier acte.

Digitized by Google

Au second acte, nous sommes en pleine mer, sur le vaisseau amiral. Un combat vient d'être livré, et Lorédan qui espérait y trouver la mort, en est sorti victorieux sans blessure. Andréa, de son côté, s'est vaillamment comporté, à la tête des bombardiers de Malipieri; il a pris à l'abordage un vaisseau ennemi, dont le capitaine vient réclamer la possession. Repoussé de nouveau par Lorédan, il déclare à ce dernier qu'il possède son secret et le menace de sa vengeance. Lorédan est sur le point de céder, malgré la promesse qu'il a faite à Haïdée de reconnaître Andréa pour le légitime possesseur de la prise, lorsqu'il apprend de la bouche d'Andréa, qu'il n'est autre que le fils de l'infortuné Donato. Le jeune amiral n'hésite plus alors à faire le sacrifice de son honneur, pour se prononcer en faveur d'Andréa. — Sur ces entrefaites, le vaisseau a franchi les distances... Terre ! Terre !.. Et l'équipage salue, par ses chants d'allégresse, Venise la belle, qui apparaît dans le lointain.

Le troisième acte nous transporte dans le palais de Lorédan. En proie au désespoir, il va chercher dans la mort un abri contre le déshonneur; Venise, dont il est l'idole, chante ses triomphes et sa gloire, mais la honte plane sur sa tête, et il n'ose l'affronter. Au moment où il va se frapper de son épée, Haïdée arrête sa main, et lui fait l'aveu de son amour ; de plus, elle obtient de lui le serment qu'il n'attentera pas à ses jours, et en échange, elle jure de le sauver. Malipieri vient réclamer de nouveau la main de Rafaëla; rudement repoussé, il se dirige vers le conseil des Dix pour y dénoncer le secret de l'amiral, mais Andréa se trouve fort à propos, sur sa route pour le provoquer et le tuer d'un bon coup d'épée. Malipieri mort, Lorédan ne craint plus d'accepter la dignité de Doge, dont il use immédiatement pour gracier Andréa, accusé d'avoir transgressé la loi sur le duel, et pour l'unir à Rafaëla. L'expiation s'accomplit ainsi. Quant à la généreuse Haïdée, elle paraît heureuse du bonheur des autres; l'auteur ayant jugé à propos, de laisser sa vertu sans récompense.

L'ouverture, composée d'un cantabile assez gracieux, interprété par le hautbois, et d'une valse passablement vulgaire, manque son but, en ne disposant nullement l'auditeur à la composition musicale qui va se dérouler devant lui ; ce fait nous a démontré, ce que nous savions déjà, que la muse un peu blasée d'Auber, n'a plus cette inspiration indépendante et spontanée qui ne recourait pas aux

Digitized by Google

ressources amenées par le poëte, pour créer de délicieux motifs, tels qu'en renferme, par exemple, l'ouverture du *Domino noir*; heureusement Scribe est là pour ranimer la rebelle, et souffler sur le feu de son génie, d'où les étincelles jaillissent bientôt.

Le premier acte presqu'exclusivement composé de couplets, formerait un grâcieux album qui ferait une rude concurrence aux myriades de romances toutes aussi nulles qu'assoupissantes dont chaque hiver inonde nos salons. La scène de somnambulisme qui le termine est un des beaux morceaux de l'ouvrage. Auber y a déployé une grande énergie dramatique; la coupure en est aussi hardie que savante; il y avait tout un succès dans cette seule partie, qui exigeait une grande perfection d'exécution dont Roger a eu tout l'honneur.

L'introduction du second acte, méritait bien de faire partie de l'ouverture, en place de la valse qui y figure si mal; il y aurait là à faire une transposition qui nous paraîtrait assez utile. Le décor de cet acte est admirable; il serait impossible de mieux rendre au théâtre le tableau de la pleine mer. On voit aussi un très-beau mouvement de scène, lorsque l'auteur nous met sous les yeux le spectacle émouvant d'un branle-bas général de combat. En général, il y a dans cet acte une grande richesse d'orchestration. Les couplets de *La brise*, chantés par Haïdée, avec un accompagnement à bouches fermées, sont empreints d'une mélodie suave qui vous charme et vous enivre. C'est un petit chef-d'œuvre d'harmonie imitative.

Le personnage d'Haïdée avait été créé par M^lle^ Lavoye. Une indisposition l'ayant éloignée momentanément de la scène, force fut donc, pour ne pas interrompre le cours des représentations, de recourir au plus vite, au talent le plus complet de la troupe; on s'adressa à M^me^ Charton, et on lui donna *trois jours* à peine pour apprendre ce rôle aussi difficile sous le rapport dramatique que sous le rapport musical; cédant aux sollicitations pressantes des auteurs et du directeur de l'Opéra-Comique, M^me^ Charton consentit à tenter ce tour de force artistique, qui fut exécuté avec un éclatant succès. Rien n'a manqué à l'artiste pas même le *rappel*, dont le public de ce théâtre a, par paranthèse, la sagesse d'être excessivement peu prodigue. D'après ce résultat, M^me^ Charton peut revendiquer tous les honneurs de la création. Elle y a fait preuve d'une grande intelligence que les compositeurs ne manqueront pas d'exploiter.

Digitized by Google

Roger a prouvé par la puissance de moyens qu'il a déployée dans le rôle de Lorédan, qu'il peut aborder bravement le grand opéra; pourtant s'il était bien conseillé, il n'abandonnerait pas, pour l'Académie royale, le théâtre qui lui a valu de si beaux succès; nous souhaitons pour lui, que l'avenir détruise nos prévisions.

Hermann-Léon chargé du rôle ingrat du traître Malipieri, a été, comme toujours, comédien intelligent et habile chanteur.

Le libretto d'Haïdée renferme d'heureuses situations, dont Auber a su tirer assez de parti, pour retrouver les triomphes de ses plus beaux jours, et pour pouvoir se dire que, tel qu'il est aujourd'hui, il laisse loin derrière lui la jeune école. A qui la faute? — Que nos jeunes compositeurs, dont plus que personne nous souhaitons le succès, s'efforcent d'arriver... *moins vite*, et alors seulement, pensons-nous, le progrès viendra de lui-même leur ouvrir la voie des succès sérieux.

Opéra. — Le grand événement du moment est la confirmation presque officielle de la retraite de Duprez; (on se plaît à penser que Duprez n'acceptera pas une position telle que l'on en réserve à certains talents caducs et dont on applaudit encore le souvenir.) Le grand chanteur abandonnera au milieu d'une splendeur intacte l'arène glorieuse de ses triomphes. La nature ingrate envers lui, a fait défaut à l'artiste.

Meyerbeer, le grand agitateur du monde musical, s'est enfin présenté avec son œuvre depuis si longtemps promise, et armé de la condition *sine quâ non* imposée à la direction de l'opéra, il lui a dit : Voici mon ouvrage, mais il me faut une voix fraîche et robuste. Les ténors deviennent rares et faute d'en trouver de disponibles, il fallait enlever Roger à l'Opéra-Comique; cet engagement devait entraîner la retraite de Duprez! L'obstacle fut franchi, et la convention conclue. Le public y gagnera une œuvre capitale, dit-on; la direction y trouvera une source abondante de recettes, et Meyerbeer un succès à ajouter à celui des Huguenots et de Robert-le-Diable; toujours est-il que la perte de Duprez sera vivement sentie, et laissera une lacune que tout le talent de son successeur ne pourra combler. — En attendant le ballet *des Cinq Sens* dont on dit merveilles, et comme acheminement à la nouvelle œuvre de Meyerbeer, on a remonté *Robert-le-Diable* avec madame Julian-Vangelder, Alizard et Bettini; il est probable, d'après le résultat obtenu, qu'il

Digitized by Google

ne sera plus question de *Jérusalem*, dont la longévité commençait à devenir surprenante.

Comme il était à prévoir, Hamlet n'a fourni au Théâtre Historique qu'une très-courte carrière; quoi qu'il en soit, le nom d'Alexandre Dumas reste toujours stéréotypé sur l'affiche, surmonté de *Monte-Cristo* la pièce-monstre, livrée enfin à la gourmandise dramatique du public des boulevards. On avait traité de plaisanterie le projet de représenter cet ouvrage en deux soirées; aujourd'hui la plaisanterie est devenue une réalité. *Monte-Christo* est bien divisé en deux parties, l'une en cinq actes et onze tableaux, l'autre en cinq actes et six tableaux! Voilà du nouveau, certes; et le public devra être satisfait, ou il sera bien difficile; seulement cette innovation donnera lieu à une multitude d'incidents des plus divertissants dont la presse satyrique fera bonne pâture.

Le directeur du *Vaudeville* est en faillite. Les admirateurs d'Arnal ne manqueraient pas d'attribuer à sa désertion la déconfiture du théâtre de la place de la Bourse, si l'accueil que reçoit Arnal au théâtre du *Gymnase* ne venait détruire cette assertion. Le Vaudeville était ruiné avec Arnal, comme il l'a été sans lui; quant à la direction du Gymnase, elle a fait une acquisition nulle : Arnal a épuisé la verve des auteurs qui ont exploité ses moyens en tous sens, de même que l'ex-comique du Vaudeville a vu expirer sa vogue sous la monotonie des créations qui lui ont été confiées : — place à d'autres, donc! Arnal n'est plus!

A la Porte Saint-Martin, *La fin du monde*, à la Gaîté, *Christophe Colomb*, font fureur : mais la littérature n'entrant pour rien dans ces deux ouvrages, nous en passerons l'examen sous silence.

N'aimant pas à user, dans nos éloges, du superlatif absolu, nous avons pris pour principe de ne jamais rendre compte d'un concert; nous dérogeons cependant une fois à nos habitudes en faveur d'une matinée musicale qui a eu lieu le mois dernier dans la salle d'Adolphe Sax. Le héros de la fête était un jeune polonais, Henri Wieniawski, âgé de 12 ans, premier prix de violon, au conservatoire royal de Paris *en* 1846, et élève de M. Lambert Massart. Nous dirons du petit virtuose, ce que Paris entier en a dit, c'est-à-dire, qu'il est *presque* impossible de mieux jouer du violon que lui, et encore n'ajoute-t-on le *presque* que pour ménager certains amours-propres susceptibles. Henri Wieniawski a exécuté deux morceaux

Digitized by Google

de sa composition et le concerto qui lui a valu la couronne de lauréat au conservatoire. Le jeune violoniste était secondé par son frère, pianiste de *huit ans*, qui est proportionnellement aussi extraordinaire que son aîné. — En admirant le sentiment musical inné chez les frères Wieniawski, (contrairement à ce qu'on observe chez les petits automates, prétendus artistes qui surgissent de temps en temps on ne sait d'où, et que la spéculation lance dans la province pour exploiter la badauderie,) on se demande dans quelle nouvelle ère musicale leur avenir nous conduira. Henri Wieniawski part pour la Russie. — Dieu veuille qu'il n'y éprouve pas le sort de l'armée de Napoléon.

JULES VIGNERON.

P. S. La reprise de *Robert* a eu un grand succès; les honneurs ont été pour Alizard et pour Bettini. Ce dernier a déployé une puissance vocale et un sentiment dramatique, remarquables; l'Opéra a trouvé son Robert-le-Diable... Quant à M^me^ Julian, nous craignons de nous être trop hâté en lui offrant l'héritage brillant des Falcon et des Stolz. — Espérons que l'avenir lui rendra ses succès des premières représentations de *Jérusalem*.

CHRONIQUE DRAMATIQUE.

Les applaudissements qui ont salué au Théâtre français *un Caprice* et *les Aristocraties*, ont retenti jusque dans la salle de notre théâtre royal; ils ont arraché notre comédie au sommeil pesant auquel elle se livrait avec toute la nonchalance, avec toute la fatigue d'une jeune folle brisée par les plaisirs délirants d'un long carnaval.

Les extravagances, les arléquinades dans lesquelles nos artistes doivent maintenant faire métier de leur talent pour attirer la foule au théâtre *dit de l'Opéra-Comique*, ne sont elles pas en effet les plus funestes, et les plus énervantes de toutes les folies ?

Le Vaudeville du jour ! Mais n'est-ce pas un débardeur débraillé de corps et d'esprit, criant, gambadant, se ruant dans sa grossière

Digitized by Google

ivresse à travers la foule, maîtrisant sa fatigue par l'exagération de ses forces jusqu'à ce qu'il tombe aviné, essoufflé, entraînant dans sa chute la malheureuse dont il s'est emparé.

Et c'est à lui que vous livrez la comédie, ravissante fille d'un autre siècle, habituée aux doux propos, à la galanterie parfumée de brillants adorateurs.

Est-il étonnant que son sauvage amant vous la rende, le corps brisé, l'esprit abruti, le cœur gâté?

Vienne alors la nouvelle que le théâtre français a célébré le succès d'un débutant ou celui d'un maître déjà renommé, alors c'est parmi nous à qui s'écriera le premier : Pourquoi donc ne pas nous donner *un Caprice, les Aristocraties, le Puff?*

Et vite on transporte notre pauvre comédie fatiguée, endormie, du Théâtre des Galeries sur les planches du Théâtre-Royal; on lui dit: Réveille-toi, oublie les cris d'hier, et apprends la parole mésurée d'aujourd'hui. Tout le monde se met à l'œuvre, artistes, régisseur, souffleur et certes ce dernier n'est pas le moins important, le moins nécessaire, tous travaillent d'un commun accord à nous donner la nouvelle comédie en faveur à Paris.

Hélas! qui n'a pas fait de tristes réflexions en assistant aux représentations *d'un Caprice* et *des Aristocraties?* Qui ne plaint pas ceux de nos artistes qui ont du talent? Ne voit-on pas leurs forces s'épuiser, leur goût s'altérer, leur intelligence s'égarer? Les qualités dont ils sont doués loin de se développer, de grandir, s'éteignent ou se faussent.

Leur en ferez-vous des reproches, les accuserez-vous? Ne soyez pas injustes. Ils ont le droit de renvoyer l'accusation : ils peuvent repondre : « Si nous ne sommes pas ce que nous devrions, ce que nous pourrions être, si nous ne sommes même plus ce que nous avons été, c'est qu'on nous a forcés d'être tels que vous nous voyez aujourd'hui. »

Mais où sont les coupables? C'est ce que nous dirons bientôt; car il est temps de parler franchement et sérieusement de l'état de notre théâtre.

Certes nous ne voulons pas dire que M^me^ Doligny, M^lle^ Corès, M. Verdellet, M. Baron n'aient pas eu de beaux moments dans les représentations dont nous parlons; mais où est cet ensemble nécessaire de l'intelligence, de la diction, de la mimique?

Digitized by Google

Connaît-on encore dans le développement d'un caractère la science de nuancer, l'art de ménager les transitions?

Nos artistes sont-ils sûrs de prendre toujours le ton et le geste convenables; en un mot savent-ils faire du caractère écrit le caractère vivant de la scène?

Si, à regret, nous sommes obligé de constater cette décadence de notre comédie dans nos artistes de talent, que pourrons-nous dire de telle dame dont le marbre d'une beauté grandiose résiste toujours à la flamme de l'art, — malheureux Pygmalion ouvrant en vain ses bras à cette statue qui pose, marche, parle, mais ne vit jamais.

Et notre comique, M. Duprez, trop comique déjà dans le Vaudeville, que nous fait-il d'un caractère de comédie? Sa physionomie, sa parole, son geste, tout cela ne forme-t-il pas une perpétuelle bouffonnerie dont le grotesque tue le vrai comique?

Mais possède-t-on une artiste spirituelle, fine, charmante par le talent comme par le physique, telle que M^lle^ Corès, on ne sait pas la placer dans des rôles qui lui permettraient de déployer ses brillantes qualités. Le rôle de Mathilde dans *le Caprice* était-il bien fait pour notre jeune ingénue? Nous n'hésitons pas à dire que non, et M^lle^ Corès sera de notre avis.

M^lle^ Thuillier même était sur le point de s'égarer dans sa route jusque-là si brillante. On semblait vouloir à tout prix ravir à sa belle organisation d'artiste cette simplicité, cette pureté, ce naturel qui donne à son talent un si rare ensemble.

Que de drames larmoyants, que de vaudevilles absurdes n'a-t-on pas jetés sur son chemin pour la faire trébucher. Hélas! un instant nous avons craint qu'on ne réussît. Par bonheur son noble instinct l'a sauvée. Elle est toujours une artiste dont chaque regard, chaque geste, chaque parole vont à l'âme. Par les nouveaux rôles qu'elle a créés, par les anciens qu'on ne se lasse pas de revoir et d'admirer, M^lle^ Thuillier rend plus triste de jour en jour la pensée que bientôt nous la chercherons en vain sur notre malheureuse scène. Elle nous laissera et des souvenirs et des regrets bien vifs.

— Vous parler *d'un Caprice* serait une folie que vous ne nous pardonneriez pas, et avec raison. Tous vous connaissez cette charmante création d'un grand poëte, tous vous l'avez lue et vous l'avez relue depuis qu'un pâle reflet de sa brillante incarnation a

Digitized by Google

passé du théâtre français sur notre scène. C'est le plus beau démenti qu'un poëte se soit jamais donné à lui-même, et si Alfred de Musset nous disait encore :

« Le théâtre à coup sûr n'était pas mon affaire.
« Je vous demande un peu quel métier j'y ferais,
« Et de quelle façon je m'y hasarderais,
« Quand j'y vois trébucher ceux qui dans la carrière,
« Debout depuis vingt ans sur leur pensée altière,
« Du pied de leur coursiers ne doutèrent jamais,

nous ne lui répondrions qu'un mot; mais ce mot serait : *Caprice!*

A propos des *Aristocraties*, nous pourrions nous donner la satisfaction d'une savante et longue dissertation esthétique.

Les idées politiques et socialistes qui agitent aujourd'hui tous les esprits, peuvent-elles être transportées des banquets, des tribunes, des places publiques sur la scène? Aurons-nous des tragédies communistes, des drames républicains, des comédies phalanstériennes, des impromptus constitutionnels, servant *de lever de rideau?*

Voilà bien un sujet séduisant! Grimpant sur notre banc de critique nous pourrions nous donner la joie d'un *speech* — comme tant d'autres du haut d'une tribune, d'une table, d'un banc. Mais chassez votre frayeur; notre envie de parler doit mourir au fond de notre cœur; devant nous se dresse l'impitoyable imprimeur disant : « Vous n'avez que tant de lignes ! »

Donc, passant sous silence la théorie, nous dirons simplement quelques mots sur la pièce nouvelle. Heureux lecteurs! Notre contrôleur, le prote, vous garantit que le mot *quelques* n'a pas chez nous l'élasticité dont il jouit chez beaucoup *d'honorables.*

Certes elle est grande l'idée de réunir dans le même lieu, dans le château de Franville, qui de manoir crénelé de la féodalité devenu le château d'un baron de l'Empire, est pour un instant la maison de campagne d'un aspirant-baron de la finance, de réunir là les représentants déchus des deux premières générations avec l'homme puissant du jour, pour les voir tous les trois non pas vaincus, mais remplacés par le souverain de l'avenir, par l'homme d'intelligence!

Quelle abondance de travers, de ridicules, de fautes, de vices la comédie ne trouve-t-elle pas dans cette lutte d'ambition, de vanité

Digitized by Google

et d'avidité ! Quelles situations heureuses, saisissantes la scène ne peut-elle pas produire avec de pareilles données !

L'auteur a-t-il su tirer de son sujet tout le parti qu'il offrait ? —

Sans doute, il y a dans la comédie de M. E. Arago quelques situations parfaites. C'est une belle scène, lorsque le banquier, espérant donner à sa jeunesse de 55 ans l'éclat et la puissance de son or, cherche à obtenir l'amour de la belle cantatrice, — mais interrompt la déclaration de sa flamme pour écouter s'il n'entend pas le son de l'or dont il attend impatiemment l'arrivée, et, tantôt amant passionné, tantôt banquier avide, finit par s'élancer dans son cabinet où enfin retentit la musique metallique, et cela juste au moment où il allait s'agenouiller devant la *diva !*

C'est aussi une scène bien tracée que celle où le financier, après avoir cherché à humilier Valentin, le soupçonnant d'aimer sa fille, parcourt ses salons à la recherche de ce jeune homme auteur d'un grand projet industriel qui doit doubler la fortune de son rival, et encourage enfin cet amour qui doit lui assurer le bénéfice de l'association industrielle avec son gendre.

Sans être égales à ces deux scènes, il y en a quelques autres où l'action suit une marche vive, intéressante, où les caractères se développent franchement dans leurs ridicules ou dans leurs vices.

Mais malheureusement le discours l'emporte de beaucoup sur l'action, l'abstraction du raisonnement sur la réalité de la vie ; les personnages sont plus souvent les représentants d'une opinion, que des hommes livrés à leurs folies, à leurs ridicules, ou agissant par la seule force de leur caractère.

Ce reproche doit être surtout adressé à Valentin, qui parle beaucoup, qui parle bien, très-bien même, mais auquel nous dirons avec Verdier : *Votre langage est un premier-Paris d'un journal radical.*

C'est là le grand défaut de la pièce. Mais ceci dit, il nous reste à reconnaître que de belles pensées, de grandes idées y sont exprimées dans un langage, dont la forme poétique n'est peut-être pas des plus irréprochables, mais qui est généralement empreint de force et de noblesse.

Si le public reste assez froid aux représentations *des Aristocraties*, le lecteur y reviendra avec plaisir.

— Le théâtre des Galeries, continue d'être le rendez-vous d'une société brillante. La salle est charmante, coquette, bien disposée

Digitized by Google

pour faire ressortir la fraîcheur des toilettes, l'éclat d'un beau teint; elle n'est pas trop vaste, le regard la parcourt facilement et même sans le secours d'une jumelle un coup-d'œil adroit et tendre trouve l'objet adoré, peut demander et répondre. Que faut-il de plus pour qu'on aime à se rendre dans un théâtre qui a presque tous les avantages d'un salon sans en avoir les inconvénients ?

Du reste, on y rit beaucoup, on y rit sans réflexion et l'on en sort content ou de soi ou du spectacle. On s'est amusé, la soirée s'est passée rapidement, joyeusement. Aussi n'est-on pas difficile, et rarement le couplet final manque-t-il son effet : on applaudit, on applaudit beaucoup, beaucoup trop même.

Serons-nous plus sévère que le public, ferons-nous le méchant ? Entamerons-nous un long procès contre cette facile joie ? Traînerons-nous ce pauvre Vaudeville au grand jour pour montrer sa misère, ses défauts ? A quoi bon ?

D'ailleurs nous avons déjà dit ce que nous pensons du Vaudeville actuel ; il y aurait et pour vous et pour nous peu d'agrément à faire la longue énumération, la fastidieuse critique de toutes ces productions éphémères qui depuis un mois se sont épanouies un instant à la clarté de la rampe pour s'éteindre avec le dernier bec de gaz.

Mais si nous pouvons nous renfermer dans un heureux silence sur tous ces produits importés de la scène française, nous ne devons pas oublier qu'une pièce belge a eu un succès complet. *Fleur d'Églantine* de M. Lavry aurait été accueillie favorablement même si elle avait eu à lutter contre le bon vaudeville du temps passé ; opposée aux farces stupides, expédiées maintenant de Paris, elle devait causer tout le plaisir que procure une œuvre littéraire faite consciencieusement. Aussi ne manque-t-elle pas d'attirer à chaque représentation un nombreux public; son succès se maintient, et son existence dans notre répertoire est assurée.

Pourquoi ne pouvions-nous pas vous en parler le lendemain de la première représentation ! Nous aurions pu en dire beaucoup de bien et un peu de mal, car le fatal *mais* manque rarement de joindre sa voix aigre aux sons harmonieux des louanges.

Que faire aujourd'hui, où tout le monde a vu et jugé dans ses qualités et dans ses défauts la pièce de M. Lavry, aujourd'hui que tous les journaux ont constaté le grand progrès de l'auteur dans l'entente scénique, dans l'art de dramatiser, et dans le dialogue ?

Digitized by Google

Tous lui ont fait la juste observation que le sujet de sa pièce ne pouvait pas entrer dans le cadre étroit d'une comédie-vaudeville.

La transformation d'un caractère brut en un homme de sentiment, de délicatesse, peut être le fond d'un roman admirable — et qui ne se souvient pas de *Maupras* de George Sand ? — mais en quelques scènes de vaudeville ce sujet doit perdre ce qui fait son mérite, son charme, les transitions lentes et mystérieuses. L'éducation d'un cœur sauvage par l'amour rencontre mille obstacles, est obligée d'employer tant d'art ; elle est si longue, et surtout si intime, que ce n'est pas au théâtre, mais dans un livre qu'elle doit nous être présentée.

Quoique M. Lavry ait lutté avec talent et succès contre cette difficulté, il n'a pu réussir à la vaincre.

Peut-être ce défaut eût-il été moins saillant, si M. Quélus possédait un talent plus souple, s'il avait su adoucir ce qui était trop rude dans les mouvements de Georges ; mais loin de compléter par son jeu l'intention de l'auteur, il a constamment outré son rôle. M. Quélus a du talent, il est doué d'énergie dramatique, — mais il ne sait pas la distribuer avec mesure dans tout son jeu : il va par bonds ; renfermé en lui-même, il semble se gonfler de sa force pour éclater subitement. Ce moyen d'entrer comme une bombe dans l'approbation du public, devrait être en-dessous du talent de M. Quélus, et nous le savons artiste assez consciencieux pour croire que notre observation sera comprise et acceptée par lui.

Les bénéfices continuent d'appeler, les jeudis, une foule bien venue des artistes ; nous en sommes charmé pour eux, mais nous désirerions que les bénéficiaires choisissent généralement des pièces moins exposées à la critique ; on n'aime pas à siffler la pièce quand on vient pour applaudir l'artiste, mais on baille, ce qui n'est pas gracieux pour une bouche de jolie femme et ce qui n'est pas reçu de la part d'un homme.

M. Duprez a eu tant d'applaudissements à son bénéfice qu'il n'écoutera peut-être pas notre voix. Qu'il se souvienne cependant que les triomphateurs romains avaient derrière eux quelqu'un qui leur disait des vérités souvent bien dures ; — sans doute le peuple romain les jugeait nécessaires.

Nous le remercions du reste de nous avoir fait voir la charmante comédie de Scribe, *d' Aranda* ou *les dangers des grandes passions*.

Digitized by Google

Le père de la débutante est une ancienne connaissance qu'on aime à revoir.

— Vous nous demandez des nouvelles du *Théâtre des Nouveautés*? Il y a toujours du nouveau dans ce théâtre. Les directions y meurent et ressuscitent en moins de temps qu'il nous en faudrait pour vous le raconter.

M. Dumas et M. Decourty, fils, à leur tour viennent de prendre la direction abandonnée par l'ancienne société des artistes. Ils ont rouvert le théâtre, le dimanche 13 février, par un succès. *Le Naufrage de la Méduse* a été accueilli par d'unanimes applaudissements justement mérités.

Cette pièce si dramatique est montée avec autant de luxe que de bon goût. Les décors sont de véritables chefs-d'œuvre du genre, et le public a fait un acte de justice en rappelant M. Lamy.

Tous les rôles ont été ou bien ou du moins convenablement remplis. Nous nous occuperons de la troupe dès qu'elle sera complétée.

M^me^ Dumas est sûre des applaudissements du public et elle les mérite bien.

Inutile de dire que les élèves de M. Dumas ont comme toujours charmé tout le monde. La grâce enfantine jointe au talent développé par les soins d'un habile maître, nous offre là un spectacle des plus ravissants.

Tout le monde voudra assister aux épisodes si tragiques du naufrage de la Méduse et nous sommes persuadé que les efforts des directeurs actuels seront couronnés de succès; nous l'espérons d'autant plus qu'on nous a assuré que le propriétaire du théâtre des Nouveautés a enfin compris ses véritables intérêts en ne sacrifiant pas les avantages des artistes aux siens.

Notre chronique cette fois-ci exclusivement dramatique, s'occupera le mois prochain des nouveautés musicales. Nous espérons pouvoir alors parler de *Don Sébastien*.

Fr. S.

A MESSIEURS LES DIRECTEURS DE LA REVUE DE BELGIQUE.

Bruxelles, 1^er^ février, 1848.

Messieurs,

Le 26 janvier, quelques jours après la publication de votre dernière livraison, un journal de cette ville, *l'Indépendance*, a dirigé

Digitized by Google

contre moi, à propos de mon *Bulletin artistique*, des insinuations d'une malveillance telle qu'elles ne peuvent m'atteindre. Je me proposais de répondre à ces attaques; mais vous m'avez fait observer avec raison, Messieurs, que les critiques inconvenantes de l'*Indépendance* disparaissaient devant les insultes prodiguées à la Revue elle-même. Vous ne pouviez laisser passer sous silence de pareils procédés; l'honneur de tous les collaborateurs de ce recueil était mis en question; c'était à vous, m'avez-vous dit, qu'il appartenait non pas de les défendre, — aucun d'eux n'en a besoin, — mais de repousser hautement d'aussi malveillantes imputations.

L'insertion de votre lettre vous a été refusée. On vous dénie l'exercice du droit de défense, le plus légitime de tous les droits; j'apprends que vous en appelez aux tribunaux, je n'ai donc pas à m'étendre davantage sur cette question.

Quant à moi, Messieurs, je dois à nos abonnés quelques mots d'explications: ce que j'ai publié était le résultat d'un examen consciencieux, d'une conviction profonde; rien depuis n'est venu ébranler cette conviction; et ce ne sont pas les allégations injurieuses de *l'Indépendance*, qui modifieront jamais mes jugements.

Votre réponse, Messieurs, est sans réplique. J'y ajouterai peu de choses. *L'Indépendance*, dénaturant mon texte, me fait dire que j'espère voir le gouvernement empêcher l'exécution du projet pour les bas-fonds et exiger avant tout la construction de casernes devenues indispensables. — J'ai manifesté cette *crainte* et non cet *espoir*; il serait absurde de la part d'un homme qui s'occupe d'art, de préférer des casernes à un des plus grands embellissements de la capitale. Mais en admettant même que j'eusse émis l'opinion qu'on me prête et qui n'a jamais été la mienne, je me serais simplement trouvé d'accord avec *l'Indépendance*.....

A dire vrai, il y a des journaux qui ne veulent pas se souvenir le lendemain de ce qu'ils ont imprimé la veille.

Je m'arrête; cet exemple suffit, Messieurs, pour donner à vos lecteurs une idée de la bonne foi de *l'Indépendance*. Votre lettre que je vous prie d'avoir l'obligeance de reproduire dans la *Revue*, ajoutera encore à l'opinion que l'on doit avoir aujourd'hui de l'impartialité de notre adversaire.

Digitized by Google

Veuillez, Messieurs, agréer l'assurance de ma haute considération et me croire votre dévoué collaborateur.

Louis Van Roy.

Nous cédons au désir de M. Van Roy en donnant à nos lecteurs la lettre que nous avons adressée à *L'Indépendance*. Plusieurs journaux l'ont reproduite et ont pris notre défense. Nous leur offrons ici nos remercîments ; en toute occasion ils nous trouveront prêts aussi à soutenir une cause juste.

A monsieur le Rédacteur en chef de L'Indépendance belge.

Bruxelles, le 27 janvier 1848.

Monsieur,

Votre numéro du 26 janvier, édition du soir, renferme un article contre la *Revue de Belgique*, qui a accueilli un examen critique de la question des bas-fonds de la rue Royale. Comme directeur de la *Revue*, je crois devoir vous adresser, au nom de M. Edouard Wacken, actuellement à Paris, et au mien, une réponse à des attaques où je cherche en vain *ces convenances les plus vulgaires*, que vous nous reprochez d'avoir oubliées. Vous ne serez pas surpris, monsieur, de me voir recourir à la loi, pour obtenir l'insertion de ma lettre dans votre journal. La triste expérience que nous avons faite dernièrement de votre délicatesse, lorsque vous avez publié une critique déloyale du travail d'un de nos collaborateurs, M. Henri Delmotte, sans lui permettre de répondre, m'oblige à employer les voies légales, afin de prévenir les fins de non recevoir et les ajournements indéfinis.

Votre article, Monsieur, peut se diviser en deux parties : dans l'une, vous énumérez les droits de M. Blaes à l'estime et à la reconnaissance de ses concitoyens ; dans l'autre, vous reproduisez les observations empruntées au travail accueilli par la *Revue*, et, à cette occasion, vous nous faites des reproches aussi injustes pour le fond que peu mesurés pour la forme.

Je regrette, monsieur, qu'après nous voir cités avec autant de soin, à propos de quelques réflexions critiques à l'adresse de l'honorable conseiller, vous ayez négligé d'indiquer la source où vous avez puisé vos éloges. En effet, vous dites : « M. Blaes a droit, par son « zèle et ses connaissances, à l'estime et à la reconnaissances de ses

Digitized by Google

» concitoyens; c'est à lui que nous devons, en grande partie, la » solution si longtemps retardée de la question des bas-fonds de la » rue Royale. » Notre collaborateur avait dit : « Il faut être juste » envers M. Blaes : sans lui, cela est incontestable, le conseil ne se » serait jamais décidé à s'occuper sérieusement de l'affaire des bas- » fonds; c'est à lui, si j'ai bonne mémoire, que les artistes doivent » l'idée du concours; c'est lui qui a fait presque toutes les démarches « auprès des propriétaires, etc. »

Vous dites : « Le conseil communal lui a témoigné unanimement » sa gratitude, etc. » Notre collaborateur avait dit : « Le conseil, » sur la proposition de M. Ranwet, vote à l'unanimité des remer- » ciments à M. Blaes; comme l'a dit M. le bourgmestre, c'était » répondre aux insinuations malveillantes contenues dans des lettres » adressées par les concurrents à l'honorable M. Blaes. J'ignore quels » sont les artistes qui se sont permis de pareilles attaques; quels « qu'ils soient, je crois qu'on ne saurait les blâmer assez sévèrement. »

Vous dites : « Pour prix de ses efforts, pour récompense de ses » travaux, il est dénigré, vilipendé, par nous ne savons quelle » coterie haineuse, qui ne respecte pas même dans ses critiques » les convenances les plus vulgaires. » Notre collaborateur avait dit : » M. Gendebien ne croyait pas à l'exactitude du devis de M. Cluy- » senaer, et M. Gendebien avait raison; ceci soit dit sans la moindre » intention de mettre en doute la bonne foi, la loyauté de M. Blaes; » j'ai déjà fait connaître mon opinion sur l'inconvenance des attaques » auxquelles il a été en butte; je saisis avec empressement l'occasion » de protester de nouveau contre les lâches insinuations dirigées » contre lui. » Et plus loin, il ajoutait : « Je me suis suffisamment » expliqué au sujet des épîtres anonymes, en parlant des infamies » de ce genre, adressées à M. Blaes. »

Il y a mieux : la seule citation que vous faites, et qui doit, par conséquent, justifier, aux yeux de vos lecteurs, les qualifications violentes dont vous nous gratifiez : « Coterie haineuse qui dénigre » et vilipende les hommes les plus capables et les plus zélés, recueil » belge qui n'a pas honte de se rendre l'écho d'accusations injus- » tes; » cette seule citation où vous parvenez à découvrir un nid d'infamies, vous nous permettrez, Monsieur, d'en reproduire une fois encore la partie qui semble vous tenir à cœur, dût votre tonnerre vengeur nous foudroyer de nouveau.

Digitized by Google

« L'État, c'est moi, disait le grand Roi ; personne mieux que » M. Blaes ne peut parodier le mot de l'amant de La Vallière. » Quand il s'agit de travaux publics, on n'entend plus que lui au » conseil communal ; ses collègues de la section semblent ne pas » exister. »

Où nous n'avions vu qu'une plaisanterie, votre grave journal aperçoit une injure dont *la malveillance* est telle qu'elle vous semble entraîner la condamnation de *presque tout l'article.* C'est, selon vous, reprocher à l'honorable M. Blaes *l'envie de faire du despotisme.* Nous n'avons trouvé là qu'une allusion au zèle infatigable du savant rapporteur, qui semble, par ses préoccupations exclusives, vouloir égargner à ses collègues des travaux pénibles dont certes nous n'oserions les croire incapables. Vous, Monsieur, vous allez plus loin, car vous vous écriez : « Comment! depuis longtemps » l'administration des travaux publics de la capitale réclamait » une tête intelligente, une main vigoureuse qui pût lui imprimer » une impulsion féconde. On trouve enfin un homme capable et zélé » qui vient se dévouer à cette tâche, qui l'accepte dans toute son » étendue, qui la remplit avec une intelligence rare, à la satisfaction » de la ville entière. » N'est-ce pas là, monsieur, un brevet d'incapacité décerné par vous à MM. Wyns de Raucour, Cans, Vanderlinden, Mettenius, tous membres, comme M. Blaes, de la section des travaux publics ? Fallait-il donc blâmer avec tant d'aigreur la critique signalée par vous comme outrageante, lorsque vous prenez à tâche de la justifier vous-même en termes formels ?

Vous ne vous étonnerez pas, Monsieur, de l'importance que j'attache à repousser une attaque dirigée contre un recueil qui compte parmi ses collaborateurs MM. de Stassart, Adelson Castiau, Altmeyer, Grandgagnage, Weustenraad, Gérard, Polain, Alfred Michiels, Guillery, le lieutenant-colonel Renard, Baron, Alexandre Henne ; etc. Certes, aucun de ces hommes ne sera soupçonné, par vos lecteurs, de s'associer à une *coterie haineuse et malveillante.*

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Signé : ALEX. WAUQUIER.

A PROPOS D'UN ARTICLE DE LA FLANDRE LIBÉRALE.

La Flandre libérale [1], est un recueil rédigé avec talent ; aussi avons-nous lu avec étonnement le compte-rendu du Salon de Gand,

1. Gand, quai des Dominicains, 33.

Digitized by Google

nséré dans la quatrième livraison de cette revue. Le talent de M. Portaels y est jugé avec une inconcevable partialité; mais il ne faut pas trop en vouloir à l'auteur de l'article, car il a en matière d'art des idées au moins étranges. Il est impossible de pousser plus loin l'esprit de clocher. M. Portaels est un grand coupable, car il a eu la hardiesse de voyager et de demander des inspirations aux pays qu'il a parcourus, il en a rapporté d'admirables types, et c'est là un crime impardonnable. « *Tout ce monde qui n'est pas le nôtre, ne peut nous intéresser aussi vivement qu'un coin de notre ciel brumeux, que le moindre site de notre pays, que la plus simple scène qui nous rappelle notre nature à nous.* » Voilà l'opinion du critique gantois, et il prévient M. Portaels « *qu'il ne doit que gagner à renoncer à un genre qui ne peut lui donner qu'une réputation éphémère, pour exploiter la mine féconde où ont puisé à pleines mains les grands maîtres de l'école flamande.* » Peignez des sujets bibliques, *mais* prenez vos modèles en Flandre !

C'est simplement dénier à l'art la première de ses prérogatives, l'universalité.

Un dernier mot sur les doctrines du critique de *la Flandre libérale*. *Le coup de vent dans les Ardennes*, par M. Kindermans, était un paysage remarquable; l'auteur de l'article lui accorde des éloges, mais il s'empresse d'exprimer les regrets que lui cause le choix du site. Pourquoi ne pas s'être contenté d'un pâturage flamand ! « Nous croyons que les paysagistes de notre jeune école feront bien de *ne pas se laisser trop séduire par l'aspect plus varié qu'offre la nature dans les pays de montagnes, et même par le pittoresque des sites sauvages de l'Ardenne*, mais de se rappeler que Hobbema *ne quitta jamais la Hollande et ne peignit que les scènes dont l'habitude lui avait appris à saisir toutes les beautés.* »

Il est des opinions qu'il est impossible de discuter; celles de l'écrivain dont nous nous occupons sont malheureusement de ce nombre. Nous n'avons pas à conseiller à MM. Portaels, Kindermans, etc, de ne pas se laisser entraîner dans la voie déplorable où on essaie de les pousser. Ils ont trop de talent pour ne pas s'être fait de l'art une idée infiniment plus élevée que celle de leur aristarque.

T. Decamps.

P. S. Par arrêté royal du 24 janvier 1846, il a été décidé que l'infortuné prince Charles de Lorraine serait enseveli dans le désert désigné par le conseil communal de Bruxelles. Le jour des funérailles n'est pas encore fixé.

Digitized by Google

Une exposition artistique au profit des Flandres s'organise en ce moment à Bruxelles; les principaux artistes du pays, les propriétaires de collections, les amateurs se sont empressés de se dépouiller de leurs richesses pour en orner les salons de l'ancien hôtel Engler. Voici la lettre adressée par la commission aux artistes et aux propriétaires de galeries :

Bruxelles 15 *février* 1848.

M.

Nous avons l'honneur de vous informer que, dans le but de secourir les malheureuses populations des Flandres, nous venons d'organiser une exposition artistique dans les salons de l'ancien hôtel Engler. Le Gouvernement s'est empressé de le mettre à notre disposition, en nous accordant également le transport gratuit des objets par le chemin de fer.

Nous espérons, M., que vous voudrez bien prendre part à cette œuvre de bienfaisance en nous confiant, pour la durée de l'exposition, des tableaux, des statues, des objets d'art ou de curiosité. Toutes les mesures possibles ont été prises par nous, pour en assurer la parfaite conservation.

Un salon spécial sera réservé aux dessins, tableaux, gravures, livres, etc., dont la charité publique ferait l'abandon volontaire.

Des listes de souscription pour des cartes d'entrée personnelles et permanentes, au prix de dix florins, seront répandues dans les principales sociétés de la ville; une liste restera déposée chez le concierge de l'hôtel, 14, rue de la Loi, à Bruxelles.

Les personnes qui ont l'intention de coopérer à cette exposition, sont priées de nous en prévenir; nous nous chargerons de faire prendre les objets à domicile et d'en assurer l'exacte restitution.

Les membres de la commission directrice :
Marquis Théodule de Rodes,
Chevalier Alfred de Knyff,
Edmond Fierlants,
Charles Mesdach,
Léon Gauchez,
Jules Dugniolle.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE.

— Nous sommes heureux d'annoncer à nos Abonnés que de nouveaux arrangements pris avec notre éditeur, nous permettent d'apporter d'importantes améliorations à la partie matérielle de la Revue. A dater d'avril prochain (3e année) nos livraisons, tout en conservant le même format, seront imprimées avec des caractères entièrement neufs, sur papier satiné.

BIBLIOGRAPHIE.

CAUSERIES

PAR

LOUÏSA STAPPAERTS (MADAME RUELENS.)

L'auteur du recueil que nous annonçons est déjà connu du public, mais surtout des pères et des mères de famille. C'est sous cet honorable et doux patronage qu'il aspire à se placer encore. Dans les *Poésies religieuses*, LOUÏSA STAPPAERTS (Mme RUELENS), a chanté la grandeur et la bonté de Dieu; dans *les Pâquerettes*, elle a vivement et grâcieusement reproduit les beautés de la nature végétale; aujourd'hui c'est aux enfants, ces *fleurs animées*, qu'elle offre ce nouveau fruit de ses loisirs. Des idées justes, des sentiments affectueux, des principes vrais, clairs, facilement applicables, énoncés avec une élégante simplicité, voilà, en peu de mots, le fond et la forme de ce petit livre, qui, consacré au jeune âge, a pour objet principal d'éveiller en lui l'intelligence et d'émouvoir la sensibilité. Les feuilles quotidiennes et les autres organes de la critique littéraire se sont exprimés sur les premières publications de ce jeune auteur, d'une manière que sa modestie a jugée *indulgente* et que nous croyons pouvoir appeler *équitable*; il est permis d'espérer que l'apparition des CAUSERIES ne fera qu'ajouter à ces dispositions favorables.

CES POÉSIES PARAITRONT INCESSAMMENT.

S'adresser chez l'auteur, rue d'Orléans, 43, (hors la porte de Namur), ou rue des Minimes, 8, à Bruxelles.

Prix : 1 franc 50 cent.

Digitized by Google

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

LA REVUE DE BELGIQUE paraît le 15 de chaque mois par livraisons de 96 pages environ, formant à la fin de l'année deux beaux volumes in-8°.

Les abonnés reçoivent, à la fin de chaque volume, une couverture, une table des matières et un errata général.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour Bruxelles : *Par an*, 12 francs, payables par trimestre.
Par semestre, 7 francs.

Pour la Province, *franco* : *Par an*, 13 fr. 50 payables par semestre, et par mandat sur la poste.
Par semestre, 8 fr.

Pour la France, *franco* : *Par an*, 15 fr.

Pour l'Allemagne, *franco* : *Par an*, 18 francs. Correspondance générale, Mayer et Flatau, à Bruxelles, et J. A. Mayer, à Aix-la-Chapelle.

Tout abonnement est payable à la réception de la première livraison.

On s'abonne pour six mois et pour un an.

Les abonnements à l'année courent à partir du 15 avril 1847, les abonnements au semestre datent du 15 avril et du 15 octobre.

Toutes lettres, réclamations et demandes d'abonnement doivent être adressées *franco* au bureau de la Revue, rue des Minimes, 25. Les réponses seront données dans chaque livraison, à l'article *Correspondance*.

IMPRIMERIE DE ÉMILE LELONG ET Cie, RUE DES MINIMES, 25.

Digitized by Google

DÉPOSÉ. — LA REPRODUCTION DES ARTICLES EST INTERDITE.

REVUE DE BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

.... La Muse aime la Jeunesse,
Elle peut venir parmi nous.

2me ANNÉE.

12me LIVRAISON. — 15 MARS 1848.

SOMMAIRE.

pages.

Le Réveil. ÉDOUARD WACKEN. 485

Mélanges philosophiques et religieux, par Bordas-Demoulin. PAUL VOITURON. 487

Écrivains modernes de l'Italie. J. D. GUERRAZZI. — *Véronique Cybo, duchesse de St.-Julien. Nouvelle historique. Traduction de* M. E. F. G. . . . . .

Tragédie communiste de Munster. FR. S. 535

Étoiles et fleurs. ÉDOUARD BRAHY. 583

Lettre sur Vénise. N. REYNTIENS. 555

Messieurs Jobin et le baron de Corvin. JULES PERRIER. . 561

Chronique musicale et dramatique. TH. J. 563

Bibliographie. 573

CORRESPONDANCE. —

BRUXELLES,

AU BUREAU DE LA REVUE DE BELGIQUE,

RUE DES MINIMES, 28.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE.

A M. V. D. P. à Bruxelles. — Des modifications essentielles nous paraissant devoir être apportées au manuscrit que vous avez bien voulu nous adresser, nous le tenons à votre disposition.

A M. C. W. à Tirlemont. — Nous avons eu l'honneur de vous renvoyer votre manuscrit ; si les changements que nous vous proposons reçoivent votre approbation, nous sommes prêts à insérer vos poésies.

— La composition de la Revue était arrêtée, lorsque deux nouvelles publications de M. Adolphe Mathieu, nous sont parvenues : *Théroigne*, et *la Bataille de Presles* (fragment.) Dans notre prochaine livraison nous rendrons compte de ces deux ouvrages, remarquables à plus d'un titre.

Une forme brisée a été cause du retard apporté à la livraison de Mars. La livraison d'avril (1re livraison de la 3e année) contiendra un article intitulé : Un mois à Paris. — Février - Mars 1848. — Par M. Édouard Wacken. Cet article sera accompagné du portrait de Lamartine, dessiné par M. Schubert.

Digitized by Google

RÉVEIL.

—

Paris brillant de feux, célébrait sa victoire ;
C'était un soir de fête après un jour d'effroi ;
Et le peuple semblait, oublieux de l'histoire,
S'endormir confiant sur des serments de roi.
Tout à coup à grands flots le sang rougit la terre,
Femmes, enfants, vieillards, se roulent expirants !
— Aux armes ! criait-on, vengeance ! c'est la guerre !
— Non, c'est l'assassinat, la force des tyrans !
— Écoutez ! une voix jette dans l'air qui vibre
Ces mots que les échos au monde porteront :
« La terre est libre !
Les rois s'en vont ! »

—

— Que renferme ce char traîné dans les ténèbres ?
— Vos parents, vos amis qu'ils viennent d'égorger !
Venez, à la clarté de nos torches funèbres
Reconnaître vos morts, jurer de les venger !
— Nous le jurons !... Ce cri vole, morne et terrible :
Anathème de Dieu contre la royauté !
Le peuple a prononcé la sentence inflexible.
La terre dit : Vengeance ! et le ciel : Liberté !
Ce mot va dans les cœurs remuer chaque fibre.
Le ciel même a parlé ! les trônes tomberont !
La terre est libre !
Les rois s'en vont !

—

Frères, voici le jour ! contemplez cette aurore
Incendie allumé par le souffle d'en haut !
Pour éclairer le monde, il faudra qu'il dévore
Aujourd'hui la couronne, et demain, l'échafaud !

Digitized by Google

Pauvre roi ! quel bandeau s'étendait sur sa vue !
Croit-il donc enchaîner son peuple avec du fer ?
Les chevaux, les canons menacent chaque rue,
On voit à chaque pas luire un sinistre éclair....
Qu'un chant de liberté passe dans l'air qui vibre,
Le fer se brisera, les mousquets se tairont.
La terre est libre !
Les rois s'en vont !

—

Le masque se déchire, et la couronne tombe.
Le roi fuit son palais par la foule occupé.
Macbeth voit, comme un spectre échappé de la tombe,
La liberté s'asseoir sur le trône usurpé.
Bientôt ce trône altier que les flammes consument
Se disperse en lambeaux par les vents emporté :
Et voici qu'à son tour sur ses débris qui fument
Le peuple vient sacrer sa propre royauté !
Comme une immense lyre, un peuple chante et vibre !
A ce chant bien connu les tyrans pâliront.
La terre est libre !
Les rois s'en vont !

—

Ce feu ne brille pas comme un vaste incendie
Aux yeux des nations qui te tendent la main,
Noble France ! Aux tyrans laisse une guerre impie.
Dis que tout peuple a droit au pouvoir souverain.
Garde du fer pourtant ; Dieu garde son tonnerre.
Sur tes sacrés tombeaux cette flamme qui luit,
En dévorant un trône, éclairera la terre,
Et guidera de loin les peuples dans la nuit.
Un jour, des champs du Scythe aux rivages du Tibre
Jusqu'au ciel des héros ces mots retentiront :
La terre est libre !
Les rois s'en vont !

Paris, février 1848. EDOUARD WACKEN.

Digitized by Google

MÉLANGES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUX,

PAR BORDAS-DEMOULIN [1].

III.

Nous avons exposé dans les articles précédents les principales idées de l'auteur sur l'histoire de la civilisation, ainsi que les réformes qui lui paraissent nécessaires dans l'Église catholique pour le maintien du christianisme en Europe et les progrès de la civilisation sur la terre. Il nous reste à présenter ses idées sur la société et sur l'État.

Le fléau le plus funeste qui ravage à la fois l'Église et la société, est la superstition. L'auteur, outre ce que nous avons déjà cité, y consacre un article remarquable. Nous en tirerons quelques passages. « La superstition comprend ce qu'il y a de trop dans la religion. Mais pour déterminer ce qui est de trop il faut préciser ce qui est la juste mesure. La religion se compose d'une partie naturelle et d'une partie surnaturelle ou révélée. En quoi consiste la partie naturelle? A adorer Dieu, ou à reconnaître qu'il est le seul être existant de soi; que les autres, et par conséquent nous-mêmes ne subsistons que parce qu'il nous a crées et qu'il nous conserve. Je dis qu'il nous conserve, car nous n'avons pas moins besoin de lui pour continuer d'exister que pour commencer. Êtres contingents, comment nous soutiendrons-nous hors du néant, sans nous appuyer sur l'Être nécessaire? Aussi Saint Paul enseigne *qu'en Dieu nous avons la vie le mouvement, et l'être.* C'est-à-dire qu'enveloppés de tous côtés par lui, c'est dans son intelligence que s'exerce notre intelligence pour entendre le vrai; dans sa volonté, qu'agit notre volonté pour se porter au bien; dans sa substance qu'est assise notre substance, pour durer. Cette dépendance où nous sommes de Dieu, comme notre principe et notre soutien, et d'où naît la religion naturelle, étendez-la à ce qui n'est point lui, et aussitôt paraîtra la superstition. Est-ce

[1] Voyez p. 407.

Digitized by Google

aux êtres de la nature, aux astres, aux éléments, aux plantes, aux animaux qu'on s'assujettit? voilà le polythéisme. Est-ce aux passions, à la vengeance, à la colère, ou aux ouvrages des hommes, aux statues, aux tableaux? voilà l'idolâtrie, qui n'est qu'un polythéisme encore abaissé.

« En quoi consiste la partie révélée? à rétablir la partie naturelle détruite par la chute primitive. Et quelle peut être cette puissance restauratrice qui, du sein du polythéisme et de l'idolâtrie, nous ramène au culte du vrai Dieu, nous fait retrouver la force d'entendre Dieu comme la vérité souveraine, de l'aimer comme le souverain bien; quelle peut être cette puissance, que celui qui a la principale part dans les opérations de notre intelligence et de notre volonté, qui peut faire équilibre à la justice infinie blessée par l'homme; que celui qui possède le mérite infini? Ce double pouvoir de nous rendre la force et la sainteté originelle n'appartient qu'à l'Homme-Dieu. L'attribuer à tout autre qu'à lui, comme on le fait dans le culte exagéré des saints; en déposer la vertu ailleurs que dans les sacrements institués par lui, comme dans les images ou dans les reliques; vouloir qu'il agisse par d'autres cérémonies que par celles qui servent à l'administration de ces mêmes sacrements, comme le sâcre des rois, c'est reproduire la superstition avec ses deux formes, polythéiste et idolâtrique.

« La superstition amène l'incrédulité. Incapable de supporter le regard de l'esprit, lorsque celui-ci se réveille, il la repousse, et avec elles les principes de la religion; car, d'ordinaire, il ne songe pas que sous ces erreurs et ces extravagances il y ait quelque chose de vrai et de raisonnable à croire. Cela se vit à Rome, sur la fin de la république, où l'on commença à philosopher; cela s'est vu dans l'ancien régime peut-être dès la première renaissance des lumières au XII^e^ siècle. Le XVIII^e^, surnommé le siècle de l'incrédulité, n'est que le bruyant écho de plusieurs siècles antérieurs, excepté pourtant la dernière moitié du XVII^e^, où elle fut combattue par la triple arme de la piété, de la science, et du génie.

« En détruisant la religion, la superstition dégrade l'homme, puisqu'elle le sépare de Dieu de qui seul il relève naturellement et l'asservit aux créatures, même les plus viles, à leurs fantaisies et à leurs vices. Esclaves de tout dans l'univers, il le devient également de tout dans la société. Son esprit et son cœur se vident de la

Digitized by Google

connaissance et de l'affection vraie des choses, pour s'emplir de mensonge et de désordre; son être entier se renverse, et il ne vit plus que de misères, comme dans la religion, il ne vit que de grandeur.

« Cependant la notion de Dieu reste à l'homme dans celle d'une puissance supérieure, il la conserve en lui impérissable, et la rapporte aux objets qui le dominent; et lorsqu'il est réduit au dernier degré de faiblesse, rien à quoi il ne l'applique, rien devant quoi il ne se prosterne. Il a rejeté le joug de la grandeur éternelle, et il mendie jusqu'à celui de la plus chétive créature. Il se trouve tellement épouvanté de son néant, tellement accablé du besoin d'être soutenu, que, dans cet abandon, il se traîne comme égaré dans l'univers, se prend et se livre à tout. Mais si la superstition, enfantée elle-même par la domination des sens, ne cause pas la ruine de la religion et la dégradation de l'homme, elle les consacre et y ajoute encore. Il faut donc s'attendre à la voir soutenue ou évoquée par tous les despotes et par tous les fauteurs du despotisme. La révolution avait abattu son empire parmi nous, et donné de magnifiques espérances aux vrais amis de la religion et de la dignité humaine. « Les frêles appuis d'une crédulité indigne du christianisme, disait l'un deux en 95, ont été renversés. A la vérité, les restes vénérables de quelques hommes, morts en odeur de sainteté ont été la proie des flammes, le jouet des vents, mais aussi cette multitude de fausses reliques a disparu. Les statues, les tableaux, qui pour la plupart offraient des objets grossiers, ridicules, et souvent même indécents, ont été détruits, et ont cessé par là d'entretenir la superstition des fidèles simples. La source d'une quantité de miracles et de fables a été tarie. Les pèlerinages, dont l'intérêt n'abuse que trop souvent, n'ont presque plus d'objets nulle part. Ces figures qu'on entourait pieusement de cierges ont été brisées; elles n'exciteront plus le rire malin et trop fondé de l'impie; elles ne contrasteront plus avec l'auguste et simple représentation de la croix. Cette croix elle-même n'étant plus prodiguée sur les grands chemins, dans les carrefours, ne sera plus exposée aux insultes des frénétiques. Des processions trop multipliées, et dès lors faites avec peu de dévotion et de fruit, ne consumeront plus le temps des chrétiens. Les indulgences, devenues peut-être plus abusives qu'au XVI^e^ siècle, seront rendues à leur destination primitive, à la diminution ou à la remise

Digitized by Google

de la peine canonique. En un mot, tous les obstacles sont levés, nous arrivons aux premiers siècles; les fidèles éclairés peuvent enfin espérer que la religion de Jésus-Christ va reprendre sa majesté simple et touchante, et que l'édifice des mœurs publiques et particulières, rétabli sur le fondement du christianisme et des lois d'un peuple vraiment libre, acquerra une solidité contre laquelle viendront également échouer les efforts de l'impiété et de la superstition. » Ces nobles et généreuses espérances ne pouvaient convenir aux hommes qui soupirent après l'ancien régime, et on ne doit pas s'étonner de leurs incroyables manœuvres pour relever l'abus qui en était l'âme. Mais ce qui serait étrange, si on ne connaissait l'aveuglement de l'orgueil nobiliaire et théocratique et la tyrannie des préjugés, c'est, de nos jours, le spectacle d'écrivains supérieurs se consacrant à une pareille entreprise.

« Au reste, les apôtres de la superstition doivent être fiers de leurs succès. A la faveur de gouvernements insensés, et dont l'un a été sa juste victime, elle se ranime, croît à vue d'œil, et enveloppe déjà la religion. Et les statues, et les figures environnées de cierges, et les processions surabondantes, et les indulgences abusives, et la grossière idolâtrie des sacrés-cœurs, et vingt autres pratiques stupides, enfin tous les appuis de la crédulité, que l'écrivain cité plus haut se flattait de voir disparus, se relèvent, se multiplient, et semblent devoir agrandir encore le domaine que la superstition occupait avant la révolution. Encore y a-t-il cette différence qu'alors elle ne vivait que d'un reste de vie que n'avait pu lui arracher la piété savante du XVII^e^ siècle, qui s'efforcait d'en purifier l'Église pour repousser les griefs du protestantisme, d'un reste de vie que lui disputait avec acharnement le XVIII^e^ siècle; tandis qu'aujourd'hui elle est cultivée avec amour, comme une plante précieuse, propagée avec enthousiasme sous l'étendard de la Vierge, qui efface insensiblement Jésus-Christ, et devient la divinité de la France, comme elle l'est de l'Espagne et de l'Italie. Loin d'exagérer, nous ne dirons pas tout, car, pour tout dire, il faudrait plus que les quelques pages d'un article. Voici ce qu'on lit dans le *Manuel de piété à l'usage des séminaires.* « On honorera la sainte Vierge en qualité d'épouse du Père éternel, qui a engendré en elle et avec elle Notre-Seigneur Jésus-Christ; il faut honorer en elle *toutes les perfections divines et adorables*, que Dieu le Père a fait passer en sa personne, lui communiquant

Digitized by Google

avec une abondance extraordinaire *sa fécondité, sa sagesse, sa sainteté et la plénitude de sa vie divine.* » Il faut être témoins de ces extravagances impies pour y croire. Singulière éducation donnée aux jeunes clercs, que de commencer par leur faire fouler aux pieds et la foi et l'autorité de l'Église chargée de l'enseigner ! Qui ne sait que l'invocation des saints que le concile de trente se borne à déclarer utile, sans l'imposer comme devoir, ne peut pas inspirer plus de confiance que s'ils étaient vivants sur la terre ?

« Voilà pourtant sous quel appareil on présente le christianisme à un siècle d'examen, et qui pèse tout au poids de la raison. Et on s'étonne qu'il le rejette, on l'accuse d'hostilité ! Oh ! non, il n'est point hostile ; car il a un besoin, profond, violent, de la religion, et il s'empresserait de l'accepter, si elle lui était offerte isolée de cet attirail qui dérobe la vue de sa simplicité essentielle. Mais plutôt que de se courber sous la superstition, il rejettera malheureusement la religion tant qu'elle en sera souillée.

« Si le christianisme vit dans les lois par la tolérance et les autres libertés fondamentales ; s'il vit dans l'homme qui comprend ses droits naturels en société, dans les peuples qui s'agitent impatients de leurs institutions gothiques, et en sollicitent ardemment de nouvelles ; s'il vit dans cet esprit régénérateur qui travaille le monde, et produit ces élans inouis, des sciences physiques, de l'industrie, du commerce, ces universelles et incessantes améliorations, il est presque éteint dans les âmes comme piété, et dans la vie comme culte. S'il transporte l'homme de la terre et du temps, il semble retiré de l'homme du ciel et de l'éternité. Rien d'aussi urgent que de l'y rappeler, si on ne veut pas qu'il disparaisse également bientôt de l'homme social, et que l'un et l'autre retombent dans la dépravation où il les trouva il y a dix-huit siècles, et plus bas encore, parce qu'ils ont plus de moyens de se pervertir. Tonnez-donc, tonnez contre cet insensé et coupable oubli de Dieu ! développez les inépuisables misères qu'il verserait sur notre destinée présente et sur notre destinée future ! Qu'à votre voix les générations frémissent d'une juste et salutaire terreur ! Mais gardez-vous d'instituer l'État prédicateur, et de vouloir emporter les âmes d'assaut ! La religion repousse un pareil ministère ; et en le lui imposant vous la rendez un objet d'aversion et d'épouvante pour les peuples. Au matérialisme, la violence ; au spiritualisme, la persuasion !

Digitized by Google

« Depuis l'établissement du christianisme, l'homme ne se renouvelait que pour le ciel; maintenant il va se renouveler pour la terre. Il formera une société où il s'appartiendra lui-même, et dont l'objet sera de l'améliorer sans cesse et de lui rendre la vie moins dure. Il dissipera les ténèbres qui lui dérobent les choses, il en saisira les propriétés qu'il tournera à ses usages; il dévoilera l'arrangement et l'infinité de l'univers, et s'exaltera en admirant la sagesse et la puissance de celui qui a tout fait. Cette rénovation de l'homme temporel, effet du retour intérieur à Dieu, se manifeste au XII^e^ siècle par la formation des communes, où pour la première fois depuis l'origine des sociétés, l'industrie s'emploie à moraliser et à élever les classes inférieures, et où, pour la première fois, l'homme a l'instinct de la liberté, et de l'égalité naturelles.

« Le pauvre délivré des mains du puissant, c'est-à-dire l'affranchissement universel des peuples devenus chrétiens; la justice qui est inséparable de la liberté; la fécondité de la terre et la prodigieuse abondance de ses fruits, résultat de l'industrie, fille de la liberté; enfin la paix couronnant tous les biens, tels sont les principaux caractères de l'avénement temporel du Messie. »

« Et quelles mœurs produira le régime nouveau? Tous les devoirs de la nature éteints avec tous ses droits, se ranimeront avec eux. L'amour filial et l'amour paternel reprendront leur empire. La charité cessera d'être en guerre avec l'humanité; elle aura pour base la tolérance, aussi éloignée de l'indifférence que le respect l'est du mépris. L'amour de la patrie ne sera plus ce dévouement d'esclave aux volontés d'un maître, mais un attachement énergique de reconnaissance pour le pays qui nous a vus naître, pour les institutions qui, dès le berceau, nous ont pris sous leur sauve garde, qui ensuite nous ont ménagé les avantages de la société et ont achévé en nous l'œuvre de la nature. Les occupations et les goûts frivoles s'en iront avec les hommes sortis de l'ancien régime. Tout dans les générations futures respirera les choses grandes et utiles. Quel amour de ses semblables! Qui ne se sentira transporté du désir de les voir libres, meilleurs et heureux? Il ne s'agira plus de jeter à l'indigent, d'une main superbe le pain de l'aumône qui l'avilirait; il s'agira de l'aider à se créer une existence, de lui en inspirer le désir en lui faisant sentir le prix de lui-même et le plaisir d'être utile aux autres et à soi : il s'agira de faire des hommes et non de paître des troupeaux.

Digitized by Google

L'esprit d'égalité et de fraternité se repandant partout, rapprochera les esprits et les conditions, et semblera devoir réaliser dans la société cette union fameuse de l'Église naissante de Jérusalem, dont les membres n'étaient qu'un cœur et qu'une âme.

« Que sert d'alléguer des désordres inévitables dans un temps de passage? Parce qu'en allant à l'âge mûr, l'enfant est souvent emporté par les passions, qui oserait dire qu'il doit vieillir dans une enfance éternelle? »

Après avoir parlé de la religion et de la société, l'auteur traite de la politique.

« Ce qu'on appelle la souveraineté populaire, dit-il, c'est l'exercice du pouvoir et non le pouvoir lui-même. Le roi constitutionnel des Français ne relève pas moins de Dieu que l'absolu Louis XIV ; ce qu'il tient du peuple, c'est la portion de l'exercice de ce pouvoir que la charte lui a conféré. Tandis que Louis XIV relevait ou était supposé relever seul de Dieu, que toutes les autres autorités et la nation relevaient ou étaient supposées relever de lui, toutes les autres autorités et la nation relèvent de Dieu aussi bien que Louis-Philippe. Qu'à donc d'impie, d'anarchique, d'anti-chrétien, un régime qui retire, autant qu'il est possible ici-bas, le genre humain de la dégradation où son péché l'avait précipité? Le pouvoir du mari sur sa femme, des parents sur leurs enfants, des instituteurs sur leurs élèves, ils le puisent aussi en Dieu, s'élevant intérieurement, directement, par leur raison à la raison divine, unique pouvoir essentiel, primitif, et l'exercice, ils l'emprutent de ceux à qui il appartient. La femme le transfère à l'homme qu'elle épouse; les enfants, par leur naissance, le donnent à leurs parents; les parents le délèguent aux instituteurs de leurs enfants. Tel est le sens des paroles de Saint-Paul : Tout pouvoir vient de Dieu. »

C'est au nom du devoir et de l'intérêt, c'est au nom des droits inhérents à la nature humaine, que l'auteur réclame toutes les libertés politiques et civiles. « Mais, dit-il, allez demander comme droits pour les gouvernés, et comme devoirs pour les gouvernants, la liberté des cultes, des opinions, des professions, de l'industrie, du commerce, l'égalité des partages, le retour des biens du clergé au peuple, l'intervention de celui-ci dans les affaires publiques; l'équité et la douceur des lois pénales, et vous serez à peine compris des premiers, à moins que ces mots ne réveillent dans leur esprit

Digitized by Google

l'idée de quelques-uns des intérêts attachés aux droits et aux devoirs qu'ils expriment. Tout droit et tout devoir portant au bout de soi un ou plusieurs intérêts, c'est-là que la pensée de la multitude se fixe et s'arrête; le droit et le devoir, isolés de l'intérêt, sont une chose trop abstraite pour qu'elle puisse la discerner clairement. Quand aux gouvernants, ils vous accuseront d'attaquer les bases de la société, de déchaîner l'anarchie et d'être l'ennemi du genre humain, ou bien, s'ils jugent vos réclamations sans influence sur le peuple, et dès lors sans danger pour leur domination et leur repos, ils feindront de ne pas vous entendre. Mais développez les avantages que chacun puisse suivre le culte qu'il veut, dire ce qu'il pense, embrasser la carrière qui lui convient, que l'industrie et le commerce ne soient point comprimés ni envahis par aucun monopole; que les enfants héritent par égale portion; que le sol soit divisé entre les citoyens au lieu d'appartenir à un petit nombre de familles et à quelques corporations dominatrices; que la nation concoure au gouvernement; qu'il n'y ait d'interdit par la loi que ce que l'ordre social exige, de réputé délit que ce qui l'est en effet, et que les peines soient proportionnées aux délits marqués; peignez en même temps les effets funestes du régime contraire, alors la multitude vous entendra, et ceux qui l'exploitent seront réduits au silence, et forcés tôt ou tard aux réformes que vous sollicitez. »

Cependant il ne veut pas dans la société une liberté sans bornes, il établit et prouve la nécessité d'un pouvoir qui protége et surveille la liberté, en tant qu'elle donne lieu à des faits qui tombent sous l'appréciation extérieure. « Pourquoi les uns ne placent-ils l'ordre social que dans le pouvoir absolu, et les autres que dans la liberté indéfinie ou la ruine de tout pouvoir, sinon parce que les premiers ne sont frappés que de la faiblesse de la raison humaine, et les seconds que par sa force, et que ceux-là ne voient que le passé du monde et ceux-ci que le présent? Car le degré de puissance qu'on veut dans le gouvernement dépend du degré de faiblesse qu'on suppose à la raison, puisque le gouvernement n'est institué que pour suppléer à cette faiblesse.

« La raison est-elle dégradée, incapable d'atteindre aucune vérité et de commander en rien: il faut que la liberté soit nulle et l'autorité toute puissante. Est-elle, au contraire, pleine de vigueur, exempte d'erreurs et d'ignorance, gouvernant souverainement les

Digitized by Google

passions : point d'autorité, entière indépendance. Mais la raison n'est ni toute faiblesse, ni toute force ; c'est un indicible mélange de l'un et de l'autre ; voilà pourquoi la société doit rouler sur l'indestructible alliance de la liberté et du pouvoir.

« Maintenant, il s'agit de décider si c'est par la tolérance ou par l'intolérance que l'État est spiritualiste ; décision facile pour qui posséderait les premières notions de philosophie. Mais est-ce de cela que se soucient la plupart des écrivains qui se mêlent aujourd'hui de traiter de la religion et de la politique ? Examinons le problème. Que suppose la tolérance ? Que nous élevant intérieurement et directement par notre raison à la raison souveraine, nous y trouvons la règle de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes, envers nos semblables. Comment ne pas reconnaître là le spiritualisme ? L'intolérance au contraire que suppose-t-elle ? Que n'ayant aucune communication intérieure, directe par notre raison avec la raison souveraine, nous sommes radicalement incapables d'y aller chercher la règle de nos devoirs, et avons besoin que la société nous les prescrive. Or, où sera le matérialisme, s'il n'est pas dans ce régime, qui traite l'homme comme dépourvu d'intelligence, comme n'étant que sens et imagination ? En effet, tels étaient les Juifs et les païens, du moins sous le rapport religieux et moral, et de là pour eux la nécessité de l'intolérance. Elle régna partout, et, en général, elle ne vit dans l'homme que le corps. Qui ignore que même la loi de Moïse ne promettait que les biens matériels, la santé, la vie, la richesse; ne menaçait que des maux contraires, emprisonnant l'homme dans les choses physiques? Mais le christianisme brise cette barrière, et sans négliger les biens du corps, il propose principalement ceux de l'âme ou la possession de Dieu : aussi la société qui lui convient est-elle essentiellement tolérante, puisque l'homme, mis ainsi en commerce avec la raison suprême, y trouve la règle de sa vie... Mais une religion à beau être spirituelle par ses dogmes ; elle devient invinciblement matérialiste dès qu'elle veut devenir intolérante. »

« Qu'on appelle cette civilisation démocratie, je le veux bien, puisqu'il s'agit du peuple entier, que tous ont les mêmes droits, qu'ils peuvent avoir les mêmes avantages, et que s'ils ne les ont pas actuellement, c'est la faute de la nature et non de la loi ; mais qu'on la confonde avec les démocraties anciennes, ou avec celles du moyen-âge

Digitized by Google

en Italie!, lui attribuant leur frénésie du pouvoir, leur turbulence, leurs passions séditieuses, qui toutefois pouvaient être justifiées par l'oppression d'un sénat superbe, avide, impitoyable; voilà ce qui étonne, voilà ce qui prouve la mauvaise foi ou une grossière ignorance. Pour qui est sincère ou qui sait observer, comment ne pas y voir précisément le contraire? Quoiqu'à peine ébauchée, quoique se ressentant encore des sanglantes agitations au milieu desquelles elle est née, ce qui la caractérise, n'est-ce pas la modération, le calme, l'amour de la règle? Indifférente d'elle-même à toute forme de gouvernement, si toute forme de gouvernement favorise également sa marche dans l'infinie carrière des perfectionnements qu'elle doit parcourir, elle n'exige des institutions libres que parce qu'elles seules peuvent le faire; et s'il est necessaire que dans certains pays la monarchie entre dans ces institutions parce qu'elles se soutiennent et secondent efficacement la civilisation moderne, elle sera attachée à la monarchie, comme à la république, dans les lieux où il est indispensable que ce soit la république.

« Voici comment définit ce principe un des hommes les plus graves, les plus instruits sur ces matières : « Tous les droits et tous les pouvoirs appartiennent au corps entier de la nation, résident en lui, sont émanés de lui, et n'existent que par lui et pour lui. » Eh! bien, malgré cette définition sévère, énergique, M. de Tracy n'hésite pas à dire que la souveraineté du peuple admet toutes les formes de gouvernement depuis la démocratie complète jusqu'à la monarchie, absolue, héréditaire. « La nation, dit-il, peut à toute rigueur exercer elle-même tous les pouvoirs: alors le gouvernement est une démocratie absolue. Elle peut au contraire les déléguer tous à des fonctionnaires élus par elle pour un temps et renouvelés sans cesse: alors c'est le gouvernement représentatif pur; elle peut aussi les abandonner en totalité ou en partie à des collections d'hommes ou à des corps, soit à vie, soit avec succession héréditaire, soit avec la faculté de nommer leurs collègues en cas de vacances: de là résultent différentes aristocraties; elle peut de même confier tous ses pouvoirs ou le pouvoir exécutif seulement à un seul homme, soit à vie, soit héréditairement, et cela produit une monarchie plus ou moins limitée, ou même tout-à-fait illimitée. Mais tant que le principe fondamental demeure intact et n'est point révoqué en doute, toutes ces formes si diverses ont cela de commun qu'elles peuvent toujours être

Digitized by Google

modifiées, ou même cesser tout-à-fait dès que la nation le veut, et que nul n'a aucun droit à opposer à la volonté générale manifestée suivant les formes convenues. Or, cette circonstance essentielle suffit suivant moi, pour que toutes ces organisations différentes soient regardées comme une seule espèce de gouvernement. »

Et maintenant que nous avons succinctement indiqué ce vaste champ de questions sociales si profondément exploré par l'auteur, nous pouvons avec lui jeter un regard d'ensemble sur la civilisation moderne et en mesurer toute la grandeur.

« Si l'homme fut toujours porté, dit-il, à voir quelque chose de divin dans ce qui exerçait un ascendant irrésistible sur lui, comment ne le verrait-il pas dans la puissance qui, arrachant les peuples à un abaissement et à une misère sans nom, et qui paraissaient incurables, les a lancés dans une carrière illimitée de perfectionnement et de prospérité avec la plus indomptable énergie? Les disciples d'Épicure, sentant dans le plaisir un attrait invincible, firent un Dieu de la volupté. Toutes les passions maîtrisant quelquefois souverainement, eurent leur culte. Les Stoïciens, trouvant dans la volonté un pouvoir qu'aucune douleur ne peut surmonter, qui est supérieur à la mort même, et dans la pensée un pouvoir qui embrasse l'immense, l'immuable, l'éternel, divinisèrent l'esprit. Mais quelque grande que soit cette force de l'esprit et des passions, est-elle comparable à la force civilisante qui maintenant agite l'espèce humaine et la fait tressaillir d'espérance et de fécondité? La puissance des passions, quoique exprimant celle de notre nature physique, était moins force que faiblesse, puisqu'elle supposait dans l'âme l'impossibilité de les assujettir et de les régler. Quant à la puissance de l'esprit, qui nous assimilait à Dieu, partage exclusif du sage, et dès lors concentrée dans quelques individus, elle s'épuisait solitairement en contemplations stériles, tandis que la force civilisante est la force même de l'homme, qui, d'esclave et de rebut de l'univers, s'en fait le maître et la splendeur. C'est, de la grandeur divine, l'image la plus éclatante et la plus magnifique. Elle se fait tellement sentir, elle exalte si fort, qu'Eckartshaussen et Condorcet ont cru que l'homme dans cette rénovation irait jusqu'à s'affranchir de la mort sur la terre. »

Ce serait une erreur d'attribuer simplement la civilisation moderne « à la prédication évangélique de l'égalité et de la fraternité

Digitized by Google

universelle. Suffisait-il donc d'annoncer ces maximes pour les faire embrasser ? En vain elles auraient sans cesse retenti aux oreilles, si les hommes, aveuglés et dominés par les préjugés et les vices, n'eussent trouvé, dans leur raison et leur volonté, la force de les comprendre et d'y soumettre leur vie. Et pouvaient-ils se donner cette force, ou remonter d'eux-mêmes à Dieu?

« Le genre humain ne s'était écarté de la nature en toutes choses que parce qu'il s'était séparé de son principe. Pour l'y rappeler, il fallait le réunir à son principe, et puis le laisser aller seul; car, étant remis dans la raison sur ce point capital, il devait nécessairement y rentrer de lui-même sur tous les autres. C'est ce qu'a fait le Christ. Il a réuni l'homme à Dieu par l'enseignement du culte spirituel, ou l'établissement de la vraie religion, fondé un sacerdoce pour la maintenir, et abandonné au temps le soin de relever la politique raisonnable et d'établir le gouvernement libre. Hé quoi ! n'aurait-il pas mieux valu, dira-t-on peut-être, que Jésus-Christ redressât sur le champ l'homme entier, au lieu de ne le faire que d'un côté et de le jeter dans tant de maux, en le laissant se relever lui-même de l'autre ? Non, sans doute, car c'eût été tout faire en lui, et supposer qu'il ne pouvait rien et qu'il était anéanti. Or, quelque corrompu qu'il fût, il avait encore la force de concourir à sa régénération. Et c'était surtout par la part qu'il y prendrait qu'elle devait s'opérer. Car cette régénération consistait à lui rendre l'usage d'une puissance qui était en lui, ne pouvait avoir lieu qu'en l'aidant à s'en servir. C'est ce que fit le Christ; il rattacha cette puissance qui est notre nature raisonnable à la raison souveraine, et lui laissa ensuite l'entière liberté de ses mouvements. Voilà aussi pourquoi, non seulement l'institution chrétienne a eu d'abord un effet contraire à son effet propre, qu'elle n'a eu son effet propre qu'après dix-huit siècles, mais qu'elle a dérobé sa marche à l'attention du monde, parce que son action principale était cachée dans la partie la plus intime de son être, dans celle qui nous unit à Dieu, et par où Dieu agit sur nous.

« Ici, Jésus-Christ nous apparaît dans une grandeur nouvelle.

« Égal d'abord, par le succès, aux plus grands législateurs, auxquels nous le comparions naguère, puis infiniment supérieur par l'objet qu'il avait en vue, il s'élève maintenant au-dessus de tout être créé, et montre Dieu dans sa personne. Quel autre, en effet,

Digitized by Google

aurait pu si bien connaître l'homme, pour fonder une société qui serait dix-huit siècles à s'établir invisiblement et ne commencerait qu'après ce temps de paraître? Mais quel autre surtout que Dieu, qui seul opérant dans l'homme, l'aide seul à s'unir à lui, pouvait l'y réunir? Lycurgue, Numa, Moïse même, quoique d'une manière que l'homme, réduit à soi, n'aurait point rencontrée, ont pu mettre en jeu les forces qui nous restaient, par ces forces mêmes; mais Jésus-Christ n'a pu nous rendre notre force primitive que par la force de Dieu, qui par là devait être en lui.

« Telle est l'œuvre du Christ. OEuvre divine, et la plus grande, et la plus belle après la création de l'homme, avec laquelle elle ne fait qu'une, puisqu'elle n'en est que la réparation. OEuvre qui jusqu'à présent n'ayant guère été que préparée, est demeurée inaperçue, mais qui maintenant commençant à se consommer, paraît dans un jour qui n'a point d'égal. L'empire de la superstition, de l'ignorance, du despotisme et du malheur qui depuis si longtemps écrase les générations des hommes, ébranlé dans ses fondements, tombe de toutes parts, tandis que celui de la raison et de la liberté croît à vue d'œil, les appelle en foule à la jouissance des biens de la terre, que donnent les lumières, le travail, l'industrie et l'indépendance. En vain, tous les oppresseurs, tous les tyrans des esprits et des corps, tous ceux qui, dans l'oisiveté ou dans des occupations inutiles, vivent des sueurs de leurs semblables, s'agitent dans la fureur du désespoir. Dieu, qui a fait tous les hommes, qui les a tous également marqués de l'empreinte de sa face, en les rendant tous également participants de son éternelle raison, veut que tous désormais ne dépendent que de lui, et il faut que tout orgueil social s'abaisse devant cette haute majesté de l'homme libre, que tout privilége s'anéantise sous cette inexorable loi de l'égalité. »

Nous avons essayé de présenter dans le cadre restreint de cette analyse un exposé rapide des principes philosophiques, religieux, et politiques du nouveau mouvement intellectuel tenté par M. Bordas-Demoulin et ses amis. Ce que nous avons pu mettre sous les yeux du lecteur suffit, croyons-nous, pour faire voir combien ces idées répondent aux besoins actuels de la société. Déjà plusieurs membres éminents du clergé de France ont adopté ces principes, des hommes politiques s'en sont occupés. Des ouvrages sur des sujets spéciaux, conçus dans le même esprit, ont été publiés et forment avec ceux

Digitized by Google

de M. Bordas-Demoulin, le noyau de travaux futurs, les bases d'un nouvel édifice. Nous citerons ici, le bel ouvrage intitulé : *Le christianisme considéré dans ses rapports avec la civilisation moderne*, par l'abbé Sénac [1]. *Le discours sur la réformation de la philosophie au dix-neuvième siècle*, par M. Huet, professeur de philosophie à l'Université de Gand [2]. *Le matérialisme et la phrénologie combattus dans leur fondement, et l'intelligence étudiée dans son état normal et ses aberrations*, par l'abbé Forichon [3]. M. le docteur Pidoux a appliqué ces principes à la médecine, et M. Lamarle, professeur à la faculté des sciences de l'Université de Gand, aux mathématiques.

Pour nous, nous applaudissons à ce noble enthousiasme, parce que nous croyons que rien ne peut empêcher le triomphe des idées d'ordre, de justice et de liberté qu'ils se sont proposé pour but, et d'où dépendent les progrès de la civilisation, quoique les passions humaines puissent encore le retarder ; et parce que nous sommes persuadé que le devoir du philosophe est de consacrer ses lumières, ses talents et ses efforts à l'amélioration et au bonheur de la société.

PAUL VOITURON.

[1] Paris, chez Gosselin, 2 vol. 1837.
[2] Publié comme introduction à l'ouvrage sur le cartésianisme, par M. Bordas-Demoulin.
[3] Paris, chez Joss, 1840.

Digitized by Google

ÉCRIVAINS MODERNES DE L'ITALIE.

F. D. GUERRAZZI.

VÉRONIQUE CYBO, DUCHESSE DE SAINT JULIEN.[1]

NOUVELLE HISTORIQUE.

V.

Près de l'église de Saint-Ambroise, au bout de la rue des Piliers, se trouve une maison qui appartint jadis à Justin Canacci, marchand florentin. — Là, dans la soirée du premier novembre 1637, une jeune femme (celle-là même dont nous avons vu le portrait entre les mains de madame Véronique) se tenait seule assise devant une table dans un salon vaste et froid, — à côté de la porte d'une chambre. Au premier coup-d'œil elle paraissait entièrement absorbée par l'ouvrage qu'elle avait à la main; mais, en observant attentivement, on voyait que tantôt l'aiguille s'arrêtait à moitié chemin, que tantôt elle volait dans une direction tout-à-fait opposée à celle qu'elle aurait dû prendre; la respiration haletante de la jeune femme, la légère sueur qu'elle essuyait à chaque instant sur son cou et sur son visage, sa tête se relevant soudainement et s'agitant de droite à gauche, ses yeux fermés, les belles boucles de ses blonds cheveux, oscillant encore lorsque déjà la tête s'était arrêtée, semblables aux chaînes d'or suspendues à un lustre, — tous ces signes auraient fait jurer à l'observateur le moins intelligent que la paix n'habitait point dans ce cœur.

Une voix chevrotante, venant de l'intérieur de la chambre près de laquelle était assise la belle Catherine, se fit entendre :

« Catherine, il me fait mal de te savoir seule dans cette glacière; — pourquoi ne viens-tu pas dans cet appartement où tu serais plus à ton aise? Cette année le froid nous est arrivé plus tôt et plus intense que d'ordinaire.... »

[1] Voyez page 438.

Digitized by Google

« Mon bon Justin, ne vous mettez pas en peine pour moi. La lumière vous gênerait, et le bruit du travail interromprait votre sommeil. Dormez, — tâchez au moins de fermer les yeux cette nuit. »

« N'importe ; j'ai déjà mangé les trois quarts du pain de ma vie. — Pour un homme de mon âge, à chaque minute, il est temps de mourir. — Autant vaut semer du grain dans le sable, que s'occuper de moi. — Viens, viens, quitte cette salle glacée. »

« S'il vous faut quelque chose, Justin, parlez; je suis ici pour vous servir : — mais si vous le dites pour moi, grand merci; — laissez... je suis en nage... »

« Reste mon enfant ! Ah ! bénie soit la jeunesse... »

La jeune femme tâche de respirer plus bas. Elle approche souvent l'oreille de la porte, et épie le sommeil du vieillard ; puis elle relève la tête pour consulter l'horloge suspendue au mur devant elle. — Elle paraît voir non sans frisonnement l'aiguille s'approcher de l'heure fatale. Aussi détourne-t-elle le regard et l'arrête-t-elle avec anxiété, sur la porte conduisant à l'escalier, et elle répète ce mouvement que nous pourrions appeler triangulaire.

L'amour aiguise les sens, cela est prouvé. Catherine a entendu un son, — son cœur ne se trompera pas. Tout autre ne l'aurait pas entendu. — Mais je le répète, la femme vraiment amoureuse a quelque chose de divin dans ses sensations. — Elle se lève, et semblable à ces oiseaux qui en marchant s'aident de leurs ailes, elle effleure le sol en s'élançant vers la porte de la maison.

L'homme qu'elle attendait n'était pas poussé par un désir moins violent, car lorsque la porte s'ouvrit il était prêt à se débarrasser de son manteau et à tendre à Catherine ses bras dans lesquels se laisse tomber la pauvre femme vaincue par la puissance de l'amour.

Soyez heureux ! — L'amour, né au milieu des espérances, des désirs, et de la crainte, nourri d'embrassements et de baisers, est toujours suivi de l'ennui, souvent du repentir, quelquefois du remords. — Soyez heureux ! Votre amour sera suivi du châtiment, mais personne ne pourra vous ôter ses moments délicieux, aucune puissance humaine ou divine ne saurait empêcher que ces moments aient existé ; dans la misère qui vous environnera comme une nuit sans étoile, le souvenir de ces heures sera pour vous semblable à un phare au milieu de l'orage. Non, au sein de l'infortune, ce n'est pas une

Digitized by Google

douleur que de se rappeler un temps heureux. La joie, toujours passagère dans l'âme humaine, y laisse en partant son souvenir qui devient plus cher en s'éloignant de sa source ; de même les cercles formés à la surface de l'eau par la percussion, s'agrandissent à mesure qu'ils s'écartent du point de la commotion. — La mémoire est comme un écho du plaisir ; elle ne se tait peut-être même pas dans la tombe. Du lit de souffrance du phthisique, de la prison du condamné, la mémoire s'envole dans les vastes champs ; elle se mêle aux rayons du soleil naissant, se repose sur le calice ouvert des fleurs, en absorbe le parfum, en boit les larmes versées par la mère qui bénit son fils ; elle se répand sur les lèvres de la femme bien-aimée, et s'enivrant d'un sourire, se repose sur son sein, heureuse de se sentir agitée par les battements d'un cœur pour lequel elle est restée une dernière, une mystérieuse consolation [1]. — Tant que l'âme conserve le souvenir des choses qui lui furent le plus chères, l'ange de l'espérance le couvre de ses ailes protectrices.

Lorsque l'ardente passion se fut un peu calmée, et que l'usage de la parole fut rendu aux amants, Catherine dit la première :

« Iacopo, viens ici, — repose-toi. — Sainte Vierge ! comme tu es mouillé ! » — Et la tendre femme le débarrassait de son manteau. « Est-ce que le temps est mauvais ? »

« Il se prépare une nuit d'enfer. »

« Oui... ce doit être — l'orage des morts. »

Et le jeune homme en secouant la tête et en souriant s'assit sur un lit de repos ; il attira sur ses genoux Catherine qui, passant un bras autour du cou de son amant, se mit à ranger ses longs cheveux ; puis la questionnant :

« Qu'ont à faire les morts avec l'orage ? »

« Quant à moi je l'ignore, mais il est certain que, dans la nuit des morts, il y a toujours un orage. Je me souviens avoir entendu raconter par de saintes femmes que la miséricorde de Dieu permet alors aux trépassés de quitter leurs anciennes sépultures et de revenir voir les lieux d'où il sont partis : ceux qui furent bons

[1] Nos lecteurs trouveront sans doute comme nous, certaines images un peu hasardées ; nous n'avons pas cru pouvoir nous permettre d'altérer le texte de Guerrazzi.
(*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

profitent de cette grâce pour visiter leurs amis, les avertir de leur bonne ou mauvaise fortune, et aussi pour leur donner quelques sages conseils; les méchants se répandent dans les airs et s'emparent de la foudre et de l'ouragan : — alors, ou ils fondent sur la mer, et le matin on aperçoit sur le rivage une veuve et un cadavre ; — ou ils parcourent la terre et en prenant la forme de feux perfides, ils folâtrent devant le voyageur égaré et le poussent dans le précipice; plusieurs monticules surmontés de croix y indiquent la sépulure des victimes.

« Espérons, » — interrompit le jeune homme, et il continua à sourire. —« Espérons qu'ils nous épargneront leur visite ; moi qui les connais gens de bien et très-discrets, je ne doute pas qu'ils s'aperçoivent que même un mort serait de trop entre nous. Nous nous suffisons..... n'est-ce pas, Catherine? — Maintenant, dis-moi, Catherine, depuis que nous ne nous sommes vus, as-tu toujours pensé à moi? »

« Et toi à moi, Ciapo [1]? »

« Moi, certes.... foi de chev.... de chevalier de Saint Georges! — mais toi? »

« Moi, non; — j'ai pensé, — et longtemps, — à autrui! »

« Et tu oses me le dire? Toi si pudique, tu te hâtes déjà d'imiter les autres femmes? Et tu n'abhorres pas?.... »

En disant ces mots, il retire de son cou le bras de Catherine, et le repousse avec dépit. — Catherine, avec un triste sourire, l'embrasse doucement de nouveau, et dit :

« J'ai pensé à l'âme de ma mère.... »

« Pourquoi penser à ta mère? »

« Mais dis-moi plutôt pourquoi tu n'a pas pensé à la tienne? N'est-ce point demain le jour des morts? — Malheur à celui qui ne peut penser à sa mère! Ou cela arrive par sa faute, et il est un méchant; ou c'est la faute de sa mère, et c'est un infortuné. »

« Tu aimais donc bien ta mère?... » se hâta d'interrompre le jeune homme chez qui l'observation de Catherine réveillait le souvenir d'une faute ou d'une douleur.

« Si je l'aimais! Cependant pas autant qu'elle le méritait! —

[1] Tendre abréviation de Iacopo.

Digitized by Google

Miséricorde ! quel éclair ! » s'écria-t-elle tout-à-coup en se signant. — « Ah ! quelle frayeur ! C'est la foudre... »

« Peu s'en est fallu qu'elle n'ait brisé toutes les vitres ! »

« Cela ne saurait être, car, le dimanche des Rameaux, j'ai placé de mes propres mains une branche d'olivier bénit. — Elle est néanmoins tombée bien près : — peut-être sur le clocher de Saint-Ambroise. — Ciapo, de grâce, va fermer les volets... fais doucement, sais-tu... prends garde de ne pas l'éveiller !... j'ai peur... »

Le jeune homme se lève, et s'empresse à satisfaire ce désir.

« Catherine ! » — s'écrie soudain la voix tremblante du vieux Justin, — « as-tu eu peur ? »

« Est-ce que je suis née d'hier ? — N'ai-je pas entendu d'autres orages ? »

« Va, tu es une enfant courageuse ! Mais, mon Dieu, où sera donc ce méchant Baccio [1] ? C'est un malheureux, mais c'est mon sang. »

« Où voulez-vous qu'il soit, si ce n'est au cabaret du *Jardin* ? — Et puis il a une si grande horreur de l'eau que dans quelque endroit qu'il se trouve, il se sera certainement mis à l'abri. » — Et elle disait cela d'une voix qu'elle tâchait de rendre joyeuse, et en affectant un contentement démenti par la pâleur de son visage.

Ciapo revint doucement à côté de sa bien-aimée et tous deux gardèrent longtemps le silence.

L'orage continue. De temps à autre une averse de grêle frappe avec force les croisées et menace de les briser.

Catherine reprend :

« Si je l'aimais ! Si elle méritait d'être aimée ! Ma pauvre mère ! Écoute, Ciapo.... Approche davantage, écoute-moi bien. — Mon père était marchand de soieries. Heureux pendant quelque temps, il eut des amis ; puis il commença à décheoir, et je me souviens, quoique je fusse encore toute petite, de l'avoir entendu souvent se plaindre, non pas de son malheur, mais du malheur public. La Toscane, disait-il, ne se relèvera jamais : les Hollandais et les Anglais s'emparent du commerce de l'Espagne et du Portugal ; leurs manufactures rendent les nôtres inutiles ; Livourne se peuple d'hommes nouveaux qui y exercent un commerce dont ils dépouillent

[1] Abréviation de Barthélémy.

Digitized by Google

les Toscans; des mesures trompeuses et changeantes appauvrissent le peuple; tous veulent dissimuler le mal, comme à la première apparition de la peste, mais le gouffre s'ouvrira tout-à-coup et sans espoir de salut. Ce que mon père avait prévu, arriva. — Lorsqu'il faillit, lorsqu'il fut malheureux, tous ses amis l'abandonnèrent : — la bouche des hommes de loi (car on ne peut parler de leur cœur) fut muette pour l'honnête marchand. Il mourut sous le poids des angoisses et de l'infamie..... Ma mère, sans ressources, restreignit ses dépenses, se logea ici au-dessus, dans une mansarde, prit un costume en rapport avec la rigueur des temps et parvint ainsi à se mettre pendant quelques mois à l'abri de l'extrême misère. S'il lui échappait quelque parole de regret, quelque désir, (pauvre mère!) c'était pour moi. Le dimanche, après avoir vu dans la rue par la petite fenêtre, des femmes et des demoiselles, élégamment habillées et ornées de boucles d'oreille en or, se rendre à la messe à Saint-Ambroise, elle me regardait, moi qui étais obligée de rester à la maison, faute de vêtements, et elle soupirait.... Puis elle venait à moi, me peignait les cheveux et quand elle m'avait lissé les bandeaux, quand elle m'avait coiffé à son gré, elle s'écriait avec orgueil, en prenant en main mes boucles : — Le mercier ne vend pas de pareils ornements.... — C'est ainsi qu'en souffrant toute sorte de malaise, nous arrivâmes au mois de mai 1630, dans lequel la peste, après avoir ravagé la Lombardie, se répandit en Toscane du côté de Bologne, et avec elle, la famine. Je te laisse à penser quelle était notre vie! Au milieu des coups, au milieu des malédictions, elle — ma mère, — le corps et la figure meurtris, heurtée et mordue, heurtant et mordant à son tour, elle parvenait à se procurer quelque aliment aux maisons de secours établies par le grand duc pour soulager le peuple. — Un jour, je l'attendis vainement ; elle ne revint que le soir. Peu nourrie la veille, je sentais les déchirements de la faim, aussi à peine entendis-je le bruit de ses pas que je courus à l'escalier en criant : Mère, je meurs de faim ! — Et voilà que, tombant d'inanition, elle s'efforce de gravir l'escalier, deux marches à la fois; elle arrive haletante, et après avoir jeté un morceau de pain sur la table, elle s'affaisse sur le lit. Moi, conseillée par la faim, je ne fais pas attention à elle jusqu'à ce qu'ayant dévoré tout le pain, et n'étant point rassasiée, je lui demande si elle n'en a pas apporté davantage. Ma

Digitized by Google

malheureuse mère éclata en sanglots ; et moi, m'étant aperçue de ma dureté, je pleurai des larmes de repentir. La nuit vint : cette excellente mère exigea que j'allasse me coucher et m'engagea à me recommander au Seigneur, en m'assurant qu'un sort meilleur m'attendait le lendemain. — Je me couchai, en suppliant Jésus et la Madone de daigner me regarder avec miséricorde. — Ma mère alluma une lampe et se mit à filer, mais ses lèvres desséchées ne pouvaient mouiller le fil, ses doigts faibles ne résistaient pas à la fatigue ; — elle a des baillements convulsifs, sa tête ne se soutient pas. Tout-à-coup la lumière semble s'éteindre ; ma mère se traîne péniblement jusqu'à l'armoire et ayant pris le vase à l'huile, elle veut en verser dans la lampe : — il était vide ! — Elle se rassied, fixe les yeux sur la petite flamme mourante et se met à dire : — « C'est ainsi qu'on mourra demain, ma Catherine : je n'en peux plus : j'ai jeûné toute la journée ; je ne sortirai plus de la maison avec mes pieds ; le monde est plein de Ruth, mais les Booz, on ne les trouve que dans le vieux Testament. — O mon Dieu ! il faut que mes péchés soient bien grands, car — tandis que votre miséricorde nourrit le passereau sur le toit, revêt de sa tunique le lis de la vallée, adoucit le froid en faveur de l'agneau tondu, — elle permet que nous soyons affligés d'une si grande misère ! » — La lumière s'éteignit, et peu de temps après, tombant de sa chaise, ma mère évanouie alla frapper le sol ! — Je saute de mon lit, et en tâtonnant je la retrouve glacée comme un cadavre. Ignorant ce que je fais, couverte seulement de ma chemise, je m'élance hors de la maison, en m'écriant : Elle est morte ! — Personne ne bougea, il y eut même quelqu'un qui, craignant qu'elle ne fut morte de la peste, boucha jusqu'aux trous des serrures de la porte de la maison. — Justin seul ouvrit sa porte à mes cris, prit une lampe et vint voir ma mère. — Ce bon Justin ! de ses propres bras, sans craindre le fléau, il la releva de terre, la plaça sur le lit, la réconforta, et nous secourut..... — Jésus, Maria ! (s'écria Catherine en se serrant contre son bien-aimé et en se cachant le visage dans son sein.) Est-ce que la foudre en voudrait à cette maison ? »

« Allons donc, peureuse ; souviens-toi des vers de Messire Tasso que nous avons lu hier :

Que le monde périsse et tombe en ruines ; je ne me soucie que

Digitized by Google

de ce qui me plaît et me charme le plus; si je deviens de la poussière..... je sais que je fus de la poussière [1]. »

« Souviens-toi plutôt d'une prière, » répliqua Catherine en lui mettant la main sur la bouche; « et tâche de la réciter avec dévotion. »

Un nouveau silence : — le bruit monotone de la pluie l'interrompt seul.

« Et si maintenant, » reprit après un long intervalle de temps, Catherine préoccupée par une idée profonde, — « et si maintenant se présentait devant moi l'âme de ma mère que j'invoquais l'an dernier de mes vœux les plus ardents, à s'asseoir sur le bord du lit, à avoir avec moi une douce causerie, et que je suppliais de ne pas me quitter..... si maintenant elle se présentait devant moi, où cacherais-je mon visage couvert de honte ?..... »

« Catherine ! — ici, sur mon cœur.... »

« Est-ce ainsi que tu pratiques les enseignements de ta mère? Est-ce là le prix que tu attaches à ses conseils, est-ce ainsi que tu conserves sans tache la réputation, unique héritage laissé par tes parents ? Est-ce là ta reconnaissance pour ce pauvre vieillard qui t'a recueilli sous son toit et qui, ne pouvant t'appeler sa fille, voulut te donner le nom d'épouse? Il te sauva la vie, tu le paies du déshonneur. Crois-tu que Dieu tolère de tels crimes? Penses-tu que ta faute puisse te donner quelque contentement? Non; tout germe produit son fruit : le remords t'est réservé dans cette vie, l'enfer dans l'autre. — O ma mère ! »

« Catherine, pourquoi te tourmenter ainsi? Ne t'effraie pas en créant des fantômes. Tu exagères les bienfaits de ce vieillard. — Qu'a-t-il fait que ne fassent tous les vieillards avares? Il s'est emparé d'un trésor, et n'en jouit point lui-même ; poussé par l'envie, il ne veut pas non plus en voir jouir d'autres. Pour un morceau de pain, prétend-il exiger le sacrifice de ta florissante jeunesse? Il ne manque plus que, même après la mort, il étende une main décharnée hors de sa tombe, et prétende que tu lui appartiennes

[1] Pera il mondo e rovini ; a me non cale
Se non di quel che più piace e diletta ;
Che se terra saro.... terra anche fui....
TORQUATO TASSO.

Digitized by Google

toujours. Il te laissera peut-être de quoi vivre, mais à condition que tu restes stérile et veuve; à condition que tu sois dans le monde comme lui dans sa fosse..... »

« Tu es un beau parleur, mon Ciapo; mais vois-tu, Dieu a placé — là — un tel sentiment qu'il résiste à tout argument fallacieux. — Mourir de soif, — implorer la coupe de la charité, — l'obtenir, — puis la souiller.... oh ! c'est une abomination.... »

« Aimons-nous, Catherine, » disait le jeune homme passionné, — en la serrant dans ses bras, — il savait qu'un embrassement est en amour un argument irrésistible. — « Aimons-nous de toute la puissance de l'âme. Le paradis est le séjour des âmes amoureuses.... »

« Oui, mais de celles qui comprirent la passion honnête : tout autre vous descend, éternellement agité par la tempête, au fond de l'enfer.... »

« Où est l'enfer?.... »

Un fracas terrible interrompt sa parole. Les fenêtres s'ouvrent toutes grandes. Les débris des vitres répandent des sons épars, aigus et prolongés, jusqu'à ce que le vent après avoir frappé de mille manières et contre mille objets, les transporte loin de là. Les châssis arrachés, réduits en pièces, frappent le sol et les murs. Un tourbillon de grêle inonde la chambre. Meubles, lumière, tout est sens dessus dessous; et peu de temps après, il éclate, des flancs du ciel horriblement déchirés, un coup de tonnerre qui ébranle la maison dans ses fondations, — précédé d'un épouvantable éclair dont la lumière sinistre remplit toute la pièce.

Un frisson d'horreur circule dans les veines des deux amants: tandis qu'ils s'embrassent étroitement l'un l'autre, — qu'ils promènent autour d'eux un regard effrayé, — voilà qu'un spectre, couvert d'un linceul, les cheveux blancs épars et agités, — étend sa droite en signe de malédiction.

Un instant après, les ténèbres.

Mais dans cette obscurité, accompagnée des éclats de la foudre, une voix se fait entendre, et au même moment un objet frappe Catherine au milieu du front. — La voix disait :

« Catherine, pourquoi as-tu souillé mes cheveux blancs? — Pourquoi tant te hâter? Si tu avais attendu encore un peu, tu serais restée innocente et je serais mort en paix. — Maintenant je descends désespéré dans la tombe, mais sans amertume contre toi. —

Digitized by Google

Prends mon testament, je te laisse maîtresse de toi-même et de mon bien. Puisse Dieu te pardonner, comme je te pardonne du fond de mon âme. — Et toi, que je viens seulement de connaître par le désespoir dont tu remplis mon âme à cette heure suprême, — toi que j'ai vu à la lueur des éclairs, — si tu l'aimes toujours d'amour, — si tu me la rends heureuse.... va.... je quitte cette terre, en te pardonnant aussi. »

Alors, un bruit de pas chancelants, comme ceux d'un homme près de tomber, — une chute.

Quoique les deux amants n'eussent pas un de leurs membres qui ne tremblât de peur, ils trouvèrent assez de courage pour courir à la chambre des servantes et revinrent accompagnés de domestiques voir ce qui était arrivé. A leur entrée dans le salon le vent éteint de nouveau toutes les lumières ; ils retournent les allumer, et plus prudents cette fois, ils parviennent à les empêcher de s'éteindre.

Ils relevèrent le malheureux Canacci étendu à terre et le mirent au lit.

Iacopo, en approchant la lumière du visage de Justin, vit qu'il sortait de ses narines une écume sanguine, — sa bouche était contractée, — son teint livide, — ses yeux fixes, vitrés.

Ciapo frisonna d'une horreur nouvelle, et ne pouvant supporter cette vue, se retira à quelque distance, en murmurant :

« Il a besoin d'un prêtre qui recommande son âme à Dieu. »

Catherine paraissait atteinte de catalepsie. Comme Niobé changée en pierre, — immobile à côté du lit, elle ne pleurait pas, elle ne parlait pas. Son sein même ne palpitait point : la puissance terrible du cauchemar la dominait tout entière.

Sans manteau, sans chapeau, Ciapo vole à l'église de Saint-Ambroise pour appeler le prêtre ; et le prêtre avec le viatique, les huiles saintes et la lanterne, le suit en courant.

Le curé relève un pan de la couverture, applique le revers de la main sur les pieds du malade et, les sentant glacés, avance la lèvre inférieure d'une façon telle que cet acte pouvait se traduire ainsi : « C'est une affaire terminée. »

Alors il revêtit son surplis, mit l'étole, disposa tout, et avant de commencer les fonctions de son ministère, il prit la lanterne, regarda attentivement le visage de Justin et reconnut que le malade était travaillé par ce mouvement convulsif qui amoindrit la gorge

Digitized by Google

et décompose les muscles du menton et des lèvres : — symptômes certains de l'agonie.

« C'est le mal suprême, » dit-il, en se retournant vers les assistants, « oui, le mal suprême. » — Puis se penchant à l'oreille droite du moribond : — « Monsieur Justin, » cria-t-il avec force, « m'entendez-vous ? me reconnaissez-vous ? serrez-moi la main si vous me reconnaissez... allons ! — Il n'y a pas de temps à perdre... »

Et il lui administra l'extrême-onction.

Lorsque les prières en latin furent terminées, le curé recommença à lui crier à l'oreille en italien :

« Jésus, Joseph, Marie, je vous recommande mon âme ; — mais dites-le, monsieur Justin, dites-le de cœur. »

Et Justin laissa s'échapper de son gosier un son rauque, et expira.

« Pauvre monsieur Justin..... il n'est plus. »

Catherine toujours pâle, toujours immobile.

Ciapo appuyé contre une des colonnes du lit, et concentré dans ses pensées, n'écoutait rien.

VI.

Barthélémy Canacci, fils de la première femme du défunt, avait ce soir-là fait ses preuves ordinaires au cabaret : il s'était enivré, avait joué et perdu, et à la fin, s'étant disputé avec ses compagnons, il s'était attiré une violente querelle où, après avoir renversé les lampes, mis sens dessus dessous les tables et les bancs, brisé les cruches et les verres, ils s'étaient donné, dans cette obscurité, des coups de démon ; les uns en avaient eu la tête fracassée, les autres la figure meurtrie, et, — qui plus, — qui moins, — tous étaient maltraités.

La lassitude et l'hôte qui, s'étant jeté au milieu de la cohue avec un bâton de saule, frappait à deux mains sur tout le monde, par amour de la paix, — avaient séparé et jusqu'à un certain point remis d'accord les combattants qui recommencèrent à boire et à jouer, excepté Barthélémy ; n'ayant plus d'argent et personne ne voulant lui en prêter, il songea à rentrer chez lui.

Arrivé à la porte de la rue, il la trouve ouverte ; les chambres du rez-de-chaussée sont dans l'obscurité ; — il monte les escaliers, — solitude et silence ; il entre dans la salle, et voit, ou plutôt sent que

Digitized by Google

les fenêtres sont ouvertes et que l'eau inonde la chambre sans empêchement. Il ne sait que penser, il reste comme étourdi ; lorsque tout-à-coup un choc irrésistible l'envoie frapper des épaules et de la tête, contre le mur opposé. Pendant qu'il se tâte la nuque pour reconnaître s'il a quelque fracture, il entend une voix l'interroger ainsi :

« Que diable ! Est-ce que vous n'y voyez pas ?... »

« C'est possible, — je suis dans les ténèbres ; — et vous ? »

« Ah ! c'est vous, Baccio ? » dit le curé de Saint Ambroise ; car c'était lui-même qui en sortant à la hâte avait heurté Canacci : — « Toujours flânant.... toujours ivre.... il est temps de changer de vie et de devenir un homme.... »

« En parlant avec tout le respect possible, je sens qu'il me serait plus facile de me changer en bête.... »

« Taisez-vous.... et repentez-vous une fois.... Ne savez-vous pas où vont les buveurs ? »

« Oh ! quant à cela, je le sais aussi bien que vous.... Ils vont où est le bon vin. »

« Ils vont en enfer, où sont les flammes ardentes, malheureux que vous êtes ! Allez de l'autre côté prier pour l'âme de votre père qui est mort. »

« Comment cela peut-il se faire, aujourd'hui même je l'ai laissé vivant ? »

Le curé s'en alla à ses affaires. Baccio, marchant de travers, croisant les jambes, — glissant et sautillant, sans cependant jamais tomber, comme nous le voyons tous les jours arriver aux ivrognes, — trouva la porte de la chambre paternelle et entra.

— C'était une bien ignoble figure que celle de Barthélémy Canacci ! Un je ne sais quoi d'abject et de lâche en formait le caractère principal ; quoique la science de Lavater n'existât pas encore, on pouvait lire sur ce visage le penchant à tous ces méfaits dont se compose la famille des friponneries : — borgne : ayant son unique œil, gris et stupidement méchant : le front déprimé comme tous les animaux du genre chat ; le nez féroce et prolongé comme un grouin ; une grande partie du visage était affreusement poilue, dans le genre des orangs-outans, si bien qu'on disait en raillant que la partie la moins laide de sa face était celle qu'on ne voyait pas. En un mot, cette figure était une véritable encyclopédie d'animaux

Digitized by Google

carnivores, sans oublier une grande ressemblance avec les traits de l'âne. Il avait l'habitude, pour corriger une si révoltante laideur, de s'habiller avec élégance, mais cela ne servait à rien : comme le paysan tâche, en étrillant sa rosse, de la faire paraître belle à la foire, et n'y parvient pas, de même les vêtements de Baccio, pour nous servir d'un mot de Berni [1] adressé à Pierre Arétin, *pleuraient encanaillés sur ses épaules;* par leur recherche ils faisaient penser aux connaisseurs, — et cela serait arrivé moins fréquemment si Baccio se fût vêtu d'une autre manière, — que des habits d'une couleur bien différente, d'étoffe éclatante plus en harmonie avec son corps et son âme vulgaires, conviendraient beaucoup mieux à sa grossière personne.

« Bonsoir, vieux ! Ici à côté on m'a dit que vous étiez mort; cela est-il vrai ? — Je n'en crois mot, si vous ne me l'affirmez vous-même... »

Et il s'approchait du lit en regardant de son unique œil.

« Prends donc deux plumes de coq, et brûle-les-lui sous le nez; — ou dis-lui que l'homme d'affaires est venu de Brozzi, et tu verras le vieillard sauter du lit. »

« Baccio, » dit une des servantes qui récitait agenouillée son chapelet, « votre père n'est plus; il a reçu les huiles saintes et tout.... priez pour lui ! »

« Si le vieux est mort, ce n'est pas sa nourrice qui l'a étranglé : — voyez, moi qui aussi ai mes années, je l'ai toujours connu plus vieux que moi; au bout du compte il n'a que trop vécu ! »

« Dieu nous garde ! » s'écrièrent les domestiques en se signant sur la poitrine... « Écoutez comme il blasphème, le rénégat ! »

« Sorcières ! Si vous ne vous taisez, je vous envoie éclairer à l'âme du mort, là haut ou en enfer, — où elle jugera à propos d'aller; — mais il vaut mieux que je quitte la maison. Et puis la douleur m'étouffe; je retourne au cabaret pour me distraire et essayer de me rattraper. — Vous, tandis que je prends quelque argent, tenez-le ferme afin de prévenir toute tentative de résurrection. »

Il ouvre le secrétaire, fouille dans les tiroirs, les renverse, visite chaque coin, regarde partout et ne trouve point d'argent : de temps en temps il se frappe le front en s'écriant :

[1] *Poesie di Francesco Berni.* Sonetto, 18.

Digitized by Google

« Où est-t-il allé ? où l'a-t-il mis ? »

Tout-à-coup il arrête sur Iacopo un regard méchant qu'il dirige ensuite vers le secrétaire pour le reporter de nouveau sur Ciapo ; il continue pendant quelques instants ce manége en ne cachant point quelle espèce de rapport il suppose exister entre le secrétaire vide et le jeune homme. — Par le mouvement de son corps, il laisse deviner l'envie de saisir l'inconnu. Il balance entre la cupidité et la lâcheté. Mais comme il s'aperçut que Iacopo ne faisait pas attention à lui, et qu'il pouvait l'attaquer en traître, par derrière, ce fut la cupidité qui triompha. — Avec la rapidité du jaguar s'élançant sur le buffle dans les forêts du Paraguay, il se précipite à la gorge du jeune homme. — Ciapo tressaillit, bondit impétueusement en arrière, et regardant avec soupçon, saisit son poignard. Dans ce mouvement violent, il resta entre les mains de Baccio un lambeau de la casaque de son adversaire, et ce vêtement qui s'ouvrit du haut en bas, laissa voir un justaucorps de velours cramoisi à étoiles d'or ; la grande-croix de Saint Étienne y était brodée en relief avec d'autres insignes de la dignité du duc. — Baccio resta la bouche béante et son œil unique parut effaré comme celui d'un possédé. — Sa mémoire confuse par les vapeurs de l'ivresse reprit sa lucidité ; il se rappela les traits du personnage outragé. Saisi de terreur, il tomba à deux genoux, croisa les bras sur la poitrine et, inclinant la tête en homme qui attend le coup mortel, il s'écria d'une voix tremblante :

« Excellentissime seigneur duc de Saint Julien, ayez pitié de moi, par tout l'amour que vous portez à l'illustre princesse Véronique, votre épouse ! »

Le duc rengaîna son poignard, tira une bourse et la lui lança avec une fougue telle qu'elle ressemblait à de la fureur.

« Va, dit-il impérieusement, — prends, — et joue, — pourvu que tu te retires de devant mes yeux, — et vite. »

La bourse avait frappé en pleine poitrine, non sans occasionner une forte douleur ; mais Barthélémy pensa que la violence du coup devait être en rapport avec le poids de la bourse. D'une main il se frotta la partie lésée, de l'autre il se releva, — se courbant le plus possible, il ressembla aux quadrupèdes au nombre desquels il aurait mieux valu que la nature l'eût placé ; et il s'éloigna en disant :

« Grand merci, seigneur duc. Chez votre très-humble et très-obéissant serviteur, vous êtes maître absolu, et si je puis vous servir,

Digitized by Google

disposez de moi : — je suis un homme très-accommodant ; — je m'arrange aisément ; et quand votre seigneurie me dira : Baccio, fermez un œil ; — moi, comme vous voyez, je pourrai vous offrir l'avantage de les fermer tous les deux. »

Pendant cet événement, pendant que se disaient ces paroles, un cri se fit entendre :

« Malheureuse ! j'ai été trahie ! »

Quand le duc se retourna pour regarder Catherine, il la vit étendue à terre, raide et blanche comme une statue de marbre renversée de son piédestal.

VII.

Peu avant l'aurore du second jour de novembre un coup très faible fut frappé à la porte de la villa Salviati. Le valet fidèle qui avait veillé toute la nuit en écoutant à cette porte, entendit et ouvrit aussitôt, en souhaitant tout bas, le bonjour à son maître. Mais celui-ci ne répondit pas ; il s'appuya sur le bras de son domestique et monta l'escalier.

Le valet ne pouvait le regarder en face à cause de l'obscurité : il lui toucha la main et la sentit mouillée d'une sueur froide. Ils montèrent doucement et pénétrèrent sans mot dire dans le salon où aboutissaient d'un côté l'appartement du duc et de l'autre celui de la duchesse.

Soudain la porte de la chambre de Iacopo s'ouvre avec fracas, la duchesse en sort, un flambeau à la main, pâle comme une morte, les yeux brillant d'un feu fébrile ; elle était vêtue d'une robe noire, ses cheveux flottaient sur ses épaules : on eût dit lady Macbeth devenue somnambule par remords de ses crimes. Elle traversa le salon et se dirigeant vers son appartement elle dit d'une voix saccadée et sinistre :

« Que notre seigneur soit le bien venu pour nous donner ce contentement que désire notre cœur ! »

Le duc leva la tête. La vision avait disparu.

VIII.

La veille de Noël de l'an 1637, vers la dixième heure de la nuit, on ouvrit avec beaucoup de précaution la porte du cabaret *Le Jardin*.

Digitized by Google

C'était une bien magnifique chose que l'aspect de l'hôtellerie du *Jardin* dans cette sainte soirée! — Six à huit tables étaient préparées : les nappes d'une blancheur éblouissante, les couverts brillants, les verres étincelants, et les flacons bouchés avec de l'étoupe [1] qui les faisait ressembler au panache blanc porté par Henri IV, lorsqu'il dit à ses chevaliers : — Regardez-le; vous le verrez toujours sur le chemin de l'honneur.

Ajoutez, un feu d'enfer, — attisé toutefois dans le but innocent de rôtir les petits chapons et les pigeonneaux, qui paraissaient vraiment tressaillir de joie en se voyant réservés à une si heureuse destinée; c'est le sort des pigeons, des chapons, et de leurs semblables de terminer leur vie embrochés et rôtis; — l'expérience, — le plus grand de tous les maîtres, de l'avis d'Aristote, — nous l'apprend.

Mais les acteurs manquaient au drame, ils étaient dans ce moment-là à l'église où ils s'occupaient avec infiniment de dévotion des choses de l'âme. — *Omnia tempus habent :* il y a un temps pour pleurer, un temps pour rire; — un temps pour jeûner, un temps pour se nourrir : — ceci est tiré de l'Ecclésiaste.

D'ailleurs (vous le savez) toute solennité religieuse ou civile, domestique ou politique, se termine invariablement en mangeant. Il vous naît un enfant, et vous conviez à manger; — vous mourez, et le banquet funèbre a lieu; — vous vous mariez (vraiment, le mariage aurait dû précéder les funérailles, mais — c'est écrit, — et je n'effacerai rien), vous vous mariez, il faut un repas nuptial. La table et le tombeau rallient toutes les opinions. A table, tous les désirs humains convergent comme à un centre commun. C'est là que se reposaient Mirabeau et Danton après les séances de l'Assemblée Législative et de la Convention; — là qu'après les ambages du Congrès de Vienne, se réunissaient Metternich et Talleyrand; — là point d'intrigue, point de dissimulation, point de discorde, de haine; tous mangeaient — et mangeaient de bonne foi. — A table eussent été d'accord Frère Paul Sarpi et le cardinal Pallavicino [2], — le

[1] En Toscane, on se sert de flacons entourés de paille et bouchés avec une mèche d'étoupe. (Note du traducteur.)

[2] Le frère Sarpi a écrit une *histoire du Concile de Trente* qui fut mise à l'index par la cour de Rome, et d'autres ouvrages remarquables par leur portée libérale. Le cardinal Pallavicino était aussi rétrograde, aussi fanatique que Sarpi l'était peu. (Note du traducteur.)

Digitized by Google

cardinal Bellarmino et Martin Luther à qui, après la diète de Worms, Henri duc de Brunswick, envoya en cadeau un grand pot de bière, pour en arroser son dîner. Bavardait-il ce Martin Luther [1] !

A la porte de l'hôtellerie, on voit poindre une tête couverte d'un chapeau à larges bords et de forme conique. Un des bords cachait un sourcil, un œil et une grande partie de la joue, c'était une sorte de voile jeté pour rassurer la pudeur si elle s'était hasardée en ce lieu.

Après avoir exploré d'un regard l'intérieur du cabaret, cette figure aperçut dans un coin Barthélémy Canacci qui, des cartes à la main, jouait tout seul au pharaon. Alors se montra tout entière la personne qui avait épié à la porte : — elle se dirige, — comme un géant enveloppé dans un vaste manteau, — vers Canacci et arrive près de lui au moment où il s'écriait :

« Ah ! coquin de sort ! je me donnerai au diable, — je me débaptiserai ; maintenant que je joue seul, je ne perds jamais... »

L'inconnu se laisse tomber de tout le poids de son corps sur un banc, et crie en frappant avec force sur la table :

« L'hôte !... du vin !... »

Baccio tressaillit si fortement qu'il faillit tomber à la renverse. Les cartes, les couverts, tout sauta en l'air ; l'hôte seul, au fait des moindres mystères de son métier, ne remua pas, et, convaincu qu'il s'agissait d'une pauvre pratique, répondit sans se déranger le moins du monde :

« A combien ? A deux sous le pot ? »

« L'homme sans foi ! — Conserve ton vinaigre pour la Semaine Sainte, chien de renégat ! et apporte-moi du vin, — du meilleur ! — as-tu compris ? »

« J'ai du Chianti, du Pomino, de l'Artimino, du Carmignano, et du vin Santo, » répondit l'hôte tout d'une haleine, et faisant semblant de n'avoir pas compris dans le discours de l'inconnu les parties qui ne lui souriaient pas ; — « puis de l'Aleatico à ressusciter un mort.... »

« Du meilleur, bavard ! — et tais-toi. »

Le cabaretier apporta un verre et un flacon vermeil comme la toge d'un sénateur.

« Qu'est-ce cela ? Un seul verre ? Le gentilhomme ne boit-il pas ? » demande l'étranger en désignant Canacci.

[1] Voyez *Revue des Deux Mondes*, 1835. Article *Luther* par Mignet.

Digitized by Google

Barthélémy se défendait par certaine grimace, de cette honnêteté qui ressemblait fort à une insolence.

« C'est trop de bonté de votre part, mon digne monsieur !... En vérité je ne voudrais pas... »

« Allons donc ! » interrompit l'hôte, qui trouvait son compte dans cette invitation ; « acceptez : — quand les offres viennent du cœur, on ne les refuse pas. — Ne voyez-vous pas quel air de César a ce gentilhomme ? — Et s'il fournissait lui-même le vin, n'êtes-vous pas de force à boire même l'Arno ? »

« Cabaretier, va-t-en à la cheminée et veille au rôti. — Gentilhomme ! » reprit l'inconnu après avoir bu un premier verre ; « à la couleur de vos habits, je m'aperçois que le malheur vous a visité. »

« En peu de jours j'ai enterré le testateur, mais ce n'est point là le plus grand mal : en peu de jours j'ai aussi enterré l'héritage : ce maudit pharaon m'a enlevé, en moins d'une semaine, plus de mille ducats. »

« Eh mais ! les moyens de les rattraper ne manquent pas ; — et la maison ?... — Buvez ! »

« Merci ! — Et comment ? tant que la marâtre vit, elle est maîtresse de tout. — De l'argent, j'en ai pris autant que j'en ai trouvé... mais maintenant ? »

« Est-ce que le duc de Saint Julien lésine ? »

« Je pense qu'on a eu moins de peine à arracher les dents à Sainte Apollonie qu'il ne m'en faut pour soutirer un florin au duc. Et puis la Catherine fait la fière... »

« Elle renonce aux anguilles pour les esturgeons, hein ? »

« Non, ma foi ! elle n'est pas femme à cela. — Mais revenons à nos moutons. Sauriez-vous, gentilhomme, m'indiquer une médecine contre le mal des dettes ? »

« Écoute-moi, Baccio ; tu ne me connais pas, mais je puis et je veux t'aider : je suis ton ami et j'entends te délivrer de tant de malheurs... »

« Vraiment ? »

« Vraiment ! »

— Ici commença entre eux un entretien à voix basse dans lequel l'étranger paraissait, d'après ses gestes proposer, à Canacci quelque chose d'énorme, car celui-ci faisait résolument signe que non. Mais l'inconnu le pressait par des paroles brûlantes, et Baccio commençait

Digitized by Google

à se fâcher, puis il semblait céder; à la fin, plutôt pour ne pas montrer une déroute trop facile que pour opposer une résistance réelle, il dit :

« Mais les filets de la justice? »

« Ces filets n'attrapent que les alouettes, jamais les aigles : les lois sont comme des toiles d'araignée; les mouches y restent; les bœufs les brisent..... »

« S'il suffisait d'être bœuf, je me croirais plus ensorcelé que Roland [1]; mais, — les coups de bâton? »

« Tu en seras largement dédommagé.... »

« Oui, n'est-ce pas? dans le pays des Basques où les montagnes sont de fromage parmesan? »

« Non; sur le territoire de Massa; avec des vignobles et des bois d'oliviers qui portent des fruits gros comme des chataîgnes.... »

« Encore un scrupule! — L'envoyer ainsi *ex abrupto* dans l'autre monde comme une balle lancée au-delà de la limite....! »

« Diable? — nous ferons les choses en chrétiens; nous lui donnerons le temps d'arranger convenablement ses affaires de conscience. Foi de Margute! — Mais viens parler toi-même à Madame. »

« Cabaretier! — paie-toi. »

Et il jeta sur la table un écu d''or de Massa que l'hôte prit respectueusement avec deux doigts, non sans les avoir d'abord essuyés à son tablier; puis comptant le reste :

« Mon digne monsieur, dit-il, maintenant que vous avez goûté de mon vin, ne me faites pas de tort. — Honorez-nous de votre pratique : vous trouverez des gentilshommes agréables et de votre condition. — Ceci est un écu d'or de Massa, n'est-ce pas? Voici les armes, — Cybo, Médicis et Malaspina; — je vous l'échangerai mieux qu'à la monnaie. » Et, remarquant que l'étranger ne lui prêtait nulle attention, il ajouta : « De grâce, seigneur, écoutez-moi, car à cause du grand feu, j'ai la berlue, et pour tout au monde je ne voudrais donner à quelqu'un une pièce qui n'a pas le poids légal, — d'autant plus qu'aujourd'hui ont disparu ces beaux *pavoli barile* du duc Alexandre d'éternelle mémoire [2]: — on a des

[1] L'Arioste, dans son poème, prétend que Roland était invulnérable. (Note du traducteur.)

[2] Le *pavolo* est une monnaie toscane d'une valeur d'environ cinquante-six centimes;

Digitized by Google

crazie[1] minces comme des écailles.... — Trois *giuli* que vous me devez, et sept que voici font dix : — tout change dans ce monde : — regardez! et six font seize : — tout empire : — seize et demi, c'est la valeur de votre écu. » Et en parlant ainsi, il tâchait de distraire l'attention de l'étranger pour extraire de ses poches toutes les monnaies altérées qu'il y avait amassées depuis plusieurs années.

Margute, étendant la main sur ce tas d'affreuses pièces, répondit avec un sourire ironique;

« L'hôte! — un saint beaucoup plus grand que toi l'a dit : ce qui a été, sera. — Et moi j'y crois. Écoute. — Un jour, certain hôtelier me changea comme toi un écu d'or de Massa pour onze livres, et ces livres, il me les donna en monnaie qui pesait le quart de la valeur légale. Tu as commencé comme ton confrère par me changer l'écu pour onze livres, tandis qu'à la monnaie on vous donne aussi onze livres, mais en or, lesquelles avec l'agio de sept pour cent, font onze livres, seize sous et six deniers en argent. — Maintenant voyons tes pièces... »

« Je vous préviens que j'ai la berlue..,. je vous en ai averti. »

« Homme sans foi! voyez quelle ferraille! — Sache, cabaretier, que quand ton diable est venu au monde, le mien y était depuis longtemps. — Tiens, — et apprends.... » Et saisissant le tas de monnaie, il le lui jeta à la face en ajoutant : — « Ceci est ton pourboire. »

Et Margute se leva, amenant avec lui Canacci.

L'hôte abasourdi l'accompagna jusqu'à la porte, le bonnet à la main, ne sachant dire autre chose que :

« Seigneur, soyez persuadé... — la berlue.... » Lorsqu'il le vit éloigné, il s'essuya le front et murmura :

« A la maison du diable! — Elle doit être la tienne. »

Depuis ce soir-là, on ne vit plus Canacci.

ces *pavoli barile* dont parle ici l'hôte, furent gravés par Cellini, et reçurent cette dénomination parce qu'on payait à la gabelle un *pavolo* par chaque baril de vin. — Voyez la *Vie de Benvenuto Cellini.*

[1] Monnaie de Toscane de très-petite valeur. *La Crazia* vaut huit centimes.

(Notes du traducteur.)

Digitized by Google

IX.

Le dernier jour de l'année 1637, le brouillard se répandit sur les rues de Florence, — si lourd, si intense, qu'il ressemblait presque à la cendre de Pompéi. On distinguait fort peu le jour de la nuit et, une heure avant le coucher du soleil, l'obscurité était complète. Certaines figures sinistres enveloppées dans des manteaux, parcouraient la rue des Piliers, le faubourg de Pinti et d'autres rues voisines. Quelques-uns de ces spadassins portaient une lanterne sous leur manteau, et lorsqu'il passait quelque bourgeois isolé, ils l'abordaient en lui présentant la lanterne devant le visage pour le bien reconnaître. — Il n'est pas besoin de dire que le pauvre bourgeois en perdait la respiration. — Se vouant à tous les saints, il allongeait les jambes, car la ville était chaque jour troublée par des meurtres; il se passait rarement une nuit sans que la cloche de la Miséricorde [1] révei la les citoyens effrayés, qui, après avoir récité une courte prière pour la victime, se retournaient dans leur lit et se rendormaient. Les lois se taisaient; les maisons patriciennes soldaient ostensiblement des sicaires, des bravi, des spadassins, dont le métier consistait à administrer à la brume de grands coups de poignard, — au détour d'une rue, — à ceux qui avaient encouru la disgrâce du maître. — Je dirai une chose incroyable et vrai : Ferdinand II, comme tous les autres, avait des bravi à ses ordres et entre autres ce fameux Tibère Squilletti, surnommé Fra Diavolo, et aussi Fra Paolo parce qu'il était apostat de l'ordre de saint François; — celui-ci finit par être rebelle, occupa les grands chemins, envahit Florence même, y pilla, et y massacra; il fut pris enfin, et termina sa vie en prison.

A dix heures du soir, un carrosse sans armoiries, attelé de deux chevaux vigoureux, arriva dans le faubourg de Pinti et s'arrêta au coin de la rue des Piliers, en approchant le plus possible de la muraille. Aussitôt une personne ayant la figure couverte d'un masque

[1] Il s'était formé à Florence une confrérie qui avait fondé un hôpital dans lequel étaient transportées les personnes blessées par les spadassins. La justice elle-même ne faisait pas procéder à l'enlèvement d'un cadavre, sans qu'un membre de la Miséricorde fut présent.

(*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

de velours, mit la tête à la portière et tira d'un instrument d'argent un coup de sifflet aigu. On entendit des pas précipités, et un homme de haute stature et entièrement enveloppé dans un manteau, arriva hâletant près du carrosse.

« Où en sommes-nous, Margute? »

« Il faut attendre.... l'ami est dans la maison. »

« Depuis longtemps? »

« Avant la soirée.... »

« Ah! » Le masque après avoir poussé un profond soupir s'enfonça de nouveau dans la voiture.

Les sifflets se succédaient avec rapidité, l'homme courait toujours, et la personne l'importunait sans cesse de ses questions impatientes, si bien qu'il murmurait souvent entre les dents :

« Au diable la possédée! »

Un peu avant minuit le duc de Saint Julien quitta la demeure de Canacci. Catherine voulut ce soir-là l'accompagner jusqu'au bas de l'escalier; et sur la porte de la rue nos amants échangèrent le dernier baiser. — A la vérité ils pouvaient le faire sans scandale, — on n'y voyait pas. — Le duc marche vite en rasant le mur, il arrive au bout de la rue des Piliers, et, en tournant dans le faubourg de Pinti, il donne de la poitrine contre le carrosse qui y stationnait. Il laissa échapper une exclamation telle que je ne veux pas la répéter : il allait crier, demander de la lumière, faire le diable à quatre, et pis; mais, se ravisant, il jugea plus prudent de se retirer sans rien dire.

« Descendez si vous le voulez. »

« Me voici!... »

« Donnez-moi la main. — Sainte Vierge, comme vous tremblez! »

« Viens, et tu verras si je tremble. »

« Dehors toi aussi!... »

Et presque porté sur les bras, descendit un autre individu, — le visage également masqué, — chancelant, soit crainte, soit ivresse.

A peine eût-il mis le pied à terre qu'il murmura :

« *In manus tuas* [1].... »

Il frappe à la porte de Canacci : — personne ne répond : — il frappe plus violemment : — à travers le trou de la serrure l'on voit percer un rayon de lumière et peu de temps après une voix se fait entendre :

[1] Commencement du psaume : *In manus tuas, domine, commendo spiritum meum.*

Digitized by Google

« Qui frappe ? »

« Ouvrez, — c'est moi. »

« Ah! c'est vous, Baccio? — Il y a sept jours que nous ne vous voyons : — belles manières en vérité! Madame Catherine vous a fait chercher sur mer et sur terre. »

Cependant la porte se ferme. — D'un choc la servante, poussée avec force, tombe à terre; à peine ouvre-t-elle la bouche pour recommander son âme à Dieu que déjà on la bâillonne sans pitié.

X.

Catherine repose sur un petit lit, le visage levé vers le ciel. Elle est absorbée par une foule de pensées et d'images incohérentes, gaies et sombres, joyeuses et cruelles, comme il arrive à ceux qui sont plongés dans un état d'engourdissement par l'abus de l'opium ou du bétel. — C'était bien cette même figure florissante, ce front uni et d'une blancheur d'albâtre; mais depuis quelques jours on y remarquait un signe indélébile; il y avait été gravé par la douleur qui sillonne l'âme et le corps de l'homme avec des instruments de feu. — Infortunée ! Tout ce que peut tenter une créature pour se délivrer de l'obsession, elle l'avait employé. Elle avait appelé à son secours la colère de la vanité désillusionnée, le souvenir de l'outrage qu'elle avait essuyé, la religion, le remords : — elle n'avait rien oublié, ni les conseils maternels, ni la bienveillance de son mari, ni même l'idée de la duchesse, épouse malheureuse, mère désolée. — Tous ces arguments rassemblés comme une armée rangée, elle les avait opposés à sa passion; et l'Amour effrayé par cette attaque imprévue, redevenait humble; de l'air d'un pauvre abandonné, il implorait par pitié la vie du souvenir, il demandait à ne se nourrir que de soupirs et de pleurs.

Il était semblable à l'Amour qui,— caché sous les traits d'un petit enfant, transi de froid, — demande un abri à Anacréon : — les Grecs avaient l'habitude de revêtir d'images agréables leurs conceptions. La philosophie disait à la poésie : rends-moi aimable; — la religion à la sculpture : fais-moi visible, sans que je perde de ma divinité. Et voilà qu'Anacréon tirait une flèche du carquois de l'Amour et s'en servait pour graver ses chansons; et que Phidias, rassemblant de l'or et de l'ivoire, offrait aux mortels l'image de Jupiter Olympien. — Bienheureux les Grecs !

Digitized by Google

Quelques moments après, l'Amour grossissait sa voix, et commençait à discuter. Personne ne doit croire que les sophistes les plus célèbres aient jamais réuni une aussi grande quantité d'arguments trompeurs qu'il en inventait. Si l'on avait pu traduire ses discours, ils auraient éclipsé Cicéron et Démosthènes. Grandissant en forces, l'Amour de sophiste devenait athlète : il ne raisonnait pas, il combattait, et, serrant ses adversaires dans ses bras vigoureux, il les étouffait. Puis, devenu géant, comme le Neptune de Virgile qui avec le — *Quos ego* [1] — enchaîne les vents, il commande d'un signe, — et règne sur l'âme en tyran tout-puissant.

Mais l'âme et le cœur dans lesquels avaient eu lieu ce terrible combat, en portaient les traces que Dieu seul peut effacer en y versant le baume de l'oubli.

Je n'ai pas voulu défendre Catherine : —non ; — mais rapporter seulement le motif pour lequel je ne lui aurais pas jeté la première pierre ni même la seconde.

La personne au masque de velours noir fondit sur Catherine avec l'avidité du faucon : immobile, elle la regarda fixement ; tout à coup elle tire un large poignard, et elle eût frappé si Margute ne l'avait pas retenue par ces mots :

« Non, — donnons-lui le temps de se réconcilier avec Dieu. »

Et, posant une main sur l'épaule de Catherine, il la secoua légèrement, et continua : « Faites votre paix avec Dieu, car les moments de votre vie sont comptés.... »

Catherine bondit et fut debout en un instant ; elle se frotta les yeux, les ouvrit et les referma avec une admirable promptitude, comme si elle craignait quelque hallucination ; mais Giomo Pelliccia répéta d'une voix horriblement calme :

« Avez-vous compris ? — Vous n'avez plus que cinq minutes à vivre.... »

« Finissons ! » s'écrie avec fureur le masque noir, en s'échappant des mains de Margute. — « Finissons-en ! — Aux enfers ! »

« Non : — donnez-lui le temps de réciter l'acte de contrition. — Si elle parvient à gagner le paradis votre seigneurie est sûre de ne pas la rencontrer dans l'autre monde. »

[1] Énéide, livre I.

Digitized by Google

« Mais, pourquoi vouloir me tuer, messieurs? Je ne vous connais pas.... »

« Nous vous connaissons, nous...! »

« Messieurs, si vous voulez mes meubles, mes bijoux, tout ce qui se trouve dans la maison, prenez-le. Je n'en porterai pas de plainte. Je n'en ferai point part au chef des archers, je vous le jure, par la mort de notre Rédempteur.... »

« Nous se sommes pas des voleurs : souvenez-vous que, des cinq minutes, deux sont déjà écoulées. »

« Mais pourqnoi souiller vos mains du sang d'une pauvre femme qui ne vous connaît pas — que vous ne connaissez pas? — Est-ce que vous n'avez pas une mère? — Une femme? — Des enfants? — Ne croyez-vous pas à Dieu? »

« Pensez vous-même à régler vos affaires avec Dieu : nous songerons aux nôtres, nous, et surtout songez que voilà trois minutes de passées. »

« Mais je ne suis pas préparée.... mais je ne puis pas mourir.... je ne suis pas malade moi! je me sens pleine de vie; j'ai besoin de vivre.... »

« Et il faut mourir! »

« Mourir n'est-ce pas! mourir, c'est un mot. Mais ne savez-vous pas ce que c'est que la douleur, que la terreur d'une telle mort? — Lorsque la vie est usée, lorsque toutes les illusions qui l'embellissent, sont tombées, que nous nous sommes reconciliés avec Dieu, que nous sommes consolés par un saint ministre, que nous sommes dévorés par la maladie, alors nous acceptons la mort comme une nécessité.... Mais je sens le printemps de mes jours.... je n'ai fait qu'approcher mes lèvres de la coupe de l'existence.... Les fleurs de ma couronne sont toutes fraîches encore; — je crois en Dieu, — je crois au bonheur, — je crois à l'amour; — j'aime, je suis aimée.... Et vous voulez me tuer? En quoi vous ai-je offensé? »

« En quoi tu m'as offensé? » s'écrie la personne au masque de velours, en l'arrachant avec rage : « Je suis madame Véronique Cybo, la femme du duc de Saint Julien. Maintenant peux-tu me demander si tu m'as offensée? Baisse les yeux, femme éhontée, et n'ose pas les fixer sur moi. — J'étais la mère du pauvre; — je secourais les filles malheureuses en les sauvant du déshonneur : maintenant je chasse le pauvre en le maudissant; je m'extasie devant l'opprobre d'autrui; je jouis des douleurs désespérées, et je

Digitized by Google

les irrite de tout mon pouvoir : — à qui la faute, si ce n'est à toi? — Il y eut un temps où mes pensées étaient calmes, mon sommeil tranquille; maintenant je trouve à mon chevet l'insomnie et le crime; des rêves de sang troublent mon cerveau; — et à qui la faute, si ce nest à toi? — J'avais un amant,.... je ne l'ai plus; — un époux chéri.... je ne l'ai plus... C'est pour toi que j'ai tout perdu au monde; c'est pour toi que je perdrai le salut de mon âme; — c'est pour toi que j'ai frappé jusqu'au sang celui que j'ai porté neuf mois dans mon sein, que j'ai allaité pendant dix-huit mois, — mon unique, mon cher enfant.... — et tu me demandes si tu m'as offensée? — Et parce que tu es heureuse de toute ma misère, tu veux vivre? — Tu dois mourir, malheureuse, de ma main, et de suite.... »

A la vue de cette femme furieuse, Catherine crut sentir le froid d'une lame lui traverser le cœur. Son visage devint pâle comme la mort, et comprenant par instinct que toute prière adressée à Véronique serait vaine, elle se prosterna en embrassant avec désespoir les genoux de Giomo, et s'écria :

« Sauve-moi, par le sang de Jésus crucifié! — Sauve-moi! — On accorde quelques mois de vie même à celles qui sont condamnées à mort pour d'horribles méfaits... pour parricide.... et d'autres crimes dont frémit la nature.... quand.... quand.... » — Et ici elle se couvrit des deux mains son visage en feu; — « quand elles sont enceintes.... et moi aussi.... de lui.... j'ai une créature.... ici.... dans mon sein.... je ne savais pas qu'il fut marié... Pitié!... grâce!... Ma faute n'est qu'une faute d'amour.... »

L'infortunée pleurait, et embrassait les genoux de Margute d'une manière si touchante que le sicaire sentit pour la première fois une certaine agitation dans la poitrine, — je n'ose pas dire dans le cœur. — Il se pencha à l'oreille de la duchesse et murmura :

« Étant enceinte.... »

« Raison de plus pour qu'elle meure.... »

« Vite, sauvons-nous! » s'écrie un homme enveloppé dans un manteau en entrant avec précipitation dans la chambre. « Les sbires s'avancent : je les ai rencontrés ici près à l'Angioli, et je viens en hâte vous prévenir. »

« Les sbires! » répète Margute; et se retournant vers le nouveau venu, il lâche le bras de la duchesse.

Digitized by Google

Véronique, se sentant la main libre, abaisse le regard, et voit palpiter le beau sein de neige de la pauvre agenouillée : — aveugle de rage, elle frappe, de toute sa force, un coup qui blesse Catherine au creu de la gorge ; le poignard en pénétrant dans la poitrine, ôte à jamais la parole à l'infortunée.

Elle se releva comme un ressort qui se brise ; la malheureuse tendit les mains ; elle essaya de parler, — mais sa gorge n'avait plus de voix ; elle n'avait que des sanglots, — et à chaque sanglot, un ruisseau de sang s'échappait en bouillonnant, de la cruelle blessure.

Margute, à la vue de cet affreux spectacle, éprouva de la pitié, — à sa manière ; il tira son poignard :

« Il vaut mieux l'achever. »

Et il lui perça le cœur !

Catherine chancelle un instant, comme une femme ivre ; elle recule de deux ou trois pas, et dans sa chute elle tombe sur Barthélémy qu'elle couvre de sang de la tête aux pieds.

Barthélémy, semblable à Judas, avait vendu cette âme à madame Véronique ; lâche comme Judas, il sent ses jambes se dérober sous lui, chancelle à son tour, et s'évanouit sur le cadavre de Catherine, de sorte qu'on ne pouvait distinguer le traître de celle qu'il avait trahie.

Les sicaires ne s'inquiètent point de lui : ils éteignent les lumières et se sauvent.

Mais Giomo entendant approcher quelqu'un, s'arrête soupçonneux, et commande d'une voix sévère :

« Dehors ! »

Et la duchesse, car c'était elle qui retardait, répond :

« Attends un peu, j'arrive.... »

« Attends ? — Et la justice ? »

« Laisse-la venir.... »

« Et si elle nous trouve, elle nous pend.... »

« A toi la corde, vilain.... ! — Je suis duchesse, moi.... ! »

« Bien. — Mais venez, ou je pars.... que diable faites-vous là ? »

« Me voici. »

« Que diable avez-vous fait ? »

« Silence ! — Partons. »

Digitized by Google

XI.

Le jour de l'an, il y avait grand gala à la Cour.

Non seulement de Florence, mais de toutes les villes du grand-duché accouraient en foule des barons, des chevaliers, des personnages de haute importance pour souhaiter à Ferdinand II un heureux commencement d'année, accompagné d'une suite d'autres années très-heureuses, pour le bonheur de ses sujets très-fortunés, et pour la prospérité de ses très-prospères États. Et Ferdinand II, qui savait que les vœux partaient sans aucun doute du cœur, pleura, dit-on, de tendresse et se résigna à demeurer *in hâc lacrymarum valle* le plus longtemps possible.

Après avoir accepté les souhaits, il s'en alla à la messe où la réunion des plus célèbres chanteurs et instrumentistes de l'époque, donna aux assistants un avant-goût des joies du Paradis.

Ensuite de nouvelles causeries dans les salons du palais: et pour terminer, comme nous l'avons prévu plus haut, un banquet magnifique.

Barons et chevaliers s'efforçaient de paraître à la Cour vêtus avec la plus grande somptuosité; car, quoique les temps permissent ce luxe, le prince de son côté l'excitait encore dans l'intention de favoriser l'industrie toscane.

Iacopo Salviati, cavalier aux formes pleines d'élégance, au visage agréable, largement favorisé par la fortune, universellement honoré à la Cour, renommé pour son goût exquis, cité comme modèle, — pouvait-il, nous vous en faisons juge, dans cette assemblée où était réunie l'élite de la noblesse, se montrer inférieur aux autres, inférieur à lui-même?

. . . . . .

A peine avait-il ouvert les yeux, que craignant d'être en retard, il s'était promptement élancé du lit, et avait sonné en hâte ses domestiques.

Ceux-ci accourent en habits de cérémonie et s'écrient en chœur:

« Illustrissime seigneur duc, une heureuse année! »

« Merci! à vous de même. — Majordome, cette année vous donnerez double étrenne à tout le monde. — Je me sens heureux. »

« Vive le magnifique seigneur Iacopo! »

Digitized by Google

« Assez : retirez-vous ; continuez à être bons et loyaux comme vous l'avez toujours été. — Valentin, à nous maintenant : tu dois me faire beau ce matin..... je veux éc'ipser tout le monde à la Cour. — Voyons ! — A-t-on apporté mes habits ? »

« Oui, monseigneur. Voici : — le plumassier vous a fourni votre chapeau.... »

« Bien. — Abaisse un peu la plume, et tâche de placer au milieu ma rose de brillants. — Et le doreur ? »

« Lui aussi a envoyé les bottes. »

« Ces bottes en cuir doré doivent faire un excellent effet, surtout avec ces éperons en or bruni. »

« Le joaillier dit qu'il a veillé toute la nuit pour achever l'habit, il vous recommande les garçons. — Voyez s'il a deviné votre goût. »

Et il déployait l'habit devant le duc. — Qui pourrait de nos jours se représenter l'immense richesse de ce vêtement ? Il était de brocart d'or, brodé de fleurs en relief, et au milieu de chacune d'elles, l'ingénieux ouvrier avait placé une perle ; tout autour du collet et à l'extrémité des manches, il y avait deux rangs de diamants ; sur la poitrine brillait la croix de Saint Étienne pape et martyr, — composée de diamants et de rubis. — En un mot il fallait baisser les yeux devant tant de splendeur.

« Magnifique ! » s'écria le chevalier transporté d'allégresse. « Tu donneras aux garçons quatre ducats pour se réjouir en mon honneur. — Le pharmacien a-t-il envoyé l'eau de fleurs d'orange et la pommade d'ambre gris ? [1] »

« Oui, monseigneur, il a aussi apporté les gants parfumés au boucaro ? »

« Donne Valentin. — Sentons ! — Ce boucaro aurait pu être plus fort, mais — soit [2] ! »

Après avoir versé une grande quantité d'eau de fleurs d'orange,

[1] A cette époque le goût des parfums était très-répandu. Le comte Laurent Magalotti dans ses *Lettres scientifiques* 8 et 9, rapporte, entre autre choses, que de petits coussins parfumés coûtaient jusqu'à quatre cents pièces d'or.

[2] Le boucaro est une terre odoriférante ; Quito, Chily, Guadalakara en fournissaient d'excellente : mais la meilleure venait de Natan. Cette odeur fut recherchée avec fureur : elle ressemblait à celle que donne la terre brûlée par le soleil, après avoir été mouillée. — On mangeait même des pastilles de boucaro. De nos jours, l'odeur du boucaro est désagréable. C'est ainsi que les odeurs, les goûts, les opinions, etc.; changent avec le temps.

Digitized by Google

le duc s'en frotta plusieurs fois le corps. Cette aspersion terminée, il s'essuya avec des linges très-fins et parfumés, puis s'assit et appela :

« Valentin, c'est à toi maintenant : coiffe-moi.... »

Alors régnait la coutume étrange de porter d'immenses perruques à boucles pendantes, dont les extrémités tombaient sur la poitrine comme une étole ; un autre bout folâtrait à son aise sur les épaules. Le duc Salviati se prêtait bien à cet usage, mais possédant une abondante chevelure, il lui répugnait de se défigurer sous une perruque composée de cheveux de morts; il les portait cependant parfaitement et ce qui était chez les autres d'une affreuse laideur, devenait chez lui une grâce de plus.

Le valet armé du peigne d'ivoire et du fer chaud, séparait et bouclait les cheveux, mais l'impatience qui agitait Salviati était si grande, qu'il bougeait à tout moment, et que Valentin tantôt lui effleurait la peau avec le fer, tantôt l'égratignait avec le peigne. — Certes, ce n'était pas sa faute; mais le valet accoutumé depuis longtemps à servir, savait que les maîtres n'ont jamais tort; aussi toutes les fois que le duc l'interrompait par ses mouvements, il lui disait :

« Je vous demande humblement pardon.... »

Et le duc, très-peu disposé à se fâcher ce jour-là, ou se pinçait les lèvres, ou frappait le parquet du pied, mais admonestait sans colère :

« Une autre fois, fais attention : — ce n'est rien ; — hâte-toi. »

« — Monseigneur, madame la duchesse vous souhaite la bonne année et vous envoie le panier de linge. »

« Vous venez à temps ; — vous la remercierez de ma part ; — nous nous reverrons à la Cour. »

L'envoyé s'incline et dépose le panier sur une table.

Ce panier était un des meubles les plus charmants de la maison Salviati, et, de l'avis général des connaisseurs, on l'attribuait à Cellini; il était composé de fils d'argent, finement travaillés à jour, orné de jolis petits masques et de grappes de fruits, de fleurs et de coquilles de mer entrelacées en guirlandes avec un art admirable, de feuilles et d'épis, merveilleux à voir tant ils imitaient la nature.

Le linge constituait alors une partie importante de la toilette. On avait l'habitude de porter outre une chemise d'une extrême finesse, des manchettes de dentelles. On ne saurait croire à quel prix énorme on achetait ces frêles parures, et (si les peintres, et parti-

Digitized by Google

culièrement les artistes flamands, ne nous en eussent conservé le souvenir) on ne pourrait s'imaginer avec quelle étonnante perfection elles étaient exécutées. Les Flandres gagnaient des sommes considérables à ce commerce, et quoique, dès ce temps-là, d'autres peuples eussent commencé à s'occuper de cette industrie, cependant, ni alors, ni depuis, les Flamands n'ont été surpassés.

Toutefois les toiles et les dentelles envoyées par la duchesse à son noble époux ne venaient pas de Flandre, mais de Suisse. L'éminentissime cardinal Edouard Cybo, étant nonce apostolique près de la République Helvétique, avait reçu en cadeau un magnifique surplis de toile ; mais le bon prélat éloigné des chose mondaines, en avait fait don à la duchesse Véronique, sa sœur, et celle-ci voulut à tout prix qu'on en fit des collerettes et des manchettes pour en parer un époux chéri.

Il est bon de dire ici qu'à cette époque les femmes même de haut parage, ne dédaignaient pas d'avoir soin du linge; l'attention d'envoyer à son mari le panier contenant le linge de fête n'était donc pas une habitude particulière à la duchesse Véronique, mais une coutume adoptée par toutes les mères de famille.

Le seigneur Iacopo en regardant ce panier qui lui rappelait les jours les plus heureux de son amour pour la duchesse et qui peut-être lui reprochait des torts envers elle, ne put s'empêcher de s'écrier en soupirant :

« Pauvre Véronique! cependant elle m'aime..... elle aussi..... »

« Monseigneur, c'est fini. »

« Voyons ! — Avance un peu cette boucle ; — ainsi : — bien. Rassemble ces cheveux derrière l'oreille. — Maintenant tiens-les soigneusement afin que je ne les dérange pas en passant ma chemise.»

Le duc regardant toujours dans la glace, porte la main au panier, et, après avoir retiré les premiers linges qui le couvraient, il l'enfonce pour chercher la chemise ; tout-à-coup ses doigts rencontrent une certaine matière molle qui, au toucher, ressemblait à de la soie brute : il se retourne étonné et aperçoit une touffe de fils fins et blonds comme de la soie.

Une étreinte de fer lui serre le cœur : il retire avec fougue sa tête des mains de Valentin ; sa laborieuse coiffure est en un instant détruite ; il s'incline palpitant, jette d'un côté et d'autre plusieurs pièces de linge et aperçoit au fond du panier.....

Digitized by Google

Hélas! la tête tranchée de Catherine....

XII.

Après neuf heures de terribles convulsions, Iacopo Salviati ouvrit les yeux, les promena autour de lui sans rien se rappeler, et vit ses gens consternés se fatiguer à le tenir tranquille au lit. — Il referma les yeux, se serra fortement le front pour rassembler ses idées, et au souvenir de l'atroce événement, d'un saut terrible il bondit sur son épée, et jetant le fourreau, il se précipita comme la tempête dans les appartements de la duchesse.

Madame Véronique, escortée par huit bravi et par Margute s'était mise en sûreté, en se retirant à Massa près de son père, l'illustrissime seigneur Charles I [1].

La ville et la Cour restèrent longtemps épouvantées non-seulement du crime qui, certes, était affreux, mais encore des circonstances dont la plus cruelle de toutes les femmes avait su l'accompagner.

Les toiles d'araignée de la Justice prirent des mouches. — De tant de coupables, il n'y en eut qu'un seul sur lequel on réussit à mettre la main, et ce fut Barthélémy Canacci ; on le trouva le premier jour de l'an gissant sur le corps de son infortunée belle-mère. Saisi d'une terreur sans égale à la seule vue des instruments de torture, il révéla immédiatement toutes les particularités les plus secrètes du crime, s'exposant ainsi par amour pour ses bras au péril très-certain de perdre la tête. Et en effet peu de temps après il fut décapité devant la porte du Barigel. Lorsque le bourreau, ayant pris par les cheveux la tête infâme, la montra au peuple, celui-ci la salua par des hurlements et des sifflets, et en lui jetant toute sorte d'immondices.

Le seigneur Iacopo se mit à voyager dans des régions lointaines : il visita les nations étrangères : mais la lame usait le fourreau : il portait la mort dans l'âme. La nature, les hommes, sa propre personne, tout lui était à charge ; enfin il revint chez lui pour y mourir. Lorsqu'il descendit de voiture, ses amis les plus intimes et ses ser-

[1] L'empereur Ferdinand II, par diplôme du 7 février 1625, accorda le titre d'*illustrissime* à Charles Ier, prince de Massa, pour lui et ses héritiers légitimes dans l'État. — Viani, *Mémoires de la Maison Cybo*, p. 44. — On raconte que les peuples joyeux d'un bienfait si inattendu, *reçurent l'ordre d'illuminer spontanément* leurs fenêtres trois jours de suite.

Digitized by Google

viteurs eurent beaucoup de peine à reconnaître dans un squelette livide, voûté, les yeux cernés, se soutenant à peine, ce brillant chevalier Salviati, l'orgueil, les délices de la cour de Toscane.

Les supplications quotidiennes et touchantes de la duchesse, les vives instances du prince Charles, des cardinaux Alderano et Édouard, de Ricciarda de Gonzague, de Maria de Pic de la Mirandole et des autres frères et sœurs de Véronique, la médiation des princes italiens, et enfin l'autorité du Souverain Pontife Innocent XI, ne purent ébranler l'éternelle résolution du duc de ne plus jamais revoir sa femme, de ne jamais lui pardonner. — Quelque temps après il descendit rempli de chagrin, dans le tombeau de ses pères.

XIII.

Cinquante-quatre ans après le triste événement que nous venons de raconter, une femme décrépite, vêtue de deuil, le visage entièrement caché par un capuchon de soie noire, et appuyée sur le bras d'un homme également habillé de noir, également accablé d'années, se rendait avec peine, au premier son de la cloche annonçant l'*Ave Maria* du matin, à l'église de Saint François dans la ville de Massa, et prosternée devant le maître-autel elle y demeurait jusqu'à l'heure de l'*Angelus*. Elle y revenait le soir, et n'en sortait qu'au moment où le sacristain venait lui annoncer avec le plus grand respect qu'on allait fermer l'église.

Certain jour, elle ne vint pas; — dans le salon du palais des princes Cybo, son corps, changé en cadavre, était étendu sur un lit magnifique, exposé aux regards du peuple qui accourait en foule.

Les peuples la vénérèrent comme une sainte; cette opinion augmenta encore lorsqu'ils virent que le marbre du pavé où, depuis cinquante-quatre ans, elle s'agenouillait pour pleurer sa faute, était usé; le bruit de ses pénitences se répandit, et l'on montra un cilice douloureux que l'on ne parvint à séparer de son corps que le jour de son trépas.

Aussi lorsque le soir, un noble et riche cortége de clercs et de gentilshommes avec une immense quantité de cierges, la transporta dans la sépulture de ses ancêtres, dans la chapelle souterraine des princes Cybo Malaspina, que le marquis Albéric Cybo avait fait construire dans l'église de Saint François, celui qui parvenait à

Digitized by Google

baiser un pan de la robe de la défunte ou à la toucher avec des médailles, des reliquaires ou des chapelets, se regardait comme bien heureux.

Quand on eut fait descendre le marbre sur le funèbre cercueil, quand les chants s'éloignèrent, que les flambeaux disparurent, — le vieillard centenaire, compagnon de la duchesse Véronique, s'avança en chancelant d'un coin du souterrain, regarda attentivement autour de lui et appuya ensuite le front sur le marbre du monument. Il demeura plusieurs heures absorbé dans une profonde méditation, le timbre de l'horloge annonçant minuit, le tira de cet état ; il se secoua, et levant les mains au ciel, il s'écria :

« Ame de Véronique Cybo, si votre repentir vous a obtenu la grâce de monter au ciel, priez Dieu, — oh ! priez-le pour qu'il daigne aussi me pardonner à moi qui fus votre complice dans l'horrible méfait. »

Traduction de M. E. F. G.

LE TRADUCTEUR AU LECTEUR.

Guerrazzi a trouvé tous les détails de ce terrible événement dans les *Chroniques Florentines* du comte Charles Morbio [1]. Nous donnerons dans la prochaine livraison de la *Revue*, la traduction du récit du comte Morbio ; les lecteurs pourront juger ainsi des variantes que le romancier, a dû apporter à l'histoire.

[1] *Cronaca delle Cose Fiorentine d'ell signore conte Carlo Morbio.*

Digitized by Google

LA TRAGÉDIE COMMUNISTE DE MUNSTER[1].

Avant d'exposer l'influence qu'exercèrent sur les classes inférieures du peuple allemand la guerre des paysans et la Réformation, nous sommes obligé d'examiner de plus près le bizarre royaume communiste qu'établit à Munster le Roi-tailleur, car il forme dans l'histoire d'Allemagne un singulier épisode.

L'homme a en lui une tendance toute particulière qui le porte à se détacher des conditions auxquelles l'État, la société, la nature même l'ont soumis, pour s'élever à un état qu'il voudrait créer et embellir d'après son propre raisonnement. Pour expliquer ce désir, les uns disent en vrais poëtes : La cause en est l'espérance, ce bien céleste resté seul au pauvre. — Non, répliquent les autres avec un air de profonds philosophes, ce phénomène intellectuel est produit par le désir du *non-moi* qui veut se séparer du monde du *non-moi* pour se placer dans l'infini, dans la liberté abstraite. Mais voilà assez d'explications ; dès le premier réveil de ses idées jusqu'à la tombe, tout mortel fait le long rêve d'une existence — soit en déça soit au-delà de la tombe — dans laquelle, delivré de ses chaînes, il peut vivre heureusement selon les besoins de son individualité. Plus l'organisation d'un homme est développée, plus vif doit être pour lui ce beau rêve, tandis qu'il n'en existe nulle trace chez ceux qui se rapprochent de la nature animale. Tant que l'homme ne fait que nourrir et porter en lui ce rêve, il agit sur lui comme une création poétique de l'imagination, en l'amusant dans les ennuis de la vie, en le fortifiant au milieu de ses peines. Mais dès que l'homme cherche à le faire accepter par d'autres, dès qu'il entreprend de le réaliser dans la société, aussitôt il est entraîné à des actions sublimes ou folles.

[1] Extrait des *Prolétaires*, *par Henri-Guillaume Bensen*. La 8me livraison de la 2me année de la Revue contient l'Introduction de cet ouvrage remarquable, auquel nous continuerons d'emprunter les parties les plus intéressantes.

Digitized by Google

Un des plus bizarres de ces rêves est le *Chiliasme* qui passe déjà depuis des siècles, pareil à un fantôme, à travers la communauté chrétienne. L'apocalypse parle de cette doctrine, personne ne la comprend bien, et cependant plus d'un sage et même un père de l'Église, le savant Lactance, l'ont adoptée.

« Six mille ans après la création du monde, dit cette doctrine, quand la perversité se sera répandue partout et que de grands maux ravageront la terre, l'Antéchrist apparaîtra pour s'emparer du gouvernement des hommes. C'est alors que le Christ viendra comme maître et roi, il vaincra l'Antéchrist, ressuscitera les saints trépassés qui habiteront, avec les hommes pieux encore vivants, la nouvelle Jérusalem placée au milieu de la surface terrestre : ce règne du Christ durera mille ans. Comme pendant ce temps Satan et tous les Démons seront enfermés, il n'y aura dans la nouvelle Jérusalem que joie et félicité. Les animaux seront tous apprivoisés, le miel coulera des rochers, le vin dans les ruisseaux, etc.

« Après ce règne aura lieu le jugement des impies, et la fin du monde par le feu, etc. etc. » Rien ne serait plus facile que de calculer l'époque à laquelle tout cela doit arriver, si les savants étaient bien d'accord sur l'époque de la création du monde. Bien des calculs ont déjà été faits. Dans les premiers siècles après le Christ, on attendit ce règne de mille ans pour le moment de la chute de l'Empire romain; mais après celui-ci vint le moyen-âge qui dura un peu plus de mille ans et qui, certes, n'offrit pas le spectacle d'un gouvernement de Saints. Vers l'an mil on attendit de nouveau dans une anxiété profonde. Cette croyance fit alors à beaucoup de personnes entreprendre le pèlerinage de Jerusalem.

Il n'est donc pas étonnant de voir cette vieille croyance se réveiller avec une nouvelle force, et séduire beaucoup de monde dans les premières années de la réformation, où tant de choses extraordinaires eurent lieu, où la misère des peuples avait atteint un si haut degré, où l'empire de l'Eglise Romaine était ébranlé dans sa base.

Nous l'avons déjà dit. Ce ne sont pas Luther et Mélanchton qui seuls produisirent la Réformation ; elle était le résultat d'un mouvement depuis longtemps préparé et devenu alors nécessaire. Rien de plus naturel que de voir s'y mêler aussi des tisserands, des franciscains, des paysans éclairés, de simples curés de villages isolés au milieu des montagnes : on avait des visions et des tentations du

Digitized by Google

démon, on faisait imprimer des missives satyriques et polémiques, des dialogues, des écrits de toute espèce; on présentait des adresses, on parcourait le pays en prêchant; on envoyait des apôtres. En un mot, toutes les têtes furent en travail, les idées les plus diverses se manifestèrent dès que la première impulsion fut donnée.

Il arriva donc que, vers l'année 1521, quelques individus se réunirent pour se communiquer leurs opinions sur des passages de l'Écriture, pour se faire part de leurs visions. A leur tête se trouvaient Nicolas Storch, Marx Stübner, Martin Cellarius : cette réunion était presque entièrement composée de tisserands ou de gens d'autres métiers ; peu d'entre eux possédaient, comme Thomas Munzer, quelque instruction littéraire. On croit que dès ce moment, invoquant des révélations particulières, ils ont établi la doctrine, qu'on devait tuer tous les impies et fonder un nouvel empire dans lequel les hommes pieux seuls seraient admis.

Ils rejetèrent aussi le baptême des nouveaux-nés comme avant eux beaucoup d'autres, et même le père de l'Église Tertullien, l'avaient fait. Chassés de la ville à cause des troubles qui avaient eu lieu, trois des prophètes de Zwickau se rendirent à Wittenberg pour faire des prosélytes dans le siége principal de la réformation.

Melanchton lui-même leur accorda pendant quelque temps son attention ; il ne savait pas bien comment il devait les traiter : un esprit particulier paraissait se révéler en eux. Badenstein, surnommé Carstadt, prenant ouvertement leur parti, enseignait :

« Sans une révélation céleste personne ne peut devenir ami de Dieu. » — « Faire un métier vaut mieux que posséder toute la science; » et cette dernière sentence fut aussitôt mise en pratique par le docteur. Chassé de la ville à cause de la destruction des images et pour différentes querelles qu'il eut avec Luther, Carstadt revint à Wittenberg, se rendit à Strasbourg et de là à Rotenbourg sur le Tauber, où il prit une grande part à l'insurrection des paysans de la Franconie orientale.

Pendant ce temps Thomas Munzer était allé à Nurenberg, de là en Suisse et dans les contrées de la Souabe situées sur le lac de Constance. Balthazar Hubmaier et beaucoup d'autres y adoptèrent sa doctrine, et il paraît que le second baptême devenait alors le symbole extérieur de la réception des frères qui se proposaient de fonder le nouveau royaume du Christ.

Digitized by Google

Peu de temps après Thomas Munzer essaya de fonder le règne des Saints, à Malhouse; mais le succès ne répondit pas à son zèle.

Cette nouvelle secte à laquelle on donna le nom d'Anabaptistes, se répandit néanmoins très-rapidement. Dans les contrées situées entre l'Alsace et la Moravie il existait environ 50 communautés considérables, et ce fut surtout dans les villes maritimes, depuis les Pays-Bas jusqu'à Dantzick, qu'elles prirent un développement important.

A toutes les époques, ne l'oublions pas, on confond dans le même parti tous ceux qui contribuent à un mouvement social, pour les condamner tous sans distinction. On n'examine pas si un pareil mouvement ne devait pas nécessairement avoir lieu, comme le flux suit le reflux : on ne songe pas à rechercher si beaucoup de ceux qu'on regarde comme appartenant au parti persécuté, n'ont pas été guidés par les plus nobles intentions, animés par les convictions les plus pures; on oublie que l'enthousiasme et le fanatisme se touchent très-souvent; que ce sont précisément des hommes d'un esprit très-élevé qui sont entraînés, aussi facilement que les fanatiques de toute espèce, par un mouvement social, tandis que les hommes indolents et stupides se doutent à peine de son existence. Mais la foule ignorante trouve très-commode de les confoudre tous dans le même nom de parti : cela lui épargne la réflexion et l'examen.

C'est ce qui arriva aux Anabaptistes, quoiqu'ils fussent dès leur origine divisés en plusieurs partis selon les dogmes particuliers prêchés par les principaux prophètes et adoptés par les divers néophytes.

Il n'existait pas un système uniforme de croyance. Sans vouloir entrer dans l'examen de leurs dogmes, tantôt rationalistes, tantôt mystiques, concernant l'eucharistie, le baptême et d'autres mystères de la religion, nous pouvons néanmoins bien distinguer les Anabaptistes modérés de leurs frères exaltés.

Au dire de leurs adversaires mêmes, les premiers se distinguaient par une vie extrêmement morale : sobres, simples dans leurs vêtements, prudents dans leurs discours, ils faisaient avec un grand zèle des œuvres pieuses; Thomas Beza, leur adversaire le plus violent, reconnaît que plusieurs d'entre eux étaient plus dignes de pardon que de châtiment.

Des auteurs impartiaux rapportent, qu'ils menaient une vie

Digitized by Google

humble et simple et pleine de renoncement. La mort était regardée par eux comme le plus grand bien, les richesses leur semblaient sans valeur. Renonçant à toute lutte, ils ne portaient pas d'armes et ne prêtaient pas de serment : ils regardaient le bonheur terrestre comme un malheur, et se glorifiaient de la pauvreté et des souffrances ; ils supportaient avec patience les peines et les persécutions et ne recherchaient que les choses divines. Ils invoquaient fréquemment les paroles de la bible (ce qui confondait les idées de bien des gens) et attribuaient à la prière la plus grande puissance ; par elle seule ils croyaient pouvoir vaincre le mal et obtenir de Dieu l'accomplissement de leurs souhaits : pour tous les maux, pour toutes les afflictions du présent, ils attendaient dans l'avenir un dédommagement ; ils demandaient pour la vie terrestre la communauté des biens comme elle existait aux temps des apôtres. Telle est à peu près l'esquisse de la vie des Anabaptistes.

Mais pourquoi ces cruelles persécutions de cette secte aussi bien de la part des Luthériens et Zwingliens que des catholiques, si les Anabaptistes menaient en effet une vie pieuse, simple, paisible ? C'est que ces pauvres gens avaient une faiblesse qu'on pardonne difficilement. Ils croyaient posséder *seuls* la vérité et être, par leur manière sévère de vivre, meilleurs que les autres ; ils parlaient ouvertement de la corruption de toutes les classes, et de toutes les affaires religieuses ; ils prêchaient à tout le monde sans distinction la nécessité de faire pénitence. Mais ce qui leur fit plus de mal encore, c'est qu'ils blamèrent les prêtres de toutes les confessions.

Ils parlaient de la vie sensuelle et luxurieuse du clergé, d'une manière qui ne pouvait lui plaire ; ils montraient que Luther n'avait pas radicalement aboli les usages papistes ; ils rappelaient qu'un bon arbre devait aussi porter de bons fruits. Au grand scandale de tous, ils demandaient que le prédicateur n'eût aucun privilége sur les membres de la communauté et qu'en se conformant aux paroles de l'Évangéliste Mathieu (xx, 8), il ne reçût aucun traitement.

Il n'était donc pas étonnant qu'on entendît de toutes les chaires crier et prêcher contre les Anabaptistes, au point que le prince ou les magistrats devaient mettre des bornes au zèle sacré du clergé. C'est ainsi que Philippe Landgraf de Hesse déclara qu'il fallait bien chasser du pays les Anabaptistes, si l'on ne pouvait les convaincre d'erreur, mais qu'on ne devait cependant pas les punir plus sévère-

Digitized by Google

ment, « puisque la foi était un pur don de Dieu et ne dépendait « pas de la volonté de l'homme. » Luther au contraire écrit dans une lettre furieuse : « On ne peut dompter ces monstres ni par le « glaive ni par le feu. Ils sont prêts à abandonner femmes, enfants, « maison et tout ce qu'ils possèdent. » Et en effet les Anabaptistes eurent plus d'une occasion de prouver leur patience dans la souffrance, et leur joie dans la mort la plus terrible, vertus que Mélanchton, dans sa pensée étroite, attribue à l'influence de Satan.

On prétend qu'en peu d'années plus de deux mille Anabaptistes, hommes et femmes, ont été brûlés, décapités ou noyés.

Qu'on se souvienne de l'état d'oppression dans lequel vivait à cette époque la classe inférieure du peuple. Le siècle trop agité, la nature du peuple allemand trop énergique rendaient impossibles cette indolence hébêtée, cette résignation morne avec lesquelles le véritable esclave se soumet à son sort.

Une forte oppression produit ou une réaction violente (la guerre des paysans) ou un renoncement moral si sublime qu'il brave toutes les rigueurs du sort. Au commencement les pauvres gens se réunissaient dans des lieux solitaires et se consolaient par leur espérance d'une vie future; mais peu à peu un mouvement enthousiaste s'empara de ces Anabaptistes si résignés : une pareille disposition n'avait plus apparu depuis la mort de Munzer. Les espérances de voir établir le royaume du Christ se changèrent en tendance de le fonder immédiatement sur la terre, et, dès qu'ils crurent avoir trouvé dans la ville de Munster la nouvelle Jérusalem, ils essayèrent sérieusement de fonder, comme un premier pas vers le glorieux règne du Messie, un royaume auquel devaient être soumis tous les empires du monde.

Munster, une des plus belles villes de la Westphalie, florissante par le commerce et l'industrie de sa nombreuse bourgeoisie, située dans une excellente contrée, bien fortifiée, remarquable par sa magnifique cathédrale et d'autres édifices antiques, était alors le siége d'un évêché et d'un clergé possédant de riches dotations.

Les prétentions insatiables du clergé y étaient la cause, comme presque partout, de luttes perpétuelles avec la bourgeoisie qui lui reprochait sa vie luxueuse. Les prêtres y vivaient ouvertement en concubinage, et des filles d'honnêtes familles même entraient avec eur dot et au su de tout le monde dans les maisons des prêtres. De

Digitized by Google

bonne heure on lut à Munster les écrits de Luther : la disposition d'esprit qui régnait parmi les habitants les fit accueillir favorablement par un grand nombre. Déjà, pendant la guerre des paysans, la bourgeoisie avait présenté au Conseil de la ville 32 articles demandant l'amélioration des affaires de la commune et la réforme du clergé. Entre autres choses, on demanda alors que *ces femmes des prêtres* dussent être reconnaissables par un costume particulier, afin que d'honnêtes filles ne fussent plus séduites par le luxe que les prêtres fournissaient à leurs maîtresses. Deux ans plus tard il y eut de nouveaux troubles dans lesquels se fit remarquer Knipperdollink, riche fabricant de drap, homme aimant le faste et mal famé. La véritable réformation ne commença qu'en 1530, lorsque Bernhard Rothmann se mit à la prêcher.

C'était un homme plein de talents, mais aimant la lutte et excentrique ; il entretenait les bourgeois dans une excitation perpétuelle. Malgré toutes les plaintes du clergé et les ordres de l'évêque, il sut, protégé par un parti armé, se maintenir ouvertement. Les menaces de l'évêque n'empêchèrent pas la réformation de faire des progrès, et lorsque les bourgeois opiniâtres, ayant eux-mêmes pris des troupes à leur solde, eurent remporté quelques avantages, le nouveau prince de l'église, le comte François de Waldeck, se vit forcé de faire par la médiation du Landgraf de Hesse une convention avec les bourgeois obstinés (14 février 1533), par laquelle il leur accorda la liberté religieuse. Rothmann fut placé comme super-intendant à la tête de l'Église évangélique.

Pendant ce temps un prophète des Anabaptistes, Melchior Hoffmann, ouvrier pelletier, que ses adhérents déclaraient être le prophète Élie, revenant de ses excursions à Strasbourg, où tous les mouvements religieux avaient en général du succès, avait prêché le premier la doctrine de la nouvelle Jérusalem et s'était refugié dans la Frise orientale, où il fonda plusieurs communautés.

Lorsque Hoffmann, effrayé par les persécutions et trompé dans ses prédictions, commença à être ébranlé, Jean Matthiesen, boulanger d'Harlem, consacré comme évêque par Hoffmann, s'érigea en chef indépendant et envoya partout des apôtres. La nouvelle doctrine se répandit aussitôt dans le pays de Munster. Luther qui surveillait avec beaucoup de soin l'orthodoxie des réformés, les exhorta de bonne heure à se mettre sur leur garde, mais ce fut en vain.

Digitized by Google

Rothmann, cet esprit bizarre, tourmenté d'ailleurs par des malheurs conjugaux, commença bientôt une polémique avec les réformés sur le baptême des enfants, quoiqu'il eût autrefois prêché contre les Anabaptistes. La polémique avec ses adversaires et surtout l'affluence d'un nombreux auditoire qui accourait de tous les côtes pour l'entendre, le conduisirent rapidement plus loin sur la nouvelle voie. Au mois de novembre 1533, il se trouva déjà à la tête d'un nouveau parti qui le protégeait par la force des armes contre le Conseil de la ville et les bourgeois attachés à la religion évangélique.

Telle était la situation de Munster, lorsque vers la fin de l'année 1533, deux Hollandais, Bartholamée et Eberhard, apôtres de Matthiesen, y arrivèrent et prêchèrent la doctrine du royaume des Saints et de l'Anabaptisme; le second baptême fut enseigné comme la consécration nécessaire pour entrer dans le nouveau royaume, de même que la pénitence fut regardée comme la préparation intérieure. Les prophètes exposèrent encore d'autres doctrines nouvelles, sur le sens desquelles on n'est pas bien d'accord. Ils ne demandèrent pas encore la communauté des biens, mais ils exigèrent que personne ne prît l'intérêt d'un capital, que chacun fît le samedi le calcul de son revenu et qu'il remît le superflu à la communauté chrétienne. — Le savant Jean Cochaeus en rapportant ces détails fait la remarque qu'il ne fallait pas se laisser séduire par cette apparence hypocrite, car quiconque aurait le désir d'une vie édifiante et de la communauté des biens, n'avait qu'à entrer dans un couvent où elle était mieux organisée.

Toute la disposition de cette loi des Anabaptistes démontre qu'elle n'était calculée que pour de pauvres travailleurs qui vivent d'un salaire momentané, car un pareil règlement eût été tout à fait inapplicable à des industriels plus grands, chez lesquels existe naturellement le désir de réunir des capitaux pour agrandir leurs entreprises.

Aussi ce furent justement les prolétaires indigents qui embrassèrent avec ardeur la nouvelle doctrine; les bourgeois plus aisés montrèrent beaucoup moins d'enthousiasme. L'espoir de mener, dans ce royaume des Saints, une vie heureuse, exempte de soucis, de labeur et de souffrances, s'éduisait les ouvriers.

Cet enthousiasme fit beaucoup moins de progrès chez les paysans dont le caractère est plus vigoureux.

Au commencement, la propagation de la nouvelle doctrine n'eut

Digitized by Google

lieu qu'en secret. On se rassemblait au milieu de la nuit dans la maison de Knipperdollink, et, comme c'est toujours le sort de ces conventicules secrets, ils furent accusés de se livrer à des pratiques licencieuses et honteuses, sans qu'on puisse cependant prouver ces accusations.

Le public fut fort scandalisé lorsque les Anabaptistes déclarèrent ouvertement toutes les cérémonies de l'Église des inventions de l'Antéchrist et de Satan, que les femmes rebaptisées quittèrent leurs maris non convertis, et que sept religieuses reçurent le nouveau baptême.

Rothmann avait de bonne heure adopté cette nouvelle doctrine et la soutenait de toutes ses forces.

Il se montrait dès lors plus mesuré dans sa conduite et exhortait toujours à la modération, à la miséricorde. Sa renommée fit, à la nouvelle doctrine, bien des prosélytes parmi les bourgeois d'un rang plus élevé.

Ce fut d'abord en secret que se répandit la doctrine, que les fidèles devaient se réunir en un seul endroit pour entreprendre de là l'extermination des impies. Enfin le Conseil de la cité et les citoyens paisibles s'aperçurent avec effroi que leur ville se remplissait de plus en plus d'une foule étrangère, venue de la Westphalie et de la Frise : déjà ces hommes ne se gênaient plus pour dire hautement que Munster était la nouvelle Jérusalem.

Le 13 janvier 1534, Jean Bockelsohn, tailleur de Leyde, arriva à Munster, accompagné d'un autre apôtre anabaptiste, Gerhard Tom Kloster, ouvrier relieur.

Jean était alors agé de 25 ans, d'une taille élevée, bien fait, aux traits agréables, éloquent et instruit. La nature l'avait doué de grands talents, quoiqu'ils ne fussent pas développés par l'éducation; il composait néanmoins des drames et les exécutait lui-même; il était aimé des femmes et avait beaucoup voyagé malgré son jeune âge. Il n'aimait pas beaucoup le travail manuel et il avait été, en dernier lieu, cabaretier à Leyde; dans sa maison, *Aux trois harengs*, se réunissaient alors de joyeux compagnons. Peu de semaines après, le prophète suprême, accompagné de sa jeune et belle femme, appelée Divara, arriva aussi à Munster, et alors l'entreprise commença d'une manière plus large.

Le 8 février, Kulle, moine d'Harlem, parcourut les rues, comme un

Digitized by Google

possédé, en criant : « *Faites pénitence !* » D'autres l'imitèrent. Le lendemain au point du jour, 500 Anabaptistes occupent l'hôtel de ville, s'emparent des armes et des positions importantes du voisinage et placent des pièces d'artillerie pour leur défense.

Les bourgeois du culte évangélique se réunissent dans le cimetière et, secourus par les paysans levés sur leurs ordres, ils forment une masse supérieure en nombre aux Anabaptistes. Cependant chaque parti craint de commencer l'attaque.

Les Anabaptistes s'inspirent du courage par les visions les plus bizarres. Des enfants de sept ans même prophétisent sur le marché. Pendant deux jours on reste en présence sans tenter une action, lorsque la nouvelle arrive que le prince évêque marche sur la ville avec une bonne cavalerie. Alors beaucoup des bourgeois réformés conçurent des craintes et, comme M. Fabricius, honnête prédicateur de la Hesse, les exhortait avec des prières incessantes, à ne pas répandre du sang, ils se laissèrent entraîner par de faux amis à conclure un arrangement avec les Anabaptistes. La convention portait que tout le monde devait pratiquer sa religion sans nuire à son prochain. Le prince-évêque fut exclu de ce traité.

Mais déjà le lendemain les femmes recommencent leurs convulsions et leurs cris ; des bourgeois plus craintifs quittent la ville. Alors Rothmann envoie une missive ouverte aux Anabaptistes des environs : il leur était enjoint de se réunir pour ériger le nouveau temple et la vraie foi. Pourtant en compensation de ce qu'ils abandonneraient, on leur promit de riches dédommagements. On obéit et de tous côtés on arrive en foule à Munster.

L'élection de Knepperdollink et de Vieppenbrock, deux des plus fougueux Anabaptistes, comme Bourgmestres, fut un coup décisif. On commença alors par détruire et piller les églises et les couvents de la ville ; ensuite Mathiesen s'étant écrié : « *Chassez les enfants d'Esaü,* l'héritage *appartient aux enfants de Jacob ;* » la foule furieuse se mit à justifier la nouvelle Jérusalem par l'expulsion des bourgeois non Anabaptistes. Les citoyens les plus riches, les plus honnêtes, furent privés de tout leur avoir, chassés impitoyablement avec femmes et enfants, au milieu d'une bourrasque de neige, et la ville resta aux mains des Anabaptistes.

Le charmant royaume communiste de ce siècle était donc établi. Nous serions entraîné trop loin si nous voulions décrire en détail sa

Digitized by Google

lutte remarquable contre les princes voisins qui cherchèrent à dompter la ville dangereuse, par le glaive et la famine : les Anabaptistes employèrent à leur défense tout ce que le génie et la résolution la plus courageuse pouvaient offrir. Pour disposer en leur faveur l'opinion publique si puissante pour convertir même des princes, ils répandirent de nombreux écrits dans lesquels ils mêlèrent à des arguments ingénieux et à des vérités incontestables des textes de la Bible, cités avec adresse, expliqués selon l'esprit du temps et pris surtout dans les prophètes de l'Ancien Testament; des exhortations fanatiques y étaient ajoutées pour éveiller les espérances de la masse opprimée. Dans leur polémique avec les théologiens, les Anabaptistes avaient une supériorité incontestable; ce qu'il faut surtout attribuer à Rothmann, homme doué de beaucoup de talents. En outre on envoyait aux villes et aux villages des environs de petits traités (p. ex. de la vengeance) qui provoquaient la classe inférieure à une insurrection immédiate. Leur plus grande espérance était fondée sur les apôtres qu'ils envoyaient de temps en temps pour obtenir du secours et qui tous montrèrent un courage étonnant pour braver la mort, et dont plusieurs faisaient preuve d'une grande adresse. Plus d'une fois des communautés communistes essayèrent de se réunir pour pénétrer dans Munster. Le vaillant Johann Van Greel était presque parvenu à s'emparer d'Amsterdam, entreprise qui aurait eu des suites incalculables, car le parti des Anabaptistes était alors très-fort dans les Bays-Bas. Johann Van Greel avait eu l'audace de se rendre auprès de la gouvernante des Pays-Bas; il lui avait communiqué un plan pour s'emparer rapidement de Munster, si on lui permettait d'enrôler des troupes pour y conduire une armée. Il sut ainsi inspirer de la confiance et réunir des forces sans en être empêché.

Déjà 600 Anabaptistes conduits par lui avaient pris l'Hôtel-de-ville d'Amsterdam, tué les soldats qui le gardaient, et parcouraient la ville, lorsqu'un accident empêcha leur succès complet. Un des soldats s'était réfugié dans la tour en retirant la corde de la cloche et il rendit ainsi impossible aux Anabaptistes de sonner le tocsin qui devait donner à leurs frères armés le signal d'entrer dans la ville. Les bourgeois eurent le temps de se réunir et de vaincre les insurgés, mais non sans peine.

Ce ne fut que par la vigilance incessante des magistrats et des

Digitized by Google

souverains qu'on put prévenir ou vaincre les insurrections souvent renouvelées.

Les événements intérieurs de Munster, surtout ceux qui étaient le résultat des doctrines des Anabaptistes sur la propriété, ainsi que les changements des formes gouvernementales et leur nature ont pour nous un intérêt beaucoup plus grand. Car le véritable élément religieux et politique pouvait enfin se développer, dans cette ville, librement et avec une complète indépendance.

Au commencement on avait conservé dans son ancienne forme le bourgmestre et le conseil communal, et tout paraissait marcher bien. Les hommes en état de porter les armes étaient organisés en compagnies commandées par des chefs, et toutes les mesures étaient prises pour la défense de la ville. On établissait une fabrique de poudre et une fonderie de canons, des femmes mêmes travaillaient courageusement aux ouvrages de terre qui devaient compléter les anciennes fortifications. Mais Matthiesen, le principal prophète d'Harlem, dont la parole dominait l'assemblée de la commune, gagna rapidement plus d'autorité que tous les autres. Il fit apporter au marché et brûler tous les instruments de musique, les cornets à jeu et les cartes, afin que personne ne se livrât à des plaisirs mondains : cette mesure fut approuvée. Il ordonna de transporter dans certaines maisons de chaque paroisse tous les biens mobiliers des émigrés, pour les remettre à la garde de sept Diacres consacrés pour cette fonction : son ordre fut exécuté. Hubert Ruscher, forgeron dont le simple bon sens ne put comprendre un tel genre d'administration, fut tué publiquement sur le marché par le prophète, et personne n'osa plus faire la moindre objection. Sur les ordres de ce prophète d'Harlem, on apporta sans murmurer, à l'hôtel de ville, tout l'or et tout l'argent tant monnayé qu'en barres, de même que les parures précieuses des riches bourgeoises. Tous les livres, à l'exception de la Bible, furent brûlés sur le marché; leur valeur dépassait 20,000 florins. Les magnifiques maisons des bourgeois expulsés furent données aux fidèles, et tout le monde trouva naturel de voir des valets et des servantes occuper les maisons de leurs anciens maîtres. Mais Matthiesen devint la victime de sa témérité. A Pâques (1534), il osa, comme un nouveau Gédéon, mettre en fuite avec une faible troupe les assiégeants; ses soldats cédèrent au nombre des ennemis et Matthiesen resta sur le champ de bataille.

Ce fut alors Johann Bockelsohn qui consola le peuple, en disant

Digitized by Google

que depuis longtemps le St-Esprit lui avait révélé que Matthiesen était destiné à mourir pour le royaume de Dieu. Le bourgmestre Knipperdollink essaya aussi de se produire avec des révélations divines. Il fit cette déclaration : « Tout ce qui est élevé doit être « abaissé, ce qui est bas doit être relevé ; » il ordonna en conséquence de démolir les flèches des tours d'église. Ce ne fut pas une œuvre facile, mais comme on pouvait maintenant placer de l'artillerie sur les fondements solides de ces flèches, la chose ne parut pas trop déraisonnable. Mais Jean de Leyde traversa les plans de ce nouveau prophète qui cherchait à s'élever. Le St-Esprit m'a révélé, annonça-t-il, qu'en vertu de la sentence du premier bourgmestre, celui-ci devait, maintenant, prendre la fonction la plus basse, celle de bourreau. Knipperdollink reçut sans faire une observation le glaive du bourreau des mains du prophète et en fit désormais un usage énergique.

Bockelsohn dont la popularité et l'autorité augmentèrent toujours, entreprit alors de renverser l'ancienne constitution pour s'ouvrir la route à lui-même. C'était un coup d'état de prophète. Au milieu de la nuit le nommé Jan Beukelcz parcourut tout nu les rues en criant à tue-tête : « Faites pénitence et convertissez-vous. »

Il tombe par terre comme évanoui. Ses partisans remplis d'affliction le relèvent, mais il a perdu la parole; il fait connaître par écrit que le Seigneur la lui rendra dans trois jours.

Au moment indiqué tout le peuple s'assemble autour de lui. Il prononce alors, en vertu d'une révélation, l'abolition du Conseil actuel et choisit, parmi ses plus intimes, 12 anciens des tribus d'Israël auxquels il remet tout pouvoir. Rothmann prêche et célèbre cette constitution comme l'image fidèle de celle du peuple élu ; le prophète remet à chacun des Anciens « *le glaive de la justice,* » comme symbole de leur dignité; le peuple prie et entonne le cantique des louanges.

L'acte politique était accompli.

Sans retard les Anciens publient des tables de lois basées sur les principes établis par Moïse. La plupart des délits, comme le blasphème, l'adultère, la débauche, la désobéissance envers les magistrats, le vol, le brigandage, la calomnie, etc, sont punis de mort, étant contraires à la doctrine du Christ. Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est la complète communauté des biens organisée jusque dans les moindres détails. Les métiers sont regardés comme des fonctions de la commune. On donne les noms des cordonniers et des

Digitized by Google

tailleurs qui sont obligés de travailler pour la communauté; de même on indique les forgerons et les serruriers. Les repas se font en commun et aux frais de la société; à table les sexes sont séparés : certaines personnes sont chargées de fournir le pain, la viande, le vin et la bière. Un ordre fixé par la loi doit être observé dans la variation des mets. Pour le moment la défense de la ville est l'occupation principale.

Peu de temps après, le prophète fit un pas de plus. Soit pour anéantir tout souvenir de l'ordre des choses antérieur, soit pour s'emparer de la belle Divara, veuve de Matthiesen, il proposa qu'il fût permis à tout le monde de prendre, d'après l'exemple des Patriarches, plusieurs femmes. Cela répugna d'abord aux sentiments innés de beaucoup de personnes; Rothmann même exprima des doutes sur cette doctrine. Jean, plein de colère, jeta sur le sol son habit et le nouveau testament en jurant que son opinion était la véritable; car, disait-il, elle m'a été révélée par Dieu le père; il menaçait les opposants de la colère de Dieu. Les prédicateurs se soumirent alors et recommandèrent la nouvelle institution.

Le petit nombre d'hommes raisonnables qui restait encore, se réunit alors : ils étaient environ 200, ils surprirent pendant la nuit, le prophète et les prédicateurs pour les livrer en même temps que la ville à l'Évêque.

Mais leur plan échoua par le prompt soulèvement des fanatiques. Rothmann donna alors l'exemple, et prit encore deux nouvelles épouses.

Vingt-sept apôtres qui partaient un jour en mission, ne laissèrent dans la ville pas moins de 124 femmes.

Du reste les femmes paraissent avoir été contentes de cet état de choses ; car c'étaient-elles qui amenèrent les pièces d'artillerie contre ceux qui s'étaient soulevés à cause de la polygamie. La satisfaction des femmes s'explique d'ailleurs par la circonstance qu'il y avait dans la ville un beaucoup plus grand nombre de femmes que d'hommes. Il y avait 2100 hommes en état de porter les armes et 5000 femmes.

Cet excédant pouvait provenir de ce que beaucoup de femmes échappées à leurs maris et un grand nombre de filles des environs s'étaient rendues à Munster.

Du reste les femmes montrèrent dans la défense de la ville une

Digitized by Google

activité et un courage remarquables. Les couronnes de poix enflammées, qu'au moyen de crochets de fer elles jetèrent autour du cou des ennemis, les chaudières de chaux vive qu'elles versèrent sur eux, produisirent beaucoup d'effet. On vit aussi de jeunes garçons dans les rangs des défenseurs se servir de l'arc avec beaucoup d'adresse. Cette commune guerrière et religieuse était animée d'une ardeur qui excitait toutes les forces de l'homme. Une nouvelle Judith (Hille Feike), belle et bien parée, sortit de la ville pour tuer le prince évêque. Mais on prévint ses dessins et elle fut exécutée. —

Dès que dans la ville même il n'y avait plus de parti à combattre, bien de ces esprits fanatiques devaient se réveiller comme d'un rêve; et comme le désordre ne faisait qu'augmenter, ils commencèrent à désirer une organisation plus forte. Ce fut sans doute ce sentiment, plutôt qu'une convention secrète, qui engagea Dusentschur, le nouveau prophète, à proclamer la royauté dans la nouvelle Sion et à placer Johann Bockelsohn sur le trône de David. Celui-ci se prosterna, demanda à Dieu la sagesse nécessaire pour gouverner, et annonça, que cette élévation lui avait été depuis longtemps révélée par le St-Esprit, mais qu'il s'était tu pour ne pas paraître vouloir usurper le pouvoir. Le peuple témoigna sa satisfaction.

Il serait difficile de dire jusqu'à quel point Jean de Leyde crut lui-même au caractère divin de son élévation. Un fanatique de cette espèce se trompe ordinairement plus lui-même que les autres. Ne faut-il pas qu'il en soit ainsi avec Jean de Leyde, qui osa entreprendre une œuvre aussi terrible, aussi hasardeuse; qui disait hautement qu'il étendrait son règne sur toute l'Allemagne et qu'à l'aide de celle-ci il soumettrait toutes les autres nations; qui se mit en effet à l'exécution de ce plan et montra dans le choix des moyens une grande intelligence. N'est-ce pas d'ailleurs un phénomène ordinaire, qu'un succès momentané ou une position obtenue par le hasard, éveille dans l'homme la conviction qu'il est appelé par un décret divin, et que tout adversaire commet un crime?

En établissant son royaume, Jean montra un grand tact politique. Il choisit ses hauts fonctionnaires parmi ceux qui pouvaient lui devenir dangereux par leur autorité sur le peuple. Il nomma *Tilbeck*, grand-maréchal de la cour; *Rothmann*, orateur; *Knipperdollink*, gouverneur, etc. Le conseil intime fut composé des prédicateurs et des fanatiques les plus importants: ils furent liés de cette manière

Digitized by Google

à la cause de Jean ; deux gentilshommes, qui s'étaient joints aux Anabaptistes, Gerlach de Wullen et Lambert de Liége, furent nommés généraux en chef, de sorte qu'il y eût même une trace de noblesse à cette cour singulière. En établissant l'étiquette et la pompe royale, Jean montra autant de talent que de goût. Les riches vêtements et les ornements enlevés des églises et des couvents, les objets de luxe des femmes qui avaient été remis, et les biens communs déposés dans les magasins, fournirent en abondance tout ce qui était nécessaire pour rendre brillante la nouvelle cour.

Trois fois par semaine, Jean se rendait en pompe au marché pour y exercer la justice. Monté sur un cheval couvert de harnais d'or, portant une couronne d'or garnie de diamants et au cou une magnifique chaîne à laquelle pendait un globe d'or percé de deux glaives, comme symbole de sa dignité, vêtu des étoffes les plus riches, il était accompagné d'une suite brillante, et le cortége s'avançait aux sons d'une musique retentissante : les vingt-quatre gardes-du-corps du roi avaient alors de la peine à éloigner la foule qui accourait pour admirer *le roi juste du nouveau temple* : c'est le titre que Jean avait pris.

Arrivé au marché, il montait sur un riche trône, couvert de tapis de pourpre et de coussins de soie et d'or : quiconque avait une plainte à porter devait se prosterner deux fois avant de parler. C'étaient presque toujours d'ignobles affaires de mariages causées par la polygamie, qu'on exposait avec la plus grande impudeur et qui étaient examinées dans leurs moindres détails.

Le harem de Jean fut l'objet de ses soins particuliers : il s'y livrait aux voluptés orientales les plus raffinées. A part *Divara*, qui, ornée d'une couronne royale, partageait sa dignité, Jean avait successivement pris seize femmes choisies parmi les plus belles jeunes filles de la ville.

Les gens de la cour, parmi lesquels se trouvait même un boulanger royal, avaient tous une position très-agréable ; tous avaient un costume magnifique. Les douze apôtres ou anciens, autrefois vêtus avec une si grande simplicité, se montraient maintenant couverts de soie et de pourpre.

Tant que les provisions existaient en abondance, les Anabaptistes, retranchés derrière leurs fortes murailles, ne s'inquiétaient guère de leurs ennemis. Mais lorsque ceux-ci élevèrent sept retranchements autour de la ville et qu'il devint toujours plus difficile d'y faire entrer

Digitized by Google

des vivres, la misère s'y fit tout à coup sentir dans toute sa violence. Auparavant déjà les Anabaptistes avaient ensemencé de blé les cimetières et toutes les places publiques.

Ces récoltes ne purent suffire. Le petit nombre de bœufs et de vaches qui se trouvaient encore dans la ville, était réservé pour la table royale ; le peuple dut se contenter de viande de cheval. Déjà on en était venu à manger des chats, des chiens, même des rats, des souris, de vieux souliers et des écorces d'arbre. Néanmoins le peuple ne fut pas ébranlé.

Le roi montra d'ailleurs dans cette situation une grande activité. Les entreprises, dont nous parlions plus haut et qui avaient pour but de rassembler les Anabaptistes étrangers afin de les conduire àla délivrance de la ville, étaient toutes son œuvre. Il se servit de son talent dramatique pour consoler le peuple par des fêtes extraordinaires, par des promesses et des prophéties.

L'assurance même avec laquelle il répondait à toutes les lettres des princes, était faite pour donner de l'énergie à ses partisans. Mais en plusieurs circonstances éclata aussi chez lui la passion sanguinaire : ses adversaires devinrent les victimes de sa rage. Il décapita de sa propre main, sur le marché, une de ses femmes qui voulait le quitter.

La ville offrait le spectacle le plus triste, le plus singulier.

Dans le palais de la cour les femmes du roi sortaient de bains aromatisés, ornaient d'or leurs cheveux, couvraient leur front de couronnes de fleurs, se chargeaient de chaînes d'or et de pierres précieuses pour être conduites solennellement à la couche royale, embaumée et entourée de rideaux d'or, tandis qu'au dehors le pauvre peuple périssait dans les affreuses souffrances de la faim.

On dit que l'horreur de la faim fit qu'on dépeça et sala les cadavres des enfants morts d'inanition.

Sans doute que plus d'un commença alors à réfléchir sur ce résultat de la communauté des biens et de l'égalité.

Le roi lui-même parut devenir inquiet ; il institua douze hommes de confiance comme ducs, auxquels ils assigna des territoires dans la Saxe, les Pays-Bas, etc. Entre temps on soumit à chacun d'eux un quartier de la ville pour le surveiller avec un certain nombre d'hommes armés, et pour empêcher des insurrections.

Mais lorsque le jour des Pâques, qui avait été annoncé par Mat-

Digitized by Google

thiesen comme l'époque de la délivrance, fut arrivé, et qu'au lieu de l'accomplissement de cette prédiction on dut pleurer la mort du prophète et voir la continuation du siége, beaucoup de gens commencèrent à douter des paroles du prophète, disant que « *cette misère était le sacrifice du désert*, » qui devait être offert avant l'avénément de la magnificence du royaume chrétien. Neuf cents personnes, hommes, femmes et enfants, quittèrent la ville et s'établirent dans l'espace qui se trouvait entre les retranchements des assiégeants et la ville. Ces malheureux préféraient vivre des morceaux de pain que leurs jetaient les lansquenets charitables, plutôt que de retourner dans la ville. L'évêque ne se montra pas prince bien clément envers ces pauvres gens. D'accord avec le prince électeur de Cologne et le duc de Clève, il fit décapiter une partie de ces malheureux et distribuer les autres dans les villages voisins.

La situation de Munster était déjà si désespérée, que les Anabaptistes songèrent à faire une sortie et à se frayer, sous le commandement de leur roi, un chemin vers la Hollande.

Mais dans la nuit du 24 juin, au milieu d'un orage terrible, un soldat qui avait déserté de Munster, introduisit dans la ville, par dessus les remparts mal gardés, un corps ennemi, composé de 400 hommes bien choisis, et l'amena sur la grande place devant la Cathédrale.

Les malheureux fanatiques affaiblis par les maladies, exténués par la faim, prirent pour une dernière fois les armes. Des deux côtés on se battait dans les rues, sur les places avec le plus grand courage, avec le plus grand acharnement.

Enfin les Anabaptistes succombèrent au grand nombre de leurs ennemis, toujours renforcés par de nouvelles troupes pénétrant dans la ville. Les plus vaillants, et parmi eux le prédicateur Rothmann, restèrent sur le champ de bataille. Ceux qui s'étaient cachés furent tirés, au bout de quelques jours, de leurs retraites, et les uns tués sur place, les autres exécutés. Parmi ces derniers se trouvait la belle Divara. Le roi Jean fut fait prisonnier au moment où il voulait se retirer avec un petit nombre des siens dans la tour fortifiée de la porte. Lui, Krechting, le chancelier, et Knipperdollink furent réservés pour la torture.

On rapporte que le roi, brisé par les nombreux colloques religieux des théologiens qu'on lui envoyait, mourut dans un état de grande

Digitized by Google

contrition, tandis que les deux autres avaient persévéré jusqu'à la mort dans leur obstination et leur impénitence.

Leur exécution eut lieu sur le marché de Munster où ils s'étaient si souvent montrés dans toute leur splendeur. Après les avoir torturés pendant une heure entière avec des pinces rougies au feu, le bourreau leur plongea un poignard rougi dans le cœur.

Leurs cadavres furent suspendus dans des cages de fer, au bout de la tour de S^{t}.-Lambert. Telle fut la fin de Zéon.

Si l'on considère que les Anabaptistes soutinrent un siége de seize mois, accompagné de toutes les horreurs de la guerre et de la faim; qu'ils supportèrent pendant près d'un an la tyrannie de leur roi, on ne doutera plus de l'immense force qui doit naître, chez les prolétaires, de l'union des idées communistes avec le fanatisme religieux.

Fr. S.

ÉTOILES ET FLEURS.

On n'entendait nul chant d'oiseau mélodieux,
Nulle brise dans le feuillage;
Le vallon s'endormait, odorant et pieux,
Comme une église de village.

Quoique mystérieuse et d'un charme réel,
La nuit semblait être sans voiles;
Les astres d'ici-bas disaient aux fleurs du ciel,
Les fleurs murmuraient aux étoiles:

« Scintillantes lueurs qui, la nuit, diaprez
Des cieux la coupole superbe,
Pensez-vous quelquefois aux pauvres fleurs des prés
Qui vous aiment du fond de l'herbe?...

Digitized by Google

« Répondez, nos parfums montent-ils jusqu'à vous ;
Clartés sous Jéhovah semées ?...
Les senteurs font rêver, vos regards sont si doux ;
Dites : Rêvez-vous, bien aimées ?...

« Nous aimez-vous enfin ?... Songez-vous à vos sœurs ?
Pour nous, graves et recueillies,
Nous penchons tristement nos urnes aux douceurs
De vos lointaines harmonies.

« Mais vous nous dédaignez dans notre fol amour ;
Pour les fleurs vous êtes trop belles.
Que sommes-nous, hélas ! Nous ne vivons qu'un jour,
Dieu vous a faites immortelles !...

« Les anges aux luths d'or vous cueillent pour leurs fronts,
Quand dans les cieux il est des fêtes.
Soyez fières, passez. — Vous brillez, nous pleurons ;
Nous ne sommes que vos poëtes !

« A vous notre parfum, à vous tout le trésor
De notre corolle épuisée !...
Nous voulons vous aimer et vous aimer encor !
A nous le soleil !... la rosée !...

« Non, non, pas de soleil ; des larmes seulement,
Car le jour, les astres timides
Ne s'aperçoivent plus au front du firmament,
Et nos moments sont si rapides !... »

Ainsi chantaient les fleurs. — Toutes pensaient revoir
Leurs sœurs, bleuâtres et chéries.
Hélas ! le soleil vint... splendide !... — Aussi, le soir,
Bien d'entre elles étaient flétries !...

Poëtes, chantez-les sur vos lyres en pleurs,
Vous dont l'amour emplit les âmes !...
Plaignez leur sort... Souvent... les bardes sont les fleurs
Et les étoiles sont les femmes.

Édouard Brahy.

Digitized by Google

LETTRE SUR VENISE.

.... J'hésite presque à vous écrire, tant les idées se pressent dans ce délicieux et intéressant séjour que l'on a appelé la ville des prestiges, la reine de la mer.

Avant de vous parler de Venise, je vais vous dire comment m'est apparue cette ville extraordinaire, et de quelle manière j'y suis abordé; car bientôt elle va perdre son aspect merveilleux, la magie de sa situation maritime. Une année plus tard, et je perdais le panorama de cette ville, j'y arrivais encaissé dans un de ces énormes chars qui, déjà glissant de Padoue aux lagunes, n'attendent que le moment de franchir un pont par lequel l'homme vainqueur de tous les obstacles, paraît se rire des éléments, arrêter leurs fureurs et dire à son tour au flot irrité : « Tu n'iras pas plus loin. » Le chemin de fer de Padoue qui doit se prolonger jusqu'à Milan, ne le cède pas aux routes belges, les voitures en sont beaucoup plus confortables : ce sont des chars dans l'intérieur desquels on peut circuler et se promener, tant ils sont grands et élevés.

Chaque voiture peut contenir plus de cent personnes, toutes assises sur les côtés, de sorte que le centre est toujours libre. Ces chars roulent si facilement et avec tant de rapidité qu'on se croirait en Angleterre, si le ciel était moins beau; déjà cependant à Venise, il a beaucoup perdu de son éclat, de sa pureté et de sa transparence; ce n'est plus le bleu clair, éclatant et vigoureux qui fascine et éblouit dans le midi de l'Italie; c'est une couleur plus pâle, parfois obscurcie par des nuages d'un fond grisâtre, légèrement émaillés aux extrémités ; c'est un ciel vénitien qui pour être moins brillant n'en est que plus varié ; il est tel que nous l'ont représenté les grands peintres de cette école: les horizons que l'on admire dans leurs immenses toiles sont bien ceux que l'on trouve ici. Le charme que la nature s'est plue à répandre sur ces belles contrées, le pinceau l'a

Digitized by Google

fidèlement rendu. Souvent le Titien, bercé dans sa gondole, cherchait au loin des effets nouveaux, que sa main habile crayonnait aussitôt. Ce grand maître s'obstinait à ne prendre ses modèles que dans la nature; faut-t-il s'étonner qu'il ait été le plus grand coloriste de l'Italie? Tout en admirant ces horizons nouveaux pour moi, ces montagnes qui se perdaient dans le lointain avec leurs sommets couverts de neige et dorés par les derniers rayons du soleil couchant, j'arrivais presque sans m'en douter, aux bords de l'Adriatique. Là le convoi s'arrêta : nous étions en face de Venise dont l'aspect inattendu nous frappa de surprise et d'admiration. A la station, je trouvai les omnibus de Venise, de grandes gondoles, c'est-à-dire des barques allongées, pointues, au milieu une petite chambre bien basse, mais assez vaste pour contenir les voyageurs. Il y a trois classes de gondoles, de même qu'il y a trois classes de voitures.

Pour moi, qui venais pour la première fois dans cette ville extraordinaire, je choisis de préférence une barque découverte afin de jouir du panorama de Venise qui m'apparut de loin avec ses tours, ses dômes, ses maisons baignées dans l'eau, comme une ville magique; son aspect est tellement idéal qu'on a peine à en croire ses yeux : au premier abord, on dirait une cité flottante, jouant avec les flots dont elle est entourée de toutes parts. Avant d'y arriver, on longe ce fameux pont dont je vous parlais il n'y a qu'un moment. C'est une construction gigantesque; il n'aura pas moins de trois cent soixante arches; c'est le travail le plus hardi, (si j'en excepte le Tunnel de la Tamise) que l'on ait encore entrepris, et l'on ne sait trop en le voyant, si l'on doit admirer ou blâmer la puissance industrielle qui vient ainsi troubler Venise calme, tranquille et isolée jusqu'ici au milieu de ses lagunes, dont le silence n'est interrompu que par des rumeurs vagues et le tambour autrichien qui a remplacé le chant des gondoliers....

A Venise bien plus qu'ailleurs, les mœurs locales se perdent, les habitudes qui la caractérisaient autrefois, s'en vont peu à peu; le cachet original de ce peuple n'a pas survécu de beaucoup à la chute de son gouvernement. La domination étrangère, minutieuse jusqu'à l'excès, a réformé tout ce qui pouvait rappeler d'anciens souvenirs; elle a déraciné les usages d'autrefois qui n'ont pas tardé à disparaître avec la liberté. Aujourd'hui, la vielle reine de l'Adriatique, est à la veille de perdre sa position exceptionnelle; la conquête indus-

Digitized by Google

trielle va achever ce que la conquête des armes lui avait laissé. J'ignore si la construction de la ligue lombardo-vénitienne répondra à l'attente de la cour de Vienne, je ne sais si le résultat ne démentira pas l'espoir du cabinet autrichien ; il n'en est pas moins vrai que le gouvernement veut relever Venise, et lui donner quelque importance en la ranimant ; il l'a déclaré port franc pour y ramener le commerce qui s'en est éloigné insensiblement et a fini par l'oublier tout à fait, depuis que Buonaparte, général lui-même d'une autre république, a été porter la main sur la plus ancienne république de l'Europe ; depuis qu'il a renversé un gouvernement qui, bien que dégénéré, était respectable encore par quatorze siècles d'existence, de grandeur, de civilisation et d'une prospérité si longue qu'on en chercherait en vain un second exemple.

Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que le chemin de fer puisse ressusciter Venise ; son influence arrêtera sa chute trop rapide, prolongera peut-être de quelques siècles l'agonie d'une ville expirante, sans pour cela, la relever et lui rendre sa richesse et sa prospérité matérielle ; je ne parle pas de sa force et de sa puissance. Les villes, comme les empires, ne brillent que pendant quelques siècles, c'est alors qu'elles sont à l'apogée de leur gloire et de leur puissance ; peu après elles viellissent, on peut en arrêter la décomposition, mais les ranimer, jamais. Il en est ainsi de Venise, la plupart de ses palais sont abandonnés, les familles les plus illustres se sont éteintes ; en général, peu d'entre elles ont survécu à la chute de la république, et les descendants des Dandolo, des Foscari, des Moncénigo, des Laurédan et de tant d'autres chefs illustres, favorisés du sort, n'ont pas aujourd'hui à gémir sur les ruines de leur patrie. Il n'ont laissé à Venise que des palais déserts ; ils n'ont plus de grand que le nom de leurs ancêtres dont le souvenir suffit encore pour rappeler leur splendeur d'autrefois.

Tous ces palais sont minés par l'élément sur lequel ils ont été conquis, et l'élément, vainqueur à son tour, finira par les engloutir dans son sein : un jour, peut être, on dira à l'antiquaire curieux cherchant leurs débris au milieu des canaux comblés : « Là, était le palais Foscari, la maison d'or, les palais Grimaldi, Micheli et tant d'autres chefs d'œuvre d'architecture. » Ces demeures, souvenirs de gloire et de puissance, ne peuvent échapper à la destruction qui les menace. La position de Venise, ne contribua pas peu à sa force. Il

Digitized by Google

ne m'a pas fallu moins d'une heure pour traverser ses lagunes, bas-fonds couverts de sable qui, dans certains endroits, n'ont pas plus de trois à quatre pieds de profondeur. Les sables qui se divisent en plusieurs îlots ont plus d'une fois protégé Venise en arrêtant les flottes étrangères dont les meilleurs pilotes venaient se perdre dans ces lagunes qui s'étendent sur une distance de trente milles, de Venise à Chioggia, ville célèbre par la victoire des Génois, qui, vainqueurs alors, auraient anéanti leur rivale, s'ils avaient pu poursuivre leurs ennemis refugiés dans leurs lagunes.

En débarquant à Venise, je fus obligé de quitter la barque-omnibus pour la vraie gondole, plus étroite, plus légère et plus gracieuse même, si sa petite cabine, revêtue d'une draperie noire ne la faisait ressembler à un catafalque. L'aspect en paraît si lugubre et si triste à celui qui l'aperçoit pour la première fois, que j'hésitai presque à y entrer; mais je fis comme les autres, et je m'en trouvai bien, car l'intérieur de ces barques est si élégant que je ne tardai pas à me réconcilier avec ce nouveau genre de transport. Je ne pouvais deviner pourquoi toutes ces gondoles étaient ainsi drapées de noir; je questionnai mon gondolier qui me répondit qu'autrefois la république avait dû prendre cette mesure et régler par un décret l'ameublement des gondoles, afin d'arrêter le luxe des nobles et d'empêcher la ruine d'un grand nombre de citoyens qui dépensaient des sommes énormes pour l'ornement de leurs barques. Il y eut une époque où toutes les gondoles étaient dorées et ornées des draperies les plus riches, des étoffes les plus précieuses. Depuis le décret, toutes les gondoles devinrent pareilles et entièrement semblables à celle qui me conduisit à ma destination. Je traversai d'abord des petits canaux qui n'avaient rien d'intéressant que la nouveauté du spectacle; mais bientôt je me trouvai au milieu du grand canal; là, l'enthousiasme le plus vif succéda à ce premier moment de froideur; chaque maison était un monument ou pour mieux dire un palais d'architecture différente, de telle sorte qu'en suivant ce grand canal, on croirait passer en revue un musée d'architecture où sont rassemblés et confondus, souvent à quelques pas, tous les ordres; le byzantin avec ses riches ornements, parfois prodigués sans mesure; le mauresque avec son cachet oriental; le gothique, tantôt léger et transparent comme la dentelle, tantôt majestueux et sévère comme nos édifices du nord. La variété de tous ces styles charme l'œil et l'éblouit. Parmi

Digitized by Google

ces monuments, on distingue le fameux palais Pesaro qui, avec ses colonnes corinthiennes et sa façade grandiose, pourrait être le séjour d'un roi ou d'un empereur. Un simple particulier l'occupait autrefois; aujourd'hui plutôt que de l'abandonner, on en a fait un collége. Ses belles salles servent de dortoir à de jeunes écoliers qui s'amusent avec les lambeaux dorés des riches draperies, détachés de ses murs. Tous ces palais de marbre m'apparurent comme un rêve enchanteur; ce sont de ses choses qui semblent créées par l'imagination tant elles paraissent extraordinaires. Le palais Pesaro avait à peine disparu que j'aperçus la maison d'or, ainsi nommée de la richesse des dorures qui en couvraient la façade. Cette antique splendeur perce encore à travers ses murs noircis et couverts de mousse. En face de la maison d'or, je découvris la belle arche du pont du Rialto, chef-d'œuvre d'un architecte de Padoue; au-delà de ce pont, les demeures, plus majestueuses, sont plus dégradées encore. L'une d'elles était devenue la propriété de la duchesse de Berry; bannie de France, elle s'est choisie une retraite à Venise. Les ruines de cette ville, le calme de ce séjour que ne trouble jamais le moindre roulement de voiture, vont bien à ses infortunes, et rendent moins cruel; son long exil; car il est dans le cœur humain de chercher une consolation dans les malheurs d'autrui. Tous les palais aux environs du pont du Rialto sont abandonnés, j'ai vu l'hirondelle faire son nid dans les appartements de l'antique demeure des Foscari, dont la façade se soutient à peine; les croisées, pour la plupart sans vitres, sont ouvertes à tous les vents, ou fermées seulement par des planches. Le premier étage est seul habité, et ses balcons de marbre, élégamment travaillés, sont encombrés de linges mouillés qui sèchent au profit de quelque blanchisseuse, habitant la demeure de ces nobles et malheureux patriciens que l'histoire à surnommés les Stuart de l'Italie.

Je ne vous entretiendrai pas plus longtemps de ce grand canal; si c'était une rue, ce serait à coup sûr, la plus belle de l'Europe. A Venise, chaque siècle est représenté par des monuments de son époque qui, bien qu'abandonnés pour la plupart, n'en sont pas moins remarquables; car ils ont conservé leur aspect, ils sont encore debout; il ne leur manque que l'entretien et le luxe intérieur pour être resplendissants comme autrefois. Je vous avoue, que la vue de ces maisons désertes me remplit l'âme de mélancolie; je venais de fouiller les ruines de Rome, et tous ces souvenirs m'accablaient.

Digitized by Google

En songeant à ces ravages du temps, je ne pouvais m'empêcher de contempler avec tristesse tous ces monuments qui finiront par disparaître peu à peu à tel point que, d'ici à quelques siècles, on dira au voyageur : « C'est ici qu'était Venise. » Au milieu de ces réflexions, j'arrivai presque sans m'en douter à l'hôtel qui m'avait été recommandé ; c'était encore un ancien palais livré aux voyageurs qui viennent de toutes parts admirer la *Belle de l'Adriatique*, où la *cité d'or*, comme l'a surnommée Pétrarque. Toutes les chambres étaient occupées, à l'hôtel de l'Europe ; mais des amis, des compatriotes, eurent assez d'obligeance pour m'offrir un appartement dans une maison particulière.

Je n'eus pas le temps de m'y installer ; on m'entraîna, tout poudreux encore, vers la place St-Marc. Là, Venise est encore debout. On est tout étonné d'y voir une animation, un mouvement qui ferait croire un moment à une splendeur actuelle. C'est là que pendant l'été se réunit l'élite des étrangers et de la société Vénitienne, qui y accourt de toutes les parties de la ville ; car c'est le seul endroit où l'on puisse se promener et circuler en liberté. Des canaux traversent le reste de la cité, et tout ce qui n'est pas canal à Venise est tellement étroit que le pauvre piéton n'a à sa disposition que des passages resserrés ou plutôt de véritables ruelles.

La place St-Marc me parut surpasser de beaucoup sa grande réputation et j'avoue que jamais, je n'ai été plus fortement ni plus agréablement surpris. Le Palais-Royal quoique plus grand n'en est qu'une pâle copie ; elle est également entourée de galeries et de boutiques, mais elle est infiniment plus gracieuse et plus belle par les monuments qui l'entourent.

L'église de Saint-Marc et le palais des Doges sont les deux merveilles de cette place admirable ; le dernier est un véritable et complet emblème de la constitution vénitienne ; cet édifice était à la fois palais, conseil d'état, prison et lieu de supplice. Une autre fois je vous parlerai encore de ce monument dont les prisons rappellent de tristes souvenirs, de bien sombres épisodes. A Venise, tout est extraordinaire, son origine, ses progrès et sa fin, admirablement décrites par M. de Lamartine dans l'éloge du comte Daru : « Venise, avec son berceau caché dans les lagunes de l'Adriatique, avec ses institutions mystérieuses, sa liberté tyrannique, ses conquêtes orientales, son commerce armé, son despotisme

Digitized by Google

électif, ses mœurs corrompues et son régime inquisitorial, ressemble à un de ces monuments gothiques, moitié arabes, moitié chrétiens, qu'elle éleva elle-même et dont on admire l'étrange et colossale architecture, sans pouvoir en assigner l'origine et la fin : c'est l'Alhambra de l'histoire, ou plutôt ce n'est pas une histoire, c'est le roman du moyen âge ! c'est un de ces récits fabuleux de l'Orient, où les merveilles s'enchaînent aux merveilles dans la bouche des conteurs arabes, jusqu'à ce que les palais et les temples, les héros et les pompes, tout disparaisse par le même enchantement qui les avait créés, et tout s'écroule dans le tombeau silencieux de l'Océan. Ainsi s'est écroulé le gouvernement de cette reine de la mer, qui s'abîme dans ses propres flots ! Venise est à elle-même son tombeau, tombeau digne d'elle et qui raconte à lui seul de puissantes et lamentables destinées. L'étranger va la chercher dans les ruines, et chaque pas qui retentit sur ses pavés, chaque herbe qui croît entre ses débris, chaque pierre qui tombe de ses palais, dans les canaux à moitié comblés, réveillent en lui, avec une impression de terreur mystérieuse, des images de gloire, de volupté et de néant ! »

N. REYNTIENS.

MESSIEURS JOBIN ET LE BARON DE CORVIN.

Depuis quelques années, on a fait de très-actives recherches pour découvrir un procédé de gravure moins dispendieux, moins imparfait que la gravure sur bois. Quelques essais ont mérité de fixer l'attention des artistes; les résultats en étaient remarquables à plus d'un titre. Mais il faut bien le reconnaître, ces tentatives n'avaient jusqu'à ce jour rien produit de complet. M. Tixier qui a appelé son invention *la Tissiérographie*, a dû, un moment, se croire bien près de résoudre le problème; mais l'impuissance de son procédé, — fort digne d'attention, s'il s'agissait uniquement de rendre de petits sujets, — est devenue manifeste, lorsque M. Tixier a prétendu publier de grandes compositions. La supériorité de la gravure sur

Digitized by Google

bois demeurait donc incontestable ; et cependant la taille sur bois a un grand inconvénient : il est rare qu'elle reproduise avec une fidélité scrupuleuse l'œuvre confiée au graveur qui, en général, est un ouvrier, et non un artiste. En effet, la majorité des graveurs sur bois sait à peine dessiner ; il arrive d'ailleurs fréquemment qu'aux traits du dessinateur, ils soient obligés de substituer un travail conventionnel qui dénature nécessairement la pureté de l'œuvre ; cela se remarque surtout dans les fonds dont les ombres sont exécutées d'une manière essentiellement différente de celles du modèle. Ces défauts, inhérents à la taille sur bois, ne sont contestés par personne ; ils ont fait voir la nécessité d'arriver à une plus grande perfection, et de nouvelles recherches ont eu lieu en France, en Angleterre et en Allemagne. Paris et Leipzig ont rivalisé d'ardeur dans cette lutte artistique ; mais la victoire, à mon avis, appartient à la première de ces villes. Le procédé de M. Jobin l'emporte de beaucoup sur ceux de M. Ahner qui cependant a déjà fait école. M. le baron de Corvin a établi à Leipzig même, sous le nom de *Glyphographie*, de vastes ateliers de gravure en relief sur métal.

Je vais essayer de donner en quelques lignes une idée du système de M. Jobin, et je dirai ensuite en quoi consiste l'infériorité que j'ai constatée dans les essais de M. de Corvin.

C'est en combinant l'action de la galvanoplastie et des acides sur le métal, que l'on obtient ces planches en relief qui me paraissent destinées à détrôner, avant peu, la gravure sur bois : l'invention nouvelle réunit de très-grands avantages, parmi lesquels il faut citer d'abord, le bon marché et une immense économie de temps. Cela s'explique aisément, si l'on réfléchit que l'agent chimique produit sur toute la planche une action aussi rapide qu'uniforme. Le burin n'a ni cette rapidité, ni cette uniformité d'action. Voilà pour la partie matérielle. Au point de vue artistique, le procédé de M. Jobin n'est pas moins recommandable ; il rend parfaitement les moindres détails du dessin : nous avons vu tout-à-l'heure qu'on ne peut en dire autant de la taille sur bois. Ce dernier genre de gravure ne permet pas de rendre certaines intentions du dessinateur. Il arrive fréquemment que sa manière ne peut être rigoureusement reproduite ; grâce à la découverte de M. Jobin, il n'en sera plus ainsi à l'avenir. Son procédé n'a rien à envier à l'eau-forte ; c'est ainsi qu'au moyen de la pointe, l'artiste tracera son dessin sur le

Digitized by Google

vernis dont est revêtue la plaque de cuivre. Dans la gravure à l'eau-forte, l'acide creuse le trait formé par la pointe; M. Jobin au contraire laisse ce trait en relief.

M. le baron de Corvin, qui a perfectionné les essais d'Ahner et dont les ateliers prennent chaque jour de brillants développements, est loin d'atteindre à la netteté, à la vigueur de M. Jobin ; ce dernier lui-même pèche déjà quelquefois par l'indécision. De plus, M. de Corvin qui se sert de procédés galvanoplastiques semblables à ceux de M. Jobin, mais dont l'application doit nécessairement être différente, ne nous a donné jusqu'à présent que des planches dont la pureté est loin d'être irréprochable; une certaine confusion règne surtout dans les divers plans. M. Jobin me paraît avoir bien peu de chose à faire pour arriver à un degré de perfection qui lui permette de populariser sa découverte. Je n'ai vu qu'un petit nombre de planches de M. de Corvin, je dois donc faire des réserves à son égard; cependant, il me semble évident que l'école de Leipzig ne peut, comme on le prétend, songer aujourd'hui à lutter sérieusement avec M. Jobin. L'empressement des artistes à adopter le système de ce dernier, vient à l'appui de mon opinion, et les planches récemment exécutées par Louis Marvy doivent engager M. Jobin à persévérer dans ses utiles travaux. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des perfectionnements apportés à un procédé dont l'entière réussite intéresse vivement les arts et la librairie; l'adoption de la gravure en relief sur métal procurerait aux éditeurs de publications illustrées, d'énormes bénéfices.

Jules Perrier.

CHRONIQUE MUSICALE ET DRAMATIQUE.

Le théâtre est en pleine décadence. Que dis-je ? — Une désorganisation complète, un gachis universel, un tohu-bohu de petites prétentions et de vanités démesurées, des défections honteuses, une salle abandonnée et déserte, et au milieu de tout cela un répertoire d'une nullité absolue : voilà l'état de la société des artistes en

Digitized by Google

mars 1848, voilà le résultat d'une administration paresseuse, léguée par la succession du dernier roi fainéant à la première république artistique qui ait essayé de se constituer à Bruxelles. La tentative n'a pas été heureuse, il faut en convenir. Et cependant, si l'administration communale ne venait de trancher la question en concédant le théâtre à un directeur absolu, nous voudrions encore démontrer que le salut n'existe que dans l'association; non dans cette association bâtarde et oligarchique, créée par quelques égoïstes, mais dans une association sérieuse, dirigée et guidée par un chef investi du pouvoir dictatorial, sans lequel on arrive inévitablement à l'anarchie et aux dissensions. Pas de stabilité possible, pas de prospérité probable pour l'administration qui ne parviendra pas à diminuer le budget énorme de ses gros appointements, à assurer le salaire du petit personnel et surtout à intéresser les artistes fortement retribués à la bonne et mauvaise fortune du théâtre. Cette solidarité commune peut seule détruire le vice radical qui ronge les entreprises dramatiques; ce vice, peut-on encore le méconnaître aujourd'hui, et les artistes n'en sont-ils pas arrivés à gagner, le plus facilement et le plus paresseusement du monde, les dix ou vingt mille francs réclamés par leurs exigences croissantes?

Mais les édiles ont prononcé, et leur jugement s'est fait trop longtemps attendre pour que nous puissions douter de la sagesse d'une résolution, pesée et mûrie avec cette lenteur prudente qui caractérise les actes du pouvoir municipal.

Seulement, pendant que le sénat déliberait, Catilina était à ses portes, et une petite conspiration minait à la sourdine une des bases les plus puissantes de l'administration future: M. Quélus et la Société des *Galeries St.-Hubert* se liaient par un contrat, et, du théâtre de la Monnaie — cette vieille planète arrivée à la décrépitude — se détachait violemment un satellite dont les rayons jeunes et vivifiants avaient plus d'une fois éclairé et réchauffé les froides et ténébreuses nuits de la caisse directoriale. Le conseil communal ne s'attendait guère à ce cataclysme que les observateurs les plus myopes avaient prédit; cependant, le fait était accompli; il fallait en atténuer les conséquences désastreuses, et le conseil arbora le drapeau de la lutte en subsidiant largement le pauvre et vieux colosse de la Monnaie, abandonné par l'enfant adoptif dont le travail était souvent venu en aide à la détresse paternelle.

Digitized by Google

Voici donc le vieillard pourvu de sa pension alimentaire. Puisse-t-il se retremper dans la lutte! Il a pour lui des protecteurs puissants, un beau nom, des états de service honorables : — ne désespérons pas de l'avenir.

Que fera de son côté notre jeune théâtre prématurément émancipé? Décors, accessoires, musique, coryphées, artistes, toutes les nécessités de chaque jour, il les trouvait à la maison paternelle. Le voilà libre, fier et indépendant; mais avant tout il faut vivre, et nous ne savons si l'apanage qui lui est constitué, pourra suffire à toutes ces exigences qui doivent être satisfaites avant de pouvoir hasarder un seul pas dans une carrière si difficile et si périlleuse. Mais ne nous hâtons pas de le condamner : l'activité, l'audace peuvent attirer et fixer la fortune qui se plait à couronner les entreprises aventureuses. *Audaces....* Je laisse à ceux de mes lecteurs qui savent le latin, et surtout à ceux qui n'en savent pas un mot, le soin de faire la citation qui doit clore cette dissertation sur l'avenir de deux théâtres si bien faits pour s'entendre et pour s'entr'aider.

En attendant le jour de la réconciliation, le directeur du Théâtre Royal doit se hâter de réorganiser les cadres mutilés de ses compagnies lyrique et dramatique. Quelle que soit l'activité qu'y apporte M. Duprez, deux mois sont bien peu de chose pour suffire à une pareille tâche, car il y a au théâtre bien des abus à détruire, bien des réformes à tenter. Nous ne voulons point regarder toutes ces réformes comme devant être rigoureusement accomplies cette année; mais nous pensons qu'il sera utile d'esquisser rapidement le tableau des matériaux à rejeter, à conserver et à acquérir, pour la reconstruction d'un édifice vermoulu, dont les lézardes profondes et menaçantes se cachent mal sous les replâtrages et le badigeon des demi-mesures. Le terrain que nous allons parcourir est brûlant, et nous y rencontrerons ces fâcheuses questions de personnes qui peuvent nous affliger, mais qui n'ont jamais arrêté notre loyale franchise. Certes, si tous nos confrères voulaient bien, à chaque fin d'année, agiter ce débat artistique, nous ne verrions plus surgir au moment des débuts et des rentrées, ces oppositions d'autant plus violentes qu'elles se sont tues plus longtemps. Les directeurs ne seraient plus en droit de demander aux critiques qui constatent et approuvent ces chutes inattendues, pourquoi leur silence ou leurs éloges se sont rendus complices du maintien de l'artiste condamné. La presse

Digitized by Google

entière formerait ainsi un conseil de surveillance, tandis qu'elle se prête souvent à une camaraderie facile et complaisante. Ce faisant, elle rendrait mieux que des arrêts, elle rendrait des services aux administrateurs dont elle loue—quand même—le zèle et l'activité, jusqu'au jour où une lourde chute fournit un texte aux reproches d'incapacité et d'apathie. La bonne direction d'un théâtre est un de ces problèmes dont on ne peut se représenter les difficultés, si l'on ne connaît tous les éléments qu'il comporte. Le directeur est constamment préoccupé des détails innombrables qui absorbent tous ses soins et sa surveillance incessante ; il marche en aveugle et à tâtons dans ce dédale obscur : c'est à nous, qui sommes dégagés de ces soucis, c'est à nous — qui serions peut-être paralysés si l'on nous mettait à l'œuvre — c'est à nous qu'il appartient de guider la marche de celui qui s'égare, se fourvoie ou se traîne dans l'ornière. Je sais bien qu'on rejettera à la critique l'accusation *d'impuissance;* mais, même en acceptant ce reproche, n'est-il pas temps que le paralytique remonte sur les épaules de l'aveugle au lieu d'approuver de la voix et des deux mains, les hésitations et les fautes qu'il condamne si bien *in petto*. Pour notre part, nous avons toujours cru rendre un plus grand service à l'artiste et à l'administrateur en signalant les vices et les erreurs, qu'en faisant fleurir et épanouir dans ces lignes l'éloge et la réclame. Nous aimons à crier *bravo* sur tous les tons de la gamme enthousiaste, et cela ne nous empêchera jamais de crier *casse-cou* au maladroit qui trébuche et court en chancelant jusqu'à la fondrière où vont se perdre fatalement les médiocres, les mauvais et les pires.

A tout seigneur tout honneur ! C'est l'opéra que nous rencontrons en premier lieu ; c'est aussi la question capitale, c'est la clef de voûte de l'édifice, et, malheureusement, tout est à refaire sur ce point.

Avons-nous un premier ténor ? — Non. — Il en est deux que nous pourrions compter, mais ceci n'infirme pas notre négation : M. Roy n'est pas sérieux, et M. Flavio, artiste d'un talent incontestable, n'a ni les poumons ni le souffle d'un ténor de force. Une lutte habile engagée entre les ressources de l'art et les fatigues d'un répertoire *brise-poitrine*, peut intéresser et émouvoir les artistes, mais elle jetera presque toujours dans la foule un sentiment de malaise indéfinissable. M. Flavio — qu'on nous pardonne un mot d'argot coulissier qui résume assez bien notre pensée — M. Flavio

Digitized by Google

manie adroitement les *ficelles*; seulement, il lui arrive parfois de sentir un de ses expédients accroché à une difficulté aiguë et inquiétante; l'artiste secoue et tire sa corde rebelle, le jeu devient visible à l'œil nu, et le public est bien forcé de s'apercevoir d'une ruse et d'une supercherie qui lui crèvent les yeux.

Les ténors sont rares : dicton qui sert souvent à ramener sur le tapis le nom de M. Laborde. Il n'est pas nécessaire, croyons-nous, de rappeler ici notre opinion sur l'*ex* 1er ténor du Théâtre Royal; nous lui conservons notre boule noire, et, pour ne rien démolir sans émettre un vœu de réédification, nous désignerons M. Mathieu. — Appelé un jour à seconder *l'infatigable* M. Laborde qui était alors très fatigué, M. Mathieu ne tarda pas à laisser à son confrère les succès de cris et de glapissemnts, pour se contenter de la part fort honorable que lui faisaient les bravos et les encouragements de tout ce qui, dans Bruxelles, avait un grain de sentiment musical. Jamais nous ne voudrions donner à M. Mathieu l'emploi de ténor *sans partage*; c'est là une impossibilité contre laquelle tous les ténors — y compris l'*infatigable* et fatigant M. Laborde — viendraient se briser aujourd'hui. Doubler l'emploi est donc une nécessité rigoureuse; mieux vaut parer à ces échecs inévitables au début de la saison, que d'attendre l'épuisement et la maladie du chef d'emploi pour recourir aux ténors de rencontre, toujours coûteux, rarement heureux.

A l'opéra-comique il faut aussi songer au ténor. M. Carlo a du zèle, de l'intelligence, une bonne éducation musicale, mais il manque de charme; excellent au second plan, M. Carlo ne peut se maintenir comme premier ténor. C'est à Couderc, à Boulo, que le directeur doit songer pour cet emploi si important. Bien plus, au lieu de choisir l'un ou l'autre, je dirai à M. Duprez : prenez l'un et l'autre, et votre caisse ne s'en répentira pas. M. Soyer n'a pas été remplacé; il nous faut cependant un trial, un ténor comique. Quand aux vieux ténors, barytons au besoin, basses à la rigueur, M. Michel est là, et nous aimons à reconnaître que notre comique est aussi irréprochable dans l'opéra qu'il est parfois déplacé dans le vaudeville.

Nous venons de parler de barytons : vous savez, sans doute, que M. Massol est parti et que M. Laurent nous est revenu. Le ciel soit deux fois loué, et conservons M. Laurent.

Conservons-nous M. Zelger ? Question délicate que nous faisons franchement chaque année et qu'on laisse passer en se bouchant

Digitized by Google

les oreilles. « M. Zelger — dit-on — est un de nos compatriotes; M. Zelger est un camarade excellent, un cœur d'or, un ami dévoué. » Je me joins à l'unanimité pour reconnaître toutes ces qualités chez M. Zelger; mais il me sera permis de dire que la basse-taille ne peut plus compter sur les sympathies du public musical.

Nous ne parlerions ni de M. Caudron, ni de M. Garry, — pauvres basses qui verront fleurir les roses sous un autre climat, — si nous ne devions rappeler le souvenir de M. Barielle, artiste doué d'excellentes qualités qui lui faisaient pardonner des allures négligées et paresseuses, contractées dans les *cabotinages* de province.

Que ne peut-on prononcer un divorce musical entre M. et Mme Laborde, nous demanderions le retour de celle que tant de feuilletons ont appelée la sirène, la fauvette, le rossignol du théâtre de la Monnaie! Les négociations venant à échouer de ce côté, c'est à Paris, à Lyon, à Bordeaux qu'il faut recourir, et fort heureusement les fauvettes sont des oiseaux moins rares que les ténors. Cette considération, jointe à beaucoup d'autres, doit nous engager à nous séparer de Mlle Delille. Mlle Delille n'a payé les justes éloges que le public et la presse avaient accordés à ses progrès, que par un retour subit à ses excentricités de méthode, à ses vocalises nazillardes, et à ses traits exécutés à coups de menton et de clignements d'yeux.

Mlle Julien, elle, se contente de tirer la langue, et d'ouvrir disgracieusement une bouche que la nature, — heureusement pour la chanteuse et pour nous — a faite assez modeste. Mlle Julien est grimacière, mais le chapitre des qualités a bien vite compensé celui des défauts. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit, dernièrement encore, de Mlle Julien. L'artiste est restée la même; l'appréciation subsiste.

Mme Panien est une excellente *Mère Dugazon*. Mlle Irma a tenu pendant quelques mois l'emploi de jeune *Dugazon*, abandonné par Mme Guichard; mais que Mlle Irma ne prenne pas les bravos accordés à l'activité et à l'intelligence, pour une promesse qui lie le public à l'artiste. Gentille et piquante dans le vaudeville, Mlle Irma est loin d'avoir ce qui fait la chanteuse : de la voix, de la méthode et du goût.

La comédie et le vâudeville ne peuvent conserver ni M. Alexandre ni Mme Larché. M. Verdellet doit abandonner les rôles légers où il se gâte complétement, et M. Léon doit décidément choisir entre les

Digitized by Google

amoureux et les comiques. M. Baron et M. Bouchez ne quitteront plus Bruxelles. Baron est toujours l'artiste aux créations heureuses; Bouchez est vieux, bien vieux, mais les rôles que l'on désigne sous le nom générique de *Pères-ganaches*, n'ont jamais eu d'interprète plus vrai et plus amusant.

M. Joly est utile et de plus il est en progrès. Nous n'en dirons pas autant de M. Darmy. Plus que jamais, le théâtre demande un amoureux, qui à l'art du comédien joigne les conditions de tenue et d'élégance exigées par l'emploi.

Si M. Stanislas engraisse encore quelque peu, il devra passer des *gros-majors*, aux colonels impotents, goutteux et bons-enfants. M. Laporte est moins vertueux : il a le nez pervers et le regard sinistre qui constituent un bon scélérat de mélodrame. M. Laporte est le coquin le plus endurci qui ait jamais paru à la barre d'une cour d'assises. Le public est tellement convaincu de sa profonde immoralité que, naguère encore, M. Laporte s'étant avisé d'avoir des remords et de s'étirer les bras en s'arrachant les cheveux, le parterre a poursuivi de ses sarcasmes et de ses huées le lâche et hypocrite mécréant, qui reculait devant l'impénitence finale.

M. Lemaire est vraiment un artiste privilégié ; il a beau faire tous ses efforts pour être mauvais, il parvient toujours à faire rire un certain public trop indulgent. M. Lemaire ne devrait pas oublier que le sang-froid est une des premières qualités d'un comique. L'artiste qui rit de ses plaisanteries et de ses jeux de mots, glace le sourire qui se dessinait sur toutes les lèvres, et ne rencontre bientôt que des auditeurs froids et mécontents. Nous ne savons si M. Duprez continuera à jouer à la fois les *Mascarille*, les *Bouffé* et les *Vernet ;* quoi qu'il en soit, il faut laisser à M. Michel les *Achard*, les comiques tranquilles, et lui adjoindre un artiste d'une gaité assez expansive pour aborder le répertoire de Ravel et de Levassor. A ce prix, seulement, on pourra rouvrir avec quelque chance de succès les portes du théâtre du Parc, de cette petite salle jadis si joyeuse, où dans ce moment, l'obscurité et l'humidité doivent concourir à donner aux champignons le développement fabuleux dont ces cryptogames sont susceptibles.

Si tous ces messieurs de la comédie et du vaudeville étaient à la hauteur de M^mes^ Luguet, Doligny, Thuillier, Corès, Mayer et Irma,

Digitized by Google

nous posséderions certainement une phalange dramatique que plus d'un théâtre de Paris nous envierait. N'oublions pas cependant qu'il nous manque une soubrette et un premier rôle, en remplacement de Mme Larché.

La ballet est de tous les genres celui qui réclame le moins de réformes; je me hâte d'ajouter qu'il ne s'agit que des premiers sujets, car l'heure de la retraite a sonné depuis longtemps pour le troupeau des coryphées de la danse. Sans nous arrêter à envoyer des madrigaux et des compliments fleuris à Mlles Dubignon, Lucile Leblond et Pougaud, nous demanderons une séparation amiable et sans aigreur, à M. et Mme Page. Mme Page est une danseuse excellente, mais il y a longtemps qu'on le dit et qu'on le proclame. Mme Page a parfois des caprices et des prétentions jalouses qu'on ne pardonne qu'aux jeunes et jolies femmes, et nous avons trop souvent blâmé les mauvais procédés de Mlle Rousset envers ses camarades et envers le public, pour ne pas renvoyer aujourd'hui un reproche tout aussi légitime à Mme Page.

La Péri, *Terpsichore*, *la Jolie fille de Gand*, recommandent M. Barrez à la nouvelle direction. M. Adrien peut se présenter avec les succès de l'école de danse : *La Leçon d'Amour*, *Arlequin et Pierrot*, deux miniatures chorégraphiques qui font honneur au maître et aux élèves. Le Conservatoire de danse est une bonne pépinière destinée à remplacer par des plantations jeunes et vivaces, les arbres rabougris que nos pères ont vu planter et ont vu naître.

Devrons-nous répéter longtemps encore que la place de M. De Greef est au tabouret du second violon et non au pupitre de chef d'orchestre. Je ne connais rien de plus mauvais, de plus irritant qu'un pas dirigé par M. De Greef, si ce n'est un simple galop conduit par M. Bosselet.

Puisque nous sommes à l'orchestre, disons-en quelques mots : M. Hanssens y a introduit des réformes auxquelles nous avons déjà applaudi. Le haut-bois, si criard jadis, est excellent; les altos ont enfin conquis un chef d'attaque intelligent et habile; les cors sont bons quand ils n'ont pas peur. Mais que de choses restent à faire! Les premiers violons manquent d'ensemble, de franchise dans l'attaque, et de netteté dans les détails; les seconds violons s'améliorent, et rentrent un peu moins souvent dans la fameuse catégorie des particuliers qui s'amusent à scier des boyaux de chat avec des queues de

Digitized by Google

cheval : les violoncelles partagent avec la première clarinette, le privilége de dénaturer singulièrement le rythme et l'accent d'une mélodie; les bassons mangent assez souvent la moitié de leurs traits, et un seul trombonne nerveux, vigoureux et sonore, contraste avec les deux autres dont le son est flasque et pâteux. Il y a, en outre, deux, trois et parfois quatre gaillards engagés pour jouer les trompettes, et qui soufflent fort mal dans des cornets à pistons. — Mais les trompettes! — Les trompettes? Elles sont pendues au pupitre avec tous leur corps de rechange. Cependant, pour l'amour de nos oreilles, nous ne devrions pas faire sonner trop haut nos réclamations; car, dès que ces messieurs veulent varier leurs plaisirs et abandonnent leurs petits cornets,—des hurlements indicibles et des couacs délirants viennent jeter l'effroi dans la salle et la gaieté dans l'orchestre. Nous appelons sur ce point l'attention de M. Hanssens, car il n'est pas besoin de dire qu'une mauvaise trompette est plus désastreuse que toute une bande de violons indisciplinés.

Dès que le personnel sera reconstitué sur des bases solides et durables, le directeur pourra aborder sans inquiétude la grande question du répertoire. Que de partitions à étudier : *Jérusalem*, *Don Sébastien*, *la Nuit de Noël*, *Gibby*, *Haydée*, et ce joyeux pendant de l'*Eau Merveilleuse*, *Gilles le ravisseur*, opéra-bouffe que Grisar semble avoir écrit pour la verve de Couderc. Et les reprises de tant d'opéras que toute une génération dédaigne sans les entendre ! Mais, disons-le dès à présent : il ne faut pas songer à ces reprises si on ne veut les entourer de tous les soins que l'on réserve ordinairement aux nouveautés. Ces œuvres n'ont à vos yeux qu'un défaut, celui d'être vieilles, et par un caprice singulier, vous les lancez sur la scène, au milieu de décors usés, couvertes de costumes flétris; vous les livrez à des artistes indifférents et ennuyés, qui se gardent bien d'étudier un rôle destiné à mourir à la seconde représentation, et vous osez vous plaindre du peu de succès de ces reprises qui seules peuvent assurer la marche et la variété du répertoire.

Voyez où en est aujourd'hui ce pauvre répertoire! Depuis deux mois, nous avons eu deux comédies, et dans le cours de quatre mois pas le moindre grain de mil musical, pas un acte d'opéra nouveau n'a vu la rampe du Théâtre Royal de Bruxelles. *Le Puff* de Scribe a réussi. Une analyse de cette comédie plus spirituelle que morale, ferait double emploi avec notre dernière correspondance théâtrale

Digitized by Google

de Paris. Nous dirons seulement que M. Baron a été plus heureux que M. Duprez, et M. Verdellet plus convenable que M. Alexandre. Mlle Corès a été charmante, et Mme Doligny a lutté avec succès contre les difficultés d'un rôle qu'elle a sauvé du désastre en le retirant des mains gauches et maladroites de Mme Larché.

Sous prétexte de bénéfice, M. Léon a enlevé à Mlle Mayer une des dernières créations de Déjazet, *Le Marquis de Lauzun*, dont ledit M. Léon a fait une platitude fade et insipide.

Sous prétexte de bénéfice, et après avoir joué en grande artiste *Léonie*, mauvais petit drame médical et poitrinaire, Mlle Thuillier a dansé médiocrement des polkas et des mazurkas, excentricités qui vont fort mal à un talent aussi sage que le sien.

Sous prétexte de bénéfice, on a lancé sur la scène des Galeries, un *Marollien à Paris*, début malheureux d'un feuilletoniste mal inspiré, qui doit prendre l'engagement de renoncer à une revanche, s'il ne peut se la ménager bonne et éclatante.

Mais qui donc nous délivrera des bénéfices, de leurs affiches menteuses et de leurs ignobles parades ? TH. J.

BIBLIOGRAPHIE.

— Un de nos collaborateurs, M. Henri Samuel, se propose de faire paraître à la fin de ce mois, un drame en quatre actes, intitulé : LE DUC D'ALBE A BRUXELLES, *ou la Belgique sous la domination de l'Espagne*. On dit beaucoup de bien de cet ouvrage que des considérations bien plus politiques que littéraires, ont éloigné de notre scène. Des listes de souscriptions sont déposées chez les principaux libraires du royaume et chez l'éditeur, Émile Lelong, rue des Minimes, 25.

Un joli volume, format de la Revue de Belgique. Prix : un franc, pour les souscripteurs.

— M. P. A. F. Gérard, vient de faire paraître à la librairie ancienne et moderne, 30, rue des Carrières, une brochure très-remarquable intitulée : *La liberté dans ses rapports avec l'état actuel de l'Europe*. Nous nous proposons de faire connaître à nos lecteurs, ce nouvel écrit de notre savant collaborateur.

— La maison Meynne vient d'éditer de nouvelles romances de deux de nos jeunes compositeurs, MM. Huberti et Th. Jouret. M. Jouret a mis en musique les vers gracieux de Mme Ruelens, intitulés : *la Demoiselle*, que nous avons publiés dans notre recueil. MM. G. et J. Meynne ont reçu de Paris de nouvelles mazurka de Chopin, et la partition de l'opéra d'Auber; *Haïdée ou le secret*.

Digitized by Google

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

LA REVUE DE BELGIQUE paraît le 15 de chaque mois par livraisons de 96 pages environ, formant à la fin de l'année deux beaux volumes in-8°.

Les abonnés reçoivent, à la fin de chaque volume, une couverture, une table des matières et un errata général.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour Bruxelles : *Par an*, 12 francs, payables par trimestre.
Par semestre, 7 francs.

Pour la Province, *franco* : *Par an*, 13 fr. 50 payables par semestre, et par mandat sur la poste.
Par semestre, 8 fr.

Pour la France, *franco* : *Par an*, 15 fr.

Pour l'Allemagne, *franco* : *Par an*, 18 francs. Correspondance générale, Mayer et Flatau, à Bruxelles, et J. A. Mayer, à Aix-la-Chapelle.

Tout abonnement est payable à la réception de la première livraison.

On s'abonne pour six mois et pour un an.

Les abonnements à l'année courent à partir du 15 avril 1847, les abonnements au semestre datent du 15 avril et du 15 octobre.

Toutes lettres, réclamations et demandes d'abonnement doivent être adressées *franco* au bureau de la Revue, rue des Minimes, 25. Les réponses seront données dans chaque livraison, à l'article *Correspondance*.

IMPRIMERIE DE ÉMILE LELONG ET C^ie^, RUE DES MINIMES, 25.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google